LOUIS RENOU

GRAMMAIRE
DE LA
LANGUE VÉDIQUE

LES LANGUES DU MONDE

IAC

COLLECTION

LES LANGUES DU MONDE

publiée sous la direction de Henri HIERCHE

SÉRIE GRAMMAIRE, PHILOLOGIE, LITTÉRATURE

VOLUME IX

PREMIÈRE ÉDITION : 1952

GRAMMAIRE
DE LA
LANGUE VÉDIQUE

DU MÊME AUTEUR

(Publications des dix dernières années.)

La poésie religieuse de l'Inde antique, P. U. F.
La ***Durghaṭa-Vṛtti*** **de Śaraṇadeva,** 4 vols parus, Belles-Lettres.
Terminologie grammaticale du sanskrit, 3 vols, Champion.
Glossaire de la littérature sanskrite, A. Maisonneuve.
La ***Kauṣītaki-Upaniṣad,*** A. Maisonneuve.
Grammaire sanskrite élémentaire, A. Maisonneuve.
Les écoles védiques et la formation du Véda, Société asiatique.
La ***Kāvyamīmāṃsā*** **de Rājaśekhara** (avec N. Stchoupak), Société asiatique.
Le ***Dīghanikāya,*** vol. I, A. Maisonneuve.
Anthologie sanskrite, Payot.
Sanskrit et Culture, Payot.
L'Inde classique : Manuel des études indiennes (avec J. Filliozat), vol. I, Payot.
La grammaire de Pāṇini, vol. I et II, Klincksieck.
La civilisation de l'Inde ancienne, Flammarion.
L'hindouisme, P. U. F.
Introduction au Vedānta, Imprimerie Nationale.
Les littératures de l'Inde, P. U. F.
Lexique du rituel védique, A. Maisonneuve.

A paraître.

Durghaṭa-Vṛtti, vol. V et dernier.
Pāṇini, vol. III et dernier.
L'Inde classique, vol. II.
Jordan Lectures on Indian Religions.
Brihaspati : **texte juridique de l'Inde ancienne.**

COLLECTION « LES LANGUES DU MONDE »
publiée sous la direction de Henri Hierche.

GRAMMAIRE
DE LA
LANGUE VÉDIQUE

PAR

LOUIS RENOU

Ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

IAC

LYON, RUE VICTOR-LAGRANGE
PARIS, 10, RUE DE L'ÉPERON (VIe)

AVANT-PROPOS

La présente grammaire vise à décrire l'état de langue attesté par les « *mantra* » du Véda, c'est-à-dire par cet ensemble de formules archaïques qui ont été groupées pour constituer les *Saṃhitā,* et qui représentent la couche la plus ancienne de la littérature védique.

Cette langue a fait l'objet de plus d'une description ; mais, en général, l'exposé s'y trouve mêlé à celui du sanskrit postérieur (védique ou non védique), ou bien il est fait du point de vue de la grammaire comparée. Nous avons voulu ici nous limiter au point de vue statique, n'abordant aucun problème de préhistoire et n'admettant d'autre élément d'histoire que ce que laisse entrevoir l'évolution interne des *mantra*. Cet état de langue mérite assurément qu'on le décrive en lui-même, non comme pièce à démonstrations linguistiques ou comme partie d'un ensemble plus vaste.

Le nombre de pages dont nous disposions ne permettait pas de procéder à des énumérations massives de formes, telles qu'on les trouvera chez plusieurs de nos devanciers. Nous avons voulu insister plutôt sur les singularités. La nature de la documentation, les tendances du style védique sont ainsi faites que la tradition des *mantra* apparaît, pour une large part, comme un répertoire d' « anomalies », de tentatives grammaticales et stylistiques. Ce serait ne pas y être fidèle que de donner de cet ensemble une image facile et linéaire.

Notre travail repose, il va sans dire, autant sur les travaux

modernes que sur les sources mêmes. En premier, sur l'ouvrage de Wackernagel dont nous avons suivi de près ce qui concernait le domaine ici étudié pour la Composition nominale et la Flexion nominale. Tous ceux qui ont touché à ces problèmes savent à quel point la pensée du grand linguiste doit dominer toute nouvelle approche du sujet. C'est une fatalité des études védiques que la fin de la traduction de Geldner n'ait pu encore paraître, non plus que la suite de l'*Altindische Grammatik*, malgré le zèle admirable avec lequel M. Debrunner a préparé pour la publication deux tomes nouveaux.

En dépit du travail immense accompli depuis plus d'un siècle, nous n'avons pas jusqu'à aujourd'hui de relevé sûr de toutes les formes védiques, pas d'édition des Védas dans un texte critiquement et métriquement restitué.

Les abréviations sont celles communément en usage (v. ci-dessous les principales). Les mots du *Ṛgveda* sont cités sans mention particulière de texte; les références numériques sans nom de texte se rapportent elles aussi au *Ṛgveda*. D'ailleurs ces références ne sont pas fréquentes, car les lexiques usuels permettent toujours de retrouver aisément les formes que nous citons et de les localiser exactement, s'il y a lieu, dans l'ouvrage auquel elles appartiennent.

L. R.

PRINCIPAUX NOMS DE TEXTES

APr. Atharva-Prātiśākhya
AS. Atharva-Saṃhitā
Kap. Kapiṣṭhala-Saṃhitā
Kh. Khila (pages de l'éd. Scheftelowitz)
KS. Kāṭhaka (-Saṃhitā)
MP. Mantra-Pāṭha des Āpastambin
MS, Maitrāyaṇī-Saṃhitā
paipp. Recension paippalāda de l'Atharva-Saṃhitā
pdp. pada-pāṭha (du Ṛgveda)
Pr. Prātiśākhya('s)
RPr. Ṛk-Prātiśākhya
RS. Ṛk-Saṃhitā (Ṛgveda)
ŚB. Śatapatha-Brāhmaṇa
SS. Sāma-Saṃhitā
TB. Taittirīya-Brāhmaṇa
TPr. Taittirīya-Prātiśākhya
TS. Taittirīya-Saṃhitā
Vāl. Vālakhilya
VPr. Vājasaneyi-Prātiśākhya
VS(K). Vājasaneyi-Saṃhitā (Kāṇva)
YV. Yajurveda
I, X Livres I ou X de la Ṛk-Saṃhitā.

AUTRES ABRÉVIATIONS

Ab. Ablatif
Ac. Accusatif
D. Datif
du. duel
ép. épithète
f. féminin
G. Génitif
I. Instrumental
L. Locatif
m(sc). masculin
N. Nominatif
n. (pr.) nom (propre)
nt. neutre
pl. pluriel
sg. singulier
V. Vocatif
var. variante (au sens des « *Vedic Variants* »).

CHAPITRE PREMIER

PHONÉTIQUE

I. — *ALPHABET. PRONONCIATION*

1. Voyelles. — L'alphabet (samāmnāya) de la langue védique, relativement riche, comprend d'abord une série de neuf voyelles (svara), brèves (hrasva) et longues (dīrgha), soit *a ā, i ī, u ū, ṛ ṝ ḷ*. Les brèves ont la durée d'une « more » (mātrā), les longues de deux.

Pour le timbre vocalique, les Pr. donnent la répartition suivante : *a* (*ā*) guttural ; *i* (*ī* ; ainsi que les diphtongues *e ai* **3**) palatal ; *u* (*ū* ; ainsi que *o au* **3**) labial ; *ṛ ṝ* vélaire (« racine de la langue »), au moins selon RPr. VPr. ; *ḷ* dental ou vélaire.

a bref a sans doute été durant la période védique une voyelle fermée (saṃvṛta APr. VPr.), à timbre neutre et typiquement brève ; c'est la prononciation usuelle des mantra aujourd'hui encore, mais les faits de saṃdhi (**120**) laissent présumer qu'à l'origine de la tradition *a* bref avait une nuance plus claire (vélaire). Au contraire, *ā* est ouvert (vivṛta).

Un signe de la fragilité de *a* bref est précisément son éviction dans le saṃdhi **120** ; d'autres *a* brefs (ultra-brefs ?) ont pu disparaître à l'intérieur **35 38** ; enfin le système des alternances atteste la fragilité de certains *i* intérieurs **40**.

2. La prononciation de *ṛ* est donnée avec précision par les Pr. : il s'agit d'un phonème composite, ayant pour centre un *r*

consonne, de part et d'autre deux voyelles ultra-brèves non précisées (timbre *a* VPr.) ; la prononciation actuelle est *re* chez les YVedin (cf. *dātreṇām* mss AS. V 24 3 et ailleurs, pour *ṛ*). La graphie *ri* dans certains mss, les variations *ṛ/a, ṛ/i, ṛ/ar*, plus souvent *ṛ/ri* (trait grantha) ou *ṛ/ru* (ainsi dans le paipp.) d'un texte à l'autre (y compris dans les étymologies du Nir.), font apparaître un flottement assez sérieux, au moins dans les mantra peu « surveillés » ; dans le même sens vont les fautes signalées RPr. XIV 38 et 46.

Dès la RS. il s'est ainsi accrédité *sruti-* qui semble-t-il est pour *sṛtí-* (« chemin ») I 42 3 et ailleurs ; inversement *pṛ́ṣvā-* TS. « bruine » (normal *pruṣvā́-* YV.). Nettement prâkritique *tvaṣṭumant-* « accompagné de Tvaṣṭṛ » par quoi débute un mantra d'Āp. (= *tvā́ṣṭri°* MS. et cf. *tvā́ṣṭīmatī* TS.). L'hésitation *jāgriyāma/jāgṛyāma* 38 est tributaire de la variation *y/iy*. Par hypersanskritisme, *gṛcha* Kh. 114 (AS. *gacha*).

Une valeur dissyllabique de *ṛ* a été postulée pour quelques passages de RS., mais sans raison décisive. D'autre part, *ṛ* peut compter pour long au témoignage du mètre **56** : en effet, la graphie attendue *ṝ* n'est attestée que pour la flexion des noms en *-(t)ṛ-* (y compris *nṛ́-* « homme »), c'est-à-dire en un lieu où jouent des analogies morphologiques ; et même dans ces noms, RS. AS. écrivent *nṛṇā́m* (le mètre exigeant parfois la longue ; paipp. ad II 9 2 *nṝṇā́m*), TS. écrit même toujours *-tṝṇā́m*. Dans les mantra plus récents, la quantité longue de *ṛ* tend à cesser de valoir.

1. Dissyllabisme possible de l'Ac. pl. *nṝ́n* V 7 10 et ailleurs (ou restituer *nṛṇā́m* ? Cf. **253**).

2. *ḷ*, c'est-à-dire *l* voyelle, ne figure que dans *KḶP-* (à côté de *kṛpate* I 113 10 VIII 76 11). La description théorique du phonème concorde avec celle de *ṛ*.

3. **Diphtongues.** — Les diphtongues (saṃdhyakṣara) sont au nombre de quatre : *e* et *o* sont (c'est-à-dire sont devenues) des voyelles simples longues dès le début de la tradition : une forme comme *bhaveyam* de *BHŪ-* en face de *bhavet* n'a pu se créer que si *e* était monophtongue ; la fonction seule atteste le caractère diphtongué ; les Pr. décrivent une double articulation, combinée (dit l'APr.) de manière à être traitée comme une voyelle simple.

e et *o* sont « très ouverts » APr. ; dans l'abhinihita-saṃdhi **120** ils comptent pour brefs à la finale ; cf. aussi **122**. Par ailleurs, il n'y a de *e* et *o* brefs que dans la récitation chantée de quelques écoles du SV. (d'après Patañjali) et peut-être seulement pour des finales de particules en hiatus.

Au contraire, *ai* et *au* sont (restées) de vraies diphtongues. Le premier élément, bien que long à l'origine, est prononcé bref : d'après TPr., c'est un *a* d'une demi-more (fermé, selon certains auteurs), que suit un *i* ou un *u* d'une more et demie.

4. Il existe donc une tendance à abréger ou à simplifier les diphtongues.

D'autre part la quantité des voyelles, rigide en apparence si l'on se fie au témoignage « syllabique » du mètre, est sujette à flottements : on a été amené à postuler des extra-longues, des longues-brèves, des ultra-brèves, soit en fin de mot, soit dans des positions assimilables **119** ; accessoirement, en syllabe finale devant consonne **121**. Même à l'intérieur, il a pu exister des ultra-brèves par svarabhakti **38**.

1. Sur le cas spécial de la pluti, v. **93**. La Pār. Śikṣā connaît une semi-longue (kṣipra) ; la Keś. Śikṣā admet (pour VS.) des brèves « légèrement longues ».

2. Quelle qu'en soit l'origine, la séquence *-ayi-* est peu stable : *rayi-* **261** n'est que très partiellement fixé. Les L. pronominaux *máyi tváyi* **280** sq. manquent aux mantra anciens. Du flottement *ayi/ai* (contre lequel met en garde RPr. XIV 43) résulte la finale verbale *-ait* **28** ; inversement, il y a des réfections en *-ayit -ayīt* **97 358**. En général, la séquence *-ayi-* (et parfois *-aya-*) est remplacée par *-e-*, selon une évolution (pré-)prâkritique : ainsi dans *páreman-* SS. « abondance », sans doute de **paray-iman-* ; dans *tredhā́* « de trois manières » (cf. *trayá-*)

où la première syllabe compte pour deux; dans le type *préṣṭha-* **29** (*-deṣṇá-* **192**); éventuellement dans les finales en *-éru-* **211**; enfin dans quelques finales verbales en *-em* (1re sg.), *apiprem* Āp. IV 12 3 (d'où *apipreyam* Hir.) de *PRĪ-*, var. avec *apiprayam* VS; *sanem* TB. I 2 1 15 de *SAN-* (= *saneyam*).

Pareillement, *-o-* peut résulter de *-ava-* dans l'obscur *ogaṇá-* « éloigné du clan »; dans *tó-to* (āmreḍita = *táva-tava*) VS. IV 22; cf. *śróṇā-* TS. TB., nom d'astérisme, var. avec *śrávaṇa-* AS.

5. **Consonnes : occlusives.** — Les consonnes (vyañjana), au nombre de trente-trois, se signalent d'abord par la richesse en occlusives (sparśa) — y compris les nasales (anunāsika, nāsikya) dont le point d'articulation répond à chaque série d'occlusives (6), à savoir *ṅ* guttural (vélaire), *ñ* palatal, *ṇ* « cérébral », *n* dental, *m* labial. Ces nasales sont tantôt autonomes, tantôt conditionnées par la nature de l'occlusive en contact : conditionnées sont la nasale gutturale, qui est toujours devant *k* ou *g* (exprimé ou latent, cf. **68** a); la palatale, toujours devant ou après *c* ou *j*, **66**; la cérébrale est aussi, en général, conditionnée en contact ou à distance; seules donc *n* et *m* sont autonomes.

6. Les occlusives comportent cinq lieux d'articulation (sthāna), déterminés par le point d'implosion; et cinq modes (anupradāna, karaṇa), que différencie la présence ou l'absence de la sonorité (nāda, śvāsa), la présence ou l'absence d'un souffle aspiratoire. L'ensemble comprend donc, outre les nasales (qui sont des sonores) : des sourdes (aghoṣa) et des sonores (ghoṣavant) simples (c'est-à-dire non aspirées), des sourdes et des sonores aspirées (mahāprāṇa, soṣman). Les aspirées ont un *h* pour second élément, enseigne RPr.

Les lieux d'articulation permettent de distinguer, d'arrière en avant :

a) les gutturales (kaṇṭhya) *k kh g gh,* qui sont d'après les Pr. des vélaires (« racine de la langue »);

b) les palatales (tālavya) *c ch j jh,* le point d'articulation étant d'après les Pr. le milieu de la langue : en fait, ce sont des prépalatales mouillées combinant un *t* et une spirante (*ś*), mais valant métriquement pour consonnes simples (sauf *ch* qui fait position **57**);

c) les « cérébrales » (cacuminales, linguales; un terme meilleur serait « rétroflexe »)(mūrdhanya); *ṭ ṭh ḍ ḍh,* sorte d'arrière-dentales obtenues par le reploiement de la pointe de la langue vers le haut du palais;

d) les dentales (alvéolaires, « racine des dents ») (dantya) *t th d dh*;

e) enfin les labiales (oṣṭhya) *p ph b bh.*

1. Il existe des confusions étendues entre sourdes et sonores dans les mss (et d'après les variantes entre mantra parallèles), notamment dans ceux d'AS. : *gṛṣṭi-* AS. II 13 3 pour *kṛṣṭi-* paipp. « peuple »; *takarī-* TS. III 3 10 d/*tagarī-* paipp. XX 25 10 « pénis »; *prapharvyàm* RS./*prabh°* MP. I 10 1 « fille dissolue » (l'hésitation atteint naturellement surtout des mots sans étymologie, des termes vulgaires); *túraḥ* AS. V 2 8 pour *dúraḥ* « porte »; *pṛṇajmi* Āp. XII 28 16 pour *pṛṇacmi* de *PṚC-*. Des influences particulières ont pu jouer. Il serait inopportun d'expliquer par là la confusion assez répandue entre *PAD-*/*PAT-*, ou l'élimination progressive de *ádha* au profit de *átha.*

2. Variation entre occlusive simple et aspirée (rare; quelques étymologies du Nir.) : *parasphā́na-* AS. pour *°pā́na-* « qui protège au loin » (cf. paipp.); *sudhṛ́ṣṭama-* est éventuellement à lire *sudṛ́°* « très beau à voir ».

7. **Semi-voyelles.** — Dans la série des semi-voyelles (*anta*[*ḥ*]*sthā,* proprement « intermédiaires ») — caractérisées par un « contact léger » APr. ou « imparfait » RPr. — seule *y* est une semi-voyelle (sonante) réelle (de type palatal, Pr.), valant phoniquement et fonctionnellement pour *i* consonne.

1. A l'initiale et dans un groupe, les Śikṣā donnent pour *y* la valeur de *j* (Yājñ.) : c'est la prononciation actuelle chez les YVedin, et les variations *y*/*j* de certains mantra tardifs confirment ce flottement : *pṛṇaymi* Kap. III 4 MS. I 3 14 de *PṚC-* (pour **pṛṇajmi* **6**), *yunaymi* PB.

I 2 1 et analogues (surtout dans Kap. MS. paipp.). Sur le cas extrême de *práüga-*, v. **107**.

2. L'échange *p/y* dans *púṣyam* AS. XIX 44 5 (incertain) = *puṣpam* paipp. peut être graphique, mais la forme en *ṣy* n'est pas nécessairement à considérer comme secondaire.

Quant à *v* (labial Pr.; parfois dental TPr.), dont le rôle fonctionnel — à savoir, la corrélation avec *u* — est parallèle à celui de *y/i*, c'est une consonne qui dès l'origine a dû être, au moins à l'initiale, une spirante labio-dentale (cf. VPr.).

1. D'après les Śikṣā, *v* comporte une occlusion faible à l'initiale des mots accessoires; sans doute était-il prononcé en semi-voyelle dans un cas comme *tvám*. De manière plus générale, *y* et *v* seraient « lourds » (= avec occlusion; ou comme s'ils étaient géminés?) à l'initiale, « moyens » à l'intérieur, « légers » en finale (« atténués » selon un auteur cité TPr.). L'instabilité alléguée dans *vṛṣabhá-/ṛṣabhá-* « mâle, taureau » (mots qui varient souvent l'un avec l'autre) s'annulerait si l'on admettait deux mots différents. Resterait peut-être *vṛṣṭí-* I 52 14/ *ṛṣṭí-* I 169 3 « grandeur », *vṛṇóti/ ṛṇóti* **76**.

2. Il y a des traces nombreuses d'un traitement vocalique spécial (de « fin de mot ») devant un *v* (aussi, dans une moindre mesure, devant un *y*), cf. **42 43 124**; autres traitements distinctifs **35** n. 2 **36** n. 2 **37** n.

3. Un échange *b/v*, largement attesté, est le produit d'une prononciation indécise, peut-être favorisée de bonne heure par la similitude graphique. Il n'y a pas de tendance définie (sinon, isolément, qu'un texte comme le paipp. favorise nettement *v*). Dans les mantra les mieux protégés, les mots à *v* authentique échappent au flottement, et souvent aussi ceux (rares) à *b* authentique, notamment des racines commençant par *b-*. *VADH-* est écrit avec *b-* çà et là dans l'AS. et la VS(K). Plusieurs étymologies du Nir. reposent sur *v* > *b*.

8. *r* et *l* (correspondant fonctionnellement à *ṛ* et *ḷ*) sont des liquides. *r* (repha), décrit comme alvéolaire (« racine des dents ») dans les Pr. (ou, selon certains maîtres, gingival) a dû être en fait, ou devenir de bonne heure, « cérébral » (Śikṣā et comm. d'APr. selon certains) : de là s'explique l'action « cérébralisante » sur un *n* **64** et l'éventuelle confusion avec *ḍ*.

1. *l* est décrit aussi comme alvéolaire ou comme gingival. Le vaste flottement *r/l* **67** atteste une certaine approximation entre les deux phonèmes.

2. *l* initial semble avoir provoqué une voyelle prothétique dans *ulokā-* « monde », doublet de *loká*, écrit partout, faussement, *u loká-*. Sur *írajy-* et analogues, v. **36**.

9. Il existe d'autre part un *ḷ* (ainsi que *ḷh*) qui est un *l* de type « cérébral », noté comme substitut d'un *ḍ* (*ḍh*) à l'intervocalique; il compte théoriquement pour consonne double. On le trouve de manière constante dans la RS. (le RPr. l'attribuant à un maître particulier), ainsi dans *íḷe* pour véd. commun *íḍe* de *ĪḌ-*, et même en fin de mot, *báḷ itthā́* « ainsi donc! ». Mais le changement est récent, car *vīḍvàṅga-* « aux membres trapus » conserve *ḍ* bien que le mot soit à lire *vīḍ(ú)vaṅga-* selon **34** (pdp. *vīḷú-a°*); de même *mīḍhvás-* « généreux ». On trouve parfois le même *ḷ* dans des mantra relevant des écoles ṛgvédiques; mais dans la VSK., dans AS. Livre XX et d'ordinaire dans les textes d'appartenance ṛgvédique, y compris le ms. kaśmīrien, il s'accrédite *l* (*lh*) simple à la place de *ḍ* (*ḍh*) : c'est une anticipation sur l'évolution ultérieure qui conduit de *ḷ* à *l*. De VPr. VIII 45 il semble ressortir que la version Kāṇva a connu *ḷ* tout comme la vulgate. Enfin le Nir. reproduit les mantra, en général, avec *ḷ*, mais les discute en employant *l* (pour *ḷ*) et *ḍh* (pour *ḷh*).

1. Il n'y a pas dans la RS. de passage authentique de *ḷ* (< *ḍ*) à *l* (éventuellement, à *r*) : *iláyata* (*iḷáyata* M. Müller) I 191 6 « tenez-vous tranquille! » est distinct de *íḍ-*; *irā-* « force nutritive » l'est sans doute aussi de *iḷā-* « source de bénédiction ».

2. Dans les textes connus par les mss du Sud, *ḷ* désigne un *l* dravidien (grantha) : ainsi dans JS. et apparentés.

10. **Spirantes.** — Les spirantes (ūṣman) — phonèmes ouverts d'après APr. — consistent d'abord en un groupe de trois sifflantes sourdes. La sifflante dite « palatale » (*ś*) est une mouillée du type all. *ich*; la sifflante « cérébrale » (*ṣ*) est une chuintante pure, l'une et l'autre en relation fonctionnelle avec certaines

occlusives. La troisième, *s* (post-)dentale, est la sifflante usuelle, pleinement autonome.

1. La confusion entre les trois sifflantes (surtout entre *ś* et *s*) a laissé des traces dans les mss ainsi que dans les variations entre mantra (ainsi à travers le paipp.); elle est à la base de maintes étymologies du Nir. Mais il s'agit parfois de faits assimilatoires ou dilatoires, ainsi *súśaṃsāsaḥ* AS. « qui louent bien » est écrit *súsaṃśāsaḥ ; śám u santu* MP. 1 1 10 écrit *sám u śantu; ṣā́ṭ* (°*ṣā́t*) et analogues, de SAH-**148**. Il faut naturellement isoler le cas des assimilations normales en contact **79**.

2. Exceptionnel le cas de *KŚĀ-* MS. et (une fois, dans le texte édité) KS., comme variante de *KHYĀ-; kśā-* semble être un élargissement de (*ca*)*kāś-* (comme *PRĀ-* de *PṜ-* et analogues), et *khyā-* doit attester la force aspiratoire (cf. ci-après) dégagée par la sifflante palatale (altérée en *y*).

3. Noter la prononciation actuelle (ancienne aussi ?) de *kh* pour *ṣ* chez les YVedin.

Le mot ūṣman implique l'existence d'une force aspiratoire, laquelle se manifeste en effet (au moins pour *s*) dans des circonstances exceptionnelles **49 125**; le paipp. donne *sth* pour *st* çà et là, ainsi XX 34 2.

Il n'y a pas de sifflante sonore; *r* en tient lieu, au moins en saṃdhi. Mais certaines évolutions phonétiques n'ont pu se produire qu'à travers **z* (**zh*) **27** et, plus souvent, à travers **ẓ* (**ẓh*) (sifflante cérébrale sonore simple ou aspirée) **27 55 61 73**.

11. Un dernier ūṣman est l'aspirée pure *h*, qui existe après voyelle (ou anusvāra), ainsi qu'après *r*. C'est fonctionnellement une occlusive sonore, étant en échange avec des palatales ou des cérébrales sonores, mais phoniquement c'est une aspirée autonome (non combinée avec un élément occlusif comme les aspirées du type *kh gh*), mi-sonore mi-sourde (cf. TPr.); le lieu d'articulation est le larynx (la poitrine RPr. selon certains maîtres; lieu conditionné par la voyelle qui suit, TPr. selon certains). Elle ne se rencontre que dans des environnements limités.

D'après les Pr., les consonnes ont une durée de 1/2 more

(seul APr. donne une more); la Vy. Śikṣā abaisse la durée à 1/4 de more pour consonne devant consonne.

12. Phonèmes accessoires. — La langue dispose de plusieurs phonèmes accessoires, soumis à des conditions précises. Le RPr. les range uniformément au nombre des ūṣman.

a) L'anusvāra (« son subséquent ») est une nasale (sourde RPr.) qui suit une voyelle et se distingue des autres nasales en ce qu'elle n'a pas de lieu d'articulation propre : donc une émission nasale. Le RPr. la considère comme mixte entre l'état voyelle et l'état consonne;

b) il existe d'autre part une véritable voyelle nasale (raṅga) que désigne plus précisément le terme d'anunāsika « nasalité subséquente ».

Il est malaisé d'établir la frontière entre les deux phonèmes. L'APr. ne connaît que la voyelle nasale pure (de même TPr., partiellement au moins); RPr. VPr. définissent une voyelle ou consonne s'ajoutant au phonème précédent; certaines Śikṣā et des commentaires enseignent une consonne gutturale; l'usage moderne semble distinguer la voyelle nasale d'une part, la résonance (partiellement gutturale) de l'autre.

Les mss flottent et les éditeurs tendent à normaliser. La notation par *m̐*, qu'on associe à l'anunāsika (et qui comporte dans la nāgarī un ardhacandra tantôt suscrit tantôt ascrit), n'est usuelle que pour *n* postiche en fin de mot **95** ou en saṃdhi **115 117** (RPr. XIV 37 signalant l'anusvāra comme une faute); il y a hésitation pour certains saṃdhi de *n* et *m* finals (**128-30 132**). L'autre notation, celle par *ṃ* (ou *ṁ*), qu'on associe à l'anusvāra, vaut ailleurs : donc, dans la généralité des cas à la finale; aussi à l'intérieur du mot devant spirante **66** (sauf chez APr.), ainsi que devant occlusive, là du moins où (par négligence) on s'est abstenu de noter la nasale précise répondant au lieu articulatoire de l'occlusive (selon **66**) : ainsi M. Müller maintient la graphie des mss en donnant *iṃdra- siṃdhu- áṃgiras-;* Aufrecht distingue, d'avec *ṃ* et *m̐*, une troisième nasalité qu'il note *ṅ* (distincte de la nasale gutturale qu'il note *ṅ*) et qu'il réserve à la situation devant spirante intérieure.

Bref *ṃ* domine de beaucoup, au moins dans RS. VS. AS.; *m̐* progresse dans SS. et dans le YV. (VS. mis à part). La situation d'ensemble est confuse; les mantra tardifs tendent à suivre l'usage de la prose environnante [1].

13. *c*) le visarjanīya (ou : visarga) (« échappement »), noté *ḥ*, est un souffle très faible, sourd (localisé comme *h* dans les Pr.), qui fait suite à une voyelle (incidemment, à un *ṃ*). On le trouve en fin de mot et aux positions apparentées.

La théorie connaît pour substituts du visarga devant *p* et *k*, respectivement l'upadhmānīya (son labial, noté *ḫ*) et le jihvāmūlīya (son guttural, noté *ẖ*) qui sont parfois attestés dans les mss (**143**), ainsi dans le Kh. et le paipp.

D'après RPr., *ḥ* fait corps avec la voyelle précédente, comme *ṃ*; il fait position en principe; toutefois, à l'intervocalique, il arrive que *ḥ* (*ṃ* aussi, d'ailleurs) soit, sous l'effet du saṃdhi, traité comme non existant **132 141**.

14. Les théoriciens enseignent des nasalisations non écrites :

a) *y l v* nasals en fin de mot;

b) les « jumeaux » (yama), phonèmes insérés entre occlusive et nasale et consistant en une nasalisation partielle de l'occlusive;

c) entre *h* et nasale, on appelle des sons analogues, plus communément, des nāsikya, ex. *áh(h)*^{n}*nām* « des jours ». Ce sont d'après RPr. des substituts d'occlusives. Uvaṭa en connaît jusqu'à vingt; ils sont sourds ou sonores.

L'abhinidhāna est le retranchement ou le voilage de la partie implosive d'une occlusive située à la pause ou devant occlusive (RPr.); éventuellement aussi, l'écrasement d'une semi-voyelle en même position. C'est l'effet d'une jonction consonantique imparfaite, la jonction (saṃyoga) normale comportant une approximation du lieu articulatoire de la consonne antérieure vers la consonne ultérieure. Les vues sont divergentes sur la portée du phénomène. On parle aussi (APr.) du sphoṭana ou « éclatement » d'une occlusive devant une autre occlusive située plus en arrière, ainsi de *t* dans le groupe *tk* prononcé *t·k* : exception à

1. Nous transcrivons ici uniformément par *ṃ*.

l'abhinidhāna. Le dhruva chez RPr. est une résonance consécutive à l'abhinidhāna.

Le RPr. signale des fautes diverses dans la prononciation des groupes, notamment par assimilation ou insertion de nasale.

15. Durée des phonèmes. — L'intervalle entre les phonèmes est de 1/4 de more (Ṛkt.), sauf dans les groupes consonantiques où il n'y a aucun intervalle. 1/4 de more est aussi la durée allouée à la svarabhakti (**39**) ordinaire, à l'hiatus; 1/8 à la svarabhakti brève, au sphoṭana **14**; 1/2 à la svarabhakti longue, à *ṃ* après longue; une more à l'avagraha (= séparation de membres de composé ou de certains éléments de mot dans le pdp.), à la pause habituelle; 2 mores à la voyelle située à la pause; 3 mores à la pluti **93** et à la pause de fin de strophe. On a vu plus haut (**1** et **3**) la durée de la voyelle, ainsi que (**11**) de la consonne. Sur la syllabe, v. **79**.

16. Fréquence des phonèmes. — En regard de 540 *a* (bref) pris dans un passage de la RS. (ancienne), dont 85 en fin de mot, on trouve respectivement :

177 *ā* (dont 59 en fin de mot) 154 *r* (17) 143 *t* (8) 142 *i* (41) 128 *v* (5) 125 *n* (15) 117 *m* (34) 104 *y* (3) 86 *s* (5) 76 *u* (23) 75 *d* (13) 72 *e* (32) 63 *o* (44) 62 *p* (0) 44 *ś* (5) 44 *j* (2) 44 *dh* (0) 41 *ṣ* (1) 39 *ḥ* (38) 34 *ṃ* (30) 34 *bh* (0) 30 *h* (0) 29 *ī* (4) 27 *k* (0) 27 *ṛ* (0) 25 *c* (3) 19 *ṇ* (0) 17 *b* (0) 14 *ū* (1) 14 *g* (0) 13 *th* (0) 8 *ch* (0) 8 *gh* (0) 7 *ṭ* (0) 6 *m̐* (4) 6 *ai* (4) 4 *au* (3) 3 *kh* 2 *ḷ* 2 *ñ* 2 *ṅ* 2 *l* — *ṭh ḍh ph jh ṝ ḍ ḷ ḷh* nihil.

Les groupes fréquents sont consonne + semi-voyelle (*y r v*); consonne + nasale (ou l'inverse); sifflante + occlusive (ou nasale); occlusive + occlusive. Les groupes de trois consonnes, voire de quatre, ne manquent pas.

Le RPr. donne pour non susceptibles d'être en finale les aspirées (*ḥ* non compris), les semi-voyelles, *ṝ* et les occlusives palatales; comme non susceptibles d'être à l'initiale *ṝ ḷ ḥ ṃ jh ñ* et les cérébrales; comme non susceptibles de se combiner, une série de consonnes.

17. Gémination et dégémination. — A part de rarissimes mots expressifs (type *akhkhalīkṛ́tyā* « poussant le cri *akhkhalā* »), à part des contacts entre deux consonnes identiques appartenant à deux éléments grammaticaux distincts, les géminées résultent d'une assimilation de consonnes à l'intérieur du mot (**79**) ou en saṃdhi; elles n'ont de fréquence que dans quelques groupes limités.

D'autre part, il y a un phénomène étendu (le krama) qui consiste en la gémination spontanée

a) de toute consonne (précédée de voyelle ou de *ṃ*) devant une consonne (suivie de voyelle), type *aggni-* pour *agní-* « feu »;

b) de toute consonne non finale (sauf d'une spirante) après *r* (*l*) ou (optionnellement RPr.) après *h*, type *árttha-* pour *ártha-* « but ». Les mss notent assez largement la géminée, d'une manière inégale d'ailleurs; les éditeurs normalisent en la supprimant. Évidemment la prononciation usuelle tendait, surtout peut-être dans les mantra solennels, à augmenter l'amplitude d'une consonne figurant comme premier élément (ou, moins souvent, comme second) d'un groupe; la coupe syllabique (**79**) favorisait cette tendance, et de *muk/tá-* « libéré » on aboutissait aisément à *mukktá-*. Aujourd'hui la gémination est sensible, même dans un groupe à anunāsika comme *hitám̐ yáḥ*, pron. *hitám̐yyáḥ*.

18. Il arrive par contre-coup que la graphie dégémine quand il y a contact entre deux consonnes identiques appuyées sur une autre consonne, ainsi dans *varta* 2e pl. de *VṚT-*, pour *vartta*; de même *āsva* Āp. XII 5 2 de *ĀS-*, pour *āssva, śāsva* VS. XXI 61 variant avec *śāssva* (influence éventuelle de *trā́sva, cakṣva* **59**); dans le type *rundhé* de *RUDH-*, pour *runddhé* **323**, où a pu agir l'analogie venue de *bhaṅgdhi* > *bhaṅdhi* de *BHAÑJ-* **66**. Les mss donnent souvent *satrá-* « session » de *SAD-* et suffixe *-tra-* (VPr.) et de même *pátra-* « aile », *áyudhvī* « sans combattre ».

En fin de mot, *hṛdyotá-* AS. « brûlure au cœur », pour *hṛd-d°* (mais le pdp. a *hṛ-d°* !), ou encore *tá tvā* Nir. II 1 = *tát t°*. La séparation des mots n'entrave aucunement cette évolution.

Le TPr. connaît même la gémination pour une consonne intervocalique, l'APr. pour une consonne de pause. On ne rencontre le cas visé par TPr. que dans de rares formes comme *ākhhidate* TS. IV 5 9 o (reflet d'un *skhid-?); en fin de mot, dans *sā́danāt te* TĀ. VI 7 1 = *sā́danā te*, et quelques autres. Inversement le VPr. enseigne la prononciation simple pour les géminées intervocaliques, type *datá-* « donné », pour *dattá-*. Ainsi s'expliqueraient à la rigueur *jóṣi* **59**, *bodhi* de *BUDH-* **48** (*yódhi* de *YUDH-*?), mais des influences extérieures ont contribué à créer ces formes, cf. **74**. En fin de mot, *yame dīrghám* AS. XVIII 2 3 pour *yamed d°* et quelques autres.

II. — VOCALISME

19. Il importe d'étudier séparément le phonisme du mot et celui de la fin de mot. Le premier est plus conservateur, en ce sens que le contact de phonèmes (tout au moins, de consonnes) appartenant à des éléments morphologiques distincts y entraîne moins d'altérations; il n'a pas été sujet comme la fin de mot à ces modifications de détail qu'ont aggravées la convention savante et la graphie. Quant à l'initiale du mot, les faits propres à cette situation sont très rares et peu caractéristiques, v. **107**.

Le point dominant du vocalisme est que nombre de phonèmes et, dans un phonème donné, nombre de ses emplois, se présentent en corrélation avec d'autres phonèmes ou emplois. Ces corrélations (qui, outre les voyelles, intéressent les semi-voyelles correspondantes, ainsi que les groupes *an* et *am*) sont en général fonctionnelles, par opposition aux corrélations proprement consonantiques : ce sont les « alternances » vocaliques, dont l'application morphologique sera donnée en tête des chapitres sur le Nom et le Verbe. Nous avons à les examiner d'abord comme elles se présentent, c'est-à-dire sous l'aspect d'échanges phonétiques.

Sont à part les renforcements (dans la syllabe initiale) qui caractérisent certains dérivés secondaires, ainsi que le redoublement de l'intensif.

20. Voyelle A. — Une voyelle peut être (est, en fait, fréquemment) solidaire d'une autre voyelle (ou d'une semi-voyelle ou nasale) située dans une forme apparentée. A savoir :

a) Un *a* (bref) situé devant occlusive ou sifflante répond à une voyelle zéro et (éventuellement) à un *ā* : type *patati* de *PAT-*, en regard de *paptimá* (1re pl. du parfait actif) avec voyelle zéro, et de *papāta* avec voyelle longue. C'est l'aspect fondamental de l'alternance morphologique entre un degré dit plein ou normal, un degré faible ou réduit, un degré long ou fort (ce dernier n'étant représenté de manière authentique que dans un petit nombre de formes). Pratiquement, le vocalisme zéro n'est attesté que dans quelques radicaux de verbes (notamment dans les formations redoublées) et dans les dérivés primaires apparentés. Ainsi, de *AS-* 1, dans *smás sánti syā́t*, etc. (et dans les dérivés *stí-* °*ṣṭi-* **204**); de *GHAS-*, dans les aoristes (*á*)*kṣan* (3e pl.) *gdha* (3e sg. moyen) (I et X), dans les dérivés *agdha*° TS. « non mangé » *ságdhi-* VS. « repas commun »; de *BHAS-*, dans *bapsati* **47** (*babdhām* Nigh.); de *SAC-*, dans *sáścati* (en outre dans *māṃścatú-* *-tvá-* si le sens est bien « accompagné de la lune » ; cf. aussi *ā́skra-* « qui tient ensemble » et, d'une racine homonyme, *asaścát* « sans épuisement »).

1. Peut-être *avatká-* AS. « qui se précipite », de *ava-TAK-; ádbhuta-* (*ánatidbhuta-*), si le sens propre est bien « non sujet à être trompé », de *DABH-*. De *GHAS-* aux formes redoublées se tire une fausse rac. *jakṣ-*, d'où *jakṣīyā́t* **336** ; comme, sans doute, de *HAS-* une racine homophone, qui donne le participe *jákṣat-* **47**.

2. Une voyelle zéro est aussi à postuler pour expliquer *sedimá* **27 334** et analogues, de *SAD-*, en partant de **sa-sd-ima*. Enfin les désidératifs du type *śíkṣati* ont au point de départ un radical à vocalisme zéro, mais la formation dans son ensemble est analogique, cf. **353**.

Rarement des formations purement nominales présentent la voyelle zéro, à savoir *upabdí-* (et °*bdá-*) « bruit (de pas, etc.) », de *pád-* « pied » (éventuellement *ábda-* VS. « année »), sans doute aussi *ápsu-* « sans bétail » (et *kṣumánt-* et analogues **78** ?) de *paśú-* « bétail » ; quelques autres plus ou moins incertains.

1. Mais le *p* du type *anūpá-* (*ánu* + *áp-* « eau »), propr. « le long de l'eau » (inauthentique *psú* pour *apsú* « eaux » en stobha), comme le *c* du type *nīcā́* « en bas » (associé à une flexion *añc-/ac-* **259**), s'ils représentent des états zéro, ont subi en tout cas une évolution particulière, que trahit l'allongement de la voyelle précédente.

2. L'élément suffixal *as-* s'est réduit à *s* (tombé ensuite) dans *mandhātṛ́-*, propr. « qui porte la pensée » (mais **mandhā* est senti comme un mot simple, d'où le suffixe *-tṛ-*); sans doute aussi dans *sátpati-* « maître de la maison (*sádas-*) » ; cf. la désinence *-s* d'Ab. G. sg. à côté de *-as* et les cas cités **243** n. 2.

21. *b*) Un *a* bref figure, comme degré réduit, en corrélation avec le groupe *an* (*am*) comme degré plein, éventuellement *ān* (*ām*) comme degré fort. Ainsi, de *GAM-*, on a *gatvī́*/ *gántave*/ *jagā́ma*, et pareillement pour un certain nombre de radicaux de verbes; pour les suffixes *-an-* et *-ant-* (*-vant-* etc.); pour quelques rares radicaux de noms, comme *kṣá*(*pāvant*)- « protecteur de la terre », de *kṣám-* « terre ». Sur la nature de cet *a*, v. **31**.

Noter les échanges de désinences *-m* (après voyelle)/ *-am* (après consonne), *-ati* (*-nti*)/ *-anti* et analogues ; l'échange des préfixes *sám*°/ *sá*°, avec oblitération partielle des conditions phonétiques **160**. La variation dans le préfixe *á*°/*án*° résulte de **35**.

c) la voyelle *a* figure encore comme premier ou second élément des groupes *ya* et *ay*, *ra* et *ar*, etc. **24-26**.

De nature incertaine est le *a* qu'on rencontre devant un *y* dans *dháyati* d'une rac. *DHĀ-* 2, dont les autres formes ont *ā* ou *ī*, éventuellement *e* dans *dhenú-* « vache ». Il peut s'agir d'une voyelle faible ou zéro qui aura été notée *a*, comme celle de *dátra-* « don », de *DĀ-* (mais cf. **210**) ou celle de *kṣatrá-* « empire », de *KṢI-* (*kṣā-*).

22. Voyelle Ā. — La voyelle *ā* peut être :

a) le degré fort (ou la portion d'un groupe représentant ledit

degré) dans les alternances précitées (et dans les séries *yā rā* ci-après);

b) le degré plein (et fort, confondus) répondant à un degré réduit *i*. Ce type d'alternance se présente pour l'élément final de quelques radicaux de verbes, ainsi *sthitá-* et *ásthita* (en face de *ásthāt*) de *STHĀ-*; jamais dans les radicaux de noms, ni dans les éléments suffixaux. La corrélation est d'ailleurs rare, instable; on pourrait (mais on ne doit pas) se laisser tenter par des explications analogiques. Le degré réduit *i* n'apparaît en outre jamais devant voyelle (ni devant *y*); il fait défaut ailleurs encore **40**. Il arrive enfin que, soit par équilibre quantitatif, soit par transmission d'un autre type d'alternance, le degré réduit se présente sous la forme *ī* : ainsi *pītá-*/ *pátave* de *PĀ-* 1, *(a)dhīmahi* **456** et analogues **339** de *DHĀ-*; ou encore dans les affixes de présent en *-nā-*/ *-nī-* (appariation quantitative). Au total, quatre tendances pour les racines en *-ā-* : *ā* immobile (la plus fréquente); *ā*/*i*; *ā*/*ī*; enfin *ā*/zéro selon **40**. — Dans un nom isolé, *gnā́-* « femme divine »/ *jáni-* « femme ». Cf. encore *mahā°*/ *máhi* **259**.

1. Il n'est pas exclu qu'il ait existé encore une cinquième tendance, à savoir *a*/*u* (parallèle à *ā*/*i*) : le vocalisme *u* étant représenté dans *°gú* (*vanargú-* « qui erre dans la forêt »; aussi *°gū́-* dans *agregū́-* VS. « qui se meut en avant »); dans *°sthú* adverbial (*anuṣṭhú* « de suite », *suṣṭhú* « en bon état »); dans *°pū́-* (*agrepū́-* VS. « qui boit le premier ») *dū-* **200** *°snu-* **178** n. 1 et quelques autres. Ceci admis, l'élément *-u-* peut être le même que celui qui, sous la forme de vṛddhi *-au*, se présente à la finale des parfaits actifs, 3ᵉ sg., des racines terminées en *-ā-*. Noter que le L. sg. en *-au* est commun aux noms en *-i-* et aux noms en *-u-*.

2. L'alternance *ā*/*i* est attestée parfois pour un *ā* intérieur de racine, à savoir, mais sans constance, dans *ŚĀS-* (*śiṣat* et analogues; d'autre part *śāsmahe* **312** *śikṣate* **327**); dans *SĀDH-* (*sidhyati*, qui tend à fonctionner comme base distincte). Mais *KHID-* « peser sur » est sans doute à séparer de *KHĀD-* « dévorer », et *īpsan* AS. de *ĀP-* est tributaire d'autres radicaux de désidératifs en *-i-* *-ī-* **353**.

23. La voyelle *a* est le degré réduit, répondant à un degré

plein dit « dissyllabique », de forme *ani* (*ami*), dans la portion qui termine le radical verbal, ainsi dans *jātá-* de *JAN(i)-*, en face de *jánitos*. Il y a ici deux solutions concurrentes : d'une part *ān*, lequel se présente dans les verbaux en *-tá-* (et formes apparentées) des rac. en *-am-* (depuis *śrāntá-* de *ŚRAM-*), d'autre part dans le désidératif *jíghāṃsati* de *HAN-*, enfin dans la forme obscure *dhvāntá-* (X) « ténèbres ». La solution *ā* figure ailleurs : ainsi dans *jātá-* précité, dans les désidératifs archaïques *vívāsati* de *VAN-*, *siṣāsati* de *SAN-*, dans la position en fin de mot **97** : sans doute était-ce l'évolution authentique, au moins pour la nasale *n* (le caractère « dissyllabique » de *jíghāṃsati* est secondaire, résultant du contact entre *n* et un affixe *-iṣ-*).

24. **Voyelles I (Ī) et U (Ū).** — Les voyelles *i* et *u* (qui vont de pair, quant aux alternances) sont souvent des degrés réduits répondant à des degrés pleins *e* ou *o*, éventuellement à des degrés forts *ai* ou *au*. C'est l'alternance qu'on trouve dans un certain nombre de radicaux de verbes, comme *imás*/ *éti*/ (*ait*) de *I-*, ou bien *yutá-*/ *yuyóta*/ *yaús* de *YU-* 2; dans l'affixe de présent *-nu-*/ *-no-*. Isolément, dans le radical des noms *°gú-*/ *góbhis*/ *gaús* (**261**) ou *°rí-*/ *revánt-*/ *rāyé* (ibid.), où les formes réduites sont en dehors de la flexion proprement dite.

Dans certaines formations radicales du nom et du verbe, le degré plein n'est pas *e* ou *o*, mais *ya* ou *va*, le degré fort *yā vā*. Ainsi dans *diví*/ *dyávi*/ *dyā́vas* **262**, ou encore dans *uśmási*/ *váṣṭi* de *VAŚ-*; dans le suffixe *-vas-* du participe parfait; peut-être (hors de toute différenciation fonctionnelle) dans le doublet *sva°* (rare) du préfixe *su°* **160**.

1. Cf. encore *madrik* **390**, en face de *madryàk*; le suffixe de superlatif *-iṣṭha-* en face du comparatif *-yas-*; le thème *maghón-* **249**. Secondaires *tityagdhi* de *TIJ-* KS. VI 9 *ikṣva* de *YAJ-* KS. XXXV 1.

2. L'alternance *i*/*e*/*āy* (= *ai*) ainsi que *u*/*o*/*āv* (= *au*) dans la flexion des noms en *-i-* et en *-u-* n'a pas la même signification morphologique que les autres alternances nominales, v. **270**.

3. La voyelle *i* est encore le dernier élément des groupes alternants *ani* (*ami*) *avi ari* **23 25 26**; éventuellement, du groupe *a* + occlusive (+ *i*) qui leur fait pendant, type *patiṣyati* AS. de *PAT-* : mais ici le sentiment de l'alternance est plus ou moins affaibli, et *i* tend à être conçu comme un simple élément de liaison **40**.

4. On a çà et là un *i* qui, en syllabe initiale, figure un développement particulier du *m* (obtenu selon **21**) : *simá-* à côté de *sama-* **291** ; *śímyati* YV. « travailler » (var. avec *śamyati* VS.) et *śimī(vant)-* « actif » en face de *śámī-* « travail religieux ». Influence possible de l'échange *ir*/*r*.

25. Les voyelles *ī* et *ū*, comme degrés réduits, répondent à des degrés pleins (et forts, confondus) *yā* et *vā*. Ainsi au radical de *JYĀ-* (*jītá-*/ *jyā́yas-*) ou de *SVAD-* (*sū́ṣūdati*/ *svā́date*); isolément dans un thème nominal, **kanyā́n-* **250**; hors de toute alternance morphologique régulière, dans la flexion nominale en *-ī-* **267** et secondairement en *-ū-*; enfin à l'optatif **303**.

En outre, de même que *ā* répond à *ani* **23**, *ū* répond à *avi* (alternances « dissyllabiques ») : ainsi dans *bhūtá-*/*bhaviṣyáti* de *BHŪ-*. On attend parallèlement l'alternance *ī*/ *ayi* dans les radicaux posés en *-ī-* final, mais le degré plein y est exceptionnel et même — là où il semble apparaître — secondaire, cf. **4**.

Sur *i* et *u* (brefs ou longs) comme éléments des groupes *ir* (*īr*) et *ur* (*ūr*), cf. ci-après et **36** sq.

26. Voyelle R̥. — La voyelle *r̥* est le degré réduit répondant à *ar* (et au degré fort *ār*) ou encore (plus rarement) à *ra* (*rā*). L'alternance *r̥*/*ar* se présente dans un certain nombre de radicaux de verbes, ainsi que dans le suffixe *-tr̥-* (*janitŕ̥bhyām*/ *jánitar*/ *janitā́ras* de *janitŕ̥-* « géniteur »). L'alternance *r̥*/*ra* dans plusieurs radicaux de verbes, notamment dans *gr̥bhṇā́mi*/ *jagrabha*/ *grābhá-* de *GR̥BH-*, dans *praśná-* de *PR̥Ś-* (*pr̥ch-*), où a pu jouer toutefois l'effet du mouvement décrit **75**. Enfin dans la forme nominale *r̥jú-* « droit » en face de *rájiṣṭha-* et quelques autres. De même on a *l̥*/*al* dans l'unique verbe où apparaisse le phonème *l* (**2**).

En revanche, *r̥̄* ne joue pas le rôle correspondant à *ī* et *ū*; il est dénué de capacité alternante (cf. **2**). C'est le groupe *īr* qui représente le degré réduit, soit en regard d'un degré plein *rā* (à savoir, dans *dīrghá-* « long »/ *drāghmán-* « longueur », seul exemple net), soit, plus souvent, en regard d'un degré plein *ari*, fait comme *ani* **23** ou *avi* **25**, c'est-à-dire « dissyllabique » : ainsi dans les radicaux de verbes, comme *stīrṇá-* en face de *stárītave* de *STR̥̄-*.

Par accommodation articulatoire, on trouve *ūr* au lieu de *īr* après un phonème labial, ainsi dans *pūrtí-* « don » et analogues de *PR̥̄-*. Mais, en fait, les deux solutions sont parfois concurrentes, ainsi l'on a de *TR̥̄-* d'un côté *tīrṇá-* et autres formes, de l'autre °*tūrti-* °*tū́rya* (*turá-* **37**) où le vocalisme est dû à la présence des bases annexes *taru-* et *táruṣa-* impliquant peut-être un **tr̥̄no-* (**320**). Ce vocalisme insolite a en tout cas créé le sentiment d'un thème verbal autonome *tūr-*. — Sur la solution en fin de mot, v. **96**.

27. Diphtongues. — Les diphtongues peuvent faire partie, comme on l'a vu **24**, de séries alternantes, et précisément comme degrés pleins ou forts répondant à *i* ou à *u*. C'est même l'origine de la majorité des *e* et des *o*, des *ai* et des *au*, qu'on trouve à l'intérieur du mot. Quelques diphtongues ont cependant une autre provenance, à savoir :

a) Un *e* situé devant une dentale sonore (ou, ce qui revient au même, devant une aspirée résultant selon **73** d'une dentale sonore aspirée) s'explique en partant d'un groupe *a* + *z* (sifflante dentale sonore **10**). De là *edhí* impératif de *AS-* **1** et *dehi* (à travers *daddhí* [lequel est attesté également] puis **daz-dhi*) de *DĀ-*, ainsi que *dhehí* de *DHĀ-* (à quoi d'ailleurs pourrait se rapporter aussi *daddhí*). Ce sont les seules formes évidentes.

Il faut y ajouter le radical en *-e-* de quelques parfaits du type *sed-* **331** ; probablement *miyédha-* (cf. *médha-*) « repas sacrificiel », si la forme

se décompose bien en *mi-* (cf. *máyo dadhe* III 1 3 « il a créé le confort rituel ») + suffixe *-as-* + nom-racine *dhā-*; dans *medhā́-* « sagesse, œuvre de sagesse », si l'analyse est bien *ma(n)z-dhā-* (cf. *mandhātṛ́-* et **103**; *máno mánasi dhā́yi* X 10 3). Obscur *kiyedhā́-* (« créant quelque (forme) que ce soit » ?, avec une finale originelle en *-as* au premier membre).

b) De manière analogue, un *o* est la résultante du groupe *aẓ* (*ẓ* étant la sifflante cérébrale sonore issue de *h* selon **73**) devant une dentale sonore, dans les infinitifs °*voḍhum vóḍhave* de *VAH-* (à travers **vah-tave*, puis **vaẓ-dhave* **56**). Mais, d'autre part, les autres cas alléguables peuvent être des extensions du traitement de saṃdhi **137** — étant donné qu'ils se présentent devant une désinence en *bh-* ou devant un suffixe secondaire en *v-* — ; d'autre part, la forme isolée *tṛṇeḍhu* **56 73** de *TṚH-* atteste un traitement vocalique conforme à celui de *edhí dehí*, en sorte que *vóḍhave* peut en définitive devoir son timbre radical à la précédence de la consonne *v*. Sur *ṣoḍhā́*, v. **57**.

28. Contraction de voyelles. — Les voyelles longues et les diphtongues intérieures peuvent être le produit d'une contraction de deux voyelles à la jonction d'éléments grammaticaux. Ainsi le subjonctif *bhárāti* = **bhara-a-ti* de *BHṚ-*, l'optatif *bhávet* = **bhava-ī-t* de *BHŪ-*, l'aoriste *ávocat* = **a-va-uc-a-t* de *VAC-* ou encore *atītape* **350**. Mais *ṝ* n'est jamais le produit d'une contraction; non plus *ai* et *au*, sauf quelques finales nominales où *-ai* résulte de *ā + e* **263** et **267**.

1. Dans l'augment verbal, la solution *ai-* (dissyllabique **29**) qu'on a dans le type *aichas* de *IṢ-* 1, en partant de **a-ichas*, pourrait être analogique de la solution normale *ait* = **a-e-t*, de *I-*, mais cf. **304**. La solution *ai* dans les finales *-aithe -aite* du subjonctif **307** doit aussi être secondaire.

2. Les diphtongues lourdes *ai* et *au* n'apparaissent d'ailleurs à l'intérieur du mot que dans des cas déterminés :

a) comme degrés forts, en fin de quelques radicaux de verbes et de noms **24**;

b) dans quelques « vṛddhi initiales » **218**;

c) *ai* apparaît en outre dans *-aithe -aite* précités;

d) enfin, anomalement, dans *praiṇānā́-* AS. « satisfait » (non confirmé paipp.) et dans le type (surtout propre à l'AS.) *aśarait*, pour *aśarīt*, de *ŚṚ-*, analogique sans doute du type *ajait*, *acait* (cf. autres formes **346 361**).

En fin de mot les diphtongues lourdes (qu'on trouve, en partie secondairement, dans des finales d'infinitif et de subjonctif; aux cas directs du duel de genre animé; au L. sg. de certains noms) se sont souvent réduites à l'élément antérieur *ā* **97**.

29. La contraction vocalique, stricte dans les mantra « écrits », ne doit pas laisser l'impression que la langue évitait l'hiatus intérieur (lequel n'est attesté graphiquement que dans la forme *títaüna*, hapax du Livre X). En fait, le mètre invite à disjoindre (vyūha) certaines voyelles longues, sans qu'on puisse dire si cette disjonction est d'origine métrique, car elle se limite à quelques formations; elle avait visiblement pour objet d'éviter une voyelle longue entravée ou un groupe de trois consonnes, parfois aussi d'éviter un monosyllabe. Le phénomène se présente surtout à la coupe ou en fin de vers. La structure préhistorique des syllabes affectées a joué un certain rôle pour précipiter le mouvement, qui en fin de compte aboutit à des « licences » poétiques.

Dans l'ordre de fréquence, le fait intéresse : d'abord la désinence de G. pl. (*-ām*, y compris les finales en *-nām* et *-sām*) (très souvent); puis l'Ab. sg. *-āt*; les voyelles *ā́* et *ū́* dans des radicaux de thèmes monosyllabiques (y compris les pronoms *mā́m vām tā́m yā́m*); l'élément *īr* (*ūr*) dans *gīrbhís* « voix », *dhūrṣú* « joug » et analogues; l'*e* du type *préṣṭha-* « le plus aimé » (à lire d'ord. comme s'il y avait *práyiṣṭha-*, également attesté; et même, le cas échéant, *p·ráyiṣṭha-* quadrisyllabique **38**); l'*e* du mot *śréṇi-* « rangée » (restituer **śrayaṇi-*), du type *deyām* **340**; l'*ā* du suffixe participial *-āna-* : donc presque uniquement des formes nominales.

Isolément, la disjonction atteint les désinences nominales *-ān -īs*, la particule *nū́* (comme s'il y avait *nú u*), la préposition *ā́*, des formes dispersées comme *vés* et *gós* **238 261**, ou bien *nāsatyā* n. des Aśvin (à pro-

noncer d'ord. *naasatyā*); l'affixe *ā* du subjonctif, quelques augments (**28**) devant voyelle. D'autres syllabes encore, avec des degrés divers de probabilité. Sur le cas du N. pl. *-ās* (*-āsas*), v. **276**.

La première des deux voyelles obtenues est brève; la seconde peut l'être également. Après la RS., la disjonction devient rare, sauf par survivance; la diminution se marque dès la RS. récente : *śréṣṭha°* trisyllabe RS. est éliminé par *u śréṣṭha°* SS. II 764. On peut comparer à quelque égard les distorsions causées par le chant chez les SVedin.

30. Consonantification des voyelles. — Les voyelles *i* et *u* (brèves et longues) se présentent sous forme consonantique, c'est-à-dire sous forme *y* et *v*, quand elles figurent devant une voyelle, ainsi dans *ninyáthuḥ* de *NĪ-*, dans *juhvé* de *HŪ-*; le fait ne concerne pas l'*i* selon **22**, lequel tombe **40**.

Parallèlement, les diphtongues consonantifient en même position leur élément ultérieur, autrement dit *e* et *o* se présentent sous la forme *ay* et *av*, ainsi dans *náyati* de *NĪ-*, *gávā* de *gó-* « vache »; *ai* et *au* se présentent sous la forme *āy* et *āv*, ainsi, des mêmes thèmes, dans *ninā́ya* et *gā́vas*.

31. La consonantification affecte aussi la voyelle *ṛ*, qui devant une voyelle passe à *r*, ainsi *pitré* de *pitṛ́-* « père ». En même position, la voyelle *a* prise comme degré réduit du groupe *an* (*am*) **21** se présente devant une voyelle sous la forme *n* (*m*) : ceci souligne assez clairement le rôle que joue ici *a*, celui d'une voyelle nasale (=*$ṇ$*) : autrement dit *a* est par rapport à *n* (*m*) ce que *ṛ* est à *r* ou ce que *i* (*u*) sont à *y* (*v*). Ainsi *áhnā* de *áhan-* « jour », en face de *áhabhis*; ou bien *ágman* de *GAM-*, en face de *gatá*.

r (consonne) apparaît non seulement devant voyelle, mais encore devant le *y* du suffixe secondaire *-ya-* : à savoir, dans *pitrya-* « paternel » (exemple unique) dont la forme métrique réelle est **pitriya-*. De même. *n* dans *vṛ́ṣṇya-* « mâle » de *vṛ́ṣan-* et analogues, à lire **vṛṣṇiya-*.

De façon analogue, les diphtongues se décomposent en *ă* + *y* ou *ă* + *v* selon **30** devant tout suffixe en *-y-* (y compris l'absolutif), même non résoluble en *-iy-*. Mais les seuls cas clairs sont pour *o* (*au*), ex. *návya-* « digne d'être loué » de *NU-*, *bhāvyà-* « futur » de *BHŪ-*; aussi dans *gavyā́-* « désir de vaches » (et *gavyú- gavyánt-*), *gávyūti-* « pâturage » (si le mot remonte bien à *gávy(a)* + *ūti-* **116**). Pour les diphtongues *e ai*, cf. le type de verbaux en *-áyya-* **366** et **171** n. fin. qui laisse voir le même aboutissement.

Les finales en *-oyu-* **203** n. 1 et analogues ne sont maintenues avec *-o-* que parce qu'elles sont senties comme reposant sur des composés en *-as-* + *yu-*. Enfin la diphtongue *-e-* apparaît non modifiée dans les dérivés nominaux du type *°déya-* « fait de donner » et *déya-* « qui doit être donné »; dans l'optatif du type *deyām* (**340**) et le précatif de même vocalisme (**348**) : c'est-à-dire dans des racines en *-ā-* final, devant un affixe ou suffixe en *y-*. Mais l'élément *-e-*, quelle qu'en soit l'interprétation précise, y est certainement secondaire, cf. l. citt. et **365**.

32. Le processus de consonantification a lieu souvent sous une forme plus complexe. Au lieu de *y* (*v*) devant voyelle, on rencontre aussi la solution *iy* (*uv*), autrement dit le maintien de la valeur syllabique.

Le texte écrit atteste ce traitement dans les cas suivants :

a) Quelquefois pour un *i* (*u*) situé à l'initiale absolue, ainsi dans *iyé iyáti* de *I-* (mais non dans les formes *yánt- yanti* du même verbe), dans *uvé* de *U-* (formes monosyllabiquement impossibles); médiatement aussi dans *uvóca*, parfait de *UC-* et analogues, dans *íyarti* de *Ṛ-*, où il fallait à tout prix une syllabe distincte supportant le redoublement; la particule *u* est écrite *uv* chez les Taittirīya (cf. TPr.);

b) Plus souvent pour un *ī* (*ū*) radical des thèmes nominaux monosyllabiques (et des infinitifs afférents) (toujours dans les thèmes employés à l'état simple et le plus souvent dans ceux en fin de composé), ainsi *bhiyā́* de *bhī́-* « crainte », *bhuvé* de *bhū́-* « terre » (mais *prahyè*, infinitif de *HI-*, en face de *hiyé*, ou *yajñanyàm* « qui conduit le sacrifice », en face de *dhíyam* « pensée »). Cf. **264** n.

La résolution *iy* (*uv*) s'étend au participe correspondant, ainsi

bhiyānā-; sauf dans *svānā-* SS. « pressuré » (aussi « stimulant » ?; écrit *suvānā-* dans la RS., mais il est vrai prononcé *svānā-* au moins après syllabe légère), peut-être par influence de l'homonyme *svānā-* (« bruyant », de *SVAN-*).

33. *c*) On trouve encore la même résolution dans des thèmes de présent (type *tudáti*) comme *huvá-* (*áhuva*) de *HŪ-* (à côté du thème d'aoriste sans résolution écrite *áhva-*), dans une forme nominale comme *dívas-* **199**, généralement aux bases redoublées des verbes terminés en *-u-* (*-ū-*), ainsi *dudhuvīta* de *DHŪ-*; mais les verbes en *-i-* (*-ī-*) maintiennent *y* simple au parfait (*ninyáthur* de *NĪ-*);

d) Enfin, après une double consonne : *dabhnuvanti* de *DABH-*, *śiśriyé* de *ŚRI-*. Si l'on a *ūrṇvánt-* de *ūrṇoti* (à côté de *aporṇuvánt-*), c'est que la forme s'est créée en partant de **ṛṇvánt-*. Cf. **229**.

1. Le groupe occlusive + *ry* comporte une autre solution **31**, sauf dans le présent passif et apparentés (*kriyáte* **38**) où l'occlusive était située à l'initiale.

2. Noter la solution par *-ūv-* dans (*á*)*bhūvan-* *babhū́va* et analogues de *BHŪ-*, dans *sasū́va* de *SŪ-*, par attraction des nombreuses formes à voyelle longue de ces racines. Certains suffixes en *-īya-* peuvent ainsi résulter d'anciens *-ya-* à résolution longue **229**.

34. Dans ces cas fort nombreux, le mètre invite à aller fort au delà des résolutions (vikarṣa, vyūha) du texte écrit, et à restituer *iy* (*uv*) en bien des points où nous lisons *y* (*v*). Ainsi *svàr* « ciel » est à lire constamment *s*(*ú*)*var*, et de même, à quelques exceptions près, tous les mots portant le ton svarita. Ainsi, notamment, la flexion des noms en *-ú-* et en *-ī-* (type Ac. *tan*(*ú*)*vam* de *tanú-* « corps ») où la résolution va contre les tendances rythmiques décrites ci-après !

Parmi les rares exceptions, *asuryà-* (substantif; *asur*[*i*]*ya-* adjectif est quadrisyllabique) « pouvoir des Asura », *vasavyà-* « richesse », où le passage à *-iy-* violerait les tendances rythmiques.

Ces résolutions englobent en outre :

a) la plupart des dérivés en *-ya-* (après consonne), à savoir presque tous les adjectifs d'obligation et les trois quarts des autres, type *yúj*(*i*)*ya-* « associé », *div*(*i*)*yá-* « céleste » (réserve **229**);

b) souvent le pronom personnel *tvá-* (notamment au début du vers);

c) assez souvent le pronom démonstratif *tyá-*;

d) souvent l'I. sg. (*-yā*, mais non les autres finales *-yās* *-yai* *-yām*) et le duel en *-yos* des noms « dérivés » en *-ī-*, type *śám*(*i*)*yā* de *śámī-* « travail rituel »;

e) assez souvent la désinence *-bhyas*, moins *-bhyām*;

f) parfois l'affixe d'optatif *-yā-*, notamment *syám* **39**.

Sporadiquement, ailleurs encore.

Les conditions rythmiques de base sont : *y* (*v*) après syllabe légère (ou encore : à l'initiale absolue), *iy* (*uv*) après syllabe lourde ou après une consonne initiale (simple); la situation du mot en tête de pāda favorise la résolution.

1. Ainsi on a *dvā́* « deux » après une syllabe légère, *d*(*u*)*vā́* après une syllabe lourde ou encore à l'initiale du vers. Le thème *bruv*(*á*)- figure toujours après voyelle brève, jamais après longue ou après consonne. En fait, une voyelle longue antérieure provoque moins souvent la résolution qu'un groupe de consonnes. D'autre part, *y* (*v*) remontant à un ancien *i* (*u*) se vocalise plus aisément que *y* (*v*) d'origine consonantique.

2. Maintes formes, mêmes dans les conditions favorables, résistent à la résolution : ainsi la finale de G. *-asya* (sauf une fois), ou bien *dyā́vā* « ciel et terre ». Il est exceptionnel que des *y-* initiaux y soient sujets; toutefois le relatif *yá-* semble à lire (*i*)*yá-* dans quelques têtes de pāda.

Sur le plan historique, le passage à *iy uv* se raréfie à partir de la RS. récente. Toutefois les Taittirīya, même en yajus, favorisent *iy uv* après deux consonnes et inversement donnent *y v* où d'autres mantra ont *iy uv*, ainsi *kṣyántam* de *KṢI-*; de même, moins nettement, la JS. L'archaïsme dégénère en singularités d'école.

Les théoriciens ne tiennent compte du phénomène que d'une manière très incomplète, RPr. VIII 40 XVII 23; ibid. 14, il est postulé nettement la graphie *iy* pour *y*.

1. Un signe indirect de la résolution *iy* (*uv*) est la vṛddhi de *i* (*u*) du type *sauvá-* **218**.

2. Noter la valeur monosyllabique (**yám*, ou synérèse selon **81**?) du pronom *iyám*, en début de pāda.

3. L'échange *y/iy*, *u/uv* provoque quelques formes analogiques en fin de mot **113**. En outre, l'échange *v/uv* entraîne un échange complémentaire *m/um* dans quelques formes verbales, à partir de *kṛṇmahe* **319**; puis dans le doublet *smád/ sumád* (particule), partant d'une base *sm* = *sa*, qu'on a dans *sahá*; isolément, dans *iṣmín-* (= **iṣumin-*) « pourvu de flèches ».

35. Parallèlement à *iy* (*uv*), la résolution en *an* (*am*) devant voyelle se présente — là où en vertu de **31** on attend *n* — dans des conditions analogues, à savoir :

a) à l'initiale absolue, dans le préfixe privatif *a*(*n*);

b) après consonne initiale, dans le thème (réduit, comme l'indique le ton) *gamá-* de *GAM-* (début de pāda ou après syllabe lourde, en regard de *ágman* et analogues après syllabe légère; un peu comme on a *áhuva-/ áhva-* ci-dessus **32**). Mais, même après augment ou redoublement, on a ce même traitement dans des formes comme *ásanat* (aoriste thématique) ou *ájījanat* (aoriste redoublé) où très vraisemblablement l'élément *-an-* représente un degré « réduit »;

c) après un groupe consonantique, à savoir dans les suffixes *-man- -van-* précédés d'une consonne, ainsi *áśmanā* **249** : mais (bien que la structure consonantique soit la même) *śīrṣṇá* de *śīrṣán-* « tête ».

1. L'enclitique *sama-*, étant employé après syllabe lourde (**34**), a un *-am-* issu de *-m-* et est donc relevable de la catégorie *b*.

2. On trouve encore *-an-* à la finale de quelques rares membres antérieurs, devant une initiale vocalique du membre ultérieur, ainsi dans *vṛṣaṇaśvá-* « aux chevaux mâles ».

3. Par extension, la solution *-an-* se présente dans certains cas devant certaines consonnes. A savoir, devant un affixe verbal ou une désinence en *v-*, ainsi *gánvahi* ou *jaganvás-* de *GAM-*; dans le cas du participe parfait en *-vas-*, le seul exemple contraire, *sasavás-* de *SAN-*, est à lire en **-anvas-* comme sont écrits les autres, ainsi que l'indique le mètre.

Même solution devant un affixe verbal en *y-* dans *gamyāt* et analogues de *GAM-*, où il est vrai la nature de l'élément *-am-* est incertaine. Ces formes équivoques ont engendré des échanges supplémentaires entre *an/n* et *am/m*.

Devant un suffixe secondaire en *y-*, on a de même *rājanyà-* « de caste royale », qui d'ailleurs est à lire **rājaniyà-*.

Ces extensions sont en partie analogiques. A plus forte raison la présence d'un *-an-* « réduit » devant une désinence verbale en *m-*, type *áganma(hi)*, doit-elle résulter d'une propagation du degré plein hors de ses limites, dont il y a d'autres exemples.

Il est rare que, le texte écrit portant *n* (*m*), la résolution *an* (*am*) doive être introduite. La graphie est ici beaucoup plus fidèle que dans le cas de *y* (*v*), sans doute parce que les formes en question étaient beaucoup plus rares.

Cependant, il y a lieu de lire cinq ou six fois **yaj·na-* pour *yajñá-* « sacrifice » et d'instaurer la forme *-man- -van-* (devant voyelle) des thèmes nominaux terminés par lesdits suffixes, là même où il n'y a pas de consonne antécédente : ainsi *nāmnas*, de *nāman-* « nom », est à lire **nām°nas*. Cf. **249**.

36. Dans les mêmes conditions, on peut avoir devant voyelle *ir* à la place du *r* (obtenu selon **31**) — et aussi *ur*, par accommodement à un entourage labial. A savoir :

a) à l'initiale absolue, prob. dans *ulokà-* (*l* selon **67**), cf. **8**; et dans le groupe *íraj(y)-* « être maître de », *irádh-* « gagner », *írasy(á)-* « s'irriter », variantes des racines *RĀJ- RĀDH- *rās-* (en partant d'un doublet *ṛj- ṛdh- *ṛṣ-*), où a pu jouer l'influence du présent *íyarti* de *R̥-*, celle du désidératif *íyakṣati* de *A(M)Ś-* (qui a, pour sa part, déterminé aussi *ínakṣati* de *NAŚ-* 2). Enfin dans *urú-* « large » (pour **vuru-* de *VR̥-* 1?);

b) après une consonne initiale (et de préférence au début du

pāda ou après voyelle longue), ainsi *murīyá* de *MR̥-*, en regard de °*mamri-* AS.; ou encore *kuru* (et analogues) de *KR̥-*, où le timbre *u* est commandé par celui de la voyelle terminale. — Sur *ir ur* en fin de mot, v. **96**.

1. Par extension — de même qu'on a *an* devant *y-* et *v-* selon **36** — on trouve *ir* (*ur*) devant un *y-* (*v-*) dans des formes telles que *giryós* de *giri-* « mont », *kuryā́t* de *KR̥-*, où le système morphologique exigeait d'ailleurs la généralisation de l'élément *ir* (*ur*) acquis devant voyelle.

2. Il se peut qu'une solution *-ar-* (parallèle à *-an-* *-am-* **35**) ait été adoptée çà et là : elle pourrait expliquer une forme comme *jaharur* AS., parfait « faible » de *HR̥-* (non confirmé par le mètre) et autres graphies de ce genre, notamment dans l'AS.; apparemment aussi les types *ákarat* (aoriste radical thématique), *adīdharat* (aoriste redoublé).

37. Mais la plus grande partie des groupes *ir* (*ur*) ne sont pas un développement de *r*, ils sont bien plutôt une variante de *īr* (*ūr*) acquis par **26**. Il s'est créé, en d'autres termes, le sentiment d'un échange *ir*/ *īr*, où la forme brève tend à figurer devant voyelle, la forme longue devant consonne. C'est la répartition qu'on a dans les thèmes monosyllabiques en *-ír-* *-úr-*, ainsi *gír-* « chant » : *gíras*/ *gīrbhís* (et N. sg. *gī́r* remontant à *gir+s* **256**). Partant de ce N. sg. et de formes analogues, la longue est même passée, *a*) devant consonne à la situation en fin de membre antérieur, ex. *pū́rbhid-* « briseur de forts » (avec quelques exceptions); *b*) en position finale, à deux noms-racines en *-ís* *-ús-* traités comme s'ils étaient en *-ír-* *-úr-*, cf. **256**.

A côté de *tīrtvā́* et analogues, de *TR̥̄-*, on a ainsi *turá-* « qui traverse » (timbre *u* selon **26**), *tiráti*, etc.; à côté de *gīrṇá-* ou de *stīrṇá-*, de *GR̥-* et *STR̥̄-* : *giráti* °*stiré* et analogues. Le cas de *purú-* « nombreux », avec le f. *pūrvī́-* (mais *urvī́-* est refait sur *urú-* « large »), est particulièrement probant. De même celui de *śíras-*/ *śīrṣán-* « tête ». Quelques formes dont l'alternance originelle est *r̥*/*ar* présentent aussi *īr* (*ūr*) devant consonne (ainsi °*vū́rya-* « choix » de *VR̥-* 2, cf. l'optatif *vurīta; ūrṇoti* de *VR̥-*

1), évidemment comme contre-partie à *ir* (*ur*) **36**; inversement, des formations à alternance *īr*/*ari* ont des bases à *r*, ainsi *tuvi-grá-* « qui dévore beaucoup », en face de *giráti*. C'est un aspect de la dislocation des systèmes « dissyllabiques ».

Si on laisse de côté la question de la provenance de *īr* (*ūr*)/ *ir* (*ur*), on peut conserver pratiquement la règle rappelée ci-dessus : aspect bref devant voyelle, long devant consonne. On a *īr* devant voyelle dans quelques cas rares comme *īráya-* *īrate* (en partant de **īrte* ?), d'une (fausse) racine *īr-* où le vocalisme long fait équilibre à la lourdeur de la syllabe pré-affixale dans la majorité des causatifs. Inversement, on a *ur* dans *catur-thá-* AS. YV. « quatrième » (forme ancienne *turī́ya-*) fait sur *catúr-*. Devant un suffixe ou affixe en *y-* ou *v-*, la voyelle demeure partiellement brève : *kuryā́t* cité **36**, *turyā́ma* de *TR̥̄-*, mais impér. *tūrya*, dérivé °*tū́rya-*, etc.; de *JR̥̄-*, *jujurvás-* et *ajuryá-*, mais *jūryati jū́rya-;* de *GR̥-* 1, *juguryā́t* mais absolutif °*gū́rya*. On aperçoit des tendances distinctes selon la nature des formes.

38. Lorsqu'on attend, en syllabe initiale, *r* (comme degré réduit de *ar*) + *y*, la solution *riy* selon **32**, valable pour un mot à suffixe *-ya-* (après consonne initiale) comme *priyá-* « cher », s'étend même au présent passif (type *kriyáte* de *KR̥-*) et aux formes apparentées (*avidriyá-* « sans fissure », sur **driyate*), bien que le *-ya-* du passif ne comporte jamais de résolution en (*i*)*y*. De même, isolément, dans l'optatif *cakriyās* de *KR̥-*, dans le précatif *bhriyāsam* VS. de *BHR̥-* (affixe *-yā-* partiellement résoluble).

1. Il y a flottement, en troisième syllabe, dans l'optatif *jāgriyāma* TS./ *jāgr̥yāma* VS. MS. de (*jā*)*GR̥-*.

2. Solution parallèle en *ruv* pour un dérivé en *-v-* : *dhruvá-* (et *dhrúvi-*) « ferme » de *DHR̥-*.

Il arrive qu'un élément vocalique (un *a* ultra-bref ?) soit à restituer métriquement après un groupe consonantique devant *r* : ainsi dans *índ·ra-* n. propre. Après une consonne initiale au début de pāda, dans la particule *p·rá* (passim, parfois même à l'intérieur, après syllabe lourde). Après une consonne non ini-

tiale, dans *rud·rá-* n. propre (influence probable du mot *índra-*). Enfin, en toute position, et presque constamment, dans le duel en *-tros* des thèmes en *-tṛ-*. C'est le pendant des traitements *(i)y (u)v* et *(a)n (a)m* précités, et la vraie restitution serait en *ir ur* (les adverbes *purás purā́* étant d'ailleurs la représentation graphique de ce développement, en face de *prá*). Inversement, le thème verbal *tirá-*, étant attesté après voyelle brève, est (selon **39**) en partie à prononcer **tra-*.

Ces cas, comme le cas de *yaj·ná-* **35**, sont considérés parfois comme des svarabhakti ou « (insertions d'une) fraction de voyelle » : ainsi l'entendent les Pr., qui décrivent la voyelle insérée comme ultra-brève **15** ; les Śikṣā en comptent jusqu'à cinq variétés, d'après la durée ou le timbre. Mais la svarabhakti réelle est seulement celle qui se présente entre un *r* (ou *l*) et une sifflante, devant voyelle (c'est d'après l'APr. une svarabhakti de durée double) : ainsi dans *dar·śatá-* « digne d'être vu » ou, à une jointure de composé, dans *dhūr·ṣádam* « situé au timon ». Le timbre de la voyelle insérée s'accommodait sans doute à l'entourage. Cette voyelle n'est notée dans la graphie que dans de rares cas où des vraisemblances morphologiques la soutiennent, soit dans l'aoriste *ábhāriṣam* AS./ *ábhārṣam* RS. (d'où dérive *variṣam* « pluie » Kap. XXVII 6).

La solution *-iṣam* est assez fréquente dans les mss d'AS. (y compris paipp.) et dans Kap. Mais *dhūruṣádam* TB. *dhūruṣāhau* TS. sont de mauvaises lectures; on ne peut rien tirer de *arhariṣvāṇi-* (sens?) (de *HṚṢ-?*); plus vraisemblable, *tarásantī*, pour **trasantī*. Devant *h*, *upabalihāmahe* LŚS. de *VALH-*. Par réaction, *mārṣāma* MB. II 4 2 = *mā riṣāma* « ne faisons pas de mal ! ». Sur le cas de *púruṣa-/ *pūrṣa-*, v. **81**.

39. Situation générale des semi-voyelles (et nasales). — On peut résumer schématiquement la forme que prennent les semi-voyelles en diverses positions relatives. A l'intervocalique, ainsi qu'à l'initiale prévocalique ou encore à la finale postvocalique, les semi-voyelles (et nasales) présentent l'aspect consonantique, *yánti* de *I-*, *bhávati* de *BHŪ-*. A l'interconsonantique, à l'initiale devant consonne ou encore à la finale après consonne, c'est l'aspect vocalique qui s'impose : *uktá-* de *VAC-*, *diṣṭá-* de *DIŚ-* (et par suite la nasale revêt la forme *a* **21**). Après la voyelle *ă* et devant une consonne, l'aspect est diphtongué (*e o ai au*) ou (ce qui revient au même) *ar* (*al*) *an am* : ainsi *éti* de *I-*, *naús* « navire ». Après consonne et devant voyelle, l'aspect est consonantique si la syllabe précédente est légère, *˘syā́m* de *AS-* 1 ; si elle est lourde, la semi-voyelle se développe en *iy uv* (*an ar*), *-s(i)yā́m*.

Deux semi-voyelles intervocaliques présentent l'aspect consonantique si la syllabe précédente est légère, *aryá-* « noble » ; développement, comme ci-dessus, en cas contraire, *ár(i)ya-* « âryen ». En position initiale devant consonne, la première semi-voyelle est consonantique, *vidmá* de *VID-* 1 ; de même après voyelle, *ávidat*. Après consonne et devant voyelle, la première semi-voyelle est vocalique, la seconde consonantique, *divás* de *dyú-* (*dív-*) « ciel » ; l'inverse — avec développement de *y* en *iy*, etc. — dans le cas où la consonne antécédente fait suite à une voyelle brève, *˘bruvá-* de *BRŪ-*. La situation est complexe à l'initiale devant voyelle. Enfin, à l'interconsonantique, la solution est consonne + voyelle, *cakrúṣe* de *KṚ-;* développement en *iy*, etc. de la première semi-voyelle si la syllabe précédente est lourde, *˘kuvíd* « est-ce que? »

40. Disparition de voyelles. — Autant est fréquent le développement de voyelles, autant est rare leur éviction. On a vu **22** que l'*i* attendu par l'alternance *i/ā* n'apparaît jamais devant voyelle (ni devant *y*); pas davantage, en même position, l'*i* final des bases « dissyllabiques » **23-25**. A la faveur des commodités métriques, cet *i* est sujet à s'effacer aussi devant consonne, d'où le flottement *jánman-/jániman-* « naissance » (favorisé par la coexistence de deux suffixes, l'un *-man-*, l'autre *-iman-*), notam-

ment au N. Ac. pl. *jánimā(ni)/jánma*. Plus généralement, l'*i* dit « de liaison », qu'il ait ou non son origine dans cet *i* « dissyllabique », n'apparaît jamais devant voyelle : en face des N. sg. en *-ivā́n* (participe parfait), l'Ac. pl. est *-úṣas*, cf. **24** n. 3.

1. Les racines alternantes en *-ā-* final n'ont conservé (ou rétabli ?) *i* que dans de rares formes verbales et nominales, la plupart post-ṛgvédiques (un petit groupe à l'aoriste radical **339** n. 2). Le degré réduit est normalement à vocalisme zéro **318**.

De même *i* n'apparaît nulle part aux cas faibles des noms-racines en *-ā-*, même devant consonne.

2. De même un *ī* d'affixe verbal (issu d'un ancien *i*) s'efface dans le type *gṛbhṇánti* **321** ; aussi un *ī* radical de *HĀ-* 2 dans 3ᵉ pl. *jahati* et (devant l'affixe modal *-y-*) dans *jahyur* AS. La désinence *-ur* maintient d'ailleurs son timbre, quelle que soit la structure du radical.

3. Pour des motifs d'harmonie morphologique, la voyelle thématique s'efface devant la voyelle désinentielle dans le type *bháve* (1ᵉʳ sg. moyen) = **bhava-e* de *BHŪ-*. Mais, dans le nom, le contact de deux voyelles aboutit toujours à une contraction régulière ; de même, dans le verbe, pour les finales 1ʳᵉ sg. moyen en *-ai* **308** n. 3 ; en *-e* issu de *-a* + *i* ibid.

4. Perte isolée d'un *u-* initial dans l'hapax (II) (*iva*) *śmási*, 1ʳᵉ pl. de *VAŚ-* : refait sur *smási*, 1ʳᵉ pl. régulière de *AS-* 1.

5. On pose parfois la chute de *y-* initial devant un *i*, celle de *v-* devant un *u*, pour expliquer *iyakṣati* (en partant de *YAJ-*, mais cf. **36**) et *urú-* (en partant de *VṚ-* 1, cf. ibid.) : on a en tout cas *vurīta* (**37**) de *VṚ-* 2, et le type *uvā́ca* ne s'explique pas nécessairement en postulant un point de départ **vuvāca*, cf. **332**.

41. Variations quantitatives. — Les variations dans la quantité vocalique sont nombreuses. Le domaine privilégié en est la fin de mot et les positions assimilées **108**. A l'intérieur, les faits sont discontinus. La tendance la plus commune (mais qui est loin d'être poussée jusqu'à son terme) est celle qui vise à rompre une série de trois brèves ou (ce qui revient partiellement au même) à déterminer dans un mot long une séquence iambo-trochaïque (cf. le sāmavaśa, proprement « uniformité », décrit RPr.). Les voyelles affectées (à l'intérieur) sont *i* et *u* plus souvent que *a*, et l'allongement est sensiblement plus fréquent que l'abrègement ; il

a lieu devant une consonne simple et dans un environnement de syllabes légères. Tout se passe comme si, là où des doublets quantitatifs apparaissent linguistiquement possibles, la langue choisissait d'après les convenances rythmiques. Les théoriciens ne reconnaissent qu'une faible partie des cas.

42. Ainsi s'expliquent les redoublements longs, type *vāvṛtúr* de *VṚT-*, en face de *vavárta* **332**. Les allongements devant un suffixe en *v-*, devant un affixe verbal en *y-* (dénominatif, passif, absolutif), sont assez nombreux, parfois même obligatoires, mais déjà intervient ici un fait nouveau (qui, du reste, explique aussi en partie le type *vāvṛtúr*), à savoir la nature du phonème postvocalique. De même l'allongement de l'*a* dans l'augment verbal n'a lieu (quand il a lieu) que devant une semi-voyelle (surtout un *v-*) **304**. En revanche, l'affixe en *y-* de l'optatif n'entraîne jamais l'allongement (type *iyāt* de *I-*). Sur l'*-i-* de liaison, v. **190**.

1. Il existe quelques cas d'allongement devant une spirante (radicale), comme une manière de substitut à un degré plein : ainsi *rīṣant-* de *RIṢ-* (pdp. *riṣant-*, attesté une fois au Livre I), *ápīṣan* AS. IV 6 7 de *PIṢ-*, *gūhati* de *GUH-*, *tūṣṇīm* « en silence » de *TUṢ-* (cf. pour le sens *jóṣam* en skt class.).

2. Abrègements non rythmiquement conditionnés : *bhuriṣā́ṭ* « qui vainc beaucoup » (*bhūri-*; d'après *puru°*). Avec transfert de quantité, *virāṣā́ṭ* « qui vainc les guerriers » (*vīrá-*, d'après la masse des composés en *-ā-sāh-*). Dans *dīdihi* (à côté de *didīhi*) de *DĪ-*, l'abrègement radical compense le redoublement qui est long dans toutes les formes du verbe. Mais *nīnima* TS. III 2 8 g de *NĪ-* va contre le mètre.

43. Dans plusieurs cas, le mètre invite à rétablir une longue : ainsi *púruṣa-* « homme » est à lire généralement *pū́ruṣa-* (écrit d'ailleurs en plusieurs passages) ; *carā́thā* « marche », écrit une fois *carā́thā*, est à restituer ainsi trois fois ; dans *pāvaká-* « purifiant », il faut intervertir la quantité en **pavāka-* (comme si le mot venait d'un **pavā-* « instrument à purifier » ?). Un *ā* est à rétablir dans un certain nombre de syllabes redoublées, notam-

ment devant un *v-* ou un *r-*, dans l'augment verbal (notamment devant *v-*), dans *uṣásam* « aurore » (écrit aussi *uṣā́sam*) et analogues.

Inversement, un *a* bref est exigé dans plusieurs formes du thème nominal °*sā́h-* (aux cas faibles), dans *viśvā́hā* « toujours », qui d'ailleurs est écrit aussi *viśváhā* (et qui peut remonter théoriquement tantôt au composé *víśva* + *áhā*, tantôt au dérivé en *-hā*). Parfois le pdp. donne la quantité exacte.

1. Une autre variation est celle de *suṣúttama-* MS. KS./ *suṣū́tama-* VS. « qui presse (ou : qui stimule) bien », s'appuyant sur une coïncidence de deux racines.

2. Allongement déterminé par le kampa **85** (cas rare), *hy ū̀gráḥ* = *hi ugráḥ* I 165 6 et 10.

44. Il y a une série d'allongements de *a* radical en syllabe légère, à savoir au parfait (fort), au causatif, à l'aoriste « passif » et à l'aoriste en *-iṣ-* : ils sont d'ordre rythmique, puisqu'en syllabe lourde les mêmes formations ont *a* bref, mais il s'agissait avant tout d'obtenir pour les radicaux en *a* suivi de consonne unique la même structure métrique que pour les autres types de radical plein. On retrouve, mais moins uniformément, cette même espèce d'allongement dans des dérivés primaires **189** ; dans les thèmes nominaux du type *dātā́ram*, *rājā́nam*, *uṣā́sam* (cf. **43**), l'allongement suffixal a été, bien qu'organique, facilité par l'existence des variations quantitatives en général ; il a aidé à mieux marquer la distinction entre degré plein et degré réduit.

1. Il existe un allongement autrement conditionné dans l'aoriste redoublé **342**.

2. Sur l'allongement dit « compensatoire », v. **56** : c'est aussi par compensation pour la perte d'une ancienne sifflante sonore si *ṛ* compte pour long dans *MṚḌ-* (**2 56**).

3. Allongement sporadique de *a* devant un groupe consonantique dans *svā́ṃkṛta-* TS. (variant avec *sváṃ°*) « dont il s'est approprié » (fait sur *mā́ṃ°*) ; dans *ā̆ntarikṣa-* Kap. et quelques rares autres cas, peut-être des vulgarismes. Sur *avyathīs*, v. **383**.

Sur des allongements à la jointure du composé ou dans le membre ultérieur, v. **162 165**.

45. Variations de timbre. — Le timbre vocalique demeure stable en règle générale. Le cas de *pṛthivī́-* « terre » (= **pṛth(u)-vī-*) — à côté de *pṛthvī́-* (qui sert plus souvent d'adjectif « vaste », mais est parfois à restituer là où le texte porte la forme trisyllabique) — pourrait s'expliquer par la survivance d'un *i* organique, cf. *prathimán-*. Exceptionnel (à la jointure de composé) le cas de *syoná-* (en fait, **s(i)yona-*), proprement « de bonne couche, d'où : de bon séjour », de *su* + *yóni-*.

Assimilation probable de timbre dans *iṣídh-* « assignation (de faveur) », refait sur *niṣṣídh-* en vertu de l'équation *iṣ-kṛ-*/ *niṣ-kṛ-* **104** : en regard de *iṣudhyati* « viser à », qui a conservé le vocalisme authentique de *iṣu-iṣudhí-*. Enigmatique *iyatha* 2e sg. du parfait de *I-*, pour *iyetha* : dans *kvèyatha*, hapax de RS. (et *eyátha*, *iyátha* AS.), d'après les finales de présent en *-atha*.

III. — CONSONANTISME

46. Accommodation de sonorité. — Dans le consonantisme, les faits massifs sont ceux que produit le contact de deux consonnes appartenant à des éléments morphologiques distincts ; ils sont d'ordre accommodatoire. L'accommodation de sonorité se produit dans les deux sens, mais elle est contenue dans certaines limites :

a) une occlusive sonore devient sourde devant tout phonème sourd (pratiquement, devant *t* et *s*), ainsi *átti* et *átsi* de *AD-*. Mais l'évolution est tout autre quand la sonore est aspirée **49** ;

b) une occlusive sourde devient sonore devant toute consonne sonore (pratiquement, devant *dh* et aussi devant *bh*, mais le cas de *bh* est peu probant parce que la position est assimilée à une fin de mot), ainsi *ámugdhvam* **53** de *MUC-*, *marúdbhis* de *marút-* n. propre.

1. En outre, devant un *v-* ou un *n-* (*m-*) de quelques suffixes primaires ou secondaires, par imitation du saṃdhi **124 190 215**.

2. D'occlusive sonore à nasale, une assimilation (également issue du saṃdhi **124**) a lieu dans les adjectifs verbaux en *-na-* de racines en *-d-* : *ánna-* (devenu substantif) « nourriture » de *AD-*, °*tṛṇṇa-* VS. de *TṚD-* avec le premier *ṇ* selon **64**, le second selon **64** n.

47. Perte et report de l'aspiration. — Une aspirée sonore perd l'aspiration devant une consonne (pratiquement, devant un *ṣ* initial d'affixe) : *yótsi* (*t* selon **46** *a*) de *YUDH-*; aussi (cas exceptionnel) devant un *s* radical, dans 3e pl. *bapsati* pour **ba-bhs-a-ti* **20**. L'aspirée *h* en même position se réduit à la gutturale (simple) sourde **59** : *sákṣi* (*ṣ* selon **63**) de *SAH-*.

Mais la force aspiratoire, absorbée en principe par le *s* (cf. **10**), peut se reporter sur la consonne précédente si celle-ci est de nature à recevoir l'aspiration, c'est-à-dire si elle est une occlusive (non déjà aspirée) et de plus une occlusive sonore : ainsi *dhákṣi* (= **dah-si*) de *DAH-*, *ádhukṣat* (= **aduh-sat*) de *DUH-* (*ṣ* selon **63**). En fin de mot, la disparition de *s* **99** entraîne le report obligatoire, l'aspirée motivante se trouvant elle-même à la finale, ainsi °*dhúk* (= **duh-s*) de *DUH-*, °*dhrúk* de *DRUH-*, **bhút* de *BUDH-*. Mais, à l'intérieur du mot, il n'y avait pas de transfert d'aspiration à l'origine : d'où *adukṣat dukṣán* et analogues de *DUH-*, *dákṣat-* de *DAH-* (et *dakṣi* si la forme appartient bien à cette racine). Le pdp. rétablit *dh* initial dans ces formes, d'après la tendance qui se marque dès la RS. et qui prévaudra ensuite.

L'occlusive initiale *j* ne reçoit jamais l'aspiration de transfert (*jh* étant du reste limité à des onomatopées), *jakṣīyāt* = **ja-ghs-īyāt* **336**, *jákṣat-* **20** n.

48. On attend le même traitement devant *dh-*, à savoir perte ou éventuellement report d'aspiration. C'est en effet ce qui est attesté dans *indhvám* (en fait **ind(h)-dhvam* **18**) de *INDH-*, dans *vóḍhvam* **61**; *yódhi* (voisinant avec *spṛdhi*) serait un exemple

de plus (compte tenu de **18**) si la forme vient bien de *YUDH-*, ce qui est douteux; quant à *bodhí* (« observe » = **bodh-dhi*) de *BUDH-*, il a pu y avoir l'influence de l'homonyme *bodhí* (« sois ») de *BHŪ-*, lequel doit lui-même son vocalisme radical à l'autre *bodhí*, fait à cet égard comme *yandhí* ou *edhí*.

Sur *h* en même position, v. **55** et **61**.

49. Devant une occlusive sourde (non aspirée) — pratiquement, il s'agit de *t* —, contrairement à **46** *a* la sonorité de la consonne précédente se généralise en même temps que son aspiration glisse à la seconde place : type *rabdhá-* de *RABH-*, pour **rabh-ta-*. De même quand l'aspirée est un *h* : suivant que *h* remonte à *gh* selon **52** ou à *ḍh* selon **55**, on aura d'une part *dagdhá-* de *DAH-* (*g* simple **47**) pour **dagh-ta-*, d'autre part *ūḍhá-* de *VAH-* (*ū* **56**) pour **uḍh-ta-*.

Le traitement conforme à **46** *a* et **47** n'a lieu que dans la 3e sg. *dhatté* (**da-dh-te*) et analogues (aussi *dhatthas* = **da-dh-thas*) de *DHĀ-*, qui a été déterminée à la fois par la 2e pers. correspondante *dhatse* (**da-dh-se*) et par l'analogie de *datte* et analogues de *DĀ-*. Noter d'ailleurs que dans cette racine l'aspirée est initiale et non finale. Mais on a de même, pour une racine à aspirée finale, *dhaktam* (I) pour **dagh-tam* de *DAGH-* (au lieu de **dagdham* attendu) et à plus forte raison *dhak* (3e sg., même racine) pour **dagh-t*, d'après la 2e sg. *dhak* pour **dagh-s* et les autres formes faites selon **47**.

1. Dans *gdha* et analogues **20**, le contact *gh-t* s'est produit après la chute de *s* **72**, donc en partant de **ghs-ta*. De même dans *babdhām* **20**.

2. Le cas, fort rare, d'une aspirée sourde devant un *t-* paraît avoir amené la perte de l'aspiration dans *gṛnatti* AS. de *GRANTH-*, mais la forme est bien plutôt une variante illégitime de *kṛṇatti* de *KṚT-*.

Tout ceci revient à dire que, d'un groupe de deux consonnes dont l'une est une aspirée, l'aspiration ne peut figurer à la pre-

mière place. C'est pure théorie quand les Pr. posent *khṣīrá-* (**40**) pour *kṣīrá-* « lait ».

La double aspirée, attestée dans certains mss (ainsi pour *-ḍhḍh-*, même en saṃdhi), n'est valable que dans les rares onomatopées ou mots expressifs : *akhkhalīkṛ́tyā* 17 (mais : *akkhalī°* dans le ms kaśmīrien), *jájhjhatī-*, dit du bruit de l'eau.

50. La règle précédente s'applique aussi quand il y a une aspirée au début d'une syllabe, une autre dans la syllabe suivante : la première perd l'aspiration par dissimilation préventive. Ceci a son domaine privilégié dans le redoublement verbal (et formes connexes), type *babhū́va* pour **bha-bhūva* de *BHŪ-*, *jarhṛṣanta* (*j* selon **52**) de *HṚṢ-*, *badbadhé* (arrangement de consonnes unique) de *BĀDH-*. Dans le redoublement dissyllabique (intensif), on n'attend pas la perte de la première aspirée : cependant la RS. a *dávidhvat-* de *DHŪ-* (influencé par *dódhuvat-?*) et (hapax) *pánīphaṇat-* (*n* dental dissimilé de *ṇ*) de *PHAṆ-*, en regard de *bháribhrati* de *BHṚ-* et autres : là encore deux tendances s'affrontent.

Si la seconde aspirée appartient au suffixe, l'aspirée précédente se maintient. Les exceptions sont rarissimes : *vidátha-* « répartition » a pu subir l'attraction de *VID-* 1, bien que le mot appartienne en propre à *VIDH-* (fausse racine issue de *ví+DHĀ-*); *bodhí* de *BHŪ-*, l'attraction de l'autre *bodhí* **48** ; enfin *jahí*, impératif de *HAN-*, a été facilité par la présence des nombreuses alternances consonantiques en *j/h* et par l'impossibilité d'avoir **jha-hi*.

51. Alternances entre gutturales et palatales. — L'alternance consonantique la plus considérable est celle qui intéresse les occlusives gutturales et palatales. Le mouvement affecte les gutturales *k g* et *gh;* parmi les palatales, *c* (qui ne participe pas à une autre alternance), *j* (qui participe aussi à **55**), *h*, qui se comporte ici comme l'aspirée de *j* (sur un autre *h*, cf. **55**); les

aspirées *ch* et *jh* restent en dehors du mouvement, du moins en ce qui concerne les échanges morphologiques considérés à l'intérieur des mantra.

La palatale se présente partout comme une modification de la gutturale ; elle exprime le souci d'adapter la gutturale à la qualité du phonème qui suit (« palatalisation »). Le principe de la répartition est le suivant :

a) La palatale se présente devant une voyelle ou semi-voyelle de type palatal, c'est-à-dire devant *i* et *y* : *ójīyas-* « plus vigoureux » en regard de *ugrá-; cittá-* « observé » en regard de *kéta-* « intention ». La gutturale ne se trouve ici que par l'analogie de formes voisines, ainsi *kím* (*°kīm*, *°kis*, éventuellement *kiye°* **27**) d'après *ká-* « qui ? », la forme attendue *cid* n'étant conservée que comme particule ; ou encore dans *jigyúḥ* et *jigīṣati* refaits à partir de *jigā́ya* de *JI-*.

La palatalisation semble ne pas se produire devant un *i* (authentique) du type **24** n. 3 : *tigitá-* « aigu » de *TIJ-;* mais *okivás-* de *ā+UC-* a pu se bâtir d'après *ókas-* « plaisance », lequel aura aussi entraîné *ok(i)ya-* « séjour ». Elle n'a pas lieu non plus devant le *ir* (*īr*) de **37**, ainsi *kiráti* de *KṚ-*.

52. *b*) Devant une voyelle *ă* et une diphtongue, la palatale est aussi de règle, dans la mesure où lesdits phonèmes remontent à d'anciennes voyelles de type palatal. C'est ce qui se présente dans le redoublement verbal (et les formes connexes), où s'est fixée de manière stable une corrélation *c/k*, *j/g* et *j/gh* (*j* **50**), type *cakā́ra* de *KṚ-*, *jagā́ma* de *GAM-*, *jaghā́sa* de *GHAS-*. Symétriquement, la gutturale s'est introduite à titre secondaire dans la portion radicale de racines commençant par une palatale, au moins devant voyelle : c'est ainsi qu'on a *jaghā́na* de *HAN-* et (la palatale étant formée selon **51**) *jigā́ya* de *JI-*, *cikéta* de *CIT-*. Les palatales maintenues dans la syllabe radicale, ainsi *jajā́ra* AS. de *JṚ-*, s'expliquent par **54** ; toutefois la séquence *j-h* est normale pour les racines commençant par un *h-*.

1. Au redoublement dissyllabique (intensif), l'alternance cesse de jouer : on a *kárikrat* de *KṚ-*. Pourtant, à côté de *kániṣkan* de *SKAND-*, est attesté aussi *caniṣkadat* et cf. *canīkhudat*/ *kánikhunat* **354** : flottement caractéristique de l'intensif, cf. **50**.

2. Hors du redoublement, on a *h* dans *ṛhánt-* « petit » répondant à *gh* dans *raghú-* « faible, léger, rapide » ; isolément, *dúghāna-* de *DUH-*.

3. Devant un *u*, gutturale encore dans *vaṅkú-* « tortueux » de *VAÑC-*, *réku-* « vide » de *RIC-*.

53. *c*) Devant occlusive et sifflante se présente la gutturale. Devant nasale il y a hésitation : gutturale dans *gmás* (condition-née, semble-t-il, par des faits dissimilatoires) en face de *jmás* de *kṣám-* **259** ; dans *rukmá-* « brillant » de *RUC-* et quelques autres ; *gn* dans le verbal en *-na-* (*rugṇá-* « brisé » de *RUJ-*) ; *ghn* pour le *n* radical de *HAN-*, dans *jaghné* et analogues. Mais *j* dans *áyujmahi* et analogues de *YUJ-*, en regard de *yuṅkté* et *yokṣyáte*, *h* dans *váhni-* « qui mène », en regard de *vákṣat* de *VAH-*.

1. Il y a une gutturale propre à la VSK. dans le type *tanakmi* de *TA(Ñ)C-*, en regard de *tanacmi* VSM. *Párijman-* « marche circulaire ; qui entoure » (cf. *pṛthugmán-* « à la marche étendue ») vient de *GAM-*, mais influencé peut-être par *jmás* précité.

2. Devant *r* et *v*, la gutturale prévaut dans les dérivés primaires en *-ra-* (*ā́skra-* **20**), la palatale ailleurs : *áyujran* et *yuyujré* de *YUJ-* (cf. pourtant °*yúgvan-*), *duduhré* de *DUH-*.

3. Une alternance *gṛ*/ *jar* est préservée dans *gṛṇā́ti* /*járate* « chanter », mais le lien entre les deux formes n'est plus senti, et *járate* s'achemine vers l'acception de « veiller », s'associant ainsi à (*jā*)*GṚ-*.

54. Ces alternances ont été disloquées sous la pression morphologique, qui imposait le maintien d'un seul et même phonème, en général, au cours d'une même flexion (le cas de *hánti*/ *ghnánti* de *HAN-* est exceptionnel). Ainsi la palatale s'est accréditée, en fin de racine, devant la voyelle thématique (*śócati* de *ŚUC-*), devant les affixes verbaux (*arcáyati* de *ṚC-*) et les désinences à initiale vocalique (*yuyója* de *YUJ-*). Elle s'est accréditée aussi, dans les

noms, devant les suffixes primaires vocaliques autres que *-a-*, ainsi *vacaná-* « qui parle », *ójas-* « force », mais *śóka-* « lumière », *árka-* « rayon » des racines *ŚUC-* et *ṚC-* précitées.

1. Rare est la gutturale devant *-as-* (*ókas-* **51**, *bhárgas-* « éclat »), devant le suffixe d'obligation (*avimokyà-* AS. « non relâchable », *parivargyà-* AS. « évitable »), par influence du suffixe *-ya-* secondaire.

2. Il arrive qu'une forme isolée maintienne un aspect consonantique inusité dans la flexion : ainsi sans doute *divākará-* « soleil » de *CAR-* (« qui va le jour » : d'après les formes nombreuses en °*kara-*), peut-être aussi, de la même racine, *tuvikūrmí-* « qui se meut puissamment » ; *jamat*° (en n. propre) de *GAM-* ; *caniṣṭám* aoriste de *KAN-* (et *cániṣṭhat*, corruption d'un subjonctif *cániṣat* d'après l'adjectif *cániṣṭhā* voisin) ; *gáya-* « force vitale » de *JI(V)-* et l'homonyme *gáya-* « possessions » de *JI-*.

55. Alternances entre palatales et cérébrales. — Une autre série de palatales, qui comprend comme sourde la sifflante (*ś*), comme sonore une partie des *j*, comme aspirée une partie des *h*, alterne dans des conditions toutes différentes avec les cérébrales (occlusives et sifflante).

a) La cérébrale (sous forme occlusive) remplace la palatale à la fin du mot **99** et aux positions assimilées **112**.

b) De même (cas rare) devant un *dh-* désinentiel : ainsi *mṛḍḍhvám* AS. *mṛḍhvam* TS. de *MṚJ-* pour **mṛj-dhvam* (*ḍh* selon **61**). Mais quand il y a contact entre *h* et *dh-*, l'aboutissement attendu (**48**) *ḍḍh* n'est conservé que dans une seule forme citée par les Nigh., et donc douteuse, *mimiḍ(h)ḍhi* de *MIH-* ; ailleurs *h* passe à **ẓ(h)* **61**.

1. Le cas unique de *barbṛhi* (X) (où *ṛ* compte pour long !) de *BṚH-*, pour **barbṛh-hi* **73**, attesterait une évolution *h* > **ẓ(h)* devant *h-* (issu de *dh-*), mais on peut présumer l'influence de *dardṛhi* de *DṚ-* et analogues.

2. Devant la désinence *-su*, donc en position assimilée à une fin de mot **112**, le traitement uniforme est *kṣ* **59** : *vikṣú* de *viś-* « clan » (malgré le N. sg. *viṭ*). Toutefois *anaḍútsu* (dissimilation) de *anaḍváh-* « bête de trait » implique **anaḍúṭsu* avec *ṭ-s* issu de *h-s* **72** ; pareillement *viprúḍbhis* VS. (**99**) de *viprúṣ-* « goutte » laisse présumer un L. pl. parallèle en *-uṭ-su*.

56. *c*) La cérébrale (sous forme sifflante) remplace la palatale devant une dentale sourde (qu'elle assimile ensuite en cérébrale 60), ainsi *iṣṭá-* de *YAJ-*, *aṣṭaú* « huit » en face de *aśītí-* « quatre-vingts ». Il y a donc assourdissement de *j* selon 46 a. Mais, dans le cas où le phonème originel est *h*, la sifflante cérébrale sonore (**ẓ*) attendue s'efface après avoir cérébralisé (61) et sonorisé (49) la dentale qui suit, laquelle (ibid.) reçoit en outre l'aspiration : ainsi *vóḍhave* et analogues, de *VAH-* (*o* selon 27), pour **vah-tave*, ou bien *tr̥néḍhu* (73) de *TR̥H-*. Par une sorte de compensation à la perte de la sifflante, la voyelle antécédente, si elle est brève, s'allonge : *gūḍhá-* de *GUH-*, pour **guh-ta-* par **guẓh-ta-*guẓ-dha-*; peut-être *mīḍhá-* « enjeu » (d'où *mīḍhvás-* « généreux »), si la forme est bien, comme il semble, apparentée à *MIH-*. L'allongement de *r̥* n'est pas noté graphiquement, mais la métrique le fait percevoir, ainsi *tr̥ḍhá-* de *TR̥H-* où *r̥* compte pour long. La voyelle *a* s'allonge aussi dans *áṣāḍha-* « invincible » de *SAH-* et analogues, dans *bāḍhá-* « solide » de *BA(Ṃ)H-*, mais ce doit être secondaire.

Sur *dr̥ḍhá-* de *DR̥H-* s'est formé *dr̥dhrá-* « ferme » avec le *ḍh* attendu dissimilé en *dh* à cause du *r* ultérieur ; l'influence de *mr̥dhrá-* « hostile » et analogues n'est pas exclue.

57. *d*) La sifflante cérébrale (si elle n'est pas issue secondairement de *s* 63, auquel cas elle se maintient : *havíṣṣu* 146) passe à l'occlusive cérébrale devant un *s* final (chu) selon 55 : N. sg. du nom-racine °*dvíṭ* de *dvíṣ-* « qui veut du mal », pour **dviṣ-s* 103; mais ailleurs, *ṣ* final de racine évolue comme une palatale selon 56, donc *dviṣṭá-* (avec *ṭ* selon 60 a) de *DVIṢ-*; de même, devant *dh-* (comme 55), le groupe *aṣ* passe à **aẓ* (qui cérébralise la dentale 61) et aboutit à *o* selon 27 b : à savoir dans *ṣoḍhā́* « de six manières », de *ṣáṣ* + suffixe *-dhā* (cf. 73 et 137); le groupe *iṣ* (cas exceptionnel) passe également à *ḍ(h)* : *viviḍḍhi* de *VIṢ-* (*viḍḍhí* AS. est douteux).

e) Le groupe *kṣ* en fin de racine se comporte comme *ṣ* simple devant *t-* : *cáṣṭe* de *CAKṢ-* (contrairement à 71), *taṣṭá-* de *TAKṢ-*; comme *k* simple devant *t* désinentiel (chu en fin de mot) de la (fausse) racine *MYAKṢ-* dans la 3ᵉ sg. *ámyak* (I) (autre explication Nigh.). Devant *dh-*, le traitement est comme celui de *ṣ* simple dans (l'exemple unique) *tāḍhi* de *TAKṢ-* (X), pour **takṣ-dhi* (cf. 55 et 61) : ce serait le seul cas où la voyelle *a* subit un allongement compensatoire. *Jagdhá-* (I) ne vient pas directement de *JAKṢ-* (20 n. 1), mais de *GH(a)S-* 72 n. 3. — Sur le contact *kṣ* + *s*, v. 59 n.

f) Enfin la palatale *ch* est traitée devant *t* comme s'il s'agissait de *ś* : *pr̥ṣṭá-* « demandé » et *pr̥ṣṭhá-* 209 de *PR̥CH-*, ainsi que dans *áprāṭ* (fin de mot) et *áprākṣam* de la même racine, laquelle il est vrai pourrait avec quelque raison être posée **PR̥Ś-*, du moins dans ces formes radicales préconsonantiques.

L'origine de *ch* est d'ailleurs complexe, et la valeur de « position » qu'a ce phonème, d'une manière à peu près constante, laisse présumer qu'il émane, dans une grande partie des cas, d'un ancien groupe de deux consonnes. C'est ce que confirment les variations des mantra vulgaires, qui inscrivent *ch* pour *ts* ou *kṣ* (79) ou inversement hypersanskritisent en posant *ts* ou *kṣ* pour *ch*. La graphie des mss donne d'ailleurs parfois *cch* (KS. même *śch*), que la plupart des éditeurs ramènent à *ch* selon l'enseignement théorique tacite.

58. On vient de voir que *h* participe (comme *j*) à deux types d'alternances. Sporadiquement, *h* est en outre la forme désocclusée de *dh* en position intervocalique : *sahá* « avec » en regard de *sadha*° (forme compositionnelle, à côté de *saha*°); *hitá-* de *DHĀ-* (et l'aoriste *ahita* AS.) en face de *súdhita-*. La racine *RUH-* a un doublet *RUDH-* (*vīrúdh-* « plante » et quelques formes verbales) qui aboutit par métathèse à *VR̥DH-*; cf. de même *HVR̥-* en face de *DHVR̥-* 76 n. 1.

Dans la désinence d'impératif 2ᵉ sg. actif, on a *-dhi* après consonne (même chue; jamais *-hi*), *-dhi* ou *-hi* après voyelle : *-hi* presque toujours dans les trisyllabes (l'exception la plus notable étant *śr̥ṇudhí* de *ŚRU-*, doublet de *śr̥ṇuhí*, pouvant émaner de *śrudhí*); *-dhi* et *-hi* dans les dissyllabes, avec préférence pour *-hi* après voyelle longue et *-dhi* après brève, sauf dans les formes « usées » *stuhí* et surtout *ihi gahi* (*gadhi*, hapax) qui

généralisent la forme sans occlusion, mieux propre évidemment à l'élocution rapide. La tendance d'ensemble est inachevée, la répartition peut être en partie dialectale.

1. *Svā́hā* (interjection), comme variante de *svadhā́* (thème nominal), avec une affectation rituelle distincte. *Naddhá-* de *NAH-* est secondaire, sur *baddhá-*.

2. Flottement analogue entre *h/bh* dans *GR̥BH-* : *h* figurant surtout dans les mantra plus récents, dérivés nominaux inclus; mais devant consonne *bh* se maintient, sauf (pour la RS.) dans l'hapax *gr̥hṇātu* (en face de 27 thèmes en *gr̥bhṇā́*; inverse AS.). Dans *kakúbh-* « sommet »/ *kakuhá-* « animal à bosse », il y a une troisième forme *kakúd-* « som- met » qui peut reposer sur un **kakudh-* (N. sg. *kakút*), autre doublet. Il y a enfin une confusion sémantique partielle entre *HR̥-* et *BHR̥-*, qui a provoqué la forme hybride *jabhāra* (de *BHR̥-*) pour **jahāra* (seul est attesté *jah[a]rur* AS.) et est responsable aussi d'une variation comme *āhārṣam* paipp. (ex corr.)/ *ā́bhārṣam* AS. VI 52 3. Cf. aussi *jarbhr̥tás*, *járbhurīti* **355** et l'obscur *jarbhárī* (X).

59. Cette situation complexe a entraîné certains glissements : confusions à l'intérieur d'une même racine, entre le traitement selon **51** et celui selon **55**. De *SR̥J-* se forment ainsi d'une part *sr̥ṣṭá- srāṣṭam* et analogues, d'autre part *ásr̥gran*, le dérivé *sárga-* et analogues. De *MUH-*, à la fois *mūḍhá-* et *mugdhá-*, où s'est introduite une nuance de sens.

1. De *RUH-*, *árukṣat* (X) et *°rūḍha-* AS., bien qu'il y ait au point de départ un *h* < *dh* **58**.

2. De *máh-* « grand » se tire incidemment *majmán-* « majesté ». Le mot *pakthá-*, si le sens propre est bien « le cinquième », atteste un flottement de la consonne finale du radical en face de *paṣṭhauhī́-* VS. « (bête) en sa cinquième année ».

Il y a un cas où le traitement de toute palatale (*h* inclus), de toute gutturale et cérébrale se confond : c'est devant *s*, où l'aboutissement commun est *k* (**55** n. 2), ainsi *vakṣi* (*ṣ* **63**) de *VAŚ-* et de *VAH-* comme *vakṣyati* de *VAC-*, et même *vikṣú* (en dépit de *viḍbhís* **55**); *vivekṣi* de *VIṢ-*. Il en va autrement à la finale (devant un *s* chu selon **99**, cf. *víṭ* N. sg. répondant à *vikṣú*, et

vivés **99** répondant à *vivekṣi*); autrement aussi dans le cas (rare) où la cérébrale est un ancien *s* cérébralisé (*havíṣṣu* **57**).

Dukṣas VII 4 7 vient sans doute de *duṣ-* (cf. Nir. III 2). Dans *cakṣi* (et *cakṣva* **18**) de *CAKṢ-*, le groupe *kṣ-s* a été traité comme *ṣ* simple (cf. **57** n.); mais dans *jóṣi* de *JUṢ-* la réduction de *ṣ-s* à *ṣ* a eu lieu avant qu'ait pu se produire le passage de *ṣ* à *k* : réduction inspirée par la fréquence de la structure *néṣi* de *NI-*, etc. **316**.

60. Cérébralisation. — Un autre phénomène qui conserve plus nettement le caractère d'une accommodation phonique est l'important mouvement dit de « cérébralisation » (nati). Il affecte de manière variable les diverses dentales.

a) En premier lieu, une occlusive dentale sourde devient cérébrale après un *ṣ* (quelle que soit la provenance de *ṣ*) : *vr̥ṣṭí-* « pluie » de *VR̥Ṣ-* et suffixe *-ti-*; *pr̥ṣṭhá-* **57**.

Incidemment et secondairement, le même mouvement a lieu après une occlusive cérébrale : *ṭṭe* de *ĪḌ-* et désinence *-te*.

61. *b*) De même, une dentale sonore devient cérébrale après une sifflante cérébrale sonore (**ẓ*) chue selon **73** : ainsi (cas rare) *ástoḍhvam* de *STU-* et affixe *s* suivi de la désinence *-dhvam*. La trace de la sifflante réside précisément dans l'effet produit sur la dentale.

Il se peut que *ĪḌ-* remonte ainsi à une racine *iṣ-* élargie par *d*. L'impératif *tāḍhi* s'explique de même, **57**. Il y a extension du phénomène pour un *d-* situé à l'initiale d'un membre ultérieur, dans le type *dūḍā́ś-* (et *puroḍā́ś-*) **135 100** n. 2.

c) Plus fréquent est le cas d'une dentale sonore aspirée (primaire ou secondaire) devenant cérébrale après un *h* qui (selon **55**) remonte à un ancien *ḍh;* l'aboutissement est donc (depuis *ḍ[h]-dh*) **ẓ(h)-ḍh* selon **56**, puis *¯ḍh* ibid. Ainsi, en partant d'un *dh* secondaire (issu de *t*), *gūḍhá-* de *GUH-;* en partant d'un *dh* primaire (désinence en *dh-*) *vóḍhvam* VS. =**vah-dhvam* de *VAH-* (*o* selon **27**).

Accessoirement, *dh-* désinentiel devient cérébral aussi par l'effet d'un *ḍ* (secondaire, **55**) antérieur : *mṛḍḍhvám* l. cit.

62. Cette règle n'épuise pas l'origine de toutes les occlusives cérébrales du Veda. Nombre d'entre elles ont une provenance indéterminable ; elles sont en grande partie secondaires, propres à des mantra récents, et d'ailleurs rares (**16**) hors des groupes issus d'évolutions phonétiques normales. Noter *avatá-* « source » qui passe à *avaṭá-* à partir de SS. ; *paḍbhís* est insolite en tant qu'appartenant à *pád-* « pied » : on a présumé l'influence d'un homonyme issu de *páś-* « regard » ou « entrave » : IV 2 14 où le sens de « pied » est indéniable aurait ainsi subi l'empreinte phonique du *paḍbhís* du vers 12, qui pourrait signifier « avec les yeux » (*páḍbīśa-páḍgṛbhi-* équivoques).

63. Plus massif est le passage de *s* à *ṣ* par l'effet d'un phonème antérieur (contigu). A savoir :

a) d'une voyelle — autre que *a ā* ;

b) d'une des consonnes *k r* ou *ṣ* (phonèmes dits nāmin ou « cérébralisants » ; dans le cas de *ṣ-s* il s'agit naturellement d'un cas banal d'assimilation). Ainsi on forme les L. pl. (à désinence *-su*) *agníṣu vikṣú* (*k* **59**) *gīrṣú havíṣṣu* (**57**) de *agní-* « feu », *víś-* « clan », *gír-* « chant », *havís-* « oblation ». Le mouvement se produit même à travers un anusvāra (ainsi N. Ac. pl. *havíṃṣi*) ou un visarjanīya (*havíḥṣu*, variante de mss pour *havíṣṣu*). Il est entravé en règle générale par la consécution de *r* (ou *ṛ*), même non immédiat (fait de différenciation, qui implique le caractère « cérébral » de *r*) : ainsi *tisrás* et *tisṛ́bhis* de *trí-* « trois », *sisarti* de *SṚ-*. Toutefois une racine comme *JUṢ-*, où *ṣ* est organique, maintient cet *ṣ* devant une désinence en *r-* : *ájuṣran* ; de même on a le V. *uṣar* (où *r* est il est vrai final), en hapax du Livre I, en face de *usrás* et analogues, « aurore ». La langue a voulu éviter la séquence de plusieurs phonèmes cérébraux, comme le montre *sisakṣi* de *SAC-* à côté de 3ᵉ sg. *siṣakti*, ou bien *yāsīsīṣṭhās* de *YĀ-*.

1. En fait, hors des cas de dissimilation ci-dessus, qui sont fort rares, la séquence *is us* n'apparait que dans des mots isolés, sans étymologie, sans doute empruntés.

2. L'anusvāra est paralysant dans le cas de *HIṂS-* et *NIṂS-*, ainsi que dans le nom-racine *púṃs-* « mâle » : il s'agit de formations en *s* (radical), non en *s* suffixal comme dans le type *havíṃṣi* ci-dessus. Dans *PIṢ-*, il doit s'agir d'une finale authentiquement en *-ṣ-*, d'où la forme *piṃṣ-* dû thème faible, confirmée par la 3ᵉ sg. *pináṣṭi* (alors que *HIMS-* donne *hinásti* AS. ; sur *piṇák*, v. **65** n.). La séquence *aṣ* est d'ailleurs rare : mots sans étymologie ou analogiques, comme *praṣṭí-* **148**.

La sonore correspondante **z* devient **ẓ* dans les mêmes conditions, avant de disparaître selon **73** ; y compris le **ẓ* à postuler sous *dūḍáś-* **61**, y compris aussi les finales du type *īm̐r* **128**, qui supposent *-īm̐ẓ*. Autre traitement final sous **136** ; sur le cas de *sīdati*, v. **73**.

64. Un mouvement corrélatif est le passage de *n* à *ṇ* par l'effet d'un *r* (*ṛ*) ou d'un *ṣ* antérieur — donc d'un phonème « cérébral » autre qu'une occlusive. Ainsi *nṛṇám* de *nṛ́-* « homme » + finale *-nām* ; *uṣṇá-* « chaud » et *várṇa-* « couleur », suffixe ou finale *-na-*.

L'action a lieu même à distance — c'est l'originalité de cette évolution —, mais sous certaines conditions. A savoir, si les phonèmes intermédiaires sont des voyelles ou bien des occlusives (y compris les nasales) de type guttural ou labial, c'est-à-dire des phonèmes « neutres ». Ainsi *bháramāṇa-* de *BHṚ-*, suffixe *-māna-* ; *róhaṇam* « montée », suffixe *-ana-*. Mais *ráthānām* G. pl. « char », *rā́jānas* N. pl. « roi », *ráṇena* (premier *ṇ* cérébral, second *n* dental), I. sg. « joie ». Il y a flottement pour le groupe labiale + *n*, d'une part *tṛpṇóti* de *TṚP-* et *ánavapṛgṇa-* « sans brisure » (traitement normal), de l'autre *kṣepnú-* « vif » (X).

Dans °*ṣkannám* de *SKAND-*, le second *n* a pu gêner l'altération du

premier, bien que le traitement normal soit, en cas de *ṇ* + *n* (en contact), l'assimilation en *ṇṇ*. Ainsi dans *niṣaṇṇa-* de *SAD-*. En tout cas *n* s'appuyant sur une occlusive dentale résiste à la cérébralisation : *vṛndá-* « troupe ». De même *n* final (**101**), tout comme *s* final (après voyelle « cérébralisante »), y résiste.

65. Ceci est l'origine de la grande majorité des *ṇ* védiques. Le reste est fait de mots isolés, sans provenance nette, en partie des vulgarismes. Noter la nasale dentale dans *suvenī-* « femme aux belles tresses » (en regard de *veṇī-* post-védique), ou encore *PAN-* en regard du *paṇ-* (*páṇate*/ *paṇāyáti*) des Nigh. (attesté, mais au sens de « trafiquer », depuis *prapaṇá-* AS.).

Cf. aussi *BHAN-* en regard de *bhaṇ-* post-védique; *amṇár* MS. « soudain », propr. « sans penser » = *amnár* AS. Un *n* dental se maintient dans *úṣṭrāṇām* « buffle » et *rāṣṭrā́ṇām* « royaume » (G. pl.) pour éviter une séquence de cérébrales (mais *rāṣṭrā́ṇi* AS.). Dans *piṇák*, imparfait de *PIṢ-*, il y a eu le souci de noter un phonème équilibrant le *ṣ*(*ṭ*) du présent *pinaṣṭi* ou le *ṇ* des formes similaires *pṛṇák riṇak*, etc. Le *ṇ* de *śloṇá-* AS. « paralysé » (*aśroṇa-* paipp. ad I 31 3) est issu de celui de la forme plus ancienne *śroṇá-*. Enfin on a *ṇ* par anticipation dans *paṇiṣpadā* (*pani°* vulg.) « qui frémit » (*SPAND-*) paipp. ad V 30 16, cas inverse de *páṇīphaṇat-* **50**.

66. Choix de la nasale. — Le choix dépend dans une large mesure de la consonne voisine. On trouve ainsi le passage de *m* à *n* (final de racine) devant une occlusive dentale, *gántave* de *GAM-*, et par extension devant un *v-* (*ganvahi*) ainsi que — dissimilation ou analogie — devant un *m-* (*áganma*).

Dans l'intensif des racines à nasale finale, il y a hésitation entre la tendance à accommoder les deux nasales en contact (*nánnamīti* Aufrecht), celle à maintenir la forme primitive (*námnamāne* M. Müller), celle à utiliser la solution ci-après, inspirée du saṃdhi (*naṃnamīti* M. Müller).

Toutes les nasales se ramènent à l'anusvāra (ou anunāsika **12**) devant une spirante (y compris *ḥ* **130**) : ainsi *háṃsi hiṃste* de *HAN-* ou *HIṂS-*, en face de *hánti* et *hinásti*; *máṃhate* de *MAṂH-*. Nombre de mss étendent cette disposition au cas de *n* ou *m* devant occlusive **12**, mais la plupart des éditeurs rétablissent avec raison la nasale accommodée ou originelle, type *ghnánti* (et non : *ghnáṃti*), *tastambha* (et non : *tastaṃbha*). L'extension de *ṃ* devant *y* dans l'intensif *yáṃyamīti* de *YAM-* est un traitement de saṃdhi.

1. *N* passe à *ṅ* devant une gutturale, présente (*yuṅgdhi* = **yu-ṅ-g-dhi* de *YUJ-*) ou secondairement chue selon **70** (*yuṅdhi*); à *ñ* après une palatale (*yajñá-* « sacrifice », suffixe *-na-*) ou devant une palatale (*yuñje* de *YUJ-*, infixe *-n-*); toutefois, pas après un *ś* : *praśná-* « demande », *ś* étant sans doute moins nettement « palatal » que *c* ou *j*. Dans *śnyáptre* TS. « coin de la bouche », la graphie *y* indique une prononciation mouillée de *n* succédant à la palatale *ś*; de même (avec *ñ*) *yācñyá-* AS. (les mss divergent) « demande » repose sur *yācñā́-*.

2. Une accommodation d'un genre particulier a lieu à l'initiale du suffixe secondaire *-vant-* (accessoirement *-vin-* et analogues) passant à *-mant-* après un phonème labial.

67. Variations entre R et L. — Le phonème *l*, rare dans la RS. ancienne (et jamais dans une forme verbale), se propage avec un succès variable à partir du Livre X. L'AS. le favorise, comptant sept fois plus de *l* que la RS. De là certains doublets, d'ordinaire avec variation de sens ou d'emploi, *RABH-*/ *LABH-* (*labh-* depuis X) ou *MRUC-*/*MLUC-*, *purú°*/ *pulu°* (*pulu°* I et X) « nombreux ». *l* apparaît de préférence auprès d'un phonème labial et le progrès a pu se faire par voie de dissimilation. Mais à l'origine il s'agissait de mots concrets (n. de plantes, d'animaux), volontiers familiers, voire vulgaires; plusieurs sont en relation avec le culte de Rudra (-Śiva). Ainsi, en face de *CAR-*, on a *cal-* dans *puṃścalī-* AS. *-ú-* VS. « courtisane »; *kulmas* Kh. 112 (ex corr.) variant avec *kurmas; sulāmi* ou *tilāmi* dans un passage obscène du YV. (Aśvamedha). Par réaction, *bahura°* AB. II 20 14 en variante de RS. *bahulá-* « épais ». Par dissimilation, *álarti* de *Ṛ-* où il s'agit d'un intensif, cas favorable à *-l-* (cf. *jalgul-* comme variante de *járgur-*, *calcalīti* MS. de *CAL-*

— outre l'intensif nominal *calācalá-*). Autre cas favorable : l'interjection **392**.

1. Le préverbe *prá* est concerné par le mouvement à partir de *plā́yate* MS. KS. (« partir »); *párā*, depuis *palāyiṣyámāṇa-* et analogues TS.

2. Échange *n/l* dans *vaniṣat* AS. passant à *val(i)ṣat* Kh. 160.

C'est certainement un fait dialectal que la réintroduction de certains *l* (soit dans des positions où *l* était authentique, soit même là où *r* l'était) dans le parler rhotacisant qui a été celui des mantra les plus anciens.

68. Disparition de consonnes. — Une perte de consonne a lieu dans des conditions très variables, et surtout dans des groupes :

a) Les mss d'AS. (confirmés par APr.) attestent souvent, les autres mss plus rarement, l'éviction d'un *k* (*g*) entre nasale et dentale, type *yuṅdhi* **66** : comme on voit, le mouvement a été postérieur à l'assimilation de la nasale.

b) Isolément on a une réduction de groupe consonantique dans *nadbhyás* (X) de *nápāt-* « neveu » : analogie possible de *adbhyás*, de *áp-* « eau », où le *d* était dissimilatoire (cf. la formule *apā́ṃ nápāt*);

c) Analogue, également par dissimilation, dans *ditya(vā́h)-* YV. « qui est dans sa deuxième année », en face de *dvitī́ya-* « deuxième »; dans *śitipád-* « aux pieds blancs » et analogues, en face de *śvityáñc-* « brillant ». Autre formule de réduction dans *tṛcá-* « tercet » pour **triṛc(a)-*, cf. *tṛtī́ya-* « troisième » en face de *tri-* « trois » [*ti-sr-* dissimilation ?];

d) Analogue, dans le groupe consonne + *mn* (des noms en *-man-*), type *drāghmā́* (I. sg.) de *drāghimán-* « longueur », pour **drāghmnā*. Sur *drāghmā́* est fait *mahinā́* de *mahimán-* « grandeur », où toutefois c'est la solution en *n* (dissimilation) qui a prévalu, et alors que le groupe initial *mn* n'était même point appuyé sur une consonne. On peut tenter aussi d'expliquer le type °*karmá-*, en fin de bahuvrīhi, comme le produit d'une réduction pour **karmn-a-*;

e) Sur le cas de *bodhi* = **bod(h)-dhi*, v. **48**.

69. *f*) Les variations de mantra laissent apparaître assez souvent un *y* tombé (ou au contraire, indûment inséré) après une

consonne, notamment après un *s* (*ṣ*). Ainsi dans *sākṣe* AS. pour **sākṣye*, futur de *SAH-* (d'où paipp. *sakṣīye*). Dans *mekṣā́mi* AS. de *MIH-*, *yokṣe* AS. de *YUJ-*; analogue *vṛścáte* pour **vṛścyáte* AS. VI 136 3; inversement, *jyeṣyán* pour *je*° ibid. de *JI-*. Il s'agit de faits de prononciation ou de graphie approximative, propres aux mantra inférieurs. Là même où les doublets sont justifiables, comme dans les dérivés du type *suvīra-*/ *suvīrya-* « très viril; grande virilité », ou encore dans *márta-*/ *mártya-* « mortel », la base du mouvement est en partie phonétique.

1. Sur *yācñyá-* (*y* postiche), v. **66**; *madhuścyútaḥ* VSK. = °*ścútaḥ* VSM. XXI 42 « qui dégoutte de miel » peut avoir voulu combiner *ŚCUT-* et *CYU-*. Inversement on a *hiraṇyáyā* pour *-áyyā* VIII 1 32 « d'or », par souci d'éviter une séquence *-yayy-*.

2. Les racines traditionnellement posées en *-iv-* (en fait, *-īv-*), type *SIV-*, sont sujettes à perdre *y* après consonne quand elles ont à assumer l'aspect *-yū-* **76** : ainsi *sū́tra-* AS. « fil » en regard de *syūtá* « cousu ». Sur la forme *-ū-* ainsi obtenue se refait exceptionnellement un degré plein en *-avi-* : *daviṣāṇi* (X) de *DĪV-*.

De manière diverse, sous la pression du système morphologique, il y a insertion d'un *y* dans quelques formes verbales **308** n. 5 et dans des dérivés primaires **190**.

g) Sur *iṣ*, éventuellement pour *niṣ*, v. **104**.

70. *h*) Mais les faits importants de déperdition (ou addition) concernent la consonne *s*, dont la faiblesse en certaines positions est manifeste.

a') En premier lieu, certaines racines présentent à l'initiale, tantôt l'occlusive seule, tantôt le groupe *s* + occlusive : ainsi *TAN-* (« tonner »)/ *STAN-* (éventuellement dans **tastánat* VIII 21 18); ou le nom-racine *tṛ́-*/ *stṛ́-* « étoile » (*táras* N. pl. hapax des Vāl.). Isolément, *sphena-* MB. II 6 18 « écume »/ *phéna-*; *stegá-* RS./ *tegá-* VS. (sens ?). Dans le redoublement, les verbes en *sp- st-*, etc. répètent l'occlusive seule, comme si la sifflante était inorganique. Dans *puruścandrá-* « très brillant » en

face de *candrá-*, le mètre ne confirme pas la graphie par *śc*, qui dispense d'allonger l'*u* final du membre antérieur (pdp. *puru-c°*).

Dans les racines *SKAND- STAMBH- STHĀ-*, *s* initial se perd après le préverbe *úd:* autrement dit, la séquence *tsk* ou *tst(h)* se ramène (après un mot faible) à *tk* ou *tt(h)*, ainsi dans *útthita-* « levé » (seule forme pour *STHĀ-* dans la RS.); en outre, dans (*cāskámbha*) *cit kámbhanena* (pdp. *sk°*) X 111 5 « par un étai ». Enfin, dans *KṚ-*, un *s* vient s'ajouter de temps à autre entre les préverbes *sám* ou *pári* (avec nuances instables d'acception) et les formes radicales commençant par *k-;* ainsi que dans le groupe *níḥ... askṛta* (malgré l'augment) X 127 3 (pdp. *akṛta*). Le mouvement vers *sk-* s'accentue quelque peu après la RS. (on a même *skṛṇve* sans préverbe, en stobha). Toutes ces formes étant à la jointure de composés ou de complexes verbaux, il doit s'agir d'une sorte de saṃdhi. On peut présumer une origine analogique quand on voit une juxtaposition comme *pariṣkṛṇván ániṣkṛtam* IX 39 2. Le doublet a été exploité à des fins métriques.

71. *b'*) Un *s* (*ṣ*) entre occlusives — pratiquement, surtout après un *k* et toujours devant un *t* — tombe : ainsi dans le type d'aoriste sigmatique *ábhakta* de *BHAJ-;* il est vrai que dans bien des cas la présence ancienne de *s* n'est pas morphologiquement assurée, cf. **344**.

1. Après nasale, dans *achānta* (2e pl. aoriste sigmatique) de *CHAND-*. Mais dans le groupe unitaire *kṣ* devant un *t-*, c'est l'occlusive initiale qui s'efface ou plutôt *kṣ* passe à *ṣ* avant que la sifflante ne soit en position de tomber : *cáṣṭe* **57**, mais cf. **317** n. 1 sur ce thème.

2. Effacement d'un *s* devant deux occlusives, dans *vavṛktam* et analogues de *VṚŚC-* (cf. *°vraská-* « qui façonne »). Aussi entre occlusive et nasale, dans les formes faibles *jmás* et *gmás*, à côté de *kṣmás* **53** : il est vrai que le phonème complexe *kṣ* est sujet, devant consonne, à des traitements instables.

3. Sur le cas de *ās(s)va* et analogues, v. **18**.

72. *i*) Il faut admettre des conditions analogues dans le cas d'une ancienne sifflante sonore, dentale (**z*) ou cérébrale (**ẓ*), à savoir :

a') La sifflante (dentale) sonore est tombée devant la désinence *dh-* dans *śādhi* de *ŚĀS-;* aussi devant *-dhvam* dans *ādhvam* de *ĀS-* (mss d'AS. et de TS. *āddhvam*), mais l'exemple est mal probant en raison de **17**.

C'est un traitement tout différent que subit, en même position, le groupe ancien (final de radical) **az*, soit originel (cas de *edhí* **27**), soit issu d'un plus ancien **ad* (cas de *dehí dhehí*, ibid.). Le type *dehí* va d'ailleurs de pair avec un groupe de formes verbales en *de-* **340**; qu'il repose sur un aoriste sigmatique (**daz-dhi*) est bien peu vraisemblable.

1. Le traitement *d* > *z* qui est à postuler pour *dehí* a pour contre-partie apparente *z* > *d* dans *svátavadbhyas* et *uṣádbhis* **243** et *mādbhis* **258** : mais d'abord il s'agit de situations assimilées à une fin de mot, ensuite ces formes ont sûrement été fabriquées d'après les finales nombreuses en *-adbh(is, yas)* et notamment en vertu de l'échange *-vant-/-(v)as-* et analogues; cf. **137** c et le N. sg. (RS.) *svátavān*.

2. L'évolution (également en fin de mot) *(*a*)*z* > (*a*)*ḍ* dans *anaḍváh-* « bête de trait » s'explique en partant de la forme faible **anaduṭ-* (avec *d* comme ci-dessus, *ṭ* selon **55**) qui a été dissimilée en *anaḍút(su)* L. pl. (hapax), afin de rejoindre les nombreuses autres finales en *-(u)tsu*. Le même thème *ánas-* aboutit à *ánar°* dans *ánarviś-* « qui va en voiture » (variation *d/r* ou plutôt influence du type *áhar/ aho°*).

3. Il y a perte de **z* radical entre occlusives comme celle de *s* en même position (**71**) dans les formes *gdha* et analogues **20**, *babdhā́m* ibid., médiatement au moins dans *jagdhá-* **57**. Perte d'un **z* affixal dans *árabdha* **71**, au cas où la forme est bien pour **arabh-z-ta* de *RABH-;* le traitement **49** s'appliquerait donc ultérieurement à la chute de la sifflante.

73. *b'*) La sifflante cérébrale sonore (issue de *s*) est tombée en cérébralisant la dentale (*dh-*) suivante dans *astoḍhvam* **61**; même traitement en même position pour une sifflante issue d'un *ṣ* originel, dans *ṣoḍhā́* **57 146** (*o* selon **27**, *ḍh* selon **61**).

Même traitement encore quand ladite sifflante résulte (selon

61) d'un ancien *h* modifié devant *t-*, type *gūḍhá-* (56) ou *vóḍhave* (*o* selon 27, *ḍh* 56); enfin dans *tṛṇédhu* (*e* selon 27).

1. Le traitement *viprúḍbhis* 55 est un traitement de fin de mot (99); *aviḍḍhi* (impératif 2ᵉ sg. actif de l'aoriste en *-iṣ-*) de *AV-* indique un traitement de *ẓ en *ḍ* qui paraît assuré bien qu'unique et est différent du traitement *astoḍhvam* ou *ṣoḍhā* : d'une part la voyelle précédente était brève, d'autre part il s'agissait d'un *s* affixal. Si *astoḍhvam* répond à *ādhvam* 72, *aviḍḍhi* doit répondre à *edhi dehi* ibid. et laisser supposer au départ de ces formes **addhi* **daddhi*.
Dans *sīdati* de *SAD-*, la forme attendue **sīḍati* (en partant de **siẓd-ati* 72 n. 3) fait défaut, soit par la pression du système, soit parce qu'il s'agissait d'un *s* originellement dental.

2. Sur l'effacement sans trace de *ẓ dans *barbṛhi*, v. 55; de même (avec l'allongement vocalique graphiquement noté) dans *mimīhi* s'il fallait croire avec les Nigh. que cette forme provienne de *MIH-*, comme doublet de *mimiḍḍhi* 55.

74. **Traitement *ts* pour *ss*.** — Un traitement isolé (peut-être simplement dissimilatoire) est celui que subit un *s* final de racine devant un *s* d'affixe verbal, à savoir le passage à *t*. Le fait est attesté depuis l'AS., dans *jíghatsati* de *GHAS-*, *vyàvāt* AS. 3ᵉ sg. aoriste de *VAS-* 1, pour **avās-t* (mais il y a intervention possible de 103 n.); on a cherché vainement à l'éliminer.

1. Il se peut que dès la RS. (I X) *bībhatsú-* constitue un premier exemple si, au moins à titre de croisement, le terme dérive de *BHAS-* avec le sens premier de « qui a faim » (?).

2. *sst* donne *tt* dans *aghattām* Kh. 144, mais *st*, comme attendu, dans *ághastām* MS. IV 13 9 de *GHAS-*.

En revanche, *s* radical s'efface devant *s* désinentiel dans *ási* de *AS-* 1 (réduction préhistorique). Moins authentiquement, et à la faveur peut-être du processus de dégémination 18, dans *apásu* de *apás-* « actif », *áṃhasu* (mss d'AS.) de *áṃhas-* « angoisse », *puṃsú* AS. (après *ṃ*; possiblement d'après *pumbhís* et analogues, par hasard non attestés dans les mantra); aussi dans *joṣi* et *śeṣi*, mais cf. 59 sur ces deux formes. *Āsva* et analogues est directement explicable par 18.

75. **Métathèse.** — Une métathèse (viparīta) produit un groupe radical *-ra-* *-rā-* comme substitut de *-ar-* *-ār-* devant un *ṣ* + consonne et, de manière flottante, devant *kṣ* : *drā́ṣṭum* de *DṚŚ-*, *mrakṣa°* « destruction », sans doute de *MṚJ-*, *srakṣat* de *SṚJ-*; mais non partout, cf. *mārṣṭu* AS. En finale de mot, la métathèse a lieu dans l'aoriste radical 2ᵉ sg. *srās* AS. issu de **srāk* + *s*, de *SṚJ-* (sur lequel est faite la 3ᵉ sg. *ásrāk*). La solution *-rǎ-*, normale selon 26 dans *PṚCH-* (*PṚŚ-*), a pu s'étendre de *prā́ṣṭum* et *áprāṭ* à *drā́ṣṭum* et *ásrāk* et analogues. Mais l'origine première doit être phonétique.

Que *-ra-* substitué à *-ar-* (avec ou sans métathèse) entraîne devant consonne unique une tendance à l'allongement vocalique, on le voit par *BHRĀJ-* en regard de **bharj-* expliquant *bhárgas-*. Cf. aussi *prā́ś-* AS. « débat » et indirectement *mārṣṭu* précité < *mrāṣṭu*.

76. Il y a renversement du support vocalique de la syllabe dans le groupe *-īv-* des racines 69 n. 2 : ainsi *dyūtá-* AS. de *DĪV-*. De même, de *dyú-* (*dív-*) « ciel; jour » on forme *dívam*/*dyúbhis* et analogues selon 39 (en composition, 165).

1. Plus inattendu (étant après voyelle) le cas de *devāví-* « qui satisfait les dieux », avec l'Ac. *°vyàm* VSM., mais *°yúvam* VSK. (d'après RS. *devayú-* ?); ibid. encore *ukthavyàm*/*°yúvam* « qui agrée l'hymne ». Aussi dans *RUDH-* employé comme var. de *VṚDH-* 58; dans *parihvṛ́t-* « dommage » (qui se conforme à *hvárate*) opposé à *parihrút-* « qui endommage » (conforme à *hruṇāti*); enfin (var. du précédent) *°dhvṛ́t-*/*°dhrút-* « qui corrompt », tandis que les formes verbales utilisent le thème *dhūr(v)-* cf. 325. La tendance générale de tous ces faits est : la première semi-voyelle a la forme consonantique, la seconde, la forme vocalique.

2. Dans *vṛṇóti*/ *ūrṇoti* (*ū* selon 37), cette seconde forme a été contaminée sans doute par *ṛṇóti*, éventuellement par *urú-*. Une interversion complexe est celle d'AS. *arṇavat* V 2 8 = *avṛṇot* RS.

3. Variation *la*/*al* dans *gláhā* « coup (aux dés) » (= **grahā*)/ *gálhā* AS. VI 22 3 (cf. les mss et l'APr.); *lh*/*hl* dans *bálhika-* AS. n. de peuple/ *báhlika-* (mss et paipp.).

77. **Haplologie.** — Les variations entre mantra et l'interprétation même des textes font apparaître des cas assez nombreux,

plus ou moins assurés à vrai dire, d'haplologie (haplographie). Ainsi *kánikrat* (hapax IX) pour *kánikradat* de *KRAND-*, *pávīravān* (X) éventuellement pour **pavīrava-vān* « armé de fer », *śévāra-* (*śévṛdha-?*) pour *śeva-vāra-* « trésor », *irádhyai* (I) pour **iradhadhyai* « se laisser gagner », *viśvasuvídas* (I) pour **viśvavasu°* « qui procure tous biens »; peut-être *vanta* **325**, *cākantu* (I) pour **cākanantu* de *KAN-*, *śúraṇa-* (I) pour **śūraraṇa-* « ayant joie (à combattre) des héros ». D'un mot à l'autre, *apāvṛk támaḥ* AS. XIII 2 9 pour **apāvṛkta t°* et v. d'autres cas sous **463**, ainsi que *vásyaṣṭi-* sous **140**, *-tavaí* sous **91**. Il y a comme on voit des formules diverses; une majorité de termes rares. En outre, des haplologies ont été présumées où il paraît manquer un mot identique à un mot contigu, mis à une autre forme casuelle, l. cit.

1. Plusieurs finales d'I. sg. en *-yā -tā* s'expliquent par haplologie **268**; ibid. un D. en *-ai*; cf. encore **275** et **284**. Le verbe ne paraît pas fournir des cas similaires.

2. Il y a (inversement) dittologie dans *girvaváhaḥ* SS. I 68 = *girvāhaḥ* RS. « auquel on apporte le chant »; éventuellement dans *nānānám* (X) « diversement », *mámat* **280**.

78. **Dissimilation.** — Hors les cas déjà notés (cf. particulièrement **50 55** n. **2 56** n. **66 67 68** bcd **72** n. **2 74**), le plus notable (s'il pouvait être considéré comme sûr) serait celui de *kṣumánt-* « riche en bétail » *purukṣú-* « id. » (**161**), à rapprocher de *paśú-* « bétail » (**20**) avec dissimilation de *p* devant *m* ou après *p*.

On peut encore évoquer *yávamat-* « richesse en céréales » et *káṇvamant-* « accompagné des Kaṇva » en regard des nombreux dérivés en *-avant-*; *pálikni-* **233**. Autres faits **99 100 121** n. et particulièrement dans la flexion nominale.

79. **Assimilation.** — Hormis le cas de *-nn-* provenant de *-dn-* **46** n. 2, il n'y a normalement pas d'assimilation à l'intérieur du mot pour des occlusives appartenant à des classes différentes, cf. **17**. Des mantra vulgarisants donnent *ch* (cf. **57**) pour *ts* et analogues, ainsi *abharchata* du ms kaśmīrien des Kh. = *abhartsata*; *uchántu* AS. III 12 4, prob. pour *ukṣántu* de *UKṢ-*, que pose le paipp.; *ṛchára-* AS. en face de *ṛtsara-* paipp. « paturon ».

1. Autres cas d'assimilations de type prâkritique, notamment en *-tt-*: *vivittyai* TB./ *viviktyai* VS. XXX 13 « discrimination »; *nuttā* KS. VII 12 pour *nyuptā* Āp. « répandu »; mais *prasaktáḥ* AS. et *°saptáḥ* TB. sont des hypersanskritismes pour *prasattáḥ* V 60 1 « assis »; *jj* dans *ujjeṣī* VS. XVII 85 « victorieux » a été refait pareillement en *ūrjiṣī* Āp. et ailleurs.

Il y a quelques cas de gémination d'une consonne située devant *r* ou *y*, par absorption de ceux-ci, type TB. *khillé* = *khilyé* RS. Semi-assimilation de *dy* en *jy* dans *jyut-* AS. MS. variante de *DYUT-* (et cf. *jyótis-* « éclat »); inversement, *jyām* authentique AS. V 13 6 = *dyām* Hir.

2. Accommodation de nasales **66** (*ganīganti* **354**); de sifflantes, tout au moins de *s* + *c* en *śc* dans *vṛścáti*/ *°vraská-* **71**; dans *sáścati* **20**.

80. **Syllabe.** — La coupe de la syllabe (akṣara) se place, d'après les théoriciens, après la voyelle; seule la consonne de pause appartiendrait à la syllabe précédente. Toutefois, en cas de groupe de consonnes, il y a hésitation. RPr. coupe (quand la seconde consonne est *r*) *pit/ré* ou *pi/tré*; quand la seconde est *y*, *á/dhya(kṣa-)*; mais en général la syllabe se termine avec la première consonne. S'il y a trois consonnes et que la dernière soit une sifflante ou une semi-voyelle, la coupe est devant la seconde (TPr.).

Il y a des règles spéciales pour les fausses géminées **17**: on tend à considérer comme fermée la syllabe antérieure, autrement dit à couper *put/trám*, mais, si la géminée est en seconde place, *ár/ttha-* ou *árttb/a-* RPr. L'anusvāra, le visarjanīya, la svarabhakti selon RPr. appartiennent à la syllabe antérieure; il y a flottement dans les yama **14**.

81. La théorie distingue les syllabes lourdes (durant deux mores): celles où la voyelle est longue ou nasalisée ou suivie de

deux consonnes. Et les syllabes légères (une more), à voyelle brève suivie de consonne unique. Certains enseignent qu'une syllabe avec consonne + voyelle brève ou longue est moins légère ou plus lourde qu'une syllabe consistant en une voyelle seule.

Le mètre confirme certains cas de synérèse pour deux syllabes consécutives, la première (qui est en même temps la première du mot) étant à voyelle *u* (*i*) : *tuvidyumnásya* VI 18 12 « à l'éclat puissant », *puraṃdarám* VIII 61 8 « briseur de forts », *diví* VIII 3 21 IX 97 26 « ciel », *duhitā́* IX 113 3 « fille », *púruṣa-* passim « homme » (à lire **pūrṣa-* cf. **43**), éventuellement *iyám* **34** n. Mais plusieurs cas sont passibles d'autres explications.

IV. — *ACCENT*

82. Notation. — Seuls parmi les mantra notent l'accent (svara) ceux qui sont combinés en Saṃhitā (y compris TB. et TĀ. comme prolongement de TS., ainsi que MP.) ou qui sont englobés dans des textes de prose accentués (ŚB., y compris BĀU.). Toutefois les mss accentuent, sans constance, des mantra figurant dans des textes transmis sans accent, et jusqu'à des textes du rituel domestique. Le paipp. n'est que sporadiquement accentué; de même la Kap. La tradition s'est affaiblie sans aucun doute.

La notation est variable et cette variation a retenti à tort sur notre interprétation même de l'accentuation védique. Elle est peu rigoureuse dans certains textes, comme AS. MP., et déjà dans plusieurs Vāl. de la RS.

83. *a*) Le système le mieux établi est celui de la RS., que suivent VS. AS. TS. et apparentés; la Kap. englobe des traits émanant de MS.-KS. ci-dessous. Il consiste à entourer la syllabe portant l'aigu (udātta) de deux traits, l'un horizontal sous la syllabe (« grave », anudātta) précédente, l'autre vertical sur la syllabe (svarita « enclitique ») suivante : *a̱gnayè* = *agnáye*. Logi-

quement, le svarita « indépendant » (ou issu du saṃdhi **92**) est noté de la même manière, *vī̱ryàm* = *vīryàm*. Des udātta successifs au début d'un hémistiche restent sans notation (notation négative), tandis que des anudātta en même position le sont par le trait souscrit : ce trait fait défaut, en revanche, aux anudātta intérieurs (autres que celui qui précède, comme on vient de voir, un udātta ou un svarita indépendant) : ainsi *a̱gnim ī̱ḷe pu̱rohitam* = *agním īḷe puróhitam* I 1 1. Il n'y a pas de séparation accentuelle entre les pāda, sauf à l'hémistiche.

1. Pour éviter qu'un anudātta venant après svarita, n'étant pas marqué, soit pris pour un udātta, on place entre eux deux, avec la double notation tonique, un chiffre 1 ou 3 suivant que la voyelle est brève ou longue (c'est le kampa **85**), ainsi *a̱psv ìntaḥ* = *apsv àntáḥ* I 23 19, ou bien *kve̱3dānī̱m* = *kvèdā́nīm* I 35 7.

2. Il y a des particularités dans VS. (M. et K.) en ce qui concerne le svarita indépendant, VSM. notamment note ⌙ pour le svarita et ω pour l'udātta qui suit. Flottement dans AS.-Śaunaka qui utilise en général un signe ≤ (ou un cercle souscrit) et se rapproche ainsi de **84** b.

84. *b*) Un autre procédé est celui de MS. KS. (analogues, paipp. et le ms. kaśmīrien de RS.) : l'udātta est noté par un trait vertical au-dessus; le svarita indépendant, en général par ⌙ audessous; toutefois, si la syllabe suivante est tonique, MS. inscrit un chiffre 3 et un trait horizontal, KS. un trait ou ʌ. La notation du svarita enclitique est variable. L'anudātta devant udātta ou svarita est marqué en général par un trait horizontal, ou bien (paipp. et KS.) par un trait vertical souscrit. Le pdp. de MS. suit l'usage ṛgvédique.

c) Dans la SS., la notation est chiffrée : les chiffres suscrits 1 2 3 (selon les habitudes du chant) indiquent respectivement udātta, svarita enclitique, anudātta; 2*r*, le svarita indépendant; il y a diverses autres particularités.

d) Les mantra de ŚB. (et ceux de quelques autres Br., incidemment) suivent l'usage de la prose environnante en notant

l'udātta par un trait horizontal souscrit (le dernier seul de deux ou plusieurs udātta successifs étant ainsi signalé), tandis que le svarita indépendant (ou né du saṃdhi) reporte cette notation sur la syllabe antérieure.

85. Nature de l'accent. — L'accent est un ton de hauteur, de nature semi-musicale (certaines Śikṣā chercheront des corrélations entre le ton et les notes de musique, cf. déjà RPr. XIII 44). Il frappe une syllabe de chaque mot; d'après RPr. il porte sur la voyelle mais appartient à toute la syllabe.

Cet accent est normalement l'udātta ou ton « élevé », à « tension » (āyāma). Les syllabes voisines sont rejetées à l'état « grave », avec relâchement » (viśrambha), et dites anudātta « non-élevé » ; on parle aussi de « perte de ton » (nighāta), ce que certaines Śikṣā distinguent de l'anudātta conçu comme un ton positif. La syllabe précédant l'udātta paraît avoir été la plus basse (anudāttatara). Celle qui le suit est dite svarita par ākṣepa ou « étirement » : c'est le svarita « dépendant » ou « enclitique », lié à la précédence d'un udātta dans le texte écrit. Mais un petit nombre de mots possèdent, au lieu d'udātta, un svarita dit « indépendant » (nitya ou jātya) : il consiste comme le précédent en une combinaison d'un udātta (selon RPr. le début en est même plus haut que l'udātta) et d'un anudātta (mais « perçu comme un udātta », disent RPr. VPr.) : donc une intonation descendante ou ascendante/descendante.

1. Certaines Śikṣā connaissent 7 ou 8 sortes de svarita, RPr. 4, conditionnées par les faits de saṃdhi. Aujourd'hui le svarita est prononcé sur un ton plus élevé que l'udātta et, si la syllabe est lourde, il combine un udātta et un sur-aigu (udāttatara), ce qui attesterait un ton ascendant.

2. Un svarita suivi d'udātta ou de svarita subit une « dépression » (kampa) qui équivaut à un passage à anudātta ou plus bas encore; aujourd'hui le kampa sur syllabe lourde peut comporter jusqu'à 5 tons suivant cette ligne :

3. Les anudātta succédant à un svarita sont dits pracita « accumulé » : ils sont assimilés à des udātta, sauf celui situé devant udātta ou svarita, qui demeure grave. La prononciation actuelle est variable, comme déjà l'enseignement ancien.

4. Sur les défauts inhérents à la prononciation de l'accent, v. RPr. : le svarita ne doit pas être prononcé avec emphase III 32.

86. La question est de savoir si l'udātta a été un ton « moyen » comme il résulte de l'enseignement ci-dessus rappelé, concernant le svarita ; comme le confirme aussi la récitation moderne et comme enfin le laisserait supposer la notation « négative ». Ou bien s'il a été un ton élevé, celui que postule la linguistique comparée et qu'implique le système des alternances. Il est difficile de trancher : une modification a pu se faire au cours de la tradition.

En fait, l'udātta coïncide en principe avec le degré plein des formations alternantes : sa présence ou son absence est une donnée morphologique. Peut avoir aussi valeur morphologique, la place de l'udātta indiquant qu'on a affaire à tel type de composé **156** ou de dérivé primaire **189** ou secondaire **219** ; à tel emploi adverbial, par rapport à l'emploi nominal correspondant **387** ; à telle valeur d'infinitif (type *bádhe* **369** et surtout type en *-áse* ibid.) par rapport, également, à l'emploi nominal. Enfin il y a une certaine variation entre le masculin et le féminin **232**.

A côté d'alternances toniques à valeur morphologique comme *ápas-*/ *apás-* **199**, etc. (indirectement même, *páśu-* nt. : *paśú-* m. « bétail »), qui ne sont d'ailleurs pas nombreuses, il y a quelques variations sémantiques : *jyéṣṭha-* « très fort » / *jyeṣṭhá-* « aîné » (aussi = *jyéṣṭha-*, notamment dans AS.) ; *turíya-* « quatrième »/ *túrīya-* AS. « quart » ; *árdha-* « côté »/ *ardhá-* « demi » ; *kṛṣṇá-* « noir »/ *kṛ́ṣṇa-* n. propre ou n. technique ; *himá-* « froid »/ *hímā-* « hiver ». Il y a une certaine tendance à affecter le ton radical à la valeur substantive ou à l'emploi nt. (opposé au m.). Sans variation de sens, *vṛṣṭí-*/ *vṛ́ṣṭi-* TS. « pluie » ; *kṣápāvant-*/ *kṣapā́vant-* « protégeant la terre » ; *abhríya-*/ *abhriyá-* **229** : *antamá-*/ *ántama-* **220** et cf. **219**.

87. Le ton affecté à un suffixe ou à une désinence dissyllabiques porte en général sur la première syllabe desdits suffixe ou désinence (barytonèse), toutefois les exceptions sont nombreuses, surtout dans la dérivation primaire. Les déplacements de ton, partant de l'élément alternant (qui se trouve être toujours l'élément prédésinentiel), conduisent, aux formes « faibles », vers la désinence ; on trouve pourtant, dans les formations (verbales) redoublées, un autre déplacement qui mène de la syllabe redoublante à la désinence.

Hors de toute alternance, le ton tend à frapper la syllabe redoublante là où il y en a une ; aussi, en dérivation secondaire, la syllabe initiale si elle est renforcée. Une autre tendance, plus fréquente, pousse vers l'oxytonèse.

Dans les thèmes à alternances vocaliques, l'alternance tonique ne joue en règle générale que si, au degré plein, la syllabe affectée par l'alternance porte le ton. Et encore, tout au moins dans les noms, plusieurs monosyllabes « alternants », ainsi que les dérivés en *-vás-* *-vánt-* (*-mánt-*) ont le ton immobile ; les dérivés en *-án-* et *-tṛ́-*, les participes en *-ánt-* l'ont partiellement. Inversement des noms sans alternance peuvent avoir (conservé ?) une mobilité accentuelle **240**.

Il faut distinguer d'avec cette mobilité morphologique le glissement mécanique du ton qu'on observe chez certains oxytons quand la voyelle devant porter le ton se trouve consonantifiée, cf. **239** c. Il y a un glissement de ton analogue, pour les mêmes séries, devant certains suffixes secondaires **219** (*agnimánt-* AS. « pourvu de feu ») ou devant un membre ultérieur **156** (*puruvā́ra-* en face de *purú-* « aux dons nombreux »).

Dans le verbe (**310**) l'alternance tonique suit fidèlement l'alternance vocalique ; rarement elle fait défaut, et plus d'une fois elle est présente là où aucune variation dans l'aspect de la voyelle n'apparaît. Dans les formations modales, la répartition est souvent flottante, en raison de certaines tendances contradictoires ou d'incertitudes morphologiques. Certains éléments, l'augment toujours, le redoublement souvent, attirent le ton.

88. **Mots sans accent.** — Certains mots sont ou peuvent être atones.

a) Ce sont pour la plupart des enclitiques de mot ou de phrase. A savoir :

a') des pronoms comme *mā* **280**, le thème *tva-* **291**, caractérisés par l'absence de valeur emphatique ou déictique, par l'absence d'emploi sujet (sauf dans *tva-* occasionnellement, et dans *sama-* **291**) ; ils ont en partie des doublets toniques, mais sous un aspect différent : ainsi *mā́m* « moi », ou avec un sens différent, *samá-* « même », homonyme de *sama-* « quelque » ;

b') certaines particules (sans doublets toniques), en partie d'origine pronominale, situées de préférence soit à la seconde place du pāda ou de la phrase, comme *u* ou *gha*, soit après le mot sur lequel elles portent, comme *ca* « et », *vā* « ou ».

La tonicité n'est pas nécessairement un signe de force ; elle permet seulement aux mots qui en sont pourvus de figurer en première place (s'il n'y a pas d'entrave par ailleurs), tandis que les mots atones n'y peuvent prétendre.

b) Les préverbes en proclise, c'est-à-dire faisant corps avec un verbe tonique (ou, éventuellement, avec un préverbe tonique lui-même appuyé sur le verbe). Malgré l'atonie, ils peuvent être en première place (le cas est rare d'ailleurs, sauf avec les formes impersonnelles du verbe où le préverbe n'est plus qu'un préfixe accolé).

c) Le vocatif intérieur, par opposition au V. initial (c'est-à-dire figurant en tête de pāda ou de phrase, ou après un autre V. initial), lequel est tonique. Il y a flottement pour l'épithète (intérieure) d'un V., suivant qu'elle est sentie ou non comme un élément indépendant. Un G. (intérieur) régime du V. perd le ton : *sū́no sahasaḥ* (début de pāda) (ou : *sahasaḥ sūno, sūno sahasaḥ*, intérieur du pāda) « ô fils de la force ! » (mais *sáhasaḥ sūno* en début de pāda, naturellement).

Le ton du V. est uniformément sur la syllabe initiale (sur le V. de *dív-*, v. **92**).

89. *d*) Le verbe intérieur (dans les formes personnelles) est atone en principe, par opposition au verbe initial (de pāda ou de phrase, ou succédant à un V. initial). C'est une extension de l'atonie qui d'abord frappait le verbe-copule. Toutefois, seul est privé de ton le verbe de phrase non subordonnée. La subordination implicite, la séquence d'un second verbe créant antithèse, le soulignement par la particule *íd* (y compris *kuvíd*), *caná* (ou, isolément, par telle autre particule insistante), entraînent constamment ou fréquemment la tonicité du verbe; certains emplois toniques en phrase non subordonnée, ou atones en phrase subordonnée, demeurent malaisés à interpréter. La tonicité du verbe s'explique par la montée de la voix qui signale le terme de la protase; elle a été ensuite généralisée aux cas où le verbe n'est pas final de proposition ou que la subordonnée suit la principale.

e) A l'intérieur du pāda, les formes obliques du pronom *á-* **286** sont également atones ou toniques selon leur valeur, cf. **401**.

f) la négation *ná* devant la particule *hí* est atone même en position initiale (mais SS. a toujours *ná hí*); de même *nanú*. C'est un cas de proclise;

g) *yathā* (en fin de pāda) au sens de « comme » (accompagnant une proposition comparative réduite en général à un nom) est atone, par influence probable de *iva;* quelques flottements.

90. Il est enseigné par VPr. que « dans l'acte », c'est-à-dire « au cours du sacrifice », les mantra (sauf quelques exceptions) sont prononcés en « monotonie » (tāna, ekaśruti). VPr. ajoute toutefois que les yajus peuvent se prononcer avec les accents. Certains admettent aussi la « monotonie » dans la récitation faite aux fins d'enseignement. Des modifications toniques pour les syllabes à svarita seront enseignées (Pāṇini, Kātyāyana) dans la formule dite Subrahmaṇyā.

91. **Mots à double accent.** — Quelques mots longs, notamment des composés à désinence du membre antérieur maintenue **156** (d'autres encore, notamment dans le ms kaśmīrien de RS., dans les mss d'AS. et ailleurs), portent un second udātta séparé du premier par une syllabe au moins et peut-être moins nettement articulé que le premier; il y a jusqu'à trois udātta dans *índrā-bṛ́haspátī* « Indra et Bṛhaspati ». Un cas spécial est celui des infinitifs en *-tavaí* où l'oxyton se surajoute au ton radical (ou au ton préverbial s'il y a un préverbe), type *étavaí* de *I-*, *ápabhar-tavaí* de *ápa-BHṚ-:* le double ton résulte de la forme ancienne **-tave vaí* ou **-tave vā́ u*, contractée par haplologie. Sur le cas de la pluti, v. **93**.

92. **Mots à svarita.** — Un petit nombre de mots ont pour accent, non l'udātta, mais le svarita **85**. En fait, le svarita (hormis les faits dus au saṃdhi) n'apparaît que sur une syllabe comprenant un *y* ou un *v* suivi de voyelle, où le *y* ou le *v* est à résoudre en *íy* (*úv*) selon **34**. C'est, à savoir, essentiellement dans les thèmes oxytons en *-ī- -ū-*, dans les suffixes secondaires *-ya-* (après consonne, **229**), dans *-tavyà-* **367**, dans les mots isolés *kvà* « où? » et *svàr* « ciel » et quelques autres. Noter le V. sg. de *dív-* « ciel; jour » où le ton *dyaùs* (=**diyaus*) fait concurrence à *dyaús : dyaús* marque la tendance à avancer l'*udātta* (comme on voit çà et là dans la finale *-yà-* remplacée par *-yá-*), mais il peut y avoir influence du N. (comme le montre le maintien de la désinence).

Si l'on s'attache à restituer les mantra dans leur forme métriquement correcte, on est amené à conclure que le svarita équivaut à un simple procédé de notation. Mais dans son essence et de par son origine, c'est un accent authentique, de type « circonflexe ». Seul, le svarita enclitique (qui n'est pas noté) est à considérer comme un raffinement des phonéticiens, sans valeur réelle.

Sur le svarita né du saṃdhi, cf. **115 118 120**. Le tendance dominante, mais qui n'a pas été poussée jusqu'au bout, était de produire un svarita là où il y avait contact entre udātta et anudātta, ce qui est conforme à la nature même de ce ton (**85**).

93. La pluti. — La durée d'une voyelle peut s'étendre à trois mores (mātrā), rarement à quatre, par l'effet de la pluti ou « protraction ». La pluti frappe certaines syllabes, surtout des finales, au cours de la récitation. La RS. n'en a conservé, dans le texte écrit, que 3 exemples (au X), la VS. 7, l'AS. 15; elle est fréquente dans les Kh. et dans certains mantra tardifs. La nuance la mieux attestée est la délibérative (en phrase interrogative), *adháḥ svid āsī3d upári svid āsī3t* X 129 5 « était-ce au-dessous, était-ce au-dessus? »

La notation, se fait, comme on voit, au moyen d'un chiffre 3 postposé; la voyelle concernée s'allonge si elle était brève, la diphtongue peut se scinder (ainsi *e* > *e3* ou *ā3i*).

1. Noter l'interjection rituelle *vaú3ṣaṭ* = *váṣaṭ* **100**, sans doute d'après *śraú(3)ṣaṭ*, distorsion et brouillage de l'aoriste *śroṣaṭ*.

2. La syllabe plutée tend à recevoir un ton secondaire (éventuellement un svarita), ainsi qu'une nasalisation : *súślokā̆3ṃ* TS.; le double ton de *prátyáñcā3m* (mss d'As. XI 3 26) semble dû à la pluti. Le saṃdhi est entravé : *hī̆3 iti* TS.

L'école Kauthuma (SS.) a une pluti après un svarita, *pāhy ù3ta* I 35.

V. — *FIN DE MOT*

94. La fin de mot (anta) considérée en elle-même — ce qui pratiquement équivaut, hors du pdp., à la situation de pause (virāma, avasāna) — comporte des modifications qui sont en partie des conséquences du phonisme intérieur, en partie des développements ou des innovations dus à une certaine usure, à une tendance vers une prononciation fruste.

La situation de pause n'est pas commandée directement par la fin de

la phrase. Elle dépend, dans les unités métriques (qui forment le gros des mantra), de la fin de la strophe. Forme aussi pause (même en cas d'enjambement) la demi-strophe ou fin du premier pāda pair (même si la strophe ne contient que 3 pāda; cf. toutefois **111**). Le RPr. connaît des pauses après 3 pāda dans des strophes à 5 pāda, et même dans des strophes à 4. — Durées diverses de la pause dans TPr. (ci-dessus **15**). — Aujourd'hui on pratique une pause légère à la demi-strophe.

95. Voyelles. — Les voyelles ne sont en principe pas modifiées à la finale (où leur durée serait de deux mores d'après VPr., ce qui implique un [sur]-allongement). Théoriquement, elles peuvent être nasalisées RPr., mais cette nasalisation (raṅga), notée par l'anunāsika **12**, ne s'inscrit en fait que :

a) pour les voyelles plutées **93** — c'est le seul cas qu'admette Śākalya chez RPr.;

b) dans la RS., pour un *-ă* final du pāda impair devant voyelle, surtout devant *e- o-*, donc à une place de la strophe qui ne vaut pas d'ordinaire comme pause : ainsi *ghanénaṃ °ékaḥ* I 33 4. Il s'agissait d'éviter l'hiatus, mais le phénomène est secondaire, car un saṃdhi authentique du groupe *upásthā* + *ékā* (écrit *upásthāṃ °ékā* I 35 6) eût été *upásthāv ékā*. — Sur un raṅga analogue en saṃdhi, v. **115**.

96. On doit considérer comme un traitement de fin de mot la représentation par *-ur* (*-ir* seulement dans la finale élargie *-ire* 3[e] pl. moyen) d'un *r* final, à savoir :

a) dans la désinence *-ur* 3[e] pl. actif;

b) au N. Ac. nt. des thèmes en *-(t)ṛ-* (rare; flottements **252**);

c) au G. Ab. sg. des mêmes thèmes (fréquent), où la finale de base était *ṛ* + *s*;

d) (selon **37**) au N. sg. de quelques noms-racines sous l'aspect *-ūr* (*-īr*), avec il est vrai l'extension dudit aspect (ou de *-ur -ir*) à travers toute la flexion.

Le timbre *u* s'explique par l'affinité de la voyelle vélaire et de *r* cérébral. Bref, la finale *ṛ* n'est attestée nulle part, sauf au terme

d'un membre antérieur de composé (où *pitṛyā̊ṇa-* est prob. à lire *pitriy°*).

97. Un autre traitement de fin de mot est la perte du second élément du groupe *-ai -au*, réduit par conséquent à *ā* : ceci se présente dans le N. sg. *sákhā* **266**; partiellement dans le L. sg. des thèmes en *-i-* (*-u-*) et dans le N. Ac. duel animé (**121** n. **236**). Sur la finale *-ā* au parfait, 3ᵉ sg. actif, des racines terminées en *-ā-*, v. **335**.

Le traitement *-ā* s'étend devant la désinence *-m* dans les formes *rā́m gā́m dyā́m* **261** sq.; cf. **28** fin.

Il faut joindre à ce traitement le cas des finales attendues *-ār* et *-ān*, qui sont également représentées par un simple *-ā* dans le N. sg. (animé) des noms en *-(t)ṛ-* **252** et en *-an-* **250** (éventuellement, dans le N. Ac. pl. nt. des noms en *-an-* ibid.). Les finales de N. sg. *-vān -mān* des dérivés en *-vant- -mant-* ont été protégées par la présence ancienne de l'occlusive finale.

1. Autre abrègement dans l'infinitif *gamádhye* **372**; devant un *-t* final dans *ajayit* TS. de *JI-* (pour **ajayīt*), mais la forme attendue est **ajait* [en fait, **ajais*] dont *ajayit* est une distorsion (**4** n. **2**) et a pu entraîner *dhvanayit* **358**. Inversement, finales en *-ait* **28** n. **2**; *-ām* final et parfois *-ās* (devant initiale consonantique), au lieu de *-am* (*-as*) dans la Kap.

2. Est-ce un traitement de fin de mot si la solution *-ā* a prévalu sur la solution *-ān* dans le type *jā́s jā́m* « créature », comme degré faible des formations en *-ani-* ? C'est plutôt la solution normale (**23**) et d'ailleurs la plus facile.

98. **Consonnes.** — L'occlusive sourde (non aspirée) est le représentant des quatre modes articulatoires, encore que Gārgya chez RPr. enseigne la sonore. Ainsi *triṣṭúp* représente le thème *triṣṭúbh-*, n. d'un mètre. L'aspiration tombée se reporte éventuellement sur la consonne antérieure selon **47 49**.

Maintien de l'aspirée au membre antérieur, dans *yudh°* (VII 18 24, très incertain) et prob. dans *nábhrāj-* MS. « roi des nuées ».

Il n'y a pas de gémination selon **17**, sauf chez APr. selon lequel il faudrait prononcer *triṣṭúpp* (III 26).

En ce qui concerne les lieux d'articulation, le traitement est plus complexe. Tout d'abord, les occlusives sont décrites comme « écrasées », c'est-à-dire réduites à l'implosion (abhinidhāna **14**).

99. Ensuite, aucune palatale n'apparaît à la finale, puisqu'en vertu de **51** la palatale est une altération de la gutturale devant un phonème « palatalisant ». On a donc *k* pour représenter *c j* ou *h*, ainsi *arvā́k* de *arvā́ñc-* « tourné de ce côté », *ádhok* (imparfait 3ᵉ sg.) de *DUH-*. Dans la série **55**, c'est la cérébrale (*ṭ*) qui prévaut comme représentant de *ś j* ou *h*, ainsi que de *ṣ*, ainsi dans les finales (peu nombreuses au total) N. sg. *víṭ* de *viś-* « clan », *°ṣā́ṭ* de *°sáh-* « qui l'emporte », *°dvíṭ* de *°dvíṣ-* « qui veut du mal », 3ᵉ sg. *áprāṭ* de *PṚŚ-*. A vrai dire on pouvait attendre ici la gutturale (selon **59**) quand on était en présence d'une désinence *-s* (tombée **103**) : à savoir, au N. sg. animé et à la 2ᵉ sg. des temps secondaires. Mais la cérébrale était à sa place devant un *t* (donc à la 3ᵉ sg.) et en outre elle permettait une meilleure différenciation des formes. En sorte que la gutturale a été évincée, sauf dans les quelques formes contenant un *r* (*ṛ*) où a prévalu le souci d'éviter une séquence de phonèmes cérébraux : *°spṛ́k* (N. sg.) de *spṛ́ś-* « qui touche », *ásrāk* (3ᵉ sg.) de *SṚJ-*, et même *prá ṇak* de *NAŚ-* 2 en face de *ánaṭ*; aussi dans *dadhṛ́k* (m. et nt.) de *dadhṛ́ṣ-* « hardi » et prob. dans *piṇák* (2ᵉ et 3ᵉ sg.) de *PIṢ-* **65**.

1. *°dvíṭ* et *dadhṛ́k* précités sont les seuls mots à *-ṣ* final, avec *viprúṭ* (ex. corr.) AS. XX de *viprúṣ-* **55** (et cf. I. pl. *viprúḍbhis* **136**). Dans l'adverbe *sajū́s* (ou *sajū́r*, *ū* selon **37**), le nom-racine *júṣ-* est traité comme si la finale était *-s* ; de même pour *VIṢ-* dans les 2ᵉ 3ᵉ sg. *(á)vives*, comparées à 2ᵉ sg. *vivekṣi* : ces formes trahissent l'influence des nombreuses finales en *-is -us*.

2. A la fin d'un membre antérieur, *ś* se maintient dans le terme tra-

ditionnel *viśpáti-* « chef de clan », d'où dérive, devant voyelle, *viśaujas-* **158**.

100. Par dissimilation, on a le N. *paṣṭhavát* TS. « (bête) dans sa cinquième année » (de °*váh-* cf. **59**) et (devant la désinence *-su*) *anaḍút* **55**. Dissimilation aussi dans *saṃsṛ́d* (devant désinence *-bhis,* cf. **68** b) pour *saṃsṛ́p-* YV. n. de divinités. La forme insolite *anuṣṭúk* pour *anuṣṭúp-* n. d'un mètre est également dissimilatoire : elle figure devant un *p-* TS. V 2 11 a (inversement *triṣṭúg* TS. IV 3 2 b figure devant un *g-*) et cf. **260**. Ces faits semblent indiquer une certaine indifférence dans la position d'une occlusive en fin de mot : cette indifférence, jointe le cas échéant à des faits d'analogies, explique encore *sāviṣak* AS. VSK. pour *sāviṣat* VSM. de *SŪ-* (cf. l'échange *t/k* en certaines finales nominales **277** ou adverbiales **391**).

1. Devant désinence *-su* : *pṛk(ṣú)* SS. de *pṛ́t-* « combat » ; inversement *prayát(su)* TS. pour *prayákṣu* AS. de *prayáj-* « offrande ». Echange *d/r* dans *upadambhiṣar* MS. (aussi °*ṣag* Āp., °*ṣad* ailleurs) de *DAMBH-, atārīr* TB./ *atārīd* RS. I 32 6, etc. Cérébrale expressive dans *váṣaṭ* et analogues **392**.

2. Perte d'une gutturale finale dans *sabardhú(m)* (pour °*dhuk*) « qui se laisse traire toujours » ; *ásmṛtadhrū* « qui ne trompent pas l'attente » (?) est explicable par *DRUH-* ou par *DHRU-*. Perte de la cérébrale dans le N. *puroḍā́s,* de *puroḍā́ś-* « gâteau » (analogie des finales en *-ās ;* d'où l'intrusion de *ḍ* en contre-partie du *ṭ* final disparu). Perte de la dentale, dans N. *sadhamā́s*, de *sadhamád-* « qui boit avec », et peut-être *ṛṇayā́s* de °*yā́t* « qui fait rentrer la dette ».

101. Les nasales se conservent en principe. Seules entrent d'ailleurs en considération *n* et *m*, les autres étant conditionnées par le phonème qui suit (**5**); cependant *ṅ* apparaît en finale dans quelques formes comme *sadṛ́ṅ* « de même aspect » (=**sadṛṅk* **103**) N. sg. de *sadṛ́ś-*, prob. d'après le type *pratyáṅ* **259**. La nasale dentale échappe à la cérébralisation attendue par **64** : *rārán* de *RAN-*, *mṛnmáya-* **215** « d'argile » (cas rare); toutefois la

MS. donne (devant voyelle) *tríṇ* et *akṣā́ṇ* (d'après *tríṇi, akṣā́ṇām*).

La nasale *n* se substitue à *m* (selon **66**) dans les cas (rares) où un *m* en fin du radical était suivi d'une désinence dentale (*-s* ou *-t*) tombée selon **103** : ainsi *ájagan* (2ᵉ et 3ᵉ sg.) de *GAM-, dán* (=**dam-s*) de *dám-* « maison » RS. I et X (*pátir dán* = *dáṃpati-,* et *asyá... dán* I 153 4); sans doute dans la désinence 3ᵉ pl. *-ran* (< *-ram-s* ou de *-ran-t ?*), usitée à la pause ou devant occlusive, qui a pour doublet plus rare (devant voyelle et *v-*, aux Livres I IX X) *-ram* **309** d'après les échanges *-an/-am* précités, auxquels sont à ajouter les fausses racines *ran- dan-* (I 174 2) instaurées en remplacement de *RAM- DAM-*.

1. Les finales pronominales *yásmin tásmin* ont sans doute un *-n* postiche **284**; dans *túbhyam* « toi » *máhyam* « moi » *m* final est mobile comme l'indique la restitution fréquente *túbhya* (d'ailleurs attesté çà et là RS. devant voyelle) et **mahya,* même devant consonne, pour des raisons métriques. Eventuellement aussi *-dhva* pour *-dhvam* **324**. Sur le cas de *asmā́ka(m) yuṣmā́ka(m)*, v. **132** n. 1.

2. Confusions *-m/-n* dans l'AS. notamment, v. II 29 3 c V 19 2 c VI 99 2 b VIII 2 17 c XVIII 2 20 c XIX 28 3 d.

102. *y* et *v* ne figurent que secondairement (sous l'effet du saṃdhi) à la finale (prononciation, v. 7 n. 1); *l* n'y figure jamais; *r*, qui y est assez rare, passe à visarjanīya (*ḥ*), ainsi que *s* (y compris le *s* qui devrait être cérébral selon les lois internes **63**), lequel y est des plus fréquents. Ainsi l'on a *púnaḥ* de *púnar* « de nouveau », *mánaḥ* et *havíḥ* de *mánas-* « pensée » et *havís-* (*havíṣ-*) « oblation ». *r* se comporte donc comme un équivalent de *s*, autrement dit le passage à *ḥ* a dû se faire à travers **z* (*s* sonore). Quoi qu'il en soit, c'est là le traitement qui souligne le mieux l'affaiblissement articulatoire propre à la position finale.

Sur un traitement *t* (*ṭ*) de *-s* final, v. **72** n. 1.

103. Groupes de consonnes. — Les groupes ne se main-

tiennent que si l'occlusive qui en forme le second élément (pratiquement en effet il s'agit de *-rk -rt*) appartient au radical, ainsi *várk* de *VṚJ-*. Une exception est *avarīvar* (d'où le pl. *avarīvur*, par haplologie) de *VṚT-*, où a pu agir l'influence de *VṚ-* 1 ; une autre exception est *suhár* MS. de *suhárd-* « ami » (devant *naḥ* écrit *ṇaḥ*) : mais *suhárt* AS., où d'ailleurs les mss ont en général *suhát* (devant *t-*).

Partout ailleurs, c'est-à-dire dans l'immense majorité des cas, le second élément tombe (sur le cas de *-ṅ[k]*, v. 66 n. 1), les deux derniers dans le cas de trois consonnes. Ainsi disparaissent après consonne l' *-s* du N. sg. animé, l' *-s* de la 2e sg. secondaire, le *-t* de la 3e sg. secondaire, les finales nominales et verbales à *-s* ou *-t* précédé de consonne. Mais la scansion longue de *kar*, aoriste de *KṚ-*, atteste le maintien obscur d'un ancien *-rt* (*-rs*, sous forme *-rr ?*), bien que la consonne finale soit désinentielle ; *dárt*, 2e ou 3e sg. aoriste de *DṜ-*, est dû à l'analogie de *(a)vart* de *VṚT-*.

1. Pour des raisons de symétrie, la désinence de 3e sg. *-t* a été rétablie au lieu de *-s(t)*, soit là où *s* était affixal (*acait* = **acai-s-t* de *CI-*1), soit là où il était radical (*aghat* Kh. 144, 147, 150, aoriste de *GHAS-* avec intervention possible de 74) ; de même, *-r(t)* aboutit à *t* dans *ā́dat* V 32 8, aoriste de *DṜ-* (non de *DĀ-*). Parallèlement, à la 2e sg. des temps secondaires, *-k(s)* donne *-s* dans *ábhanas* AS., de *BHAÑJ-* ; aussi *-ṭ(s)* dans *ayās* de *YAJ-* ; enfin *-kṣ(s)* dans *srās* AS. (aoriste sigmatique) de *SṚJ-*. Mais ailleurs la finale demeure ce que phonétiquement elle doit être.

2. Dans des noms (-racines), *-s* pour *-ṃs* (issu de *ns*) dans *mā́s-* « mois » et *mā́s-* « viande » (comparés à des formes indiennes ou extra-indiennes en nasale + *s*) peut à la rigueur refléter un degré différent d'alternance, cf. **258** c. On peut rappeler à ce propos le cas de *mandhātṛ́-* **20** à côté de *me-dhā́-* **27**.

104. Fausses divisions des mots. — L'interprétation et surtout la comparaison des « variantes » révèlent d'assez fréquentes divisions erronées des mots dans le texte écrit : erreurs qui témoignent du caractère continu de la diction, du caractère secondaire de la graphie. Outre le cas de *uloká-* **8**, on peut signaler *ca rátham* I 70 7, lire *carátham* ; *duchúnā minavāma* V 45 5, lire *duchúnām i°* ; *agnér ávena* I 128 5, lire *agné r°* ; *vā yó* X 29 1, lire *vāyó* (avec le Nir.) ; *mā́ sakṛ́t* I 105 8 a été lu *māsa°* Nir. ; *sīmatáḥ* YV., *sīm atáḥ* ibid. Enfin *máno rúhāṇā(ḥ)* est prob. à couper *mánor rú°* I 32 8. Autres exemples dans les mantra tardifs, où les faits de ce genre abondent.

On a discuté la question si *íṣ-KṚ-* « mettre en état » serait une mutilation de *níṣ-KṚ-*, à la faveur d'une forme équivoque telle que *ániṣkṛta-* ? De même *iṣidh-* **45**, *iṣṭáni-* pour **niṣṭáni-* « qui s'étend » (?). Inversement, *niṣṭyā* KS. pour *iṣṭyā* X 169 2.

105. Finales syncopées. — Les progrès de l'interprétation ont fait abandonner, en partie, la croyance aux finales syncopées. Il demeure pourtant plusieurs cas où, jusqu'à mieux informé, on admettra encore qu'une syllabe terminale (de nom, non de verbe !) est tombée, surtout en fin de pāda : ainsi *sā́nu* IV 55 7, apparemment pour *sā́nuni*, ou bien *mā́nuṣā* II 2 9 pour *mā́nuṣāṇām*, *iṣṭé* I 143 8 et VI 8 7 pour *iṣṭébhis*. Ce dernier cas est le plus sûr : il s'agit d'une séquence de finales en *-bhis*, rompue par une réduction visant à économiser une syllabe : on peut considérer qu'il s'agit d'une haplologie à distance. De même dans *triṣv ā́ rocané* I 105 5 « dans les trois espaces lumineux », *svayaśóbhir ūtī́* I 129 8 « avec des aides qui tiennent d'eux-mêmes leur éclat », *návyasā vácas* (passim) « d'une expression nouvelle ». Le mouvement se serait propagé de là à d'autres cas comme *váyas* VII 97 1 pour *váyase*, *rā́dhas* II 9 4 pour *rā́dhasā*, *stavā́n* passim (pour *stavā́naḥ* ?), ou à des jonctions où la forme syncopée précède la forme pleine, *devá ā́ mártyeṣv ā́* VIII 11 1 « chez les dieux et les mortels » (contesté).

Incertain le cas de l'adverbe *mahás* « puissamment » qui pourrait suppléer **mahase*, etc. ; et celui de *nṝ́n* (Ac. pl. de *nṛ́-* « homme ») qui est polyvalent et figure notamment là où l'on attend le G. pl. *nṛṇā́m* (**nṝṇām*).

L'haplologie rend compte de certains faits (**77** n. 1 et **464**), la

syntaxe, de quelques autres (I 37 14 cité 396). A pu agir aussi la présence de doublets désinentiels comme *-ā/ -āni, -ās/ -āsas*, la flexion parfois inévoluée de l'épithète nt., etc. On ne rencontre guère de faits de quelque probabilité après la RS. (citons *jīvan* pour *jīvantī* MB. I 1 6).

106. **Monosyllabes.** — Si les mots brefs surabondent dans les éléments invariants, dans les pronoms et mots accessoires, ils sont relativement évités dans les formes nominales et verbales. De là, notamment au N. sg., l'emploi fréquent d'un suffixe d'élargissement; de là aussi la présence de l'augment, qui ne sert visiblement qu'à étoffer une forme verbale. Les aoristes *bhúvas bhúvat ábhūt*, etc. doublent ainsi avantageusement *bhū́s* et *bhū́t* de *BHŪ-; dúr* de *DĀ-* est exceptionnel (*dā́m dā́s dā́t* étant protégés par le dissyllabisme fréquent, selon **29**), comme *sthā́t* de *STHĀ-* ou *gmán* et surtout *gan* de *GAM-*, etc. D'autres monosyllabes se sont toutefois bien maintenus et la tendance au total n'est pas très poussée.

107. **Début du mot.** — Il n'y a guère de trait caractéristique de l'initiale, sinon le développement incident d'une semi-voyelle ou nasale : *iy- uv- an- (am-) ir- (ur-)* selon **32-37**; la mobilité d'un *s-* devant occlusive **70**; un allongement tel que *ānuṣák* « en consécution », ou la perte de *y* en tête du membre ultérieur (après voyelle) dans *práüga-* « partie antérieure du timon ».

Il n'y a pas de géminées à l'initiale, sauf, théoriquement, celles selon **17**.
Cf. enfin les faits rappelés sous **123**.

108. **Variations quantitatives.** — On trouve en fin de mot une longue suite de voyelles brèves allongeables, comme il en existe à l'intérieur du mot **41**, mais les cas ici sont bien plus nombreux et plus souvent aussi notés dans le texte écrit, quoique

sans rigueur. Ils sont également mieux dégagés des conditions phoniques. Ces allongements (cf. le terme de sāmavaśa des Pr.) pourraient être considérés comme des faits de saṃdhi au sens large du terme, puisqu'on ne les rencontre pas à la pause (ni même, sauf exception, en fin du pāda impair) et qu'ils sont commandés en grande partie par la structure de l'élément qui suit : la présence de deux consonnes ou éventuellement d'une syllabe lourde. Le principe en est en effet rythmique (dans les conditions dites **41**), mais aux exigences du rythme se sont ajoutées des licences poétiques s'inspirant de simples avantages métriques. Ces licences elles-mêmes ont pu s'appuyer sur l'existence ancienne de doublets authentiques : car, si certaines finales sont rebelles à tout allongement, d'autres expriment de doubles possibilités sémantiques (ainsi les adverbes en *-tra* et ceux en *-trā* **389**) ou plus souvent morphologiques (finales *-a -i -u* de N. Ac. pl. nt. à côté de *-ā -ī -ū*). La place du vers a une importance évidente : les diverses finales se comportent différemment aux mêmes places, les diverses places utilisent différemment une même finale : la place privilégiée de l'allongement étant la sixième des octosyllabes, la huitième et la dixième des hendéca- (dodéca-) syllabes. En outre, les voyelles allongeables sont longues à la deuxième place devant une troisième syllabe légère, brèves devant une lourde.

109. En allant au delà des indications du texte écrit, on peut poser les catégories suivantes :

a) sont souvent (ou très souvent) longues les désinences verbales en *-sva*, en *-ma* (surtout au parfait), certaines particules comme *evá gha átha;*

b) longues ou brèves selon les convenances, l'impératif en *-a* (désinence zéro), les finales verbales en *-ta -tha* et *-tana -thana*, la particule *sma;*

c) plutôt brèves les particules *nú sú tú* ainsi que *hí* et *u* isolés

(mais *nahí nú, ū ṣú* et analogues); les adverbes dissyllabiques en *-u;* les invariants *adyá ádha yádi;*

d) surtout brefs les impératifs en *-dhi -hi,* sauf *śrudhí śṛṇudhí* de *ŚRU-* et quelques autres, arbitrairement; les cas directs du nt. des noms en *-an-;* l'I. sg. en *-ena;*

e) brefs sauf exceptions le G. sg. *-asya,* le L. sg. *-i* (sauf le type *tan(ú)vī* **265**), la 3ᵉ sg. du parfait en *-a,* le V. sg. en *-a;*

f) ne s'allongent jamais les finales verbales en *-i* (autres que l'impératif) et en *-u,* sauf l'hapax *rakṣatī* II 26 4; le D. sg. en *-āya;* l'enclitique faible *iva* et plusieurs formes analogues (mais cf. *gha* ci-dessus *a*). Au total les invariants sont les plus mobiles, le verbe plus mobile que le nom, sans doute parce que les finales verbales contiennent une proportion plus forte d'anciens invariants.

Les finales d'absolutif en *-(t)yā,* l'I. sg. en *-tī,* la particule *áchā,* tout en se présentant dans des conditions apparemment analogues à celles sous *a,* sont en fait des cas de longue normale, linguistiquement justifiable, et susceptible d'abrègement en position rythmique favorable ou indifférente (*-tī* en fin de pāda **271**). Il faut distinguer l'abrègement en cas d'hiatus **115** sqq.; et celui d'un *-ā -ī* du V. du., **236** et **267**.

110. Après la RS., les faits disparaissent ou deviennent mal discernables. On s'achemine vers un état stable de la finale, fixée en général sous la forme brève, que dès l'origine le pdp. rétablit normalement. Il n'est pas certain qu'on doive reconnaître des quantités intermédiaires (« presque brèves », « presque longues », etc.) qui aboutiraient à légitimer linguistiquement en quelque sorte ce qui n'est qu'une somme de tendances peu cohérentes de la part des *ṛṣi*.

En composition, il y a un allongement à la fin du membre antérieur, dans des conditions intermédiaires entre celles ici décrites et celles sous **41**; cf. **165**. En dérivation secondaire, **215**.

VI. — *SAṂDHI : LE SAṂDHI DES VOYELLES*

111. Généralités sur le saṃdhi. — Les fins de mot ainsi définies sont sujettes à des modifications nouvelles lorsque, dans une phrase continue (saṃhitā), elles se trouvent en présence d'un autre mot. C'est ce que les Pr. appellent saṃdhi ou « jonction ». Le saṃdhi a lieu entre les pāda d'un même hémistiche (cf. **94**), même si une phrase nouvelle commence à l'intérieur du pāda. C'est la contrepartie de la pause. Toutefois la restitution du texte primitif permet de voir qu'il y avait à l'origine pause au terme de chaque pāda, et que ce traitement a été masqué par des saṃdhi parfois plus stricts même qu'à d'autres places (cf. VII 33 3 a VIII 9 9 c IX 98 3 a), ou dont l'irrégularité trahit un ancien flottement. Tout début de pāda (impair) compte pour début de phrase, sans que toute fin du pāda précédent vaille comme finale absolue.

1. D'une manière générale, la liberté a été plus grande que le texte écrit ne le laisse présumer. On trouve des variations d'un ms à l'autre, d'une école à l'autre, notamment en ce qui concerne le traitement des nasales et de *s* + consonne. L'écriture grantha a favorisé, dans les sources du Sud, des incorrections.

2. Le lien syntaxique entre deux mots joue quelque rôle pour l'application du saṃdhi : *ná* négatif contracte avec la voyelle qui suit, *ná* comparatif (enclitique!) le fait rarement; les particules enclitiques provoquent parfois des saṃdhi plus étroits avec le mot précédent que ne le ferait une initiale quelconque, cf. **129 130 132** n. **1 140 142 143 149 151**. En revanche, la jonction peut être moins soulignée pour certains monosyllabes (non enclitiques ni proclitiques) ou plus généralement pour deux mots associés par l'effet du hasard. Il y a des aspects de saṃdhi propres à la particule *iva* **123**.

La coupe (ou : césure) entraîne quelque relâchement du saṃdhi, cf. VI 47 27 a VII 50 3 b VIII 101 16 c, etc.; les cas d'hiatus possible sont plus nombreux à cette position.

Notons enfin que bien des « règles » de saṃdhi résultent d'une normalisation corroborée par l'enseignement des Pr., mais que les mss sont souvent fort libres. Cette remarque s'applique plus particulièrement à *-ḥ* (c'est-à-dire *-r* ou *-s*) final devant voyelle; à *-s* devant sifflante.

112. La position de saṃdhi vaut par extension :

a) pour la finale d'un membre antérieur de composé, sauf exceptions, cf. **164**;

b) pour la finale du thème devant certains suffixes secondaires (exceptionnellement devant un suffixe primaire), cf. **190 215**;

c) normalement, pour la finale du thème nominal devant les désinences en *bh-* et *-su*, désinences que les grammairiens classiques appelleront pada ou « mot ». On a vu par avance des exemples de cette extension **46** b **55** n. 2 **72** n. 1 **100** n. 1.

1. Ces phénomènes sont soulignés par l'emploi de l'avagraha ou « (signe graphique de) séparation » dans le pdp.; le mot désigne aussi le premier élément ainsi séparé; les mots affectés de l'avagraha s'appellent avagṛhya, les « non séparables », aniṅgya.

2. A aussi un avagraha la particule *iva* **123**, parce qu'elle est considérée comme membre ultérieur de composé en raison de certaines particularités phoniques, cf. TPr. IV 39 VPr. V 18. En outre, quelques dérivés primaires; les mots répétés. D'autres mots se signalent à la fois par l'avagraha et par *iti* (ce sont les parigṛhya). Il y a d'ailleurs des divergences entre les divers pdp.

3. Sur un fait « intérieur » résultant du saṃdhi, v. **46** n. 2.

113. La restitution syllabique et quantitative de la RS. laisse émerger des saṃdhi plus forts (ou moins normaux) que ceux que présente le texte écrit; plus souvent encore, des cas de non-jonction (asaṃdhi). Ainsi l'hiatus (vivṛtti, padavṛtti, vyūha) est un fait assez rarement écrit, mais qui se laisse souvent rétablir, notamment à la fin du pāda impair. Ici, plus qu'en aucun autre domaine, la rédaction a normalisé d'après les usages ultérieurs. Les choses vont se régularisant après la RS.

1. Sur la durée de l'hiatus, v. **15**.

2. Le sentiment de la continuité de la diction, joint à l'application (inverse) des faits décrits **34**, amène des graphies comme *viliptyā́* AS. XII 4 44 = *viliptī́ yā́* : ceci se passe notamment à la jointure d'un composé et après voyelle brève. Ainsi encore dans *hāryojana-* = *hāri-y°* Kap. III 9 et passim « relatif à l'attellement des alezans », *vyòman-* « firmament » (et *vyùnoti* de *ví-YU-*), *nyèmuḥ* TS. de *ní-YAM-* (et *vyāmá-* AS., mesure de longueur), *paryanti* paipp. ad I 1 1 de *pari-I-*, *vyoṇi-* (ex corr.) paipp. ad I 11 5 (cf. *syoná-* **45**), *anvartitṛ́-* (et AS. *ánvartiṣye*) « qui accompagne », de *ánu-VṚT-* [Inversement, *ni yán* AS. VI 49 3 pour RS. *nyàn*]. D'autres formes sont à restituer d'après le témoignage du mètre.

114. Le saṃdhi tantôt développe, tantôt restreint le phonisme intérieur. L'influence de la forme de pause a été sensible. Un trait notable est la sonorisation des sourdes en présence de toute sonore, alors qu'à l'intérieur du mot le phénomène n'a lieu que devant une consonne **46**. D'autres traits sont l'élimination de certains hiatus, l'accession de nombreux *-o* en finale, divers faits d'accommodation parfois subtils, renforcés par la minutie des prescriptions théoriques.

Mis à part l'allongement **108**, qui n'est pas proprement un fait de saṃdhi, les voyelles finales demeurent inchangées devant une consonne. Il n'y a pas de cas sûr, ni même probable, d'abrègement devant consonne double (on a cité *máhi* pour **mahī* devant *dyāvā°* X 93 1).

Devant une voyelle, il faut distinguer plusieurs types de traitement :

115. Contraction. — Devant une voyelle similaire, un *-ă -ĭ -ŭ* se contractent (praśliṣṭa-saṃdhi) presque toujours, du moins dans le texte écrit, ainsi *ihā́sti* = *ihá asti*. La contraction est commune aussi dans le texte restituable, sauf pour des monosyllabes comme *ná* « comme » (enclitique, **111** n. 2) *ví hí;* sur *sá*, v. **139**. Cependant *-ā* reste en hiatus çà et là, même dans le texte écrit, soit par fausse interprétation (*maniṣā́ agníḥ* I 70 1, pdp.

-*á*, en fait -*á*[*ḥ*]), soit par chute préhistorique d'une consonne (ainsi le N. f. -*ā*, écrit -*ā* dans le pdp., émane éventuellement de -*ās*, d'où l'absence de saṃdhi). S'il y a hiatus, il y a d'ordinaire nasalisation (par l'anunāsika), qui sert précisément à éviter l'hiatus apparent (comme l'anunāsika en fin de pāda **95** b, qui peut-être est à l'origine de celui-ci). Les rares -*ī* -*ū* en hiatus s'abrègent, -*ā* restitué (dans *puruhūtá* [finale de duel] *adyá* VI 63 1) est bref (texte écrit °*hūtádyá*).

L'élision est exceptionnelle : *ná 'si* MP. I 13 9 ; sans doute *náry' ápāṃsi* I 85 9 VIII 96 19 = **nár(i)yápāṃsi* « œuvres viriles » (cf. VIII 93 1) ; *agn' idh-* (ou *agni- 'dh-*) « boute-feu » (sur *samidh-* ; le mètre postule parfois **agnīdh-*, attesté d'ailleurs VS.) ; *śrut'-árvan-* n. propre.

Au point de vue accentuel, la contraction d'un -*í* final devant atone donne un svarita (appelé praśliṣṭa), qui est attesté au moins dans RS. AS. et enseigné par Śākalya. Ainsi *sruc̀īva* = *srucí iva* ; flottement dans *vītá*/ *vìta* X 14 9 (ce dernier confirmé RPr.) = *ví ita*.

De même pour -*ú* final selon TPr. En revanche, un -*á* final se maintient : *ágāt* = *á agāt*.

116. Diphtongaison. — Il y a diphtongaison d'un -*ă* devant *ĭ*- *ŭ*- *e*- *o*- (*ai*- *au*-), ainsi *pitéva* = *pitá iva*, ou bien *óbhā* = *á ubhá*. Ce type de saṃdhi s'appelle également praśliṣṭa.

1. Occasionnellement, un -*ă* devant *ĭ*- *ŭ*- aboutit à *ai au* par l'effet d'une accommodation récente (dont il y a traces aussi à l'intérieur **28** n. 1) : *turyauhí*- YV. « (bête) en sa quatrième année », de *turya*- + *uhī*- **259**.

A l'inverse, on a l'aboutissement *e* (au lieu de *ai*) quand, dans le contact -*a e*-, l'initiale appartient à la particule *evá*, ou encore dans *kvèṣyasi* MP. II 22 5 = *kvá eṣyasi*. Autrement dit, c'est l'élision d'un -*a* final (faible) qui a prévalu, comme dans *urvyūti*- « qui protège au loin » (sur *urv*[*i*]*yā* plus vraisemblablement que sur f. *urvī*) et très probable- dans *gávyūti*- **31** (qui doit d'ailleurs avoir influé sur l'hapax *urvyūti*-, comme *bhar' iṣá*- « désireux de butin » a été refait sur *gaviṣá*- « désireux de vaches »). Quelques autres cas douteux dans RPr.

2. Le groupe -*ă* final + *á* (particule) + *i*- initial produit un saṃdhi, qui semble artificiel, en -*e*- : *indréhi* « ô Indra, viens » (on attend **in-draihi*) ; l'intermédiaire probable est *indr' éhi*. De même *dhātóbhé* IX 97 38 (pdp. *dhātā*/ *óbhé* = *á ubhé*).

L'hiatus est attesté çà et là, soit dans le texte écrit, soit dans le texte restituable, ainsi *píbā imám* VIII 17 1 (pdp. *píba*) ; d'ordinaire avec abrègement, parfois avec nasalisation.

117. Dans le cas de -*ă* final devant *ṛ*-, l'aboutissement normal est l'hiatus, au moins dans RS. VS. MS., conformément à RPr. VPR. ; ainsi *índra ṛbhúbhiḥ* III 60 5. La contraction -*ar*- n'est observée que dans TS. (cf. TPr.) KS., partiellement aussi dans AS. (et peut-être en composition, jusque dans la RS., à savoir dans *dhánarca*- « qui a l'éclat de la richesse », si du moins on suit l'indication du pdp. qui coupe *dhána-a*° ; **sap-tarṣi*- « les Sept Sages » est à restituer sous *saptaṛṣí*-, -*aṛ*- étant comme toujours à lire métriquement -*ar*-). Quant à la solution -*ār*-, elle s'accrédite dans VS. AS. d'abord pour la particule *á*, puis s'étend de là à d'autres cas, dans la MS.

Il y a abrègement d'un *ā* final, ainsi dans *sá ṛdhak* IV 18 4 = *sā ṛ*° (enseigné Pr.). Inversement, il y a allongement d'un -*a* dans Kap ; éventuelle nasalisation en -*ām̐* **250**, analogique sans doute de la finale -*ān* qui aboutit à -*ām̐* **128** ; un cas comme *svávāṃ ṛtāvā* III 54 12 reste équivoque (**243** n.).

Le saṃdhi accentuel (dans les catégories **116 117**) se fait par la conservation de l'udātta ou le retour à udātta d'un svarita final (*kvét* = *kvà ít*). Il n'y a donc pas trace ici du svarita obtenu selon **115**.

118. Consonantification. — Un -*ĭ* -*ŭ* passe à la semi-voyelle -*y* -*v* devant une voyelle d'un autre timbre (kṣaipra-saṃdhi). Ce passage est constant dans le texte transmis, sauf pour la particule *u*, laquelle reste çà et là en hiatus graphique, et pour quelques rares autres cas : ainsi *jánitry ajījanat* X 134 1 = *jánitrī a*°, ou

bien *á tv étā* I 5 1 = *á tú é*°. Les mantra post-ṛgvédiques attestent des graphies en *-iy -uv* selon **34**, au moins à la jointure de composés, ainsi *tryavi-* KS. « âgé de trois (temps de gestation de) brebis ». Dès la RS., *suvitá-* « bon pas », fait sur *duritá-*, et le complexe *kuvíd* « est-ce que par hasard? », fait sur *k(ú)va; suvṛktí-* « hymne » si le mot vient bien de *ṚC-*, non de *VṚJ-*.

Le texte restitué ignore d'ordinaire le passage à *-y -v* et maintient *-i -u*, avec la valeur brève confirmée par le mètre : ainsi les membres antérieurs de composés en *ny*° *vy*° se prononcent *ni(y) vi(y)*, sauf dans les quelques cas où ils succèdent à une voyelle brève (à cause de la tendance signalée **34**). Dans la RS. récente et ultérieurement, la vocalisation devient plus rare. Mais, dès la RS. ancienne, la valeur consonantique était démontrable pour la voyelle finale d'un préverbe dissyllabique, notamment devant l'augment. Autrement dit, on devait prononcer *ánv ihi, ádhy atiṣṭhan*, comme on les écrit. C'est un cas de proclise. Même phénomène pour quelques autres dissyllabes, comme *urú-* « large ».

Ce type de saṃdhi développe un svarita (appelé kṣaipra-svarita) sur la voyelle initiale atone, en substitution de l'udātta que recevait la finale sous sa forme vocalique *vy ắnaṭ* = *ví ānaṭ*.

Elision de l'*a* initial dans *pariṃśá-* « bordure » (hapax de I) = *pári* + *áṃśa*.

119. La diphtongue finale *-e* perd son second élément (*i*) et demeure en hiatus, ainsi *ágna índra* V 46 2 = *ágne í*°. C'est l'udgrāha-saṃdhi. Le maintien de *-ay* n'est guère attesté que devant un *e-*, dans un cas rarissime comme *pūtáy emi* MS. I 2 1 (mss) Kap. I 13 (à interpréter en fonction de **140** n. 2). Mais quelques formes s'expliquent, dans le texte écrit, si l'on fait intervenir la présence ancienne d'un tel *-ay* : ainsi *ṛtấya* TS. I 4 13 1 remonte à *ṛtá(y) á* RS. VI 7 1; inversement, *ubhé asya* AS. VII 57 2 est une fausse réfection en partant de *ubháyasya* RS. X 13 5. Une solution de compromis est *agney akṣíṇi* HGS. II 3 7 = *agne a*°.

La diphtongue *-o* se présente sous la forme *-av* (bhugna), notamment dans le cas (le plus fréquent de tous) du V. sg., *índav índrāya* IX 69 10 = *índo*. Toutefois certains textes (MS. VSK. KS. AS.) laissent tomber le *-v* final et ce traitement est commun là où la voyelle initiale est *ū-* : *vấya ukthébhiḥ* I 2 2 = *vấyo*. Sur *-o* final issu de *-as*, v. **140**; sur *sấno*, **272**.

1. En composition, *go*° se maintient, au moins graphiquement, ainsi *góopaśa-* n. d'un ornement; *gaviṣ-* « qui désire des vaches » et analogues est senti comme un mot simple. L' *-o* du V. sg. se maintient d'ailleurs aussi çà et là devant voyelle.

2. Les Pr. connaissent une prononciation affaiblie de *-v* (éventuellement de *-y*) en cette position. Rarement l' *-a* accédant ainsi à la position en hiatus est contracté avec la voyelle initiale qui suit, même similaire.

3. Le contact *-e i-* (écrit *-a i-*) donne *-e-* au témoignage du mètre, dans quelques cas comme **tendra*, écrit *ta indra* VIII 40 9 et remontant à *te indra*.

120. Abhinihita-Samdhi. — Il y a un cas particulier très important à considérer. Si la voyelle initiale est un *a-* bref, cet *a* est sujet à s'effacer dans la graphie, auquel cas l' *-e* ou *-o* final demeure inchangé (c'est l'abhinihita-saṃdhi ou s° « absorbé »). Mais, une fois sur 4 environ, l'*a-* demeure écrit, et là même où, par une adhésion à l'usage ultérieur, il cesse de l'être, la métrique en exige ou en recommande le rétablissement. Il faut donc restituer, surtout dans la RS. ancienne, presque sans exception, *-e* (ou *-o*) *a-*, et, ce faisant, compter la diphtongue finale pour brève. Il se peut d'ailleurs que la restitution authentique soit *-a a-*, c'est-à-dire *-a*ʸ (ou : *-a*ᵛ) *a-* : c'est ce que laisse présumer l'exemple (unique, à vrai dire) *stótava ambyàm* VIII 72 5, où un *-e* final est traité comme sous **119**.

Dans les mantra ultérieurs, le saṃdhi a lieu avec une fréquence croissante, et l'*a-* initial tombe souvent dans SS. AS. (surtout

dans le paipp.). Śākalya enseigne que cet *a-* devrait se prononcer d'une manière analogue à la diphtongue qui précède, mais que « la pratique de fait est autre ». Au point de vue accentuel, l'effacement d'un *a-* tonique entraîne le recul du ton sur la finale atone, *sūnávé 'gne* = *sūnáve ágne* I 1 9; l'effacement d'un *a-* atone entraîne le svarita sur la finale tonique, *só 'dhamáḥ* = *só adhamáḥ*: c'est l'abhinihita-svarita.

-o maintenu s'appelle pañcālapadavṛtti; *-e* maintenu, prācyapadavṛtti (RPr.).

121. La diphtongue *-ai* donne *-ā* (en hiatus); rarement la semi-voyelle est conservée (Kap.). De là la mauvaise réfection *gá ándhasaḥ* SS. = *gāyándhasaḥ* RS. VIII 33 4. L'hiatus est parfois évité par une contraction, même dans le texte restituable.

La diphtongue *-au* se maintient en général sous la forme *-āv*. Toutefois, devant un *ŭ-*, le second élément de la diphtongue (comme sous **119**) ne persiste que dans quelques traditions (TS. AS. Kap.) et s'efface ailleurs; il s'efface en toutes positions dans MS. KS. VSK. (cf. VPr. IV 124).

Aux cas directs du duel nominal, l'échange *-ā/ -au* n'est pas un fait de saṃdhi. Pas davantage, l'échange *-ā/ -au* du L. sg. Néanmoins la répartition primitive reflète des conditions phoniques : pour le L. sg., *-ā* devant consonne, *-āv* devant voyelle (*-ā* devant *ŭ-*); pour le duel de même, mais avec une situation de pause différente, cf. **236** et **272**.

122. Les pragṛhya. — Quelques voyelles finales échappent au saṃdhi : on les appelle les pragṛhya ou « (phonèmes) à mettre en évidence » (étant soulignés par *íti* dans le pdp.). Ce sont les finales longues (ultra-longues ?) du duel nominal en *-ī -ū -e;* le (rare) L. sg. en *-ī -ū* (non sans flottement), ainsi que le L. en *-e* du pronom *tvé* « en toi » (qui entraîne, au moins rédactionnellement, le pragṛhyatva de *asmé yuṣmé*); le N. pl. du pronom *amī́* (incertain); la particule *u* (sous la forme nasalisée *ūṃ*) dans le pdp. (d'après Śākalya) et la même particule contractée en finale

de *átho utó* et analogues; le V. sg. en *-o* (d'après les Pr. et d'après l'enseignement du pdp., mais non d'après l'usage textuel, si ce n'est dans la TS., qui lit *pito á* V 7 2 h et analogues). Le *-e* du duel verbal est en partie pragṛhya, mais à titre secondaire (analogie du *-e* du. nominal, lequel provient de *a* + *ī*) et avec abrègement presque constant, *parimamnáthĕ asmán* VII 93 6.

Le caractère pragṛhya, comme on voit, n'est pas absolu. De temps en temps, c'est la métrique seule qui le révèle, ainsi *ródasīmé* « ces deux mondes » VII 90 3 est à lire *ródasī imé* (de même, plusieurs fois, un duel nominal devant *iva*). L'abrègement (hors du cas précité de *-e* verbal) est rare. On est parti de finales rares, douées d'une lourdeur particulière par suite de leur structure préhistorique, et le mouvement s'est étendu à d'autres catégories.

On peut considérer qu'il y a pragṛhyatva au sens large là où, par exemple, un N. Ac. duel en *-ā* (**121** n.) demeure en hiatus devant voyelle, avec abrègement, comme dans *puruhūtădyá* (pdp. *-ā adyá*) cité **115**.

123. La nature de l'initiale joue quelque rôle dans le saṃdhi vocalique. On le discerne à plein dans le traitement de l'*a-* initial **120**. Accessoirement, dans le cas de l'enclitique *iva* « comme », dont l'élément initial est parfois absorbé par une voyelle précédente, sans qu'on soit justifié pour autant à poser une forme monosyllabique **va;* cf. **112** n. 2 **122** **140** sur la faiblesse de l'initiale de *iva,* entraînant des cas de synérèse.

Faiblesse de l'initiale de *evá* selon **116** n. 1.

VII. — *LE SAṂDHI DES CONSONNES*

124. Occlusives. — Les occlusives dont le traitement est à considérer sont celles qui ont été acquises à la pause **98** **99**, soit : *k* et *ṭ* (pouvant l'une et l'autre représenter *c j h ś* et *ṣ*), *t* et *p*.

Il y a une survivance isolée de *ś* en fin de membre antérieur **99** n. 2.

L'occlusive devient sonore devant une sonore quelconque, voyelle ou consonne, ainsi *vā́g devī* comme *vā́g yajñéna* ou *vā́g asi*, en partant de *vā́k* = *vā́c-* « voix ». Par l'effet de l'implosion propre à la finale, l'accommodation est donc plus poussée qu'en position intérieure. Si l'initiale est une nasale, la finale peut elle-même revêtir la forme nasale, ainsi *vā́ṅ ma āsán* AS. XIX 60 1, de *vā́k;* mais la RS. n'a que de rares exemples de cette évolution, ainsi *trikakúm niº* I 121 4 = *trikakúp*. En revanche, à la jointure du composé, la nasale est constante, ainsi *cikitvín-manas-* « à l'esprit attentif », cf. *cikitvít* **195**.

Extension de la sonore (et éventuellement de la nasale) devant un suffixe secondaire en *v-* ou (par imitation) en *m-* **204**. Devant un suffixe primaire, *a*) dans le type *dn* > *nn* **46**; *b*) isolément dans le groupe *vagnú-* et *vagvanú-* « bruit » *vagvaná-* « bruyant » de *VAC-*, inspiré des dérivés secondaires.

125. L'accommodation, dans le cas d'un *-t* final, va sensiblement plus loin.

a) Si l'initiale est un *l-*, le *-t* s'y assimile, *áṅgāl lómnaḥ* X 163 6 = *áṅgāt;*

b) même assimilation si l'initiale est une palatale *c- j-* ou *ś-*. Dans le cas de *ś-*, l'assimilation a lieu après que *ś-* est devenu *ch-*, c'est-à-dire s'est rapproché de la qualité occlusive de la finale, en intégrant une aspiration qui atteste la force aspiratoire propre aux sifflantes **10**. On a ainsi *tác citrám* ou *tác chréṣṭham*, en partant respectivement de *tát citrám* ou de *tát śréṣṭham* (nombre de mss, notamment d'AS., écrivent *táchréṣṭham* conformément à **57**).

1. D'après Śākalya l'Ancien (RPr. IV 4), l'aboutissement *ch-* se présente après toute occlusive; de fait, on le trouve sporadiquement, au moins après un *-ṭ*, *vípaṭ chutudrī* III 33 1 = *vº śutudrī*. Au contraire, d'après Śākalya (junior) IV 43, *ś-* initial se maintient.

2. Dans la MS., le contact *-t ś-* donne *-ñ ś-* par analogie de **131** : *úñ-śiṣṭa-* = *út-śiṣṭa-*.

126. Enfin un *h-* initial cède la place, en général, à l'occlusive aspirée de l'ordre de l'occlusive finale, ainsi *yád dha* = *yát ha*, ou encore *vā́g ghutā́ḥ* VS. XXXIX 5 = *vā́k hutā́ḥ*. C'est (avec le cas cité sous **125**) un des rares emplois où le saṃdhi des consonnes exerce une action altérante sur l'initiale.

Modifications dissimilatoires du lieu de l'occlusive finale en fonction du lieu de l'initiale **100**. Inversement, *samyák te* s'assimile en *samyát te* (passage obscur) TS. I 2 7 a, cf. **79**.

127. Nasale *-n*. — Un *-n* final (ainsi que *-ṅ* qui est rare, et théoriquement *-ṇ*), succédant à une voyelle brève, se présente sous forme géminée devant voyelle initiale, c'est-à-dire *-ann -inn* (seules finales en cause). Mais le mètre ne confirme en principe cette gémination que là où elle possède une justification étymologique, c'est-à-dire là où il y avait une dentale ou sifflante (ultérieurement tombée) : ainsi à la 3ᵉ pl. en *-an*, proprement *-ant* (cf. la 3ᵉ primaire *-anti*), au N. sg. animé en *-an*, proprement *-ants : úd āyann uṣā́saḥ* III 31 4 « les aurores se sont levées » est confirmé par le mètre, mais *vajrinn ójasā* I 80 11 « ô (dieu) armé du foudre, avec force... » ne l'est pas. Au V. sg. *maghavann* et analogues, de *maghávan(t)-* « généreux », la quantité de l'*a* préfinal est peut-être « moyenne ». En composition, la gémination n'a lieu que dans *āsánniṣu-* où *āsán(n)* est un L. sg. sans désinence, « qui a des flèches dans la bouche ».

128. Un *-n* (après voyelle longue) développe d'abord (ou plus exactement fait revivre) devant voyelle initiale une sifflante (dentale) devant laquelle, selon **66**, il revêt l'aspect de l'anusvāra-anunāsika. Ensuite la sifflante est traitée selon **135**, c'est-à-dire tombe purement et simplement après un *-ā* (intermédiaires théoriques *y* TPr. VPr., *ḫ* APr.), devient *r* après *ī ū ṝ*, *r* fonctionnant

ici comme ailleurs en tant que sonore de *s*. Soit, d'une part, *sárgāṃ iva* VIII 35 20 = *sárgān*, d'autre part *nṝṃr abhí* V 54 15 = *nṝn* (exemple unique pour *-ṝn*).

La pratique des textes (et surtout celle des mss) et l'enseignement des Pr. ne vont pas sans flottements. Ainsi *-ān* se maintient, quoique exceptionnellement, dans la RS. (*putrā́n ā́* X 85 45; noter *-ān* maintenu au subjonctif 3ᵉ pl., qui était primitivement *-ānt*, *gáchān ít* VIII 79 5), plus fréquemment par la suite; la solution *-ṃr* se raréfie; enfin *-āṃ* s'abrège en *-aṃ* dans nombre de mss, notamment dans MS. JS. Kap. (JS. connaît aussi *-uṃr* au lieu de *-ūṃr*). Il y a d'autre part extension du traitement, comme le confirme RPr., en présence d'une semi-voyelle ou d'un *h-*, ainsi *dásyūṃr yónau* I 63 4 = *dásyūn* (SS. n'attestant cette extension que devant *h-*).

1. Dans ce domaine, la confusion entre *ṃ* et *m̐* est grande; les mss du YV. préfèrent *ṃ*.

2. On rencontre quelques cas, sans doute inauthentiques, où *-n* (dans la finale *-ān*) tombe devant voyelle avec contraction : ceci se présente jusque dans des mss de la RS.

129. Devant une occlusive palatale, un *-n* final s'accommode au lieu articulatoire de l'initiale tout comme un *n* intérieur **66**. Ainsi *vájriñ citrábhiḥ* VIII 13 33 = *vájrin*, conformément aux Pr. Il y a, il est vrai, des exceptions nombreuses pour la position devant *c-* (*ch-*), laquelle comporte aussi (notamment AS. VS. TS.) l'insertion de la sifflante (palatale), avec même évolution que **128**. Ainsi *anuyājā́ṃś ca* X 51 8 = *anuyājā́n*. Les mss présentent aussi l'anusvāra pur et simple, ou bien la nasale dentale, ou la palatale : ceux d'AS. donnent *-ñś c-*. Dans la RS. on trouve côte à côte *asmā́n ca tā́ṃś ca* II 1 16 : la sifflante apparaissant d'ordinaire devant les particules *ca* et *cid* (du moins quand la finale est *-ān -īn*), c'est-à-dire là où il y a jonction étroite entre les deux mots intéressés. Le contact *-n j-* aboutit, dans nombre de cas, à *-ṃ j-*, parfois aussi à *-ñ j-* ou même à *-n j-* (sans changement).

130. Il y a une diversité analogue pour le traitement de *-n* devant *t-*. Ici la sifflante, si elle est insérée, est naturellement de type dental, *tásmiṃs tát* = *tásmin*. Comme précédemment (dans la RS. au moins), l'insertion apparaît surtout pour une finale *-ān* devant des enclitiques ou autres mots brefs formant jonction étroite (*-aṃs t-* exceptionnel RS.).

Enfin, devant un *p-*, la sifflante d'insertion revêt l'aspect du visarjanīya selon **143**, ainsi *nṝṃḥ pāhi* VIII 84 3 = *nṝn p°* (la MS. a *nṝṃṣ*, avec la sifflante cérébrale, qui était possible aussi selon **143**).

Ces adjonctions de sifflante ont commencé par les cas où il y avait une justification étymologique et se sont étendues ensuite de proche en proche. Elles font défaut dans certains textes, ainsi dans le paipp.

131. Devant une dentale sifflante dentale, un *-n* final (éventuellement un *-ṅ*) peut développer un *t* (un *k* s'il s'agit de *-ṅ*) comme phonème de transition, ainsi *tā́n* ou *tā́nt* devant *sám*, ou bien *pratyáṅ* ou *pratyáṅk* devant *sá*. Là encore, l'élément développé était organique dans certains emplois, et s'est étendu analogiquement. L'usage, partiellement décrit dans les Pr. (« selon certains », dit le RPr.), est flottant dans les mss; plus fréquent, par exemple, dans la SS. que dans la RS.

Devant une sifflante palatale, l'aboutissement est *-ñ* par accommodation selon **66**, mais on trouve plus souvent l'altération de l'initiale en *ch-*, ainsi *vajriñ chnathihi* I 63 5, plus souvent que *v° śnathihi*; *ch-* est analogique de **125**, tout en représentant peut-être authentiquement, en certains cas, un groupe ancien *-n t ś-* avec *t* d'insertion (en sorte qu'il faudrait rétablir comme graphie correcte *-ñś-* pour un ancien *-n*, mais *-ñch-* pour un ancien *-nt*).

1. Les mss donnent aussi, par négligence, -ṃ ś- ou (dans AS. SS.) -ṃ ch-. Sākalya (RPr. IV 13) rejette -ñ ch-.

2. Le contact -n l- donne -l̃ l- d'après APr. (les mss d'AS. varient). Sur le traitement devant les semi-voyelles en général, v. **128**.

132. Nasale -m. — Le traitement de -m final est plus linéaire.

Inchangée devant voyelle en règle générale, la nasale labiale s'accommode (comme en position intérieure **66**) devant une occlusive et une nasale, en adoptant le lieu articulatoire correspondant : ainsi *táṅ ghnanti* pour *tám; yán nipā́si* IV 11 6 pour *yám*, où le pdp. rétablit à tort *yát*. Mais, en fait, la plupart des mss et des textes imprimés représentent cette nasale assimilée par l'anusvāra, *ghnántaṃ mā́ śápantaṃ práti* I 41 8 = *ghnántam* et *śápantam*.

Devant une semi-voyelle et une spirante, qui n'ont pas de correspondant nasal, c'est l'anusvāra (-anunāsika) qui est nécessairement inscrit, *sáṃ yudhi* = *sám*. En théorie cependant, devant *y- l- v-*, la nasale est assimilée en *ỹ l̃ ṽ* (= semi-voyelle nasalisée).

C'est le paripanna-saṃdhi, auquel échappe le mot isolé *samrā́j-* (vieux composé) « souverain ». La solution par *m̐* domine dans MS. KS., celle par *ṃ* dans Kap. et cf. **12**.

1. Il y a trace dans la RS. de la chute de -m final devant voyelle avec contraction, ainsi *vā́jotá* VI 48 4 = *vā́jam utá*. Le fait, attesté surtout devant un mot faible (ainsi devant *iva* **123**), est tantôt noté dans la rédaction tantôt à restituer. *Asmā́kāsat* I 173 10 et analogues provient-il, comme l'indique le pdp., d'un doublet sans -m final de *asmā́kam*? Peu probable.

2. *Táṃ naḥ* AS. XII 3 12 (interprété variablement par les mss du pdp.) remonte à *tám* d'après l'un des deux APr., à *tát* d'après l'autre, cf. *tán naḥ* paipp.

133. Traitement de -r. — Pour obtenir le saṃdhi d'une finale

-s et -r (-r étant traité comme la sonore de -s, cf. **10**), il faut dans une certaine mesure considérer la forme authentique de la finale, non l'aboutissement -ḥ de la pause **102**. Contrairement aux autres finales, la langue a eu ici le souci de remonter à la finale originale et de maintenir la séparation, au moins partielle, entre les deux phonèmes. C'est ainsi qu'un ancien -r devant sonore se maintient (riphita-saṃdhi), ex. *prātár agníḥ* V 18 1 ; sauf à se résorber si l'initiale elle-même est un *r-* (nihata-saṃdhi), résorption qui comporte l'allongement « compensatoire » d'une éventuelle voyelle brève précédant le -r final, ex. *púnā rūpā́ṇi* AS. I 24 4, en partant de l'adverbe *púnar*.

Sous l'influence du saṃdhi (infiniment plus fréquent) -as > -o **137**, la finale -ar aboutit à -o dans *ū́dhaḥsu* **277**, dans *áhobhis*, etc., depuis la RS. récente (ainsi que *áho°* devant un r- initial, *áha(s)* devant un e- initial VI 48 7), et même dans l'adverbe *avár* « en bas », lequel est partout traité comme **avás* (d'après *parás*), sauf en un passage du Livre I où figure *avár maháḥ*. La 1re sg. aoriste (hapax X) *vám* suppose un doublet **vas* de la 2e 3e sg. *vár* **339**.

De même la finale (rare) -ār est traitée comme une finale -ā(s) dans *akṣā́ índuḥ* IX 98 3 (pdp. *akṣā́r*). — Inversement *ánar°* **72** et analogues **137**.

134. -r final devant une sourde s'affaiblit en -ḥ (c'est le vikrama-saṃdhi), ainsi *púnaḥ pátnīm* X 85 39 : *púnar*. C'est le traitement de pause qui est donc purement et simplement maintenu. Néanmoins il y a deux autres tendances qui vont à l'encontre :

a) le maintien de -r qu'on a dans *ā́var támaḥ* I 92 4 où il s'agit d'un -r devenu secondairement final, étant issu de -rt (aoriste de *VR̥-* 1) ; de même dans quelques composés anciens, *vā̆rkāryā́-* (I) n. propre, *dhūrṣád-* « situé au timon » (avec ū selon **37**), *svàrpati-* « maître du ciel » (donc -r de noms-racines ; les mantra ultérieurs normalisent, ainsi SS. lit en variante *svàḥpati-*) ;

b) l'accommodation de -r (comme s'il s'agissait de -s final) en sifflante palatale devant *c-*, en sifflante dentale devant *t-*; ainsi

pŭś ca I 189 2 = *pŭr*, *gīs tribarhíṣi* I 181 8 = *gīr*; c'est le vyāpanna-saṃdhi. L'assimilation de *-r* à *-s* entraîne la cérébralisation éventuelle selon **143**, *cátuṣpad-* « quadrupède », de *catúr-*.

Le maintien de *-r* devant *c-* n'a lieu qu'en composition, et dans deux formes seulement où le membre antérieur est *svàr°*. Mais il se peut que *-r* soit à restituer en phrase libre, au moins devant les mots faibles, en sorte qu'on doive lire par exemple **sasvar cit* pour *sasváś cit* VII 59 7.

135. -s devant sonore. — Devant une sonore, un *-s* final (après voyelle autre que *ă*) est remplacé par *-r* (riphita-saṃdhi), ainsi *agnír hótā* I 1 5 = *agnís h°*. Cet *-r* tombe (niyata), comme celui de **134**, si l'initiale elle-même est un *r-*, et une brève éventuellement pénultième s'allonge, ainsi *agnī rákṣāṃsi* VII 15 10 = *agnís r°*.

-r final est en somme le substitut de la sifflante cérébrale sonore (**ẓ*) attendue dans les groupes *-is -us -es*, etc. (devant sonore, cf. **73**). C'est un effet de la tendance « rhotacisante » du Veda. La sifflante sonore a prévalu (avant de disparaître sous l'effet de **73**) dans quelques composés dont le membre antérieur est la particule *dus*, le membre ultérieur commençant par une dentale sonore (y compris la nasale). Il s'agit de *dūḍábha-* « difficile à tromper » (= **duẓ-dábha-*), *dūṇáśa-* « difficile à détruire » (seul cas dans la langue de *ṇ* issu du groupe **ẓn*); encore *dūḍáś-* « impie » dans l'AS. (sur le passage de *d* à *ḍ*, v. **73**). Ce sont des survivances.

136. Le traitement en *-r* se produit par extension devant la désinence nominale en *bh-*, au lieu du *ḍ* attendu par **73** : *yájurbhis* de *yájus-* « formule rituelle ». Cependant on a *viprúḍbhis*, d'un thème radical en *-ṣ* (c'est-à dire où *ṣ* n'est pas secondairement issu de *s*), selon **99**.

1. Le traitement *bhūmy ā* IX 61 10, si, comme le veut le pdp., la forme de départ était *bhūmir*, serait insolite, Mais il y a d'autres interprétations : c'est un cas probable de saṃdhi par-dessus *-r* ou *-s* final, c'est-à-dire de « double saṃdhi », comme il en existe d'authentiques dans les mantra tardifs, et comme on en a présumé çà et là dès la RS. : ceux-ci toutefois tous douteux sauf là où le second mot en contact est la particule *iva*.

2. Dans les cas fort rares, où *-s* final a été précédé d'une consonne, il tombe devant consonne sonore : ainsi (en composition) dans *mandhātṛ́-* **103** et (devant une désinence en *bh-*) dans *púmbhis* I. pl. de *púṃs-* « mâle », en admettant que la forme ait existé à l'époque des mantra.

137. -as devant sonore. — D'une importance primordiale est le saṃdhi de *-as* final (devant sonore). Au lieu d'évoluer en *-az*, puis *-ar*, il donne un *-o* (traitement vélaire); c'est le praśrita-saṃdhi. On pourrait penser qu'il s'agit du même traitement *o* qu'on observe à l'état de traces à l'intérieur du mot, si cet *o* n'était suspect d'être secondaire **27**.

On a ainsi *náro ná* VII 103 9 = *náras*, *jātavedo ávāṭ* X 15 12 = *°vedas*. De même en composition, *tapojā́-* « né pour l'ascèse »; et devant *bh-*, *páyobhis* I. pl. de *páyas-* « lait ». C'est l'une des originalités du phonisme védique.

Soit par survivance, soit par réfection analogique, il est attesté isolément d'autres traitements :

a) un traitement en *-e* (conforme à **27** a), probable dans la formule *sū́re duhitā́* I 34 5 « la fille du soleil » (à côté de *sū́ro d°* VII 69 4); toutefois il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une finale de D. (exceptionnelle en fait dans le thème *svàr-*), cf. *sūnúḥ śrávase*;

b) un traitement en *-ā* (devant *r-* initial, selon **133**) dans la formule *pracetā rā́jan* I 24 14 « ô roi avisé » (les deux mots étant séparés l'un de l'autre par une fin de pāda); le pdp. donne *pracetaḥ* et le parallèle de TS. est *praceto :* une mauvaise interprétation a pu donner naissance à la forme.

Même saṃdhi possible dans *vibhárā ródasī* V 34 6, si le premier mot est bien à lire *vibháras*.

c) On a supposé un traitement *-ad* (cf. **72** n. 1) pour un *-as* en fin de membre ultérieur dans *(dvī)bárhajman-* « possédant double force »,

qui serait pour *°*barhaj-jman-;* mieux vaut admettre un thème compositionnel réduit *barha-*. Sur *jāgṛvádbhis* et les rares finales apparentées en *-vát,* v. **246**.

138. *d*) Un traitement en *-ar*, analogique des finales à *-r* authentique, est relevé dans *ávar astu* SS. = *ávo 'stu* RS. X 185 1 (de *ávas-* « aide » ; confusion avec l'adverbe *avár* **133**); dans *uṣarbúdh(a)-* « qui s'éveille au matin », par influence de *áhar-* « jour » : noter pourtant qu'un thème authentique en *-r* **63 253** est attesté à côté de *uṣás-* « aurore ». Enfin dans *ánar°*, **72**.

Dans les adverbes « mystiques » du type *jinvár* TS., il y a fausse coupe et influence du mot *svàr* « ciel » qui commande visiblement toute la liste.

139. Parmi les finales en *-as,* l'une est d'un type particulier, le N. m. sg. du pronom *tá-* (*etá-*) : *sáḥ* est la forme de pause (d'ailleurs rarement attestée), *sá* est la forme générale devant consonne, sauf en deux passages de la RS. où s'est introduite la forme *sás*, qui peut être analogique. La situation est plus complexe devant voyelle : on trouve *sá* en hiatus (donc, impliquant *sás*), mais souvent aussi *sá-* contracté, ainsi *saúṣadhīḥ* VIII 43 9, de *sá* + *óṣadhīḥ*. Devant un *a-* initial, pareillement, on a tantôt *só* (**140**), où *o* compte pour bref, tantôt (et moins souvent) *sá-*, c'est-à-dire la contraction, confirmée par la métrique. Il semble bien que la forme ancienne était *sá* (sans désinence), et que l'introduction de l'*s* est secondaire, tout au plus favorisée par l'existence d'un doublet sigmatique préhistorique.

La position en hiatus prévaut après la RS., et l'APr. par exemple ne reconnaît plus de contraction, le TPr. n'en signale qu'un seul cas.

140. Devant une voyelle initiale, le *-o* final **137** suit la même évolution qu'un *-o* originel **119-120**, c'est-à-dire qu'il se maintient devant un *a* initial et qu'il passe à *-a* devant une autre

voyelle. Ainsi, d'une part, *váco (a)suryà* VII 96 1 = *vácas*, d'autre part *turá iyām* VII 86 4 (lire *turéyām*) = *turás*. Même traitement à la finale du membre antérieur de composé, *itáūti-* **186**, *áyoagra-* « à pointe de fer », où pourtant s'accréditent quelques exemples de contraction secondaire, ainsi *pívopavasana-* VS. « enveloppé de graisse » = *pívas* + *upa°*. Mais pour interpréter l'apparent « double saṃdhi » de *vṛṣabhéva* VI 46 4 (pdp. *°bhá-iva*) = *vṛṣabhá(s) iva* et analogues, il faut tenir compte de la faiblesse propre à *iva* **123**.

1. Un traitement propre à MS. Kap. est l'allongement de *-a* (atone) devant une voyelle tonique, type *samídhā ádadhāti* = *samídha á°* « il amène des bûches ».

2. Le traitement *pūtáy emi* **119** laisserait présumer que le passage de *-as* à *-a* s'est fait par l'entremise de *-ay*, ce qui serait de toute manière une analogie des cas où la finale originelle était *-e*. On pourrait voir un autre indice de cette évolution dans *vásyaṣṭi-* YV. « quête de mieux-être » (RS. *vásyaïṣṭi-*), si l'on admet que cette forme repose sur une haplologie de **vasyay-aṣṭi-*.

3. Isolément : *mahó ādityán* X 63 5 (signalé RPr.), de *mahás*.

141. -ās devant sonore. — Le groupe final *-ās* perd la sifflante devant sonore, en conformité avec **72** ; ainsi *supippalá óṣadhīḥ* VII 101 5 = *°pippalás*. De même en composition : *ādaghná-* « qui va jusqu'à la bouche », de *ás* + *daghná-*. C'est un cas particulier du niyata-saṃdhi. Rarement la contraction est attestée, ultérieurement à la chute de *-s*, entre *ā* devenu final et une voyelle initiale, même similaire.

Sur le traitement en *-d* (parallèle à celui cité **72** n. 1 **137** c) dans *mādbhís,* v. ad loc.

142. -s devant sourde. — Devant une occlusive sourde possédant une sifflante correspondante, c'est-à-dire devant *c-* et *t-* (*ṭ-* initial étant pratiquement inconnu), un *-s* final s'accommode en *-ś* : ainsi *tebhíś cakṛmá* IV 2 14 = *tebhís;* ou bien se maintient sous forme dentale, *yás te*, passim.

Si l'on a affaire au groupe final *-is -us* et analogues, devant *t-*, groupe où la sifflante était cérébralisable selon **63**, le passage de *-s* à *-ṣ* (entraînant selon **60** a le passage corrélatif de *t-* à *ṭ-*) était à portée de main. En fait, on le trouve presque constamment en composition, ainsi *duṣṭára-* « difficile à traverser »; mais d'un mot à l'autre, il n'a prévalu qu'en cas de liaison étroite, c'est-à-dire là où le second mot en contact est un pronom enclitique ou terme accessoire, cf. d'une part *krátuṣ ṭám* V 35 1, d'autre part *vā́yus tatápa* VII 104 15. Donc *-s* demeure dental dans la majorité des cas. Après la RS., les traces de cérébrale vont se raréfiant (*agníṣ ṭapati* ŚB. IV 4 5 8 est fait d'après les nombreuses entrées de mantra en *agníṣ ṭád, ṭā́, ṭe, ṭvā*, etc.).

Par extension, on trouve *-aṣ ṭ-* dans Kap. III 1 (*antaṣ ṭe* pour *antas te*) XXVI 9 et ailleurs.

143. Devant un *k-* et un *p-*, il se produit dans des conditions analogues, soit le maintien de *-s* final (à savoir, après *ă̄*), soit le passage à *-ṣ* (à savoir, après une autre voyelle). Ainsi dans nombre de composés comme *paraspā́-* « qui protège au loin », *duṣkṛ́t-* « qui agit mal »; ou bien d'un mot à l'autre (mais à peu près uniquement dans la RS.), *yás pátiḥ* X 24 3 ou *níṣ kravyā́dam* X 162 2. Mais le traitement de pause (*ḥ*) s'introduit dès la RS., soit dans quelques composés où la jonction d'un membre à l'autre était sans doute moins étroite ou moins typique, soit dans les « juxtaposés » qu'on appelle āmreḍita **166**, soit enfin dans le saṃdhi externe. La nature du contact joue quelque rôle. Ainsi l'on a *divás pári* I 105 3 « du ciel », qui forme une liaison syntaxique, en regard de *giréḥ pravartamānakā́ḥ* I 191 16, où la liaison est l'effet du hasard; en āmreḍita, *páruḥ-paruḥ* TS. « membre à membre », mais *páruṣ-paruḥ* RS. et ailleurs; cf. aussi *rā́jasaḥ pāré* Vāl. 11 2, où le mss kaśmīrien donne *-as*.

L'usage est assez confus, surtout après la RS. : *-s* (*-ṣ*) domine en général, mais les Taittirīya préfèrent la forme de pause, au moins après un *a*, et des mss ont même la dittographie *-ḥs -ḥṣ*; de même Kap. lit *-ḥ*, même en composé; VSK. maintient la sifflante plus souvent que VSM., etc.

1. En théorie, le visarjanīya s'écrit sous la forme du jihvāmūlīya ou de l'upadhmānīya **13**; en fait, on rencontre rarement ces signes, sauf dans le paipp.

2. Par extension, *-aṣ p-* dans le paipp. ad VI 46 1, 52 1 et passim.

3. *Adó pito* I 187 7 (pronom *adás*) remonte sans doute à une particule *o* attachée au thème *ad* **287**. En revanche, *ito ṣiñcata* IX 107 1 repose bien sur *itas* : c'est une anomalie, signalée dans le RPr.

144. Si l'initiale est occlusive + sifflante, le *-ḥ* final s'obtient comme si le mot commençait par la sifflante, *śatákratuḥ tsárat* VIII 1 11. C'est l'effet inversé du traitement *t/st, k/sk* et analogues **70** a. Le visarga est sujet à tomber comme celui sous **145** : *ádha(ḥ) kṣárantīḥ* (sans *ḥ* dans VII 34 2, avec *ḥ* dans le passage parallèle de PB.). En composé, on a *divákṣas-*, pour **divaḥ-kṣas-* **263** n.

145. Devant une sifflante, *-s* final se maintient ou bien (devant *ś-*) s'assimile. Les Pr. enseignent tantôt *-s* (*-ś*) obligatoire, tantôt donnent le choix entre *-s* et *-ḥ*, c'est-à-dire entre le traitement lié et le traitement de pause : ainsi, d'une part, Śākaṭāyana dans VPr. III 8 (que confirme l'usage de VSK.), d'autre part Śākalya III 9 (que confirme VSM.). En fait, les mss divergent, et les éditeurs tendent à normaliser par *-ḥ*. Dès la RS. (Livre X), on avait d'ailleurs *vaḥ śivátamaḥ* X 9 2, de *vas*, et *naḥ sapátnāḥ* X 128 9, de *nas* (enclitiques).

Un cas intéressant est celui où la sifflante initiale est elle-même suivie d'une occlusive (sourde), autrement dit où l'on a affaire à *sk- st- sp-*. En ce cas, la sifflante finale tombe nécessairement d'après les Pr. et d'ordinaire aussi d'après les mss; ainsi *yá stāyát* AS. IV 16 1 = *yás*, N. sg. de *yá-*. C'est une application graphique de la dégémination **18**. Aufrecht laisse perdre la finale,

M. Müller la maintient. Les deux traitements coexistent dans les mss de TS. (alors que la perte de *-s* est constante dans ceux de MS.), mais *-ḥ* prévaut dans TB. (surtout en fin de pāda impair), *-s* en général dans KS. En composé, on a *iṣastút-* « qui loue l'offrande », $=$ *iṣaḥ-stút-* (pdp.).

Si la sifflante initiale est suivie d'une nasale ou d'une semi-voyelle, *-ḥ* se maintient (*yáḥ śruténa* TB. III 7 6 5) plus souvent qu'il ne tombe; de là quelques flottements et fausses analyses dans les pdp. Ici à nouveau, KS. conserve la finale, MS. la laisse tomber.

Perte en composition : *barhiṣád-* « assis sur la litière rituelle », où *barhi* a été senti comme un L. sg.; éventuellement *iṣídh-* **45**.

146. Maintien de la sifflante finale (éventuellement cérébralisée) devant la désinence *-su* dans *havíṣṣu* (exemple unique dans les mantra) de *havís-* « oblation » et dans plusieurs finales en *-assu* (réduites parfois à *-asu* **74**).

Enfin dans *duchúnā-* « oppression », le groupe final *-(u)ṣ* devant *ś-* (cf. *śunám* « salut ») a abouti à *-cch-* (écrit *-ch-* **57**) par analogie du traitement *-t ś-* **125**.

Le cas d'une finale *-ṣ* originelle (c'est-à-dire non issue de *s*) n'est attesté, après voyelle *a*, que dans *ṣáṣ-* « six ». En composition, devant une dentale sonore, le groupe *-aṣ* évolue en *-o* (cf. **27**) comme *-as* et d'après *-as*, mais avec cérébralisation de la dentale (**61**). Soit *ṣóḍaśa(n)-* VS. « seize » (mais *ṣodant-* cité Uvaṭa ad VPr. III 47). Devant suffixe secondaire, on a de même *ṣoḍhā* **57**.

147. Cérébralisation de *s*- initial. — Le traitement « interne » du type *iṣ* (*uṣ*) est valable aussi quand la finale est *-i* (*-u*, etc.) et que *s-* appartient à l'initiale.

a) D'abord et de manière à peu près constante, quand il s'agit du contact entre préverbe et verbe (c'est-à-dire préverbe en *-i* ou

en *-u*, y compris *níḥ* où le visarga est traité selon **63** comme non existant). Ainsi *ví ṣyati* de *SĀ-* (*SI-*). Dans le cas de *níḥ*, la finale du préverbe s'efface devant l'initiale *s* + occlusive **145**, ainsi *ní ṣṭanihi* VI 47 30 (pdp. et M. Müller *níḥ*). Comme sous **63**, le passage à la cérébrale est souvent freiné par la présence d'un *r* (*ṛ*) subséquent, *ví sṛja* de *SṚJ-* (toutefois on a *práti ṣphura* et autres formes de racines commençant par *s* + occlusive); ou par celle d'un *r* appartenant au mot antérieur, *pári santi* de *AS-* 1 à côté de *pári ṣanti*. Les dérivés primaires opèrent la cérébralisation comme les formes personnelles du verbe, et vont parfois même au delà.

La tendance à éviter la séquence *ṣ-ṣ* joue conservativement, ainsi *anuṣéṣidhat-* de *SIDH-*; de même, éventuellement, la séquence *ṣ-ṇ*, d'où *susanitā-* « générosité ».

148. *b*) De là *ṣ* se propage après une voyelle *a* dans *paryáṣasvajat* de *SVAJ-* (I) (seul exemple dans la RS.), c'est-à-dire à travers l'augment. D'autres formes de ce genre surgissent dans les mantra ultérieurs, *praty aṣṭhāt* KS. Kap. Āp., *vy àṣahanta* AS. selon APr., mais les mss sont flottants.

c) De même à travers un redoublement, à partir de AS. *ví taṣṭhe* (favorisé par le présent *tíṣṭhati*). Ainsi s'accrédite une fausse racine *ṢṬHĪV-* depuis *pratyáṣṭhīvan* AS.

d) Le processus est le même en composition nominale, où l'on a d'une part *góṣakhi-* « ayant des vaches pour alliées » (à côté de *gósakhi-* « allié aux vaches », tatpuruṣa !), d'autre part *hṛdispṛ́ś-* « qui touche le cœur » (maintien de *s* à cause de *ṛ*). La situation est confuse, donnant l'impression d'un certain arbitraire. Les cas de cérébrale diminuent après la RS. dans l'ensemble; cf. cependant *triṣaptá(n)-* AS. « trois fois sept » $=$ *trisaptá-* RS.

e) Extension du mouvement après un *a* dans *savyaṣṭhā-* AS. « qui se tient à gauche », fait sur **savyeṣṭhā-* et sur *ratheṣṭhā-* « qui se tient sur

le char » (°*ṣṭhā-* °*ṣṭha-* est commun); dans *upaṣṭút* **388** (la finale °*ṣṭut* est également commune). De même *prā́ṣṭi-* « cheval de volée » (*prá* + *sti-*) d'après *abhíṣṭi- páriṣṭi-*; *pṛtanāṣā́h-* « qui combat les ennemis » (et *ṣā́ṭ* N. sg. isolé (I); d'où Ac. °*ṣā́ham*) s'est constitué d'après les autres composés en °*ṣā́h-* cf. **10**. La présence d'une cérébrale finale a contribué sûrement à accréditer le *ṣ*, comme on le voit par le mot *ṣáṭ* « six », qui comportait préhistoriquement un *s-* dental.

f) Les avyayībhāva ont *ṣ*, du moins dans la RS. : *anuṣvā́pam* « en dormant »; les āmreḍita, faux composés, conservent *s* dental : *somé-some* « à chaque soma ».

Les mantra post-ṛgvédiques affectent une tendance légère à conserver ou à rétablir *s* dental.

149. *g*) Il se produit même qu'un *-i* *-u* final de mot, surtout appartenant à un terme étroitement lié au suivant, cérébralise un *s-* initial, si cet *s-* fait lui-même partie intégrante d'une forme verbale plus ou moins brève ou banale, d'une particule, d'un pronom monosyllabique. De là les groupes *hí ṣma, abhí ṣáḥ, abhí ṣantu, abhí ṣiñca, diví ṣán, ū ṣú*. Il n'y a pas d'exemple de *-iṃ* (*-uṃ*) *ṣ-*, mais quelques-uns de *-iḥ* (*-uḥ*) *ṣ-* (avec chute de *ḥ* **145**) *agní ṣṭave* VI 12 4 = *agníḥ* (*agní* Aufrecht, *agníḥ* M. Müller). Après la RS. le passage à *ṣ* se raréfie, survivant presque uniquement dans le groupe *ū ṣú*.

150. Cérébralisation de *n-* initial. — De manière analogue, *n-* dental passe à *ṇ-* à l'initiale des racines, par l'effet d'un *r* appartenant à un préverbe antérieur (prolongement de la cérébralisation intérieure **64**). Ainsi *prá ṇak* de *NAŚ-* 2. Le passage a lieu pareillement dans les dérivés primaires, ainsi *praṇetṛ́-* « conducteur », *práṇīti-* « conduite ». Il est freiné, comme pour *ṣ*, par la présence d'un *r* (*ṛ*) ou d'un *ṣ* dans la forme verbale (dissimilation préventive), ainsi *pári nakṣati* en face de *prá ṇak* précité.

Il s'étend en revanche à un *n* final de radical, dans *nír haṇyāt* de *HAN-* et analogues; à un *n* affixal dans *prá hiṇomi* (à côté de *prá hinomi*) de *HI-*; à un *n* de suffixe (primaire) dans °*pragāṇa-* « accès ». Cette extension est normale dans la RS., diminue quelque peu ensuite. L'usage est flottant dans les cas où le membre antérieur est un nom au lieu d'être un préverbe; *ṇ* domine dans les composés terminés par un nom-racine ou un nom verbal, type *vṛtraháṇam* (mais D. sg. °*ghné*) « tueur de Vṛtra »; *n*, même à l'initiale, domine dans les autres composés, type *trinā́bhi-* « à trois moyeux ». Parfois les mantra ultérieurs renforcent la cérébralisation, ainsi *triṇavá-* VS. « consistant en trois fois 9 »; il y a des variations d'un texte à l'autre.

151. Il arrive enfin que *n-* situé à l'initiale d'un enclitique passe à *ṇ* dans les conditions susdites. Il s'agit presque toujours du pronom *nas* : ainsi *asthūrí ṇau* VS. II 27 (mais cf. *a° naḥ* RS.), *prá nas* et *prá ṇas* se font équilibre. Le traitement s'étend à *n* intérieur dans l'enclitique *ena-*, ainsi *índra eṇam* I 163 2 (*enam* KS.) et même (cas extrême) dans un mot fort, *nṛ́bhir yemāṇáḥ* SS. (= *yemānáḥ* RS.). Variations selon les mantra et les textes; la JS. suit ici l'usage de la RS.

Passage de *n* à *ṇ* initial par l'effet d'un *-ṇ* final issu de *ṭ* : dans *váṇ ṇámaḥ* TA. V 8 3 = *váṭ n°*.

CHAPITRE II

FORMATION DU NOM

I. — *COMPOSITION*

152. Généralités. — La possibilité de grouper deux mots (le second étant un nom) en une seule unité morphologique est largement présente dans les mantra. En revanche, la jonction de plus de deux mots pleins (c'est-à-dire de deux mots dont le premier n'est pas un invariant ou un mot faible) n'intervient que dans des cas fort rares, où au surplus il existait un lien étroit entre deux des trois éléments en présence, donc, où le total est, non pas 1 + 1 + 1, mais (1 + 1) + 1, type *ádabdhavrata-pramati-* « veillant sur les lois infrangibles ». Après la RS., *súrūpavarṣavarṇa* TS. I 6 3 c « ô toi de belle couleur de pluie ».

Les signes formels du composé (samāsa) sont : l'unicité de ton ; l'insertion du mot antérieur (quand il s'agit d'un nom fléchi) sous la forme du thème nu. D'autres signes moins importants sont : la présence, d'un membre à l'autre, de types de saṃdhi différents de ceux existant entre deux mots indépendants ; de types morphologiques inusités hors de la composition ; de suffixes valables pour la totalité du composé. Mais aucun de ces traits — même pas les deux premiers — n'est constant.

153. Il advient encore que le membre antérieur régisse un mot extérieur, *árvato māṃsabhikṣā́m* I 162 12 « aumône consistant

en viande de cheval » ou forme apposition avec un tel mot, *odanám... lokajítaṃ svargám* AS. IV 34 8 « du riz qui conquiert le monde (du) ciel » (mais paipp. *svargyam*), *agnér devayajyáyā* TS. I 6 2 r ; cf. aussi *diví sádmabarhiṣaḥ* I 52 4 « ayant pour litière le siège (sis) au ciel » ; d'autres cas de ce genre demeurent à dépister. Ils sont à considérer comme exprimant la connexion sentie entre le composé (ou une partie du composé) et la phrase.

Traits accidentels : tmèse (au moyen d'une particule insérée) à l'intérieur de quelques n. propres à double ton (*śúnaś cic chépam* V 2 7 = Śunaśśepa) et notamment de dvandva **167**. Ellipse du membre ultérieur (le composé voisin portant déjà le même mot), *mitrótá* (pdp. *mitrā́ utá*) *médhyātithim* I 36 17 s'il faut entendre « Mitrātithi et Medhyātithi » et cf. **459** ; plus hardi encore *jaritṛṇā́m* VII 66 3 = **jaritṛpā́*, d'après *stipā́* et *tanūpā́* voisins ; plus aisé *mahādhané... árbhe* I 7 5 « pour un grand butin et pour un petit ».

154. La composition est de type largement traditionnel, conservateur, abstraction faite des formations de caractère banal où le membre antérieur est un préverbe ou un préfixe. Ce sont des dénominations stables exprimant soit des relations techniques, *kṛṣṇaśakuní-* AS. « corbeau » (*kṛṣṇáḥ śakúniḥ* signifierait « oiseau noir »), soit, plus souvent, des besoins décoratifs : épithètes caractéristiques des divinités. C'est le domaine essentiel des bahuvrīhi.

Il y a une forte proportion de noms propres ; une forte proportion aussi d'hapax, de thèmes obscurs, obsolètes. De toute manière, l'influence de la composition nominale sur l'orientation générale, voire sur la fabrication du vocabulaire, a été considérable (dérivés nouveaux, afflux de valeurs adjectives).

Mais (comparée à l'état post-védique) la productivité des composés demeure limitée. Les composés véritables (c'est-à-dire ceux formés de deux noms) ne constituent pas plus de 1/15 du vocabulaire pris dans son ensemble.

Plusieurs composés manquent à être résolus dans le pdp. et le « sen-

timent » compositionnel est déficient çà et là, soit pour le membre antérieur (d'où le type *gópatim̥ gónām* **457**), soit pour le membre ultérieur : d'où la suffixalisation de certains éléments : *-maya-* **225** (éventuellement *-ka-* dans *abhīka-* et analogues **195**), °*dheya-*, (cf. *bhāgadhéya-* Vāl. = *bhāgá-* « part » ibid.) et °*bhūya-* (depuis *amutrabhūya-* AS. YV. « fait d'exister dans l'au delà » = post-véd. **amutratva-*) (formations en *-ya-* selon **171**), °*yu-* **203**, °*gva-* et °*gvin-* après n. de nombre (et autres formations numérales citées **298**), °*iṣṭi-* dans *náviṣṭi-* « louange » d'après *gáviṣṭi-* « quête de vaches » et analogues.

155. Le membre ultérieur, qui porte la désinence globale, porte aussi le genre (mis à part les bahuvrīhi). Toutefois la valeur collective peut entraîner un genre nouveau, propre à l'état compositionnel, à savoir le neutre, dont la présence coïncide souvent avec l'élargissement thématique, ainsi *daśāṅgulá-* « longueur de dix doigts » (*aṅgúli-* AS. etc.) et les dvandva selon **169**. Même passage au nt. pour quelques composés non collectifs, comme *patnīśála-* VS. « hutte pour l'épouse » (*śálā-*).

La masculinisation (avec élargissement en *-a-*) des composés collectifs est rare : *ardharcá-* AS. « demi-strophe », *ahorātrá-* (pl. ou du.) VS. AS. « jour et nuit » (mais au Livre X : nt. pl. — ailleurs, nt. du.), comme substitut du f. *rátrī-*.

156. Accent. — Ceux des dvandva et des tatpuruṣa qui maintiennent la désinence du membre antérieur (**167 173**) conservent souvent un double ton **91**, qui confirme le caractère para-compositionnel de ces formations. Isolément, *nṛ́bāhúbhyām* « les bras de l'homme » (d'après *nṛ́śáṃsa-*? Qui lui-même est fait sur *nárāśáṃsa-* où le double ton s'explique par **173**) et quelques autres, notamment dans l'AS.

La masse des composés n'ont qu'un ton : à savoir :

a) le ton du membre antérieur : dans les āmreḍita, dans la majorité des bahuvrīhi, dans quelques séries de tatpuruṣa ;

b) le ton du membre ultérieur : dans la majorité des tatpuruṣa. En outre, un composé normalement accentué sur le membre antérieur transfère le ton sur l'autre élément quand 1) ledit membre est un monosyllabe (*adánt-* « sans dents » ; les tatpuruṣa faisant ici le transfert inverse, *ákṛta-* « non fait ») ; 2) quand ledit membre est un dissyllabe oxyton (notamment à finale *-i-* *-u-*), *tuvirádhas-* « aux dons puissants » : dans ce dernier cas il s'agit d'une translation analogue à celle qu'on trouve pour d'autres catégories grammaticales **87** n. **240** d.

1. Le ton fixé sur tel ou tel membre demeure en principe à la place originelle. Cependant il y a, surtout pour le membre ultérieur, une tendance assez marquée à l'oxytonèse. Quelques mots changent de ton systématiquement, ainsi *víśva-* « tout » (et *sárva-* après la RS.) devient *viśvá*° *sarvá*° (de même, devant suffixe adverbial) ; inversement *catúr-* « quatre » donne *cátur*°.

2. Les alternances flexionnelles **238** sont abolies quand le mot figure comme membre ultérieur, sauf tout au plus dans quelques monosyllabes sentis comme non-composés, ainsi *iṣ-* dans *préṣ-* « qui pousse en avant », I. sg. *preṣá* ; ou *sarvahṛdá* « de tout cœur » (ton adverbial ?).

3. Alternances de ton dues à des motifs sémantiques (rare **86**) : *bṛhadrathá-* « ayant un grand char »/ *bṛhádratha-* n. propre. Anarchique : *tuvimaghá-*/ *tuvímagha-* « très généreux », *ághnyā-*/ *aghnyá-* « vache ».

157. Membre antérieur. — Le membre antérieur consiste en un mot quelconque (autre qu'une forme verbale fléchie). Mais rarement un participe, plus ou moins rarement les noms verbaux (y compris les noms-racines, comme *śrútkarṇa-* « dont les oreilles entendent »), jamais les infinitifs (*śrótu*° **371**) et les absolutifs (*ācyādoha-* comme n. de sāman).

Dans les noms alternants **238**, c'est la forme « réduite » qui vaut, ainsi *pitṛyajñá-* « sacrifice aux pères » : pratiquement la même forme que celle usitée devant les cas faibles, comme on le voit dans les thèmes hétéroclites **277** sq., qui en composition utilisent la finale à nasale.

1. Toutefois on a la forme « forte » dans *ásṛk*° AS. (**277**), dont le lien avec *asán-* n'est pas nettement senti ; ainsi que (avec l'appui de la tendance thématisante) dans *māṃsa*° « viande » (à côté de *māṃs*°), *hṛdaya*° « cœur » (à côté de *hṛd*°).

2. Dans *pathi*° **257**, l'emploi de la forme « moyenne » est né du souci d'éviter une finale consonantique impraticable.

Les noms en *-an-* n'observent la forme *-(a)n°* attendue **35** devant voyelle et devant *v-* que dans de rares composés comme *vṛṣaṇaśvá-* (l. c.; *vṛ́ṣandhi-* anomal mais incertain); ailleurs il y a eu généralisation de la finale thématique, *brahmaudaná-* AS. « riz du brahmán ». Les noms en *i/an* **277** adoptent la finale *-i-*. Pas d'exemple de nom en *-in-*.

Le féminin (dans les adjectifs) n'est pas noté (*urvyūti-* **116**); *bṛhácchandas-* AS. « qui a la bṛhatī pour mètre » repose sur un doublet *bṛhát* cf. X 14 16.

158. Il arrive qu'une forme inconnue en simple, d'ordinaire une forme d'aspect « réduit », soit conservée comme membre antérieur : *ādaghná-* **141**, *jñubádh-* « pressant les genoux » **238**, *mandhātṛ́-* **20** (et *medhá-* **27**), *dámpati-* **176**, etc.

Incertain *śurúdh-* « richesse » (de **psu = paśú + rúdh-* proprement « qui fait croître le bétail »; aussi *śūghaná-* « qui tue le bétail » ?).

Mutilation de la finale dans *tilpiñja-* AS. (*tila-*) « sésame stérile », ainsi que (pour obtenir une finale thématique) *uśádhak* si le sens est bien « brûlant avidement » (*uśát-*), *apnarā́j-* « roi des acquêts » (*ápnas-*).

Typiquement compositionnelle est la forme *mahā°* « grand(ement) » en face de *máh-* et *mahá-*; elle est bâtie d'après le nt. *máhi* (alternance *ā/i*) **259**, qui figure lui aussi çà et là comme membre antérieur. Typiques encore *tuvi°* « fort(ement) » qui peut répondre au simple *turá-*; en face de *puru°* « très », il y a un adjectif simple *purú-*, mais dont l'usage se raréfie rapidement après la RS. (4 fois AS. contre plus de 200 fois RS.).

L'échange d'une finale *-i-* au membre antérieur avec *-ra-* en simple, illustré sans doute par *tuvi°*/ *turá-*, se retrouve dans *ákravihasta-* « aux mains non sanglantes »/ *krūrá-* AS. YV. « sang répandu »; *śviti°* (*śvityáñc-*) « blanc » (*śiti°* **68**)/ *śvitrá-*; *-u-*/ *-ra-* dans *ṛdu°* « mou »/ *ārdrá-* « humide ». Ce sont des survivances.

On trouve de temps en temps un élargissement thématique, notamment devant voyelle (donc, par souci euphonique). Le

point de départ est analogique. Ainsi *viśaujas-* VS. « qui a la force du peuple » sur *satyaújas-* voisin; *ṣaḍarcá-* AS. (mss) « groupe de six vers » sur *daśarcá-*; *aśvinakṛta-* VS. « fait par les Aśvin » sur **indrakṛta-* à déduire du même passage; *duradabhná-* AS. = prob. *dūḍábha-* **135**.

Śatádvasu- (I) « ayant cent biens » a glissé dans l'analogie de **184**.

159. Les noms adverbialisés figurent fréquemment comme membre antérieur : ils sont sujets à perdre, s'ils la possédaient, la finale *-m* d'Ac. sg., d'après la prévalence des formes sans désinence. Toutefois on trouve, devant voyelle, *satyámugra-* « vraiment vigoureux » (mais : *satyakarman* au même hymne), et même *śatámūti-* « aux aides à cent formes » (**296**, ou *śatám* adverbial ? Cf. **385** n. **1**).

Les adverbes proprement dits sont bien moins nombreux : type *itáūti-* **186** ou (avec *-m* maintenu) *araṃgamá-* « qui se met au service de » (mais : *arámati-* si le mot s'analyse bien en *áram* et *matí-* « pensée correcte »).

Les particules sont de deux sortes :

a) d'une part, le groupe important de mots qu'on retrouve en fonction de préverbes, éventuellement de prépositions **375** sqq.. Dans la composition nominale ils sont employés soit comme préverbes soit comme adverbes selon que le composé est de provenance verbale ou purement nominale; de la fonction adverbiale est à distinguer un sous-emploi prépositionnel **183**. Il y a eu plus d'un flottement entre ces diverses valeurs parfois voisines, plus d'une influence de l'une à l'autre.

Les particularités phoniques sont minimes : allongement de l'initiale de *ánu* dans *ānuṣák* **107** et dans quelques formations en *ánānu°*; réduction de *áva* dans *ogaṇá-* **4** (*úgaṇa-* VS. SS. s'expliquant sur le modèle de *ulokā́-* **8** ?); de *ápi* dans *pibdaná-* « foulant aux pieds » (incertain). Allongement de la finale **165**. Aucune de ces particularités ne se retrouve dans l'emploi en préverbe proprement dit.

160. *b*) D'autre part, le petit groupe de préfixes, limités ou peu s'en faut à la situation compositionnelle. Ce sont : la particule privative *a(n)*° **35**, qui figure surtout en bahuvrīhi ou devant nom verbal (notamment n. en *-ta-*), pour indiquer une valeur négative qui plus d'une fois équivaut à l'affirmation d'une valeur « positive » nouvelle; l'acte subi, l'acte susceptible d'être fait ou subi, sont en évidence.

ā° figure dans quelques mots **165**; *a*° est explétif dans *akravyád-* AS. = *kravyád-*, *adevayajana-* Āp. (mantra en *apārárum*). *Na*° négatif n'est attesté que dans de rares composés cristallisant des éléments de phrase. Enfin il y a trace d'un autre *na*° positif-intensif, *návedas-* « qui connaît bien ».

Ensuite *dus*° au sens de « mal » ou « peu », dans des composés en majorité de type « verbal ». *Su*° au sens de « bien » ou « très, beaucoup », ou simplement « consistant en » (*suvīra-* « [richesse] faite de héros »); c'est la seule de ces particules qui possède un emploi indépendant **438**.

Traces de *sva*° (selon **24**) comme doublet de *su*°, dans *svávṛkti* = *suvṛkti-* **118** et quelques autres mots plus ou moins sûrs, après la RS.

La particule *sa*° est un doublet du préverbe *sám* **380**. A l'origine, en composition nominale, *sam*° tonique s'opposait à *sa*° atone et *sam*° pré-vocalique (selon **21**) à *sa*° pré-consonantique. Mais la répartition sémantique a de bonne heure prévalu : *sa*° se spécialisant au sens de « associé à » et de « commun, même » (en bahuvrīhi ainsi que devant n. verbal, type *sayúj-* « lié avec »), tandis que *sam*° tendait à se limiter aux valeurs héritées de la jonction préverbe + verbe. Toutefois, quel que soit le sens, *sam*° demeure (au moins dans les mantra anciens) seul usité devant voyelle : *sāśanānaśaná-* « qui mange(nt) et ne mange(nt) pas » est du Livre X.

Il y a quelques exemples d'une particule *ku*° (rare dans les mantra anciens), plus ou moins péjorative, parfois mal distincte d'avec l'interrogatif (*kucará-* « errant au hasard »); d'où *kuya*° dans *kúyavāc-* (I) « parlant en barbare » (d'après *kúyava-* ?) et *kava*° dans *kavāri-* « avare », etc.

161. **Membre ultérieur.** — Le membre ultérieur est nécessairement un nom fléchi : tout au plus un invariant nominalisé (*aprati* « irrésistible », *ádevatra* « non tourné vers les dieux »), exceptionnellement une forme verbale personnelle **187**. Les participes n'entrent que dans des combinaisons d'origine verbale, c'est-à-dire après préverbes et assimilés.

Le nom n'est pas toujours employé conformément à l'usage en simple : ainsi une grande partie des noms-racines ne sont attestés qu'en composition, et la valeur qu'ils ont ne répond pas pleinement à celle qui est la leur hors du composé. Des noms présentent un suffixe inusité hors de la composition ou à valeur différente.

Comme au membre antérieur, il arrive que la forme du nom subisse une réduction : *purukṣú-* **78** (*kṣú* en simple étant rare et douteux), °*jñu-* comme **158**, °*ij-* **194**, °*tta-* (d'où *-tti-*) **363**. En général, la flexion des noms-racines est mieux conservée au membre ultérieur qu'à l'état isolé, attestant même des finales réduites qui n'ont pas ou n'ont plus d'accès dans la flexion simple, ainsi °*gu-* ou °*ri-* **261**. Cependant il y a un flottement dans °*pād-* **257**.

L'extension de la forme « forte » dans °*sāh-* °*vāh-* (aussi *suhārd-* **257**) **258** résulte de la prévalence du N. sg.; sur la finale *pa-* du type *anūpá-*, v. **20**; sur *párijman-*, **53**.

Hors même des noms-racines, la forme compositionnelle répond en principe à celle des cas « faibles » : on a ainsi °*śīrṣan-* comme G. Ab. *śīrṣṇás* **277** (°*śiras-* depuis AS.), °*dhanvan-* comme I. *dhánvanā* **278** (°*dhanús-* depuis AS.).

Mais l'élargissement *-ka-* **163** s'accommode de la forme non réduite ou thématisée : cf. *adantáka-* TS. VII 5 12 1 « dépourvu de dents », en face du dérivé *datvánt-* ibid. « muni de dents ».

162. Il y a survivance d'un allongement vocalique, soit sur la

syllabe initiale (V. *pṛthujāghane* « aux belles hanches »), soit sur une syllabe intérieure (*tvátpitāraḥ* TS. « qui t'ont pour père » : coïncidant avec le degré « fort ») et cf. **200**. D'un abrègement, d'ailleurs non confirmé par le mètre, dans *tryudhán-* « à trois mamelles » : *ū́dhan-*, et quelques autres.

La féminisation (dans les bahuvrīhi) s'obtient par l'allongement d'une finale *-a-*, *cittágarbhā-* « visiblement enceinte » (*gárbha-*). La masculinisation (ou : neutralisation), par l'abrègement d'un *-ā-*, *aśraddhá-* « sans croyance » (*śraddhā́-*), exceptionnellement d'un *-ī-*, °*taviṣi-*, de *táviṣī-* « force ». Ailleurs les formes de base se maintiennent (sauf *páti-* qui utilise °*patnī-* comme en simple **234**), même dans un cas extrême comme *saptásvasṛ-* m. « ayant sept sœurs », où le nom f. n'a pas de m. correspondant. Les cas difficiles sont évités par l'adoption d'une finale élargie en *-a-* ou *-ka-* (*-īka-* servant ainsi à masculiniser *-ī-*, mais la RS. a encore sans élargissement *híraṇyavāśī-* comme m. « à la hache d'or »).

163. Les samāsānta. — Certaines suffixes (samāsānta) sont employés pour élargir la finale d'un composé, surtout d'un bahuvrīhi : autrement dit pour noter la fonction compositionnelle (l'entrée dans la catégorie adjective d'un composé dont le membre ultérieur est un substantif), à l'exclusion de toute valeur proprement suffixale. Ce sont de simples signes, dont la présence a été en partie provoquée par des soucis d'ordre phonique, par le besoin d'une finale plus souple, apte à rendre le genre ou à porter la flexion.

On trouve en cet emploi le suffixe *-ka-* (atone), mais guère avant AS. (*vímanyuka-* « libre de colère ») et YV., TS. notamment; parfois *-i-* (*prátyardhi-* « qui a droit à la moitié »); plus souvent *-ya-* (*suhástya-* « aux belles mains », à côté de *suhásta-* non élargi), notamment dans les composés à préverbe régissant **183** (*úpamāsya-* AS. « se produisant chaque mois »). Mais l'élar-

gissement typique est *-a-*. On le trouve dans les bahuvrīhi de structure diverse, ainsi dans une masse de noms-racines, type *anakṣá-* « aveugle » (à côté de N. *anák* qui conserve une trace unique du thème de base **akṣ-*); dans d'autres noms à finale occlusive, comme *śatáśārada-* (*ā* selon **162**) « qui dure cent automnes »; rarement dans des noms en *-tṛ-*, comme *agnínetra-* VS. « qui a Agni pour guide »; peut-être *viśvā́nara-* « possédant toute force vitale » (de **nar-* « force », attesté aussi dans *sūnár-a-* « plein de vitalité »?). Si le thème de base est *-an-*, la nasale s'efface au moins dans *-man-* (tendance dissimilatrice **68** d), ainsi *devakarmá-* « œuvre des dieux », de *kárman-*, *chandonāmá-* VS. « noms des mètres » et surtout en bahuvrīhi, *priyádhāma-* (°*dhāman-* AS.) « aux institutions aimées ». Parfois hors des finales en *-man-* : ainsi dans *ṣaḍahá-* AS. « période de six jours » (collectif) [mais *sāhná-* AS. « qui dure un jour »] ou encore dans *bṛháddukṣa-* VS. (groupe de consonnes) « aux grands bœufs », dans °*há-* de °*hán-* (nom-racine) **258**.

1. Cet *-a-* prend éventuellement la place d'un *-i-* dans °*sakha-* « qui a pour ami... »; d'un *-u-* exceptionnellement dans *muhūrtám* « en un instant » si le mot s'analyse en *múhū* + *ṛtú-* (mais *vaibhūvasá-* n. propre s'explique par haplologie et *pautakratá-* n. propre est incertain).

2. En fin de composé, *-is-* et *-us-* sont en partie remplacés par *-i-* *-u* formaient des doublets nombreux en « simple » **202** sq. et cf. **244**.

3. Il y a encore un élargissement en *-as-*, en partie sur thèmes en *-a-*, *viśvábharas-* « portant tout », en partie sur noms-racines en *-ā-* à finale abrégée, *divákṣas-* **263** n., °*prajás-* AS. (mais *suprajā́s(tvá)-*, avec *ā* du N. maintenu, Livre X, « belle postérité »). Sporadiquement, *-in-* AS. VS. (*kunakhín-* AS- « aux mauvais ongles »); *-vant-* (*sutásomavant-* X = °*soma-*); *-mant-* (*divitmant-* = *divit-* « qui va au ciel »); *-an-* (*nikāman-* « désireux », attiré par la rime; *vṛṣṭidyāvan* **262**); *-(t)nú-* (*surūpakṛtnú-* « prenant de belles formes »), etc.

De manière générale, l'élargissement devient mieux attesté à mesure qu'on descend aux mantra plus modernes; mais il perd en même temps ses limites précises et dans une certaine mesure son authenticité.

Une autre fonction de *-a-*, voisine de la précédente, est d'accompagner la valeur collective (nt.), soit en « dvigu » **179**,

soit ailleurs, *savidyúta-* AS. « tonnerre ». Sans qu'il y ait à proprement parler de nuance collective, on peut joindre le cas de composés comme *supátha-* « bon chemin », *prápada-* « pointe du pied », qui sont aussi des nt.

164. Samdhi des composés. — La jonction phonique d'un membre à l'autre se fait d'après les règles du saṃdhi.

Il y a cependant quelques cas de non-jonction, tels qu'on les a ou pourrait les avoir à l'intérieur du mot; ainsi le maintien de la sifflante dans *viśpáti-* **99**, de la nasale dans *saṃráj-* **132**, de *-r* devant sourde selon **134**; ou bien la non-jonction, attestée aussi d'un mot à l'autre, est mieux conservée à la jointure du composé, ainsi *-s* devant sourde **143**.

D'autre part il y a trace de quelques saṃdhi particuliers, ainsi les formes en *dū°* = *dus°* **61 135** (aussi *duchúnā-* **146**).

Enfin il arrive que les composés présentent d'un membre à l'autre des saṃdhi plus poussés que le mot libre : ainsi le passage de *-s* final à *-ṣ* **142** (de *s-* initial à *ṣ-* **148**). Celui de *n-* initial ou même *-n-* intérieur à *ṇ-* **150** atteste la continuité des effets phoniques à distance.

1. Incidemment on relève le traitement *-y-* en partant de *-i-y-* (*hāryojana-* **113**; *syoná-* **45**), l'élision de *a-* (*pariṃśá-* **118**; analogues **115 116**), la chute de *y-* (*práüga-* **7**), la réduction de *ná[k]kṣatra-* **196**; l'alternance de support syllabique dans *dyukṣá-* « céleste »/ *diviṣṭi-* « sacrifice du jour », conforme à *dyúbhis*/ *divám* **76**.

2. L'haplologie **77** a lieu souvent en composition, mais simplement parce que les mots longs s'y prêtent plus commodément que les brefs.

165. Certains faits, qui ne relèvent pas du saṃdhi, ont leur place privilégiée à la finale du membre antérieur : à savoir, l'allongement de la voyelle selon **108**. Il est commandé, plus clairement qu'en phrase libre, par l'équilibre rythmique : ainsi *sanājúrā* (entre syllabes brèves) « vieilli depuis longtemps » en face de *sánaśruta-* « connu depuis longtemps » (mais cf. l'adverbe *sánā*), *tuvīráva-* « au bruit puissant » en face de *tuvirádhas-* « aux riches dons ». Le mètre confirme la longue et la requiert de place en place là où elle n'est pas écrite.

Néanmoins le rythme est loin d'être astreignant, loin aussi d'expliquer tous les allongements attestés. Il faut tenir compte *a*) de la nature du phonème qui suit : ainsi la longue est fréquente devant *v-* (toutefois les formes en *°vāh-* n'allongent pas la voyelle précédente, alors que celles en *°săh-*, en dépit du rythme, l'allongent); *b*) de la valeur du membre antérieur : la longue est relativement fréquente pour les finales de certains préverbes, de noms sentis comme adverbes ou cas figés.

1. Allongement d'*a°* privatif dans *ā́deva-* « impie » (à côté de *á°* plus fréquent), *ā́sant-* (pdp. *á°*) « n'étant pas » (allongement d'insistance, ou d'après celui de *sū°* = *su°*).

2. La longue est « compensée » dans *virāṣáh-* **42**; aussi *ṛ́cīṣama-* si le mot signifie « pour qui la mélodie (est chantée) sur la strophe ».

Plus rare, l'abrègement a lieu pour éviter une suite de longues, *amīvacā́tana-* « qui chasse le mal » (*ámīvā-*). Compensation par la nasale, *ūrṇaṃmradas-* Kap. I **11** et **15** « à la douceur de laine », de *ū́rṇā-* (*ū́rṇamradas-* RS.).

166. Classement des composés. — On distingue d'un côté les dvandva ou composés « copulatifs », de l'autre la masse des formations où la relation d'un membre à l'autre est celle de déterminant à déterminé; éventuellement, d'apposition à terme apposé, d'attribut à sujet. Dans ce vaste ensemble, les composés directs (ésocentriques), dits tatpuruṣa, s'opposent à ceux (exocentriques ou bahuvrīhi) qui se réfèrent globalement, à la manière d'un qualificatif, à un nom situé à l'extérieur.

Les āmreḍita sont la réitération d'une forme fléchie, avec ton unique situé sur le membre antérieur. La valeur est distributive, *gṛhé-gṛhe* « dans chaque maison » ou, en cas d'adjectif, généralisante *vāmáṃ-vāmam* « ce qu'il y a de plus précieux ». Il s'agit presque uniquement de formes au sg. (jamais au V.), les adjectifs étant plus rares. On compte

une quinzaine de formations dans la RS. Un procédé de substitution est attesté dans *áhardivi* « jour après jour ». Il existe des āmreḍita de pronoms **279 285 289 297** ; de verbes **383** ; de préverbes **381**.

De l'āmreḍita on est passé çà et là à un composé véritable obtenu en posant le thème nu du membre antérieur, ceci depuis la RS. récente, *carācará-* « qui s'étend au loin » : mais ces formes sont senties comme des intensifs à redoublement dissyllabique. D'autre part, *mahāmahá-* « très puissant » est une simple réduplication d'adjectif, à nuance superlative.

167. Les dvandva. — Les dvandva les plus anciens, les plus importants, consistent en l'association de deux noms animés (en général, des noms divins) avec (hors du V.) le double ton maintenu et, parallèlement, la désinence de duel sur l'un et l'autre membre, type *mitrā́váruṇā* « Varuṇa et Mitra ». Il s'agit nettement d'anciens juxtaposés, comme le montrent plusieurs phénomènes : séparation des deux membres, soit par des mots faibles, soit même par des mots pleins (*dyā́vā yajñaíḥ pṛthivī́* VII 53 1 ; exemple tardif *viṣṇū... varuṇā* ŚB. I 5 13) ; inscription du membre antérieur seul (autrement dit, duel dit « elliptique »), type *mitrā́* I 14 3 = Varuṇa et Mitra — c'est sans doute le type le plus archaïque et qui ne présuppose nullement la coexistence d'un composé ; inscription du membre ultérieur seul, au moins dans *pitárā* « père et mère » (avec maintien partiel du genre f. résultant de la prévalence de ce genre dans le composé *mātárāpitárā*, attesté d'ailleurs une fois seulement RS.) (cf. aussi *viṣṇū* KS. I 12 = Agni et Viṣṇu).

Jonction par « *ca* » : *pitárāmātárā ca* VS. IX 19, L'un des noms au V. du., l'autre (en contact ou non) au V. sg., *indrā yó vāṃ varuṇa* (mais pdp. *varuṇā*) VI 68 5 ; le second au N. sg. et coordonné, *mitrā́... váruṇaś ca* VIII 25 2. Le V. (isolé) *pṛthivi* « ô ciel et terre » peut s'interpréter comme un sg. ou comme un du. à finale abrégée.

168. Cette diversité se résorbe dans les mantra ultérieurs ; le groupe gagne en cohésion et se rapproche des composés ordinaires. Dès la RS. le double duel n'existait librement qu'aux cas

directs (y compris V.) ; aux cas obliques on avait le membre antérieur figé en *-ā* (*mitrā́váruṇābhyām*). Il y a tendance à perdre le ton du membre antérieur, à savoir dans *indrāgnī́* (où la finale du membre antérieur est indistincte) et (une fois) dans *indrāpūṣṇóḥ* (I) ainsi que (avec oxytonèse) *vātāparjanyá* (X). L'aboutissement est la perte de la désinence au membre antérieur (autrement dit, l'abrègement de *-ā*), *indravāyú* (deux ex. seulement dans RS.).

1. Glissements isolés : finale de G. sg. dans *diváspṛthivyóḥ* ; extension de *-ā* dans *ágnāviṣṇū* (V.) AS. et dans *pitāputraú* AS. « père et fils » (coïncidant avec un N. sg.).

2. Un seul exemple de nt. dans la RS. ancienne, *satyānṛté* (hapax) « le vrai et le faux ».

169. Rares sont les dvandva pluriels : le seul exemple vraiment ancien, *indrāmarutaḥ* (V.) « Indra et les Marut » a pour base un membre ultérieur qui est pl. par nature ; quelques autres ex., naturellement à ton unique, dans AS. VS. (cf. même *ṣáḍ dyā́vāpṛthivī́ḥ* AS.).

Aberrant *ahorātrá-* **155** ; *ukthāmadā́ni* AS. n'est sans doute pas un vrai dvandva, cf. *ukthā́ mad-* IV 33 10 *máda ukthā́ni* X 44 8.

Un autre type de dvandva est obtenu par la juxtaposition de
deux substantifs inanimés, à finale du sg. et valeur collective,
type *keśaśmaśrú* AS. « cheveux et barbe », généralement de
deux nt., *bhūtabhavyám* AS. « passé et futur ». La RS. ne pré-
sente qu'une seule formation, *iṣṭāpūrtá-* (nt.) « choses offertes en
sacrifice et choses données » (X), où la finale du membre anté-
rieur indique qu'on est parti d'un **iṣṭā́pūrtā(ni)* pl. (VS. *iṣṭā-
pūrté* au du.), à moins qu'il y ait analogie des dvandva animés.
168. Élargissement de la finale (autrement dit substitution de
-a- nt. à *-ā-*) dans *śirogrīvám* « tête et cou ».

170. Dans les dvandva à ton unique, l'oxytonèse prévaut de manière à peu près absolue, cf. les exemples précités ; il y a

maintien du svarita dans *brahmarājanyà-* (du.) AS. « un brâhmane et un noble ».

L'ordre des membres dépend de plusieurs facteurs, qui peuvent d'ailleurs se contrarier. Ou bien c'est le membre le plus important qui est en tête (*sū́ryāmā́sā* « soleil et lune »), ou bien c'est (règle plus commune et qui en cas de conflit prévaut) le membre le plus bref (*dyā́vāpṛthivī́* 79 fois, contre une fois *pṛthivīdyā́vā*). La précédence d'*indrā°* est due à la première de ces causes, celle de *mitrā°* à la seconde ; celle d'*agnī°* peut être en relation avec l'initiale vocalique et le timbre *ī* de la finale (le timbre *ū* dans *krátūdákṣau* VS., mais *dakṣakratū́* TS. dans un composé de type plus moderne ; la séquence *krátu- dákṣa-* est normale aussi en phrase libre RS., comme la séquence *mitrá- váruṇa-*). Sur *śūdrāryá-*, v. **394**.

Dans une mesure restreinte, il existe des dvandva adjectifs, servant à noter une qualité intermédiaire ; ainsi *nīlalohitá-* (X) « bleu-rouge » (ici à nouveau avec l'oxytonèse, qui toutefois manque dans deux ou trois formations plus récentes) ; deux qualités contraires propres à un même objet (*vācā́*) *virūpanítyayā* (ex. corr.) « avec (une parole) changeante et constante à la fois » (contesté) ; à un objet duel (*padbhyā́ṃ*) *dakṣiṇasavyā́bhyām* AS. « du pied droit et du gauche ».

Incertain *ṛtā́jātasatya-* « né selon l'Ordre et efficace » (?) ; *aghoraghoratara-* MS. (« non redoutable et très redoutable ») est le seul exemple védique d'un dvandva utilisant la forme négative et la forme positive (intensive) du même mot.

171. Les tatpuruṣa à valeur verbale. — Les tatpuruṣa à valeur verbale sont ceux qui vont de pair avec des expressions verbales : groupes régime + verbe ou bien préverbe + verbe, — sans que, naturellement, on puisse assurer qu'en tel cas donné l'expression synthétique émane d'un groupe analytique préexistant. Nombre d'entre eux sont de « faux » composés, en ce sens qu'ils ne proviennent nullement de la juxtaposition de deux mots,

mais qu'ils sortent d'un groupe qui en comportait d'avance les éléments, ainsi *práṇīti-* « conduite » ne vient pas de *prá* et *nīti-* (*nīti-* d'ailleurs est inattesté en simple), mais de *pra* + *NĪ-* : ce sont des dérivés plutôt que des composés.

Pour la forme, les tatpuruṣa « verbaux » ne se distinguent pas toujours nettement des tatpuruṣa proprement nominaux, les emplois suffixaux étant en partie communs et les valeurs souvent flottantes.

Le membre ultérieur est un nom à suffixe primaire (y compris le suffixe « zéro » **193**) notant l'agent ou l'action. Beaucoup de ces dérivés n'ont précisément d'autre fonction que d'entrer, comme membres ultérieurs, dans des composés appelés de ce fait composés synthétiques. Tel est normalement le cas des noms-racines, qui figurent après un substantif comme noms d'agent, type *havirád-* « qui mange l'oblation » ; après un préverbe, comme noms d'agent et aussi (plus rarement) d'action **193** ; on peut avoir substantif et préverbe simultanément (rare), *vā́tapramī-* « qui dépasse le vent ».

Outre les noms-racines, on trouve comme membres ultérieurs des noms d'agent à suffixe *-ana-* *-i-* *-van-* *-man-* — isolément d'autres encore — qui, dans l'emploi considéré, ne figurent pas hors de la composition ; aussi des noms d'action en *-ana-* *-tha-*. Mais dans l'une et l'autre fonction (surtout comme noms d'agent) le suffixe prépondérant est *-a-*, type *goghná-* « qui tue la vache » (v. le détail de ces emplois **196** sqq.).

Les noms en *-a-* et *-ana-* fonctionnent dans les expressions à valeur passive comme *suhána-* « facile à tuer » *duścyavaná-* « difficile à ébranler ». Il y a des expressions analogues à suffixe *-tu-*, type *suhántu-* « facile à tuer », où il semble qu'on ait affaire à la nominalisation d'un infinitif, **sú hántave* (**367**). Isolément : *durgṛ́bhi-* « difficile à saisir » *suśrúṇa-* « bien écouté, exaucé » *durmarāyú-* TS. « difficile à tuer ». La valeur passive se rencontre d'ailleurs aussi dans des noms-racines, mais surtout après un membre antérieur nominal : type *manoyúj-* « attelé par la pensée » ou *indrapā́(tama)-* « bu (par excellence) par Indra » (rare *suyúj-* « bien attelé », *parāvṛ́j-* « repoussé du clan » = *°vṛkta-*).

Seule une catégorie suffixale paraît entièrement réservée à l'emploi compositionnel : à savoir, les noms (nt.) en *-(t)ya-* et (f.) *-(t)yā-* (emploi de l'élément *t* conforme à **195**), qui fournissent des noms d'action parallèles aux noms-racines; ainsi *havirádya-* « fait de manger l'oblation » (sur *havirád-* précité); exceptionnellement après préverbe, *°antaruṣya-* « étape d'un voyage ».

Vocalisme radical au degré réduit : *°tū́rya-* « fait de vaincre » (avec *-ūr-* selon **37** n.). — Un trait coïncide avec l'adjectif d'obligation en *-ya-* **365**, à savoir le passage à *-e-* de l' *-ā-* final des racines : *°peya-* « fait de boire »; on a d'ailleurs aussi *°pā́yya-* (*-āy-* selon **31** n.) dans un dérivé de *PĀ-* 1 et dans quelques dérivés de *PĀ-* 2, qui fait penser aux finales en *-ā́yya-* des verbaux d'obligation. Sur le timbre *e-*, v. **31** n.

172. Hormis ces formations privilégiées, on trouve encore comme membres ultérieurs de composés verbaux des adjectifs en *-ta-* en assez grand nombre (tandis que les adjectifs parallèles en *-na-* ne figurent, du moins dans la RS., qu'après préverbe ou préfixe); ainsi que des noms en *-ti-* qui font pendant, dans l'emploi « actionis », aux adjectifs en *-ta-*.

-ta- est en général passif, comme à l'état simple; mais il est çà et là actif (transitif) là où l'emploi simple ne le comporterait pas : *kṛtádviṣṭa-* AS. « voulant du mal à la chose faite » (peut-être déjà dans RS. I *vā́japrasūta-* « qui assigne la récompense »). Le suffixe *-na-* également, dans *garagīrṇá-* AS. « ayant avalé le poison ».

D'autres suffixes primaires sont limités à l'emploi après préverbe, ainsi *-aka-* *-snu-* *-yas-* (*-iṣṭha-*). En revanche, on ne rencontre pas en composition les verbaux d'obligation (quelques rares exemples depuis AS.), ni les participes (sauf après préverbes, préfixes et éléments assimilés); presque jamais les noms en *-tṛ-* (le V. *doṣāvastar* est incertain : « qui éclaire de nuit » ?) ou en *-u-* (*girvaṇasyú-* du Livre X « qui se plaît au chant » est tiré d'un dénominatif tout fait **girvaṇasyati*).

Parmi les dérivés en *-a-*, certains portent une caractéristique

formelle irrécusable, à savoir un radical consistant en un thème de présent (éventuellement de passif, de causatif) : thème en *-ya-*, *punarmanyá-* « qui pense à nouveau », *avidriyá-* **38**; en *-ayá-*, *atipārayá-* « qui fait traverser »; en *-nva-* ou *-na-* (répondant aux présents en *-nu-*), *viśvaminvá-* « qui meut tout », *ādaghná-* **141**; en *-na-* (répondant aux présents en *-nī-*), *aminá-* « indestructible »; à « infixe », *vikṛntá-* VS. « qui coupe en pièces »; à redoublement, *āyurdáda-* AS. « donnant la vie », etc. Ce sont sémantiquement les formations les plus voisines d'une expression verbale (participiale). Normalement le membre antérieur, s'il est nominal, a valeur d'un Ac.; d'un N. dans *vrātyabruvá-* AS. « se disant un vrātya »; d'un I. dans *dānupinvá-* « qui gonfle de rosée ».

173. Un trait essentiel de cette série est précisément la conservation d'une désinence d'Ac. (sg.) au membre antérieur : type *viśvaminvá-* (précité), ou *samudramīṅkhaya* (V.) « qui agite l'océan ». Des considérations euphoniques (initiale du membre ultérieur vocalique) et rythmiques (première syllabe légère dudit membre) ont consolidé la désinence, qu'on trouve encore devant quelques noms-racines (*dhiyaṃdhā́-* « qui met sa pensée », d'après *dhíyaṃ dhuḥ* X 46 5) et surtout devant toute une série de dérivés primaires en *-a-* (*-i-*), type *abhayaṃkará-* « créant la sécurité » (c'est ici surtout que la question du rythme se pose). Le membre antérieur (nominal) est terminé par *-a-* en général, éventuellement par *-i-*.

1. Il existe une finale en *-m* anomale dans *bhakṣáṃkṛta-* TS. « objet de jouissance » *yudhiṃgamá-* AS. (sur L. *yúdhi*) « qui va au combat » *makṣuṃgamá-* « qui va vite » (sur l'adverbe *makṣū́*) *hṛdaṃsáni-* « qui gagne le cœur » (*hṛd* nt. !). Mais *rathaṃtará-*, n. d'un sāman, a probablement un thème **rathan* comme membre antérieur (« qui traverse en char »); de même *śakambhará-* AS. n. pr. doit venir de *śakán-* **277** b.

2. Ac. pl. dans *huraścit-* « qui connaît les ruses » et *vipaścit-* (*vipodhā́-*) « qui connaît les incantations », cf. *vipaścitaḥ... vipo jánānām* VIII 1 4.

Les autres cas sont faiblement représentés, et la provenance verbale moins nette. On a le L. sg. dans *diviyáj-* « sacrifiant au ciel » *ratheṣṭhā́-* **148** et quelques autres ; L. pl. *apsujā́-* « né dans les eaux » (*áp-* est normalement du pl.) ; L. virtuel *uṣarbúdh-* « qui s'éveille à l'aurore ».

Incertain *sutékara-* (« qui s'active au pressurage » ?). L'I. est attesté dans *girāvṛ́dh-* « qui croît par le chant », cf. *vardhase girā́* II 1 11. Le G. (objectif ou subjectif) dans *nárāśáṃsa-* (double ton !) = *narām° « louange (que) les hommes (reçoivent ou décernent) » **253** (cf. *śáṃso narā́m* VI 24 2). L'Ab. et le D. dans quelques exemples plus ou moins probants.

174. Les tatpuruṣa à valeur nominale. — Un deuxième groupe de composés englobe les formations qui, quelle que soit l'origine des éléments en présence, ont d'un membre à l'autre une connexion de caractère nominal.

On trouve ici, comme membres ultérieurs, des adjectifs quelconques ayant pour régime le nom qui les précède, *yajñádhīra-* « qui s'entend au sacrifice » *góśrīta-* « mêlé de lait » *śivāpará-* AS. « autre que propice ». La valeur « comparative » apparaît depuis *śúkababhru-* VS. « rougeâtre comme un perroquet » (*vṛkadváras-* RS. « fonçant comme un loup » ?).

1. La relation est appositionnelle dans *saptáśiva-* (I) « favorable(s) en tant que sept » ; d'ordinaire adverbiale quand le membre antérieur est lui-même un adjectif, *aprāmisatya* (V.) « indestructiblement vrai » ; ici appartiennent les formations assez nombreuses en *mahā°* (*mahi°*) « puissamment ».

2. Le maintien d'une désinence au membre antérieur est rare. On a le L. sg. dans les n. propres *gáviṣṭhira-* (« fort en bétail ») et *nā́bhānédiṣṭha-* (double ton) (« les plus proches par le nombril ») ; en outre, l'I. semi-adverbial dans quelques composés.

Le membre antérieur peut encore être un invariant qui conserve ou reçoit une valeur adverbiale (*satómahānt-* « également grand[s] ») ; notamment, un préverbe. Le préverbe devant adjectif indique surtout un degré, ainsi *áti* « très » ou « trop » (mais

l'emploi n'est pas attesté avant le YV. et se développe ensuite rapidement) ; *úpa* « approximativement » dans *upottamá-* AS. « pénultième » ; *prá* « très » dans *prāśú-* « très rapide » ; *ví* « très » dans *vímahī-* « très grand » ou « diversement » dans *vyènī-* « bigarrée » ; « non » **300** n. Au total les emplois sont peu productifs ; plusieurs n'apparaissent que dans les mantra les plus tardifs.

175. Plus souvent, c'est un substantif qui figure comme membre ultérieur. Les deux noms en présence sont alors en apposition s'il s'agit de deux substantifs (depuis *puruṣamṛgá-* VS. « antilope mâle ») ; en rapport d'épithète à nom si le premier est un adjectif (*candrámas-* « mois brillant », d'où « lune »). Ces composés ne sont pas fréquents : on les rencontre là où il s'agit d'établir une dénomination stable ou typique, *saptarṣáyas* (pl.) « les Sept Sages ».

Noter *mahenadi* (V.) **180** « ô grande rivière » ; *madhyáṃdina-* « midi » (membre antérieur à finale adverbiale et à ton modifié) ; *pitāmahá-* (adjectif postposé) « grand-père » AS. YV. est fait sur *mahāmahá-* **166**.

Des emplois productifs sont ceux après préfixe (*amítra-* « ennemi », *súbrāhmaṇa-* AS. « bon brâhmane ») et après préverbe ; le préverbe indiquant ici la situation locale ou temporelle. Ainsi *ádhi* dans *adhirājá-* « roi suprême » ; *antár* dans *antardeśá-* AS. « région intermédiaire » ou *antaḥpātrá-* AS. « intérieur du vase » ; *ápa* dans *áparūpa-* AS. « difformité » ; *úpa* dans *upapatí-* VS. « amant » ; *ní* dans *nipādá-* « dépression de terrain ». Les emplois les mieux attestés sont avec *prá* « en avant » (dans le temps, l'espace ou figurément), *práṇapāt-* « arrière petit-fils » *prā́yus-* MS. « âge avancé » (RS. *áprāyus-*) *pradíś-* « région du ciel » (« région intermédiaire » AS.), distinct du tatpuruṣa « verbal » *pradíś-* « injonction ». Puis *práti* « contre », *pratidīvan-* « adversaire » ; *ví* « de manière centrifuge » (nuances diverses), *vívāc-* « contestation » *vímadhya-* « milieu ».

Sám est ici le double strict de *sa°* **160**, sauf dans *saṃvatsará-* « année (complète) » et quelques autres. Une nuance collective, avec élargissement, figure dans *saṃgavá-* « temps où les vaches se rassemblent ».

176. Reste l'association attendue d'un substantif déterminant (à valeur de G. notamment) et d'un substantif déterminé. Dans la RS. ancienne ce type de composé est assez limité. En valeur de G. on ne trouve guère que, d'une part, quelques formations où le premier nom désigne la matière, *drupadá-* « pièce de bois », d'autre part, le groupe massif des composés en *°pati-* (f. *°patnī-*). Dans *viśpáti-* **99** la forme de la finale du premier membre souligne le caractère ancien, essentiel, de la jonction. Ailleurs une désinence intérieure (en -[*a*]*s*) s'est souvent maintenue ou rétablie, avec double ton (au moins dans la RS.), *vánaspáti-* « arbre » (de *ván-*); il y a à la fois ton double et ton unique dans *jáspati-* *°páti-* « chef de famille »; ton double sans désinence intérieure dans *śácīpáti-* « maître de la force ».

Ces composés accumulent les anomalies. Il y a un *-s* analogique dans *ráthaspáti-* « maître du char » (à la rigueur sur un thème **rathas* = **rathar*) et autres; secondaire *gnā́spátnī-* sur un **gnā́spáti-* « époux d'une femme divine ». La désinence intérieure est indiscernable dans *dámpati-* « maître de maison » **101 260**, sous l'influence duquel, contaminé avec *jāyāpatī* (du.) Kap., est issu *jāyaṃpatī* (du.) KS. « époux et femme » (dvandva).

La finale de G. est également maintenue dans *divodāsa-* n. pr. (ton unique), dans *apā́ṃnápāt* (composé?) n. pr., sur lequel est bâti *tánūnápāt-* (ton double!). Finale de L. dans *svapneduṣvapnyá-* AS. « mauvais rêve dans le sommeil »; de D. *dásyavevṛ̥ka* (V.) n. pr.

Au Livre X apparaissent quelques formations nouvelles, *rājaputrá-* « fils de roi » *mátsakhi-* « mon ami » (thème pronominal) *indrasenā́-* « arme d'Indra » (seul ex. védique avec un n. de divinité au premier membre), etc. Plus tard : *rājādhirājá-* TĀ. « souverain des rois », etc.

177. Accent des tatpuruṣa. — Le ton, normalement sur le membre ultérieur (**156** b), comporte une tendance très marquée à l'oxytonèse. Ainsi notamment dans les finales en *-a-* (*-ā-*), cf. *indrasenā́-* précité en face de *sénā-;* et dans nombre d'autres. Tendance contrecarrée par la tendance inverse qu'ont plusieurs catégories suffixales à maintenir le ton à la place où elles le portaient dans l'emploi « simple », ainsi les noms en *-van- -man- -ana- -i-*, ex. *sutárman-* « qui traverse bien » *keśavárdhana-* « qui fait pousser les cheveux » *pathirákṣi-* « qui protège le chemin ». Exceptionnellement un ton final est transféré sur la pénultième, *yamarā́jya-* AS. VS. « royaume de Yama » (*rājyá-*).

Le ton sur le membre antérieur — qui, sauf exception, ne comporte pas de modification de place — s'est accrédité dans un certain nombre de cas. D'abord dans la plupart des composés à finale *-ta-* et *-ti-* (tatpuruṣa verbaux); puis, du moins dans la RS., la plupart des composés en *°pati-* (*°patnī-*), pour autant qu'ils n'ont pas le double ton; dans ceux à membre ultérieur adjectif; enfin dans ceux où le membre antérieur est un préfixe ou une particule à valeur faible (sur les préverbes employés en tant que tels, v. **189**).

Dans ces diverses catégories le ton antérieur a pu se fixer sans difficulté, soit parce qu'aucune confusion n'était à redouter avec les bahuvrīhi du côté de la structure, soit parce que les bahuvrīhi dans les formations correspondantes avaient inversé le ton **156** b.

Au total, la situation est plutôt confuse, et les rares groupements cohérents des mantra anciens (ainsi les formations sous **173**, oxytones) ont été plus ou moins brouillés par la suite.

178. Les bahuvrīhi. — Ces composés se comportent syntactiquement comme des épithètes, ou mieux, comme l'équivalent de propositions relatives descriptives, se référant à un nom extérieur, exprimé ou implicite. Des exemples sont : *áśvapṛṣṭha-*

« qui est à dos de cheval » *parjányaretas* « né de la semence de Parjanya » *śatáśārada-* **163** *viśvákṛṣṭi-* « concernant tous les établissements » *śū́ravīra-* « qui change les hommes en héros » *sādhvaryá-* (prob.) « par quoi les Aryens ont le succès »[1]. La relation est, on le voit, des plus variables. Ce qui domine cependant est la relation d'appartenance : *tuvibrahman-* « qui possède des formules puissantes »[2].

1. La différence avec les tatpuruṣa est donc extérieure à la structure propre du composé et, le ton excepté, nombre de bahuvrīhi coïncident avec des tatpuruṣa, cf. en face de *rājaputrá-* **176** : *rā́japutra-* « qui a des rois pour fils ». Parfois la distinction est mal perceptible, *uruśáṃsa-* « qui parle au loin » ou « dont la parole (va) loin », *kṣatraśrī́-* « ornement des kṣatriya » ou « exerçant glorieusement le kṣatra ». De *ghṛtásnu-* « ayant la graisse (sacrificielle) sur le dos » on a glissé à *ghṛtasnú-* « ruisselant de graisse », fait sur un élément *snu-* adapté de *SNĀ-*.

2. Portant le sens possessif, le bahuvrīhi dispense d'un suffixe secondaire d'appartenance : *ajavá-* « lent » s'oppose ainsi à *javín-* « rapide » II 15 6, *amanás-* à *manasvín-* TS. VII 5 12 1. Le seul suffixe qu'il admette est l'élargissement en *-a-* **163**, ou tout au plus un suffixe possessif pléonastique, qui masque le caractère bahuvrīhi du composé, *kunakhín-* **163** n. et analogues.

179. Le rapport d'un membre à l'autre est le plus souvent attributif (épithète + substantif), *ugrábāhu-* « aux bras puissants » *bodhicákṣas-* MS. IV 12 2 « au regard éveillé » ; sur éléments obsolètes, *kalyā́ṇī-* f. « belle » (proprement « au beau coude »). En second par la fréquence vient le groupe de composés appositionnels, *índraśatru-* « dont l'ennemi est Indra » *yajñáketu-* « qui a le sacrifice pour flambeau » (composés dits parfois d'identification); nuance comparative, *vṛkṣákeśa-* « dont les arbres sont comme des cheveux » (rare); plus rare encore est la relation copulative, *stómapṛṣṭha-* VS. « contenant un stoma et un pṛṣṭha » (semi-āmreḍita *áhardiva-* VS. « qui dure jour et nuit »). Un troisième grand groupe est celui où le membre antérieur a valeur de régime, *vájrabāhu-* « ayant le foudre en mains » *niyúdratha-* « ayant un char avec attelage » *jarā́mṛtyu-* AS. « dont la mort a lieu par vieillesse » ; les relations les plus fréquentes sont celles de G. (*pátikāmā-* AS. « qui a désir d'un époux », ou, avec nuance comparative très fréquente, *ū́rṇamradas-* **165** *góvapus-* « qui a forme de vache ») et de L. (notamment avec n. de partie du corps au membre ultérieur, *vájrabāhu-* précité).

Le principe du bahuvrīhi est que le membre ultérieur soit un substantif. Cependant on peut avoir un adjectif pris substantivement, tout au moins un adjectif indiquant rang ou degré, *yamáśreṣṭha-* AS. « ayant Yama pour (élément) le meilleur » *avaraspará-* (avec finale *-s* d'après *parás*) « où le plus bas devient le plus haut » et cf. **300** n. On doit reconnaître dans *góagra-* « commençant par des vaches » *aśvabúdhya-* « se terminant par des chevaux » *ásthibhūyas-* AS. « consistant surtout en os » l'amorce des composés classificatoires du sanskrit ultérieur.

L'alliance d'un nom de nombre et d'un substantif donne lieu à un type appelé dvigu, qui comporte parfois des valeurs sémantiques particulières, ainsi *tryávi-* « âgé de (la période correspondant à) trois (gestations de) brebis » ; les dvigu se présentent d'ordinaire en valeur de substantifs neutres collectifs, type *triyugá-* « (l'ensemble de) trois générations » ; avec élargissement en *-a-*, *ṣaḍṛcá-* (°*arcá-*) **158**. D'ailleurs la substantification des bahuvrīhi, quoique peu fréquente, est attestée comme celle d'adjectifs quelconques, naturellement au nt. (généralement dans des mots à finale *-a-*, et volontiers après un membre antérieur en *a*[*n*]° priv.), ainsi *anamitrá-* AS. VS. « non-inimitié » *nikilbiṣá-* « absence de péché » ; finale *-u-* *pitṛbandhú-* AS. « parenté paternelle ».

180. La désinence intérieure se maintient çà et là, ainsi le G. (sg.) dans *rāyáskāma-* « qui désire la richesse », l'I. (semi-adverbial) dans *krátvāmagha-* « qui donne selon ses forces » *dhiyā́vasu-* « riche en prières » ; L. prob. dans *ṛ́cīṣama-* **165** et quelques autres (cf. aussi *āsánniṣu-* **127**).

Aberrant le maintien du V. dans *mahemate* « ô toi de grande intelligence » (cf. *mahenadi* **175**), alors que le V. usuel est *mahi* (rythme). L'Ac. *tvā́m* dans *tvā́ṃkāma-* « qui t'aime » forme un exemple unique (dans la RS. au moins) de rection de type verbal, partant de l'expression analytique *mā́ṃ kā́mena*.

181. Les préverbes sont fréquents comme membres antérieurs. Conformément à la valeur foncièrement « nominale » des bahuvrīhi, ils notent la situation locale ou temporelle (aussi, figurée) comme ceux de **175**, mais plus particulièrement, le mouvement propre à l'objet qu'ils accompagnent : les choses se passent comme si le préverbe était le support d'un adjectif verbal, que *úd* par exemple fût pour *udgata-*, *sám* pour *saṃhata-*, etc. On a ainsi *áti* (rare) dans *átyūrmi-* « dont la vague déborde » ; *ádhi* dans *ádhiratha-* « qui a un char en sus » (autres nuances : *ádhinirṇij-* « qui porte un ornement » *ádhyakṣa-* « qui surveille ») ; *antár* dans *antardāvá-* AS. « qui a le feu à l'intérieur » ; *ápa* dans *ápodaka-* « dénué d'eau » ; *abhí* dans *abhívīra-* AS. « entouré de héros » ; *áva* dans *ávatokā-* AS. « qui a eu un avortement » ; *ā́* dans *ā́manas-* AS. « favorable » ; *úd* (opposé à *ní*° TS. I 6 2 g) dans *útsaktha-* VS. « qui ouvre les cuisses » ; *ní* dans *nímanyu-* AS. « dont la colère s'est apaisée » ; *nís* dans *nírmāya-* « qui a perdu son pouvoir » ; *prá* dans *prāśṛṅgá-* VS. « aux cornes proéminentes » ou *prámaṇas-* AS. « attentif » ; *práti* dans *prátiveśa-* « qui habite en face » (autres nuances, *prátirūpa-* « de même forme » *prativartmán-* AS. « qui suit la voie opposée »). *Ví* est particulièrement fréquent, avec les acceptions de : dispersion, extension, séparation, écart : *vikarṇá-* AS. « aux oreilles écartées » *víhāyas-* « à la force étendue » *vyadhvá-* AS. « qui est à mi-chemin » *vívrata-* « aux lois divergentes ». L'acception privative commence tout juste à apparaître dans les mantra anciens. à savoir dans *vyènas-* » qui est sans péché ». Enfin *sám* (ex. : *sáṃhanu-* AS « qui serre les mâchoires ») n'a pas de contre-partie en *sa*° (**160**) pour signifier « qui tient ensemble ».

Parmi les nombreux autres invariants, adverbes ou particules, figurent ici à nouveau les « préfixes », tels que *a(n)*° dans *apád-* « sans pieds », *ku*° dans *kúyava-* « qui donne mauvaise récolte » (ou tatpuruṣa?), *su*° et *dus*°, enfin *sa*° au sens de « joint à, associé avec », *sálakṣman-* « ayant les mêmes marques » (rarement *sam*°).

Parmi les adverbes, citons *viśvayā́mate* (V.) (ex corr.) « dont la pensée va partout » (VIII 68 2); *itthā́dhī-* « dont l'esprit est tourné de ce côté », cf. *itthā́ dhíyaḥ* VI 62 3 ; *itáūti-* **140** ; *ihéhamātarā* (du.) « dont les mères sont l'une ici l'autre là ».

182. Les bahuvrīhi à valeur verbale. — Si les bahuvrīhi qui répondraient aux tatpuruṣa « verbaux » (**171** sqq.) font défaut, il existe cependant une catégorie distincte, qui comporte au membre antérieur un verbal en *-ta-* : soit avec l'usuelle acception passive, *rātáhavya-* « (recevant) une oblation à lui offerte », susceptible d'évoluer en éventuel, *ámītavarṇa-* (après *a(n)*° priv.) « à la couleur impérissable » ; soit avec une fonction active-transitive s'exerçant sur le membre ultérieur, *práyatadakṣiṇa-* « qui offre les honoraires » *pṛṣṭabandho* (V.) « qui s'enquiert sur les connexions » *hitámitra-* « avec qui on forme alliance ». Il peut y avoir surimposition d'emplois : *yatásruc-* « pour qui on lève la cuiller » et « qui lève la cuiller » ; *rātáhavya-* précité, aussi « qui a offert l'oblation ». Ceci résulte de l'indifférence foncière du verbal en *-ta-* **363**, mais l'emploi « régissant » s'est accrédité sans doute d'après l'analogie des bahuvrīhi probablement plus anciens dont il va être question.

183. Membre antérieur régissant. — Dans un certain nombre de bahuvrīhi à préverbe, le préverbe a valeur d'une préposition qui régirait le membre ultérieur. Il s'agit donc, en principe, d'anciennes expressions analytiques, mais la catégorie s'est étendue au delà de ses limites propres, jusqu'à englober des formules qui n'avaient ou ne pouvaient avoir aucune contre-partie

en phrase libre. Ainsi *ádhiratha-* « qui est sur le char » (d'où nt. « charge ») repose sur un type analytique *ádhi ráthe* X 64 12 « sur le char ». L'intermédiaire fréquent (mais nullement obligatoire) entre le type *ádhiratha-* et le type *ádhi ráthe* a été un adverbe qui serait de la forme **adhiratham* (ce que les grammairiens classiques appellent l'avyayībhāva **388**).

On a ainsi des composés adjectifs en *áti* « au-dessus de, au delà de », *ádhi* « sur, au-dessus de », *ánu* « le long de, selon », *antár* « à l'intérieur de », *ā́* « vers », *úpa* « jusqu'à; sur, près de », *pári* « autour de », *práti* « contre ». Valeurs et productivité répondent à peu près à celles qui caractérisent ces mêmes mots employés comme prépositions. Voici quelques exemples : *atirātrá-* « qui dure toute la nuit » *anukāmá-* « qui se conforme au désir » *abhídyu-* « qui se dirige vers le ciel » *ājarasá-* « qui atteint à la vieillesse » *úpamāsya-* « qui se présente chaque mois » *paripanthín-* (avec suffixe pléonastique) « adversaire », etc. A vrai dire la fonction « régissante » est parfois mal discernable de la fonction de simple mouvement qui vaut pour les bahuvrīhi normaux **181**, et il n'y a guère qu'une vingtaine d'exemples à peu près clairs pour la RS.

1. On trouve dans le même rôle des adverbes, en principe ceux qui ont en phrase libre un emploi prépositionnel : ainsi *adhaspadá-* « sous les pieds » *tiróahnya-* « appartenant à avant-hier » *ūrdhvánabhas-* VS. « au-dessus des nuages » (bien que *ūrdhvám* n'ait pas d'emploi prépositionnel). Notamment avec *parás* : *parómātra-* « au delà de la mesure ». Exceptionnellement avec une particule interjective : *śaṃgayá-* « qui bénit les biens domestiques ».

2. Plusieurs composés du groupe ont un suffixe samāsānta **163**, donnant l'impression de tatpuruṣa dont le membre ultérieur est un pseudo-adjectif : *ádhigartya-* « situé sur le caisson », de *gárta-*; *apiśarvará-* « qui touche à la nuit », de *śárvarī-*; *paripanthin-* précité.

184. Un autre groupe, plus restreint, de composés à premier membre régissant, est bâti sur un pseudo-participe en *-at°* au premier membre, type *kṣayádvīra-* « qui commande les

hommes ». Il doit s'agir, en fait, d'un impératif en *-a* (tel qu'il est conservé isolément dans *śikṣānará-* « qui aide les guerriers » ou plutôt « qui confère la force vitale »? (Cf. **nar-* **163**; peut-être *tavāgā́(m)* « qui incite les vaches »), qui sera passé à *-at°* par influence de composés comme *dravádaśva-* « aux chevaux rapides » et de formes ambiguës comme *taráddveṣas-* « qui vainc l'ennemi » (lequel pouvait résulter phonétiquement selon **18** d'un ancien **taradveṣas-*); de toute manière, *codayánmati-* « qui stimule la pensée » offrait une formule rythmique plus acceptable que **codayamati-*.

1. Ici *jamádagni-* (« qui va vers Agni »?) n. pr. **54** n. 2; *sādádyoni-* « qui prend place sur le siège », en face du thème verbal *sada-*. Mais *kṛtádvasu-* « qui procure la richesse » est l'élargissement analogique d'un ancien **kṛtavasu-* fait selon **182**, et *pratádvasu-* (sens?) repose sur le précédent et sur les éléments *prá tád vásu* (début de mantra).

2. L'emploi est à peu près limité à la RS., comme le type analogue (six formations dans la RS.) *vītihotra-* « qui invite à l'offrande », où le membre antérieur coïncide pour la forme avec un dérivé en *-ti-* (y compris pour le ton).

185. Accent des bahuvrīhi. — Le ton normal est sur le membre antérieur, une oxytonèse n'étant relevable que dans les composés en *-át°* faits selon **184** (y compris dans les bahuvrīhi normaux, type *dravádaśva-* précité, où le membre antérieur est un authentique participe, mais qui ont été attirés dans le cadre prévalent des bahuvrīhi du type *kṣayádvīra-*); ainsi que dans le groupe des formations en *viśvá°* (*sarvá°*) **156**.

Mais le ton du membre ultérieur est attesté dans une série de composés : *a*) là où le membre antérieur consiste en un monosyllabe (**156**), tout au moins les préfixes *a(n)°* *su°* et *dus°* (non sans exceptions), ou encore les numéraux *dvi°* et *tri°* (au moins dans la RS.); *b*) là où le membre antérieur est un dissyllabe en *-i- -u-* (**156**), notamment *purú-*, qui donne invariablement *puru-putrá-* « ayant de nombreux fils » et analogues. Quelques dissyllabes non oxytons présentent la même particularité, et d'autre

part l'accentuation normale tend à se rétablir après la RS. : *purúṇāman-* AS. « ayant beaucoup de noms ».

1. L'oxytonèse du membre ultérieur est attestée de manière à peu près constante après *a(n)*° priv., ainsi *aphalá-* « stérile » (*phála-*); aussi de manière variable après *su*°, ainsi *subandhú-* AS. « prochement apparenté », mais °*bándhu-* RS. Oxytonèse également dans les bahuvrīhi substantifs de **179** fin., peut-être en raison du changement de catégorie linguistique.

2. Inversement il existe quelques cas d'accent transféré de la finale à la pénultième : *suvīra-* « riche en héros » (*vīrá-*) *abhrātṛ-* AS. « sans frère (mais °*bhrātṛ́-* RS.).

3. Ton variable après « préverbe », où la présence d'un *-a-* final, surtout d'un *-a-* de samāsānta, attire volontiers le ton : *upānasá-* « situé sur une voiture », de *ánas-*.

186. Bahuvrihi et phrase analytique. — Alors que les tatpuruṣa sont des composés stables, qui d'ordinaire n'ont pas de contre-partie analytique (cf. pourtant **463**), les bahuvrīhi demeurent en bien des cas tout voisins de l'expression libre dont théoriquement ils émanent. On a noté **183** la relation génétique existant entre les composés à préverbe régissant et l'expression libre. Mais d'autres bahuvrīhi se laissent eux aussi ramener à des éléments libres, reliés lâchement au reste de la phrase, tels que les procédés quasi-normaux de l'anacoluthe et de la parenthèse en autorisaient la fabrication. On a ainsi *sá jāyase sáho mahát* V 11 6 « tu nais grande force », *drógħāya cid vácasa ānavāya* VI 62 9 « à Ānava (dont) la parole est trompeuse ». Si *ṛjúr íc chámsaḥ* II 26 1 « celui dont la parole est droite » est à la rigueur une tmèse de **ṛjuśaṃsa-*, d'autres énoncés analogues doivent être compris comme des formations pré-compositionnelles. Ainsi *śáṃsād aghā́t* I 128 5 sans doute pour **aghā́śaṃsāt* « (l'être) à la parole mauvaise », *diví kṣáyam* III 2 13 X 63 5 « celui qui habite au ciel », *tveṣáṃ rūpám* I 114 5 « à l'aspect redoutable », *barhír u tistirāṇā́* I 108 4 (pour **stīrṇabarhiṣā*) « étendant la litière rituelle ».

Il y a coïncidence entre *itá ūti* et *itáūti*, d'une part « bénédiction », d'autre part « qui bénit d'ici » ; *itthā́ dhíyaḥ* VI 62 3 en face de *itthā́dhiye* IV 11 3 (en formules parallèles).

187. Varia. — Il existe enfin quelques composés aberrants, qui eux également reposent sur des éléments de phrase (volontiers, de discours direct) : *mamasatyéṣu* (X) « dans les cas où (chacun dit :) c'est à moi » (avec suffixe *-ya-* d'élargissement), *kiṃtvá-* VS. « (demandant :) que fais-tu ? » ; *śaṃyú-* vient de la juxtaposition adverbiale *śáṃ yós* « salut et justice ! » Exceptionnel, parce que bâti sur une forme verbale fléchie, *ye-yajāmahā́ḥ* VS. (m. pl.) « les formules en *yé yájāmahe* ». Parmi diverses expressions pittoresques, citons encore *éhimāya-* (I), qui signifie sans doute « (celui qui dit ou au sujet duquel on dit :) viens, ô magie ! » ou encore *áhaṃsana* (V. ; aussi à lire V 75 2 au lieu de *aháṃ sánā*) « (qui dit :) puissé-je gagner (de l'argent) ! »

II. — *DÉRIVATION PRIMAIRE*

188. Généralités sur la dérivation. — Dans la mesure où un nom est analysable à l'intérieur même de la langue, tantôt il se ramène à la racine verbale (c'est, comme on dit, un nom-racine), avec ou sans élargissement; tantôt et plus souvent, il se termine par un suffixe. Ce suffixe lui-même est primaire ou secondaire. Les dérivés primaires (kṛt) — ceux qui se rattachent à la racine verbale (subsidiairement à un thème de présent, etc. **191** sq.) — ont une valeur découlant de leur origine même : ils fournissent des noms d'action et des noms d'agent; certains emplois demeurent si proches du verbe qu'ils font plus ou moins partie de la conjugaison (ceci, au maximum, dans les « participes »); d'autres s'en éloignent au contraire pour adopter des valeurs plus ou moins libres d'adjectifs, de noms d'objet ou d'instrument, etc.

Les dérivés secondaires (taddhita) sont ceux qui s'attachent à un thème nominal déjà existant (ou virtuellement existant) pour former, soit des notions d'appartenance (adjectifs indiquant la possession, la qualification), soit des notions abstraites (substantifs), avec plusieurs emplois spécialisés. Dans des cas particuliers on peut hésiter sur l'adhésion d'un mot à la série primaire ou à la série secondaire, plusieurs suffixes étant communs et la même forme, selon qu'elle est sentie comme racine ou comme nom-racine, pouvant donner le départ à des dérivés de l'un ou l'autre genres. D'autre part tout adjectif, même primaire, peut au neutre servir de substantif abstrait (ainsi le nt. *paraspá-* VS. « protection » est glosé par *paraspatvá-* ŚB.). Mais dans l'ensemble la scission est claire, tant pour la forme que pour l'emploi.

Il existe peu de tendances générales, sinon la thématisation assez fréquente de la finale : c'est ainsi qu'il n'y a point de suffixes stables terminés par une occlusive, sauf les suffixes en *-nt-* où le *t* est tombé phonétiquement. Il n'y a guère non plus de tendances toniques globales.

Les valeurs sont dans l'ensemble faiblement marquées, les formations concurrentes nombreuses et une même finale susceptible d'emplois divers.

189. Généralités sur la dérivation primaire. — Dans la mesure où la racine comporte des alternances vocaliques, elle figure, aux fins de dérivation primaire, soit avec le degré plein (*e o ar an* ou simplement *a* devant consonne, parfois *ā*), soit avec le degré réduit (*i u ṛ a*, exceptionnellement voyelle zéro).

Il n'y a pas de degré long authentique, c'est-à-dire autre que l'allongement éventuel, né du rythme, d'un *-a-* radical en syllabe ouverte, lequel a lieu notamment dans les noms-racines et les dérivés en *-a-* *-ana-* *-as-* *-in-* (**225**) *-ya-* (**365**).

Jaitra- « victorieux » dérive de *jétṛ-*, comme *śraúṣṭī-* « (cheval) docile » est le f. d'un **śrauṣṭa-* tiré de *śruṣṭí-*; *cyaútna-* « ébranlement » peut à la rigueur reposer sur un adjectif **cyutna-*; *bhā́rman-* « libation »

śā́kman- « force » ont le vocalisme imité de *bhārá-* *śā́ka-*. Resterait *kā́rṣman-* « but » et quelques rares autres.

Le ton est en principe sur la racine dans les noms d'action, sur le suffixe dans les noms d'agent. Mais cette répartition est entravée par la loi mécanique qui porte à accentuer le suffixe si le radical est au degré réduit, le radical si celui-ci est au degré plein. L'une et l'autre habitudes ne vont pas sans exceptions. Un suffixe dissyllabique portant le ton le porte en principe sur la syllabe pénultième ; il y a pourtant une oxytonèse dans quelques catégories.

1. Quant à la présence du préverbe — très fréquente dans certains types de dérivés et d'autant plus (en général) que la valeur est plus nettement « verbale » — elle ne modifie normalement pas la place du ton : toutefois, les dérivés en *-ti-* ont presque tous le ton sur le préverbe (comme les verbaux en *-ta-* **363** et les infinitifs en *-tu-* **370-72**) ; de même les dérivés en *-man-* **207** *-īyas-* **213**.

2. La syllabe redoublée (comme dans le verbe) attire le ton assez souvent, notamment quand le redoublement est de type intensif.

L'emploi « primaire » est variablement marqué suivant les catégories suffixales ou à l'intérieur d'une même catégorie. Un trait syntaxique notable, inégalement réparti, est la présence d'un régime direct à l'Ac. **404** ; un autre, l'emploi, également variable, de dérivés primaires comme membres ultérieurs de tatpuruṣa « verbaux » **171** sqq.

190. Outre les suffixes, il existe un élargissement en *-t-* **195** — éventuellement *-at-* *-it-* — qui non seulement fonctionne à la finale absolue, mais encore s'accroche à un suffixe primaire pour former les séries en *-tnu-* *-tvan-* (**224**) *-tyā̆-* (y compris le verbal d'obligation **365** et l'absolutif **374**).

-y- est moins un élargissement qu'un élément tampon entre un *-ā* final de racine et la voyelle initiale du suffixe, notamment de *-as-* (*dhā́yas-* « libation ») et *-u-* (*pāyú-* « qui protège ») : le point de départ réside dans la structure préhistorique de certaines racines posées en *-ā-* final. Cf. aussi *-yin-* **225** n. 2.

Quant à la voyelle *-i-* qu'on appelle communément « de liaison » et qui est le résidu du degré plein des racines dites « dissyllabiques » **302**, elle fonctionne en dérivation primaire comme un élément adventice, posé devant les suffixes commençant par un *t-*, incidemment par un *s-*, en accord plus ou moins précis avec les éléments *-i-t-* et *-i-ṣ-* du verbe personnel. Au lieu de *-i-* on a souvent (bien plus souvent que dans le verbe) *-ī-* en condition rythmique favorable (aussi dans des noms proprement verbaux **363 370 373**). D'autres contacts entre la voyelle finale du radical et la voyelle suffixale sont évités par quelque modification de la structure radicale attendue.

La jonction entre la base et le suffixe s'effectue selon le régime phonétique interne, réserve faite pour les verbaux en *-na-* **46 124**.

1. Il y a des traces, non sans ambiguïté, d'une sonorisation de la palatale dans *vagnú-* et analogues **124**; plus probablement dans *śagmá-* « efficace » de *ŚAK-* (et *śágman-* Nigh.).

2. Le degré plein d'une racine terminée en *-u-* est *-av-* devant le verbal en *-ya-* **365** : influence du traitement des thèmes en *-u-* devant suffixe secondaire **214**.

191. Thèmes verbaux. — Sans parler des participes, de nombreux dérivés primaires, du moins dans la classe des noms d'agent (plus rarement, des noms d'action) adoptent pour base un thème verbal. C'est ainsi que le suffixe *-ú-*, fonctionnant pleinement comme participe, utilise couramment les thèmes de la conjugaison « dérivée » : causatifs, désidératifs et surtout dénominatifs (près de 80 de ces derniers), type *iyakṣú-* « qui veut atteindre », *bhāvayú-* « qui soigne », *manasyú-* « qui a dans l'esprit » (une forte proportion des dénominatifs n'étant précisément attestés que dans le dérivé en *-u-*). Les noms d'action en *-ā́-* servent parallèlement, mais avec une bien moindre productivité : *apasyā́-* « activité ». Plusieurs suffixes d'agent s'emploient sur base causative : ainsi *-a-* (en fin de tatpuruṣa « verbal »), *-tṛ-* (oxyton), *-iṣṇu-* *-itnu-* *-ālu-*; il arrive aussi, dans d'autres séries, qu'un dérivé primaire ait le sens causatif sans porter aucune caractéristique formelle de ce mode.

Les bases redoublées sont fréquentes, sans qu'on puisse toujours les rattacher soit à un présent, soit à un parfait ou à un intensif; plusieurs ont pu se développer librement. On trouve ici surtout le suffixe *-a-*, ensuite *-i-*, accessoirement *-u-* et quelques autres (y compris le suffixe zéro des noms-racines).

1. On expliquera par le parfait une forme comme *nitatni* (V.) AS. « qui s'étend en profondeur » (*°tatnu-* paipp. XX 37 5 et *paritatnú-* AS. « qui entoure »); en outre quelques bases à radical *-e-* selon **334** : comme *sedi-* AS. VS. « épuisement », *mehánā* « richement ». *Táturi-* « qui traverse » est incertain, pouvant comporter un suffixe *-uri-*.

2. Sur thème de futur on a éventuellement *kariṣyá-* « ce qui est à faire », mais il s'agit plutôt d'un subjonctif *kariṣyā́(s)*; *saniṣyú-* « qui veut gagner » est un dénominatif plus vraisemblablement qu'un futur. Sur passif, *avidriyá-* **38**.

192. Le stock le plus nombreux est celui des formations en *-a-*, tirées de divers thèmes de présent et employées en fin de composé nominal ou après préverbe **172** : les formes claires sont naturellement celles où le thème de présent se signale par un affixe ou un redoublement (y compris *govyachá-* VS. « tourmenteur de vaches », qui postule un présent **vyachati* **327**), mais même des présents faiblement marqués comme *uttudá-* AS. « qui incite » font partie du groupe.

La dérivation va parfois au delà des possibilités du verbe. On a ainsi un dérivé *varūtṛ́-* (*várutrī-*) « qui défend », fait sur **varoti* qui serait analogue à *karóti* **320**; *tarutṛ́-* « vainqueur » et analogues doit s'appuyer sur le thème verbal *táruṣ(a)-* **329**; autre formule dans *manótṛ-*/ *manotṛ́-* « qui réalise par la pensée », en face du thème verbal *manu-*, peut-être d'après les nombreuses formations nominales en *mano°*.

Certains dérivés impliquent une base en *-s-*, que la plupart du temps on ne saurait purement et simplement considérer comme base d'aoriste. Ainsi *néṣa-* « qui conduit » sort du type *néṣi* **316**,

par l'intermédiaire (si l'on veut) des formes verbales en *néṣa-* qui ont constitué un système aoriste secondaire (cf. *sá no neṣan néṣatamaiḥ* I 141 12). La même base expliquera *néṣṭṛ-* n. de l'officiant « qui conduit ». Analogue *jeṣá-* « gain »; dans *deṣṇá-* « don » il a été utilisé une base verbale **deṣa(m)* faite comme *yeṣam* **344**, et peut-être aussi *déṣṭha-* « qui donne le mieux ». L'élément *dās-* (dans *dā́svant-* « généreux ») repose sur la base verbale *dāsa-* (d'aoriste?), mais *dhāsí-* f. « forme » et *dhāsí-* m. « nourriture » ont un *-s-* autonome, tel que celui qu'on retrouve encore dans *śruṣṭí-* « obéissance » (cf. *śróṣamāṇa-*), dans *táruṣa-* et analogues « qui vainc » (cf. le thème verbal *táruṣ(a)-* précité), cf. **329**.

Plusieurs dérivés paraissent être des nominalisations d'infinitifs, ainsi *parṣáṇi-* « qui fait traverser » **372**, *turváṇi-* (*tuturváṇi-*) « qui dépasse » **370** transcrivent directement des infinitifs en *-ani -ane*, tandis que *stuṣéyya-* **366** élargit *stuṣé* **316**; de manière plus lointaine, *suhántu-* et analogues **171** appartiennent ici.

193. Noms-racines. — Les noms-racines fonctionnent de deux manières : comme noms d'action (f.), *vṛ́dh-* « renforcement »; et comme noms d'agent (m.), *spáś-* « espion ». Il y a plus d'une fois superposition des deux valeurs, ainsi *yúj-* « allié, compagnon » et parfois aussi « alliance ». L'acception d'agent est souvent de pure apparence : le sens propre de *srídh- mṛ́dh- ríṣ- spṛ́dh- dvíṣ-* est « hostilité » (avec diverses nuances) bien plutôt que « ennemi », même s'il y a le cas échéant passage secondaire au masculin.

Les formes simples sont beaucoup moins nombreuses que les emplois en fin de composés : ceux-ci formant des tatpuruṣa « verbaux » **171** ou bien, si le sentiment « verbal » du nom-racine s'est effacé, des tatpuruṣa nominaux ou des bahuvrīhi : ainsi *vā́c-* « parole » ou *rā́j-* « roi » s'emploie librement, comme des substantifs quelconques, en fin de bahuvrīhi.

1. Sur l'emploi passif du n. d'agent, v. **171**; sur la valeur d'infinitif du n. d'action, **369** sqq; survivance d'un régime direct (après préverbe seulement), **404**.

2. Les racines en *-ī- -ū-* final ne fournissent en « simple » que quelques rares noms-racines, ainsi les m. *ví-* « qui se plaît » (après préverbe *prá vihi* au même hy. II 26 2), *jū́-* « qui se hâte ». Celles en *-ā-* final conservent une proportion un peu plus élevée de formes simples, mais beaucoup ont glissé vers la finale *-a-* ou *-i-* (éventuellement *-u-* **22** n. 1).

suprāví- « qui persuade bien » cf.

3. Sur racine redoublée on a quelques formes comme *cakrád-* (X 95 12-13, contre le pdp.) « plainte », notamment des formes intensives, *yavīyúdh-* « qui combat avec force », *jógū-* « qui chante puissamment ».

194. Le ton demeure sur le radical même en cas de préverbe ou de redoublement (sauf dans les intensifs *jógū-* précité, *vánīvan-* **258**).

La racine est d'ordinaire au degré réduit, quel que soit le sens, là où un tel degré est possible d'après les formes verbales afférentes. Mais un *-ā* final se maintient et d'ordinaire un *-an* (il n'y a pas de nom-racine en *-am*, sauf *dám-* « maison » passé à *dán* selon **101** et *śám* maintenu comme interjection). A côté des composés en *°yaj-*, la forme réduite attendue en *°ij-* n'est préservée que dans le vieux n. technique *ṛtvíj-* « officiant ». Un *a* devant consonne est souvent allongé : dans *°bhā́j-* le degré long est le signe d'un emploi factitif « qui répartit » en face de *°bháj-* « qui a part à »; mais ailleurs *-ā-* est purement rythmique, ou bien entraîné par quelque analogie, par la prédominance des cas forts et notamment du N. sg. **259** (cf. **161** pour *°sā́h- °vā́h-*). Sauf dans *vā́c-* précité, il s'agit à peu près partout de formes compositionnelles.

1. Sauf dans *°bhā́j-* et peut-être dans un ou deux autres cas, la valeur causative n'est pas formellement marquée : *nivíd-* n. d'une formule doit provenir de *ni-veday-*, *°cyút-* « qui met en branle » répond à *cyāvay-*.

2. Degré plein insolite dans *(a)bhog°* « qui ne donne pas ».

195. Sans parler de l'élargissement en *-s-* (*das[vant]-* **192** *suprajās[tvá]-* **163** *bhīṣā́* [I.] « crainte » **357**), l'élargissement

caractéristique est -*t*-, qui figure après les racines terminées par une voyelle -*i*- -*u*- -*ṛ*-, type *divikṣít*- « qui habite au ciel » ; la finale -*a*- des racines terminées en nasale évite la solution -*at*, soit en maintenant -*an* **194** (*vṛtrahán*- « qui tue Vṛtra »), soit en adoptant la finale -*ā* (à savoir, dans les racines en -*an*[*i*]- **23**) ; double solution dans *goṣán*-/ *goṣā́*- cf. **258**. Toutefois il y a trace de -*á*-*t*-, très probablement, dans *saṃhát*- « serré, replié » et dans l'adverbe *dyugát* « allant au ciel » ; -*át*- est en outre à postuler pour expliquer les finales -*átyā* (absolutif) et -*átya*- (°*hátya*- « fait de tuer »).

Cet élargissement fait défaut dans les racines où -*i*- -*u*- résultent d'un abrègement secondaire (composés en °*bhu*- de *BHŪ*-), ou bien sont d'origine nominale (composés en °*gu*- de *gó*- « vache »), ou enfin sont dus à quelque anomalie, *ásmṛtadhru*- **100**, *suṣṭu*- (« bien loué » ?) qui est prob. à lire **suṣṭhu*- (de *STHĀ*-), *didyú*- « flèche » (à côté de *didyút*- « éclair ») apparemment d'une racine **div*- « lancer ».

1. *Pṛtanā́ji*- AS. est en fait *pṛtanā́j*- « qui se hâte à la bataille », comme le montre la var. de RS. Les autres finales en -*i*- -*u*- émanent de racines en -*ā*- (**22** et n. 1) et n'entrent pas ici en compte.

2. Solution par -*u*- dans *raghudrū́*- (m.) « qui court vite » de *DRU*- et quelques autres.

3. Un élargissement en -*át*-, indépendant du participe, mais en liaison probable avec un thème de présent thématique, a lieu dans *vahát*- « cours d'eau » *saścát*- « tarissement » et quelques autres. -*it*- est incertain : *sarít*- « rivière » peut dépendre du type *harít*- **234**, *taḍít*- « proche » est d'appartenance douteuse, *bodhít*- (*bodhínmanas*- « à l'esprit attentif ») paraît dû à *cikít*- de *CIT*-, lequel s'est élargi aussi en *cikitvít* (adverbe **391** et *cikitvínmanas*- « id. ») en partant de *cikitú*-.

Les noms-racines en -*añc*- (proprement « tourné, incliné vers ») jouent le rôle de quasi-suffixes, d'abord après préverbes à valeur locale (*pratyáñc*- « tourné contre, occidental »), puis après quelques pronoms et noms. De *pratyáñc*- est sorti *tiryàñc*- AS. « en travers » (partant de l'adverbe *tirás*) ; de *tiryàñc*-, *kadryàñc*- « se dirigeant où ? » *madryàñc*- **283** ; de ces derniers,

devadryàñc- élargissant *devā́ñc*- « tourné vers les dieux » et *madryadrík* **391**, développement interne de *madryàk*, etc.

Le f. en -*cī*-, indépendant à l'origine (*ghṛtā́cī*- « à l'aspect de beurre »), va de pair avec les formes faibles de la flexion **259**, et commande les nouveaux dérivés en -*ka*- **230**, -*īna*- **221** (-*ya*- dans *apācyà*- « tourné vers l'ouest » *apīcyà*- « secret »).

196. La catégorie des noms-racines est abondante, mais en voie de rapide déclin, comme le montre la fréquence croissante des formations thématiques concurrentes (°*sāhá*- depuis X), des formations à voyelle longue finale abrégée ou modifiée. L'indécision morphologique de l'Ac. sg. en -*am* a contribué au mouvement. Il existe un grand nombre de termes isolés, sans paradigme, parmi lesquels des créations instantanées comme *bhinát*... *bhídaḥ* I 174 8 « brise les brisements ». Plusieurs sont des débris de dérivés primaires, notamment en -*as*- : considérant *áṃhaḥ* comme un N. pl. (f.) on a formé un pseudo-nom-racine *áṃh*- (Ab. *áṃhaḥ*) « angoisse », comme *nábh*- « nuage » (aussi *nā́bh*- « ouverture » ?) en partant de *nábhas*- ; *úṣ*- « aurore » **243** n. 2.

Parfois le nom-racine est à peine perceptible : **akṣ*- « œil » est masqué par *akṣí*- sauf dans l'hapax *anák* **163** ; *úd*- **277** ; *ā́s*- « bouche » conservé presque uniquement dans l'I. adverbial, etc. **Nak-t*- « nuit » n'est attesté que dans *nák* VII 71 1 (et dans *nákṣatra*- « constellation » = **nak-kṣatra*-) ; ailleurs on a les élargissements *náktam* et *náktā* (qui pourraient à la rigueur s'expliquer directement sur le nom-racine), puis *náktīḥ* (sur *rā́trīḥ*), *naktábhiḥ* (sur *áhabhiḥ*), *naktayā́* **386**, *aktú*- (= *akt-u*). Les élargissements *r*/*n*, *i*/*n* **277** sq. ont été un facteur puissant de la disparition du nom-racine. Les noms à support verbal se sont mieux maintenus que les autres.

197. Suffixe -a-. — Abondant, mais mal organisé, est le suffixe -*a*-, qui comprend :

a) des noms d'action à degré plein et ton radical (ton final

d'ordinaire s'il y a préverbe : *nikāmá-* « désir profond »), type *hává-* « invocation ». Ce sont des msc., sauf *bhayá-* (ton !) « crainte » qui est du nt., et *háva-* lui-même qui semble faire alterner un sg. msc. et un pl. nt. ;

b) des noms d'agent, volontiers évolués en adjectifs, à degré plein comme les précédents, mais ton suffixal, *codá-* « incitateur » (en face de *códa-* « incitation »). Traces de ton sur le préverbe, *níkāma-* « qui désire ».

L'allongement a lieu dans les conditions décrites **189**, type *kā́ma-* déjà cité, *nāyá-* « qui guide » ; mais il est inconstant : *grábha-* « fait de saisir » côté de *grābhá-* « qui saisit ». La tendance est très marquée à l'oxytonèse, quel que soit le sens.

1. Quant au degré réduit, qu'on attend dans la classe à ton suffixal, on le trouve dans plusieurs adjectifs ou noms concrets dénués d'attache « verbale » : *śucá-* « brillant », *yugá-* nt. « joug ». Ce sont pour une part des dérivés secondaires ; plusieurs sont inspirés par les thèmes de présent du type *tudáti*.

2. Nombreuses formations redoublées, presque toutes en fonction d'adjectif et à ton suffixal. Le redoublement est très souvent intensif, soit de même structure que dans la conjugaison (*rerihá-* AS. « qui lèche continûment » *sarīsṛpá-* « qui rampe »), soit (plus rare) d'une autre structure (*carācará-* **166**).

3. Un type sémantique spécial est celui de *sukára-* **171** : ton radical et absence d'allongement.

198. Employé après préverbe ou en fin de composé nominal, le dérivé en *-a-* s'attache souvent à un thème de présent (ou autre thème verbal), avec valeur adjective, conformément à **172**. Très rares sont les formations « simples » dans cette série, ainsi *iná-* « maître » qui peut être fait sur un doublet **ināti* du présent *inóti*, ou encore (dénomin.) *turaṇya°* « qui va en tête » (d'où *duvanya°*, même hy., sans **duvanyati* correspondant), *tánaya-* « descendant » (si le mot relève de **tanayati ;* on pourrait imaginer un suffixe secondaire *-aya-* élargissant le nom-racine *tán-*).

Sur *néṣa-jeṣá-* (aussi *sakṣa-* KS. XXIII 6 « dominateur »), v. **192**.

Ces formations et quelques autres emplois, notamment ceux à préverbe (où figurent des traces de régime Ac.), sont les seuls à maintenir une valeur « verbale ». Dans l'ensemble, l'élément *-a-* n'est que faiblement caractérisé. Il est vrai qu'il n'est souvent primaire qu'en apparence, étant en réalité un élargissement à partir d'un nom-racine, un abrègement de *-ā* radical, un substitut d'autre suffixe, etc. : donc, en tout cas, un suffixe secondaire **228**.

Il existe un groupe de dérivés primaires en *-ā-* (oxytons) servant de noms d'action sur thème de désidératif et de dénominatif, *jigīṣā́-* « désir de vaincre », *sukratūyā́-* « habileté ». Ce sont les correspondants exacts des noms d'agent en *-ú-*, cf. **191**. A partir d'AS. on trouve quelques noms en *-ā́-* sur racines non alternantes, comme *nindā́-* AS. « blâme » ; *bhikṣā́-* « fait de mendier » a pu servir d'intermédiaire, vu que le mot cessait d'être senti comme désidératif (*bhíkṣate* « demander », propr. « chercher à obtenir en partage » de *BHAJ-*, formation comme *dípsati* **353**). De même pour *dīkṣā́-* AS. « consécration », qui suppose un (post-mantrique) *dīkṣate* de *DĀŚ-* fait comme *śikṣanta,* loc. cit.

On attend le même suffixe *-ā́-* sur base de causatif : on ne l'a que dans *gamayā́-* **358**, dans un emploi tout spécial.

199. Suffixe *-ana-*. — Une autre catégorie commune aux noms d'action (nt.) et d'agent est celle en *-ana-*, degré plein et ton radical, ex. *bhójana-* « nourriture », *cétana-* « visible » et « apparition ». L'allongement (intermittent) selon **189** peut traduire une valeur causative, *°nā́śana-* AS. « qui fait périr » ; *upavā́sana-* AS. « costume » marche avec *vā́sas-*, et *svā́dana-* « assaisonneur » avec *svādú-* et autres. Degré réduit rare, à ton flottant et sémantique éloignée du verbe : *vṛjána-* « groupe » (et autres acceptions) au nt. (parfois m.)/ *vṛ́jana-* (hapax) « id. » ; *kṛpaṇá-* AS. « malheureux »/ *kṛpáṇa-* « misère » ; comme ailleurs, la présence du degré réduit coïncide avec une indécision sémantique et accentuelle.

1. Le flottement de ton et de genre se présente ailleurs : *dānā-/ dāna-* nt. « don »; aussi, isolément, *dānā-* m. (« don » et « donneur »), enfin *dāna-* m. (« [être] donné »).

2. Plusieurs formations, même sans caractéristique formelle, relèvent du causatif; plusieurs, à partir d'AS., du dénominatif, comme *āmán-trana-* « lieu de délibération ».

3. *-ana-* comme suffixe secondaire, sur la particule *sám* : *sámana-* « réunion; combat » (en fait, sur l'adverbe *samanā́* « ensemble », lequel dérive de *samá-*).

Les emplois en fin de composé, surtout après préverbe (qui ne modifie pas la place du ton), sont assez fréquents. Noter le type « verbal » *suvedaná-* (oxyton !) **171**.

Il existe un groupe restreint de noms d'action en *-anā́-* (rarement *-ánā-*), ainsi *hasanā́-* « rire » (*śvetanā́-* « oblation matinale »?); pas d'emploi compositionnel. Mais *pŕ̥tanā-* « combat; armée ennemie » développe le nom-racine *pŕ̥t-*, comme *yóṣaṇā-* (*yoṣáṇā-*[1]) « fille », le thème *yóṣan-*.

Un autre groupe restreint de noms surtout concrets, d'action ou d'agent, féminins, est en *-aní- -áni-*, *vartaní-* « voie » *udani*° « vague » (ou élargissement de *udán-?*). La catégorie résulte en partie des infinitifs en *-ani -ane* **370 372**, comme le montrent les extensions *-sani -táni- -váni-* coïncidant avec des finales infinitives. Fréquence relative des formations sur thème verbal, °*paptaní-* « vol rapide ».

1. *Jaraṇi(prā́)-* « qui emplit la (force de la) vieillesse » est pour **ja-raṇī-*, comme on a *vr̥janī́-* AS. « ruse » (RS. « enclos »?).

2. *-anú-* dans *krandanú-* « rugissement » et quelques autres noms de valeur concrète; l'origine est le thème de présent en *-a-*, explication valable aussi pour plusieurs dérivés en *-ani-*.

200. Suffixe *-as-*. — Une catégorie importante est celle des noms en *-as-*, qui forment des noms d'action nt. à ton radical et degré plein. Le degré plein est allongeable selon **189**, *prā́yaścitti-* AS. VS. de **prāyaścit-* « qui sait propitier (les dieux) », en liaison partielle avec l'allongement du nom-racine correspondant,

vā́has- « offrande » en face de °*vā́h-* (et *vāhá-*); parfois on fera intervenir la tendance **162** à allonger la syllabe initiale du membre ultérieur : °*vācas-* « dont la parole... ». Le ton n'est suffixal que dans la catégorie semi-infinitive **369**.

Les cas de degré réduit sont peu probants, si l'on tient compte du fait que *-as-* peut être un élargissement de noms-racines, comme dans *bhiyás-* « crainte » (partiellement m.), cf. les formes en *bhīṣ-*; ou *dúvas-* « amitié; hommage » (*duvás-* « donateur » ?) en partant d'une base **dū-*, var. de *DĀ-* selon **22** n. 1.

A côté du groupe majeur de noms d'action, il existe, avec ton suffixal, un petit groupe de noms d'agent (en fait, des adjectifs) : ainsi *apás-* « actif » (aussi, en quelques passages, « œuvre ») en face de *ápas-* « œuvre », *yaśás-* « glorieux », *tavás-* « fort » (sans contre-partie substantive). Mais, hormis ces noms et *sáhas-* « victorieux » (qui garde le ton radical), il n'y a guère d'emplois sûrs d'adjectif, et le peu qu'on a présumé peut se comprendre en partant de membres ultérieurs (de bahuvrīhi) rendus autonomes. De toute manière, les finales de bahuvrīhi en *-as-*, authentiques ou non, sont fréquentes **163**.

La valeur d'action tend à se consolider en emplois concrets : de *práyas-* « satisfaction » (d'où *prā́yas*° « expiation ») on est passé à « nourriture réconfortante, libation »; *mánas-* est l'ensemble des dispositions pratiques de l'esprit; *tyájas-* l'acte par lequel on abandonne, etc.; de là, la relative fréquence des pluriels.

201. La vitalité de la formation est grande à l'origine; nombreux sont les hapax, les créations instantanées comme *śéṣas-* et *tánas-* « descendance » V 70 4; les emplois figés (cas obliques sg. ou pl., notamment I.). Plusieurs mots appartiennent à des racines perdues ou obscurcies, ainsi *ródas-* du. « ciel et terre », généralement élargi en *ródasī-*, nouveau thème du f. refait sur *dyā́vāpr̥thivī́-*; **pánas-* se laisse déduire de *panasyáte* comme plu-

sieurs autres **360** ; un *rákṣas-* « protection » (MS. IV 9 13) s'est développé en contre-partie de *rákṣas-* « destruction ; démon » (aussi *rakṣás-*) ; *héṣas-* « arme » suppose **hiṣ*, base de *HIṂS-*.

1. Sur thème verbal secondaire, prob. *mṛgayás-* « bête sauvage », *tá-rūṣas-* « qui donne la victoire », cf. **192**. Nominalisation d'une particule, *upás-* « giron » (d'où *upástha-*) *sadhás(tha)-* « séjour ». A partir du N. pl. : *váyas-* « gent ailée », sur *vi-* « oiseau » et peut-être *vipas°* dans *vipaścit-* **173** (où est rappelée une autre possibilité).

2. Glissement en *-asa-* dans *svabhyasá-* AS. « qui fait peur de soi-même » *°varcasá-* AS. « éclat ». La finale (rare) *-asi-* doit reposer sur les infinitifs en *-áse* **369** : en tout cas *dharṇasí-* « stable » qui alterne avec *dharṇasá-* en yajus repose sur *dharṇí-* « porteur ».

Groupes limités en *-tas-* (*rétas-* « semence » *srótas-* « courant » : donc sur racines à voyelle brève finale) ; *-nas-* (*párīṇas-* « plénitude » ou « complet » et quelques autres mots de sens analogue ; mais *énas-* « faute » dérive de *inóti*) ; *-vas-* (*várivas-* « extension » est de quelque manière en rapport avec la base *uruṣ-* **360** ; *pívas-* « graisse » refait sur *pívan-*) ; *-thas-* (*páthas-* « séjour » d'après les formes verbales *pāthá[s] ?*) ; *-sas-* (*vápsas-* « forme » comparé à *vápus-*). Ces dérivés ne font que confirmer le rôle d'élément élargissant qui est en partie celui de la finale *-(a)s-*.

202. Les noms d'action nt. en *-is-* (ton suffixal dominant) et *-us-* (ton radical) sont en partie, à l'origine, des élargissement de noms en *-i- -u-*, avec lesquels on les trouve souvent : *áyus-* « vitalité »/ *āyú-* « doué de vie » (nt. *áyu-* **244**). Pour *tárus-* « force » on doit évoquer la présence du thème verbal *taru-* **320** ; pour *táviṣ-ī-* « vigueur » (cf. aussi *túviṣmant-*) et *támis-rā-* « ténèbres », la présence d'un second suffixe qui affaiblit le premier, cf. **217** n. 2. *Kravis-* « viande crue » (sans radical verbal) est évidemment alternant avec *krūrá-* AS., et *ámis-* « id. » est refait sur le précédent d'après *āmá-* « cru ». Enfin *maṃhis-* « faveur » (en stobha) est tiré de *máṃhiṣṭha-*.

1. Il y a un petit groupe d'adjectifs en *-us-*, à ton variable, également secondaires : *dakṣús-* (I) « qui brûle » est une variante de *dákṣu-* ; *vanûs-* « zélé ; ennemi » repose sur le thème verbal *vanu-* ; sur *vidús-*, v. **244**.

2. *-is-* comme suffixe secondaire dans *sádhis-* « siège », cf. *sadhástha-* **201**.

203. **Suffixes *-i-* et *-u-*.** — C'est le type même des formations mal caractérisées ; le ton, le degré y varient comme l'emploi. Les adjectifs dominent, à valeur « verbale » relâchée, *krīḍí-* « qui joue », *jāyú-* (allongement rare, selon **189**) « vainqueur ». Dans une mesure mal déterminable, *-i-* est le second élément de racines « dissyllabiques » (*kaví-* « inspiré », *°máthi-* « qui dérobe ») ou un résidu de *-is-* (*°śocí-* « dont l'éclat... ») ; de même que *-u-* peut être un résidu de *-us-* (facilité par une flexion pré-prâkritique ?) (*cákṣu-* **244**) ; l'un et l'autre suffixes enfin pouvant résulter de l'abrègement d'un *-ī- -ū-* final (ex. *gráhi-* « celle qui saisit », pour **grāhī-*), notamment dans les noms-racines **195** : la coïncidence *i/ī, u/ū* est dans une large mesure affaire de flexion.

Mais *-i- -u-* possèdent aussi des emplois typiques de caractère « verbal » : *-u-* surtout comme « participe » de thèmes verbaux « dérivés » **191** (d'où, l'élan une fois acquis, se constituent des formes indépendantes comme *draviṇasyú-* « qui désire des richesses » et notamment quelques finales en *-āyú-* qui n'ont jamais eu de dénominatif personnel pour les authentifier) ; *-i-* et *-u-* sur thèmes de présent, aoriste, parfait : *vyānaśí-* « qui pénètre » (régime Ac.), *jághni-* « qui tue » (id.), *dákṣu-* « qui brûle » et un certain nombre d'autres.

Enfin il existe un groupe de noms d'action m. en *-i-* tirés de racines en *-ā-*, notamment *°dhí-* et *°sthí-* après thème nominal ou préverbe ; il serait inopportun de voir dans cet *-i-* l'élément radical issu de l'alternance *ā/i*. Parallèlement on a un groupe plus restreint de formes en *-u-* tirées des mêmes racines **22** n. 1.

1. En face de *duvasyú-* « qui honore » s'est bâti *duvoyú-*, même sens, donc avec traitement de saṃdhi **137** : influence des composés en *°yu-*, type *aṃhoyú-* cf. *yuyótanā no áṃhasaḥ* VIII 18 10.

2. Infixe *-āk-* devant *-u-* dans *mṛḍayā́ku-* « compatissant », en face de *mṛḍayati* duquel on attend **mṛḍayu-*.

204. Suffixe *-ti-*. — Une autre vaste catégorie de noms d'action est celle en *-ti-*, féminins, radical réduit. L'aspect du radical est en tous points semblable à celui des verbaux en *-tá-*. Le ton toutefois hésite ici entre radical et suffixe (s'il y a préverbe, il porte presque toujours sur le préverbe).

L'emploi prépondérant est en fin de composé nominal ou après préverbe; toutefois plusieurs emplois en simple se sont solidement accrédités, comme *matí-* « pensée » (parfois *°māti-* après préverbe) en face de *°huti-* « oblation », *°bhūti-* (*bhūtí-* en simple est exceptionnel) « origine », *°yukti-*, etc., y compris *°sti-* (de *AS-* 1) au sens d' « appartenances » (m. ! Deux exemples en simple et cf. **148**).

A côté de ce vaste emploi de noms d'action, il y a un petit nombre de n. d'agent (en simple ou après préverbe), qui peuvent reposer sur des valeurs d'action concrétisées : *kṣití-* « résidence » d'où « peuple », *dhū́ti-* « secouement » d'où « qui secoue ». Dans plusieurs cas où l'on a pensé voir des valeurs d'agent, il s'agit, selon les tendances védiques, de n. d'action librement apposés à des noms animés, *ūtí-* non pas « qui secourt » mais « secours (personnifié) », *abhímāti-* « hostilité », non « hostile ».

1. L'emploi adjectif est à écarter pour *havyádāti-* « qui répartit l'offrande » où le ton réfère à un bahuvrīhi.

2. Divergence tonique justifiable entre *abhiṣṭi-* (de *AS-* 1) « présence, aide » et *abhiṣṭí-* « présent, qui aide, qui l'emporte »; ailleurs elle est non motivée, *bhūtí-* RS./ *bhuti-* AS. YV.; *śaktí-*/ *śákti-* « énergie »; *vṛṣṭí-* **86**.

3. Degré plein dans quelques noms concrets comme *hetí-* « attaque; arme de jet » *tantí-* « fil » *ránti-* « repos ».

4. *-i-* de liaison dans *sánitau* (L.) « gain », *snīhiti-*/ *snéhiti-* « tumulte, massacre », cf. *sneháy-*.

5. Diversement anomales les formes *jigarti-* « qui avale » (ton !) *car-*

kṛti- « louange » *jánayati-* VS. « fait d'engendrer » (3ᵉ sg. nominalisée ?), *pṛtsuti-* « rangée (de combattants) » de *pṛtsú* + *-ti-* collectif, **gopayati-* à la base de *gopayátya-* **365**. Sur *vīti°*, v. **184**.

205. La formation, qui est associée aux verbaux en *-ta-*, fournit des noms désignant l'acte à l'état pur (sans considération du résultat), l'acte « objectif », dynamique, la disposition à régir des objets. D'où la fréquence des régimes nominaux (type *sómasya pītí-*/ *sómapīti-* « fait de boire le soma ») et la spécialisation en emplois datifs semi-infinitifs **370**. Rection accusative **404**.

Une variante rare est *-atí-*/ *-áti-* (facilitée par un thème de présent en *-a-*), *vasatí-* « demeure ». Dans *vṛkáti-* « aux allures de loup », *-áti-* est un suffixe secondaire, comme le *-ti-* collectif de la dérivation numérale **293 296** et peut-être *aratí-* (m. !) si le mot signifie bien « ensemble des rais de la roue ».

De même que le nom verbal en *-na-* coexiste avec *-ta-*, *-ni-* figure dans des conditions analogues à *-na-* **364** : *jū́rṇi-* « éclat brûlant » *trā́ṇi-* Kap. IV 1 « protection » (ou suffixe *-ani-* ?). Mais il y a un autre *-ni-* à valeurs diverses dans *ghṛ́ṇi-* (m. !) « chaleur du soleil » *váhni-* « qui conduit à l'offrande » *yóni-* (degré plein, genre m.; f. dans les mantra tardifs) « chemin » d'où « séjour; matrice ».

206. Suffixe *-tu-*. — Le suffixe *-tu-*, à ton variable (plus souvent, portant sur le radical) et degré ordinairement plein, fournit des noms masc. qui notent l'action envisagée comme une capacité, une aptitude : *krátu-* (de *KṚ-* avec une finale *-atu-* qu'on retrouve dans *vahatú-* « mariage » et quelques autres, ici émanée de l'aoriste *akran akrata*) « aptitude (à la guerre; à la vie religieuse) »; de là la création d'infinitifs **370** sqq.

L'emploi est souvent à la limite entre nom d'action et nom concret : *mántu-* « capacité de connaître (par la pensée) » et « qui connaît » *jantú-* d'abord « engendrement », puis « être vivant »;

ṛtú- « saison » a désigné primitivement une répartition dans un continuum (le *ṛtá-*). Plusieurs emplois sont d'ailleurs « répartitifs », °*kṛ́tu-* **391** (cf. *kṛ́tvya-* « efficace ») °*vártu-* °*dātu-* °*dhātu-* en fin de composés numéraux.

1. Le genre nt. (qui sans doute prévalait à l'origine) a survécu dans *dā́tu-* « part » *dhā́tu-* « fondement » *vā́stu-*(degré long !) « habitation » ; le f. dans *jīvā́tu-* **369**.

2. Sur thème verbal (avec, comme attendu, la valeur adjective) *tapyatú-* « qui brûle » *siṣāsátu-* « qui désire gagner ».

3. Sur le type *suhántu-* (qui seul admet des finales en *-ītu-* comme *durdhárītu-* « difficile à tenir », par dérision *turphárītu-*), v. **171**.

De même qu'on a *-ni-* à côté de *-ti-*, on a *-nu-* dans *bhānú-* m. « lumière » et *tapnú-* MS. IV 12 2 « brûlant ». D'où *-t-nú-* dans *kṛtnú-* « actif » *jigatnú-* « qui se meut » ; de là *-atnu-* (*ārujatnú-* « qui brise » ; hybride *jighatnú-* « qui frappe ») ; *-itnú-* sur base en *-ay-* (*tanayitnú-* « qui tonne » *ādayitnú-* Kh. 64 sens ?). *Dhṛṣṇú-* « hardi » est évidemment en liaison avec *dhṛṣṇoti*. Dans tous ces noms en *-tu-* *-nu-* les emplois en fin de composé nominal sont rares.

207. **Suffixe** ***-man-***. — Le suffixe *-man-* forme des noms d'action nt. à ton radical et degré plein, type *dhárman-* « loi » ; ainsi qu'un groupe plus restreint de noms d'agent à ton suffixal, *dharmán-* « qui tient ». Le premier groupe est assez cohérent, fournissant des valeurs stables, résultat d'une activité ou plus souvent d'une situation (verbes d'état) : *márman-* « point mortel » désigne un lieu, comme plusieurs autres formes ; *takmán-* « fièvre » AS. (et plusieurs autres n. de maladie) est proprement « ce qui provoque un accès ». Après préverbe (emploi rare) on a, comme toujours, des acceptions plus proches du verbe : *vídharman-* (ton préverbial !) est un semi-infinitif **372**. *-i-* de liaison (et plus souvent *-ī-*) dans *jániman-/jánman-* **40** et autres.

A côté de cette série il s'est développé un groupe de msc. à ton

suffixal : *bhūmán-* « abondance » (*bhū́man-* nt. « terre » étant sans doute un dérivé secondaire), *omán-* « froid » et « protection » (en face d'un **óman-* conservé dans *ómanvant-*), *jarimán-* « vieillesse ». Cette classe s'est associée de bonne heure aux comparatifs en *-īyas-*, ainsi le m. *varimán-* « étendue » sert d'abstrait à *urú-* et répond à *várīyas-* « plus vaste » ; *varṣmán-* « hauteur » (*varṣimán-* VS.) est inséparable de *várṣīyas-*. On en est venu par ce biais à une dérivation secondaire : *mahimán-* « grandeur » et surtout *harimán-* « jaunisse » (I) (fait à l'image des n. de maladie primaires en *-man-*).

Aryamán- « état d'arya » (traces de nt.) a évolué en nom d'agent. Flottement tonique dans *jéman-* « victoire » RS./ *jemán-* VS. TS. ; *várṣman-* à côté de *varṣmán-* précité. — Élargissement en *-mat(a)-* **250** n. **4**.

208. *-ma-* est en partie (malgré le genre msc.) une thématisation de *-man-* nt. : ainsi *dhárma-* s'est substitué à *dhárman-* depuis AS. (3 fois) YV. ; le mouvement a dû être favorisé par l'accession de *-ma-* en fin de bahuvrīhi **163**. Mais de toute manière il existe un groupe indépendant en *-ma-*, à valeurs concrètes : *sóma-* n. de la liqueur sacrificielle *stóma-* « (hymne de) louange » ; des adjectifs à ton suffixal, *rukmá-* « brillant » d'où « ornement » *bhīmá-* « redoutable » ; sur thème redoublé, *tūtumá-* (X) « puissant ».

Faiblement caractérisé est *-mi-*, *jāmí-* « parent de naissance » ; prob. n. d'action (*tuvi*)*kūrmi-* **54** ; suffixe secondaire *bhū́mi-* « terre » (et *-mī-* d'après *pṛthivī́-*).

La finale *-yu-* forme d'une part les m. *manyú-* « pensée (généralement, malveillante) », qui doit être en corrélation avec le présent *mányate*, et *mṛtyú-* « mort » (racine élargie en *-t-*) ; d'autre part, l'adjectif *yájyu-* « zélé au sacrifice » et quelques autres. Même emploi double dans plusieurs suffixes à *-n-* : *-na-* d'action dans *yajñá-* « sacrifice » ou (f.) *tṛ́ṣṇā-* « soif », adjectif dans *śvítna-* « blanc » °*śrúṇa-* **171**. Les bases sont en partie

obscures, mais la formation n'a visiblement rien à faire avec les verbaux **364**.

1. Élargissement de *-na-* en *-náj-* : *tṛṣṇáj-* « assoiffé » (en dérivation secondaire, *sanáj-* « vieux »). L'élément *-j-* sur base non nasale n'existe que dans *dhṛṣáj-* « hardi » où la nasale figure dans le verbe afférent (*dhṛṣṇoti*) et dans *bhiṣáj-* « guérisseur » (base?) où la nasale apparaît dans *abhiṣṇak* **361**.

2. Groupes minimes en *-ina-* (*vṛjiná-* « fourbe ») et plus souvent *-una-* (*vayúna-* « enveloppement » *váruṇa-* « protection » X 89 9 « protecteur » I 186 3 *mithuná-* « formant couple », etc.); la base en *-u-* est patente, cf. *várutrī-*, etc. et l'adverbe *mithu*. *-Āna-* **309** fin.

209. Autres suffixes d'action. — Peu de suffixes sont limités à l'emploi d'action. Tel est le cas de *-tha-*, qui fournit des noms m. (quelques nt., quelques f. en *-thā-*) à degré généralement réduit et ton généralement suffixal : *tīrthá-* nt. « gué » *pṛṣṭhá-* X 89 3 « question »; degré plein dans *ártha-* « but » (nt. d'abord, puis m.) *gắthā-* « strophe chantée » (aussi *gāthá-* rare; *gītha-* dans *udgīthá-* AS. YV.). La valeur d'instrument, d'objet concret, est assez en évidence, et d'autre part il y a quelques emplois notables en fin de composé nominal, comme *putrakṛthá-* « procréation ».

-tha- suffixe secondaire dans *upástha-* et *sadhástha-* **201** *bhayástha-* « crainte », donc après finale *-as-*.

La formation comporte, comme plusieurs autres, un doublet en *-átha-* issu des bases thématiques; degré flottant. Ainsi *śapátha-* « malédiction » *prothátha-* « hennissement » (actes de type concret) *ayátha-* « pied »; *carátha-* est de valeur indécise, en partie semi-infinitive **370** n. Sur *vidátha-*, v. **50**.

Várūtha- nt. « protection » comme *váruṇa-* ci-dessus et analogues. Une variante en *-áthu-* est connue depuis l'AS., pour désigner des perturbations du corps, *vepáthu-* AS. « tremblement ». *-thi-* dans *methí-* AS. « pilier ».

Un autre suffixe est limité à l'emploi « actionis », à savoir

-(t)yă-, mais on ne le trouve guère qu'en fin de composé nominal **171**. Cependant on a *tṛṣyá(vant)-* « qui a soif » (aussi *tarṣyávant-*), facilité par le participe *tṛ́ṣyant-*, et *vidyá-* « savoir », depuis AS. YV. (la RS. n'a encore que *jātavidyá-* « science des êtres » répondant à un **jātavid-*).

210. Autres suffixes d'agent. — Un seul des suffixes primaires est nettement limité à la fonction « agentis » : le suffixe *-tṛ-*, à radical plein, qui se présente sous deux formes : *a*) avec ton suffixal, pour former des noms se référant à la fonction, indiquant que l'individu est naturellement prédisposé à faire telle chose; *b*) avec ton radical, pour former des semi-participes (éventuellement régime Ac.), désignant l'individu comme accomplissant un acte. Soit *dātā́ rā́dhasām* (passim) « il est donneur de faveurs » = « apte à en donner », en face de *dā́tā rā́dhāṃsi śumbhati* I 22 8 « il brille, (en) donnant ses faveurs » [mais TS. *sameddhā́ te* « t'allumant »]. Les noms de métier ont le ton suffixal, ainsi dans les listes du Puruṣamedha, — sauf en général les noms d'officiants (qui ne sont pas des fonctions stables). S'il y a préverbe, le ton suffixal (cas fréquent) se maintient, le ton radical (cas rare) passe au préverbe. Le développement en adjectif est rare, comme le montre déjà la quasi-inexistence d'un nt. Enfin l'emploi comme membre ultérieur (de tatpuruṣa, le membre antérieur étant un nom) est exclu **172**; en face de *vṛtrahán-* « qui tue Vṛtra », on ne peut dire que *vṛtrásya* (*vṛtrā́ṇām*) *hantṛ́-* (en bahuvrīhi, on ne trouve que *°hotṛ-*).

1. L'*i* de liaison (*ī* rare) figure dans une partie des formes; éventuellement *u* (*ū*) ou même *o* **192**.

2. Tirés de bases conjugationnelles *codayitṛ́-* « qui stimule » *jarāyitṛ-* JB. I 141 « qui vieillit » et quelques autres; *vāvā́tṛ-* **253**.

3. Le suffixe *-(i)tra-* est en son principe et en partie un développement de *'-tṛ-* : noms nt. à ton d'ordinaire radical, indiquant surtout l'instrument : *śrótra-* « oreille » *gā́tra-* « membre » *stotrá-* (ton !) « (formule de) louange »; la finalité (au D.) *yantrá-* et *dhartrá-* (ton !) « fait de tenir,

de porter » TS. I 6 1 c; quelques m. et f. (ceux-ci en *-trā́-* comme *nāṣ-trā́-* AS. VS. — degré long — « destruction »). La provenance est sensible dans *hotrá-* **228**. Sur *jaitra-*, v. **189**.

Après préverbe (cas rare), *víbhṛtra-* a valeur d'adjectif d'obligation « propre à être réparti », valeur qu'on retrouve dans *johū́tra-* (sur intensif) « à invoquer » *yájatra-* (finale *-atra-*) « à adorer ».

Sur bases diversement élargies, *dátra-* (**21**), en fait prob. **dattra-* (sur *datté*) *tárutra-* « vainqueur » (élargissement de *tarutṛ́-*) *kṛntátra-* « coupe (de terrain) » sur le thème verbal *kṛnta-*.

4. *-tri-* dans *arcátri-* « qui résonne ».

211. Petites séries. — De petits groupes où prévalent les valeurs adjectives se constituent avec des timbres vocaliques variés autour d'un support *r* ou *v* (comme on a vu ci-dessus les séries *-ma-/-mi-*, *-na-/ni/-nu-*). Les plus productifs sont en *-ra-*, presque toujours avec degré réduit et ton suffixal, type *ugrá-* « violent » *riprá-* (nt.) « souillure » *dṛdhrá-* **56** *áskra-* **20**; *sthūrá-* « fort, gros » est fait sur une base **sthū̆-* apparemment issue de *STHĀ-* selon **22** n. **1**. Ton radical dans quelques rares formes, comme *dhīra-* « sage ». *-ira-* dans *sthávira-* (en fait, rebâti en partant de *sthūrá-*) et *śithirá-* « relâché » (où toutefois le *r* peut s'expliquer en fonction du *r* final du dénomin. *śrathary-*). Les emplois après préverbe sont rares, ce qui va de pair avec l'éloignement des valeurs proprement verbales. Les acceptions concrètes (force, mouvement, éclat) dominent. Nombre de formes disparaissent après la RS.

-ura- dans *vithurá-* « qui vacille » (mais peut-être issu d'un **vithur-*, cf. le dénomin. *vithuryáti*); *-ara-* dans *gambhára-* « lieu profond » (X) à côté de *ga(m)bhīrá-* « profond ». *-ri-* dans *bhū́ri-* « abondant » et quelques autres (*-uri-* dans *dā́śuri-* « adorateur », mais cf. *dāśu°*; *táturi-* incertain **191**); *-ru-* dans *bhīrú-* « timide » et avec divers élargissements présuffixaux, *patáru-* « qui vole » *vandā́ru-* « louangeur » et (nt.) « louange » *maderú-* (*sanéru-* ?) prob. « qui enivre » sur le thème *maday-* (**sanay-* ?), d'où peut-être, comme dérivé secondaire, *mitréru-* (ou composé ?).

Parallèlement à *-r-* se trouve *-l-*, beaucoup plus rarement. Les seules formes de la RS. sont *tṛpála-* (IX et X) « qui réconforte »

tṛdilá- (X) « poreux ». Dans l'AS. apparaît une finale *-ālú-* sur thème « causatif » : *patayālú-* « qui vole » (valeurs participiales), où *-āl-* donne l'impression d'un infixe.

212. Les suffixes à *-v-* sont à ton variable, surtout suffixal, avec un degré radical mal discernable : *pakvá-* « mûr » *śakva-* (en stobha). Noter avec *ī* « de liaison », *ámīvā-* « maladie » (présent *amīṣi*) (sur *dhruvá-*, v. **38**). *-va-* est en partie la dégradation de *-van-* **224** : cf. *vibhā́va-* (I) « qui brille » à côté de *vibhā́van-*.

1. Des combinaisons de suffixe donnent *-vana-* (*śuśukvaná-* « qui brille fortement », var. de *°váni-*); prob. *-vanu-* dans *vagvanú-* **124**.

D'autre part *-vara-* dans *itvará-* (X) « qui se meut » *kárvara-* « acte », seules formes claires de la RS. (avec *vidvalá-* « qui s'entend à »); mais *-vara-* est associé à *-van-* (cf. *°itvan-*), lequel alterne avec le f. *-varī-* **235**, d'où a pu résulter *-vara-*.

2. *-vi-* dans quelques adjectifs à ton radical ou ton sur la syllabe redoublée : *jā́gṛvi-* « éveillé »; *ghṛ́ṣvi-* « vif » paraît élargir *ghṛ́ṣu-*.

Le support en *-s-* donne un suffixe *-sa-* (d'où *-iṣa-* *-īṣa-*), souvent obscur : *gṛ́tsa-* « rapide; adroit » *vikṣá-* MS. IV 12 2 « agité »; *púrīṣa-* nt. « bourre ».

1. Groupes complexes : *-sara-* (*matsará-* « qui enivre » cf. aoriste *mátsat*); *-sna-* (*deṣṇá-* **192**); *-snú-* (*-iṣṇu-*) dans *jiṣṇú-* « vainqueur » et de là, sur base causative (en valeur participiale et éventuellement régime Ac. **404**) *pārayiṣṇú-* « qui fait traverser » et, après préverbe, *abhiśocayiṣṇú-* « qui tourmente »; *-asnu-* dans *vadhasno* (V.) « armé de l'arme de mort » (cf. *vádhar*).

2. Un suffixe *-pa-* n'est nulle part directement isolable, quoique prob. primaire dans quelques formes.

3. Les finales en *-an-* sont fréquentes (*-man-* *-van-* exclu), mais rarement sur thèmes analysables; ce sont en partie des élargissements de noms-racines, comme *víbhvan-/ vibhván-* n. propre, à partir de *vibhū́-* « puissant » (et sans doute aussi les quelques finales en *°bhvan-* *°śvan-*). Ailleurs, *tákṣan-* « charpentier » *pratidī́van-* « partenaire au jeu » *indhan°* « flamme ».

213. Comparatifs. — Les adjectifs verbaux devant être exa-

minés **362** sqq., il demeure la formation, nettement caractérisée, des dérivés primaires en *-īyas-* (parfois *-yas-*, après voyelle longue, ou comme doublet de *-īyas-* après syllabe brève : ainsi dans *távyas-*/ *távīyas-* « plus fort », fait d'après les échanges de suffixe secondaire *-ya-*/*-iya-* **229**). Ce sont des « comparatifs », auxquels s'associent exactement les « superlatifs » en *-(i)ṣṭha-* **245**. Ces formes comportent le degré plein et ton radical (ton sur préverbe s'il y en a un). Elles indiquent à l'origine que le sens de la racine verbale ou plutôt celui du nom-racine théoriquement correspondant est entendu à un degré éminent : *yájīyas-* (et *yájiṣṭha-*) « qui sacrifie le mieux » en face de **yaj-* « qui sacrifie » ; après préverbe (cas rare), *práticyavīyas-* « qui se serre mieux contre » ; la valeur « verbale » se mesure accessoirement à la présence d'un régime Ac. **404** ; sur *préṣṭha-* (*préyas-*), v. **29** ; sur *jyeṣṭhá-* (ton !), **86**.

En fait, la plupart de ces formations se sont associées avec des adjectifs (attestés ou impliqués) qui tiennent lieu de « positifs » et inclinent ces formes vers la valeur proprement comparative. Ainsi *śréyas-* « plus beau, meilleur » sert de comparatif à *śrī-* « excellence » ou plutôt à post-véd. *śrīmant-*; *bhū́yas-* « plus abondant » (*bhū́yiṣṭha-* avec *-y-* « tampon ») « plus abondant », à *bhū́ri-*. Le suffixe est indubitablement secondaire dans *sányas-* « (plus) ancien » (cf. *sána-*) *vásyas-* nt. « bien-être » *pā́pīyas-* TS. « plus mauvais », en même temps que s'accrédite la syntaxe ablative. Une alternance supplétive joue dans *yuván-*/ *kánīyas-* « plus jeune ». Dans *návyas-* (aussi *návīyas-*) « (plus) jeune », l'élément final ne fait qu'élargir la base *návya-* « nouveau », doublet de *náva-*.

Sur thème d'aoriste, *párṣiṣṭha-* « qui traverse le mieux ». Sur base adverbiale non isolée, *śáśīyas-* « plus nombreux » : *śáś(vant)-*.

III. — DÉRIVATION SECONDAIRE

214. Généralités. — La dérivation secondaire comporte un vaste ensemble de suffixes, dont quelques-uns sont communs avec la série primaire. Le thème de base est un nom quelconque ; éventuellement une base pronominale, invariante, exceptionnellement une forme casuelle (*māmaká-* **283**) ou une forme personnelle (*gopayátya-* **365**). La base peut n'exister qu'à l'état analytique (*kṣaitra-patya-* « propriété », de *kṣétrasya pátiḥ*) ; rarement elle consiste en un dérivé primaire (y compris un nom-racine) à valeur proprement « verbale ».

L'attache du thème au suffixe détermine des modifications élémentaires : un thème à finale *-a-* *-i-* efface cette voyelle devant un suffixe commençant par voyelle ou par *y-* (*syoná-* **45** *duryoṇá-* « combat »), alors qu'un *-u-* évolue d'ordinaire en *-av-* : *pārthavá-* « descendant de Pṛthu » *aniṣavyá-* (donc devant *y* selon **31** n.) « non exposé aux flèches ». Cette évolution de *u* en *av* va de pair avec le « guṇa » des racines terminées en *-u-* (et moins souvent en *-i-*) qu'on observe de temps en temps là où des racines d'autres structures ont le degré réduit, cf. **317** (*ájuhavur*) **342** (*adidyavat*) **343** (*ácucyavur*).

1. Cette tendance ne va pas sans exceptions : *tánva-* « qui (lui) appartient en propre » maintient *-u-*, sans doute en raison de la flexion consonantique de *tanū́-* **265** (il en est de même pour quelques autres dérivés en *-a-* à vṛddhi initiale, qui n'ont pas conservé de flexion consonantique) ; *ṛtviya-* **219** doit représenter un état plus archaïque que *ārtavá-* **227** ou *ṛtavyà-* TS. ; le suffixe f. *-ī-* maintient également *-u-*, v. **234**. Sur la chute de *-u-* en fin de composé, v. **163**. Sur un traitement *-āv-* (*-āy-*), v. **234** n. 2.

2. Par analogie, *-i-* final donne *-ay-* dans *trayá-* **298** *hṛ́daya-* **229**.

3. Mutilation de la finale (comme en fin de membre compositionnel) dans *retín-* « riche en sperme » de *rétas-*, *dhūmrá-* VS. « couleur de fumée » (d'après *tāmrá-* « ténébreux » dans *tāmradhūmrá-* AS.), *naḍvalā́-* VS. « lit de roseaux », sur *naḍá-*.

4. Le procédé d'infixation (comme **203** n. **2**, éventuellement **211** fin.) n'est attesté clairement que dans la dérivation pronominale **283 293** ou adverbiale **391**; cf. aussi **230**.

215. Des traitements de saṃdhi sont attestés, à titre exceptionnel, dans *sáhovan-* AS. « puissant » (var. de *sahā°* RS.; d'après *sahojít-*) *pŕ̥ṣadvant-* « bigarré » *vāgvín-* AS. « éloquent » (cf. *vag°* primaire ou pseudo-primaire **190**) *dhr̥ṣadvín-* « hardi » (d'après *°varṇa-*) : donc toujours devant *v-*; devant *m-* dans *r̥gmín-* « pourvu de strophes » *vidyúnmant-* (I) « pourvu d'éclairs » (sur *°mahas-*) et quelques autres; *mr̥nmáya-* **101**, où l'élément *-maya-* a pu être préhistoriquement un membre de composé.

L'allongement d'une voyelle finale du thème est déterminé en grande partie par la nature du phonème ultérieur. Il est (au moins pour un *-a-*) constant devant *-vin-*, fréquent devant *-vant- -van-* et parfois à restituer là où le texte donne *a* bref.

1. Abrègement (rare) *sadhanitvá-* « communauté »; *devitame* V. sg. f., fait sur le V. isolé *devi*.

2. Dans *suprajāstvá-* **163** et plus nettement dans *anāgāstvá-* « absence de faute », la finale du N. sg. animé s'est maintenue.

216. Si le thème est alternant, c'est, comme en composition, la forme réduite qui sert de base : ainsi *pítrya-* (compte tenu de **31**), *vŕ̥ṣṇya-* (ibid.), à côté de *pitŕ̥tama- vr̥ṣatvá-* (mais : *gótama-* n. propre; *revánt-* « riche » est prob. pour *rayivánt-*). Dans les thèmes en *-an-*, la forme *-an-* se maintient (devant voyelle et *y-*) dans la plupart des thèmes où la structure phonique (**35**) commandait ou favorisait cette solution : *karmaṇyà-* « habile à l'acte » (comme G. *kármaṇas* **249**, alors que *vŕ̥ṣṇya-* précité suit G. *vŕ̥ṣṇas*), *śvanín-* VS. [glissement pour **śvanī-*] « qui conduit les chiens » (la solution **śun-* est évitée); *ahanyà-* « quotidien » (d'ailleurs à lire **ahaniya-*), en face de *°ahna-*, où le *-a-* final est un samāsānta. Mêmes résultats devant *v-* : *vŕ̥ṣaṇvant-*

35 *śvànvant-* AS. « accompagné de chiens » et analogues (la normalisation ne commence qu'avec *lómavant-* AS. « poilu »); secondairement, devant *m-*, *aśmanmáya-* « fait de pierre » et même devant occlusive, *°hántama-* « qui tue le mieux », (parce qu'il s'agit du cas exceptionnel d'un nom-racine en *-an-*). La solution va de pair avec celle qui produit *vr̥ṣaṇaśvá-* **157** et des formes verbales comme *hanmas* **35**.

1. Une autre possibilité est l'effacement de la nasale. Ceci a lieu en fin de composé devant le samāsānta *-a-* **163**; en outre dans *aryamyà-* « propre à Aryaman » *varmin-* « cuirassé », afin d'éviter des groupes de consonnes malaisés.

2. Par analogie de *-an-*, on a *-in-* dans *dyumnintama-* (I) « très éclatant » (aussi *dyumnit°*) et quelques autres; *-un-* dans *madhúntama-* VS. « très doux » (var. *mádhvan°* VSK.) d'après *madin°* (*śunvatī-* paipp. ad XIX 36 6 de *śván-*, douteux).

La forme pleine en *-ant-* du participe se maintient (devant le suffixe f. *-ī-* **235** et en outre) dans quelques très rares élargissements en *-anta-* **228**; enfin dans *vrādhantama-* « très exalté » = *vrādhant-t°* où la base n'était plus sentie comme participe.

Au participe parfait, finale *-uṣ-* : *vidúṣṭara-* « qui sait mieux » *mīḍhúṣmant-* « généreux ».

217. Nombre de suffixes secondaires se constituent, comme en composition, sur des bases obsolètes ou obscures. Rappelons *kṣumánt-* **20 78**; *cākṣmá-* pourrait se ramener à **cakṣman-* si le sens est « relatif à l'œil (céleste) »; *sánutya-* « étranger », à la même base qui fournit l'adverbe *sanutár* « au loin »; *jámarya-* « terrestre » (?), à **jamar* (**237**) élargissant *jám-* (G. *jmás*); *narístā-* AS. « jeu », à **naris-* (cf. *narmá-* VS.); *vánanvant-* « pourvu d'une partie du char », à **vanan* comme doublet de *vanargú-* **22** et analogues; *māṃsanvánt-* TS. d'après les mots voisins.

1. Le fém. n'est en principe pas noté (sur *devitame*, v. **215**; sur quelques bases en *-ī-* v. **235** fin.).

2 Extensions en *-s-* : *ūrjasvant-* (X) « puissant » et analogues. Ces finales en *-asvant-* *-asvin-* et autres (cf. encore *śatasvin-* « possédant cent » *indrasvant-* « accompagné d'Indra ») émanent des formes nombreuses où l'élément *-s* était authentique; il n'est pas question d'y voir une désinence de N. — *Tuviṣmant-* « fort » est un compromis entre les composés en *tuvi°* et *taviṣá-* *táviṣī-* **202**. Mais, comme ces dernières formes, il peut s'expliquer aussi par l'affaiblissement d'un suffixe (primaire) en présence d'un nouveau suffixe (secondaire) : cas rare, mais indéniable sur le plan comparatif.

218. Vṛddhi initiale. — Un trait remarquable est la présence fréquente d'un renforcement (de type « vṛddhi », c'est-à-dire *ā* pour *a; ai* et *au* pour *ĭ* et *ŭ; ār* pour *ṛ*) dans la syllabe initiale du dérivé, celle-ci pouvant, dans les composés, appartenir au membre antérieur (mais, le composé étant formé après coup, *sugārhapatyá-* « bon Feu domestique » AS.). On a ainsi *āmitrá-* « (émanant de l') ennemi » de *amítra-*, *pā́rthiva-* « terrestre » de *pṛthivī́-*, *maitrāvaruṇá-* (ton unique !) « venant de Varuṇa et Mitra » (seul exemple de ce dérivé de dvandva dans la RS.; autres dans le YV.).

Cette vṛddhi dite « initiale » ou « secondaire », qui fait partie intégrante de la dérivation, affecte divers suffixes, dans une mesure variable. A l'intérieur d'un même suffixe, elle s'adapte de préférence aux formes où le rapport de dérivation est mieux marqué : ainsi les patronymiques (et fonctions apparentées) en *-āyana-* *-eyá-* *-i-*, divers adjectifs d'appartenance insistant sur l'origine ou (notions religieuses) le dédiement à tel dieu : notamment des noms à suffixe *-a-* et *-ya-* (ceux-ci fournissant plutôt des abstraits), parfois *-eyá-*, rarement *-ka-* *-ra-* *iya-* *-i-* *-na-*. Le suffixe *-a-* étant invisible quand la base se termine déjà en *-a-* (cas normal), la « vṛddhi » reste le seul témoignage apparent de la dérivation : peut-être est-ce là l'origine de tous les autres emplois de « vṛddhi » secondaire.

1. Si la syllabe initiale contient un *i* ou un *u* écrit *y* ou *v* (donc : devant voyelle), la vṛddhi porte sur ledit *i* ou *u* : *sauvá-* VS. « céleste » sur *svàr*, lequel est normalement prononcé *s(u)var*. Peut-être le phénomène était-il d'abord limité aux formes compositionnelles, les seules où la RS. l'atteste : *vaiyaśvá-* patronymique de *vyàśva-* prononcé *v(i)yaśva-*; de même *sauvaśvya-* « richesse en chevaux », cf. **34**.

2. Vṛddhi anomale en *-ā-* : *kāberaká-* AS. n. propre, sans doute de *kúbera-*; *śāṃśapá-* AS. « en bois de *śiṃśápā* »; *dātyauhá-* VS. « gallinule » de *dityauhī́-* : vulgarismes?

3. *Suhā́rda-* « aux bonnes dispositions » ne suffit naturellement pas à prouver qu'en composition la vṛddhi pouvait affecter l'initiale du second membre, cf. *hā́rdi suhā́rd-* **257**.

219. Accent. — L'accent suffixal est le plus fréquent. Certaines classes suffixales, qui ne le présentent pas d'ordinaire, l'ont par glissement quand la base est un oxyton en *-i* *-u* *-ṛ* *-a* (issu de *-an*); il s'agit en ce cas du suffixe *-vant-* *-mant-* et parfois *-tama-*, et ce transfert va de pair avec celui qu'on observe dans les cas décrits **87**.

Mais le ton radical est maintenu, souvent aussi. Comme dans les composés nominaux, mais moins souvent, il existe une tendance à l'oxytonèse radicale : *puruṣátā-* « manière d'être de l'homme », de *púruṣa-*; ou bien *mṛḍayáttama-* « très compatissant », de *mṛḍáyant-* (comme les composés **184**).

Enfin nombre de dérivés, notamment ceux en *-a-* *-ya-* à vṛddhi initiale, intervertissent le ton du thème de base : *āyasá-* « de fer » en partant de *áyas-* (ou *āmitrá-* cité **218**), c'est-à-dire oxytonèse, ce qui est normal; mais, sur thème oxyton, *pā́rthiva-* **218** de *pṛthivī́-* ou *pítrya-* « paternel » (donc : même dans un cas où il n'y a pas de vṛddhi) de *pitṛ́-*, donc, le ton initial substitué au ton final. Le mouvement n'est pas constant; les bases accentuées sur une voyelle médiane transfèrent le ton plutôt sur l'initiale (*saúbhaga-* « bonheur » de *subhága-*) que sur la finale et en général la syllabe affectée de vṛddhi tend à porter le ton, ce qui ne laisse pas de contrarier l'interversion : *ádhipatya-* « souveraineté », de *ádhipati-*. C'est ainsi que les dérivés en *-i-* ont toujours le ton initial.

1. En cas de suffixe dissyllabique, le ton est plus souvent pénultième que final. Le svarita de la majorité des suffixes en *-ya-* dépourvus de vṛddhi initiale, y compris *tavyà-* **367**, va dans le même sens, indiquant une prononciation *-(i)ya-*.

2. Des flottements ont lieu dans la plupart des catégories. Noter les échanges, sans variation sémantique, *arvācīná-/ arvācīna-* « tourné de ce côté » ; *ṛtvíya-* RS./ *ṛ́tviya-* AS. « régulier » ; *abhríya-/ abhriyá-* « issu de la nuée ». Avec variation, *kā́vya-* « fait d'être un *kaví* » ou « de la nature du *kaví* »/ *kāvyá-* patronymique.

Sur le ton dans les fém., v. **232 234**.

220. Catégories spécialisées. Comparatifs. — Les dérivés en *-tara-*, à valeur de comparatif, font couple avec les superlatifs en *-tama-*. Le ton est radical, sauf *purutáma-* « très nombreux », explicable par le transfert signalé **219**.

-tara- sert primitivement à différencier des objets (deux en principe) et de ce fait s'applique à un substantif (*vṛtratára-* « Vṛtra entre tous les *vṛtrá-* », avec ton pénultième en raison du changement de catégorie grammaticale) ; *vatsatará-* « veau semi-adulte » *aśvatará-* AS. « mulet » sont oxytons.

-tama- fonctionne en outre (avec une accentuation modifiée **300**) pour former l'ordinal : comme *-tama-* ordinal, *-tama-* superlatif désigne en propre l'élément qui parachève une totalité.

1. *Śaśvattamá-* est, comme l'indique le ton, senti comme « ordinal », « celui qui prend rang éminent parmi des éléments qui se suivent en série indéfinie ».

2. Superposition suffixale : *jyéṣṭhatama-* « le meilleur de tous » *jyā́yastara-* Kh. p. 160 (le thème de base n'étant plus pleinement perçu comme comparatif ou superlatif).

Sur préverbe : *uttamá-* (ton final par analogie des suivants) et *úttara-* « (le) plus élevé ». Mais ailleurs, les préverbes ou adverbes utilisent simplement le suffixe *-ra-* (*ápara-* « plus en arrière, moindre ») et *-má-* (*apamá-* « le plus en arrière »). *-má-* coïncide ici encore avec l'ordinal **299** (et avec une forme comme *caramá-* « le dernier » assimilée à l'ordinal).

1. En face de *ántama-* (ton initial ! Aussi *antamá-*, hapax) « le plus

proche », sur l'adverbe *ánti*, il s'est constitué *ánta-ra-* « proche », distinct de *ántar-a-* AS. (RS. X ?) « intérieur », fait sur *ántar*. *Ávara-* « plus proche, plus en arrière, etc. » doit provenir en partie au moins de *avár* **133**.

2. *-ima-* dans *agrimá-* « en tête » (d'après *agriyá-*).

221. *-tya-* forme un groupe d'adjectifs locaux, bâtis sur préverbes ou adverbes (qui gardent le ton ; noter seulement *áviṣṭya-* (I et X) « manifeste » sur *āvís*) ; *nítya-* « propre (à celui qui parle) », d'où « constant » ; *sánutya-* **217**. Autre, *āptyà-* (ton !) « né dans les Eaux » [*aptyá-*, dérivé de **apta-*].

-t(a)na- forme, sur bases invariantes, quelques adjectifs temporels : *nū́tana-* « d'à présent » et (plus rare) *nū́tna-* ; ton variable.

Groupe de substantifs (f.) locaux à suffixe *-vát-*, sur préverbe ou adverbe de direction : *pravát-* « distance en avant ou en haut ; cours » *arvāvát-* « proximité » (fait sur *parāvát-* et cf. *arvā́ñc-*).

Groupe d'adjectifs en *-īna-* indiquant la direction (ou : la durée), qui d'abord élargissent des thèmes en *-añc-* **195**, ainsi *arvācīna-* **219** ; puis se propagent dans *añjasīna-* « qui va droit » sur l'adverbe *áñjasā* et quelques autres (dont, de manière peu attendue, *satīna°* au sens de *satya°*). Ton pénultième, plus rarement final.

Quelques élargissements par *-bhá-* de noms d'animaux, ainsi *vṛṣabhá-* « taureau » (aussi *ṛṣabhá-* de **ṛṣan-*) ; ailleurs la base est plus ou moins bien identifiable ; *sthūlabhá-* AS. « gros » paraît s'appliquer au membre d'un animal.

222. Abstraits. — La valeur d'abstrait est fournie par des suffixes comme *-a-* *-ya-* *-ka-* qui ont d'autres acceptions concurremment. Mais il existe aussi quelques suffixes spécialisés, à savoir, d'abord, *-tvá-* nt. et *-tā-* f.

-tvá- figure volontiers après des bases non terminées par un

-a-, ainsi *dīrghāyutvá-* « fait d'avoir longue vie » : cet exemple (unique pour la RS. et propre aux Vāl.) montre que la base peut être un composé (bahuvrīhi) à double membre nominal; dans *ahamuttaratvá-* AS. (type également unique) « affirmation de sa propre supériorité », c'est le suffixe qui rend le composé possible. Un doublet plus rare, non compositionnel, est *-tvaná-* (particule *-na* élargissante, comme en conjugaison), à peu près limité à la RS. ancienne.

-tā- (qui attire presque toujours le ton sur la présuffixale) indique de préférence la manière d'être, avec, parfois, nuance collective (*janátā-* AS. « humanité » *síkatā-* VS. « gravier », cf. *sika°* TĀ. I 12 3). Seuls des composés rudimentaires (en *a*[*n*]° et *su°*) peuvent figurer comme bases. Il existe un élargissement, avec même accentuation, en *-tāt-*, également f. (dans la RS. seule et seulement aux cas obliques du sg.), un autre en *-tāti-* (f.) : la finale *-tātā* est plutôt l'I. de *-tāt-* que le L. de *-tāti-* (et a pu aider à créer *-tāti-* si ce dernier est bien refait sur *-tāt-*); la finale *-tā* assez fréquente (à valeur plus ou moins figée) peut résulter par haplologie de *-tātā* **77 268**, si bien qu'en fin de compte un thème comme *devátā-* « office ou nature des dieux », attesté depuis X, peut émaner de l'I. sg. *devátā* « chez les dieux » issu de *devátātā* « au service des dieux ».

1. On a même *-tvátā* par duplication, dans deux mots de la RS. ancienne employés à l'I. sg. figé.

2. *Sūnṛ́tā-* « manière d'être d'un homme de bien » ou peut-être plutôt « force vitale » (cf. *sūnára-* « noble, beau » ou plutôt « plein de vitalité ») a été adjectivé en *sūnṛ́ta-* par une sorte de « personnification » de l'abstrait, comme *satyatāti* (V.), épithète d'Agni et *śáṃtāti* (Ac. nt.) « salutaire ».

223. Adjectifs d'appartenance. — Le suffixe le plus important, le plus net aussi, est *-vant-*, qui a un doublet *-mant-* employé là où la base a pour pénultième ou finale une voyelle autre que *a ā* (et en outre, par dissimilation, dans deux formes

citées **78**). On attend *-vant-* après voyelle *ă* finale ou pénultième; c'est bien ce qui se passe d'ordinaire, mais il existe, surtout dans la RS. ancienne, un nombre assez notable de finales en *-ivant-* *-īvant-* et quelques autres : certaines explicables par diverses analogies ou influences ou décelables comme secondaires (cas d'un *-vant-* substitué à *-van-* ou à *-vas-*, etc.). La répartition se normalise peu à peu : *agnimánt-* succède depuis l'AS. à *agnivánt-* « pourvu de feu ou d'Agni ». Ton radical, sauf le transfert défini **219**; double ton du radical maintenu dans *dyā́vāpṛthivīvant-* (cas unique) AS. « accompagné du Ciel et de la Terre ». Sur base adverbiale, *viṣūvánt-* (ton!) « situé au centre », de **viṣu*, cf. *viṣūvṛ́t-*.

Le sens est « pourvu de, consistant en, accompagné de »; celui (rare) de « semblable à » (par ex. dans *nṛvánt-* « semblable à [celui d'] un héros; viril ») est spécieux; s'il est à maintenir, on y verra l'influence des adverbes en *-vát* **390**.

1. *-vant-* développe un *-van-* primaire **224** dans *vivásvant-* (*vi°*) « lumineux » à côté de *vivásvan-* (rare); *-mant-* développe *-ma-* dans *virúkmant-* « brillant » et *dasmát* (nt. adverbial) « merveilleux »; substitué à *-van-* primaire, prob., dans *suṣumánt-* « très incitant » ou « bien enfantant ». Il y a d'ailleurs des traces d'une alternance flexionnelle entre *-vant-* et *-van-* **247 249**.

2. Duplication suffixale *antarvā́vant-* (nt. « terre intermédiaire ») *yātumā́vant-* = *yātumánt-* « qui pratique la magie »; *vajrivas* (V.) au sens de *vajrin* a été rebâti sur *adrivas*, terme analogue. Élargissement en *-vati-* dans *niyutvate* (V.) « ô maître d'attelage ! » (d'après *°pate ?*).

3. Sur base perdue, *śáśvant-* (cf. *śáśīyas-* **213**) « qui se reproduit en série indéfinie », où l'adverbe *śaśvadhā́* laisse supposer un doublet (primaire?) **śaśvan-*. Sur *pipiṣvant-*, v. **336**; sur *svávant-* et analogues, **72 243**; sur **bhaktivant-* passé à *°vas-*, **247**.

Un emploi typiquement ṛgvédique est celui du nt. sg. au sens de « richesse en... » : on a ainsi des suites formulaires comme *gómad áśvāvad ráthavat* VII 27 5 « richesse en vaches, chevaux, chars ».

224. Un doublet plus rare de *-vant-* est *-van-* (qui n'a pas de

contre-partie en *-man-*), avec les mêmes particularités toniques. Moins net, sémantiquement, que *-vant-*, mais en partie supplanté par ce dernier. Ex. *arātīván-* « ennemi » *hárdvan-* VS. « cordial » (base comme *hárdi*, etc.). Dans *dhīvan-* AS. « sage », c'est le doublet en *-vant-* qui est attesté antérieurement; mais *dhīvan-* pourrait s'interpréter à l'aide d'un *-van-* primaire, lequel est indéniable dans *kṛ́tvan-* (élargissement du radical, typiquement primaire !) « actif » *sanítvan-* (même élargissement et *i* « de liaison » !) « donateur » et dans plusieurs autres mots, quelques-uns après préverbe, dont la valeur primaire est assurée. Cf. **212**.

-vana- dans *satvaná-* « vaillant », développé de *sátvan-* (sur base participiale *sát-*) et quelques autres. L'I. adverbial *nivanā́* « vers l'aval » (sur préverbe) répond aux dérivés en *-vát(ā)* **221**.

-vala- depuis °*kṛṣīvala-* « cultivateur » (X).

-váya- dans *druváya-* AS. « fait de bois », en face de plusieurs dérivés en *-máya-* désignant la matière première, *mṛnmáya-* **101** ou plus librement *nabhasmáya-* « humide ». Autre *cáturvaya-* **298**.

-vya- dans *bhrā́tṛvya-* (seule forme attestée) « pareil au frère = cousin ».

-vin- présente par rapport à *-min-* (rare) une répartition phonique analogue à *-vant-*/ *-mant-*, cf. *yaśasvín-* AS. « glorieux »/ *ṛgmín-* **215** : en fait la plupart des dérivés en *-vin-* ont une base en *-a-* (allongé) ou *-as-*.

225. Productif est le suffixe *-ín-*, qui s'attache presque toujours à des thèmes en *-a-* (ou, à la rigueur, ramenés aux thèmes en *-a-* par déperdition d'une consonne finale, comme *retín-* **214** *varmín-* **216**). Exception éventuelle *śvanín-* **216** et sans doute *hiraṇín-* « orné d'or » (comme *hiraṇmáya-* VS. TB.), *abhimātín-* (I) « qui dresse des embûches ».

Ainsi *dhanín-* « riche » *aśvín-* « consistant en chevaux » (n. de dieux-chevaux) *mitrín-* « allié » ; simple élargissement dans *mahín-* « grand », etc. Les valeurs sémantiques sont moins nettes que dans les dérivés en *-vant-*.

1. Il existe indubitablement un suffixe *-in-* primaire dans plusieurs

formes après préverbe (ou plus rarement : après membre nominal), où *-in-* figure sur radical plein, allongeable selon **189**. Ex. *nitodin-* « qui pique » *kevalādin-* « qui mange seul » *vivyādhin-* AS. « qui transperce ». Mais, hormis les formes ambiguës ou celles s'expliquant par une confusion flexionnelle *-i-*/ *-in-*, la formation n'apparaît guère avant RS. X et se développe ensuite assez largement dans YV. et surtout dans AS. Le caractère « primaire » n'est donc sans doute pas originel. Sur thème de présent, *vyaśnuvin-* VS. « qui atteint » (*-uv-* selon **33**); sur base redoublée, *niyayin-* (X) « qui descend » à côté de *yayi-*. Régime Ac. (rare) **404**.

2. Quelques finales en *-yin-* VS., sur bases en *-a-* allongé : *dhanvāyin-* « portant l'arc » (*-y-* tampon comme **190**) : mais *ātatāyin-* VS. « qui tend l'arc » a pour var. *-āvin-* TS. Dès le Livre X, on trouve *ṛtāyin-* « fidèle à l'Ordre », peut-être fait sur *māyin-* qui précède.

226. **Patronymiques.** — Ils sont caractérisés par la vṛddhi initiale (nécessaire) et par des suffixes en partie spécialisés à cet emploi. A savoir, *-i-* (ton initial) tiré de quelques bases en *-a-*, type *ā́gniveśi-* « descendant d'Agniveśa » (en outre, seul mot non patronymique, *sā́rathi-* « compagnon de char », avec *-i-* samāsānta?); *-āyana-* (en général oxyton) se développe après la RS., qui n'a encore qu'un ex. (dans les Vāl.), *kāṇvāyanāḥ* (V. pl.) « descendant de Kaṇva », outre *ukṣaṇyáyana-* où l'absence de vṛddhi et le ton sont insolites;

-eyá-, surtout sur bases (fém. !) en *-ā-* *-ī-*, type *ādityá-* « descendant d'Aditi » (matronymiques);

-a- (ton final, plus rarement ton initial), *vārṣāgirá-* « descendant de *Vṛṣāgir »;

enfin *-ya-* (même flottement tonique), *sāhadevyá-* « descendant de Sahadeva ».

L'ensemble est relativement peu abondant, bien qu'en progression. Un procédé concurrent est la combinaison de *putrá-* « fils » (ou analogues) avec régime au G. ou procédé compositionnel (après la RS.). La juxtaposition du patronymique et du nom propre n'est pas fréquente, ni, quand elle se produit, l'ordre des éléments n'est fixe; enfin le patronymique s'emploie rarement au

V., rarement aussi au pl. Les mantra tardifs se rapprochent des tendances observables dans la littérature ultérieure.

Incertains *kāberakā-* **218** *māhīna-* (gentilice ?).

227. **Suffixe -a-.** — Parmi les suffixes qui cumulent plusieurs fonctions, le plus productif est *-a-*, le moins précis également. Les dérivés, fort nombreux, à vr̥ddhi initiale se signalent d'abord : ce sont en majorité des adjectifs d'appartenance (relatif à, possédant, provenant de), ainsi *mānavá-* « appartenant à l'homme » (de *mánu-* : transfert tonique, comme dans beaucoup d'autres dérivés, selon **219**); en second lieu des abstraits nt. sur base adjective, *māghona-* « générosité », de *maghávan-*; éventuellement des collectifs, *ārtavá-* AS. YV. « groupe de saisons ». En composition, *dāśarājñá-* « bataille des Dix Rois ». Seuls manquent, dans les mantra les plus anciens, les dérivés de noms divins (à plus forte raison, de dvandva divins; pour signifier : appartenant à, consacré à) : *raúdra-* « décerné à Rudra » est du Livre X, *vaiśvadevá-* « consacré à Tous les dieux » est d'AS. YV. ; *tvāṣṭrá-* est un patronymique; reste *mārutaṃ gaṇám* (*śárdhaḥ*) où l'adjectif joue le rôle d'un régime G.

La catégorie comporte un grand nombre de désignations techniques et se situe dans la même zone sémantique que les composés.

228. Sans vr̥ddhi on a des adjectifs, notamment sur base en *-s*, *paruṣá-* « noueux » de *párus-* (transfert tonique), *tamasá-* « ténébreux » de *támas-* (id.); quelques rares abstraits comme *hotrá-* « fonction du *hotr̥* » (et soi-disant aussi : « coupe [où boit] le *hotr̥* »).

Ailleurs, cet *-a-* sans vr̥ddhi n'est qu'un élément inorganique substitué à une finale vocalique ou ajouté à une finale consonantique, autrement dit un élargissement. Le phénomène a sa place

privilégiée en fin de composé **163**; mais il a lieu aussi en « simple », soit de manière autonome, soit par influence des structures compositionnelles. C'est ainsi que diverses finales, dans des conditions variables, présentent ce glissement vers *-a-*, favorisé par la présence morphologiquement ambiguë de la désinence d'Ac. *-(a)m*.

Noms en *-as-* devenant *-asa-* **201** n. 2 ou *-a-* (*áṅgira-* = *áṅgiras-* n. propre, cf. *ánāga-* en composition; sur l'échange *-as-/-ā-*, v. **243**); *-us-* devenant *-uṣa-* (*náhuṣa-* = *náhus-* n. propre; une flexion *mánuṣa-* « homme » s'amorce aux Livres I et X); *-ant-* devenant *-anta-* (*pánta-* « breuvage » *tarantá-* n. propre *dánta-* « dent » (hy. tardif); incertain *gmántā* I 122 11); *-an-* devenant *-ana-* (*pūṣaṇá-* X, exceptionnel = *pūṣán-* n. propre) ou *-a-* (*áhānām* G. pl. « jour »; dans *śīrṣá-* « tête », les quelques désinences attestées s'expliquent par le pl. nt. *śīrṣā́* qui a pu être senti comme « thématique »); *-tr̥-* devenant *-tura-* (Ac. *yantúram* de *yantŕ̥-* « qui guide », explicable par l'analogie des composés en *°túr-* et le voisinage d'*aptúram*); *-u-* devenant *-va-* (*paśvá-* comme membre antérieur = *paśu°*, incertain). Dans *-tra-* et *-ma-*, l'élargissement a conduit à des catégories suffixales nouvelles **208 210**.

Seule est fréquente, somme toute, en « simple », l'adjonction d'un *a-* (*-ā-* dans les noms d'action fém.) aux noms-racines : cette adjonction se confondant, dans les noms à valeur « verbale » avec le suffixe primaire *-a-* **197**, il demeure à envisager ici le cas des autres noms. Ainsi *mása-* « mois » comme élargissement de *más-* dans l'AS., *māṃsá-* « viande » depuis RS. I, *nāvá-* « bateau » également depuis RS. I, mais *divá-* « ciel » n'est pas confirmé textuellement, sinon dans l'āmreḍita *divé-dive* substitué à **divi-divi*; *kṣapá-* « nuit » et *kṣípā-* « doigt » dans I. pl. *kṣapā́bhis kṣípābhis*, afin d'éviter un contact *p-bh* (évité ailleurs par une consonne dissimilante **68** b **100**); *mahá-* « grand » ne s'est substitué que très partiellement à *máh-*; *ūrjā-* AS. = *ūrj-*

RS., etc. Le mouvement tend à s'intensifier dans les mantra plus récents.

Noter le mot *bheṣajá-* « remède », tiré de *bhiṣáj-* à la manière d'un dérivé primaire, d'après l'échange fréquent du type *viś-/veśá-*.

229. **Suffixes à -y-.** — Le suffixe fondamental est *-ya-* (particularités accentuelles **219**). Comme le suffixe *-a-*, il comporte assez souvent la vr̥ddhi initiale et forme alors (outre les patronymiques **226**) un certain nombre d'adjectifs (*daívya-* « divin » ; sur noms divins, au moins dans YV. AS. : *prājāpatyá-* « relatif à Prajāpati ») et un plus grand nombre d'abstraits (*saúvaśvya-* **218** ; mais dans *sā́mgrāmajitya-* AS. « victoire dans la bataille » en face du n. d'agent *saṃgrāmajít-*, la RS. aurait formé **saṃgrāmajitya-* selon **171** fin.). Certaines de ces formations sont à considérer comme un croisement de *-ya-* sans vr̥ddhi avec *-a-* à vr̥ddhi.

Les formes sans vr̥ddhi sont en tout cas beaucoup plus nombreuses, sinon dans la catégorie des abstraits (*svarā́jya-* « autocratie », du moins dans celle des adjectifs (*nárya-* « viril » *satyá-* « vrai » *ráthya-* « propre au char » d'où « cheval d'attelage ; roue ; richesse en chars ») ; avec le svarita, *urvaryà-* VS. « propre aux champs » ; *pítrya-* « paternel » **216** ; ibid. *aryamyà-*. Valeurs sémantiques flottantes.

Parfois *-ya-* donne l'impression d'un simple élargissement (comme selon **163** en fin de composé), ainsi *svápnya-* AS. « rêve » (ou : « né du sommeil » ?), cf. notamment les adjectifs *návya-* « nouveau » *pūrvyà-* « ancien » doublant *náva- pūrvá-* (cf. **69**). Dans *ávya-* « relatif au mouton » et *aryá-* (*aryà-* exceptionnel) « propre aux hommes du clan » (aussi, avec vr̥ddhi et valeur ethnique, *ā́rya-*), le suffixe est en relation probable avec le *-i* des bases *ávi- arí-*.

La métrique invite souvent à restituer *-(i)ya-* **34** a (sauf dans *ávya- aryá-* précités où la base est en *-i* « consonantique » **266**). En outre, le texte écrit donne parfois *-iyá-* (ou *-íya-*, rarement *-iya-* atone) : d'abord, selon **33** d, après un groupe de trois consonnes, *indriyá-* « propre à Indra » et (nt.) « force ou nature d'Indra », puis après un groupe de deux, c'est-à-dire dans des conditions phoniques qui auraient permis de maintenir *-ya-*, au moins dans le texte écrit : *samudríya-* « propre à l'océan » ; généralement avec doublet *-ya- : mitríya-* « venant de l'ami » / *mitryà-* « semblable à Mitra » / *mítrya-* « amical » ; *aśviyá-* « troupe de chevaux » / *áśvya-* « relatif au cheval, consistant en — ». Noter que l'emploi abstrait est inusité et qu'aucun dérivé en *-iya-* ne possède la vr̥ddhi initiale.

1. Le groupe en *-īya-* est à peine amorcé dans la RS. : *gr̥hamedhī́ya-* « propre au sacrifice domestique », d'où *āhavanī́ya-* AS. n. d'un feu sacrificiel. Sur des ordinaux en *-ī́ya-*, v. **299**.

2. *-eya-* (vr̥ddhi et ton initial) existe dans quelques noms qui peuvent être faits à l'imitation des patronymiques en *-eyá-* **226** (autrement accentués il est vrai), sur bases en *-i-* d'ordinaire : *maúneya-* « état d'un *múni-* ». Sans vr̥ddhi, *sabhéya-* « propre à l'assemblée », sur *sabhā́-* (thème en *-ā-* comme plusieurs bases de patronymique en *-eyá-*) et quelques verbaux d'obligation **365**.

3. *-aya-* comme élargissement, dans *hŕ̥daya-* « cœur », de *hŕ̥d-* (en partant de **hr̥di-* [cf. *hā́rdi*], comme *trayá-* de *trí-*) ; *gavyáya-* « de vache » *avyáya-* (= *ávya-*) « de mouton ou de laine » (*tánaya-* **198** ?).

230. **Suffixes -ka-.** — Le suffixe de base est *-ka-*, à ton variable. La vr̥ddhi initiale est rare (un seul ex. net dans la RS. sur base pronominale, **283**) et se développe faiblement après la RS. ; l'obscur *sānuká-* ne saurait entrer en compte. Par ailleurs, *-ka-* fournit quelques adjectifs d'appartenance, plus ou moins bien isolables (prob. *ántaka-* « qui met fin », épithète de Yama dans l'AS.) ; des diminutifs (oxytons), ainsi *kumāraká-* « petit garçon », volontiers à nuance caritative ou péjorative (contexte obscène I 191 12 sqq. ; magie noire I 133 3 X 133 1 sqq.). Plus souvent de simples élargissements, destinés en partie à faciliter la flexion, *dhénukā-* AS. = *dhenú-* ; ici encore, l'oxytonèse prévaut, *iṣuká-* AS. « flèche ». L'emploi en samāsānta **163** doit dériver de ce *-ka-* « explétif », qui d'ailleurs se développe surtout

dans les mantra post-ṛgvédiques. Le genre du thème de base est maintenu, donnant l'impression vague qu'on a affaire à un infixe, comme dans les formations parallèles sur base pronominale **283 293**. Au total, les dérivés en *-ka-* sont mal différenciés et souvent peu nets.

Noter, sur participe, *pravartamānakā-* (seul ex. dans la RS., Livre I) où le suffixe est entraîné par celui du nom voisin *kuṣumbhaká-*. Il s'agit d'obtenir par cette répétition un certain effet dramatique.

Le doublet *-ika-* a les mêmes caractéristiques; il forme quelques noms à vṛddhi, depuis l'AS., en valeur d'adjectifs d'appartenance, notamment pour indiquer des saisons : *vā́rṣika-* AS. « appartenant aux Pluies ». L'emploi diminutif est plus rare, *usriká-* (I) « petit bœuf »; de même l'emploi « explétif ». Cf. *nā́sikā-* « narines » en partant de *nā́sā-* AS. « nez ». Tout l'emploi de *-ika-* semble refait sur le f. *-ikā-* obtenu selon **233**.

1. Il existe un *-ka-* primaire, à ton radical et degré plein, dans quelques mots comme *śúṣka-* « sec » *ślóka-* « appel » (de *ŚRU-*) et cf. en fin de composé *suméka-* « bien fixé »; éventuellement *-ika-* dans *vṛ́ścika-* « scorpion »; *-aka-* primaire commence à apparaître dans *abhikróśaka-* VS. « qui insulte » *gáṇaka-* VS. « astrologue » (sur base dénominative); pas d'exemples assurés pour la RS., le cas de *pāvaká-* « purifiant » étant sujet à caution **43**; enfin *-uka-* primaire depuis *ghā́tuka-* AS. (sur base « causative ») « qui est en état de tuer » ou « dont il y a risque qu'il tue » (rection Ac.); variante *-ūka-* sur base d'intensif, depuis *jāgarū́ka-* « vigilant », seul exemple attesté dans la RS. Sur tous ces points la langue des mantra ne fait qu'amorcer un usage.

2. *-īka-* (primaire ?) dans *dṛ́śīka-* « digne d'être vu » et (nt.) « fait de voir » (aussi *-īkā́-* f.). Le mot a dû se constituer en imitation du type *abhī́ka-* « présence; instant critique » *prátīka-* « visage », lequel est une dérivation thématisée du degré faible des noms-racines en *-añc-* **195**.

De même *ekākin-* « solitaire » résulte d'un **ekāka-*, dérivé de **ekāñc-*, fait comme *upāká-* « proximité » et analogues. Exceptionnellement, avec vṛddhi, *mārḍīká-* « faveur » : en fait, dérivé en *-a-* partant de *mṛḍīká-*.

3. *-taka-* (f. *-tikā-*) dans *mṛ́ttikā-* VS. = *mṛ́d-* « argile » et dans le dérivé pronominal « diminutif » *iyattaká-* « si petit » (gémination expressive ?) Mais cf. **233** a).

231. Groupes mineurs. — Plusieurs suffixes qu'il reste à voir sont communs avec des emplois primaires et mal distincts de ceux-ci. Ainsi *-rá-*, qui forme quelques adjectifs possessifs comme *pāṃsurá-* « poussiéreux » (de *pāṃsú-* : glissement de ton !), *dhūmrá-* **214** *tāmra°* ibid.; éventuellement *-āra-* dans le nom de fonction *karmā́ra-* « forgeron », *-ira-* dans *médhira-* « sage » (de *medhā́-*) *rathirá-* « qui va en char » (mais où le *r* peut émaner de **rathar*, cf. *ratharyáti* et d'autre part *rathī́-* « cocher »).

1. La vṛddhi de *ā́gnīdhra-* « fonction (ou : coupe) de l'*agnidh* » s'explique en partant du nom d'officiant **agnīdhra-* (doublet de *agnídh-*); la finale *-dhra-* a été sentie comme *-ddhra-* c'est-à-dire contenant le même suffixe *-tra-* qu'on a dans *hotrá-* **228** et analogues.

2. Avec *-lá-*, la seule forme courante dans la RS. est *bahulá-* « abondant » (*bahura-* **67**). Amorce d'emploi diminutif (péjoratif) dans *vṛṣalá-* « pauvre homme » (X) *śiśū́la-* (de *śíśu-*) « petit enfant » (X) *kanyálā-* AS. (finale du thème de base abrégée) « fille chérie ». Avec *-ilá-*, *piśaṅgilá-* VS. « brun ».

-śá- est quasi-explétif dans *yuvaśá-* « jeune » *étaśa-* n. propre (ton !) et quelques autres; possessif *romaśá-* « poilu; membre viril », peut-être *hirīmaśá-* « jaune » de **hirīman-* var. de *harimán-* (*-śá-* fournit volontiers des adjectifs désignant des couleurs).

-mná- dans *dyumná-* « éclat du ciel », élargissement possible d'un **dyuman-* = *dyumánt-* « éclatant ». Mais dans *nṛmṇá-* « virilité » et, sur particule, *sumná-* « faveur » *nimná-* « dépression du sol », on a affaire à un suffixe autonome.

Un suffixe secondaire *-na-* n'apparaît que : *a*) dans quelques dérivés d'adverbes, comme *víṣuṇa-* « divers » de *viṣu°* et prob. *samāná-* « commun » de **sam(ā)*; *b*) avec vṛddhi initiale, *straíṇa-* « féminin »;

c) apparemment dans *dámūnas-* (élargissement en *-s*) « domestique », de **dam-ū* (*duroṇá-* « maison » fait sur un N. pl. *dúras* « porte » ?).

1. *-nara-* prob. dans *svàrṇara-* « espace céleste; éthéré » (ou second élément **nar-* « force » comme **163** ?).

2. *-ta-* dans *hemantá-* « hiver » sur une base **heman*, d'après *vasantá-* « printemps » où l'existence de **vasan* est en quelque mesure corroborée par *vasar°* *vāsará-* « matinal » ; enfin *dvitá-* etc. **298**.

-ima- est tiré de quelques noms en *-tra-* pour désigner ce qui résulte d'un travail manuel, *khanítrima-* (*-tríma-* AS.) « produit par creusement » ; d'où *-(r)ima-* primaire, sur base de verbal en *-t(a)-*, *kṛtríma-* « artificiel » *pūtríma-* AS. « purifiant ».

232. **Formation du féminin.** — La formation du féminin est affaire de dérivation secondaire, si l'on excepte quelques noms d'animaux (comme *gó-* « bœuf, vache ») qui sont épicènes, et quelques noms de parenté (en -[*t*]*ṛ*-) qui ont un thème fém. distinct. L'ensemble des adjectifs, et ceux des substantifs qui comportent par nature l'expression du fém., utilisent un suffixe *-ā-* ou *-ī-*.

Les thèmes en *-a-* utilisent *-ā-* sans modification de ton, type *priyá-* « chère » : *priyá-*. Mais une série de thèmes en *-a-* emploient *-ī-*, tantôt sans modification, plus souvent avec renversement de ton (*vṛkī́-* « louve « de *vṛ́ka-*), renversement qui conduit d'ordinaire une base oxyton à adopter le ton sur l'initiale (*áruṣī-* « rougeâtre » de *aruṣá-*). Ce sont d'abord beaucoup de substantifs (*vṛkī́-* précité) ou adjectifs substantifiés : *aśvatarī́-* AS. « mule » (en face des f. de comparatifs en *-tarā-*), *viliptī́-* AS. n. d'un type de vache et *vilīḍhī́-* AS. n. d'un type de femme (en face des f. de n. verbaux en *-tā-*), *anudéyī-* (X) « don subséquent » (en face des f. de verbaux d'obligation en *-yā-*).

Ensuite certains adjectifs : plusieurs de ceux qui désignent des couleurs (*áruṣī-* précité), tous ceux à vṛddhi initiale (sauf *párthivā-* « terrestre », doublant *-ī-*), la plupart des ordinaux **299**, plusieurs n. d'agent primaires à suffixe *-a-* (notamment là où un *-a-* radical est allongé), *°kārī́-* VS. « qui fait... », *annādī́-* AS. « qui mange la nourriture », des n. d'agent primaires en *´-ana-*, surtout dans l'AS., enfin des noms à suffixe *-yà-* (ou, ce qui

revient au même, *-íya-*) — où *-ī-* se substitue à *-ya-* — : *svarī́-* « qui résonne » de *svaryà-*.

1. Même aboutissement pour quelques dérivés en *-ya-* autrement accentués, *daivī-* « divine » (*daivyā-* X) de *daivya-*, *ā́rī-* « âryenne » de *ā́rya-* (aussi *ā́ryā-*).

2. Changement de place du ton motivé par le changement de catégorie grammaticale, *aśvatarī́-* précité, *aparī́-* **387**.

Enfin les bahuvrīhi dont le membre antérieur est un nom de partie du corps emploient *-ī́-* : *caturakṣī́-* AS. « à quatre yeux ». Il y a parfois une recherche d'opposition entre tatpuruṣa et bahuvrīhi : cf. les finales en *°vācaná-* et analogues, de bahuvrīhi, celles en *°hárṣaṇī-* et autres, de tatpuruṣa (notamment dans l'AS.).

Śvaśrū́- (finale comme *vadhū́-*) « belle-mère » repose sur un **śvaśṛ-* évolué en *śváśura-* (comme *yantúra-* de *yantṛ́-* **228**).

233. Quelques groupes restreints présentent un suffixe spécial au f. :

a) *-ikā-* dans *iyattiká-* **230**, peut-être d'après *śakuntiká-* « petit oiseau » du même hy., lequel repose sur *śakúnti-* avec le diminutif normal en *-kă-*. Un *-ikā-* contre-partie de m. *-(a)ka-* ne commence véritablement qu'avec l'AS., et de manière fort limitée : *kumārikā-* « petite fille », *avacarantiká-* « descendant » (sur participe !).

b) *-nī-* dans quelques adjectifs de couleur (substantifiés), comme contre-partie de m. en *-ta-*, type *śyénī-* (« la blanche ») comme désignation de l'Aurore (?), en face de *śyetá-* (mais cf. aussi le m. *śyená-*, avec un autre sens). Dans *róhiṇī-* (« la rouge ») *háriṇī-* (« la fauve ») on peut se demander si *-nī-* se substitue à *-ta-* ou ne remplace pas plutôt un autre f. en *-(i)t-*, *harít-* « cavale alezan » (de *hári-*), d'où *rohít-* « (jument) rouge ». Enfin, dans quelques autres mots, la finale *-nī-* s'ajoute précisément à une finale *-(i)t* (d'ailleurs isolément non attestée) dissimilée en *-(i)k* selon **78** :

ainsi *ásiknī-* (« la noire ») n. de fleuve en face de *ásita-*, *hárikṇikā-* AS. (Livre XX) en face de *hárita-;* plus librement, *páruṣṇī-* (« la noueuse »), autre n. de fleuve.

c) *-ānī-* sur plusieurs noms de divinités, *indrāṇī-* « femme d'Indra », etc.; d'où, plus librement, *araṇyānī-* (aussi *-ānī-*) (X) « Génie de la Forêt » et (sur thème consonantique) *ūrjā́nī-* (I) « Force nourricière » (ton !).

234. Sur thèmes autres qu'en *-a-*, c'est le suffixe *-ī-* qui est employé, à l'exclusion de *-ā-*. Mais de manière diversifiée. Le transfert de ton n'a lieu que dans les cas où on le trouve aussi au cours de la flexion, à savoir : *a*) par passage d'une voyelle tonique en fin de base à l'état consonantique comme **239** c; *b*) dans le cas des noms en *-ánt-* comme **240** e; *c*) dans le cas d'une partie des noms en *-áñc-* selon les tendances indiquées **239** b. Le glissement de ton des monosyllabes (**239** a) n'a pas d'application pour le f., parce que les f. en *-ī-* de monosyllabes sont tous sur thèmes composés, et que la mobilité tonique y est entravée **156** **239** n. 1. Enfin il peut y avoir transfert de ton par changement de catégorie grammaticale, comme dans *gomatī́-* n. propre en face de *gómatī-* « pourvu de vaches ».

Il n'y a pas de f. exprimé dans les noms en *-as-* (adjectifs ou membres ultérieurs de bahuvrīhi). Non plus dans la généralité des noms en *-i-* et dans une partie des noms en *-u-* (ceux notamment employés comme membres ultérieurs). Cependant :

a) parmi les noms en *-i-*, *páti-* fait f. *pátnī-* « maîtresse; épouse ». La finale de base s'aménage en vṛddhi dans *agnā́yī-* « épouse d'Agni » et *vṛṣākapā́yi* (V.) « épouse de Vṛṣākapi ». On a relevé ci-dessus le *-t* indiquant le fém. dans *harít-*, d'où *rohít-* et peut-être *yoṣít-* « jeune femme », ce dernier comme doublet d'autres fém. : *yóṣā-* *yóṣan-* *yóṣaṇā-*. Enfin l'allongement de *-i-* dans *ávī-* SS. « brebis » en face de *ávi-* (f.) RS. doit résulter d'un glissement flexionnel.

b) parmi les noms en *-u-*, la finale *-vī-* est fréquente dans les oxytons à suffixe *-u-* primaire (ou censément primaire), type

pṛthvī́- « vaste » de *pṛthú-* (d'où *pṛthivī́-* **45**) ou *pūrvī́-* (*ū* **37**).

1. Mais les oxytons en *-su-* *-yu-* allongent la voyelle finale, au moins dans la RS.; en outre, *nṛtū́-* « danseuse » et quelques autres (substantifs), à l'imitation du type *vadhū́-*.

2. Insolites *jahnā́vī-* « fille (?) de Jahnu », avec même évolution que *agnā́yī-* ci-dessus; quant à *pūtákratāyī-* Vāl. (leçon incertaine) « fille (?) de Pūtakratu », la finale y est analogique; enfin *mā́dhvī-* « douce » a une vṛddhi initiale apparente, qui doit émaner de *mā́dhvī* (V. du. m.), épithète des Aśvin, elle-même malaisée à expliquer.

235. Quant aux noms-racines, la règle est aussi l'absence de motion. Ainsi, strictement, dans les noms de caractère « verbal », c'est-à-dire les noms d'agent, sauf °*ghnī́-* qui tue » (de °*hán-*) qui s'inspire des thèmes dérivés en *-an-*.

Sadṛ́śī- « semblable » (**293**) implique un m. *sadṛ́śa-* (post-mantrique), tandis que *sudṛ́śī-* « belle à voir » suit le modèle de *sadṛ́śī-*. De même *mahī́-* « grande; terre » est fait sur *mahá-*. Incertain *ámucī-* AS. « qui ne relâche pas ». Les finales en °*ūhī-* YV. (*dityauhī́-* et analogues **259**) ne sont plus senties comme radicales. Enfin le type *pratīcī́-* **259** utilise une base féminine en voyelle longue + *c*, qui est de toute manière distincte de la base msc. en °*añc-*.

En fin de bahuvrīhi, quelques noms-racines forment *-ī-*, comme *apádī-* « sans pieds » et analogues (Livres I et X, la RS. ancienne ayant °*pád-*). Il s'agit ici comme ailleurs de singulariser le bahuvrīhi par rapport au tatpuruṣa.

Ailleurs, c'est-à-dire dans le gros des thèmes consonantiques non radicaux, c'est *-ī-* qui s'impose. Le suffixe s'attache, en cas de base alternante, au degré réduit comme les autres suffixes secondaires, ainsi °*rā́jñī-* « reine » (et même *śunī́-* AS. « chienne », comme G. *śúnas*) °*vṛ́ṣṇī-* (dans *hatá*° « [femelles] dont le taureau a été tué »).

1. L'emploi du f. est relativement rare, en particulier dans les adjectifs en *-man-* *-van-*; il est douteux que *bráhmī-* « pieuse » soit le f. authentique de *brahmán-*, donc = **brahmnī-*, non plus que *atharvī́-* celui de *átharvan-* n. d'un officiant. Inversement une apposition comme *vṛ́ṣaṇam... tvácam* I 129 3 ne prouve pas que la finale *-an-* soit réellement

employée comme f.; tout au plus dans *yóṣan-* **249** et deux ou trois finales de bahuvrīhi comme *rapśádudhabhis* (*dhenúbhis*) « (vaches) aux mamelles gonflées » (seul cas net de la RS.). Il en est autrement dans les finales en *-man-* qui, en fin de bahuvrīhi, sont épicènes dans la RS., pour autant qu'elles ne se thématisent pas en *-ma-*; l'AS. commence à normaliser en *-mnī-*, au moins dans *°nāmnī-* « qui a pour nom... ». Il y a quelques épicènes aussi, en fin de bahuvrīhi, en *-van-* (et une seule fois en simple, *indhanvan-* f.), mais la solution usuelle est tout autre, v. ci-après.

2. Le f. ordinaire des noms en *-van-* (simples comme en fin de composé, y compris de ceux comme *saṃśiśvarī-* « ayant un veau en commun » où l'élément *-v-* n'est probablement pas suffixal) est *-varī-* : *sūnṛ́tāvarī-* « généreuse » ou « vivace », en face de **sūnṛtāvan-*. Reflet d'une ancienne alternance *an/ar* **278**.

Les noms d'agent en *-tṛ-* (*-tṛ́-*) font *-trī-* (*-trī́-*), y compris *nā́rī-* « femme » de *nṛ́-* (qui a la même vṛddhi que *agnā́yī-* ci-dessus); aberrant *trā́triṇī-* Kh. p. 67 et 119 « qui sauve ».

On attend *-atī-* (*-atī́-*) dans les noms en *-ant-* (*-ánt-*), mais les participes de la flexion *bhávati* rétablissent la nasale par influence des finales personnelles en *-ant-* **324** : *mádantī-* « qui s'enivre », caus. et dénomin. *vājáyantī-*/ *vājayántī-*, etc.

1. D'où certains flottements, comme *rébhatī-* (présent *rébhati*) dans les Kh.; généralement au profit de la forme à nasale, *siñcántī-* (à côté de *siñcatī́-*) de *SIC-*, *abhiyántī-* AS. (à côté de *yatī́-*) de *I-*, *svapántī-* AS. de *SVAP-* (cf. ibid. *svápantu*), *pṛṇántī-* de *PṜ-*, et quelques autres.

2. Aberrants : *naptī́-* « (petite) fille » de *nápāt-/náptṛ-*; *máhiṣī-* « princesse », prob. de *máhīyas-*; *yuvatí-* **249**.

Noter enfin qu'il existe des traces d'un *-ī-*, apparemment augmentatif-collectif d'origine, mais pratiquement, explétif, attesté dans *sarasī́-* « lac » *táviṣī-* **202** *śavasī́-* « force (personnifiée) » *jyótiṣīmant-* AS. « éclatant », peut-être *ródasī-* **201** : donc toujours sur bases sigmatiques (aussi *róhiṣī-* TS. « croissance » *avyáthiṣī-* KS. « non vacillation », mais qui peuvent s'expliquer par la « persévération »).

Sur d'autres bases : *duradmanī́-* VS. « famine » (également analogique des mots environnants) *durarmaṇī́-* AS. « misère » *vājinī°* « (grand ?) butin » et *śipriṇī°* (sens ?) (aussi *śipriṇī́-* en simple, apparemment employé comme m., ainsi que *návyasī-*, épithète des Marut, = *návyas-*).

CHAPITRE III

FLEXION DU NOM

I. — *GÉNÉRALITÉS ET FLEXIONS CONSONANTIQUES (ET ASSIMILÉES)*

236. Généralités. Désinences. — La flexion du nom repose sur un double élément : le thème (radical pur ou radical + suffixe), qui est susceptible d'alterner tant par le vocalisme que par le ton; les désinences qui marquent les valeurs casuelles (et, par superposition, le nombre, partiellement aussi le genre) : soit, outre le V., sept cas répartis sur trois nombres.

Les désinences de base sont, au singulier : N. *-s* au genre animé (zéro au nt., sauf dans les thèmes en *-a-* **274**) : toutefois la plupart des f. à finale vocalique ont la désinence zéro;

Ac. *-m* (après voyelle) = *-am* (après consonne) selon **21**; au nt., comme au N.;

I. *-ā*, avec aménagements particuliers dans certaines flexions vocaliques;

D. *-e* (id.);

Ab. et G. *-s* (sauf dans les thèmes en *-a-* **274**) après voyelle = *-as* après consonne (**20**);

L. *-i* (rarement long **109**) (secondairement *-ām* dans les f. à finale vocalique; traces nombreuses de désinence zéro).

Enfin le V. se dissocie, du moins au genre animé, du N. par divers traits, notamment par l'absence (à peu près constante) de

-*s*. Il n'y a pas de V distinct au pl. ni (sauf traces **267 275**) au duel.

Pour le duel, trois désinences se partagent la notation des sept (ou huit) cas : les cas directs ont en général la finale *-au* (*-ī* au f. et au nt.), sauf aménagements spéciaux dans les flexions en *-i-* et *-u-*.

-au se simplifie (selon **97**) en *-ā* devant consonne et à la pause; fréquemment aussi devant voyelle (et à peu près constamment devant *u-*), où toutefois il y a des traces de hiatus (exceptionnellement avec abrègement de *-ā* par suite de la position même en hiatus **115**). Au total, dans la RS., *-ā* apparaît 2391 fois/ *-au* 293. Après, *-au* (*-āv*) l'emporte nettement et déjà la RS. récente atteste de nombreux cas de *-au* devant consonne et à la pause.

Les cas obliques sont *-bhyām* (lecture *-bh*[*i*]*yām* rare) I. D. Ab.; *-os* G. L.

Pour le pluriel, les cas directs du genre animé ont *-as;* toutefois les flexions vocaliques différencient l'Ac. du N. en adoptant la variante *-s* à l'Ac. f., *-n* à l'Ac. m. (où le saṃdhi laisse émerger la trace d'un ancien *-s* final **128**). Au nt. on a *-i* dans le cas d'un thème consonantique (souvent, avec nasale « infixée »), simple allongement dans le cas d'un thème vocalique ou combinaison de ces deux formules.

I. *-bhis*, D. Ab. *-bhyas* (lecture *-bh*[*i*]*yas* fréquente **34**), G. *-ām* (très souvent dissyllabique **29** et le plus souvent renforcé dans les flexions vocaliques), L. *-su*.

La finale attendue *-ās* au G. Ab. sg. de plusieurs flexions vocaliques cède à *-ai* (qui normalement est la finale correspondante du D.) dans des yajus (surtout dans le pronom *asyai*), dans quelques rares formes d'AS. et de Kh. (p. 83 l. 1) : ceci est dû à la confusion des deux finales dans le saṃdhi vocalique. Les mantra récents attestent quelques variantes *-ās*/ *-ai*. Inversement *-ās* se substitue à *-ai* VS. TS., mais il s'agit là d'un fait syntaxique.

237. On relèvera la fréquente coexistence de deux (parfois trois) désinences pour un même cas dans une même flexion :

ainsi, au genre animé, N. pl. *-ās*/*-āsas* des thèmes en *-a-* (*-ā-*); les désinences ont évolué d'elles-mêmes par superpositions et adaptations, ou se sont différenciées par influences extérieures. Les flexions vocaliques tendent fortement à innover, en introduisant quelques distinctions (inconnues des flexions consonantiques) à l'intérieur du genre animé, ou certains emprunts (du moins dans les thèmes en *-a-*) à la flexion pronominale.

1. Il y a des traces de finales aberrantes (ou d'emplois aberrants de finales connues, ainsi la forme *nṛ́n* **253**); de formes non fléchies, comme *svàr-* **259**; mais en général il s'agit d'un effet de style qui permet dans le cas de deux noms contigus en accord ou apposition de laisser tomber la désinence de l'un d'eux **105**.

2. Dans les adjectifs, la finale du N. (Ac.) sg. animé peut servir çà et là pour le nt., attestant le caractère inusuel, inévolué, de certains types de flexion nt., cf. **243 250 259 264** et **396**. En outre le nt. pl. (cas directs) tend parfois à s'assimiler au nt. sg. **250 273 276** : survivance, facilitée par les faits d'abrègement à la finale, d'une ancienne indétermination du nt. pl.

3. Il existe un élément mi-suffixal mi-désinentiel *-an* qui sert de base aux cas obliques (sg.) dans certains noms nt. dont les cas directs ont soit le radical nu, soit des élargissements en *-i* ou en *-ar* **277** sq. Ce même *-an* fonctionne comme L. à désinence zéro des thèmes en *-an-*. *-an* et *-ar* apparaissent de temps en temps détachés de la flexion, visibles seulement dans les bases de certains dérivés ou comme membres antérieurs, cf. l. cit. *-ar* s'est d'ordinaire normalisé en *-as*, comme le saṃdhi y prêtait **133**.

Quelques suffixes invariants ont pris valeur désinentielle le cas échéant, *-tra* **389** et surtout *-tas* **391**. Mais l'emploi est très limité.

238. Alternances vocaliques. — Dans une importante partie des flexions la voyelle prédésinentielle (radicale ou suffixale) est sujette à alterner. Un degré plein (guṇa) ou renforcé (vṛddhi) se présente ainsi aux cas directs du sg. et du du. dans les noms de genre animé, ainsi qu'au N. pl.; aux cas directs du pl. dans les inanimés (nt.). Ailleurs, c'est-à-dire aux cas dits « faibles »,

on a le degré réduit, qui peut coïncider avec une forme « pleine » là où les cas « forts » ont adopté la forme renforcée : ce qui compte est l'opposition plutôt que la structure particulière par où l'opposition se manifeste. Il y a en outre des traces précises d'un degré plein au L. sg.

Les alternances pratiquement en vigueur sont *ăn/n* (ou *a* selon **31** devant consonne, *a* étant le substitut de *n* voyelle **21**); *ăr/r* (ou *ṛ* devant consonne); *ā/a* (ou : zéro selon **20**); isolément *vā/u* et *au/o*. [Pas d'alternances « dissyllabiques »]. Une petite partie seule des possibilités linguistiques a été utilisée. Le choix entre *a* et *ā* aux cas « forts » est soumis en principe à des considérations d'équilibre rythmique : *ā* en syllabe ouverte, *a* en syllabe fermée. Autrement dit il n'existe pas de degré « renforcé » authentique, sinon dans l'exceptionnel élément *-au-* **261** sq.

1. Ce qu'on appelle parfois degré « moyen » est une simple variante phonique du degré réduit, usitée pour les cas « faibles » devant désinences consonantiques : soit l'aspect *a* et *ṛ* des types précités *ān/n* et *ār/r*. Parfois aussi le L. sg. (le V. sg., les cas directs du du. nt.) revêt l'aspect « moyen » **249 252**. On en est venu ainsi à un degré « moyen » autonome (quoique probablement non originel) dans deux types de flexion seulement, les participes en *-vas-* **246** et les noms en *-añc-* **259**.

2. Le N. et l'Ac. pl. animé, appartenant à des degrés distincts, ont été l'objet de confusions relativement nombreuses dans diverses flexions : ainsi dans *áp-* « eau », où le N. *ā̆pas* est souvent employé pour l'Ac. (*apás*) depuis les Livres I et X (inversement *apás* Ac. employé comme N. dans l'AS.).

Le N. sg. animé reçoit un allongement dans la plupart des flexions où la voyelle longue n'était pas déjà assurée par l'alternance. Le V. sg. ne participe pas, sauf exceptions, à cet allongement.

Enfin, dans les thèmes vocaliques, l'alternance est inexistante (à l'exception de quelques mots ou groupes qui se comportent comme des thèmes en consonne); la mobilité de certaines finales, tout en revêtant en partie les aspects attendus, ne coïncide pas

avec la répartition des « cas forts » et des « cas faibles » (exception partielle pour *ví-* **270**).

Des traces d'une alternance portant sur l'élément radical, mais hors de la flexion proprement dite, se présentent dans *sántya* **274**, dans *dru°* *jñu°* et analogues **270**; autres formes, généralement du type « réduit », conservées en composition **157 161** ou en dérivation secondaire **217**; sur *kanyā̆(n)-*, v. **250**.

239. Accent. — Parallèlement à l'alternance vocalique, régie par elle et la régissant réciproquement, il existe une alternance tonique, qui toutefois suit en partie ses voies propres : s'affirmant souvent là où l'alternance vocalique fait défaut, manquant souvent aussi là où l'autre se présente.

a) La plupart des thèmes monosyllabiques, même ceux qui n'alternent pas vocaliquement, font, aux cas faibles, passer le ton sur la désinence, type *vipā́m* G. pl. de *víp-* « inspiré ». La majorité de ces thèmes se trouvent être des noms-racines.

Font exception les noms à finale (vocalique) thématisée ou brève, qui entrent dans l'analogie prévisible de la masse des thèmes vocaliques. Exception aussi les noms-racines en *-ā-* (finale vocalique !) et *-an-* (à alternances vocaliques incomplètes ou perdues); quelques isolés comme *gó-* « vache » (I. *gávā*, G. pl. *gónām* et *gávām*), *nṛ́-* « homme » (analogie des noms en -[*t*]*ṛ-*; G. pl. *narā́m* selon d), *śván-* « chien » (analogie des noms en *-an-*).

1. Immobilité tonique par changement de catégorie grammaticale, type *bā̆dhe* **368**; ou par emploi du mot comme membre ultérieur **156**. Isolément L. sg. *kṣámi* « sur la terre » (degré plein !)

2. Comme il y a des confusions vocaliques entre N. et Ac. pl. animé, il y a des confusions toniques, ainsi Ac. *kṣápas* de *kṣáp-* « nuit ». Dans les monosyllabes en *-ī-* *-ū-*, l'Ac. est paroxyton (sauf *bhiyás* YV. de *bhī́-* « crainte »).

b) Le cas des noms en *-añc-* **259** est à part : les cas faibles ont le ton désinentiel (type *pratīcás* Ab. G. de *pratyáñc-* « tourné vers

l'arrière » ; mais *praticas* AS.), en dépit du « préverbe », parce qu'ils sont d'une autre structure que les cas forts (les cas « moyens » devant consonne étant inusités); les quelques noms à svarita (en *-yàñc-*) ou en *-ā́ñc-* gardent le ton prédésinentiel : Ac. pl. *nīcas* AS. de *nyàñc-* « tourné vers le bas » ou *arvācas* de *arvā́ñc-* « tourné par ici » (bien entendu les noms à ton initial demeurent sans changement). Cette situation complexe a entraîné des confusions, et depuis le Livre X le ton sur l'élément *-īc -ūc-* tend à prévaloir, comme sur *-āc-*.

c) C'est aussi le changement de structure qui détermine, dans les oxytons en *-i-* (aussi *-ī-*) *-u- -ṛ- -an-*, le glissement du ton sur la désinence quand la finale de base est consonantifiée, soit *aryás* de *arí-* **266**, *pitrā́* de *pitṛ́-* **253** (en face de *pitṛ́bhis*, etc. avec ton maintenu) ou *mahimnā́* de *mahimán-* « majesté » (**249**).

Même glissement, mais à titre occasionnel, dans les noms en *-ī́- -ū́-* à consonantification résoluble (**265**); la solution générale est l'immobilité du ton transcrit par un svarita : soit *nad(i)yas* N. pl. de *nadī́-* l. c., transcrit *nadyàs*. La prévalence des finales *-yai* et analogues dans la flexion « dérivée » en *-ī-* **267**, où *y* n'est pas résoluble, celle de *-(i)yai* et analogues dans la flexion radicale **264**, où *y* l'est, ont provoqué des flottements accentuels; dans *-vai* et analogues **265**, le svarita s'accrédite après la RS.

240. *d*) La même série d'oxytons en *-i- -u- -ṛ- -an-*(y compris les monosyllabes et d'ordinaire aussi les noms « dérivés » en *-ī-*) atteste un transfert de ton sur la finale du G. pl., soit *agnīnā́m* de *agní-* « feu »; c'est un aspect d'un phénomène plus vaste, qu'on retrouve dans la composition et la dérivation **87** n.

e) Les participes présents (et noms assimilables, comme *mahā́nt-* « grand ») oxytons transfèrent le ton aux désinences faibles, mais seulement à celles qui commencent par une voyelle, soit *tudatā́* (I. sg.) à côté de *tudádbhis*, de *tudánt-* (*TUD-*). D'autre origine, l'alternance ici aboutit donc à être semblable à celle des noms sous c.

f) Pour le transfert par changement de classe linguistique, cf. (outre le cas de *bā́dhe* déjà cité) celui des infinitifs en *-áse* **368**; celui des adverbes en *-ā́* **387**.

g) Pour le V. (sg.), v. **88**; pour certains noms de nombre, **294** sq.; pour les pronoms, **279** et passim.

241. Saṃdhi. — Le traitement à la jointure entre radical et désinence est naturellement le traitement interne; toutefois un traitement de saṃdhi a lieu devant les désinences en *bh-* et *-su*, qui à l'origine devaient être des éléments semi-autonomes. On a ainsi, constamment, *-obhis* et analogues **137** pour les noms en *-as-* (éventuellement *-aḥsu;* aussi *-irbhis -urbhis*). Dans les noms à palatale finale (y compris *-h*), le traitement *-gbhis* ou *-ḍbhis* (et analogues), qui n'est pas nécessairement un traitement de saṃdhi, se conforme à celui du N. sg. **99**, lequel représente une « fin de mot ». L'application des règles de contraction vocalique ou d'adaptation phonique entre deux voyelles est évitée souvent, soit par l'adoption d'une désinence sans voyelle (*-s* ou *-m*), soit par des insertions de consonnes : *-n-*, parfois *-y-*.

La nature de la documentation védique fait que beaucoup de noms ont une flexion incomplète; il ne s'ensuit pas qu'ils soient par nature défectifs. Il y a cependant des préférences casuelles qui ont pu provoquer l'absence d'autres éléments de la flexion : un exemple typique est *pṛ́t-* « combat » qui n'est connu qu'au L. pl. D'une manière générale, la répartition des désinences est très variable d'un type à l'autre, parfois d'un nom à l'autre.

Des suppléances fonctionnent, notamment dans la flexion (incomplète) en *-r/ -n* **277**.

242. Thèmes consonantiques (et assimilés). Généralités. — Seuls les thèmes terminés par une consonne ont conservé avec plus ou moins de pureté les alternances et la structure originelle des désinences. Pratiquement, on distinguera : *a*) la masse des noms sans suffixe caractéristique, parmi lesquels dominent

les noms racines (monosyllabes en principe), qui sont tantôt alternants, tantôt non; *b*) quelques groupes particuliers de formations à suffixe (généralement primaire) : les uns sont non alternants, à savoir les noms à suffixe *-as-* ou occlusive + *as-*, accessoirement à suffixe *-is- -us-;* les noms terminés en *-in-*. Les autres sont alternants, à savoir les noms à suffixe (ou finale) *-tr-* (*-tṛ-*), les noms terminés en *-ant-*, les comparatifs en *-yas-*, les participes en *-vas-*.

Aux thèmes consonantiques on joindra naturellement les monosyllabes terminés par une voyelle longue ou diphtongue, qui sont attirés dans l'orbite des noms-racines; puis un groupe restreint de non-monosyllabes en *-ī-* et *-ū-* qui sont traités comme s'ils finissaient par *-y-* et *-v-*. Toutefois ces séries, ainsi que les noms en *-tr-*, adoptent plus ou moins nettement des traits flexionnels propres aux thèmes vocaliques.

243. **Thème à suffixe *-as-* (200).** — Ils n'ont pas d'alternance, mais seulement un allongement de la voyelle suffixale : *a*) aux cas directs du nt. pl., avec en outre insertion de nasale devant la sifflante : soit *-āṃsi* (*ṃ* **66**) : influence des finales analogues *-ānti* **247** *-āni* **250** et plus directement peut-être de *-yāṃsi* **245**; *b*) au N. sg. animé (donc : en fin de bahuvrīhi), ex. *sumánās* « bienveillant ». Du genre animé, cette finale *-ās* est passée aux rares N. sg. nt., *gūrtávacās* (*bráhma*) « à la teneur digne d'éloges ».

Les particularités phoniques sont peu nombreuses : saṃdhi externe en *-o-* devant les désinences en *bh-* **137**, ex. *ápobhis* de *ápas-* « œuvre »; on attend parallèlement *-aḥ* **145** devant *-su*, mais la solution (au moins éditoriale) a été *-assu*.

Anomalies : réduction de *-assu* en *-asu* **74**; traitement *-ad-bhis* et analogues dans *uṣádbhis* (I) de *uṣás-* « aurore », cf. **72**; dans *svátavadbhyas* VS. KS. de *svátavas-* « fort par soi-même », le glissement va de pair avec celui du N. sg. *svátavān* (de même, *svávān* de *svávas-* « qui aide bien »; *svávā* VS.). Sur le V. sg. *pracetā*, v. **137**.

Le thème *uṣás-* « aurore », l'un des rares n. animés (f.) de la série et d'origine non verbale, allonge l'*a* suffixal aux cas forts, par analogie des flexions alternantes : ainsi Ac. sg. *uṣásam*, N. V. du. *uṣásā*, N. pl. *uṣásas*, le pdp. rétablissant toujours la voyelle brève, laquelle est attestée concurremment avec une productivité triple. Les deux formules sont réparties suivant les convenances métriques, *-ās-* étant apparemment plus archaïque, et constant en tout cas dans les dvandva en *uṣásā°* *°uṣásā;* restitution de la longue **43**.

1. *Tośásā* (N. du.) « qui harcèle » (?), en fait de lecture incertaine.

2. Traces d'un degré réduit du suffixe dans l'I. sg. *bhīṣā́* = *bhiyásā* « crainte » et peut-être dans les cas faibles (G. sg. et Ac. pl.) *uṣás* explicables par **uṣ-s-as*, de *uṣás-* « aurore »; cf. **20** n. **2**.

3. La flexion est sujette à glisser vers d'autres types : *a*) vers *-a-* par élargissement ou perte de *-s-* **228** (les N. pl. comme *ánāgās* « sans faute » pouvant s'expliquer par l'analogie des doublets *-ās/ -āsas* de la flexion en *-a-*); *b*) vers les (pseudo-) noms-racines **196**; *c*) vers *-ar* dans *ánar°* **72** [*uṣar* **253**]; *d*) dans les f., vers les thèmes en *-ā-*, Ac. *uṣā́m* et *uṣā́s* d'une base *uṣā́-* concurrente à *uṣás-; apsarā́m* et autres AS. en face de *apsarás-* n. propre; *jarā́m* en face de *jarás-* (f. ?) « vieillesse ». Le fait a lieu surtout à partir des mantra récents de la RS.

4. Dans *uśánas-* n. propre (m.), la forme originelle a pu être soit en *-ā* (d'où Ac. *uśánām* et autres), soit en *-an-* (d'où N. sg. *uśánā*). La base en *-as-* paraît être postérieure aux mantra.

244. **Thèmes à suffixes *-is- -us-* (202).** — La flexion correspond à la précédente, avec les finales (issues du saṃdhi) en *-ir -ur* devant les désinences en *bh-*, ex. *havírbhis* de *havís-* « oblation »; *-iṣṣu* au L. pl. *havíṣṣu* **63** **146**. Si le N. sg. animé ne comporte pas d'allongement (analogie des noms en *-i- -u-*), en revanche les cas directs du nt. pl. sont, à l'imitation de *-āṃsi* **243**, en *-īṃṣi* et *-ūṃṣi* (*ṃ* selon **66**, *ṣ* selon **63**).

Douteuse l'interprétation de *janūs* VII 58 2 comme N. sg. de *janís-* « naissance » (nt. !); sur *avyathís*, v. **383**.

L'échange fréquent des finales *-is-/ -i-* et *us-/ -u-* **202** sq. a

entraîné des glissements d'une flexion à l'autre : c'est ainsi qu'on a isolément le L. *āyuni* de *āyu-* « vie » en face du fréquent *āyus-*, même sens (et cf. *viśvāyu-* « concernant toute vie », en fin de composé, **163** n. 2); ou bien *cákṣos* (X) « œil » en face de *cákṣus-* (cf. *sahasracakṣo* [V.] AS. « aux mille yeux »).

1. Mais une forme de N. sg. animé(?) *vidús* I 71 10 = VII 18 2 « qui sait » représente la dégradation de la flexion *-vas-* **246**.

2. Glissement de *-us-* en *-uṣa-* **228**.

245. Comparatifs en -yas- (**213**; f. *-yasī-* **235**). — Il y a (contrairement à la généralité des noms en *-as-*) une alternance *ān/a*, qui aboutit aux cas forts en *-yāṃs-* (*ṃ* selon **66**), aux cas faibles en *-yas-*. Ainsi d'une part le N. sg. m. *-yān* (*n* selon **103**) à côté de l'Ac. *-yāṃsam*, des cas directs du nt. pl. *-yāṃsi*. D'autre part les cas obliques du sg., I. *-yasā*, etc., les cas directs du nt. sg. *-yas*; les cas obliques du du. et du pl. sont inattestés. Le V. sg. (rare) est *-yas*, ce qui confirme l'inauthenticité de la nasale dans cette flexion; autrement dit, l'alternance ancienne devait être *-yās-/ -yas-* ou plutôt *-yas-/ -iṣ-*, *-iṣ-* étant conservé dans le superlatif en *-iṣṭha-* **213**. La nasale se sera accréditée d'après les types *-antam -ānam*, etc., celle de *-yāṃsi* d'après toute la série analogue des nt. pl.

246. Participes en -vás- (**336**; f. *-úṣī-* **235**). — L'alternance est plus complexe : *-vāṃs-* au degré fort (comme *-yāṃs-* ci-dessus), *-úṣ-* au degré faible devant désinences vocaliques. Donc une alternance du type *-vā-/ -u-*, avec nasalisation secondaire, née comme précédemment des types voisins en *-antam -ānam*, etc. : ici à nouveau le V. sg. préserve la finale pure en *-vas*, mais il s'introduit à partir d'AS. (un seul exemple) une finale *-van*, créée à l'imitation du V. des noms en *-van-* et *-vant-* : *cikitvan* AS. de *CIT-* est une var. de RS. *cikitvas*.

1. Le N. sg. (m.), qui est en *-vān* (*n* selon **103** comme *-yān* précédemment), perd la nasale dans quelques rares formes nées d'une fausse interprétation ou influencées par les N. en *-vā* des noms en *-van-* (*dadhanvā̆* VS. doit être un fait de saṃdhi, extension de **128** n. 2).

2. Confusion dans l'alternance, Ac. sg. *cakrúṣam* (X) de *KṚ-* (seule forme sûre de ce type); N. *vidús* **244**. Dans la flexion, Ac. pl. *vidvánas* AS.

L'innovation importante est la constitution d'un groupe de cas « moyens » en *-vát-*, d'origine sans doute secondaire, issus de la flexion en *-vant-*. Seuls sont attestés deux ex. de l'Ac. nt. en *-vát* (*tatanvát* de *TAN-*, °*vavṛtvát* de *VṚT-*, dans la RS. ancienne) ainsi que l'I. pl. *jāgṛvádbhis* (**137**), en trois passages de la RS.

247. Thèmes en -ant- (f. *-antī-* et *-atī-* **235**). — Il y a lieu de distinguer, d'après les modalités de l'alternance :

a) l'adjectif *mahánt-* « grand » (lequel procède d'un élargissement à partir du nom-racine *máh-*, d'après le participe *bṛhánt-*, de sens analogue) : il fait alterner une forme forte en *-ānt-* (N. sg. m. *mahān*) et une forme faible en *-at-* (cas directs du nt. sg. *mahát*, I. pl. *mahádbhis* avec *d* selon **124**). L'élément *-ā-* dérive de la base *mahā°* qui fonctionnait, soit comme membre antérieur de composé **158**, soit isolément dans l'Ac. m. *mahām* et peut-être dans le çloka *mahā bhūtvā* ŚB. VII 5 1 21 (= *mahān* K.).

b) les adjectifs à suffixe *-vant-* et *-mant-* **223** (auxquels s'associent, par analogie sémantique, les dérivés pronominaux *íyant-* *kíyant-* **293**) font alterner *-ant-/ -at-*. Le N. sg. (m.) est allongé (*-vān -mān*), par analogie du N. des noms en *-van- -man-*; même allongement aux cas directs du pl. nt., d'après la généralité des formes afférentes dans les flexions voisines. Ces finales du pl. nt. ne sont d'ailleurs attestées que trois fois dans la RS. (ancienne), ex. *ghṛtávānti* « pourvus de beurre liquide »; le pdp. rétablit *-(v)anti*, et c'est cette finale, normalisée, qui apparaît après la RS., ainsi dans SS. en variante de RS. *-ānti*.

Remarquable aussi est le V. sg., fréquent, en *-vas -mas*,

propre surtout aux portions anciennes de la RS. Il dérive du V. des participes en *-vas-*. Le V. normalisé en *-van* (**127**) commence avec trois formes de la RS., et se propage dans l'AS. et ultérieurement ; le V. correspondant en *-man* fait défaut ; il y a quelques variantes entre *-vas* et *-van*.

1. Au L. sg., qui dans d'autres flexions adopte parfois une base d'alternance autonome, on a la forme unique *kiyāti* (pdp. *-ati*), dont l'interprétation n'est d'ailleurs pas très sûre.

2. Quelques finales en *-vant-* pénètrent dans d'anciennes flexions en *-van-*, ainsi de *maghávan-* **249** on a plusieurs finales *-vadbhis -vadbhyas -vatsu ;* l'hapax *maghávān* du N. sg. pourrait s'expliquer par un fait de saṃdhi **117** n.

3. Glissement vers la flexion en *-vas- :* N. pl. *bhaktivāṃsas* AS. « ayant part à », comme var. de *°vānas* MS. KS. et de *(bhakṣi)vāṇas* TB., la finale attendue étant *-vantas*.

248. *c*) Le gros des participes présents (en *-ant-* **309**) suit l'alternance *-ant-/ -at-* (de même, *-ānt-/ -āt-* dans les rares participes tirés de racines en *-ā-* final, le G. pl. *sthātā́m* de *STHĀ-* étant secondaire pour **sthātr-ām*). Ils se distinguent des adjectifs en *-vant- -mant-* par le fait qu'ils conservent le N. sg. (m.) non allongé, soit *bhávan* de *BHŪ-* (où *-an-* est à lire *-ants* **127**). Comme dans la série précédente, il y a une finale *-ānti* aux cas directs du pl. nt., attestée dans *sā́nti* de *AS-* 1 (pdp. *sánti*) ; l'AS. normalise en *-anti*. Au du. nt., l'aspect suffixal est, comme de juste, en *-at-* (deux formes seules étant attestées, *yatī* de *I-* et *bṛhatī-* de *BṚH-*).

1. A ces participes est assimilé, secondairement sans doute, le mot *dánt-* « dent », Ac. sg. *dántam* I. pl. *dadbhís* (ton selon **239** a) ; devant suffixe : *datvánt-* **161**.

2. Glissement thématique rare, cf. **228** (où le thème problématique *pānta-* supplée une forme nt. **pāt*, qui serait d'un type inusité aux cas directs). *Ubhayādam* AS. « à double rangée de dents », mauv. leçon.

d) un petit groupe de participes présents — à savoir ceux faits sur thème redoublé athématique **318**, y compris intensif —

suit une flexion non alternante, type *dádat-* de *DĀ-*, N. sg. m. et nt. *dádat*, Ac. *dádatam*. Cette particularité va de pair avec la finale *-ati* (*-atu*) de la 3ᵉ pl. du système du présent.

A cette série sont à adjoindre le substantif *jágat-* (nt.) « monde », ancien participe de *GAM-*, ainsi que *jígāt*, N. sg. m. de *GĀ-;* en outre, pour des raisons peu claires (simple glissement d'alternance ?), l'aoriste *dhákṣat-* (*dákṣat-*) de *DAH-*, les présents *śā́sat-* et *dā́śat-* de *ŚĀS-* et *DĀŚ-* (et quelques autres), donc des formes athématiques à finale sifflante.

1. Inversement *vavṛdhántas* N. pl. de *VṚDH-* : mais ceci s'explique en partant de formes personnelles thématiques.

2. Le groupe des substantifs à élargissement *-át-* ou suffixe *-vát-* est également non alternant, v. **195 221**.

249. Thèmes en *-an-* (207 et passim). — La série est composite et instable. Sauf cas relativement rares où, en fin de composé, la forme du m. sert pour exprimer le f. (**235** n. 1), le f. est partout en *-ī-* (*-nī- -anī-*, éventuellement *-arī-*) et donc étranger à cette flexion. Il demeure des noms de provenance diverse, m. et nt., à l'intérieur desquels se signalent les séries massives à suffixe *-man-* et *-van-* qui ont quelques particularités morphologiques.

L'alternance se passe entre un thème fort en *-ān-* (rarement *-an-*) et un thème faible en *-n-* ou *-a-* (**31**) : Ac. sg. *rā́jānam* I. sg. *rā́jñā* pl. *rā́jabhis* de *rā́jan-* « roi ». Il y a position d'un degré « moyen », d'une part au V. sg., lequel est en *-an;* d'autre part au L. sg., qui est en *-an(i)* sauf *śatadā́vni* « qui donne cent » (où le mètre invite à lire *°dāvani*) ; à partir d'AS., la normalisation commence avec *áhni* L. de *áhan-* « jour » et quelques finales en *-mni*. Même degré, enfin, aux cas directs du du. nt. en *-anī* (*nā́mnī* « nom » dans l'AS. étant à lire *nā́manī*).

Aux cas faibles devant voyelle, la solution *-an-* pour *-n-* s'est accréditée par convenance phonique **35**, mais avec des disposi-

tions particulières : on a l'aspect *an-* dans les dérivés en *-man-* *-van-* où l'élément *-m-* *-v-* est précédé d'une consonne, type D. *yájvane* « qui sacrifie » ou I. *hánmanā* « coup » ; ou bien (mais moins souvent que l'aspect *-n-*) après voyelle longue, type I. *bhūmánā* « abondance » (*bhūmnā́* VS.) ; exceptionnellement après voyelle brève, D. *vasuváne* VS. « qui gagne de la richesse » ; après la RS., la solution *-mn-* *-vn-* prévaut après voyelle. Au contraire, deux consonnes devant le suffixe ou pseudo-suffixe *-an-* n'entraînent pas la forme faible en *-an-*, sauf dans *ukṣáṇas* (Ac. pl.), refait sur le sg. *ukṣáṇam* (ci-après) de *ukṣán-* « taureau ». La solution habituelle est *śīrṣṇā́* **35**.

1. Il est vrai que quelques mots en *-an-*, même après consonne unique, autorisent une restitution en *-an-* aux cas faibles : ainsi D. *rā́jñé* VII 83 8 est à lire **rājane ;* de même I. *rā́j(a)ñā* X 97 22 et plusieurs cas de finale *-man-* *-van-* après voyelle longue **35** fin.

2. Quelques mots ont un thème fort en *-an-* (au lieu de *-ān-*) : à savoir, les n. propres *aryamán- pūṣán- ṛbhukṣán-*, le f. *yóṣan-* « femme » ; dans *ukṣán-* précité et *vṛ́ṣan-* (même sens) il y a flottement. Il s'agit donc en majorité des finales en *-ṣan-*, mais plusieurs autres mots, écrits *-ān-*, sont à lire prob. en *-an-* (sur la base pronominale *tmán*, v. **282**). En tout cas la graphie *-ān-* se généralise après la RS. (*vṛ́ṣāṇau* du. AS. et paipp., confirmé par le mètre).

Le mot *śván-* « chien » a une alternance à triple aspect, *śvā́n-*/ *śvá-* (devant consonne)/ *śún-* (devant voyelle : ton radical en dépit de **239** a), le N. sg. étant *śvā́* ou *ś(u)vā́*. De manière analogue, *yúvan-* « jeune » a les cas faibles en *yúva-* ou *yū́n-* (ton radical !) selon la nature du phonème qui suit (ex. N. du. m. *yū́nā*, où l'on attend il est vrai **yuvānā*) ; le f. *yuvatí-* (*i* bref d'après les finales en *-ti-*) « jeune femme » est en liaison avec un doublet **yuvant-* attesté par le nt. sg. *yúvat* (I et X), lequel souligne la tendance à éviter la finale *-va*. Enfin *maghávan-* « libéral » fait *maghón-* (parfois trisyllabe) aux cas faibles devant voyelle, c'est-à-dire **magha-un-*, alors que devant consonne la langue utilise le doublet en *-vant-* **247** n. 2.

250. Il y a des glissements d'alternance assez nombreux, consistant surtout à étendre aux formes faibles le thème fort ; ou inversement, *yū́nā* précité ou encore N. pl. *maghónas* (incertain). Plus souvent que dans d'autres flexions, les cas directs du nt., dans des épithètes, sont parfois remplacés par le m. (**397**).

Au sg., le N. m. est partout en *-ā* (chute de la nasale **97**) ; les cas directs nt. sont en *-a*, qui s'allonge parfois métriquement, notamment dans les finales en consonne + *ma* ou voyelle longue + *ma*, *vyòmā̆* « firmament ».

Le maintien de la nasale est apparent, dans quelques formes soumises à une modification analogique due au saṃdhi (*vibhvā̄m ṛ-* pour *vibhvā* **117** n.), en outre dans *prāṇadā́vān* (à lire °*dā́van-* ?) AS. « qui donne le souffle » ; sur des pseudo-N. en *-ani*, v. **372**.

L'I. sg. de quelques mots en *-man-* (après consonne) est *-mā* au lieu de *-mnā-* (simplification selon **68**), type *drāghmā́* l. c. ; solution inverse dans *mahinā́* ibid. (à côté de *mahimnā́*, régulier, mais rare), d'où, par analogie sémantique, *bhūnā́* (*bhūmnā́* VS. et paipp. XVI 70 1) de *bhūmán-* « abondance », *prathinā́* de *prathimán-* « extension » ; enfin dans *preṇā́* de *premán-* « amour ». Incertain si l'I. *mahnā́* implique un **mahmán-* « grandeur ».

Ab. G. en *-as*, *rā́jñas*.

Au L., la RS. connaît une finale *-an* (sans désinence) concurremment à *-ani ; -an* est d'abord sensiblement plus fréquent (203 fois contre 127 dans la RS.), puis diminue peu à peu ; la répartition s'inspire de commodités métriques, de formules fixées ; les mots longs préfèrent *-ani*. Les mêmes thèmes portent souvent à la fois la double finale.

V. en *-an*, sauf que, par analogie des noms en *-vant-*, quelques dérivés en *-van-* adoptent la finale en *-as*, comme *ṛtāvas* « fidèle à l'Ordre » (et même *mātariśvas* (X) n. propre, où le *-v-* ne fait pas partie du suffixe).

Les cas directs du pl. nt. sont d'ordinaire en *-āni*, comme il est normal. Mais il existe à côté une finale *-ā* en variante authentique

(bien que d'ordinaire le pdp. restitue *-a*); enfin *-a* comme abrègement de *-ā* ou maintien de la finale du nt. sg.; en tout cas, *-a* s'est consolidé pour des raisons métriques. Dans la RS. récente, *-ā* et *-a* diminuent et disparaissent ensuite rapidement au profit de *-āni*.

1. Glissement de *-an-* vers *-ana-* et *-a-* **228** (notamment en fin de composé **163**); vers *-ā-* (dans les rares f.) dans *yóṣā-* (et *yóṣaṇā-*) doublant *yóṣan-;* de même, à côté de *kanyā-* « jeune femme », il a dû exister une base **kanyān-*, dont le degré faible **kanīn-* survit dans G. pl. *kanīnām* (l'Ac. *kanyánām* est prob. aussi pour **kanyán-am*).

2. Échange entre *-vant-* et *van-* cf. **247** n. **2**; le participe *árvant-* (« qui court »), parce que contenant l'élément *-v-*, laisse pénétrer quelques formes émanant des dérivés en *-vant-* : N. sg. *árvān*, d'autres émanant des dérivés en *-van-*, N. sg. *árvā*.

3. La flexion en *-an-* (*-man-* *-van* exclus) fait volontiers partie d'un système hybride en *-an-*/ *-i* ou *-an-*/ *-ar* **277** sq.

4. Des extensions exceptionnelles sont l'I. sg. *varimátā* en face de *varimán-* « étendue » (aussi Ab. *várimatas* AS. ?) et (sous forme thématique) *śrómata-* nt. « gloire » en partant d'un **śroman-*.

251. Thèmes en *-in-* (**225**; f. *-inī-* **235**). — Flexion sans alternance et très régulière. La particularité la plus notable est la formation des cas « faibles » devant consonne en *-i-bhis*, etc. et *-i-ṣu*, qui s'inspire des finales *-abhis* et *-asu* des noms en *-an-*. Par suite de la même analogie, le N. sg. m. est en *-ī* (allongement et perte de la nasale), le nt. étant *-i* (comme les nt. en *-a*); le V. conserve la nasale (*-in*).

1. Glissement thématique (*-ina-* selon **228**) dans *mahina-* « grand » et quelques autres (à la faveur de l'Ac. sg. ambigu en *-inam*); échange avec *-i-* probable ou certain dans plusieurs formes, cf. *mandim*/*mandine* I 9 2 « joyeux ».

2. Il n'y a pas de flexion en *-un-* (*madhúnº* **216** n. **2** est artificiel), mais les cas en *-un-* de la flexion en *-u-* laissent supposer un doublet théorique *-un-* parallèle au doublet *-in-* de la flexion en *-i-*.

252. Thèmes en *-tṛ-* (**210**; f. parfois épicène, mais généralement *-trī-* **235**). — Il y a ici, de manière analogue à la flexion en *-an-*, deux variétés d'alternance. Commun à l'une et à l'autre est l'aspect *r* (devant voyelle) et *ṛ* (devant consonne) des cas « faibles ». Les cas « forts » ont tantôt *-ār-* (vṛddhi), tantôt *-ar-* (degré plein). Le N. sg. est partout en *-ā* **97**, comme celui des noms en *-an-;* de même le V. sg. (*-ar*) et le L. (*-ari*) représentent un degré « moyen » autonome; au du. la finale *-ros* est toujours dissyllabique **38**. Enfin l'Ab. G. sg. utilise la finale courte *-s* avec laquelle l'élément *ṛ* se combine en *-uḥ* **96**.

Mais la nouveauté principale de cette flexion est le fait que plusieurs finales s'inspirent de celles des flexions vocaliques; à l'imitation des types *-īn -īs -īnām* et analogues, on a ainsi l'Ac. pl. *-ṝn* au m., *-ṝs* dans l'unique forme f. attestée (*mātṝs* « mère »), le G. pl. en *-ṝṇām* (*-ṛṇām*, cf. **2**).

La première formation comprend les noms d'agent à suffixe *-tṛ-* (quel que soit le mode d'accentuation **210**) : ex., de *dātṛ́-* « qui donne », N. *dātā́* Ac. *dātā́ram* D. *dātré* (ton **239** c) Ab. G. *dātúḥ* Ac. pl. *dātṝ́n* G. *dātṝṇā́m* (ton **240** d) I. *dātṛ́bhis*.

1. A ces noms d'agent s'associe un mot isolé : *stṛ-* « étoile », avec le N. pl. *tā́ras* **70** I. *stṛ́bhis*.

2. Formes aberrantes : N. nt. *páktā* TS. VII 5 20 (extension de la finale du m., due à l'extrême rareté du nt. dans toute cette série); le N. Ac. nt. normalisé en *-tṛ* manque dans les mantra; la finale phonétique ne survit que dans *sthātúḥ* « immobile » cf. **96**. Incertaines les finales en *-tári* (*-tárī*, pdp. *-tári*) où l'on a cru voir soit des L. sg., soit des N. sg. m. ou nt., cf. **372**. — L. *nánāndari* (X) « sœur de l'époux » comme trisyllabe.

3. Glissement vers d'autres flexions : *yantúra(m)* **228**.

253. La seconde formation se résume à quelques noms de parenté, en partie fort usuels, terminés en *-ṛ-* et généralement en *-tṛ́-* : ex. *pitṛ́-* « père », f. *mātṛ́-* « mère » (Ac. pl. *mātṝ́s* précité; mais, comme épithète du m. *síndhūn*, on a *mātṝ́n* (X) avec la désinence du m. « les fleuves maternels »).

Les cas distinctifs sont Ac. sg. *pitáram* N. pl. *pitáras*, cas directs du du. *pitárā*. Il faut disjoindre de cette série le mot f. *svásr̥-* (finale en *-r̥-*!) « sœur », qui suit l'alternance selon **252**, N. pl. *svásāras;* de même la partie de la flexion de *nápāt-* « petit-fils, neveu », qui a glissé vers la base *náptr̥-* aux cas obliques, puis, après la RS., dans un cas fort (*náptāram* TS. KS.) (sur *nadbhyás*, v. **68**). Il faut y adjoindre en revanche le monosyllabe *nŕ̥-* « homme », avec l'Ac. sg. *náram* et les autres cas forts; mais la flexion a conservé les finales « radicales » aux cas faibles, ainsi G. sg. *náras* G. pl. *narā́m* (ton selon **240** d; à côté de *nr̥ṇā́m*, où d'ailleurs l'élément *r̥* est écrit bref); le D. *náre* remplace l'imprononçable **nre*.

1. Le mot ne manque pas d'anomalies: sur *nárā°* comme membre antérieur, v. **173**; sur la forme *nr̥̄n*, v. **105**.

2. Isolément, d'après *narā́m*, on a le G. pl. *svásrām* (I); d'après l'ensemble des noms en *-tr̥-*, le G. *vāvā́tuḥ* se construit en partant du thème *vāvā́ta-* « amant ». Sur l'allongement dans *°pitāras*, v. **162**.

3. A part, le L. *usri* d'un thème défectif *uṣár-* « aurore », var. de *uṣás-;* un autre L. est *usrā́m*, avec une désinence « féminine » qu'on retrouve au G. *usrā́s* doublant *usrás;* enfin V. *uṣar* **63** et membre antérieur *uṣar°* **173**. — Pour d'autres noms en *-(a)r*, v. **259 277 294**.

254. Noms-racines (et assimilés; 193; f. 235). A. Noms à finale consonantique. — Le reste des noms à finale consonantique, parmi lesquels la masse des noms-racines (et en général des monosyllabes), puis des groupes mineurs à suffixe ou noms (dissyllabiques) inanalysables, possèdent un mode de flexion uniforme, qui consiste en l'application non modifiée du paradigme désinentiel de base. Les alternances vocaliques sont attestées dans une minorité de cas.

La catégorie, qui se définit ainsi négativement par rapport aux autres flexions, comprend de nombreux emplois isolés, « défectifs », archaïques (cf. **196**). La tendance à l'élargissement (en *-a-* en général; parfois en *-ā-* dans les noms d'action ou autres f.; éventuellement en *-as-*) y est particulièrement forte, cf. **198 228** (sur un autre type d'élargissement en *-i* ou *-an/-ar*, v. **277**).

Les accidents phonétiques sont nombreux, étant provoqués par la situation en fin de mot (strictement parlant, valable au N. sg. nt.; mais aussi, après la chute nécessaire de *-s* désinentiel selon **103**, au N. sg. animé) ou par le contact de la consonne terminale du radical avec la consonne initiale de la désinence, ce qui relève en principe (**112** c) du saṃdhi externe.

255. La plupart des modifications sont de type élémentaire: assourdissement d'occlusive sonore devant *s-* **46** a, ex. *patsú* de *pád-* « pied »; sonorisation d'occlusive sourde devant *bh-* ibid. b, ex. *marúdbhis* de *marút-* n. propre; perte de l'aspiration, avec éventuellement report sur la consonne antérieure **47**, ex. *yutsú* de *yúdh-* « combat » ou *°dhúk* ci-après; cérébralisation de *s* (dans la désinence *-su*) après *r* et *k* **63**, ex. *vikṣú* et *gīrṣú* ci-après; sonorisation en *-r* (selon **136**) d'un *-s* final du radical devant *bh-*, ex. *dorbhyā́m* VS. de *dós-* « bras » (en cas de finale *-ās*, un traitement différent est attesté dans l'unique forme *mādbhís* **72**).

1. En cas de finale palatale (y compris *-h*), le traitement est tantôt *-k* tantôt *-ṭ* (selon **99**) au N. sg., suivant l'origine de la palatale d'une part, d'autre part suivant le conditionnement phonique des formes. Pratiquement, la finale *-c* passe à *-k;* de même la finale *-j* (sauf dans *bhrā́ṭ* « qui brille » et *rā́ṭ* [et composés] « roi »); de même la finale *-ś* (sauf dans *viṭ* « clan » *spáṭ* « espion » et *vipaṭ* n. d'un fleuve et éventuellement *paḍbhis* **62**); enfin la finale *-h* passe à *-ṭ* sauf dans les formes (à report d'aspiration) *°dhak* « qui brûle » *°dhúk* « qui trait » *°dhrúk* « qui fait violence ». Solutions parallèles en *-g* ou *-ḍ* devant les désinences en *bh-*, mais partout l'aboutissement est *-k* (**59**) devant *-su* (d'où *-kṣu*).

2. Les rares finales en *-ṣ* donnent également *-k* ou *-ṭ* selon **99** n. 1, y compris devant *bh-* (forme unique: *viprúḍbhis* l. c.).

3. Quelques-uns de ces aboutissements sont évités, au N. sg., par l'adoption d'une finale plus aisée en *-s*, ainsi *puroḍā́s* et analogues **100**; autres simplifications ibid., *sabardhú(m)* et peut-être *ásmr̥tadhrū*.

256. Dans les quelques thèmes en *-r* (noms de genre animé,

en *-ir* et *-ur*), la voyelle pénultième s'allonge au N. sg. selon 37 : *gī́r* cité ad loc. ; même allongement, pour les mêmes raisons, devant *bh-* et *-su*, *gīrbhís* et *gīrṣú*. Par analogie, l'unique nom-racine en *-s* (cérébralisable), *āśís-* « prière » (de *ŚĀS-*), allonge aussi le N. (*āśī́s* X, ainsi que *ánāśīr-dā-* en composition « qui ne donne pas de bénédiction » ; vague influence de *āśír-* « lait mélangé » ?). De même on a un nt. (adverbial), *sajū́s* « d'accord avec » 99 avec *ū*.

1. Le N. *aptúr* YV. (mantra en *juṣāṇó*) propr. « qui franchit les eaux » reste sans allongement, le mot ayant pu être senti comme fait sur le thème *aptu-* (post-mantrique).

2. Le *ā* de *vā́r* (« protecteur » X 93 3 « chose fermée » [nt. ?] IV 5 8) peut représenter un degré fort ; d'ailleurs l'interprétation est très incertaine. Sur *svàr dvā́r-*, v. **259**.

257. Les alternances vocaliques ne se présentent que dans des formes monosyllabiques, et d'ordinaire démunies de caractère « verbal ». Le type dominant comporte *-ā-* (degré long) aux cas forts, *-a-* (degré plein) aux cas faibles ; le degré zéro qui consiste en l'élimination de la voyelle (**20**) n'est pas attesté dans la flexion proprement dite.

a) noms en dentale : *pā́d-/ pád-* « pied » (m.). En fin de bahuvrīhi, les cas directs du nt. hésitent entre *°pāt* et *°pat*, et après la RS. *°pād-* s'étend çà et là aux cas faibles. Sur *paḍbhís*, v. **62**. Sur un degré zéro en *°bd-*, v. **20**. Thématisation en *páda-* depuis la RS. récente.

1. Dans *hṛ́d-* « cœur » (nt.), la base attendue *hā́rd-* figure parfois en fin de bahuvrīhi, depuis l'Ac. *suhā́rdam* (RS.), puis dans le N. *suhā́rt* **103** et quelques autres formes compositionnelles ; en outre, dans le « dérivé » *hā́rdi* (cas directs), fait comme *ásth-i* **277**. Exceptionnel (mais douteux) *hā́rt* VSK. var. de *hā́rdi* VSM.

2. N. *sadhamā́t* (et *°mā́s* **100**) de *°mád-*, ainsi que pl. *°mā́das*.

Un cas complexe est celui de *páth-* « chemin » (m.). Les cas forts sont bâtis sur un thème dissyllabique *pánthā-* (double

vocalisme plein !), N. *pánthās* Ac. *pánthām* ; tandis que les cas faibles devant consonne sont en *pathí-*, devant voyelle en *páth-* (ton des monosyllabes). Depuis AS. YV. apparaît un thème fort élargi en *pánthān-* (Ac. *pánthānam*), par influence du synonyme *ádhvan-* ; toutefois l'ancien N. sg. demeure. Glissements isolés : N. pl. *pánthāsas* (I) G. pl. *pathīnā́m* ; un autre N. pl. est *patháyas* TS. (extension du thème en *-i-*).

Máth- « instrument à baratter » fait, de manière analogue, un Ac. *mánthām*, peut-être un G. pl. *mathīnā́m* (mais la bonne leçon doit être *matī°*). Enfin *ṛbhu-kṣā́-* (n. propre) a, à côté du N. attendu en *°kṣā́s*, un Ac. *°kṣáṇam* (d'après *ukṣán-* et analogues).

b) noms en labiales : *ā́p/áp-* (f.) « eau », usité surtout au pl. : soit le N. *ā́pas*, l'Ac. *apás* (avec des confusions d'alternance **238** n. 2) ; par dissimilation, I. *adbhís* D. Ab. *adbhyás* **68** (comme *°sṛ́dbhis* **100**). Degré zéro (avec allongement de la voyelle antérieure) et thématisation, type *anūpá-* **20** ; thématisation dans *ápavant-* AS. « aqueux ».

Quelques autres noms-racines terminés en *-ap-* présentent des formes longues au N. pl., interprétables comme degrés forts. De même peut-être N. pl. *nā́bhas* en face d'Ac. *nábhas* (sens incertain, cf. **196**).

258. *c*) noms en *-s* : *nā́s-/ nás-* (f.) « nez ». Mais la forme forte n'est conservée que dans le du. *nā́sā* ; les dérivés *nā́sā-* depuis AS., *nā́sikā-* depuis le Livre X, la remplacent.

Mā́s- « mois » n'a plus trace d'alternance, sinon tout au plus comme membre ultérieur, à savoir dans *candrámas-* **175** où apparaît un *-a-* bref aux cas faibles, mais le mot a glissé à la flexion en *-as-*. Traces douteuses de nasale (ce qui attesterait une alternance *mān/mā* ?) dans *māṃścatú-* **20** (sens ?). Sur l'I. pl. *mādbhís* (à côté de *śarádbhis*), v. **72**.

1. Dans *ukthaśā́s-* « qui récite des hymnes », le degré plein n'est pas attesté et la longue est inauthentique.

2. Isolément *mā́s* N. Ac. sg. « viande », en face de *māṃs°* **157** et de l'élargissement *māṃsá-* depuis le Livre I.

Complexe est le cas de *púṃs-* « mâle » : alternance *púmāṃs-* aux cas forts avec N. *púmān* (fait comme le N. des noms en *-yas-* *-vas-*); *púṃs-* (63) aux cas faibles devant voyelle, ex. Ac. pl. *puṃsás* (ton des monosyllabes); V. *pumas*. Les cas faibles devant consonne sont en **pumbh-* (non attesté dans les mantra) et L. pl. *puṃsú* **74 136**.

d) Noms en nasale : dans *°hán-* « qui tue », l'alternance est analogique de celle des noms à suffixe *-an-* : de là le N. sg. (sans nasale !) *°hā́* au m. (employé parfois aussi au nt. ; le nt. attendu **ha* est remplacé par *°hám* thématisé), Ac. *°hánam* I. *°ghnā́* (*gh* selon **53**) N. pl. *°hánas* (parfois *°ghánas*, d'après les formes faibles) Ac. *°ghnás* (depuis AS. ; aussi *°hánas* YV. par confusion avec le N.).

1. Dans les racines en *-an(i)-* **23**, il semble qu'on ait une ancienne alternance *-ani-/ -an-*, d'où le N. *goṣáṇis* « gagnant des vaches »/ G. *goṣa-ṇas* (dans le V. *g° napāt*), brouillée par l'apparition d'une troisième forme *goṣā́s*, qui développe not. l'Ac. *goṣā́m*.

2. Degré long éventuel dans N. pl. *vánīvānas* (X) « qui désire(nt) », en face d'un virtuel **ván-* fait comme *tán- rán-*, etc.

Dans *kṣám-* (f.) « terre », la base longue figure aux cas directs du du. *kṣā́mā* (secondairement, pl. *kṣā́mas*) et résulte indirectement du N. sg. *kṣā́s* (cf. **97** n. 2), sur lequel s'est ébauchée une flexion en *-ā-* de type « radical ». La base pleine apparaît, comme de juste, au L. *kṣámi;* la base réduite au G. *kṣmás* (avec les variantes phoniques *jmás* et isolément *gmás* **53**), à l'I. *jmā́* et dans des dérivés comme *párijman-* ibid., l'adverbe *kṣmayā́;* autre élargissement dans le L. *kṣā́man kṣā́maṇi*.

259. *e*) noms en *-h* : une alternance « dissyllabique » est conservée fragmentairement dans *máh-* « grand » : flexion faible, assez bien représentée, sur thème *máh-*, avec un cas direct nt. sg. *máhi;* degré fort en *mahā°* cf. **247** n.

f) alternances de type *-vā-/ -u-* : elle est conservée d'abord dans un thème en *-r*, *dvā́r-/ dúr-* « porte » (avec quelques confusions entre N. et Ac. pl. et extension de la base *dvā́r-* après la RS.); en fin de composé on a *°dvāra-* et *°dura-* côte à côte. Même alternance, plus faiblement attestée, dans *svàr-* (nt.) « lumière du ciel » (en fait, *s[ú]var* **34**), qui utilise la forme de N. Ac. comme cas indéfini (cf. **237** ; pour le G., le L., éventuellement le D. sg.); la forme faible *sū́r-* (*ū* d'après le dérivé *sū́rya-* « soleil » ?) apparaît dans le G. *sū́ras* et le D. (?) *sū́re* **137**, qui sont limités à la RS.

Devant *-h*, on a une alternance régulière dans le composé *anaḍvah-/ anaḍúh-* (*ḍ* selon **72**) « bête de trait », les cas en *-uh-* étant attestés depuis l'AS. Il y a glissement de *-h* à *-t* selon **55 100**, et le N. sg. est en *-vā́n* dans AS. YV. (inattesté RS.), d'après les noms en *-vant-*.

Dans les autres thèmes en *°vā́h-*, le degré faible n'est préservé que devant le suffixe du f. dans le type *dityauhī-* **235** « bête dans sa deuxième année » (où l'élément *-au-* est selon **116**); N. sg. anomal en *°vā́t* **100**.

Partout ailleurs la base en *°vā́h-* se maintient aux cas faibles, autrement dit l'alternance a disparu. De même *°sā́h-* « qui l'emporte » (N. *ṣā́ṭ* **148**) étend le vocalisme *-ā-*, sauf aux formes (fortes ou faibles) où le mètre impose la voyelle brève, laquelle est restituée partout dans le pdp. (sauf au N. sg.); cf. **165**.

g) enfin il y a une alternance complexe, à trois degrés, dans les noms du type *pratyáñc-* **195**. A savoir, *-añc-* aux cas forts, *-ac-* (pratiquement *-ak- -ag-*) aux cas « moyens » (mais seul le nt. sg. est attesté dans les mantra); les cas faibles (c'est-à-dire devant voyelle) consistent en un élément *c* coïncidant avec l'allongement de la voyelle précédente. Soit l'Ac. *pratyáñcam*, le N. Ac. nt. *pratyák*, le G. *pratīcás*. Dans *prā́ñc-* « tourné vers l'Est » et analogues, le degré moyen et le degré faible se confondent.

1. Il y a un plus grand écart encore entre le thème fort *uruvyáñc-* « étendu » élargissant **urvañc-* avec une finale *-yañc-* empruntée au type *pratyáñc-*) et le thème faible *urūc-*, conservé dans le f. *urūcī́-*.

2. Traces d'un degré réduit en *-ik* dans les formes adverbiales *madrik* et analogues **24 390**.

3. Traces d'une finale adverbiale autonome dans *nīcā́* **20** (qui peut se déduire régulièrement de *nyáñc-/nīc-*), d'où *uccā́* « en haut » de *úd*, *tiraścā́* « en travers » de *tirás* (ce dernier associé depuis l'AS. à *tiryáñc-*), enfin *paścā́* « en travers » ; d'où des normalisations en *-cā́t -cais*.

Le N. sg. (m.) est en *-aṅ* (*-āṅ*) issu de **aṅks *āṅks* selon **66** n. 1; la TS. lit encore *-ṅk*. Quelques confusions d'alternance, comme le N. pl. (m.) *śvitīcáyas* (X) « brillant », rebâti sur le f. *śvitīcī́-*.

260. Il demeure à mentionner quelques accidents de flexion, non encore cités.

La présence de finales authentiques en *-ṅ* au N. sg. (type *pratyáṅ*), jointe à celle d'un thème verbal à infixe nasal, a provoqué la constitution d'une base *yúñj-* et d'un N. sg. *yúṅ* VS. en partant du nom-racine *yúj-* « associé; compagnon ». De même *sadṛ́ṅ* (**101**) dans la RS. récente, *kīdṛ́ṅ* (X) « de quelle sorte? » (et quelques autres formes, également sur base *°dṛ́ś-* et à valeur pronominale, dans la VS.).

1. Modifications de la finale du radical dans *triṣṭúk* et *anuṣṭúk* **100**, le motif étant d'éviter la séquence labiale + *bh-* (cf. **228** fin.), donc le point de départ étant l'I. pl. et formes analogues.
Autre modification dans *prayátsu* **100**.

2. Influence du N. *viṣṭáp* (du thème *viṣṭábh-* « surface étayée ») sur le L. *viṣṭápi*, éventuellement sur l'Ac. *viṣṭápam*. Indirectement, le consonantisme de *íṭ*, N. de *íṣ-* « force rituelle », est passé au dérivé *íḍā-*.

3. Sur *dám-* (*dán*), v. **101**.

261. B. Noms à finale vocalique. I. En diphtongue. — La finale *-ai* (*-e* étant inconnu) n'est représentée que dans le monosyllabe *raí-* « richesse » (m. d'ordinaire dans la RS., ensuite le f. est en progression). Le thème *raí-* sert devant voyelle, donnant par ex. I. *rāyā́* Ac. pl. *rāyás* (parfois *rā́yas*) et, par déperdition du second élément (**97**), l'Ac. isolé *rā́m* (X), l'Ac. pl. (secondairement bâti) *rā́s* SS. Le thème dérivé *rayí-* (d'ordinaire m.; quelques cas de f. RS.) fournit les formes devant consonne, y compris l'I. *rayíṇā* (hapax) et *rayyā́* (également hapax) doublant *rāyā́*, ainsi que le G. pl. *rayīṇā́m* (*rāyā́m* hapax). A partir du Livre X, *rayí-* empiète peu à peu sur *raí-*, qui se maintient toutefois; en yajus, on a des formes comme *rayyā́ rayyaí*.

La base d'alternance *°ri-* n'est conservée que dans quelques rares finales de bahuvrīhi, comme *bṛhádri-* « aux grandes richesses »; *re-* dans *revánt-* **216**.

Les noms terminés en *-au-* sont les suivants :

a) sans alternance, *glaú-* (rare) « bloc de terre » (m.). N. *glaús* AS. VS. I. pl. *glaubhís* VS.; *naú-* « bateau » (f.) avec passage normal de *-au-* à *-āv-* devant voyelle, Ac. *nā́vam*. Élargissement *nāvā́-* **228** et *°nāvá-* en fin de bahuvrīhi.

b) avec alternance, *gaú-* « bœuf, vache » (m. f.). Le thème fort est *gaú-* (N. sg. *gaús*) ou *gā́v-* devant voyelle (N. pl. *gā́vas*), le thème faible *gó-* (forme à guṇa !) (L. pl. *góṣu*) ou *gáv-* devant voyelle (G. pl. *gávām*). Le degré réduit *°gu-* est conservé en fin de bahuvrīhi, ex. *águ-* « qui est sans vaches », à côté de *°gā(v)-* et de l'élargissement *°gava- °gva-*. Ton **239** a.

Formes aberrantes : Ac. sg. *gā́m* et pl. *gā́s*, qui valent parfois pour dissyllabes (réduction de diphtongue selon **97**); G. sg. *gós* (à lire parfois **gavas* **29**), qui peut s'interpréter comme le G. d'une base *gu-* à flexion « dérivée »; de même, nécessairement, le G. pl. *gónām* (moins fréquent que *gávām*; volontiers en fin de pāda). Trace isolée d'un N. sg. *gós* VS. IV 26 (?).

262. *c*) également alternant est le nom du « ciel » et du « jour » (m. plus souvent que f., le f. étant limité à une petite partie des formes casuelles); thème fort *dyaú-* (N. sg. *dyaús*) ou *dyā́v-* devant voyelle (cas directs du du. *dyā́vā* N. pl. *dyā́vas*); thème faible *dyú-* (I. pl. *dyúbhis*) et *dív-* devant voyelle (renversement du support syllabique **76**) (I. *divā́*). Un thème « moyen » est représenté par le L. *dyávi*, rare à côté de *diví*, et

par le du. (f. ou nt. ?) *dyávī*, fait comme une sorte d'abréviation de *dyávāpṛthivī*. L'alternance peut se maintenir en fin de composé, à côté de quelques formes fixes en °*dyu-* et °*diva-* (noter aussi l'élargissement *-an-* dans *vṛṣṭídyāvan-* MS. KS. « qui fait pleuvoir le ciel »). Mais *divá-* en « simple » est douteux, v. **228**.

Formes aberrantes : V. *dyaüs* (comme le N.) ou *dyaùs* **92** (de toutes manières, avec maintien de la désinence *-s* !), Ac. sg. *dyā́m* (comme *gā́m*), parfois dissyllabe, G. sg. *dyós* (rare), à interpréter sans doute (comme *gós*) en partant d'une flexion « dérivée » en *-u-* (le G. usuel demeurant *divás*). L'Ac. pl. *dyū́n* (RS. seule ; deux fois *divas* RS.) marque sûrement l'intrusion de cette flexion, avec désinence du m. Enfin on a l'Ac. sg. *divam*, attestant une confusion d'alternance, comme le N. pl. *divas* AS. et peut-être RS.

263. **II. En voyelle longue.** — Aux thèmes consonantiques monosyllabiques s'associe naturellement le groupe de monosyllabes terminés par une voyelle longue.

a) Les noms-racines en *-ā́-* (tirés de racines verbales en *-ā-* ou parfois en *-an-*), employés surtout en fin de composés, et presque toujours de genre animé, devraient présenter une flexion alternante *ā/i* ou *ā*/zéro (**40** et cf. **22**). En fait, les formes faibles (relativement rares d'ailleurs) maintiennent le thème plein devant consonne (L. pl. *jā́su* de *jā́-* « enfant ») ; devant voyelle, on trouve quelques D. sg. en *-é* (mais *-aí*, c'est-à-dire *ā* + *é* dans les D. en fonction d'infinitif **369**) et quelques G. en *-ás* (*kṛṣṭiprás* « qui emplit les peuples » ; mais *-ā́s*, c'est-à-dire *ā* + *s* ou *as* dans *jā́spáti-* **176**). L'Ac. pl. (f. seul) est en *-ā́s*. Le N. sg. est naturellement en *-(ā́)s*, et le V. s'ajuste au N. en maintenant *-s*, comme dans *dyaús*. L'I. sg. en *-ā́* est d'interprétation ambiguë et d'ailleurs rare et douteux. Quelques N. sg. sont épithètes de substantifs nt. ou apposés à eux, ainsi *jágat sthā́(ḥ)* II 27 4 « ce qui se meut (et) ce qui est immobile ».

1. L'attirance vers la flexion « dérivée » en *-ā-*, beaucoup plus productive, se marque par la présence de plusieurs N. sg. (f. seuls) sans *-s* (ex. *jā́* AS.) ; en outre le pdp. omet *-s* dans plusieurs N. f. où pourtant la finale *-ā́* est en hiatus. *Prajā́-* « descendance » (f.) est passé entièrement à la flexion dérivée, sauf en fin de bahuvrīhi où l'on a N. °*prajā́s*.

2. Glissement vers la flexion en *-a-*, surtout à partir d'AS. qui remplace *-ās* par *-as* dans plusieurs N. sg. m. (et *-am* nt.) ; dès la RS. dans certaines finales mal adaptées à la flexion radicale.

3. Autre tendance en fin de composé, vers *-as-* : *divákṣasas* N. pl. « habitant du ciel » de °*kṣā-* (N. sg. °*kṣās*) cf. **163**.

4. Enfin plusieurs racines en *-ā-*, notamment après préverbe, adoptent la finale *-i-*, qui coïncide avec un degré réduit, mais en fait se fléchit totalement selon le paradigme « dérivé », type *nidhi-* « dépôt » **203**.

5. Le N. sg. *átathās* (I) « qui ne dit pas oui » est à interpréter comme une formation instantanée.

264. *b*) Les noms-racines en *-ī́-* (tous des substantifs f., sauf le m. *vī́-* « qui reçoit »), ceux, plus nombreux, en *-ū́-* (substantifs f., sauf les m. *jū́-* « qui se hâte » *sū́-* « qui engendre »), identiques pour la plupart à des racines verbales en *-ī-* et en *-ū-*, usités les uns comme les autres d'ordinaire en fin de composés, possèdent également la flexion « radicale », mais sans trace d'alternance. N. sg. sigmatique.

Le trait phonique remarquable est la résolution (écrite) de *ī ū* en *iy uy* devant voyelle : constante selon **32** b dans l'emploi « simple » (Ac. *dhiyam* « pensée ») et, en fin de composé, après double consonne (selon **33** d) (D. sg. *yajñapriye* « qui aime le sacrifice »), flottante après consonne unique (N. pl. *nānādhiyas* « aux intentions diverses » *sudhyàs* « aux bonnes intentions ») et, en ce cas, plus fréquente en cas de *ū* qu'en cas de *ī*.

En outre, selon **34**, la résolution est à pratiquer à peu près partout où elle n'a pas lieu graphiquement.

Du point de vue morphologique, la flexion « dérivée » **267** sqq. a laissé sa marque, d'abord sur le G. pl. qui est en *-īnā́m -ūnā́m* (exceptionnellement *-iyā́m -uvā́m* dans *dhiyā́m* « pensée » *bhuvā́m* (atone) VS. « terre » *jóguvām* [thème redoublé, ton intensif] (X) « qui chante fort »). Ensuite sur quelques formes isolées : D. en *-iyaí* (une seule fois RS. : *bhiyaí* « crainte »), L. *śriyā́m*

AS. « gloire », Ac. *asúm* VS. « n'enfantant pas », pl. *devaśrís* TS. VS. « glorifiant les dieux », etc. Après la RS. ces traits se propagent, et un N. asigmatique (du moins dans les noms en -ī-) fait son apparition.

1. Accord d'un adjectif m. et d'un substantif nt. : *gotrám hariśriyam* (Ac.) Vāl.

2. Abrègement en -*i*- et en -*u*- (ce qui équivaut à l'absorption dans la flexion « dérivée ») : D. pl. *ṛtaníbhyas* « qui conduit selon l'Ordre » et quelques autres après la RS. ; dès la RS. dans les composés en °*bhú*- « qui est, qui devient », notamment au nt., avec concurrence de la forme °*bhū̆*-.

265. *c*) Parmi les autres noms en -ī- et -ū-, une partie des noms en -ī-tonique (à savoir, quelques m. comme *rathī́*- « qui va en char » et une majorité de substantifs f. sans correspondant m. ; aussi des substantifs ou adjectifs dont le correspondant m. est souvent en -*a*- non tonique ou en -*yà*-), ainsi que la totalité des noms en -ū- (presque tous f.), qui sont tous oxytons, suivent la flexion radicale, bien qu'ayant en grande partie une finale suffixale : l'accentuation les a assimilés aux noms radicaux.

1. Quelques composés en -ī où l'oxytonèse a été refoulée par le ton compositionnel appartiennent ici. — Quant aux noms en -ū̆-, ce sont des substantifs (répondant en partie à des m. ou nt. en -*u*- atone) ou des adjectifs (répondant à des m. en -*u*- tonique).

2. La résolution en *iy* n'est écrite qu'après deux consonnes selon **33** d ; elle est à restituer ailleurs selon **34**, sauf de rarissimes exceptions. De même pour *uv*, qui toutefois (comme **264** n.) est attesté un peu plus souvent dans le texte écrit.

La flexion donne N. sg. *rathī́s* (précité) ou *tanū́s* « corps », Ac. *rath(í)yam* et *tan(ú)vam* (ton **239** n.), cas directs du pl. *rath(í)yas* et *tan(ú)vas*. Mais plusieurs finales sont empruntées à la flexion « dérivée », soit G. pl. en -*īnām* et -*ūnām* (constant) comme dans les noms décrits **264** ; V. sg. en -*i* et -*u*. Plus typiquement, l'influence des « dérivés » en -ī- se marque sur la flexion radicale en -ī- par la présence de quelques N. sg. asigmatiques, du moins à partir d'AS. YV. (*nadī́* « fleuve », etc. ; flottements nombreux en yajus ; dans la RS. le cas de *rathī́va* = *rathī́r iva* s'explique par la nature spéciale de l'*i* initial de *iva*). De même on a Ac. *nadī́m* AS., L. *dūtyā̀m* « messagère » RS., N. du. *puruṣī́* TS. « femme », Ac. pl. *aruṇī́s* RS. « vache ». Certaines finales résistent mieux que d'autres ; les désinences radicales de D. Ab.-G. et L. du sg. ont totalement disparu après la RS. ; seul subsiste parfois le svarita qui signale l'ancienne présence d'une flexion « radicale » **239** n.

Dans les noms en -ū́-, qui n'avaient pas de flexion « dérivée » corrélative, l'attraction est moins forte. Cependant certaines finales s'inspirent de la flexion dérivée en -ī-. A savoir, Ac. -*ū́m* au lieu de -*(ú)vam* dans AS. YV. ; D. -*(u)vaí* et -*(ú)vai* au lieu de -*(ú)ve*, ibid. ; Ab. G. -*(ú)vās*, ibid. ; le L. -*(ú)vām* ou -*(u)vā́m* est déjà présent au Livre X (*śvaśrvā́m* « belle-mère »), et le N. pl. *yuvayū́s* « qui vous aime », dès la RS. ancienne. En revanche, le N. sg. en -*s* se maintient partout. Les variations entre mantra attestent le progrès des finales fém. en -*vai* -*vās* -*vām*, et le flottement accentuel souligne les interférences flexionnelles.

1. Il y a un L. sg. sans désinence dans *camū̆* « coupe » et *tanū̆* (X) (à côté de *camvī tanvī*, souvent -*vī*) ; dans les noms en -*ī̆*-, c'est même le seul qui soit attesté : *gaurī̆* « bufflesse » et quelques autres. Le pdp. traite ces finales en pragṛhya.

2. Le glissement vers -*i*- et -*u*- est rare, surtout dans les mantra anciens : *naptis* « petite-fille » dans AS. et quelques fins de bahuvrīhi dans le YV., comme V. °*tano*.

266. **III. En voyelle brève.** — Aucun nom, même monosyllabique, terminé par -*a*-, ne suit la flexion radicale ; pas davantage les monosyllabes en -*i*- (de racines en -*ā*- **203**), ni ceux en -*ú*- (de racines en -*ū*- -*u*-, éventuellement -*ā*- ibid.).

Mais quelques rares noms dissyllabiques en -*i*- -*u*-, notamment des nt. (ou anciens nt. masculinisés) paroxytons, se fléchissent en partie comme s'ils étaient terminés par une consonne, c'est-

à-dire par *-y* ou *-v* : donc, flexion radicale, non alternante. Du côté des noms en *-i-*, il n'y a guère (*páti-* mis à part **270**) que *ávi-* « mouton », avec un G. sg. typique *ávyas*, préservé dans une formule du Livre IX ; puis *arí-* « étranger » qui, accentuation mise à part, se fléchit comme un nom radical en *-ī-*, du moins à certains cas : Ac. *aryám*, Ab. G. sg. et cas directs du pl. *aryás* ; l'Ac. sg. est *arím*, donc ambigu ; on a une fois, par rime, le D. *aráye* selon le type normal des noms en *-i-*, enfin l'analogie avec les noms en *-ī-* est poussée çà et là plus loin : N. sg. *arís* VS., Ac. *yayyàm* « qui se hâte » et quelques autres formes à base incertaine.

Du côté des noms en *-u-*, on a plusieurs fois un I. sg. en *-vā* (*krátvā* « avec force »), un D. en *-ve* (*krátve*) et surtout une finale *-vas* d'Ab. G. et de cas directs du pl. (*krátvas*, *°kr̥tvás* **391**, *mádhvas* « doux », *vásvas* « bon », etc.). Ici également des formes inspirées du type normal en *-u-* se sont introduites, G. pl. en *-ūnām -ūnā́m*, Ab. G. sg. comme *vásos* et (nt.) *vásunas* concurremment à *vásvas*, Ac. pl. *paśū́n* « bétail » concurremment à *paśvás*, etc. Dans ces deux flexions, conformément à l'origine, l'élément *-y- -v-* n'est pas résoluble, sauf rares exceptions.

Un autre nom « radical », d'un type tout différent, est *sákhi-* « ami ». Seul de tous les noms à finale vocalique, il a conservé une alternance régulière, thème fort *sákhāy-* (Ac. *sákhāyam* ; N. *sákhā* avec chute de *-y* final selon **97**, comme les noms de parenté en -[*t*]*ā*) ; thème faible *sákhi-* (proprement *sákhy-*), ainsi D. *sákhye*.

Mais l'influence des noms de parenté **253** se marque dans l'Ab. G. *sákhyuḥ* où la finale du type *pitúḥ* a été transférée sur le thème *sákhy-*, comme si c'était une désinence. L'influence des noms « dérivés », de son côté, se marque sur V. *sákhe* Ac. pl. *sákhīn* G. *sákhīnām*. La flexion hybride est conservée en général en fin de composé (où elle sert éventuellement pour le f.), à côté de la forme thématisée *°sakha-*.

II. — *FLEXIONS VOCALIQUES (du type « dérivé »).*

267. Thèmes en *-ī-*. — Les traits propres aux flexions « dérivées » (et qui ont été empruntées par plusieurs des flexions radicales) sont les finales de G. pl. en voyelle allongée (si elle n'est pas déjà longue) + *n* + *ām* ; les finales d'Ac. pl. en voyelle allongée (si elle n'est pas déjà longue) + *n*, spécialisées pour le m., alors que les f. conservent la finale en *-s*. Le N. sg. est asigmatique après voyelle longue. La désinence courte est choisie là où il y a un doublet *-s*/*-as* ou *-m*/*-am*. Enfin les alternances vocaliques de type normal font défaut ; il s'y substitue des variations diversement agencées dans la structure du vocalisme prédésinentiel.

Les flexions féminines (celles en *-ā- -ī-* et une partie de celles en *-i- -u-*) ont quelques traits qui les opposent aux flexions m.-nt. (celles en *-a-* et une partie de *-i- -u-*).

La majorité des noms en *-ī-* (à savoir, tous ceux qui répondent à des m. non terminés en *-a-*, et parmi les m. terminés en *-a-*, surtout des dérivés en *-ī-* atone) suivent la flexion « dérivée » : il s'agit de f. essentiellement (quelques m., pour la plupart des noms propres).

Outre la qualité non résoluble de *-y-* devant voyelle (sauf aux cas mentionnés **34** d), laquelle entraîne le report du ton sur la désinence selon **239** c, les traits essentiels sont les suivants :

N. sg. sans *-s*, *devī́* « déesse », V. en *-i* bref, Ac. sg. à désinence courte, *devī́m*, N. Ac. pl. de même, *devī́s*, G. pl. en *-nām*, *devīnā́m* (report de ton **240**). Les cas directs du du. sont en *-ī* (pragr̥hya **122**), donc apparemment sans désinence (*-ī* abrégé métriquement dans le V. *pr̥thivi* **167** s'il s'agit bien d'un du. ; de même peut-être *máhi*, même sens, IV 56 5 X 93 1), en fait = *-ī* + *ī*.

Un autre trait saillant est l'utilisation aux cas obliques du sg. (indistincte il est vrai à l'I.) d'une base *-yā-*, où l'on reconnaît un degré plein par rapport à *-ī-*. D'où, par contraction vocalique, (I. *-yā*) D. *-yai* Ab. G. *-yās;* le L. (*-yām*) a un élément nouveau *-m* substitué à la désinence usuelle ou plutôt élargissant le thème nu en *-yā-;* ton de ces finales **239** c. Trace isolée d'un I. sans désinence, *śámī* « peine » (ou de **śámi-?*).

1. Les noms de cette série sont sujets à subir l'influence des radicaux en *-ī-* : de là l'intrusion des cas directs du du. en *-yau* depuis AS. VS. et, isolément, *yahvyàs* Ac. pl. (X) « jeune » et quelques autres. Le mot *strī-* « femme » est à part, en raison de son apparence monosyllabique : de là les formes d'Ac. sg. et de cas directs pl. *striyam* et *striyas* (résolution *iy* en raison du groupe consonantique) d'après les monosyllabes radicaux en *-ī-*.

2. Il y a des échanges et flottements nombreux entre la flexion en *-ī-* et celle en *-i-* sans qu'on puisse déterminer s'il s'agit d'un phénomène suffixal ou flexionnel. Ainsi un nom comme *óṣadhi-/ -ī-* « plante » forme un N. sg. en *-is* (I), Ac. en *-im* (X ; *-īm* AS.), N. pl. *-ayas* (X), V. *-e* (I) à côté de formes multiples (au pl.) sur la base longue. Cf. aussi le D. pl. *nāribhyas* (RS. ancienne) de *nārī-* « femme ». Le mot *rātrī-* « nuit » passe partiellement à la flexion brève depuis l'AS. Le rôle des aménagements métriques est indéniable.

Quant aux thèmes en *-ū-*, ils n'ont pas à proprement parler de flexion « dérivée », sauf qu'ils empruntent comme on a vu **265** quelques finales aux noms en *-ī-* (d'autres aux noms en *-u-*).

268. Thèmes en *-ā-*. — Cette flexion, fort riche, exclusivement fém., englobe la grande majorité des noms terminés par un *-ā-* (y compris certains noms-racines, cf. **263** n. **1** ; sur le cas de *kanyā̀-*, v. **250**). Les caractéristiques sont les suivantes :

N. sg. sans *-s*, comme les noms en *-ī-* dérivés. Finales du thème modifiées en *-ay-* (*-e-*) pour former l'I. sg. en *-ayā*, le G. L. du. en *-ayos*, le V. sg. (sans désinence) en *-e*. Ces faits sont d'origine pronominale, mais *-ayos* peut être en liaison avec les cas directs du du. en *-e* (pragṛhya **122**), lequel remonte à $\bar{a} + \bar{\imath}$ (même désinence que dans les noms en *-ī-* **267**).

1. Les thèmes en *-yā-* conservent un I. sg. apparemment sans désinence (en fait, $\bar{a} + \bar{a}$); il s'agit d'une haplologie pour *-yayā* **77** n. **1**, ex. *sukṛtyā́* « avec bonne manière de faire ». Même phénomène pour des noms à suffixe ou pseudo-suffixe *-tā-*, ainsi *devátā* **222** : en fait, c'est l'I. du suffixe *-tāt-* l. c. Les finales pleines *-yayā -tātā* sont d'ailleurs attestées parallèlement, ainsi *māyáyā* « par magie » *sarvátātā* « avec plénitude ».

2. Il existe quelques finales adverbiales en *-ā* tirées de thèmes en *ā-*, comme *doṣā́* « au soir », mais il peut s'agir d'une imitation des finales adverbiales de même forme ; en tout cas, les exemples allégués d'I. en *-ā* tirés de noms en *-ā-* sont pour la plupart douteux ou erronés ; on peut citer le semi-adverbial *manīṣā́* « avec réflexion » [traitement spécial de la finale *-ṣā-?*]. Noter *svāveśā́* VS. « aisé à approcher » qui varie avec *-śáyā* MS. KS.

3. V. *amba*, mot enfantin.

Le G. pl. est en *-nām*, comme dans les flexions voisines (désinence *-ām* incertaine, dans quelques formes).

Aux cas obliques du sg., à partir du D., finales *-yai -yās -yām*, empruntées aux thèmes en *-ī-* et transportées telles quelles à la suite de l'*ā* final de base, soit D. *-āyai*, Ab. G. *-āyās*, L. *-āyām*.

1. Une finale *-(y)ai* pour *-(y)āyai* s'est introduite par haplologie après un *-y-*, ainsi dans *svapatyai* (I) D. de *svapatyā́-* « à la belle descendance ».

2. G. sg. en *-s* dans le pseudo-monosyllabe *gnā́s°* **176** (comme dans le monosyllabe *jā́s°* ibid. et **263**).

3. Un N. pl. *-āsas* s'est introduit dans plusieurs formes de RS. et (rare) de AS., par imitation des thèmes en *-a-;* plus rare encore est *-āsas* à l'Ac. pl.

269. Thèmes en *-i-* et en *-u-*. — Tous les noms en *-i-* et en *-u-* (monosyllabes compris) — autres que les rares noms mentionnés **266** — suivent une seule et même flexion « dérivée ». A l'intérieur de cette flexion, une différenciation secondaire s'établit :

a) entre le nt. et le genre animé : un élément *-n-* (comparable à celui du G. pl. en *-nām*) s'insère au nt. entre le thème et les

désinences vocaliques, d'abord de manière fréquente aux cas directs du pl. qui sont en *-īni -ūni* (comme les nt. des noms en *-a-* **276**), puis, sporadiquement, au sg. et au du. (de préférence et d'abord dans les substantifs en *-u-*, de là dans les autres).

b) Une autre différenciation s'opère entre m. et f. : les f. adoptant certaines particularités empruntées aux autres flexions « dérivées » proprement féminines. C'est ainsi qu'on a, au f., des Ac. pl. en *-īs -ūs* (ancienne finale maintenue, comme ailleurs *-ās* et même *-ṝs* **252**), alors que les m. correspondants adoptent la finale *-īn -ūn* (comme ailleurs *-ān* et même *-ṝn*).

Par innovation, les finales f. des cas obliques du sg. (à partir du D.) adoptent l'aspect *-yai -yās -yām* (rare dans la RS. ancienne), ainsi que *-vai -vās -vām* (inusité avant la RS. récente), propre aux flexions à voyelle longue.

Enfin la confusion avec la flexion en *-ī-* amène çà et là des N. sg. en *-ī*, V. *-i* (après la RS.), N. pl. *-īs* (ou : confusion avec l'Ac.), D. *-ībhyas* L. *-īṣu* (après la RS.) : ainsi, de *bhū́mi-* « terre » (influence possible de *pṛthivī́-* même sens) on a N. *bhū́mī* (incertain) à côté de *bhū́mis*, N. Ac. pl. *bhū́mīs*, etc. Plus rare dans les noms en *-u-*.

Cette flexion étant la seule à fournir concurremment des m. et des f., il importait de marquer grammaticalement la différence de genre.

270. Un renforcement de la voyelle finale du thème, de type guṇa, se présente dans plusieurs finales obliques ou directes, sans qu'on puisse reconnaître une alternance régulière. C'est ainsi que le D. sg. et le N. pl. comportent l'élargissement thématique en *-ay- -av-*, l'Ab. G. sg. a de même *-e- -o-* (en présence de la désinence courte *-s*); de même le V. sg. et (rare) le L. (dans des noms en *-u-*). Enfin il y a un renforcement plus marqué, de type vṛddhi, au L. sg.

1. Des alternances régulières se maintiennent : *a*) au radical de quelques mots partiellement monosyllabiques, *dā́ru* « bois » G. *drós ; sā́nu* « plateau » G. *snós* I. pl. *snúbhis* (et cf. les formes compositionnelles *jñu°* *°jñu- dru°* **238**), donc des alternances de type *ār/r* et *ān/n ; b*) dans l'élément suffixal, au N. sg. *vés* (à côté de *vis*) de *vi-* « oiseau » (monosyllabe ! *āpés* « ami » n'étant pas à retenir comme N.) et *yós*, N. adverbialisé d'un mot *yú-* qui signifierait « prospérité » ?

2. Le mot *páti-* « maître » suit la flexion courante. Mais au sens de « époux » il a été attiré dans l'orbite des n. de parenté **253**, d'où G. *pátyuḥ* fait comme *sákhyuḥ* **266**, qui entraîne à son tour le L. *pátyau*. Il y a trace, d'autre part, d'une flexion « consonantique » (**paty-* comme *ary-* **266**), d'où l'I. *pátyā*, lequel amène le D. *pátye*. Enfin la flexion usuelle des noms en *-i-* s'impose à l'I., à partir de l'AS., quand *páti-* « époux » figure comme membre ultérieur (*vācáspátinā* « époux de Vāc »), alors qu'inversement on a l'I. *gṛhápatyā* VSK. ad II 27 au sens de « maître de maison », en regard du simple *pátinā* « maître ».

3. D'après *pátyuḥ* on a une fois, semble-t-il, un G. *jányuḥ* (X) tiré de *jáni-* « épouse ».

271. La flexion aboutit donc à ceci, cas après cas :

N. sg. animé *-is -us* (*-es* ci-dessus n. 1); inanimé *-i -u* (avec éventuel allongement métrique, du moins dans *purū́* « nombreux » *urū́* « vaste » (l'allongement de *mithū́* **383** est d'un type différent);

Ac. animé *-im -um* (passé au nt. dans *sānasím* TS. III 4 11 p « qui gagne »); à l'inanimé, comme le N.;

à l'I. sg., trois formes se font concurrence : dans les noms en *-i-*, *-ī* au f., deux fois plus fréquent que *-(i)yā* et parfois abrégé en *-i* (à savoir, dans la finale *-ti* **109** n.); enfin *-inā* au m. et au nt. Dans les noms en *-u-*, *-ū* (limité à quelques formes adverbiales, plus ou moins douteuses), *-(u)vā* au f., *-unā* au m. et au nt. Les finales *-inā -unā* progressent depuis la RS. récente et passent même exceptionnellement au f.;

D. *-aye -ave* aux trois genres; mais, au f., *-yai -vai* apparaissent dans la RS. « moyenne » et récente. Au nt. il y a trace d'une finale *-une* (insertion de *-n-*); enfin, au f., probablement d'un *-ī* (abrégeable) par analogie de l'I.;

Ab. G. *-es -os;* au nt., les mêmes finales et en outre *-inas* (postérieurement à la RS.) *-unas;* dans les f. on trouve aussi *-yās -vās,* mais rarement et seulement depuis la RS. récente.

1. Les formes d'Ab. *vidyót* « éclair » *didyót* « arme brillante » (YV.) sont faites mécaniquement sur les N. en *-út*, d'après l'équation *-us/ -os*, sollicitée par la présence des doublets **vidyú-* et *didyú-* (**195**).

2. *Svastí-* « bien être » a une finale sans désinence, mal différenciée, servant pour l'Ac., l'I. et apparemment aussi le D.

272. Au L. sg., la situation est assez complexe : *a*) les noms en *-i-* ont *-ā* devant une consonne, ce qui est la finale attendue **97** pour un ancien **ai;* mais devant voyelle (sous forme *-āv*) et (plus fréquent) en fin de pāda (sous forme *-au*) ils empruntent la finale de L. des noms en *-u-; -au* également devant consonne à partir de la RS. récente, tandis que *-ā* tend à disparaître après la RS.; enfin, dès l'origine, *-ā* prévalait par dissimilation devant un *ū-*;

b) les noms en *-u-* généralisent la finale *-au* (pas d'exemple sûr de *-ā* attendu par **97**), qui avait l'avantage de préserver le vocalisme du suffixe; à côté il y a trace d'un « degré plein » *-o*, au moins dans la formule (*ádhi*) *sáno ávye* « sur la surface du tamis de laine » (pdp. *-au*, RPr. *-āv*) où *-o* est métriquement bref et a été empêché, peut-être par dissimilation, de devenir *-āv;* de même dans *vásta usráḥ* « à l'éclairement de l'aurore », avec résolution de *-o* en *-a* (mais le pdp. restitue *váste !*).

Il y a trace dans les noms en *-u-* d'une finale normalisée en *-avi* dans quelques formules (mais non *-ayi*). Trace aussi d'une finale *-ū* (abrégeable), ainsi que *-ī* (abrégeable) dans les noms en *-i-* (mais *védy asyā̆m*, pdp. *védī*, « sur cet autel » peut s'expliquer par haplologie de *védy(ām) asyā̆m;* prob. *úpaśrutī* ŚB. I 9 1 4). Enfin, au nt., deux formes sont attestées en *-uni* (rien en *-ini*).

V. sg. *-e -o* (cf. **122**); au nt. les mêmes ou bien *-i -u* (*úro antarikṣa* YV. « ô vaste espace aérien ! » : *úru* VSK. ad IV 7).

273. Au duel animé, les cas directs ont les finales (pragr̥hya **122**) *-ī* (comme dans les thèmes en *-ī-*) et *-ū;* mêmes finales au nt., où *-inī -unī* apparaissent après la RS.;

Anomalies : *bāhávā* (degré plein !) à côté de *bāhū́* « bras »; *agnā°* **168** en dvandva (pour *agnī°*) d'après *indrā°*.

cas obliques normaux du du. et du pl. en *-bhyām -os* (une fois *-unos,* au nt. dans l'AS.) *-bhis -bhyas -nām* (sur le G. de *trí-*, v. **294**) *-su* (*makṣū́bhis* étant une pluralisation de l'adverbe *makṣú* à finale allongée).

Restent les cas directs du pl. : au N. *-ayas -avas,* avec des traces de *-īs* dans les f., de *-iyas -uvas* dans les m. (influence des noms-racines en *-ī- -ū-*);

à l'Ac. *-īn -ūn* dans les m.; *-īs -ūs* dans les f. (séparation pleinement réalisée dès la RS.); au nt. enfin *-īni -ūni,* mais avec de nombreux doublets en *-ī -ū,* eux-mêmes susceptibles d'abrègement métrique (comme on a *-ā* et *-a* à côté de *-āni* dans les thèmes en *-an-*); les juxtapositions abondent, ex. *purū́ṇi vásu* (aussi *vásūni*) « nombreuses richesses »/ *purū́ vásūni*/ *purú vásūni*.

274. Thèmes en -a-. — Ces thèmes (m. et nt.), de beaucoup les plus productifs de tous — ils comprennent tous les noms terminés en *-a-*, même les monosyllabes (qui ne sont guère usités qu'en fin de composés, sauf *khá-* « ouverture ») — sont aussi les plus éloignés de la flexion consonantique; ils poussent au maximum les traits communs des flexions à voyelle et en outre adoptent diverses particularités, thématiques ou désinentielles, émanant des pronoms en *-a-*.

Le trait important concernant la finale du thème est précisément d'origine pronominale : la substitution de *-e-* (*-ay-*) à *-a-* aux cas obliques du pl. (sauf le G.) et à l'I. sg., aux G. L. du du.; on a vu d'ailleurs le même fait dans les noms en *-ā-*, qui sont en relation sémantique étroite avec ceux-ci.

Concernant les désinences, il y a un lot de finales nouvelles, en partie aussi pronominales; il faut noter en particulier la discrimination, nulle part réalisée ailleurs dans le Nom, entre l'Ab.

et le G. au sg. (avec deux finales inédites); enfin la vitalité de certains doublets, en relation avec le caractère composite, en partie secondaire, du paradigme.

Sántya (V.), épithète isolée d'Agni, peut refléter un degré d'alternance autonome, par rapport au thème commun *satyá-* « vrai ». Hors ce cas (incertain d'ailleurs) il n'y a en fait d'alternance que l'oxytonèse adverbiale **387**.

275. Le paradigme est donc le suivant :

Au sing., N. m. *-(a)s*, Ac. m. *-(a)m* (désinence courte); cas directs du nt. *-(a)m*, donc identiques à l'Ac. m. : le fait est particulier à cette flexion.

I. *-ena* (finale allongeable **109** au moins dans la RS. et surtout au nt.), concurremment à *-ā* qui, caractéristique des mantra anciens, se maintient çà et là dans les mantra plus récents, particulièrement au nt. ou en emploi adverbial détaché de la flexion, comme dans *sánā* « de vieille date ».

D. *-āya* (explicable peut-être par un degré fort *-ai-*, représentant *-a* + *e*, suivi d'une postposition *ā* abrégée; mais la restitution métrique **āyā* n'est nulle part attestable avec quelque certitude).

Il y a haplologie dans *suvī́ryā* D. de *suvī́rya-* « richesse en héros » et dans quelques autres cas douteux de finale *-ā* ou *-ai*.

Ab. *-āt* (*-ād*), souvent dissyllabique **29**.

G. *-(a)sya*, exceptionnellement trisyllabique **34** n. 2, exceptionnellement aussi à finale allongée **109**.

L. *-e* (= *-a* + *i*).

V. *-(a)*, donc désinence zéro (*-ā* exceptionnel **109**, par besoin métrique comme *vṛṣabhā* VIII 45 22 et 38, ou peut-être « plutisation » spontanée de la voyelle); au nt. (influence du m. ?) on a *-a*, ainsi *amṛta bhojana* I 44 5 « ô jouissance immortelle » (seul ex. sûr pour la RS.) et quelques formes AS. et ailleurs; parfois, dans les mantra récents, *-(a)m* comme aux cas directs du nt.

Au duel, les cas directs sont au m. *-ā* ou *-au* suivant la répartition donnée **236** n.; il y a (comme dans *pṛthivī* **267**) éventuel abrègement de *-ā* au V., dans les mantra les plus anciens (substitution du sg., comme parfois dans les V. de dvandva à membres séparés **167** n. ?). Au nt., *-e* (pragṛhya **122**), c'est-à-dire *-a* + *ī*.

I. D. Ab. *-ābhyām* (allongement de la finale thématique d'après les cas directs m.); G. L. *-ayos;* la finale attendue *-os* n'est conservée que dans *pastyòs* (X) de *pastyà-* « séjour » (dissimilation) et dans quelques autres cas douteux; en outre dans quelques pronoms **284**.

276. Au plur., dans les m., *-ās* est en concurrence avec *-āsas;* *-āsas* est en rapide déclin (une finale sur deux dans la RS., une sur **24** dans les portions autonomes de l'AS.); l'une et l'autre coexistent souvent dans les mots juxtaposés et la métrique invite çà et là à restituer *-āsas* pour *-ās* **29**; l'origine de *-āsas* est une réduplication *-ās* + *as,* favorisée par la présence des finales dissyllabiques *-ayas-* *-avas* dans les noms en *-i-* et en *-u-*.

Ac. *-ān* (issu de **ān-s,* comme l'indique le saṃdhi **128**).

Au nt., les cas directs sont *-ā* (non abrégeable) ou *-āni* (dans la RS. il y a deux fois *-āni* contre trois fois *-ā,* puis la proportion se renverse tôt); ici encore les deux finales voisinent dans les mots associés, type *víśvā bhúvanāni* « tous les êtres », c'est-à-dire prédominance de *-ā* dans les adjectifs, de *-āni* dans les substantifs. La forme *-āni* est due à l'influence des cas directs des noms nt. en *-an-*, chez lesquels coexistait aussi *-ā* **250**; l'ensemble des finales nt. inclinait d'ailleurs vers la solution : voyelle longue + nasale + *i*.

I. *-ebhis,* concurremment à *-ais,* à peu près en même proportion dans les mantra anciens, puis avec élimination progressive de *-ebhis* qui à l'origine dominait dans les adjectifs (ce qui va de pair avec l'origine pronominale de l'élément *-e-*); dissyllabisme exceptionnel de *-ais* **29**.

D. Ab. *-ebhyas* (comme *-ebhis*, mais sans variante).
G. *-ānām;* L. *-eṣu.*

1. Une finale archaïque G. pl. *-ām* (en général **a-am* **29**) est conservée dans la formule *devā̆n jánma* I 71 3 « la race des dieux », où il n'est pas exclu pourtant qu'il s'agisse de deux noms apposés (pdp. *-ān*). De là, *mártām* I 70 6 (écrit *jánma... mártāṃś ca,* même observation) et IV 2 3 (*viśa ā ca mártān,* où à la rigueur on pourrait penser à une finale syncopée pour **martānām*) et **11**; quelques autres cas douteux.

2. La flexion en *-a-* a recueilli en général l'héritage de nombre d'autres types de flexion **228** et passim. Pourtant il y a, au moins en fin de composé, un glissement sporadique de *-a-* vers *-as-* **163** (vers *-an-* ibid.).

277. **Flexions hétéroclites.** — Plusieurs noms dont les cas obliques (devant voyelle; parfois aussi devant consonne) sont uniformément en *-(a)n-* forment les cas directs suivant un autre type de flexion. Ce sont des nt., et qui relèvent d'un système ancien de flexion, lequel s'est partiellement désagrégé et normalisé. Ils désignent en majorité des parties (ou produits) du corps.

a) un premier groupe est en *-i/ -an-*, ces deux éléments n'étant autres que des élargissements partant d'un nom-racine dont il subsiste de rares traces. Ainsi N. Ac. *ákṣi* I. *akṣṇā́* « œil » (ton **239** c), le nom de base étant conservé dans *anák* **196** et possiblement dans le du. (cas directs) *akṣī́* (cf. le ton final !), refait en *ákṣiṇī* AS. et servant de base aux cas obliques *akṣī́bhyām* (X) *akṣyós* AS. De même *ásthi* « os » *dádhi* « lait caillé » *sákthi* « cuisse », où le thème nasal est en progression : on le trouve aux cas directs du pl. (*sakthā́ni* dès la RS. ancienne, comme d'ailleurs *akṣā́ṇi;* concurremment, *ákṣīṇi* AS. *ásthīni* AS. YV.). La confusion est notable en fin de composé et les anomalies assez nombreuses. L'élément *-i* est le même que celui qu'on a dans *hā́rd-i* **257**; il répond, quant à la distribution, aux formes en *-t* (*-k*) ci-après.

b) un second groupe est en *-ṛt* (ou : *-ṛk*)/ *-an-*, ainsi N. Ac. *yákṛt* « foie » G. *yaknás* (ton **239** c); ou encore *ásṛk* « sang »/

asnás; śákṛt « bouse »/ *śaknás*, etc.; visiblement l'élément *-t* est une dissimilation de *-k*.

c) une variante de l'alternance précédente est *-ar-/-an-*, mais elle n'est conservée que très fragmentairement : dans *udán-* « eau » (élargissement d'un **ud-* non conservé), les cas directs en **udar* (impliqués par les dérivés *udrín-* « aqueux » *samudrá-* « océan », etc.) sont remplacés par *udaká-;* dans *áhan-* « jour », la base en *-ar* est maintenue au N. Ac. *áhar*, mais étendue ailleurs en glissant vers *-as* (*áhobhis* depuis la RS. récente, etc.); de même pour *ū́dhan-* « mamelle » (*ū́dhaḥsu* depuis le Livre X, mais *ū́dhabhis*).

278. Ailleurs il n'y a que des traces isolées, soit de *-ar*, soit de *-an*, avec ou sans alternances subsistantes :

d) A *āsán-* « bouche » *doṣán-* « bras » *yūṣán-* « bouillon » répondent, dans des conditions analogues aux précédentes, le dérivé *āsyà-* (tiré du nom-racine *ā́s-*, conservé encore plusieurs fois dans la RS., notamment à l'I. sg. adverbial); le nom-racine *dós-*, faiblement attesté; le dérivé *yūṣá-* (dans un mantra de TS. KS. = *yūṣán-* VS. MS.) (*yū́ṣ-* étant post-mantrique).

e) A *śīrṣán-* « tête » répond, aux cas directs, *śíras-* (*śīrṣán-* étant l'élargissement de *śiras-* avec finale abrégée par suite de la présence d'un second suffixe, comme *távīṣī-* **202**; *ī* selon **37**); le thème nasal passe au N. sg. sous forme thématisée (*śīrṣám* AS.) et l'autre thème progresse dans les mantra récents. — Dans *ū́dhani* (L.) « froid », le thème en *-ar* manque.

f) A *dhánvan-* « arc », qui fournit surtout les cas obliques, répond *dhánus-* aux cas directs du sg.; la répartition devait être la même pour *párus-*/ *párvan-* « articulation du corps », mais elle s'est brouillée.

g) Le cas de *yóṣan-*/ *yoṣí(t)-* **234** pourrait être rapproché de a, mais s'agit d'un fém.

h) Survivance de *-ar/ -an* (ou de l'une des deux formes seulement) en composition et en dérivation nominale ou verbale : *vasar°/ vasan°* **231** (*heman°* ibid.); *vanar°/ vánan°* **217**; *ánar°* **72**; *jā́marya-* **217**; *sūnára-* **163**; *rathar°/ rathan°* **173** **176**. Cf. enfin les dénominatifs en *-anyáti-* *-aryáti* **360**.

Autres types d'hétéroclisie dans *páth-* **257** *púṃs-* **258**.

III. — *LE PRONOM*

279. **Généralités.** — Les pronoms ont des thèmes qui leur sont propres, mono- ou dis-syllabiques, à finale préférablement thématique; il y a dans une partie des cas une variation entre le N. (animé) et le reste de la flexion.

Les désinences sont en partie spéciales (et le paraîtraient davantage si certaines flexions nominales, celle en *-a-* notamment, ne leur avaient emprunté). Les désinences zéro, diversement masquées, jouent plus de rôle que dans le nom, et la répartition selon les cas n'est pas toujours identique à celle du nom.

Le V. est inusité, sauf dans *ásau* VS. « ô Untel ! » avec pl. *ámī*.

Il n'y a pas d'alternance tonique caractérisée (sauf le cas spécial de *ásya*/ *asyá* **286**). Enfin les différences de genre sont incomplètement notées.

1. Dans l'emploi comme membre antérieur, on trouve soit le thème nu (*tváyata-* « offert par toi », éventuellement allongé, comme dans *īdṛ́ś-* **293**), soit la désinence d'I. (*tvā́datta-* « donné par toi » : RS. seulement); çà et là paraissent d'autres cas, ainsi le N. (composés en *ahám°* depuis Livre I), l'Ac. (*tvā́ṃkāma-* **180** *māmpaśyá* AS. « me regardant » sur le type **173**). Des finales en *-ad*, à valeur d'Ab., figurent dans le pronom personnel (*mátkṛta-* « fait par moi »), mais avec valeur indifférenciée ailleurs (*tad-vaśá-* « désirant cela »). Après la RS. ce procédé s'étend, à mesure que, sous l'influence du nt. *tád yád*, etc., la finale *-d* cesse d'être sentie comme Ab. ; un cas extrême est *idádvasu-* AS. « riche en ceci » (leçon douteuse).

2. Comme membres ultérieurs, les pronoms ne sont pas usités en tant que tels. Des ex. d'āmreḍita (**166**) sont *tváṃ-tvam* X 96 5 « toi, sans cesse tu... » *idám-idam* « ceci et cela, ici et là » : valeur généralisante ou de répétition.

La dérivation pronominale est riche, tant dans les formes fléchies que dans les formes adverbiales.

280. **Pronoms personnels : première personne.** — Il n'y a pas de différence de genre dans ces pronoms (sauf *yuṣmā́s* VS. Ac. pl., féminisation de *yuṣmā́n* qui avait l'aspect d'un m.). La différence de nombre s'exprime par le thème (il y a deux, éventuellement trois thèmes), accessoirement par les désinences : celles-ci sont en grande partie originales, avec un double jeu : les formes normales, usitées dans toute la flexion; les formes faibles (atones **88**), d'emploi enclitique, à certains cas hors du N. — Noter le parallélisme entre les deux premières personnes.

N. *ahám;* Ac. *mā́m* (aussi dissyllabique RS.) ou bien (forme faible) *mā;* I. *máyā;* D. *máhyam* (*máhya* **101**), forme faible *me ;* Ab. *mát* (*mámat* dans un hy. isolé; dérivé adverbial à valeur d'Ab. *mattás* AS.); G. *máma* (simple réduplication du thème nu); L. *máyi* (I et X; *mé* VS. IV 22 par analogie du L. des noms en *-a-*). La forme *me* sert aussi pour le G., et exceptionnellement pour l'Ac.; une tentative de différenciation a produit un *mat* (atone) en deux passages d'AS.

On notera la finale *-am* du N. et l'élargissement *-ay-* du thème (qui rend compte aussi de l'enclitique *me*), similaire à l'élargissement de la finale thématique dans les noms en *-a-*.

Au duel, N. *vā́m* (un seul ex.); Ac. *nau* (atone, servant aussi pour le D. et le G. par extension secondaire); on cite enfin un Ab. *āvát* TS. (les autres formes en *āvá-* sont post-mantriques).

Au pl., N. *vayám* (finale *-am !*). Les autres cas se bâtissent sur un thème *asm(á)-*, à savoir, avec adaptation partielle des finales nominales, Ac. *asmā́n* I. *asmā́bhis* D. *asmábhyam* (à restituer parfois sans l'*m* final), Ab. *asmát* G. *asmā́kam* (qui est à proprement parler le nt. du dérivé possessif *asmā́ka-; -m* est d'ailleurs effacé [devant voyelle, cf. **132** n. **1**] en un passage du Livre I), L. *asmā́su,* mais une forme commune *asmé* (pragṛhya **122**), avec même finale qu'au sg., fonctionne dans la RS. comme D. G. L., soulignant le caractère secondaire de la spécialisation casuelle au pl.

Le thème faible est *na-*, qui fournit l'Ac. *nas*, fonctionnant aussi comme G. et D.

281. **Deuxième personne.** — Au sg., N. *tvám* (souvent dissyllabique 34; noter la finale *-am*), Ac. *tvā́m* (souvent dissyllabique) et (atone) *tvā*; I. *tváyā* (aussi dissyllabique) comme *máyā* (il existe aussi dans la RS. un I. *tvā́* limité à une formule et à l'emploi compositionnel), D. *túbhyam* (consonne finale mobile, à éliminer parfois métriquement 101), Ab. *tvát* (aussi dissyllabique; fait comme *mát*), G. *táva* (prob. une sorte de thème « plein » sans désinence), L. *tváyi* (post-ṛgvédique, fait comme *máyi*) et *tvé* (pragṛhya 122), d'ordinaire dissyllabique, à peu près limité à la RS. La forme commune d'enclitique oblique est *te* (D. G., exceptionnellement Ac. Ab.) — Cf. *tó-to* (G. sg. en āmreḍita) 4.

Au du., le thème *yuvá-* est mieux attesté que le thème *āvá-* correspondant de la 1re personne : N. *yuvám* Ac. *yuvā́m* I. *yuvā́bhyām* (aussi *yuvā́*°) Ab. *yuvát* (un seul ex.) G. *yuváyos* YV. (remplaçant *yuvós* RS.). Il existe enfin une forme *yuvākú* à valeur de G., issue de *yuvākú-* 283. La forme commune d'enclitique (Ac. D. G.) est *vām* (une fois *vā* IV 41 2, devant un *m-*).

Au pl., le thème est *yu(ṣm)(á)-* : N. *yūyám* Ac. *yuṣmā́n* (*yuṣmā́s* 280) I. *yuṣmā́bhis* YV., D. *yuṣmábhyam* Ab. *yuṣmát* G. *yuṣmā́kam* (comme *asmā́kam*, *-m* final étant effacé en deux passages devant voyelle), L. *yuṣmé* (pragṛhya 122), fonctionnant aussi comme G. et D.; le YV. fabrique *yuṣmā́su*. L'enclitique commun est *vas* (Ac. D. G., surtout en fonction de D. « éthique »).

282. **Autres formes du pronom personnel et ses dérivés.** — Il n'y a de proprement « personnel », pour la 3e personne, que *svá-* (*suvá-*; flexion 292), qui d'ailleurs fonctionne aussi pour les 1re et 2e pers. et est en fait un adjectif possessif à valeur réfléchie 399. On le trouve fréquemment comme membre antérieur de composé.

1. Un dérivé de *svá-* (avec la finale des N. *ahám tvám*) est le réfléchi

substantif *svayám* « de soi-même », également employé pour les trois personnes et sans distinction de genre ni de cas.

2. Sur la particule *sīm*, v. 442.

3. Il s'est créé une ébauche de forme concordant avec *svá-* pour la 2e personne : *tvā́bhir ūtī́* « par ton aide » et prob. *tvé cétasi* AS. XI 10 2 « dans ton esprit ».

4. Un autre réfléchi, d'origine nominale, est *tanū́-*, proprement « corps » (ex. *tanvàṃ juṣasva* III 1 1 « prends plaisir en toi-même ! »), parfois associé à *svá-* et *svayám*.

5. Exceptionnellement *yús* « ipse » VIII 18 13 (incertain au surplus).

Enfin, depuis l'AS., fonctionne comme substantif réfléchi (au sg., m.) le mot *ātmán-*, proprement « principe animé de l'individu »; un doublet de sens faible est *tmán* (après voyelle brève) qui figure à l'I. D. L. sg. et semble former paradigme avec *tán-* (lequel vient après voyelle lourde ou à l'initiale selon 39). L'Ac. de *ātmán-* est *ātmā́nam*, celui de *tmán-* est *tmánam* (hapax) 249.

Un compromis isolé entre *tmán-* et *svá-* est *smáne smā́nam* MS. IV 8 7.

283. Les adjectifs possessifs sont à base dérivative *-k-* : ainsi les formes (ṛgvédiques) *asmā́ka-* « notre » *yuṣmā́ka-* « votre » (*mámaka-* en revanche paraît contenir un *-ka-* « explétif », *mámakasya* = *máma*); aussi avec vṛddhi, *māmaká-* (X) *tāvaká-* (ton !); enfin *mā́kīna-* et (reposant sur un infixe *-āk-* à partir d'un N. du. **yuvau*) *yuvākú-* « qui vous appartient (à vous deux) », d'où *yuvākú* (invariant) 281.

Autres types de dérivés : *mā́vant- tvā́vant-*, etc. « tel que moi, tel que toi »; *yuvā́yú-* « qui vous est dévoué » (sur un pseudo-dénominatif **yuvayati*); *madryàñc-* « tourné vers moi » (d'après le type décrit 195 fin.), etc.

La réciprocité est marquée par *anyá-* (« autre ») répété, le premier *anyá-* étant figé (quant au genre) à partir de l'AS. : (*chándāṃsy*) *anyó anyásminn ádhy árpitāni* VIII 9 19 « les mètres fixés l'un sur l'autre ».

284. Pronoms à différence de genre. Généralités. — Ces pronoms sont plus voisins que les précédents des noms (en *-a-*), qui, on l'a vu, ont adopté plusieurs désinences et certains aspects même de la finale thématique des pronoms. Cependant quelques finales sont demeurées exclusivement pronominales. Les variations thématiques sont limitées, les doublets désinentiels rares. Multiples sont les emplois adverbiaux (conjonctions, particules, etc.), notamment aux cas directs du nt. sg. Le f. (sauf dans *ayám asaú* qui sont à bien des égards en dehors de la norme) est en *-ā-*, jamais en *-ī-*.

A l'exception de *ayám asaú*, les traits généraux sont les suivants : N. Ac. nt. sg. en *-d* (sauf *kím* **290**), N. pl. m. en *-e*. L'I. (sg.) n'a pas trace de la désinence nominale archaïque en *-ā*, mais seulement *-ena* (allongeable assez fréquemment en *-enā* selon **109**) : sauf à l'I. du pronom *ena-* qui est *enā* (*enā́*) (haplologie ?) et à l'I. adverbial *anā́* (« ainsi »), formes figées. Ceci laisse à supposer que *-ena* était une finale pronominale pure.

Les cas obliques du sg. à partir du D. ont (au m.-nt.) un élargissement thématique en *-sm(a)-* (similaire à l'élargissement du pl. des pronoms *ahám* et *tvám*), soit un D. en *-smai*, Ab. *-smāt* (la forme non élargie subsistant dans *ā́t* **387** et quelques autres formes adverbiales **442**), L. *-smin* (où le mètre invite parfois à restituer *-smi*, devant consonne).

Au du., des finales attachées en thème normal en *-á-* sont conservées dans *avós enos yós* (celle-ci au Livre X), à côté des formes normales *táyos yáyos*, etc.

285. Au pl., à l'I. m.-nt., la seule désinence en usage à l'origine était *-ebhis*; *-ais* apparaît depuis l'AS. et domine ensuite rapidement, sauf dans le pronom *á-* où (pour éviter le monosyllabisme) l'I. *ebhis* a été seul employé.

Le G. *-eṣām* (m.-nt.) est possiblement bâti sur le L. *-eṣu*, où l'élément *-e-* va de pair avec le N. pl. en *-e* ou les formes thématiques en *-ay-*.

Au fém., l'I. sg. n'utilise que la finale *-ayā* (sauf dans *tyā́*, haplologie pour **tyáyā*). L'élargissement en *-sy-* aux cas obliques du sg. fait pendant à l'élargissement *-sm-* du m. ; il aboutit aux finales D. *-syai* Ab. G. *-syās* L. *-syām*, qui ressemblent aux finales *-yai -yās -yām* des flexions féminines des noms à voyelle longue. Enfin le G. pl. comporte l'insertion d'un *-s-* qui peut émaner du L. *-āsu*.

Tous ces pronoms sont toniques, sauf les formes à valeur anaphorique de *á-* **89** et quelques rares autres (*ena-* **286** *tva-* et *sama-* **291**).

286. *Ayám.* — Ce pronom (déictique prochain, « celui-ci ») repose sur deux thèmes, l'un en *á-*, l'autre en *í-*, susceptibles de se présenter élargis.

á- domine aux cas obliques, *í-* (avec la forme pleine *e- ay-*) aux cas directs ; de *á-* dérive *aná-*; de *í-*, *imá-* et indirectement *ená-*.

Le N. sg. (*ayám* au m., *iyám* au f., *idám* au nt.) a la même terminaison nasale que le pronom personnel.

1. Le caractère postiche de *-am* se décèle au nt., où la finale authentique *id* est maintenue comme particule **437** ; cf. aussi le composé *idvatsará-* YV. n. d'un type d'année, et les dérivés adverbiaux *idā́ itthā́*, etc.
2. *iyám* éventuellement monosyllabe **34 81**.

De même, l'Ac. m. *imám* repose sur **im* (conservé sous l'aspect *īm* et *ī* comme particule **442**) et détermine le f. *imā́m*, ainsi que le thème *imá-* des cas directs du du. et du pl. ; N. m. pl. *imé* (désinence pronominale); isolément on a même un G. nt. sg. *imásya* (refait) et cf. l'adverbe *imáthā*.

L'I. (sg.) est *enā́* au m., *ayā́* au f. (l'un et l'autre à peu près limités à la RS. et en partie adverbiaux); le D. m. *asmaí*, f. *asyaí* (élargissements en *-sm- -sy-*); le G. *asyá* (comme *tasyá*, etc., des autres pronoms). Au pl., I. *ebhís* aux m.-nt., *ābhís* au f. ; le G. L. du. m. *ayós* est limité à la RS. Il existe un élargissement en

aná-, qui fournit l'I. f. *anáyā* (deux ex. Livre IX) et m. *anéna* (trois ex.) et progresse rapidement à partir de l'AS. [on a en outre l'adverbe *anā́*].

Enfin, de l'I. *enā́* (ou *enā* atone) est sorti un pronom nouveau, atone et anaphorique, sur base *ena-*, qui progresse dans la RS. récente : Ac. sg. *enam* pl. *enān*, I. (rare) *enena* AS., Ac. du. m. *enau* AS., G. L. du. *enayos* AS. (RS. *enos*), Ac. sg. nt. *enat* AS. (fait comme *tát yát*); enfin Ag. du. f. *ene* (I et X).

Les formes accentuées sont rarissimes : Ac. f. sg. *enā́m*, en un passage où il faut prob. restituer l'I. *enā́* précité; N. nt. pl. *enā́* X 23 7 (non tout à fait sûr).

Au point de vue tonique, il est remarquable qu'on ait, d'une part, un ton initial (emphatique), propre aux formes *asyá asmaí ābhís*, quand elles figurent au début du pāda; que, d'autre part, la plupart des cas obliques bâtis sur le thème *á-* puissent être atones selon **89** e [mais non *ayā́* ni *ayós*].

287. ***Asaú.*** — La base flexionnelle de ce pronom (« celui-là ») est *á-*, mais d'ordinaire élargie en *amú-* (*amī-*). L'aspect *amú-* provient de l'Ac. sg. *amúm*, qui représente un ancien Ac. **am*, suivi d'une particule *u* (notant la deixis lointaine), normalisé avec la finale de l'Ac. usuel.

Comme dans d'autres pronoms, le N. sg. est aberrant : au genre animé, c'est *asaú*, où il faut reconnaître le thème *a-*, le pronom *sa* et la particule *u*. Aux cas directs du nt., on a *adás*, dont l'aspect authentique est *adó* **143** : c'est-à-dire *ad* (finale des pronoms nt., corroborée par le dérivé adverbial *addhā́*) suivi de la particule *u* sous la forme *-o* (comme dans *átho* et analogues); *adás* a été refait secondairement d'après l'échange *o/as* en saṃdhi. L'Ac. pl. m. est *amū́n* d'après les noms m. en *-u-*; les Ac. f. sont *amū́m* et *amū́s* sur une base longue *amū́-* qui est à *amu-* ce que plusieurs noms en *-ū-* sont aux noms en *-u-* **234** n. **1**. Le nt. pl. aux cas directs, *amū́* AS. sert aussi de N. f. du., ibid. Mais le N. m. pl. est *amī́* (pragr̥hya **122**), et c'est cette forme (inexpliquée) qui sert de base aux cas obliques du pl. m., ainsi G. *amīṣā́m* (finale comme celle de *tā́sām* et analogues). Les cas obliques du pl. sont d'ailleurs rares, ceux du du. inusités et la flexion nt. se réduit à *adás* et *amū́* précités.

1. Extension de la désinence *-sya* dans G. sg. *amúṣya*. L'insertion de *-sm-* a lieu comme ailleurs dans D. *amúṣmai* et analogues.

2. Du thème *áma-* (thématisation de *amú-*?) dépend le N. sg. m. *ámas* d'un pronom rare, usité dans la formule *ámo 'hám asmi sā́ tvám* AS. XIV 2 71 « je suis lui, tu es elle » (var. *ámūhám* TB. qui confirme l'origine). Il est incertain si *amā́* « chez soi » *amā́t* « de près » est apparenté à cette forme.

3. Autre élargissement du thème *á-* dans un pronom *avá-*, non moins rare et pareillement associé au pronom personnel : *avór* (G. du.) *vām* « de vous deux (en tant que tels) », correspondant de *sá tvám* « toi (en tant que tel) ».

288. ***Tá-* et analogues.** — Le pronom *tá-* (déictique indifférent, « celui[-là], il »), le plus usuel de tous, a pour thème spécial, au N. sg. de genre animé, *sá* au m., *sā́* au f. La forme *sá* est concurrencée par la forme sigmatique *sás* dans les conditions qu'on a vues **139**.

La flexion est celle, typiquement pronominale, qu'on a décrite **284**. Tous les cas sont en usage, la plupart très productivement ; noter aux cas directs nt. les doublets attendus *tā́/ tā́ni* comme dans les noms; l'I. pl. *taís* est attesté dans un Kh. et dans l'AS. ; l'Ab. sg. sans élargissement *tát* est limité à l'emploi adverbial, depuis le Livre X.

Existe-t-il un L. sg. *sásmin* dérivant de la base *sá-*? Le sens (« même ») indique une autre appartenance sémantique.

La flexion de *etá-* (« celui-ci ») est identique à celle de *tá-* et comporte également l'échange entre un N. sg. animé *eṣá(s)*, f. *eṣā́* et un thème commun *etá-*, c'est-à-dire *e* (base de deixis proche) + *ta*. Plusieurs cas obliques, en particulier ceux à élargissement *-sm-*, n'apparaissent qu'après la RS. ; de même G. *etásya* AS., I. *etaís* AS.

Le pronom *tyá-* (également déictique proche, volontiers associé à la première personne et le plus souvent adjectif) comporte également un échange *syá* (sans *s*) et *syā́* (f.)/ *tyá-* (formes à lire aussi dissyllabiquement selon **34**) : il figure surtout aux cas directs (I. sg. f. *tyā́* **285**) et disparaît presque totalement après la RS. (deux ex. autonomes AS.).

289. Relatif. — Le thème est *yá-* (exceptionnellement dissyllabique **34**). Flexion identique à *tá-*, sauf que le thème ne comporte pas de variation. Le seul N. sg. m. (*-yás*) apparaît plus de mille fois dans la RS. et tous les cas sont abondamment représentés (I. pl. *yaís* depuis AS. et Kh., pour doubler RS. *yébhis*). Le G. L. du. est *yós* (X), probablement haplologie pour *yáyos*, attesté parallèlement.

Āmreḍita (**279** n. **2**) *yó-yaḥ* (valeur indéfinie) AS. III 24 2 (en corrélation avec *tám*); sur des dérivés de *yá-* on forme les āmreḍita *yáthā-yathā* (...*tát-tad*) et *yátra-yatra* dès la RS. ancienne. Pour d'autres expressions de l'indéfini, v. **444**. En composition, *yad°* depuis le Livre X.

290. Interrogatif. — La flexion repose sur le thème *ká-* et est identique à celle de *yá-*, sauf que les cas directs du nt. sg. sont en *kím* plus souvent qu'en *kád* : c'est-à-dire faits sur une base *ki-* (**51**) dont il existe quelques autres traces, à savoir un N. m. *kís* (X), abstrait sans doute des locutions *nákis* « nul; rien » *mā́kis* « que nul ne... » (où l'élément *kis* est atone!); puis la particule *cid* (également atone, avec finale proprement pronominale; emploi **437**; *c-* initial selon **51**).

1. Cf. encore l'élément (atone) *kīm* dans *nákīm* et *mā́kīm* « nullement », avec même finale que dans les particules *īm* et *sīm* **442**; éventuellement le D. *kiye* (?) dans *kiyedhā́-* **27**. Enfin c'est la base *ki-* qui, à côté de *ka-* et de *ku-* (**389** sq.), figure dans certains dérivés **293**. Comme membre antérieur de composé, *kim°* YV. coexiste avec *kád°* RS., mais rares l'un et l'autre. Pas d'emploi āmreḍita.

2. La forme *kád*, qui décline rapidement dès le Livre X, fonctionne de préférence comme adjectif interrogatif.

3. Expression de l'indéfini, v. **444**.

291. Autres formes pronominales. — Un pronom *tva-* (atone et enclitique **88**, sauf un ex. tonique, non initial, AS; à part cet exemple, l'emploi est limité à la RS.) existe avec le sens de « tel, maint; autre », d'ordinaire répondant à un second *tva-* dans la proposition suivante, *yúdhyai tvena sáṃ tvena pṛchai* IV 18 2 « je veux me battre avec l'un, m'entendre avec l'autre ». Les désinences pronominales sont nettes : N. pl. m. *tve*, D. sg. *tvasmai*, etc.

Néma- (limité à la RS. et rare) est de sens analogue à *tva-*, avec lequel il se combine VIII 100 3. A côté des désinences pronominales, il y a trace, comme dans les noms décrits **292**, de désinences nominales, à savoir nt. sg. *némam* (IX) et G. pl. *nemānām* (atone comme dépendant d'un V. lui-même atone). En composition, *nemádhiti-* « séparation, scission ».

Sama- (atone; rare; propre à la RS. seule sauf le dérivé *samaha* **390**) « quelqu'un, chacun »; nt. « tout », développement de *sa°* *sám*. N. pl. m. *same* (cf. **35**).

1. Un autre mot *samá-* (tonique) « le même » n'a aucune particularité pronominale.

2. *Simá-* (cf. **24**) « en personne, même » (rare), flexion pronominale, avec un I. adverbial (ton!) *simā́*.

292. Adjectifs pronominaux. — Une série d'adjectifs à valeur plus ou moins pronominale ont à des degrés variables des désinences de pronoms. Le mot *anyá-* « un autre » les a en totalité (y compris les quelques formes attestées du dérivé « diminutif » *anyaká-*). De même *víśva-* « tout » (insistant sur les éléments constituant la totalité) et *sárva-* « id. » (insistant sur l'ensemble et l'indétermination; mais *sárva-* remplace peu à peu *víśva-*), sauf que le nt. sg. est nominal (-[*a*]*m*) et qu'il y a traces, du moins dans *víśva-*, de finales nominales concurrentes (dans la RS. ancienne, L. sg. *víśve*).

Éka- (« un » **294**) se fléchit comme les précédents, sauf le L.

sg. isolé *éke* AS. XIX. De même *ubháya-* « l'un et l'autre », qui a trace aussi de finales nominales, au moins dans la RS.

1. Dans *samāná-* « commun », les désinences pronominales sont limitées à la RS.; de même dans *kévala-* « seul, exclusivement propre à » (N. pl. m. *-e*).

2. Les dérivés en *-tará- -tamá-* du relatif et de l'interrogatif (**293**) ont les désinences pronominales (sg. nt. *katamád* et AS. *katarád*), du moins dans la mesure où les formes sont attestées; il n'y a pas de forme distinctive pour *ítara-*.

3. Noter l'hapax *yādṛ́śmin* (L. sg.; vers suivant *yásmin*).

Plusieurs adjectifs de direction ont une flexion tantôt préférablement pronominale (*úttara-* « sis au-dessus » *pára-* « sis au loin » *pū́rva-* « antérieur »), tantôt préférablement nominale (*uttamá-* « très haut » et les adjectifs en *-ara- -amá-* **220**); d'autres, peut-être par insuffisance de formes attestées, n'apparaissent qu'avec les finales de noms, ainsi *ántama-* « très proche ».

1. Dans les ordinaux de « 1 » à « 3 » **299**, les formes pronominales surgissent postérieurement à la RS., cf. ad loc.

Même le possessif *svá-* n'a la flexion des pronoms que dans les hapax *svásmin* (I) *svásyās* (IX, opposé à *anyásyās*). Partout le nt. sg. est en *-(a)m*. Au total, on ne peut apercevoir aucune tendance précise à travers les mantra, mais l'attache pronominale se décèle, dans la plupart de ces noms, par la nature des procédés de dérivation.

293. Dérivation pronominale. — Laissant de côté les dérivés invariants, qui sont les plus nombreux et les plus typiques **389**, ainsi que les dérivés du pronom personnel **283**, il reste à signaler ici des formations d'adjectifs dérivés, qui ne sont d'ailleurs que pour une part limitées au pronom.

C'est ainsi que le suffixe *-ka-* diminutif-péjoratif **230**, nullement limité au pronom, trouve cependant dans cette catégorie

linguistique un terrain privilégié, peut-être par contamination de formes nominales voisines; il s'agit de l'Ac. sg. *takám* et (nt.) *takád* (I), du N. pl. *yaké*, sg. *asakaú* VS. (avec un *-k-* à allure d'infixe); les désinences nominales ne sont attestées que dans le N. pl. *takās* KŚS. XIII 3 21. On peut y joindre *mámaka-* **283** [*iyattaká-* **230**].

Ne sont pas davantage purement pronominaux les suffixes comparatifs *-tará- -tamá-* qu'on trouve après *yá-* et *ká-* au sens (parfois peu en évidence) de « celui qui des deux; lequel des deux? » et « celui qui (d'entre plusieurs); lequel (d'entre plusieurs)? », cf. le voisinage de *yá-* et de *yatamá-* AS. V 29 3. Flexion **292**. Même suffixe dans *ítara-* « autre (en principe, de deux) », fait sur la base déictique *i-* **286**.

Un suffixe *-ti-* à valeur numérative ne se trouve, en revanche, qu'après thèmes pronominaux: *káti-* « combien? » *yáti-* « aussi nombreux que » *táti-* AS. [autre, *íti* **454**]; il est à rapprocher des dérivés numéraux en *-ti-* **298**. La finale *-ti-* joue le rôle d'un N. pl. (m. ou nt.), sans affixation de désinence: trait remarquable et qui traduit l'origine « numérale ».

On a un suffixe *-(y)ant-*, à valeur quantitative, après les bases *i-* et *ki-*: *íyant-* (f. *íyatī-*) « aussi grand, pas plus grand » et *kíyant-* (L. *kíyāti* **247**) « combien grand? ». Les autres bases pronominales répondent à cette formation par le suffixe banal *-vant-* avec allongement présuffixal **215**: *tā́vant-* « aussi grand » *yā́vant-*, etc., et, en doublet des précédents, *ī́vant-* et (hapax) *kī́vant-* [cf. aussi **283**].

Les éléments °*dṛś-*, éventuellement °*dṛśa-* (post-mantrique, sauf erreur) et même, mal explicable, °*dṛ́kṣa-* (base d'aoriste?) VS., qui sont proprement des membres ultérieurs de composé, fournissent dans les mêmes conditions que les mots précédents des pronominaux au sens de « tel » « quel », etc., ainsi *īdṛ́ś-* et *kīdṛ́ś-*. On a sur la particule *sa*° (qui fournit *sakṛ́t* **391**) les formes analogues *sadṛ́ś-* « semblable » et *visadṛśa-* « divergent ». Fém. *sadṛ́śī-* **235**.

2. Formes en *-(r)yàñc-* (*kadrī́cī* RS.) et cf. **283** n.

IV. — LE NOM DE NOMBRE

294. Cardinaux de 1 à 10. — Ce sont des adjectifs, qui possèdent de « 1 » à « 4 » les caractéristiques casuelles et les distinctions de genre; puis, à partir de « 5 », la distinction de genre fait défaut et certaines désinences ne sont pas notées. Le substantif afférent est en accord; la construction de ce substantif comme régime au G. pl. est attestée, mais rarement, peut-être par influence des noms des dizaines.

« Un », *éka-*, flexion pronominale **292** (sauf le nt. qui est *ékam*).

Le pl. m. *éke* (f. *ékās* AS.; nt. dans le semi-āmreḍita *ékam-ekā śatā*) signifie d'abord « à eux seuls »; on le trouve depuis l'AS. en valeur d'indéfini « certains ». — Du. f. *éke* AS.

« Deux », *dvá-* (en général *d(u)vá-* **34**), se fléchit naturellement au du. seul, avec les désinences indifférenciées des thèmes en *-a-* (f. *-ā-*).

1. La forme compositionnelle est *dvi°* (d'après *tri°*), sauf *a*) dans *dvāpára-*, composé d'un type spécial « où deux (dés) sont en surplus » (= **dvā párau*); *b*) dans les composés numéraux additifs, type *dvādaśa-* « douze ». *Dvi-* est également base de dérivation.

2. Il existe un mot spécial pour « tous les deux » : *ubhá-* (du.), avec le dérivé *ubháya-* « l'un et l'autre » (sg. ou pl.; flexion **292**).

« Trois », *trí-* aux m.-nt., fléchi comme un thème nominal en *-i-* (ton désinentiel selon **239 240** dans *tribhís triṣú trīṇām*). Mais le fém. est bâti sur un thème à la fois élargi et simplifié, en *tisr-*, avec flexion en *-r* non alternante, N. *tisrás*, etc.; le G. est *tisṝṇām* (transfert tonique selon **240**), c'est-à-dire comme le type *pitṝṇām* (sur la graphie *tisṛṇām*, v. **2**).

Base de dérivation *tri-*; parfois *tṛ-* **299** (**298**).

« Quatre » est, aux m.-nt., un thème fort *catvár-* alternant avec un thème faible *catúr-* (alternance *vā/u*) : donc, N. m. *catvāras* Ac. m. *catúras* cas directs nt. *catvāri*; le G. commun

est *caturṇām* avec une finale en *-n-* empruntée aux formes numérales voisines. La forme compositionnelle et dérivative est *catur°*. De manière analogue à *trí-*, le f. est en *cátasr-* (N. Ac. *cátasras*, G. non attesté, les autres cas ayant le ton sur *r* vocalisé).

295. De « 5 » à « 10 », il n'y a pas de désinence aux cas directs, et même aux autres cas il y a des traces de formes sans flexion, ex. *páñca kṣitīnām* (ou : *kṛṣṭíṣu*) « des (aux) cinq établissements » (RS.). Les cas obliques ont une flexion conforme à celle des thèmes nominaux en *-an-*, sauf les G. qui sont en *-ānām* [ton **240** d] comme ceux des thèmes en *-a-*; sauf, enfin, le nombre « 6 » qui a une flexion radicale, N. *ṣáṭ* **148** I. *ṣaḍbhís* (ton selon **239**), G. non attesté.

On a donc *dáśa-* « 10 », formant l'I. *daśábhis* (ton d'après *saptábhis*, du thème *saptá-* oxyton « 7 ») G. *daśānām*. De même *páñca-* « 5 » et *náva-* « 9 ». *Aṣṭá-* « 8 » est oxyton comme *saptá-* et en outre forme les cas directs comme ceux du duel, *aṣṭá* et *aṣṭaú* (le thème nu *aṣṭá* n'est pas confirmé, aux N. Ac., pour la RS. et après la RS. a pu s'implanter analogiquement); même finale thématique longue dans l'I. *aṣṭābhís* ainsi qu'en composition, où toutefois la finale brève apparaît depuis l'AS.

296. Dizaines. — Les noms des dizaines sont des substantifs f. (« une vingtaine, etc. »), donc en principe des sg., avec régime G., type *pañcāśátam áśvānām* V 18 5 « 50 chevaux ». Toutefois l'apposition du substantif afférent est plus fréquente, type *catvāriṃśátā háribhiḥ* II 18 5 « avec 40 alezans »; elle entraîne, par une sorte d'attraction, l'éventuelle pluralisation du nom de nombre; inversement (rare), la mise au sg. du nom apposé.

Il y a traces d'Ac. (sg.) sans désinence, quand le substantif apposé est un nt. : *triṃśát padā* VI 59 6 « 30 pas ». On a même l'Ac. *navatím* (« 90 ») — au lieu de *navati* — en fonction d'I. ou de G.

Les dizaines sont construites sur un nom de l'unité combiné

avec l'élément *-śát-* ou *śati-* (apparenté au nom *dáśa-*) : *viṃśati-* « 20 » (sur une particule *vi°*, doublet de *dvi°*; *viṃśát-* comme variante ad VS. XXVII 33 ?); *triṃśát-* « 30 », *catvāriṃśát-* « 40 », *pañcāśát-* « 50 » : on notera la nasale postiche, d'interprétation incertaine. A partir de « 60 », la langue utilise un suffixe « collectif » *-ti-* **204** (cf. **205**), soit *ṣaṣṭí- saptatí- aśītí-* (**56**) *navatí-*.

« 100 » est un substantif nt., *śatám*. De même *sahásram* « 1 000 ». L'un et l'autre avec régime G. ou apposition (occasionnellement aussi adjectif dérivé en accord avec le n. de nombre, *gávyam... śatám* VIII 21 10 « cent vaches »).

On trouve encore, par attraction, la mise au pluriel du n. de nombre; inversement (rare), la mise au sg. du nom apposé (*rāyé sahásrāya* « avec mille [formes de] richesses »); enfin la fixation aux cas direct, *śatám ūtíbhiḥ* « avec cent aides » (d'où peut-être *śatámūti-* **159**).

Enfin les mantra disposent de plusieurs noms spéciaux pour des nombres élevés, depuis *ayúta-* « 10 000 » dans la RS., les nombres supérieurs étant attestés AS. et surtout YV., ex. *árbuda-* (nt.) VS. « dix millions ».

297. Nombres intermédiaires. — Les nombres de « 11 » à « 19 » se composent avec le nom de l'unité suivi de *°daśa-*, l'unité figurant soit au N. (m.) *dvādaśa-* « 12 » *tráyodaśa-* « 13 », soit sous forme thématique, ex. *ṣóḍaśa-* VS. « 16 » (**146**); l'allongement dans *ékādaśa-* « 11 » paraît dû à *dvā°*. Le ton passe au membre ultérieur dans les cas obliques, qui d'ailleurs ne sont attestés qu'après la RS.

De « 21 » à « 29 », « 31 » à « 39 », etc., on trouve soit le procédé compositionnel (*cátustriṃśat* « 34 »), soit la parathèse, d'ordinaire soulignée par *ca(...ca)*. Exceptionnellement la parathèse se trouve aussi pour la série « 11 » à « 19 ». Çà et là figurent d'autres combinaisons, ainsi la soustraction dans *ekonaviṃśati-* (AS. XIX; *ūná-* en cet emploi n'apparaît pas antérieurement) « 19 », proprement « 20 moins un »; la multiplication dans *dáśa vṛtrā́ṇi... sahásrāṇi* I 53 6 « dix mille *vṛtra* » ou (sous forme de bahuvrīhi) *triśatā́ḥ... śaṅkávaḥ* I 164 48 « 300 chevilles »; parfois aussi le procédé compositionnel se trouve, avec valeur multiplicative, au niveau des unités, *triṣaptá-* « trois fois 7 » (finale thématisée).

1. Certains nombres en effet, notamment *śatá-*, s'emploient en tant que membres ultérieurs avec finale thématisée (comme les ordinaux) et oxytonèse, par conséquent en fonction de bahuvrīhi, autre ex. *pañcadaśā́ny ukthā́* X 114 8 « les 15 *uktha* », proprement « les *u°* consistant en 15 »; un cas extrême est *tribhír ekādaśaíḥ* I 34 11 « avec trois onzaines ».

2. Multiplication à l'aide d'un adverbe numéral : *dvíḥ páñca* « deux fois 5 ».

3. Type de juxtaposition diversifiée dans les nombres longs : *trī́ṇi śatā́ trī́ sahásrāṇi... triṃśác ca devā́ náva ca* III 9 9 « 3 339 dieux ».

4. Āmredita de n. de nombre : *éka-ekaḥ* « un par un » (avec fixation du membre antérieur attestée depuis l'I. f. *ékaikayā* AS.).

5. En composition nominale, autant les noms de nombre figurent volontiers comme membres antérieurs (cf. notamment **179**), autant ils apparaissent peu en seconde place : *paraḥsahasrá-* AS. « plus que 1 000 »; en bahuvrīhi, *sáṃsahasra-* « pourvu de 1 000 ».

298. Dérivés numéraux. — Laissant de côté les dérivés adverbiaux, qui sont les plus significatifs (**389** sq.), les dérivés numéraux sont les suivants : adjectifs multiplicatifs comme (f. *-ī-*) *trayá-* (**214**) « triple », d'où *dvayá-* « double » (aussi, au nt., « fait d'être double » d'où « duplicité »). Même sens avec *-taya- dáśataya-* « décuple, contenant 10 parts » (f. *-ī-*). Isolément, *cáturvaya-* « quadruple ».

Substantifs collectifs, de type divers : *trétā-* VS. « coup de dés où trois (restent) » *paṅktí-* (même suffixe *-ti-* que **296**) « série de 5 » d'où « groupe » *sāptá-* Vāl. AS. VS. « heptade » *daśát-* TB. « décade » (*daśátam* nt. Kh. p. 128).

Dvitá- et *tritá-* (*tṛtá-* AS. *ekatá-* VS.) ont dû désigner primitivement le « second » et le « troisième », à la manière d'ordinaux rudimentaires.

1. D'autres dérivés sont du type nominal : diminutifs comme *dvaké* et *trikā́* (X), accompagnant des noms en *-ka-*; *áṣṭakā-* AS. comme dérivé technique (oblation offerte au « huitième » jour); sur *ekākin-*, v. **230**; *śatin-* et analogues « consistant en 100, possédant ou procurant 100 ». Mais les autres procédés de dérivation sont rares ou inusités.

Il existe enfin des composés multiplicatifs variés, où le second membre a valeur de suffixe : *dáśabhuji-* (I) « décuple » *tribhúj-* AS. « triple » *trivṛ́t-* ou °*várt(t)u-* « triple » (et formes analogues en °*dhātu-*, etc. **206**); enfin *daśagvín-* « consistant en 10 ou en séries de 10 » (à côté de *śatín-*) (Navagva, Daśagva comme noms de clans).

299. **Ordinaux.** — Ils servent essentiellement à « compléter », c'est-à-dire à signaler grammaticalement l'élément qui parachève une série énumérative (explicite ou implicite), ex. *dvaú saṃniṣádya yán mantráyete rā́jā tád veda váruṇas tṛtī́yaḥ* AS. IV 16 2 « ce que deux délibèrent ensemble, Varuṇa roi le sait en troisième », ou même *dáśāsyāṃ putrā́n ā́ dhehi pátim ekādaśáṃ kṛdhi* X 85 45 « confère-lui dix fils, fais de ton époux le onzième ». Secondairement, l'ordinal sert à marquer le rang pour n'importe quel élément de la série, et il peut arriver que, au moins dans les formes compositionnelles, le sens avoisine celui d'un cardinal, cf. **297** et n. 1.

Les thèmes sont tirés des cardinaux (sauf pour « premier » qui n'est pas réellement un n. de nombre); les suffixes sont thématiques, avec le f. en *-ā-* pour les trois premiers de la série (et pour *turī́ya-*), en *-ī-* pour tous les autres; ils portent presque toujours le ton et ressemblent à des suffixes soit possessifs soit « superlatifs » (cf. **220**).

1. Sur les traces de flexion pronominale (*prathamásyās* AS. VS.), v. **292** n.

2. Les suffixes d'ordinal s'étendent occasionnellement à des pronoms de sens comparable, ainsi *katithá-* (X) « le combien » (avec *cid*) d'où le suffixe *-(t)-itha-* post-mantrique.

« Premier » se forme sur la particule *prá* avec double suffixe : *prathamá-*, proprement « qui est en avant » (cf. aussi *pū́rva-* « premier [de deux] »).

« Deuxième » *dvitī́ya-* (isolément *ditya*° **68**); « troisième » *tṛtī́ya-* avec même suffixe (thème *tri-* abrégé en *tṛ*).

De « quatrième » à « septième », le suffixe *-tha-* prévaut : *caturthá-* AS. YV. (avec un doublet *turī́ya-* dans la RS., reposant sur une base réduite; *turya*° **116**); *pañcathá-* (apparemment post-mantrique) et *pañcamá-* AS. VS. (isolément *paṣṭha*° **100**; incertain *pakthá-* **59**); *ṣaṣṭhá-* AS. VS.; *saptátha-* (aussi *saptamá-* YV.).

A partir de « huitième », le suffixe est *-má-* : *aṣṭamá-*, etc. (même forme et même accent que les « superlatifs » **220**).

300. Au delà de « dixième », on trouve, soit le suffixe *-tamá-* (ton distinct du superlatif **220**), à savoir dans *śatatamá-* « centième »; soit, d'ordinaire, le suffixe *-á-*, autrement dit le passage à la flexion thématique : *ekādaśá-* « onzième », etc. La même finale *-á-* s'obtient pour les noms des dizaines, par la chute de la consonne finale ou pénultième, ainsi *catvāriṃśá-* (seul ex. RS.) « quarantième » et, depuis VS., dans les nombres intermédiaires, ainsi *trayoviṃśá-* « vingt-troisième ».

1. Un emploi spécialisé de l'ordinal — la désignation des fractions — est illustré dans l'AS. par *túrīya-* « quart » (avec changement de ton!); sans changement de ton, *ṣoḍaśá-* « 1/16 ».

2. Nuance distributive, cf. *pañcadaśá-* cité **297** n. 1.

3. Les emplois comme membres ultérieurs sont rares : *mánaḥṣaṣṭhāni* AS. (XIX) « (les sens) avec le sens interne pour sixième » (selon **179** n.); *vitṛtīyá-* AS. « (fièvre) autre que la tierce » (selon **174**, mais avec une acception privative de *vi*° qui n'est pas attestée dans les mantra anciens).

CHAPITRE IV

LE VERBE

I. — *GÉNÉRALITÉS. SYSTÈME DU PRÉSENT*

301. **Racine. Alternances vocaliques.** — Le verbe se définit d'abord par la racine : à la racine s'agrègent une série d'éléments qui notent, directement ou indirectement, temps et mode, personne et nombre, voix, type de formation. Ce sont de gauche à droite :

a) des éléments antéposés qu'on appelle augment et redoublement ; *b*) des éléments postposés, affixes formatifs (qui jouent un rôle analogue à celui que jouent les suffixes dans le nom), éventuellement voyelle thématique, affixe modal, enfin désinences. Ces éléments, sauf, dans une certaine mesure le redoublement et les affixes formatifs, ont des structures propres au verbe, d'où ils ont pu çà et là passer aux noms verbaux.

La racine est constituée pratiquement par une consonne (éventuellement deux) suivie (à l'état « réduit ») d'une voyelle brève, laquelle peut encore être suivie d'une consonne (occlusive ou sifflante) ; il y a aussi un petit nombre de racines à initiale vocalique, d'autres à voyelle longue ou (rare) à diphtongue (*-e -o*) : ces dernières échappant à toute alternance (exception : *HĪḌ-* et quelques rares formes de racines en *-īv-* **69** n. 2).

La théorie connaît même des racines comportant deux syllabes, comme *jāgṛ-* « s'éveiller » : en fait, la définition de la racine est toute empirique : c'est la portion du mot précédant affixes ou désinences.

Les alternances vocaliques comportent un degré plein ou guṇa (plus rarement un degré long ou vṛddhi) et un degré réduit (plus rarement un degré plein) : tantôt elles se passent entre la voix active et la voix moyenne, tantôt (plus souvent) entre le singulier (de l'indicatif [et injonctif] actif) opposé au reste de la flexion, participe inclus : cependant le subjonctif généralise normalement le degré plein dans tout le paradigme, et l'impératif actif le connaît à la 3ᵉ sg. (actif). Les flottements sont d'ailleurs assez considérables dans cette répartition. L'élément vocalique concerné est, comme dans le nom, l'élément prédésinentiel : la racine là où il n'y a pas d'affixe formatif ; l'affixe (en fait : l'affixe nasal du présent) là où il y en a un. L'affixe modal (en fait : celui de l'optatif) a son alternance indépendante.

302. Les bases d'alternance sont d'ordinaire *e/i* (*ai*), *o/u* (*au*), *ar/ṛ* (*ār*), *an/a* [ou *an/n*] (*ān*) — les degrés pleins pouvant affecter les formes « renversées » *ya va ra* (*na*) —. Il y a trace aussi de *a*/zéro, enfin, au moins en apparence, de *ā/i* (**22** b et n. 2). Les alternances dites « dissyllabiques » **23 25 26** (propres aux racines « lourdes ») manifestent leurs effets, au degré réduit, par la présence d'un vocalisme long (*ī*, *ū*, *īr* ou *ūr* selon **26**, *ā* ou *ān*) ; au degré plein, par l'adjonction d'un *-i-*.

Cet *-i-*, tendant de bonne heure à prendre un caractère inorganique, est devenu ce qu'on appelle l' « *i* de liaison », élément prédésinentiel ou préaffixal (situé surtout devant un *-s-*, parfois ailleurs ; devant un *-t-* surtout dans les noms verbaux), à répartition trouble. Le souvenir de l'ancienne répartition subsiste en ceci seulement que les anciennes racines « légères », celles notamment qui se terminent au degré réduit par *-i- -u- -ṛ- -a-* (issu de nasale), s'abstiennent de comporter cet *-i-*.

-ī- est long dans quelques formes dispersées (et en outre, de façon stable quoique secondaire, dans les finales 2ᵉ 3ᵉ sg. *-īs -īt*) : donc, bien moins souvent que dans les dérivés primaires **190**.

Bien que plus variées que dans le nom, les alternances sont dans l'ensemble moins stables ; il y a des confusions, des chevauchements assez nombreux ; des cas d'alternance incomplète,

comme pour la racine *ŚĀS-*. La situation ne reflète qu'assez infidèlement ce qu'on sait de l'état de choses préhistorique.

Comme dans le nom, les formations thématiques, qui sont nombreuses et en progrès constant (du moins dans le système du présent **311** fin.; accessoirement à l'aoriste asigmatique et au parfait), sont totalement dénuées d'alternances. Le degré y est tantôt plein, tantôt réduit : toujours réduit quand il y a un affixe (sauf *-sy-* du futur, *-áy-* du causatif).

Dans les formations athématiques à affixe, l'élément radical est également immobile devant l'affixe alternant, et demeure au degré réduit : ici encore le *-s-* de l'aoriste ne compte pas comme affixe.

1. Des degrés pleins sans signification morphologique définissent certaines désinences (cf. *-ti-/-te*) et certains redoublements (intensif).

2. Plus souvent que dans le nom, il s'établit pour un *-a-* radical en syllabe légère un allongement rythmique destiné à équilibrer le poids des formations apparentées : cf. **44**.

3. Allongements fréquents de la voyelle finale (thématique ou désinentielle) selon **109**. Par ailleurs, il y a trace, dans la portion « affixale », d'un ajustement quantitatif aboutissant à une alternance nouvelle *ā/ī*.

303. Voix et modes. — La voix est notée en premier lieu par les désinences, qui comportent une double série : désinences actives (plus légères), désinences moyennes. Les deux séries se présentent dans la plupart des formations, le « passif » cependant ne comportant que la série moyenne.

1. Il y a des cas d'indétermination, au moins à titre de survivance : ainsi la 3ᵉ pl. en *-ur* (au moins au parfait) peut représenter une désinence moyenne, type *vāvṛdhúr* « ils se sont accrus » de *VṚDH-* = 3ᵉ sg. *vāvṛdhé*. C'est l'adaptation à la voix active d'une finale *-r* indifférenciée, qui, pour la voix moyenne, aura été secondairement précisée en *-(i)re*, etc.

2. Le caractère moyen (médio-passif) est passé exceptionnellement à une finale (non désinentielle), celle en *-(á)dhyai* **372**.

Moins productives dans l'ensemble (proportion 1 : 3), les désinences moyennes sont rarement, pour un verbe donné ou pour une formation donnée, l'exacte contre-partie des actives : des habitudes se sont créées (indépendamment des convenances sémantiques), ainsi la tendance au moyen dans les structures thématiques (*sácate* en face de *siṣakti* de *SAC-*, *jighnate/hánti* de *HAN-*; extension remarquable de la finale 3ᵉ pl. *-anta*). Nombre de verbes n'ont que l'actif; plusieurs, que le moyen.

Le mode, à la notation duquel concourt l'affixe modal ou la voyelle thématique (indirectement aussi les désinences), comprend l'indicatif, caractérisé par l'absence de tout affixe;

le subjonctif que signale la voyelle *-a-* (*-ā-* aux premières personnes) — identique et superposable à la voyelle thématique —;

D'où, par contraction, *-ā-* au subjonctif thématique et, par analogie, *-ā-* occasionnellement (**314 320 323 336 355**) au subjonctif athématique lui-même.

l'impératif, que différencient la forme de l'alternance et quelques traits inscrits dans les désinences;

l'optatif, qui possède un affixe *ī*, lequel, dans les systèmes alternants, varie avec *yā́* (selon **25**) (*yā́* à l'actif, *ī* au moyen).

L'injonctif se définit négativement : c'est un indicatif privé des désinences primaires et démuni d'augment : son inclusion dans tel ou tel système verbal paraît secondaire et, pour une part au moins, arbitraire. Au point de vue des alternances, il marche entièrement avec l'indicatif.

Enfin le participe est une forme nominale, avec un suffixe de type nominal et une flexion casuelle, qui toutefois s'attache rigoureusement à un thème verbal et se comporte comme une forme personnelle, sauf en ce qui concerne l'accent. Il y a çà et là trace d'une certaine autonomie du participe, spécialement du type en *-āna-*.

Tous ces modes sont attestés de manière variable suivant les formations. L'indicatif domine de beaucoup; puis l'impératif et le subjonctif; l'injonctif; l'optatif est le plus rare.

304. Augment. — L'augment concourt à noter les temps « secondaires » (ceux qui sont munis des désinences secondaires **308**) : imparfait, plus-que-parfait, aoriste. Il consiste en un *a* (tonique !) préfixé à la racine (au redoublement, s'il y a redoublement).

Cet *á* apparaît comme long dans quelques formes (en partie concurremment à *a* bref) commençant par *v-* ou (dans *YUJ-* seulement) par *y-* et (dans *RIC-* seulement) par *r-*, ex. *ā́var* aor. de *VṚ- 1* : l'allongement est donc dans les conditions générales rappelées **42**; celui qu'on a dans *ā́naṭ* de *NAŚ- 2* peut avoir été influencé par les formes en *ā́naś-* de *AŚ- 1*, même sens. Un autre effet du même allongement est la solution par *ai- au-* (éventuellement *ā́r-*) dans les racines commençant par *i- u- (ṛ-)*, ex. *aichas* **28** n. **1** **29** n.

L'augment fait défaut très souvent, le ferait plus encore n'était le souci d'éviter les formes verbales monosyllabiques **106**. En fait les formes non augmentées, surtout dans la RS. ancienne, dépassent presque partout en nombre les formes à augment. L'augment les canalisant vers l'expression nette du prétérit, l'absence d'augment permet de conserver une valeur indifférenciée, celle d'un présent « général » ou d'un éventuel (injonctif).

Après la RS., ne demeurent plus guère sans augment que les formes qui dès l'origine en étaient nécessairement démunies, à savoir les aoristes (éventuellement, imparfaits) prohibitifs **431**.

305. Redoublement. — Propre à certaines formations de présent et d'aoriste, ainsi qu'aux parfaits (sauf rares exceptions), désidératifs, intensifs, le redoublement consiste à répéter devant la racine la consonne initiale suivie d'une voyelle de soutien : cette voyelle ou bien imitant le timbre radical (quand ce timbre est *i* ou *u*) ou bien étant un *a* (voyelle indifférenciée); une faible nuance de valeur peut s'attacher au choix entre *a* et *i* (*u*). Quant à la consonne redoublante, sa nature est soumise à des ajustements phonétiques : une gutturale du radical redouble en principe par la palatale correspondante **52**, une aspirée par la non-aspirée **50** (*h* par *j* : combinaison des deux tendances précédentes); enfin une sifflante suivie d'occlusive, par l'occlusive seule (cf. **70**). Mais il y a des habitudes particulières, notamment dans le redoublement dissyllabique (intensif).

1. Les tendances rythmiques, l'analogie, accessoirement le souci d'insistance, ont provoqué une voyelle longue au redoublement (non intensif) : *vāvṛdhé* de *VṚDH-* en face de *vavárdha; nānā́ma* de *NAM-*, pdp. *nanā́ma*, ne peut être rythmique ni analogique. Typique est l'allongement de *i u* à l'aoriste redoublé **342**. Le texte transmis est sur ce point conforme en général aux convenances métriques.

2. Les racines à vocalisme *-yu-* hésitent entre la solution *i* et *u*, ex. *cicyuṣé*/ *cucyuvé* de *CYU-*. Autre hésitation, dans les racines à vocalisme (généralement initial) *ya- va-*, entre le timbre *a* et le timbre *i* (*u*).

306. Systèmes verbaux. — Le verbe est organisé en systèmes à l'intérieur desquels la structure est cohérente; ils sont indépendants les uns des autres, en ce sens que chacun d'eux se réfère à la racine et, sauf cas particuliers, ne tient pas compte de la manière dont se forme le système voisin.

Le plus complet, le plus productif de beaucoup, est le système du présent, qui comprend tous les modes, ainsi qu'un prétérit (fait sur le mode indicatif), dit : imparfait. Les systèmes appelés « dérivés » ou « déverbatifs » (causatif et autres) sont des aspects particuliers du système du présent; de même les dénominatifs. Les affixes du présent sont divers, le seul qui soit vraiment stable et le seul susceptible d'alternances étant l'affixe en *-n-*.

Le système de l'aoriste (caractérisé partiellement par un affixe *-s-* non alternant), qui n'a d'autre indicatif qu'un thème à désinences secondaires, comporte des traces seulement de formes extra-indicatives (y compris un optatif à certaines finales aberrantes constituant ce qu'on appelle le « précatif »); bien des formes ne peuvent être rangées avec certitude comme imparfait ou comme aoriste.

Le système du parfait (sans affixe) a aussi des formes modales,

relativement peu nombreuses et mal caractérisées, ainsi qu'un prétérit (plus-que-parfait).

Il existe enfin un futur (affixe *-sy[a]-*) et l'ébauche d'un passif (affixe *-y[á]-*) qui ne sont que des présents spécialisés.

307. **Désinences.** — Il existe une série « primaire » (qui caractérise, au premier chef, le présent de l'indicatif) et une série « secondaire », propre aux formes augmentées **304**, modales ou éventuelles. Le subjonctif cependant participe aux deux séries, étant primaire à la voix moyenne (sauf la 3e pl. qui est en *-anta* et a remplacé la forme ambiguë *-ante*, très rarement attestable comme subjonctif), mixte à la voix active (d'une part *-va -ma -an*, d'autre part *-thas -tas -tha* : donc les finales en *t-* sont « primaires »).

Pratiquement, le flottement se limite aux 2e et 3e sg. où *-s* et *-t* alternent avec *-si* et *-ti*, les finales longues prévalant dans les formations thématiques, les courtes dans les athématiques, parfait inclus.

Le subjonctif a une finale spéciale à la 1re sg. (actif), à savoir *-ā* (au moins dans la RS.; non sûrement abrégeable) et *-āni* (plus fréquent, prévalant dans les formations thématiques et seul usité après la RS.). Au moyen la finale usuelle *-e* se combine avec la voyelle modale en *-ai* à la 1re pers., d'où, par analogie, 2e sg. *-sai* 3e *-tai* 1re du. *-vahai* 1re pl. *-mahai* 2e *-dhvai* 3e *-antai;* plusieurs de ces extensions sont rares, la plupart manquent dans les mantra les plus anciens. Aux 2e et 3e du., les finales sont *-aithe -aite* (qui peuvent représenter *a* + *īthe īte*, c'est-à-dire le même aspect désinentiel que dans les présents thématiques **308** n.). A l'aoriste et au parfait, où la valeur subjonctive est faible, la forme en *-e* se maintient, notamment aux finales *-se -te*.

D'autres ajustements ont lieu à l'impératif **309**; enfin le parfait (indicatif) possède, du moins à la voix active, un système de désinences entièrement nouveau **335**.

308. Les désinences primaires comprennent à la voix active, sg. 1re pers. *-mi* 2e *-si* 3e *-ti*. Au duel, 1re pers. *-vas* (inusité RS.) 2e *-thas* 3e *-tas*. Au plur., 1re pers. *-masi* ou *-mas* (*i* « déictique »; *-masi* est cinq fois plus fréquent que *-mas* dans les mantra anciens, mais décline rapidement ensuite), 2e *-tha* ou *-thana* (particule *-na* qu'on retrouve **322**; *-thana* six fois moins fréquent et rare après la RS.), 3e *-anti* (*-nti* après les bases thématiques selon **21**, ce qui donne le même résultat; *-ati* dans les bases à redoublement et quelques autres).

A la voix moyenne, le timbre final est *-e*, ce qui donne au sing., 1re pers. *-e* 2e *-se* 3e *-te* (traces d'une 3e en *-e* dans les formations athématiques, par influence probable du parfait). Au duel, 1re *-vahe* 2e *-āthe* (parfois à lire *-athe*) 3e *-āte*. Au plur., 1re *-mahe* 2e *-dhve* 3e *-ante* (*-nte* comme à l'actif correspondant; *-ate* comme à l'actif et au delà, à savoir dans les types athématiques en général).

Sur le caractère éventuellement pragṛhya de *-e*, v. **122**.

La série secondaire, d'aspect plus bref en général, donne pour la voix active, au sing., 1re pers. *-(a)m* 2e *-s* 3e *-t*. Au duel, 1re *-va* 2e *-tam* 3e *-tām*. Au plur., 1re *-ma* 2e *-ta* (plus rarement *-tana*, qui devient rare après la RS.) 3e *-(a)n* (= **ant* **127**) (*-ur* à l'optatif, à l'aoriste athématique et parfois ailleurs encore **311**, cf. **96**).

Sur la tendance à maintenir, malgré les altérations phonétiques, la distinction entre 2e et 3e sg., v. **103**. Tendance inverse au précatif **348**.

Enfin, à la voix moyenne : au sing., 1re *-i* (*-a* dans l'optatif, cf. **311**), 2e *-thās* 3e *-ta;* au duel, 1re *-vahi* 2e *-āthām* (lire parfois *-athām*) 3e *-ātām;* au plur., 1re *-mahi* 2e *-dhvam* (une fois *-dhva* **324**) 3e *-(a)nta* (avec mêmes flottements que ci-dessus *-[a]nti*). Il existe une finale propre à la 3e sg. de l'aoriste « passif ».

Les doublets sont moins nombreux que dans le nom, moins stables; les innovations des formations thématiques, contrairement à celles du nom, insignifiantes.

1. Noter cependant l'aboutissement *-ethe -ete* (*-ethām -etām*) du duel moyen thématique (subjonctif inclus **307** n.) : donc une initiale désinentielle *ī-*, en alternance avec l'initiale *ā-* des formes athématiques correspondantes.

2. Sur l'allongement de certaines finales, v. **109** (*rakṣatī* ibid. f).

3. Une (douteuse) finale *-madhi* serait préservée VII 18 24 dans une forme verbale apparemment employée comme n. propre.

4. Le contact entre la voyelle thématique et l'initiale vocalique d'une désinence est évité par l'adoption d'une initiale nasale (*-m* au lieu de *-am*, *-n[ti]* au lieu de *-an[ti]*), là où un doublet phonétique était possible. La contraction n'a lieu que dans la finale précitée *-ai* de 1re sg. et dans la très rare finale *-e* de 1re sg. actif secondaire (= *-ă* + *i*), ainsi que dans la forme isolée *atītape* **350**.

5. Insertion de *-y-* (comme dans le nom **190**), **311** (optatif) **350** (aoriste passif), cf. **69**.

309. L'impératif élargit par un timbre *u* (hortatif, cf. les particules *u nú sú tú*) les finales de 3e sg. et 3e pl. de la série secondaire : donc, 3e sg. *-tu* 3e pl. *-antu* (*-ntu -atu* selon la même répartition que *-anti*). La 3e sg. moyen est en *-tām*, la 3e pl. en *-(a)ntām*. Enfin et surtout les deux finales essentielles de 2e sg. sont, à l'actif *-hi* (*-dhi* : répartition donnée **58** ; désinence zéro **311**); à la voix moyenne, *-sva* (allongeable cf. **109**). Les premières personnes de l'impératif sont fournies par le subjonctif.

Une particule (pronominale ?) *-tāt* s'agrège çà et là à la 2e sg. de l'actif (dans les systèmes du présent); exceptionnellement la valeur est celle d'une 3e sg., d'une 2e du. et (après la RS.) d'une 1re sg. ou enfin d'une 2e pl., ce qui répond bien à l'indétermination « personnelle » du procédé. On a *-tāt* à la voix moyenne paipp. XIX 23 7; *-dhvāt* (refait d'après *-dhvam*) dans un yajus = Kh. p. 154.

L'optatif a pour particularité, outre la 3e pl. actif en *-ur* et la 1re sg. moyen en *-a* **308**, une 3e pl. moyen (rare) refaite secondairement, soit en *-ran*, soit en *-rata*.

D'autres finales à base *-r-* se retrouvent sporadiquement dans quelques 3e pl. moyen en *-re* ou *-rate* de présents radicaux athématiques (et en outre *-ire* dans quelques présents en *-nu-*, à l'imitation du parfait). Enfin *-ran* (avec un doublet rare *-ram* **101**) à la 3e pl. dans les aoristes athématiques (et dans de rares présents ayant une 3e sg. sans dentale); analogiquement *-rām* et *-ratām* dans l'AS. (impératif), *-ra* dans le YV. ; autres formes au parfait et plus-que-parfait **335 337**.

2. Finales anomales en *-si -se* **316** (*-ait* **28**).

Le participe est caractérisé par un suffixe *-ant-* (flexion **248**) à l'actif (avec une variante plus rare *-at-*, ibid. d); *-āna-* au moyen (mais *-māna-* dans les formations thématiques et, isolément, au parfait **336** fin.).

De même qu'il y a une forme « personnelle » autonome en *-(a)se* **316**, il y a un groupe de finales semi-participiales, autonomes en fait, en *-asānā́-* (parfois *-sāna-*), à peu près entièrement limitées à la RS., ex. *jrayasānā́-* « qui s'étend au loin » de *JRI-*, en partie associées à des dérivés en *-as-* (*jráyas-*), mais surtout apparentées aux 2e sg. (?) en *-(a)se* **316**, cf. le médio-passif *yamasānā́-* « tenu aux rênes » de *YAM-*.

-āna- autonome dans *bhṛ́gavāṇa-* (épithète d'Agni), dérivé secondaire de *bhṛ́gu-* comme *vásavāna-* (épithète d'Indra), de *vásu-*.

310. Accent. — Le verbe (quand il est tonique, cf. **89**) a le ton mobile dans les systèmes athématiques, là même où il n'y a pas ou plus d'alternance vocalique; comme dans le nom (et plus que dans le nom), l'alternance tonique déborde l'alternance vocalique. Les formes pleines (ou fortes) ont le ton sur la voyelle alternante, les formes faibles sur la désinence; en cas de désinences dissyllabiques, sur la première des deux syllabes terminales. Le subjonctif, en tant que « forme forte », maintient le ton radical; l'optatif en *-ī-* est flottant (dans les formes assez rares pouvant permettre une appréciation sûre), mais conserve le ton sur l'affixe partout où cet affixe a la forme « pleine » *-yā-*.

1. En cas d'augment, on l'a noté, le ton est uniformément reporté sur l'augment. En cas de redoublement, le ton dans les formes fortes se transfère sur la syllabe redoublante, du moins au présent et à l'intensif; au parfait, au contraire, le ton demeure sur le radical.

2. Sur la place du ton dans les formations thématiques, v. le détail aux paragraphes afférents : marquons seulement ici que le redoublement attire également le ton.

Au total, la structure accentuelle est sensiblement plus simple que dans le nom. Que le ton soit rigoureusement lié au degré vocalique, on le voit par les formes « pleines » du pl. comme *éta étana* de *I-*, où le ton reste attaché au radical.

Au participe moyen (athématique), il y a oxytonèse, sauf dans les structures redoublées (du présent) qui, à l'imitation des formes personnelles (n. 1 ci-dessus), accentuent sur la syllabe initiale; en outre, par un arrangement sans doute secondaire, plusieurs participes en *-āna-* d'aoristes radicaux athématiques accentuent le radical, non sans doublets (**340**). Enfin il y a un flottement inverse dans plusieurs participes présents.

311. Système du présent. Généralités. — Le système du présent se divise naturellement en deux grands groupes : les présents athématiques, où le radical (pur ou suivi d'affixe) s'attache directement aux désinences; les présents thématiques, où intervient la voyelle « thématique » *a* (*ā* aux premières personnes, sauf à la 1ʳᵉ sg. actif secondaire où la désinence *-am* a fait tomber la voyelle thématique).

Les deux séries se différencient d'abord par certaines désinences : *-dhi* (*-hi*) à la 2ᵉ sg. de l'impératif actif athématique : désinence zéro (allongeable, **109** b) à l'impératif thématique, comme au V. sg. des noms thématiques (mais il y a trace aussi d'une désinence zéro dans une des formations athématiques **319** fin.); à la 3ᵉ pl. actif secondaire, il y a *-ur* doublant *-an* (ou, suivant les formations, seul attesté) dans les formations athématiques, *-an* dans les autres. Enfin le participe moyen est distinct **309**.

D'autres particularités concernent l'optatif; l'affixe modal y est en *yā/ī* **303** dans les systèmes athématiques; en *ī* dans les thématiques, ce qui, avec la voyelle *a* (*ā*) aboutit au timbre *e* : vu la nécessité de maintenir ce timbre dans tout le paradigme, les formes où la désinence commence par une voyelle ou consiste en une voyelle insèrent un *-y-* : d'où 1ʳᵉ sg. actif en *-eyam*, 3ᵉ pl. en *-eyur*, 1ʳᵉ sg. moyen en *-eya* (désinence *-a* **308**, qui est par rapport à la désinence de 3ᵉ sg. commune en *-ta* dans le même rapport que 1ʳᵉ sg. *-e* à 3ᵉ *-te*).

Mais les particularités les plus fortes concernent les affixes formatifs : la série athématique connaît des affixes alternants à base nasale, *no/nu*, *nā/nī*, *na/n* « infixé ». Dans la série thématique, il existe aussi des affixes, mais en partie secondaires et en tout cas sans intérêt morphologique, puisqu'ils ne comportent aucune alternance : ce sont (avec la voyelle thématique) *-nva-* *-na-* (aussi *-n-* « infixé »), ainsi que *-ya-* *-cha-* et quelques autres plus ou moins isolés. De part et d'autre on a, outre le type radical pur, un type à redoublement (sans affixe).

Sur la répartition des formes pleines dans la série alternante (sing. de l'indicatif actif, 3ᵉ sg. de l'impératif actif, subjonctif aux deux voix), v. **301**.

Aucune différence de valeur n'est perceptible entre les deux catégories de présents prises en bloc. D'ailleurs les types thématiques résultent pour une certaine part d'élargissements à partir de la flexion athématique : c'est là, comme dans les noms (et plus que dans les noms), la tendance majeure qu'on saisit dans l'évolution préhistorique et historique à l'intérieur des mantra. Le passage a été facilité par le caractère ambigu de la 3ᵉ pl. *-anti* (qui joue le même rôle que l'Ac. sg. *-am* dans les noms); éventuellement par la présence du subjonctif en *-at(i)*, en partie interprétable en tant qu'indicatif (éventuel) thématisé.

Il arrive que, dans un même paradigme, certaines formes soient athématiques, d'autres thématiques : cf. *bhárti* de *BHṚ-* en face de *bhárāmi bháranti*, etc. (aussi, d'ailleurs, *bhárati*); *varti* **18** de *VṚT-* en face de *vártate*; *sáścati* 3ᵉ pl. de *SAC-* en face de *saścasi* et analogues; *hanati* et *śayate* (semi-) subjonctifs de *HAN-* et *ŚĪ-* en face de *hánti śáye*. Particulièrement équivoques sont *dāti dhāti* de *DĀ- DHĀ-*, *pṛṇāt* (*pṛṇánti*) de *PṜ-*.

312. Présents radicaux. — Le type élémentaire de présents est celui qu'illustre la racine *I-* : 1ʳᵉ sg. de l'indicatif actif *émi*/ 1ʳᵉ pl. *imás(i)* (3ᵉ pl. *yánti* **32** a, mais *bruvé* de *BRŪ-* **33** d).

L'alternance est stricte dans la plupart des verbes qui, soit par tradition soit par la nature même de leur vocalisme, sont susceptibles d'alterner. Le degré réduit amène la chute de *a* devant *s* dans *smas* et analogues de *AS-* 1 (**20**); le resserrement de *va*

en *u* dans *uśmási* **24** de *VAŚ-* (sur *śmasi*, v. **40**); de *an* en *a* ou *n* (selon **21 31**) dans *hathá* et *ghnánti* (*gh* selon **66**) de *HAN-* en face de *hán-ti* 3ᵉ sg. (impératif *jahí*, v. **50**; la forme isolée *handhi* TĀ. IV 27 paraît artificielle).

Mais plusieurs racines qui théoriquement pourraient alterner, qui en fait comportent des formes réduites hors du présent, maintiennent ici le vocalisme plein : ainsi certaines racines en *-ā-* final **22** b ou *-ā-* intérieur : *śāsmahe* de *ŚĀS-* en face du thème nominal *āśis-*, ou encore *śáye* et analogues de *ŚĪ-* en face du nom-racine *°śī-*. Le verbe reste en deçà de la mobilité du dérivé nominal.

Le degré est long (*-au-*) aux formes fortes de l'indicatif (injonctif inclus) des racines terminées en *-u-*, ex. *astaut* de *STU-* (Livre X) : ce vocalisme est, il est vrai, rarement attesté dans la RS. et peut résulter de l'influence de l'aoriste radical. D'autre part les formes comme *śróṣi* de *ŚRU-* qui paraissent y échapper ne sont pas des présents, cf. **316**. Degré long, également, dans *mārjmi* (AS. *mārṣṭu*) de *MṚJ-*, racine qui, même hors du présent, ne comporte pas de formes en *-ar-*.

L'*i* des racines « dissyllabiques » est à sa place probable dans les formes pleines *ániti* de *AN-*, *śvásiti* de *ŚVAS-* et (avec un allongement issu des finales d'aoriste en *-īs -īt*) dans *ábravīt* — d'où *brávīti* — de *BRŪ-* et quelques autres.

1. De là, par extension, les finales *-ihi* et *-iṣva* à la 2ᵉ sg. de l'impératif : *anihi* VS. *śvasihi* AS. et (pour des racines qui ne comportent normalement pas d'élément *-i-*) *vásiṣva* de *VAS-* 2 *īḍiṣva* de *ĪḌ-* (cf. pourtant *īḍitá-*), ainsi que (avec *-ī-*) *śamīṣva* VS. de *ŚAM-*, *gṛhīṣva* KS. V 8 en var. de *gṛhṇīṣva*.

2. Les formes précitées (ainsi que *ábravīta[na]* 2ᵉ pl. de *BRŪ-*) peuvent être théoriquement considérées comme des progrès du degré plein au détriment du degré réduit. Ce progrès est sensible dans plusieurs autres formes d'impératif « faible », ainsi que dans *edhi* de *AS-* 1, explicable il est vrai par des raisons de structure **27**; dans *stota* de *STU-*, *éta* de *I-* et autres; dans *śādhi* **72** de *ŚĀS-*, il faut tenir compte de la généralisation du degré plein ; à plus forte raison dans *śéṣe* 2ᵉ sg. moyen de *ŚĪ-* (et analogues, du même verbe), où cette généralisation coïncide avec l'absence

de voix active. Hors de l'impératif, on n'a guère que *nethá* (présent ?) de *NĪ-*, *stávāna-* de *STU-* (d'après *stávate*) et *yodhānā-* de *YUDH-*.

Sur le vocalisme *-an-* de *hanmasi* de *HAN-* (d'après l'optatif *hanyāt* AS. et **hanvas*), v. **35** n. 3; cf. encore, dans la même racine, l'impératif *hantana* (en face de *hathá*), comparable au nom-racine *°hán-* (*°hántama-* **216**).

313. Le ton radical propre aux formes pleines s'accrédite partout où la voyelle a l'aspect du « guṇa », ainsi dans *śéṣe* ou *éta* précités (mais non dans *nethá !*); en outre, plusieurs formes moyennes de verbes sans alternance conservent le ton radical, comme *íṣṭe* de *ĪŚ-* et *áste* de *ĀS-*.

Oxytonèse anormale aux 3ᵉ pl. *rihaté* de *RIH-*, *duhaté* de *DUH-*.

Flottement accentuel au participe moyen, où le radical porte le ton non seulement dans les formes à vocalisme plein ou indifférent, *śāsāna-* AS. TS. de *ŚĀS-*, *vásāna-* de *VAS-* 2 (comme *váste*), mais encore dans plusieurs bases « réduites » : de là les doublets *vídāna-* et *vidānā-* de *VID-* 1, *duhānā-* et *dúhāna-* (aussi *dúghāna-*) de *DUH-*: influence possible de l'aoriste radical.

Quant aux contacts de consonne, ils entraînent les modifications suivantes : simplification de géminée *āsva* et analogues **18**; de groupe consonantique *cáṣṭe* **57** (**71**) [mais cf. **317** n. 1]; assourdissement d'une occlusive sonore *átti* **46**; affaiblissement de nasale *hámsi* **66**; cérébralisation de la désinence *iṭṭe* **60** *mṛḍ(ḍ)hvám* **55** (**61**); altération de *h* *réḍhi* de *RIH-* selon **56** *ádhok* de *DUH-* selon **47** et **99**; de *kṣ* *cáṣṭe* (précité) *tāḍhi* **57** (**61**); de palatale *vakṣi* **59**.

314. La désinence de 3ᵉ pl. imparfait actif est normalement *-an ;* *-ur* n'apparaît que dans de rares formes ambiguës entre les catégories d'imparfait et d'aoriste : *duhúr* de *DUH-* doit être en rapport avec la 3ᵉ sg. *duhé*, v. ci-après.

A la 3ᵉ sg. moyen (série primaire), quelques verbes ont une désinence *-e* comme au parfait : *duhé* de *DUH-*. Le fait va de pair avec la 3ᵉ pl. *duhré* (*duhrate* Livre I), la 3ᵉ pl. impératif *duhrám* et *duhratām* AS., la 3ᵉ pl. imparfait *aduhra* MS.; on

attend *aduha,* de manière correspondante, à la 3e sg. (série secondaire) — attesté de fait MS. et prob. MB. I 8 8 — mais l'anomalie a été masquée en général par un élargissement en *aduhat.* De même 3e sg. *śáye* de *ŚĪ-*, avec 3e pl. imparfait *áśeran* et, par normalisation, 3e sg. *áśayat* (d'où : pseudo-présent indicatif *śayate*). De même encore 3e sg. *huvé* de *HŪ-*.

1. L'injonctif 3e sg. *īśata* de *ĪŚ-* est également une réfection d'un ancien **īśa* (la forme thématique 3e sg. *īśate* n'apparaît qu'au Livre X). Il est possible, mais non certain, que l'explication de ces faits (qui sont assurément des survivances) soit à chercher dans une influence venue du parfait moyen.

2. Double caractéristique du subjonctif (vocalisme *-ā-*) dans *áyās* AS. de *I-* (incertain), *āsātai* paipp. I 15 1 de *ĀS-* et quelques autres formes post-ṛgvédiques.

3. Sur l'alternance *-dhi/ -hi* à l'impératif, v. **58** : pratiquement, *-dhi* après consonne (même secondairement chue comme dans *edhi tāḍhi* précités), *-hi* après voyelle; la fréquence de voyelle brève devant *-hi* a entraîné *vihi* de *VĪ-* comme doublet de *vīhi.*

4. Participe *śāsat-* **248**, allant de pair avec la 3e pl. de l'impératif actif sans nasale *śāsatu* TS.

315. Forme fréquente et courte, le présent de *AS-* 1 a reçu les finales inusuelles 2e et 3e sg. imparfait en *-īs -īt,* par analogie des finales d'aoriste sigmatique **345** (et cf. *ábravīt* ci-dessus); la forme ancienne *ās* (= *ās-t*) est conservée en trois passages du Livre X, en hiatus devant voyelle. Sur *edhi,* v. ci-dessus **312** et **27 72.**

Anomalies isolées : *vidátha* AS. (vocalisme !) s'il s'agit bien d'un subjonctif (*VID-* 1); *īmahe* de *I-*, pseudo-intensif, en fait 2e pl. à valeur solennelle (d'où l'allongement); *duhīyát* (ancien **duhīya* ?) [d'où 3e pl. *duhīyán*] de *DUH-* semble avoir visé à fournir une valeur moyenne en face de l'actif correct *duhyāt* (*duhyúr*). Enfin *aitát* AS. (passage corrompu) développe *ait* 3e sg. imparfait correct de *I-* (pdp. *ait* et cf. au voisinage *aitam*).

Comme dans les noms-racines, le glissement vers les formes thématiques a trouvé dans les présents radicaux son terrain privilégié. On en a noté ci-dessus **311** n. l'origine générale et des origines particulières. Parmi les formes intéressantes, citons encore, en face de la flexion stable *éti/ imás* de *I-* les quelques formes semi-subjonctives *ayati* et analogues et même *adhīyati* (X). Des cas de transfert isolé sont *idhaté* de *I(N)DH-*, *dóhate* (X) de *DUH-*, *árudat* AS. de *RUD-* (d'après RS. *rudanti*), *ādat* (X) de *AD-*, afin d'éviter une forme difficile **ād(-t)*. Au participe, *uśámāna-* (*uśánti* équivoque) de *VAŚ-*, *uṣámāṇa-* de *VAS-* 2, etc. Sur *kṛthás,* etc., v. **320.**

316. Il existe (dans les portions anciennes de la RS. préférablement) une série de finales 2e sg. en *-si* à valeur d'impératif, formées en grande partie sur des thèmes qui ne comportent pas de présent radical; peut-être ont-elles éliminé ce présent s'il a existé. Il doit s'agir d'une formation autonome, où une ancienne désinence *-s* a pu être prolongée par un *i* « déictique ». Ex. *śróṣi* **312** *jóṣi* **59** (**74**) *dhákṣi* et *sakṣi* **47** *cakṣi* **59**, etc.; pas de formes attestées dans les portions autonomes de l'AS.

Sur le glissement de *-si* en *-sa,* v. **329.**

Non moins singulières sont des formes (plus rares) en *-se*, traduisibles comme des 1res pers. (sg.) hortatives; la plus nette est *stuṣé* de *STU-* (formes apparentées en *-īṣe* **322** *-ase* **329**) : origine infinitive possible, cf. **422.**

317. Présents (radicaux) redoublés. — Cette classe, qui comprend une cinquantaine de formations, se caractérise par le redoublement. Ce redoublement a pour vocalisme, en général, *i* (cédant à *u* si le vocalisme radical est *u*) : *i* domine non seulement quand le vocalisme radical est en *ĭ*, mais encore quand il est en *ṛ* (*ar*) (sauf *vavarti* = **vavartti* [**18**] de *VṚT-*, d'après le parfait *vavárta*) ou en *ā* (*mímāti* de *MĀ-* 2) ou même en *a* (+ consonne) (*siṣakti* de *SAC-*; isolément *bibhasti* Kap. XLVIII

13 ms.). Le redoublement long dans *ádīdet* de *DĪ-* peut venir du parfait.

Mais le redoublement *a* s'est fixé dans plusieurs racines à timbre *ă*, celles notamment où la voyelle est effacée aux formes faibles : *dadāti* de *DĀ-*, *sáścati* **20 79** comme doublet rare de *siṣakti*, etc.

Les alternances radicales sont du type banal *ar/r̥*, *o/u*, etc. Les racines en *-ā-* final se comportent diversement : la solution *ā/i* (**22**) ne figure nulle part, sauf, par abrègement secondaire de *ī* en *i* dans *jahimas* AS. de *HĀ-* (cf. *jihīte*) : il est vrai que *i* tombait devant voyelle **40** et que, devant consonne, il s'équilibrait en *ī*, comme dans *jihīte* ci-dessus ou *mimītas*, etc. de *MĀ-* 1. Enfin *DĀ-* et *DHĀ-* ne présentent aux formes faibles, même devant consonne, aucune trace de voyelle : on a donc 3e sg. *dádāti* en face de 1re pl. *dadmas* AS., 3e sg. moyen *datté* (*dhatté* de *DHĀ-* **49**) comme 3e pl. *dadati dádhate* ou (devant l'affixe de l'optatif, cf. **40**) *jahyur* AS. et *jahyāt* ŚĀ. de *HĀ-*.

1. On a (si la forme appartient bien à cette conjugaison) 3e sg. moyen *cáṣṭe*, en partant éventuellement de **ca-kś-te* (rac. *KĀŚ-*) **57 71**.

2. Il y a maintien du thème fort, dans 3e du. *dádātas* AS. et, comme ailleurs, dans quelques 2e pl. de l'impératif actif, ainsi *juhótana* de *HU-* (*j* selon **52**); en outre, peut-être authentiquement, à la 3e pl. de l'imparfait actif, *ájuhavur* (seule forme nette présentant ce « guṇa », qui pourrait s'interpréter de la même manière que le passage de *u* à *av* en dérivation secondaire **214**). Extension du thème faible : *vivijmi* paipp. XX 36 1.

318. La désinence de 3e pl. actif est en *-ati* (concurremment au suffixe du participe actif qui est en *-at-* **248**). La 3e pl. de l'imparfait actif est en *-ur* (influence probable du parfait), sauf *abibhran* de *BHR̥-* (X) qui peut très bien reposer sur une thématisation isolée. A l'impératif, strictement selon **58**, on a *-dhi* après consonne, *-hi* après voyelle : noter les formes *dehí daddhí dhehi* de *DĀ- DHĀ-* **27 72**.

Les altérations phonétiques sont analogues à celles de la classe précédente : réduction de géminée *vavarti* (précité) selon **18**; traitement d'une palatale interne *vavákṣi* de *VAŚ-* selon **53 59**; d'une palatale finale *ávivyak* de *VYAC-* selon **99** (**103**); d'une sifflante cérébrale *vivekṣi* **59** et (*á*)*vives* **99** *viviḍḍhi* (de *VIṢ-* également) selon **55**; altérations consécutives à l'effacement d'un *a* intérieur *bapsati* **47** (**20**) *jákṣat-* ibid.

1. La forme du redoublement dépend de **50 52**, etc.; *iyarti* **32**.

2. Anomalies diverses : *dīdāyat* AS. (subjonctif; pdp. *-ayat*) de *DĪ-*; *vivakvān* (participe N. m. sg., thème de présent et suffixe de parfait) de *VAC-*; *sisarṣi* de *SR̥-* est en réalité un impératif en *-si* comme les formes sous **316**. Plusieurs formes sont refaites sur des thèmes de parfait : *dādhrati* YV. de *DHR̥-* en partant de *dādhāra*; *jāgrati* AS. (déjà participe *jāgrat-* Livre X) de (*jā*)*GR̥-*; prob. aussi *bibhyat- bibhīyāt* en partant de *bibhāya* de *BHĪ-* : non seulement le redoublement était commun de part et d'autre, mais certaines formes comme 1re sg. *dade dadhe* de *DĀ- DHĀ-* pouvaient être interprétées dans les deux sens; peut-être existe-t-il même une 3e sg. de présent *dadhé*, faite comme *duhé*, etc. **314**?

Le ton est en général sur le redoublement aux formes fortes, sauf dans *juhóti* et quelques autres (et cf. *bibhárti* dans les mss de l'AS.), ainsi qu'aux 3e pl. de l'actif (même dans *júhvati*) et prob. aussi du moyen (où les formes attestées avec accent sont rares) : ceci est en rapport avec la singularité de la finale. Les autres formes faibles ont naturellement le ton désinentiel; aberrant *dhátse* de *DHĀ-*; flottement à l'optatif *dádhīta* et *dadhītá*; au participe (où le ton là aussi demeure aux deux voix sur la syllabe initiale), *pipāná-* à côté de *pipāna-* AS.

La thématisation est bien marquée dans ce groupe de verbes, soit que dès l'origine de la tradition le paradigme athématique ait disparu (*tiṣṭhati* **327**), soit que les deux séries de formes coexistent dans des proportions variables : on a ainsi les formes isolées *bibhramāṇa-* (X; et *abibhran* précité) de *BHR̥-*, quelques thèmes en *saśca-* de *SAC-*, une 3e sg. *bapsati* de *BHAS-* (à côté de la même forme comme 3e pl.), etc.

1. Élargissement en *-ay-* dans *suṣváyanta* (de *SŪ-*)?

2. Il existe quelques finales thématiques dans *DĀ- DHĀ-*, méme dans la RS. ancienne, mais la place du ton dans *dádante dádamāna-* (et le sens) fait croire qu'on serait parti d'une fausse racine *dad-* au sens de « tenir, observer ».

3. Tentatives isolées de présents redoublés : *ninīthas* (I) de *NĪ-*, *(vi)pipāná-*, etc.

La valeur des présents redoublés est (faiblement) intensive ; les formes à redoublement *-i-* ont tendance à être employées comme transitifs, éventuellement comme factitifs. La voix moyenne est relativement rare.

319. Présents à -nó-/ -nu-. — Les présents à nasale sont de préférence transitifs (éventuellement factitifs), là notamment où ils sont en compétition avec des présents thématiques : cf. **426**.

Les thèmes à affixe *-nó-/ -nu-* comprennent une trentaine de présents.

On peut encore apercevoir, sans recourir à des faits préhistoriques, que l'affixe est *-n-*, et que le *-u-* est un ancien élément d'élargissement, qu'on retrouve à l'état indépendant **320** et que révèle une forme comme *śṛṇóti* en face de la racine *ŚRU-* (verbal *śrutá-*, etc.).

L'alternance est constante, sauf cas isolés comme *sunóta(na)* à côté de *sunuta* (**sunutana* est naturellement évité pour des raisons rythmiques) de *SU-* (cas connu de l'impératif 2e pl. ; jamais ailleurs). L'alternance tonique est également régulière, sauf que le type *sunóta* maintient le ton sur la syllabe pleine. Il y a hésitation, à la 3e pl. du moyen, entre *-áte* et *-até*.

Le radical, qui est fixé au degré réduit, tend à s'abréger là où une voyelle longue devrait le terminer, ainsi *kṣiṇómi* AS. YV. de *KṢĪ-* ; seul *dhūnoti* de *DHŪ-* maintient la voyelle longue. Sur le doublet en *ūrṇoti* (imparfait 3e sg. *aúrṇot*) de *vṛṇóti*, v. **37 76**.

Les racines sont terminées le plus souvent par une voyelle ; notable est le groupe de racines en *-an-* (degré réduit *-a*), type *tanóti* de *TAN-*.

A l'intérieur de l'affixe *-nu-*, l'élément vocalique tombe devant les désinences en *m-* (*kṛṇmahe* de *KṚ-*, *manmahe* de *MAN-* dans la RS. ; quelques autres exemples ultérieurement) afin d'éviter une succession de brèves : l'origine en est la chute semi-phonétique de *-u-* en présence d'une désinence en *v-* (par imitation des échanges normaux *v/uv* **34**) : *kṛṇmahe* vient donc de **kṛṇvas* **kṛṇvahe*, par hasard non attestés (*kṛṇvas* paipp. V 4 10 est incertain : KS. lit *kṛṇmas*, Kh. *kulmas* **67**). A pu agir aussi le groupe des finales en *-v-até*, *-v-atām*, etc.

La finale d'impératif 2e sg. actif est partout *-hi*, sauf *śṛṇudhí* **58**. Mais une désinence zéro, due sans doute à l'analogie des systèmes thématiques (et au souci d'éviter une série de brèves) s'accrédite dans plusieurs formes à radical terminé par une brève, ainsi *śṛṇu* (à côté de *śṛṇudhí śṛṇuhí*) ; en outre dans *ūrṇu*, simple renversement de **vṛṇu* et dans *dhūnu* AS.

1. Anomalies : on rencontre, par influence du parfait, une 2e sg. moyen *śṛṇviṣé* de *ŚRU-*, une 3e sg. *śṛṇvé* (sans dentale, comme *duhé* **314**), 3e pl. *śṛṇviré* ; de même *tanvire* paipp. XVI 66 5, *invire* sur *hinvire* protégé par 3e sg. *hinvé* de *HI-* ; le sens passif propre à certaines de ces formes appuie l'interprétation par le parfait. Vocalisme double (*-ā-*) du subjonctif dans quelques formes atharvaniques, *kṛṇavāt* de *KṚ-* ; subjonctif à degré réduit, *kṛṇvaite* (3e du.) *ṛdhnuvat* Kap. XXXV 1.

2. Évolutions phonétiques : *aśnuvanti* de *AŚ-* 1 selon **33** d (mais *ūrṇvánt-* ibid.), en face de *śṛṇvánti* de *ŚRU-*.

320. La thématisation s'opère sur la base du thème faible, comme il est normal dans les thèmes à affixe : *invati* fréquent, à côté de *inóti* de *I(NV)-* ; dans *jinvati*, également fréquent, de *JI(NV)-*, *jinóṣi* survit comme hapax ; non attesté *kṛṇváti* « faire du mal » des Nigh. Noter le transfert d'accent dans les thèmes *ínva- jínva-* (*pínva-/pinvāná-*).

Forme de 3e sg. (?) *vánanvati* ; thématisation éventuelle d'un thème **vanano-/vananu-* (avec *-an-* selon **35**) ?

Les présents en *-no-* ont fait l'objet d'une autre évolution,

moins prévisible : à côté de *kṛṇóti* (très fréquent), la racine *KṚ-* a un impératif 2ᵉ sg. *kuru* (deux ex. dès le Livre X, 4 AS.) (cf. **36**), qu'on peut considérer comme un compromis entre *kṛṇu* et **kŭrdhi* attendu (comme spécimen de présent radical) par la 1ʳᵉ pl. *kurmas* (X) : à moins que *kurmas* lui-même n'ait été fabriqué (vu le *-ŭ-*) à l'imitation de *sunmas* et analogues, attestant ainsi indirectement une base *kuru-* déjà fixée. Les rares autres survivances de présent radical sont en *kṛ-*, comme il est normal (*kṛthás kṛtha,* prob. *kṛṣé* et — flottant entre présent et aoriste — *kṛdhí*).

En tout cas, l'AS. connaît un thème alternant *karó-/ kuru-* qui se propage dans les mantra tardifs (avec le subjonctif à affixe long *karavāt* AS.). Toutefois l'ancien thème *kṛṇó-/ kṛṇu-* demeure plus fréquent, du moins dans l'AS., et paraît être plus hiératique (*karó-/kuru-* donnant l'impression d'être populaire, éventuellement dialectal).

Sur *kuru-* il s'est formé *tarute* (hapax X) de *TṜ-* (sans contre-partie **tṛṇo-*, mais avec un optatif *turyāma* identique à [post-mantrique] *kuryāt*) (*taru-* en base de dérivation **192**) ; un **varoti* (d'après *karóti*) de *VṚ-* 1 est postulable par les dérivés en *varu-* ibid. et appuyé en tout cas par *vṛṇoti ;* un **d(a)bhoti* pour rendre compte de *ádbhuta-* en face du thème usuel *dabhnoti* (cf. **20**), etc.

321. Présents à -nā́-/ -nī-. — Une quarantaine de présents (propres surtout aux racines dites « dissyllabiques ») comportent, le radical étant au degré réduit, un affixe *-nā-* alternant avec *-nī-* (*ī* substitué à *i* par ajustement rythmique **22**). Comme précédemment, on peut montrer çà et là qu'il s'agit d'un affixe *-n-* suivi d'un élargissement *-ā-* : ainsi *pṛṇā́ti* comparé à l'aoriste *áprāt* (*aprās*) de *PṚ(Ā)- :* cf. ci-après les traces d'une base sans nasale, à l'intérieur même du système du présent et l' *-ā-* du type **330**. Le *-ī-* des formes faibles (comme le *i* **40**) s'efface devant les désinences vocaliques, 3ᵉ pl. *gṛbhṇánti* de *GṚBH-*.

Alternances normales, sauf extensions isolées de la forme

faible dans *minīt* AS. de *MĪ-* (influence des aoristes en *-īt,* cf. *vadhīt* contigu) *jānīt* paipp. XVI 67 6 ; de la forme forte dans plusieurs finales en *-āhi* AS. YV. ainsi que dans *punāta* 2ᵉ pl. d'impératif, à côté de *punītá(na)*, de *PŪ-*.

Une voyelle longue terminant la racine s'abrège, *mināti* de *MĪ- ;* dans *krīṇāti* de *KRĪ-* et quelques autres (*drūṇāti* Nigh.). la métrique invite à restituer la brève au radical. Enfin *jānāti* (de *JÑĀ-*) est par rapport au thème *jñā-* ce que *pṛṇāti* précité est au thème *prā-*, ou encore *jināti* au thème *jyā-*. Les racines à nasale intérieure ou finale sont relativement nombreuses dans tout ce groupe de présents.

Ton irrégulier dans *jā́nāt* Kh. et, comme ailleurs, à la 3ᵉ pl. *-áte/-até*. Autres anomalies : *jānītha* pour *jānīta* VSK. ad XVIII 59, de *JÑĀ- ;* participe hybride *jānúṣas* (G. sg.) sur *jānatás* + *jajñúṣas*. Le pseudo-participe *ā́pnāna-* est prob. un dérivé secondaire (« permettant d'atteindre »).

322. L'impératif 2ᵉ sg. est en *-(ī)hi* après voyelle (*gṛbhṇīhi* AS. d'après *gṛṇīhí*) ; après consonne il s'est créé une finale inédite en *-ānā́-*, attachée directement à la racine, type *aśāna* de *AŚ-* 2 et *gṛhāṇa* (X) de *GṚ(B)H-* (cf. **58**), seules formes connues de la RS. (deux autres surgissent dans l'AS.). Il s'agit en fait d'une particule *-na* (la même que dans les désinences *-tana -thana* **308**) accrochée à l'élargissement *-ā-* du radical (cf. **321**).

La thématisation est assez fréquente dans cette série ; elle est obtenue par simple abrègement de l'*ā* affixal : ainsi *pṛṇáti* de *PṚ-* (facilité par le pl. mixte *pṛṇánti*), à côté de *pṛṇāti ; mṛṇáti* fréquent à côté de *mṛṇīhi* (hapax dans RS.) ; isolément, *gṛṇanta* de *GṜ-* 1, *minat* de *MĪ-* d'après la 3ᵉ pl. *minan*.

Flottements entre la série *nā́/nī* et la série *nó/nu : kṛṇātu* (« faire ») paipp. I 88 3 ; inversement, *stṛṇóṣi* (isolé, Livre I) en face de *stṛṇā́ti* de *STṜ-* et cf. *kṣiṇómi* AS. en face de *kṣiṇā́mi* de *KṢĪ-*.

La forme *gṛṇīṣé* (« je veux chanter ») est du même type que *stuṣé* **316**, et prob. refaite précisément sur *stuṣé*.

323. Présents à -ná-/ -n-. — Ces présents, dits à « infixe » nasal, comportent apparemment un élément *-na-* alternant avec *-n-*, inséré entre la voyelle et la consonne terminale du radical (le radical s'achevant nécessairement par une consonne : occlusive ou sifflante) : ainsi *bhanákti*/ *bhaṅkte* de *BHAÑJ-*. La formation intéresse une trentaine de verbes, dont plusieurs ont une nasale dans les formes extérieures au présent (*AÑJ- HIMS- INDH-*), que cette nasale dérive ou non du thème du présent.

L'alternance est normale, sauf, comme à l'ordinaire, quelques formes pleines à la 2ᵉ pl. de l'impératif actif, *yunákta* de *YUJ-*. Comme ailleurs, il y a un flottement tonique entre *-áte* et *-até* à la 3ᵉ pl. de l'indicatif moyen, et ton radical dans quelques formes faibles qui ont été senties comme des bases indépendantes, ainsi *hiṃste* AS. (et déjà *hiṃsanti* RS.) ; *indhāna-* (participe) de *INDH-*, par réaction en face de l'aoriste *idhāná-*, *híṃsāna-* comme *hiṃste*, etc.

Impératif 2ᵉ sg. en *-dhi;* vocalisme double au subjonctif dans *tṛṇáhān* AS. de *TṚH-;* 3ᵉ sg. moyen en *-e* (comme *duhé* **314**) dans *vṛñjé* de *VṚJ-* (I 142 5 : sens passif).

Altérations phonétiques de la consonne finale et éventuellement de l'initiale désinentielle en contact : simplification de géminées *rundhé* **18**; de groupe consonantique *aṅté* AS. (mais *aṅkté* RS.) de *AÑJ-* selon **68 (66)**; traitement des aspirées *run(d)dhām* AS. de *RUDH-* selon **49** (*gṛṇatti?* ibid.), *tṛṇéḍhu* **27**; traitement de *-ṣ pináṣṭi* et *pināk* **63 65 99**; d'une palatale *vṛṇákṣi* de *VṚJ-* selon **53** *pṛṇajmi* **6** (*pṛṇaymi* **7**). Sur *hinásti*, v. **63**; sur *átṛṇat*, **103**. La finale de 2ᵉ sg. imparfait actif est normalisée dans *ábhanas* **103**.

La formation est attestée parfois de manière isolée : on a ainsi les participes *tundāná-* AS. de *TUD-*, *śúmbhāna-* (ton !) de *ŚUBH-* en face d'indicatifs d'autres types ; de même imparfait *unap* de *UBH-*, *ṛṇák* Kh. p. 118.

Les thématisations sont isolées : 2ᵉ pl. *umbhata* AS. de *UBH-*, participe *áhiṃsantī-* (X) : le trait remarquable est que les nombreux présents thématiques à infixe **326** n'ont pas de précurseurs attestés dans la série athématique.

324. Présents thématiques. — Ils ont un seul et même mode de flexion, quel que soit l'aspect du radical ; la présence de la voyelle thématique (*-a-*/ *-ā-*) bloque toute alternance. Sur les traits généraux de la formation, v. **311** ; rappelons encore que toutes les 3ᵉ pers. du pl. sont en *-ant-*, et que le subjonctif confond en *-ā-* la voyelle thématique et la voyelle modale.

Les désinences dissyllabiques *-tana -thana* sont très rares, *-masi* en revanche comparativement fréquent. Il n'y a pas de forme sûre ni même probable de 3ᵉ sg. moyen en *-e*. Sur la répartition au subjonctif, v. **307** ; sur les finales 2ᵉ 3ᵉ du. moyen **308**.

La flexion est fort linéaire. Noter que l'imparfait actif 1ʳᵉ sg. (et l'injonctif corrélatif) utilisent la finale *-am*, que la 1ʳᵉ sg. du moyen correspondant en *-e* est rarissime (*atiṣṭhe* AS. de *STHĀ-*), cf. **308** n. 4.

Les anomalies désinentielles sont très peu nombreuses. Le double indice *-ā-* du subjonctif passe occasionnellement à l'impératif (dont les connexions avec le subjonctif sont connues) : *sṛjātu* paipp. II 13 1 XII 5 1 *muñcātu* MB. I 2 4 variant avec *-āti*.

Hapax *yájadhva* (**101 132** n. 1) de *YAJ-*, devant voyelle.

La formation s'est emplie progressivement de types issus d'une thématisation plus ou moins avancée à partir des diverses bases athématiques, comme on a vu ci-dessus **311** n. et passim : beaucoup de formations néanmoins, surtout celles à vocalisme plein, sont irréductibles à toute explication partant d'un type sans voyelle thématique.

325. La catégorie de beaucoup la plus massive (300 thèmes

verbaux environ) est celle qui pose la racine, avec ton radical, au degré plein, ou du moins sans réduction de degré : type *jáyati* de *JI-*, *bhávati* de *BHŪ-*, *krīḍati* de *KRĪḌ-*. Dans les racines nombreuses à voyelle non mobile, comme la dernière citée, seul le ton indique l'appartenance à cette catégorie.

On doit considérer l'allongement dans *gūhati* de *GUH-* (devant *h* !) comme un substitut du degré plein ; de même sans doute dans *ūhati* de *UH-* (*ŪH-*), à côté de *óhate* (autre acception) ; sur *ápīṣan* (sûrement imparfait) et analogues, v. **42**. L'allongement de *krāmati* de *KRAM-* (mais au moyen : *kramate* et même isolément à l'actif : *krámāma*), celui de *kṣámat* AS., sont d'une tout autre nature : sans doute d'origine rythmique comme le parfait *cakrāma*. Sur le vocalisme de *dháyati*, v. **21**.

1. Les présents transférés du type *-nó-/-nu-*, ex. *pinvati* **320**, sont à ranger ici en raison du ton. De même quelques présents en *-vati* comme *tū́rvati* en face de *TVAR-*, *jū́rvati* de *JVAR-* (avec des acceptions autonomes), *dhū́rvati* en face de *DHVṚ-*, où la combinaison *-ūrv-* (*ū* à cause de **37**) s'est développée, comme on voit, en partant du groupe *-vṛ-*.

Inversement, le thème *svapa-*, bien que fait sur un degré plein, a le ton sur la voyelle thématique au participe *svapánt-* (en face de *svápantu* AS.), qui peut il est vrai être en rapport avec l'hapax athématique *sváptu* AS. Au thème d'indicatif (équivoque quant au degré) *vánati* de *VAN-*, *sánati* de *SAN-* s'oppose un optatif à ton affixal : *vanéma sanéma* ; de même *gaméma* en face de *gámati* (indicatif ?) de *GAM-* : on peut y voir raisonnablement la trace d'une ancienne indépendance de l'optatif. Cf. **341** fin.

2. Anomalies : *vanta* de *VAN-*, éventuellement 3[e] pl. pour **vananta* (77) ; *dáśati* (ton radical !) de *DAṂŚ-* et *svájati* (id.) de *SVAÑJ-*.

326. Un nombre de présents relativement restreint comporte le degré réduit, avec le ton sur la voyelle thématique : type *tudáti* de *TUD-*. Le groupe fournit de préférence des formes à valeur ponctuelle (*tárati* « il passe », *tiráti* « il atteint en traversant ») ; d'autre part, des emplois d' « éventuel », faiblement modaux. Il est possible que la catégorie entière ou, du moins, les formes d'indicatif présent se soient constituées secondairement, utilisant

soit d'anciennes bases d'aoriste, soit (plus vraisemblablement) des thèmes nominaux en *-a-* à degré réduit, lesquels abondent à côté des présents du type *tudáti*.

Le degré réduit donne le vocalisme *i u ṛ*, éventuellement *a* (comme résidu de *-an-*) ; *i* et *u* en fin de radical évoluent en *iy uv* selon **32** (*syati* de *SĀ-/SI-* est à lire **siyati* ; de même *ádyas* de *DĀ-/DI-* et quelques autres formes, que la résolution *-iy-* dissuade de joindre aux présents à affixe *-ya-*). Enfin un *-ṝ* final aboutit à *ir* (*kirati* de *KṜ-*) ou à *ur* (*sphurati* de *SPHṚ-*) selon **36**.

Le ton sur la voyelle thématique permet d'associer à ces présents deux groupes distincts :

a) un groupe à nasale « infixée », qui répond (cf. **323** fin.) aux présents en *-NA-/ -N-* ; ex. *kṛntáti* de *KṚT-*. Le type peut sortir théoriquement des 3[e] pers. pl. ambiguës en *-anti*, *muñcanti* de *MUC-* étant commun à un **munakti* et à la forme thématisée *muñcáti*. En fait, il y a plus souvent coexistence entre le présent en *-n-* et le présent en *-nā-*, soit *śrathnāti* de *ŚRANTH-* en face de *śṛnthati* TS. ; ou bien il y a doublet entre des formes avec ou sans infixe, ainsi *śóbhate*/ *śumbháti* (où, en outre, *śúmbhāna-* relève d'un **śu-na-bh-ti*)/ *śúmbhate* (ton radical !) ;

b) un groupe à affixe *-ch(a)-* : il s'agit d'abord de *ṛcháti* de *Ṛ-*, puis de quelques verbes où une sifflante finale du radical se confond avec l'affixe, *icháti* (en fait **iccháti* **57** f) de *IṢ-* 1, *pṛcháti* de *PṚŚ-* (*pṛch-*), *ucháti* de *VAS-* 1 ; enfin de trois autres formes à finale vocalique comme *ṛcháti*, mais où un ton radical s'est introduit, sans doute par analogie de formes voisines : *gáchati* de *GAM-*, *yáchati* de *YAM-*, *yúchati* de *YU-* 2.

Cf. enfin °*vyacha-* VS. « qui tourmente », impliquant un présent **vyachati* (racine *vi- AS-* 2 ?).

Valeur intensive-itérative.

327. Enfin la classe redoublée **317** a quelques correspondants

thématiques, qui en général n'ont pas trace de formes concurrentes athématiques : il s'agit de *tiṣṭhati* (initiale *t* selon **70**) de *STHĀ-; sīdati* **63 73** de *SAD-; pibati* de *PĀ-* **1** (avec *b* radical ! Le *p* radical n'est conservé que dans *pipāná-/ pipāna-* **318**); probablement *śikṣate* (« se laisser instruire ») si, comme il semble, le thème est pour **śi-śs-a-te,* de *ŚĀS-*. On notera la place du ton.

Mais dans *sáścati* de *SAC-* (redoublement en *-a-* !), il y a quelques formes athématiques parallèles **317** ; *ādideśati* (« menacer en paroles ») doit résulter d'un subjonctif ; *vāvṛdhásva* et analogues (ton sur l'affixe !), du parfait moyen *vāvṛdhé,* cf. **336**.

328. Présents à *-ya-*. — Dans les présents en *-ya-* (*-y-* non résoluble !), le radical est également au degré réduit ; pourtant le ton repose sur le radical. Au total, **70** thèmes verbaux environ.

Le degré réduit aboutit aux solutions attendues en *-īr-* (*-ūr-*) pour un *ṛ* final selon **37**, ainsi *jūryati* (atone ; *jīryati* AS., cf. **26**) de *JṜ-* et quelques autres ; un *-ā-* final est immobile (*trāyate* de *TRĀ-*) sauf, en apparence, dans quelques thèmes qui devant la désinence s'achèvent en *-aya-* et qu'il vaut mieux joindre à ceux de **330** fin. ; il y a allongement de *-a-* dans *śrámyati* (atone) de *ŚRAM-* et dans *jāyate* (**23**) de *JAN-*, où l'aboutissement *-ā-* ou *-ām-* représente un degré réduit selon **23** ; par contre, le *-an-* des racines non « dissyllabiques » se maintient selon **35** : *mányate* de *MAN-;* sur *śimyati*, v. **24**.

La valeur est en partie nettement intransitive : ainsi *kṣīyate* « disparaître » en face de *kṣiṇāti* « faire disparaître » ; *rīyate* de *RĪ-* en face de *riṇāti* (*ĭ* selon **321**) ; *múcyate/ muñcáti* de *MUC-*. En liaison avec cette valeur, on constate l'importance relative des désinences moyennes.

329. Autres présents. — Il n'y a pas de présent organique en *-sa-*, non plus qu'en *-s-* athématique. Mais il y a l'amorce d'un

tel présent dans telle ou telle forme isolée, comme *táruṣate* « (vouloir) vaincre », élargissement (semi-désidératif ?) de *tarute* **320**, bien plutôt que dénominatif issu de *tárus-*. De même *vanuṣanta* (var. de *vani°*) (X) de *VAN-* en face de *vanute*, *apsanta* (I) (« se tourner vers » ?) en face de *ĀP-*, *dhiṣamāṇa-* (X) de *DHĪ-* (en liaison avec *dhiyasāná-* formé selon **309** n. fin.), *śróṣamāṇa-* de *ŚRU-* (cf. *śruṣṭi-* **192**) et plus librement *BHŪṢ-* développant, à la manière d'un pseudo-causatif, *BHŪ-* avec le sens premier de « mettre à disposition, aider ».

1. Dans *rāsate* (ton ?) de *RĀ-* (3ᵉ sg. secondaire *árāsata*), dans *dāsati* (de *DĀ-* ?) on peut invoquer l'influence de l'aoriste sigmatique et plus particulièrement du subjonctif moyen dudit aoriste. Quant aux formes d'impératif *neṣa* AS. de *NĪ-* (aussi *neṣati*, etc.), *parṣa* (I) de (*PṜ-* aussi *párṣat*, etc.), ce sont des normalisations à partir de *néṣi párṣi*, **316**.

2. Les formes obscures *arcase* de *ṚC-*, *ṛñjase* de *ṚJ-* et quelques autres, à valeur probable d'hortatif 1ʳᵉ sg., sont sur le même plan que *stuṣé* **316** et tributaires de la même explication.

330. Il existe une quinzaine de thèmes de présent en *-āyá-*, à radical réduit, qui se présentent combinés dans une large mesure avec des présents en *-nā́-/ -nī-*, ainsi *gṛbhāyáti/ gṛbhṇā́ti* de *GṚBH-;* même valeur transitive-factitive, et en fin de compte, même formation, s'il est avéré que l'élément *-ā-* est identique à celui de l'affixe *-nā́-* **321**. Certaines formes sont il est vrai moins claires et ont pu subir l'action des dénominatifs en *-āyáti*, d'autres comme *damāyáti* peuvent représenter une adaptation d'une finale en *-ayati*. Le type est ancien : un seul exemple nouveau dans l'AS., *tudāyáti* = *tudáti*.

Stabhūyáti est un doublet de *stabhāyáti*, racine *STABH-*, influencé par post-mantrique *stabhnoti*.

Une autre catégorie moins cohérente, moins nette, est celle de présents (vaguements itératifs) en *-áyati*, type *patáyati* (« voler ») de *PAT-*, *gṛbháyant-* (« saisissant ») de *GṚBH-*, *tujáyant-* de

TUJ-. Il est sensible que la formation n'a rien à voir à l'origine avec les causatifs (cf. *pātáyati* « faire tomber »), mais qu'elle a tendu à se fondre en ceux-ci pour disparaître de bonne heure. Parfois la coïncidence sémantique est plutôt avec le dénominatif en *-(a)yáti* **359** : ainsi *iṣáyant-* « prendre de la force » au sens de *iṣayánt-; vājáy-/vājay-'* **359**.

On devra ranger dans ce groupe les présents tirés de racines en *-ā-* final (abrégé), comme *hváyati* de *HVĀ-* (*a* bref aussi dans l'aoriste *áhvat*), *vyayati* de *VYĀ-* (*a* bref dans *ávyat*) et quelques autres, dont la base radicale sous sa forme élémentaire est d'ailleurs *HŪ-* *VĪ-*, etc.

331. Un trait fondamental du système du présent est la possibilité qu'il offre à la langue d'utiliser simultanément deux, trois (et parfois davantage) types de formation pour un seul et même verbe. Sans doute ces présents sont de productivité très variable ; ils peuvent émaner d'accidents, d'évolutions particulières, d'abrègements rythmiques. Mais beaucoup constituent des doublets stables, comme *jíghnate/ hánti* et autres cités **303** ou bien *bhárati/ bibhárti*. Les divergences de valeur ou d'emploi ne sont sensibles que dans une minorité de cas.

On a vu ci-dessus **320** la coïncidence *kṛṇóti/ karóti*, à quoi s'ajoute l'ébauche d'un présent radical en *kṛ-* (*kur-*) et un semi-éventuel en *kára-*. Dans la racine *HVĀ-* (*HŪ-*) précitée, le thème *hváyati* peut être considéré comme plus populaire, *huvá-* (à peu près réduit à *huvé huvéma*) plus hiératique ; il y a à côté *hūmáhe juhūmási* et *háva-* sans nuances appréciables. Chaque thème a en principe son lot de formules qui lui est propre.

II. — *LES AUTRES SYSTÈMES VERBAUX*

332. Système du parfait. — Le parfait constitue un système athématique, donc muni d'alternances réglées de la même manière que le présent athématique, tant au point de vue du vocalisme qu'au point de vue du ton (exception au subjonctif **336**). Les

caractéristiques essentielles sont la forme des désinences (au moins à la voix active) et la présence (à peu près nécessaire) d'un redoublement. Tous les modes sont attestés, mais la productivité est restreinte, hors de l'indicatif (et du participe), l'attache sémantique au parfait est faible ou nulle au subjonctif, à l'impératif et à l'optatif et les formes sont en partie secondaires.

Dans l'ensemble, le parfait est fréquent et se constitue sur plus de 300 thèmes verbaux.

Contrairement au présent, le timbre dominant dans la syllabe redoublante est *-a-*. Toutefois, comme ailleurs, les racines à vocalisme *i* (*u*) redoublent en *i* (*u*); y compris celles où ledit vocalisme apparaît au seul degré réduit, ainsi *suṣupur* de *SVAP-*, *vivyāca* de *VYAC-*. Par suite, dans les racines où un élément *va-* initial alterne avec *u-*, le redoublement en *u-* donne *uvă-* aux formes fortes (ainsi *uvāca* de *VAC-* (compte tenu de **40** n. 5) et *ū-* (contraction de $u+u$) aux formes faibles (*ūcúr;* mais *vavāca* au Livre I). De même *ījé*, 3ᵉ sg. du moyen de *YAJ-* (actif **iyāja* non attesté dans les mantra); *yejé* d'après **334** fin.

Dans les racines *BHŪ-* et *SŪ-*, le vocalisme dans la syllabe redoublante est *-a-*, ce qui compense le maintien insolite d'un degré réduit en *-ū-* (cf. **33**) dans la syllabe radicale : *babhūva*, *sasūva* (*suṣuvé* AS.) ; le vocalisme de *śaśayāná-* de *ŚĪ-* s'inspire du présent *śáye*.

Hybride *sisratur* Vāl. de *SṚ-*.

Le redoublement est long, rythmiquement, devant une syllabe légère dans d'assez nombreuses formes, type *vāvṛdhé* **305** ; contre toute tendance rythmique, *nānāma* ibid. ou *cāskámbha* (X) de *SKAMBH-* : il faut tenir compte d'une possible influence de l'intensif. Il y a transfert du vocalisme long entre l'actif *sāsáhat* et analogues de *SAH-* et le moyen *sasāhé* (dans les deux cas, comme ailleurs, le pdp. rétablit *a* bref).

Quant au consonantisme du redoublement, il est régi par les arrangements phoniques généraux : palatalisation *cakā́ra* **52** (gutturalisation du radical *jigā́ya* ibid.), désaspiration (combinée avec les tendances précédentes) *jaghā́na* ibid. et **50**; redoublement en *t-* d'un groupe *st- tasthaú* de *STHĀ-* selon **70**; résolution en *-iy- -uv-*, cf. **33** c et d.

Anomal : *jabhā́ra* **58**.

333. Dans les racines à initiale vocalique, il n'y avait pas de solution stable. L'antéposition de la vovelle donne l'aboutissement *ā* dans les racines commençant par *a-* (et *ār-* dans la racine *R̥-* dont le thème plein est *ar-*); dans les racines commençant par *i- u-*, il y a contraction aux formes faibles, *īyúr* de *I-*, *ūce* de *UC-*, développement d'une semi-voyelle aux formes fortes afin de maintenir la structure trisyllabique, *iyétha*, *uvóca* (cf. **32**). Enfin *A(M)Ś-* et *AÑJ-* ont un redoublement nasal répondant à la nasale du thème plein : *ānáṃśa* (aussi *ānā́śa*) **ānañja* (d'où moyen *ānajé*); cette solution s'étend à *R̥DH-* (*ānr̥dhe* X) qui a un présent à nasale, puis à *R̥C-* (*ānr̥cúr*) et quelques autres. D'après le rapport *ānā́śa* (précité)/ *NAŚ-* 2, on forme enfin de *NAH-* un parfait *anā́ha* (prob. 3ᵉ sg.; *a* initial bref comme dans *anaja* (2ᵉ pl.) et *anajyāt* optatif de *AÑJ-*, d'après le présent *anákti*).

Le redoublement fait authentiquement défaut dans le parfait de *VID-* 1 : *véda*, vieille forme à valeur de présent (« il sait »). Les quelques autres formes non redoublées, comme *takṣur* de *TAKṢ-* et un petit groupe de 3ᵉ pl. actif — aucune aux formes fortes — ont chance d'avoir été imitées du présent ou de l'aoriste.

Au participe, outre *vidvás-*, il y a *dāśvás-* de *DĀŚ-* (*dadāśvás-* rare) et *mīḍhvás-* (de *MIH-?* **56**) qui font figure de formes autonomes; aussi *sāhvás-* (pdp. *sah°*) à côté de *sāsahvás-* de *SAH-*.

334. L'alternance comporte au sg. de l'actif (dans l'indicatif) le degré plein; de même au subjonctif (actif et moyen) et à la 3ᵉ sg. de l'impératif actif. Ailleurs, y compris au participe, le degré réduit. Le ton est sur le radical aux formes fortes, sur les désinences aux formes faibles. Le trait significatif est l'allongement d'un *-a-* radical en syllabe légère à la 3ᵉ sg. actif (**44**) : si bien que *cakā́ra* de *KR̥-*, par exemple, comporte le même rythme que *cakarta* de *KR̥T-* ou *mumóda* de *MUD-*. Mais à la 1ʳᵉ sg., qui est de même structure, et rare d'ailleurs, *-a-* reste bref par souci de différenciation; un seul cas de *-ā-*, dans *vavā́ra* de *VR̥-* 1 (TS.).

1. Le degré plein se maintient dans quelques formes comme *viveśur* (aussi *viviśur*) de *VIŚ-*, *yuyopimá* de *YUP-* et quelques autres, sans compter les cas où le degré réduit est peu ou point attesté, et ceux, comme *jajanúr* de *JAN-*, *jaharur* AS. de *HR̥-*, où il s'agit d'une extension indue des faits décrits **35** et **36**.

Inversement, *babhū́va sasū́va* **332**. Degré long dans *mamā́rja* de *MR̥J-*, comme et d'après *mā́rṣṭi* **312**.

2. Vu que la plupart des désinences commencent par une voyelle (ou sont précédées d'un *-i-*), les contacts pouvant donner lieu à des altérations phonétiques sont réduits au minimum. L'aspect *ir* (*ur*) du degré réduit dans *titirur tuturyā́t* de *TR̥̄-* et analogues s'explique par **37**. Perte de la voyelle radicale selon **20** dans *paptimá* et *jakṣīyā́t* (**336**).

3. Les racines terminées en *-ā-* (immobile) effacent cet *-ā-* devant voyelle aux formes faibles, 3ᵉ pl. *papúr* de *PĀ-* 1, cf. **40** n. 2.

Une série de racines comportant un *-a-* précédé de consonne et suivi d'une consonne de nature telle que la forme faible ne serait normalement pas distincte de la forme forte, donc pratiquement d'une occlusive, suivent une évolution inattendue : le thème faible a le vocalisme *-e-* et le redoublement est inapparent, ainsi 3ᵉ sg. moyen *śepé* de *ŚAP-*. L'origine du mouvement est analogique : le point de départ principal, sinon unique, est le parfait faible de la racine *SAD-* qui donnait régulièrement *sed-* selon **27** en partant de **sa-sd-* selon **20** : *sedimá sedúr sedire*. Le procédé s'étend à quelques racines terminées par une nasale, comme 3ᵉ sg. moyen *neme* (I) de *NAM-*, *teniré* AS. de *TAN-*, et même, malgré la possibilité d'une alternance *ya/i*, dans *yejé* de *YAJ-*; enfin dans une racine vocalique, (*ny*)*èrire* (qu'il n'est pas expédient de rattacher à la base *īr-*).

Il y a d'ailleurs lutte entre cette solution et le procédé normal : cf. *ījé* cité **332** ; *bedhiré* AS. à côté d'un **babadhe* suggéré par l'actif *babándha* AS. de *BANDH-*.

335. Les désinences à l'actif ont une finale *-a* ou *-ur :* au sg., 1re *-a* 2e *-tha* 3e *-a ;* au duel, 1re *-vá* (non attestée dans les mantra) 2e *-áthur* 3e *-átur ;* au pl., 1re *-má* 2e *-á* 3e *-úr ;* seules sont normalement allongeables *-má* et *-tha* (**109**). La finale caractéristique en *-r* s'est, comme on voit, étendue au duel avec le timbre vocalique pénultième *-u-*. On retrouve cette même finale à la 3e pl. moyen, élargie en *-ré* (**96**) par adaptation de la finale commune *-é*, identique aux désinences du présent moyen (sauf que la 3e sg. est en *-é*, sans dentale pénultième). Ainsi, l'actif seul a des désinences autonomes.

Les racines terminées en *-ā-* ont à la 3e sg. de l'actif (et prob. aussi à la 1re sg., qui semble inattestée) une finale *-aú :* ex. *tasthaú* de *STHĀ-*. La finale authentique a dû être *-ā*, produit de la contraction entre l' *-ā-* du radical et l' *-a* désinentiel : on l'a dans *paprā́* (devant consonne) de *PRĀ-* (hapax, Livre I), peut-être dans *jahā́* (1re sg. ?) de *HĀ-* 1, dans *tasthā́* (en hiatus, donc peu probant) KS. MS. VSK. variant avec *-au* Vāl. VS. TS. La généralisation de *-au* peut être due à l'influence des finales nominales en *-ā*/ *-au*, ou au lointain substrat d'une base annexe en *-u-* (**22** n. **1**).

L'*i* « de liaison » apparaît de façon stable, comme renforcement désinentiel, devant consonne, favorisé en partie par les tendances rythmiques. Les racines en *-i- -u-* final ne le présentent pas, sauf *babhū́vitha* de *BHŪ-;* celles en *-ṛ-* final ne l'ont guère que devant la 3e pl. en *-re* (*cakriré* de *KṚ-*) ; celles en *-ā-* l'étendent à *-má -sé -ré* (*dadhiré* de *DHĀ-*). Enfin, dans les racines à finale consonantique, il n'y a pas d' *-i-* quand la syllabe précédente est légère, il y a *-i-* (devant *-tha -má- -sé -ré*) quand elle est lourde : d'une part, *yuyujré* de *YUJ-*, de l'autre *jagmire* de *GAM-*.

1. Noter qu'au point de vue tonique l'élément *-i-* ne compte pas comme portion de la désinence.

2. Il y a trace d'une finale surchargée à la 3e pl. moyen, en *-rire,* après base terminée en consonne, généralement comme doublet de *-re : vividrire* (et *vividré*) de *VID-* 1. L'origine doit être dans les 3e pl. *dadhre* (X) de *DHṚ-* (et non de *DHĀ-;* cf. la var. *dadhrur* Kap. XXVIII 2) *cakre* (X) de *KṚ-* qui, phonétiquement réguliers, ont été remplacés par *dadhrire cakriré*.

3. Anomalies : *iyatha* **45** *ūhyā́the* (3e du.) de *ŪH-*, *ayuthur* (!) Nigh. de *I-*.

336. Les modes n'ont quelque fréquence que dans la RS. ancienne. Ils sont parfois mal discernables, n'ayant aucune autonomie de sens, aucune caractéristique formelle autre que la participation au redoublement. La voix moyenne y est rare. Le mode le plus fréquent est le subjonctif, qui contrairement à l'indicatif comporte le ton initial (influence du système du présent redoublé ?). Une forme comme *jújoṣat(i)* de *JUṢ-* pourrait être aussi bien un indicatif refait sur le thème du parfait ou un élargissement des présents selon **317** : la valeur modale est faible.

1. Au lieu du degré plein, plusieurs formes ont le degré réduit, comme *mumucat* de *MUC-*.

2. Double signe modal dans *papṛcāsi* de *PṚC-*.

3. La 1re sg. du moyen *śaśvacai* (ton désinentiel !) de *ŚVAÑC-* est faite sur 3e sg. **śaśvacate,* elle-même refaite sur 1re sg. **śaśvace*.

L'optatif (*-yā-* tonique à l'actif, *-ī-* atone au moyen) comporte quelques traits phoniques qui paraissent remonter au système de l'aoriste, à savoir l'allongement de *u* en fin de radical, *śuśrūyā́s* de *ŚRU-* comme *śrūyā́s ;* l'évolution de *ṛ* final en *-ri- : cakriyās* **38**.

Formes particulières : *anajyāt* **333** ; *jakṣīyā́t* (cf. **20**) (qui se lit d'ailleurs **-ṣyāt*) de *GHAS-* (à côté de *papīyāt* de *PĀ-* 1, vocalisme radical comme *pītá-*) a un *-ī-* analogique des nombreuses finales en *-īyāt*.

L'impératif est également mal différencié. La finale de 2e sg. est en *-dhi* (sauf, après voyelle, *piprīhi* de *PRĪ-*), la 3e pl. du

moyen en *-rām* dans *dadṛśrām* AS. de *DṚŚ-*. Quelques désinences, notamment *-sva*, s'attachent à une voyelle thématique (*vāvṛdhasva* de *VṚDH-*), amorçant vaguement, en liaison avec le type *jújoṣat(i)* précité, un mouvement de thématisation du parfait par les modes.

Quant au participe actif, le suffixe *-vás-* (**246**), très singulier en sa flexion, comporte un *-i-* de liaison, soit à titre authentique dans les anciennes bases « dissyllabiques », soit, par commodité rythmique, après deux consonnes : d'une part, *paptivás-* de *PAT(i)-* (et même *okivás-* **51**), de l'autre *jakṣivás-* AS. YV. de *GHAS-*, *vavrivás-* de *VṚ-* 1. De toute manière *-i-* tombe devant le vocalisme suffixal *-u-(ṣ)-* (**40**).

Flottement entre *-anvás-*/ *-avás-* d'après **35** (*sasa[n]vás-*). Extension de *-i-* dans *īyivás-* de *I-*, *viviśivás-* TS. de *VIŚ-*. Extension du radical plein dans *tatarúṣas* (G. sg.) de *TṜ-* selon **36** n. 2. Aberrants *vavavrúṣas* (id.) (I) de *VṚ-* 1 (contamination) *jānúṣas* (id.) **321** *pipiṣvatī* (I) de *PIṢ-* par glissement dans la dérivation en *-vant-*.

Le participe moyen est en *-āná-*, comme le présent athématique (rares cas de ton initial quand la voyelle du redoublement est longue, comme dans *śúśuvāna-* de *ŚU-*). Une seule forme utilise le suffixe du présent thématique : *sasṛmāṇá-* (hapax) de *SṚ-* (à côté de *sasrāṇá-*) : peut-être une survivance. C'est la seule forme en *-māna-* où le suffixe se trouve porter le ton.

337. Plus-que-parfait. — Les formes du plus-que-parfait (c'est-à-dire du prétérit du parfait) sont elles aussi mal déterminables, d'autant que la valeur (celle d'un simple prétérit) ne permet pas de les différencier. Ce sont des formes redoublées, généralement munies de l'augment, thématiques aussi bien qu'athématiques. On en trouve à côté de parfaits (actifs) à sens de présent, ainsi *abibhet* sert d'imparfait à *bibhāya* de *BHĪ-* (plutôt qu'il n'est imparfait d'un **bibheti* point ou peu attesté dans les mantra); *ádīdhet* à côté de *dīdhaya* de *DHĪ-; cākán* à côté de *cākana* de *KAN-* : il s'agissait en somme de transférer au prétérit des parfaits à sens de présents. Mais le sens factitif invitera à considérer *amumuktam mumucas* de *MUC-*, bâtis comme les précédents, plutôt comme les imparfaits d'un **mumokti* (thématisé en *mumocati*).

Si les formations athématiques vont de pair avec le parfait actif, comme on le voit par les quelques exemples précédents, les formations thématiques s'associent plutôt au moyen : *asasvajat* (à côté de *sasvaje*) de *SVAÑJ-;* on a dans ce groupe, notamment, des finales en *-anta*, comme *paprathanta* (à côté de *paprathe*) de *PRATH-*. L'appartenance au système du parfait est indéniable, pour des raisons de vocalisme radical, dans *ápeciran* (à côté de *pece*) AS. de *PAC-*.

1. 3e pl. du moyen en *-ranta* (= *r* + finale commune *anta*) : *avavṛtranta* de *VṚT-*.

2. L'influence de l'aoriste redoublé, qui se marque sémantiquement dans plusieurs formes, est soulignée morphologiquement par les quelques finales de 2e 3e sg. actif en *-īs -īt* (*dadharṣīt* de *DHṚṢ-*).

338. Système de l'aoriste. Généralités. — La formation est abondante (450 thèmes verbaux) et ne comporte pas de nette préférence pour les racines de telle ou telle forme, de tel ou tel sens. Par opposition au système du présent, l'indicatif consiste en formes à désinences secondaires seules; comme à l'imparfait, l'augment est facultatif.

Les désinences sont les mêmes qu'à l'imparfait, sauf prédominance de *-ur* à la 3e pl. actif. Seule la présence partielle d'un affixe sigmatique, d'aspect caractéristique, distingue formellement l'aoriste de l'imparfait. Faute de cet affixe, on range comme imparfait toute forme ayant un présent correspondant, comme aoriste toute forme non accompagnée d'un présent de même type.

Il est vrai que bien des formes isolées sont impossibles à ordonner avec certitude; que d'autre part des présents refaits secondairement

comme *dāti dhāti sthāti bhūthás* n'empêchent nullement les formations du type *ádāt ábhūt,* etc. d'être des aoristes.

Comme au présent, on distingue d'un côté les formations radicales (athématiques, thématiques simples, thématiques redoublées) et les affixales (athématiques et thématiques). Nombre de verbes disposent de plus d'un type d'aoriste, mais rarement les formes sont symétriques : ce sont des « tentatives » : d'ailleurs bien des formations sont ambiguës, d'autre part les formations modales, communes aux deux systèmes, ont favorisé les glissements.

1. Parmi les tendances générales, notons que l'aoriste moyen est presque toujours thématique; que les présents du type *tudáti* **326** ont un aoriste en *-s-;* qu'à un aoriste sans affixe répond d'ordinaire un présent à affixe (nasal) et inversement. Enfin la répartition entre les formations en *-s-* et en *-iṣ-* a eu pour point de départ, comme ailleurs, l'ancien caractère « monosyllabique » ou « dissyllabique » de la racine.

2. Échanges à l'intérieur d'un même paradigme : 1[re] sg. moyen avec *-s-, ádikṣi* de *DIŚ-,* 3[e] sans *-s-, adiṣṭa* (qui théoriquement pourrait reposer aussi sur **adiś-s-ta* **71**); répartition inverse, 1[re] sg. moyen *ajani*/ 3[e] *ájaniṣṭa* de *JAN-*. En fait l'actif et le moyen ne sont pas souvent faits avec le même type d'aoriste.

Comme dans le système du présent, les formes athématiques ont une alternance radicale — même là où il y a l'indice *-(i)s-,* qui n'est pas considéré comme un véritable affixe — concernant la voyelle et l'accent, mais plus ou moins distincte de celle du présent et passablement troublée; dans les types sigmatiques existent des particularités qu'on ne retrouve pas ailleurs. Là où l'alternance fait défaut, le degré réduit du radical domine. Comme au présent, l'affixe modal en *-yā-* reçoit le ton; les formes redoublées transfèrent partiellement le ton sur l'initiale. L'accentuation des modes, participe inclus, confirme le flottement de la tradition accentuelle dans le système.

Les modes (surtout attestés dans la RS.) sont les mêmes qu'au système du présent, mais inégalement répartis suivant les formations; au subjonctif (qui n'est fréquent que dans les types athématiques), les désinences secondaires sont en forte prédominance, et le moyen est autrement réparti que l'actif; le double affixe modal n'existe que dans *vocāti* **342**. Sur le précatif, v. **348**.

339. A. Aoriste radical. — L'aoriste radical (athématique) est surtout fréquent dans la RS. (cent thèmes au total, en grande partie il est vrai faiblement représentés). La seule différence avec l'imparfait radical est que la 3[e] pl. de l'actif est plus souvent *-ur* que *-an* (notamment dans les racines terminées en *-ā-* où la solution *-an* était ambiguë); cependant *-an* (ainsi *ákran* de *KṚ-*) n'est pas éliminable. Au moyen *-ran* (*-ram,* **309**) est plus fréquent que *-ata,* qui se présente surtout après *r* ou nasale.

L'alternance est indécise : si la forme pleine est assurée au sg. actif (sauf dans *ábhūt,* traité comme le parfait *babhū́va*), si la 3[e] pl. actif est également pleine (sauf *ábhūvan*) et la voix moyenne « réduite » (*áganmahi gánvahi* et analogues étant explicables par **35**), en revanche les 2[e] et 3[e] du duel et du pl. actif laissent croire que primitivement, comme à l'aoriste sigmatique, le degré plein s'étendait au du. et au pl. (3[e] pers. du pl. exceptée) de l'actif, cf. *ákarma* (mais *kṛta* AS. ?) de *KṚ-, áhetana* de *HI-,* etc.

1. A la 3[e] pers. du pl. actif, un *-ā-* en fin du radical s'efface devant *-an* et *-ur* (comme au parfait **334** n. 3).

2. Les finales attendues (**22** et cf. **40** n. **2**) en *-i-* (*-ī-*) des racines terminées en *-ā-* sont attestées dans *adhita* (AS. *ahita* **58**) et prob. *dhiṣvá* de *DHĀ-; asthita* et prob. *ásthiran* de *STHĀ-; adimahi* de *DĀ-* (TS.); *-ī-* dans *adīmahi* VS. *dīṣva* VS. *adhītām* X 4 6 *adhīmahi* (d'après les finales en *-īmahi* d'optatif).

3. Traitements phonétiques : les radicaux terminés en palatale ont la finale de 2[e] 3[e] sg. actif (selon **99**) tantôt en *-k* (*várk* de *VṚJ-, amok* de *MUC-;* sur *avṛk,* v. **77**), tantôt en *-ṭ* (*ábhrāṭ* de *BHRĀJ-;* les deux solutions dans *NAŚ-* **2**, cf. aussi **150**); perte de voyelle radicale *gdha* e (*á*)*kṣan* **20**; report d'aspiration *dhak dhaktam* **49**. Perte de la désinence *-s -t* après consonne selon **103**, d'où, réfection artificielle d'une finale *-t* de 3[e] sg. dans *aghat* ibid.

4. Anomalies : *vám* (pour **varam*) **133** de *VṚ-* 1, bâti sur les 2[e] 3[e] sg.

vár; ásrat VS. (degré réduit) de *SRAṂS-; ádat* **103** n. 1 (à côté de *dárt*) Sur la scansion de *kar*, v. ibid.

La thématisation s'effectue par addition de *-a-* soit au thème plein, *ákarat* **341** /*ákar* RS.; soit au thème réduit, *bhúvat* (qui peut être aussi en partie le subjonctif de *bhū́t*); par abrègement d'un *-ā-* final, *dhat* (hapax) de *DHĀ-*, *asthat* de *STHĀ-* (dans *vy àsthat* TB. devant voyelle, variant avec le pl. *vy àsthan* AS. devant *m-*). Mais *ádat* de (*á-*) *DĀ-* est une normalisation à partir de **āda*, 3ᵉ sg. du moyen à désinence *-a* (comme **314**); sur cet *ádat* on a refait *ádam ádas*.

340. L'optatif est régulier (alternance *-yā́-/-ī-*), mais plusieurs formes tirées de racines en *-ā-* final utilisent un vocalisme *-e-* (dissyllabique **29**) : *deyām* de *DĀ-*, *dheyām* de *DHĀ-* (aussi *dheyur* et même *dhetana dhéthe*), *stheyāma* de *STHĀ-* : compromis sans doute avec l'optatif thématique en *-eyam -es -et*, et cf. **31** n. fin.

Sāhyā́ma (pdp. *sah°*) a un *-a-* radical long comme maintes autres formes de *SAH-* et de ses dérivés.

L'impératif 2ᵉ sg. actif est en *-dhi* (*-hi* seulement dans *gahi* et après un *-ā*). Comme dans le système du présent, le degré plein s'accrédite dans *yódhi* **48** (et *bodhí* ibid.) et plus souvent à la 2ᵉ pl. : *śrótа* de *ŚRU-* (*śruta* rare), ce qui, comme ailleurs, attire le ton radical (sauf dans *bodhí* et dans *yandhi* de *YAM-*).

Altérations phonétiques : [*viḍḍhi* **55**] *vóḍhvam* **61** (aussi *voḍham voḍhā́m*).

Enfin le participe actif est rare, le moyen plus fréquent et souvent sans correspondant à l'indicatif moyen ni même actif. Le ton est sur la syllabe finale, mais (comme au participe présent **313** n.) de temps en temps aussi, sans motif apparent, sur la syllabe radicale : *dyutānā́-* *dyútāna-* (X) de *DYUT-*, *dṛśānā́-* *dṛ́śāna-* de *DṚŚ-*.

Une forme d'interprétation difficile est *krāṇā́-* (« prêt à, agissant en commun avec »), fonctionnant surtout comme I. adverbial.

341. B. Aoriste thématique. — L'aoriste thématique est semblable (3ᵉ pl. actif compris) à un imparfait thématique du type *átudat*. Il est rare au moyen, et la catégorie moyenne est peut-être entièrement secondaire. Le degré réduit est stable, sauf dans les finales de radical en *-an-* (*-am-*) et *-ar-*, qui se maintiennent devant voyelle (*ásanat* de *SAN-*, *ákarat* AS. de *KṚ-*; contra : *kránta* Livre I), de même à l'impératif *sána* et *sára* de *SṚ-*, ce qui s'explique par **35** b **36** n. 2; il y a même dans *śíṣat* de *ŚĀS-* un degré réduit inusité au système du présent. Sur les finales *dhat ádat āsthat*, v. **339**.

Le ton demeure sur la voyelle thématique dans les formes inaugmentées, mais avec des transferts sur la voyelle radicale partout où il y a un degré plein ou une apparence de degré plein : *vidás* de *VID-* 1/ *káras* de *KṚ-* (et même *śíṣat* précité).

1. Allongement : *rīṣant-* (à côté de *riṣant-*) **42**.

2. Anomalies : *áneśan* YV. *néśat* de *NAŚ-* 1 : sur une base de parfait **neśur* faite d'après **334** (on pourrait donc interpréter la forme comme un plus-que-parfait).

La thématisation a été entraînée en tout cas par la lourdeur de la première syllabe : c'est ce qui explique aussi *ákhyat* de *KHYĀ-* substitué à **ākhyāt*, tandis que *avyat* est explicable comme *áhvat*, c'est-à-dire soit en partant de *VYĀ-* (*HVĀ-*), soit en partant de la base courte *VĪ-* (*HŪ-*); *áhvat* est d'ailleurs scandé **ahuvat*.

La catégorie est fragile, en raison notamment de l'ambiguïté de la 1ʳᵉ sg. actif en *-am*, et de l'analogie existant entre l' « injonctif » de cette série et le subjonctif de l'aoriste radical.

Les modes, peu fréquents, comportent notamment des finales d'optatif en *-eyam* et *-ema* : il est impossible de savoir si *sanéma* (ton pénultième **325**) *gaméma* (id.) appartiennent ici ou vont, malgré la divergence accentuelle, avec les présents ou pseudo-présents *vánati gámati* : cf. l'accentuation concurrente *sánema*.

Sur *sanem*, v. 4.

342. **C. Aoriste redoublé.** — Un aoriste redoublé, thématique d'ordinaire, est attesté, assez fréquent (90 thèmes), caractérisé par un redoublement en *-i-* (*-u-*).

Il n'y a trace de redoublement en *-a-* que dans quelques formes par ailleurs aberrantes, *apaptat* de *PAT-* (radical selon **20**), *ávocat* **28** (la séquence *-vu-* eût été impossible) et dans une partie des formes athématiques. Ces aoristes à redoublement *-a-* sont intransitifs (intensifs), alors que la masse des aoristes à redoublement *-i-* (*-u-*) est transitive, d'où leur association avec des présents en *-áyati* **330** et leur intrusion dans le système causatif (cf. **436**).

Le redoublement en *-i-* (*-u-*) s'est associé avec une formule rythmique inédite : allongement de la voyelle au redoublement devant consonne unique, la syllabe radicale étant brève, ex. *ájījanat* de *JAN-*. Ce rythme souhaité entraîne un degré réduit au radical, là où le degré plein eût entravé l'allongement de la voyelle du redoublement : donc, *abūbudhat* de *BUDH-*. Mais *dudrávat* de *DRU-* (*u* bref devant deux consonnes). Avec degré plein : *adidyavat* (stobha) de *DYU-*, avec redoublement en *-i-* **305** n. 2 (explication probable du degré plein **214**); *adīdharat* de *DHṚ-* (explication probable du degré, comme dans *ájījanat* et analogues, par **35** b **36** n. 2). La solution adoptée aboutit à préserver la structure quadrisyllabique, usuelle dans toute cette formation.

Dans *avīvaśanta* de *VĀŚ-* et quelques autres, le rythme longue suivie de brève est obtenu par un abrègement de la voyelle radicale.

Le ton est en principe sur le redoublement, mais non sans quelques indécisions : *pī́parat* (I)/ *pīpárat* de *PṜ-*.

1. Racine à initiale vocalique (cas rare) : *āmamat* de *AM-*. Sur *apiprem*, v. **4**; sur *atītape*, v. **350**.

2. L'agrégation au système du causatif a provoqué quelques adjonctions de *-p-* en fin de radical, v. **358** n. (et, indirectement, *bībhiṣathās* ibid.).

Formes modales peu nombreuses et en partie mal distinctes : optatif *ririṣes* (sans allongement de *-i-* !) de *RIṢ-*, impératif *śiśrathantu* de *ŚRANTH-*. Sur la base du subjonctif *vocāti*, impératif *vocatu*, optatif *vocema*, s'est constitué un pseudo-indicatif *vócati*.

343. Les aoristes athématiques de cette catégorie ont le degré plein aux 2ᵉ 3ᵉ sg. de l'actif (il n'y a pas de formes distinctives pour la 1ʳᵉ sg.); degré réduit sans doute au duel et au plur., où les exemples nets font défaut, sauf à l'impératif (*didhṛtam*, sans allongement de *-i-*, de *DHṚ-*; *jigṛtá*, id., de *GṚ-* 2). Le ton flotte entre le redoublement et la désinence et les formations sont doublées en général par des formations thématiques, ainsi *ádīdharat* en face de *didhṛtá* et *dīdhar*. Dans *ajagrabhīt* de *GṚBH-*, la finale dérive de *agrabhīt* selon **346**; dans *acucyavītana* (radical au degré plein !) de *CYU-*, de l'optatif moyen *cucyavīrata* (même particularité, en face de *cucyuvīmáhi*). Désinence *-ur* de 3ᵉ pl. actif dans *ácucyavur* (**214**) et autres, si ces formes sont bien, comme il est vraisemblable, des aoristes.

344. **D. Aoriste en *-s-*.** — Cet aoriste, propre à l'origine aux racines « légères » ou non-dissyllabiques **338** n. 1, s'est répandu hors de ses limites, jusqu'à englober un grand nombre de thèmes verbaux de toute structure. Le type est athématique et par conséquent alternant. A l'actif, degré long — c'est le seul degré long authentique existant dans la flexion verbale —; à la voix moyenne, degré réduit (pour autant que la racine est susceptible de le recevoir), sauf dans les radicaux s'achevant en voyelle brève (au degré réduit) et qui, pour obtenir une syllabe lourde conforme aux autres types de radicaux, reçoivent le degré plein. Ainsi *ajaiṣam* de *JI-*, pl. *ájaiṣma*; moyen 1ʳᵉ sg. *astoṣi* 3ᵉ pl. *astoṣata* de *STU-* ou bien *asṛkṣi ásṛkṣata* de *SṚJ-*.

1. Le degré long fait défaut dans la 2ᵉ sg. (injonctif) *jes* de *JI-* (et pl. correspondant *jeṣma*), faits sur le subjonctif *jéṣat* (modèle *bhūt*/

bhúvat); **jeṣam* attendu entraîne à son tour *yeṣam* de *YĀ-* et quelques autres finales en *-eṣam* de racines en *-ā-* (en outre, *deṣma* VS. de *DĀ-*, *jñeṣma* paipp. de *JÑĀ-*, *stheṣur* AS. de *STHĀ-* et, cas extrême, 3e sg. *set* VS. de *sā-*, base annexe de *SAN(i)-*). L'influence du type *jeṣi* **316** n'est pas exclue.

Autres anomalies concernant le degré : *agasmahi* (I et X) de *GAM-*, ainsi que *masīya* (X) (1re sg. optatif moyen) de *MAN-* (le degré long *māṃsta* AS, à côté de *maṃsta*, étant également faux) et quelques autres; *yūṣam* AS. de *YU-* 2 est tributaire de **42**; *sākṣi* (1re sg. moyen) et *sākṣva* (impératif) de *SAH-* ont un *-ā-* conforme à la tendance générale dans ce verbe et ses dérivés. — *Ajayit* **97**.

2. Aux 2e et 3e sg. actif à désinence secondaire (où le plus souvent la désinence *-s -t* est tombée phonétiquement après consonne) il existe une variation quantitative du type *askan* Kap. I 9/ *askān* KS. (*skán* RS.) de *SKAND-*, où la forme brève émane de l'aoriste radical, la forme longue de l'aoriste sigmatique.

Le ton des thèmes pleins est radical, celui des thèmes réduits, sans doute désinentiel, mais l'extrême rareté des formes accentuées inaugmentées ne permet guère de fixer la répartition.

Altérations phonétiques (nombreuses) aux 2e 3e sg. actif : outre la perte de la consonne pénultième (et anté-pénultième) selon **103**, il y a passage d'une palatale (*h* inclus) à *ṭ* (**99**) dans *ayāṭ* de *YAJ-*, *aprāṭ* de *PṚŚ-*, *ávāṭ* de *VAH-*; à *k* dans *bhāk* de *BHAJ-*, *mauk* de *MUC-*, *dhāk* (avec report d'aspiration **47**) de *DAH-*; de *m* à *n* dans *áyān* de *YAM-* selon **101**; de *h* initial à *gh* (par imitation d'autres formes verbales) dans *(pra)ghān* Āp. VI 21 1 de *HAN-*; de *st* à *t avāt* **74**. Mais le trait le plus significatif est la restitution d'une désinence *-s -t* expulsant la consonne finale authentique, 2e sg. *ayās* de *YAJ-*, *srās* **75**, 3e sg. *aśrait* AS. de *ŚRI-* *dhait* AS. de *HI-* (mais dans la RS. : 3e sg. régulière *ajais* de *JI-*).

Contacts à l'intérieur, *ayaṣṭa* de *YAJ-* selon **56 71** *ástoḍhvam* **61 73**.

A la voix moyenne, les groupes *kt* (*tt pt*) peuvent remonter à *k-s-t* selon **71**; en fin de compte, c'est le paradigme qui décide s'il faut ou non agréger des formes comme *árabdha* (**49**) aux aoristes sigmatiques : 3e sg. moyen *ábhakta* en est un à cause de 1re sg. *ábhakṣi*, cf. **71**.

345. La désinence de 3e pl. actif (sauf au subjonctif) est *-ur*. Aux 2e et 3e sg. actif, l'obscurité ou la difficulté des formes a

provoqué un élargissement en *-īs -īt*, dont l'origine est à chercher dans l'aoriste en *-iṣ-* et éventuellement dans l'imparfait *ábravīt*. Ces finales apparaissent à partir des Khila et d'AS. YV. : ainsi *avātsīs* AS. de *VAS-* 3 (traitement *-ts-* selon **74**); d'ailleurs les formes anciennes se sont maintenues parallèlement.

Parmi les formations modales, seul a quelque fréquence le subjonctif (à degré plein permanent et ton radical). Il y a traces d'un optatif (moyen, degré variable et ton désinentiel) et (plus rare encore) d'un impératif (moyen) et d'un participe (actif, *dákṣat-* et *dhákṣat-* : phonisme **47**, flexion **248**). Il n'y a pas trace de l'impératif en *-dhi*, si bien attesté ailleurs.

1. Anomalies : *trāsāthe* (subjonctif, 2e du. moyen) de *TRĀ-* (pour **trāsaithe*, d'après les indicatifs présents athématiques); *trāsīthām* (optatif, 2e du. moyen) du même (pour **trāsīyāthām*) : faits de « persévération »; *dais* (injonctif, 2e sg.) de *DĀ-* (MS. IV 9 12 = *dās* TĀ.) sur le thème **deṣam* (fait comme *yeṣam* **344**), d'après l'équation *ajais*/ *jeṣam*.

2. La finale *-tai* du subjonctif n'est représentée que dans *máṃsatai* TS. (3e pl.) de *MAN-* et dans *māsātai* AS. (3e sg. ; noter *ā* prédésinentiel !) de *MĀ-* 1.

346. E. Aoriste en *-iṣ-*. — Ici l'alternance est effacée, par suite de la présence de l'*i* « de liaison », et le degré plein s'est étendu même au moyen (sauf isolément, optatif *gmiṣīya* de *GAM-* VS. et quelques autres formes postṛgvédiques, y compris l'actif *ágṛbhīt* VSK. ad XXVIII 23 et 46 = *ágrabhīt* VSM.).

La voix active rétablit cependant une distinction en allongeant d'ordinaire un *-a-* radical en syllabe légère (**44**), en sorte qu'on trouve la pseudo-alternance *asāniṣam*/ *saniṣāmahe* de *SAN-*. Le ton est partout radical, sauf dans *tāriṣúr* de *TṚ-* AS.; du moins à l'indicatif; quelques flottements, comme ailleurs, dans les séries modales.

Comme dans l'aoriste en *-s-*, il s'introduit — à titre nécessaire — une finale de 2e 3e sg. actif en *-īs -īt* [non pleinement expliquée], qui se substitue à la finale attendue **-iṣ-s* **-iṣ-t-*, laquelle

eût donné un résultat bien obscur. On a ainsi *ákārīt* de *KṜ-*, injonctif *mardhīs* de *MṚDH-*. Sur la finale *-īs -īt* a été refaite une 1re sg. en *-īm* dans quelques formes à partir du Livre X, ex. *ákramīm* de *KRAM-*.

1. Anomalies : traces d'une 3e sg. actif en *-ait* **28**; d'une finale de 1re pl. en *-ima* (sans trace de *s*), *atārima* de *TṜ-*; d'une 3e pl. moyen en *-iran* (*avādiran* AS. de *VAD-*, cf. *ásthiran* de *STHĀ-* dans l'aoriste radical); peut-être d'une 2e pl. actif en *-ita* (*avitá* de *AV-*), d'après les doublets *-īta*/ *-iṣṭa* (**348**). Il y a enfin la forme difficile *cániṣṭhat* **54**.

2. Modifications phonétiques : *aviḍḍhí* **73**.

Propre à l'origine aux racines « dissyllabiques », cet aoriste a dû se développer d'abord dans les modes et devant la désinence *-ta*; de là l'inexistence de certaines finales, qui ont été refaites analogiquement.

1. Sur la fausse appartenance ici d'une forme comme *abhāriṣam*, v. **38**.

2. *Agrabhīṣma* et injonctif 2e pl. *grabhīṣṭa* de *GṚBH-* sont les seuls exemples à l'aoriste d'un *-ī-* (autre que le *ī* des finales *-īs -īt*); on le retrouve dans le nom verbal *gṛbhītá-*.

Les modes comprennent des subjonctifs à finale *-as -at* (jamais *-asi -ati*), des optatifs moyens en *-īmáhi* (1re pers. pl.), quelques impératifs, surtout à la 1re pers. du. actif : une seule forme en *-dhi*, *aviḍḍhí* précitée.

Quelques racines ont un affixe *-siṣ-* (par réduplication suffixale), à savoir des racines terminées en *-ā-* ou *-an-*, comme *ayāsiṣam* de *YĀ-*. La voix moyenne, à degré plein, est attestée depuis l'optatif *vaṃsiṣīya* AS. de *VAN-* (mss *vaṃś°*). La seule forme tonique est impératif 2e du. *yāsiṣṭám*.

347. **F. Aoriste en *-sa-*.** — Ce type rare est usité dans des racines terminées par une occlusive (y compris *h*) — qui par suite auraient réalisé difficilement un aoriste athématique — et à vocalisme autre que *-a-*. Le radical est au degré réduit; le ton, dans les rares formes attestées sans augment, porte sur la désinence. Il s'agit d'une tentative, demeurée inachevée : plusieurs finales font défaut, les modes sont à peine représentés, non plus que la voix moyenne. Ex. *adukṣat* (et *ádhukṣat* **47**) de *DUH-*, *árukṣat* **59**.

A part ce type d'aoriste, le glissement des aoristes sigmatiques vers la thématisation est rare : on trouve une 3e du. actif *yakṣatām* (I) de *YAJ-*, qu'il ne serait pas expédient de considérer comme un aoriste en *-sa-*; une 1re sg. actif *°janiṣeyam* (optatif) KS. de *JAN-*. Sur le caractère sûrement secondaire des impératifs du type *neṣa parṣa*, v. **329**.

348. **Précatif.** — On appelle ainsi une formation à valeur d'optatif et qui ressemble pour la structure générale à un optatif d'aoriste, tantôt radical, tantôt sigmatique, mais caractérisé par l'insertion secondaire d'un élément *-s-* ou *-iṣ-* faisant suite à l'affixe modal.

A la voix active, le mouvement prend son départ sur l'optatif d'aoriste radical : il s'était constitué une 3e sg. en *-yās* (type *bhūyā́s* de *BHŪ-*), au lieu de *bhūyāt* (attesté seulement dans l'AS.), d'après les nombreuses finales de 3e sg. où le *-t* était disparu phonétiquement et où il y avait ainsi identité avec la 2e sg. Là-dessus se sont bâties quelques 1res pers. du pl. en *-yāsma* (dans la RS., seulement *kriyāsma* de *KṚ-*), du sg. en *-yā́sam* (dans la RS., seulement *bhūyā́sam* de *BHŪ-*, au Livre X).

Le phonisme radical de *kriyāsma* (**38**) s'apparente à celui du passif *kriyáte*; quant au *-e-* radical de 3e sg. *peyās* de *PĀ-* 1, il est conforme à celui des noms du type *°peya-* et autres, cf. **31** n. fin.; même phénomène à l'optatif pseudo-radical du type *dheyām* **340**.

A la voix moyenne est attestée une finale 3e sg. *-īṣṭá*, d'ailleurs assez rare (et, une fois, une 2e sg. *-īṣṭhā́s*), bâtie sur un thème d'aoriste soit radical, soit sigmatique. Le point de départ est dans l'aoriste en *-iṣ-* (*-siṣ-*) où nous constatons d'ailleurs que

le précatif a évincé, devant désinence en dentale, l'optatif normal : le souci a été d'établir dans cette forme modale une finale analogue à la finale *-iṣṭa* qui prévalait à l'indicatif correspondant, donc *janiṣīṣṭa* de *JAN-* remplaçant **janiṣīta*, d'après l'indicatif *ájaniṣṭa*.

1. Extensions exceptionnelles à l'aoriste thématique (*videṣṭa* AS. de *VID-* 2); au parfait (*sāsahīṣṭhās* de *SAH-*).

2. Dans la 2e pl. actif *yāsīṣṭa* (I) de *YĀ-*, le *-īṣ-* « précatif » s'est inséré dans l'affixe aoristique *-siṣ-* (haplologie pour **yāsiṣīṣṭa*).

3. Forme aberrante de 1re sg. moyen de *BHUJ-* : *bhukṣiṣīya* MB. II 5 12.

349. **Passif.** — L'expression passive n'a de forme autonome que dans le système du présent et, très partiellement, de l'aoriste. Au présent, il s'agit simplement d'une adaptation (avec désinences nécessairement moyennes) du type en *-ya-* 328. Se munissant d'une accentuation nouvelle sur la voyelle thématique, le présent en *-ya-* tend vers l'emploi passif dans un groupe de formes de l'indicatif, du participe (naturellement en *-yámāna-*), accessoirement de l'impératif. D'ores et déjà, comme on a vu, il s'adaptait, même avec l'accentuation radicale, à fournir des valeurs d'état, des emplois intransitifs. Le passage au passif est accompli là où s'est constitué, pour une racine donnée, un autre présent qui maintient le sens « actif » : *páśyati vídhyati* ne sont pas passifs, étant les seuls présents de *PAŚ- VYADH-*, *pūyate* l'est, étant fait en réaction par rapport à *pávate punā́ti* de *PŪ-*.

La règle n'est pas absolue : *jīyate* (de *JYĀ-*) *kṣīyante* de *KṢĪ-* conservent le ton radical tout en s'opposant à *jinā́ti kṣiṇā́ti* et en ayant une valeur plus ou moins passive (*jīyate* est voisin de *hanyáte* de *HAN-*). Inversement, *mriyáte*, avec le ton suffixal (AS.), de *MṚ-*, n'a pas d'emploi passif, mais seulement intransitif. De là, le flottement tonique *mucyáte* AS. etc./ *múcyate* RS. de *MUC-* et quelques autres; mais *pácyate* « il mûrit » (procès spontané) se distingue de *pacyáte* « il est en train de cuire » (procès obtenu).

L'adaptation au passif s'accompagne de quelques particularités

phoniques : allongement de *-i-* *-u-* en fin de radical selon **42**, ainsi *sūyáte* de *SU-*; même allongement d'un *-i-* comme degré réduit de l'alternance *ā/i*, *dīyáte* de *DĀ-*; solution en *-ri-* de *-ṛ-*, cf. **33**. Ces traits n'étaient pas ou à peine attestés dans les présents selon **328** : en partie par hasard, en partie parce que ceux-ci n'admettaient pas des racines de toute structure.

Sur base de présent, *dadyámāna-* de *DĀ-* (ou témoignage d'une racine *dad-* cf. **318** n. 2), *pṛchyámāna-* de *PṚŚ-*.

La formation est en progrès.

350. A l'aoriste il s'est créé une désinence spéciale de 3e sg. en *-i*, affectée à l'emploi « passif ». *-i* est la forme réduite de la finale *-e* qu'on a dans plusieurs présents moyens et dans les parfaits, à la 3e sg. Le thème comporte curieusement le degré plein, avec ton radical : un *-a-* en syllabe légère est allongeable selon **44** : soit *ámodi* de *MUD-*, mais *ákāri* de *KṚ-*. L'allongement fait défaut dans *ájani* (et *jani*) de *JAN-* (à côté de *jā́ni*), ce qui peut sembler coïncider avec la valeur intransitive qui domine dans cette forme (« il est né », et même « il a engendré » II 34 2!).

Les formes sans augment, prétérites ou injonctives, sont relativement fréquentes. La clarté de la structure est préservée dans les racines terminées en *-ā-* au moyen de l'insertion d'un *-y-* (**308** n. 5).

Forme isolée : 3e sg. *atītape* (aoriste redoublé thématique) de *TAP-*.

La structure du radical apparente l'aoriste en *-i* à l'aoriste en *-iṣ-* (*ákāri*/ *ákārīt* de *KṚ-*); de fait, il arrive de temps en temps que le paradigme de l'aoriste en *-i* soit pour ainsi dire complété par les désinences moyennes de l'aoriste en *-iṣ-*, ainsi, en regard de la 3e sg. *ájani*, on a (avec même *-a-* sans allongement) 2e sg. *jániṣṭhās* [3e du. *jániṣṭām*] (aussi d'ailleurs, 3e sg. *ájaniṣṭa*).

351. Futur. — Ce mode est caractérisé par un affixe thématique en *-syá-*, le radical étant au degré plein. Il existe un doublet fréquent en *-iṣyá-*, où l' *i* « de liaison » n'est linguistiquement justifiable que dans une petite partie des cas, ce qui s'explique par le caractère « récent » de toute la formation : **15** thèmes seulement dans la RS. (surtout dans les portions récentes), mais déjà **30** thèmes dans l'AS. En fait, *-iṣyá-* dans la RS. n'apparaît guère qu'après semi-voyelle ou nasale, ainsi *saniṣyati* de *SAN-*, *kariṣyati* de *KṚ-*. Parfois *-syá* et *-iṣyá-* figurent pour le même thème : *(ā)vartsyánt-* AS./ *ánvartiṣye* (cf. **113**) AS. de *VṚT-*.

Le futur n'est autre qu'un système de présent, sémantiquement spécialisé. Il comporte, outre l'indicatif et le participe, un seul subjonctif (*kariṣyā́[ḥ]*, non absolument sûr, cf. **191**), un seul imparfait (« conditionnel ») (*ábhariṣyat* de *BHṚ-*); les formes moyennes y sont rares.

1. Vocalismes irréguliers : *sū́ṣyant-* (ton radical, comme présent *sū́te*) de *SŪ-* (vocalisme comme *sasū́va*); *sākṣye* AS. (*sākṣe* **69** mss) de *SAH-* (*-ā-* comme les autres formes de la racine); *vṛścasyāmi* (?) paipp. I 87 4.

2. Modifications phonétiques : *mekṣyā́mi* AS. de *MIH-* (mss *-ṣā́mi* **69**) selon **59**; *bhantsyā́mi* VS. de *BANDH-* et *dhakṣyánt-* de *DAH-* selon **47**; *kraṃsyámāna-* AS. (forme sans *-i-*, malgré le caractère « dissyllabique », cf. le verbal *krāntá-*) de *KRAM-*.

Il n'y a pas d'emploi probable du « futur périphrastique » formé à l'aide d'un nom en *-tṛ-*, jusqu'à un mantra tout à fait récent TĀ. I 11 4, à savoir *yajé yákṣi yáṣṭāhe ca* (finale en *-he*, « moyennisation » du pronom *[a]hám*) de *YAJ-*, sur le dérivé nominal *yáṣṭṛ-*; cf. aussi AB. VIII 15 2-3. Un passage comme I 27 7 est sur la voie lointaine qui mène à ce futur.

III. — CONJUGAISONS « DÉRIVÉES »

352. Désidératif. — On désigne parfois du nom de « conjugaisons dérivées » ou « secondaires » des formations (désidératif, intensif, causatif) qui consistent en des thèmes de présent, munis d'affixes spéciaux et aptes à rendre une nuance sémantique distinctive. Parfois le thème de présent se propage au delà du système.

Le désidératif est une formation thématique, comportant un affixe *-s(a)-*, avec le radical au degré réduit, et un redoublement qui reçoit le ton. Une soixantaine de thèmes verbaux sont concernés par la formation.

La voyelle redoublante est de timbre *i* (*u* dans les radicaux à vocalisme *u*), ex. *ríríkṣant-* de *RIC-*, *búbhūṣant-* de *BHŪ-*. Les racines en *-ā-* final ont les solutions prévisibles d'après **22** : *jijñāse* AS. de *JÑĀ-* (solution usuelle : maintien de *-ā-*; même *didāsant-* de *DĀ-* au Livre X); *pipīṣati* (I) de *PĀ-* 1 (à côté de *pipāsati*); *didhiṣati* de *DHĀ-*; enfin *ditsati dhitsate* de *DĀ-DHĀ-*, comme *datté dhatté* **49**.

Plusieurs racines terminées (au degré réduit) par une voyelle brève présentent devant l'affixe du désidératif une forme singulière, qui s'explique si l'on admet que cette voyelle s'est jointe à l'élément *-i-* dégagé devant ledit affixe; autrement dit, la voyelle se comporte comme le degré réduit d'une base « dissyllabique » : *i* et *u* se présentent longs comme sous **25** (*cikīṣate* de *CI-* — *k* selon **52** — *yúyūṣant-* de *YU-* 1); *ṛ* se présente en *-īr-* (*-ūr-*) selon **37** (*cikīrṣati* AS. de *KṚ-*, *dúdhūrṣati* AS. de *DHVṚ-* cf. **76**). Parallèlement un *a* final de racine en nasale apparaît selon **23** soit sous la forme *-ā-* (*siṣāsati vivāsati* cités ad loc.), soit sous la forme *ā* + nasale (*jíghāṃsati* ad loc.; *gh* selon **52**, *ṃ* selon **66**).

353. Les formes précitées *ditsati* et *dhitsate*, phonétiquement correctes, ont été le point de départ (avec quelques autres) de bases nouvelles de désidératifs, caractérisés par le vocalisme radical (apparent) *-ī-* et l'absence de redoublement, ainsi *sīkṣanta* de *SAH-* (où le *ī* vise à équilibrer quantitativement les formes

en *sāh-sākṣ-)*, *līpsethās* AS. (Livre XX, ex. corr.) de *LABH-*, *īpsan* **22** et *īrtsant-* (de *ṚDH-*, donc sur racines à initiale vocalique où la structure du redoublement causait de l'embarras); à la rigueur, dans *dípsati* de *DABH-*, l'évolution peut être considérée comme phonétique (**di-dbh-sati* avec vocalisme radical zéro selon **20**); à la rigueur aussi dans *śíkṣati* de *ŚAK-* (**śi-śk-sati*); sur *śikṣate* de *ŚĀS-*, qui n'est pas un désidératif, v. **327**. Sur *bhikṣā- dīkṣā-*, v. **198**.

Anomalie : une autre racine à initiale vocalique, à savoir *EDH-*, aboutirait à **ed-idh-isati* s'il fallait en croire le dérivé nominal *edidhiṣuḥpati-* VS., mais il s'agit d'une faute de la tradition pour *[agre-]didhiṣu(pati)-*.
Redoublement long dans *mīmāṃsamāna-* AS. de *MAN-* (coïncidant avec l'absence de valeur désidérative normale) et dans quelques autres.
Īnakṣati de *NAŚ-* 2 (ou de *AṂŚ-*) paraît être fait sur la proportion *inakṣa-/ ānáṃśa* (**333**) = *didṛkṣa-/ dadárśa*. Sur *iyakṣati*, v. **36**.
3ᵉ sg. *nicikīṣe* ŚB. VI 3 3 8 de *CI-*.
Participe « athématique » *didhiṣāṇa-* de *DHĀ-* (X).

Particularités du phonisme : *jighatsati* **74** *jugukṣatas* de *GUH-* selon **59**, comme *ririkṣant-* de *RIṢ-* et analogues (*bībhatsú-* **74**).

Les modes sont à peine représentés après la RS. et rares dès la RS., sauf le participe auquel s'adjoint le groupe des adjectifs en *-(s)ú-* **191**. Hors du système du présent, on n'a à relever que les aoristes *acikitsīs* AS. de *CIT-* et *īrtsīs* AS. de *ṚDH-*; la 3ᵉ pl. *mimikṣúr* pourrait éventuellement s'expliquer comme le parfait d'un désidératif de **MIŚ-*.

La valeur est celle d'un acte que l'agent désire faire, ou qu'il va faire (futur); la nuance est parfois indécise ou faiblement marquée.

354. Intensif. — Il s'agit ici à nouveau d'une formation de présent, à laquelle sont intéressés environ 90 thèmes verbaux; la nuance notée est l'intensité ou la répétition (« fréquentatif »).

Le trait caractéristique est la présence et surtout la forme particulière du redoublement. Le type normal est athématique et alternant : alternance conforme à celle des présents redoublés **317**; ton initial sur les formes fortes, initial ou désinentiel (flottements) sur les formes faibles. Comme au présent redoublé, la 3ᵉ pl. du présent est en *-ati*, la 3ᵉ pl. de l'imparfait en *-ur*, le participe actif en *-at-* (ton toujours sur l'initiale).

1. Le maintien du vocalisme *-an-* dans *jaṅghanīhi* AS. *jáṅghanat-* de *HAN-* et analogues s'explique assez par **35**; de même la résolution *-uv-* dans *bóbhuvat-* AS. de *BHŪ-* **33**; *-ri-* dans *jāgriyāma* **38**.

2. Finales du radical en *-av-* devant la désinence *-ur-* comme au présent redoublé **317** n. 2.

Le redoublement est lourd, consistant en une voyelle *e* ou *o* répondant au vocalisme *ī* ou *ū* du radical faible, ex. *pépiśat-* de *PIŚ-*, *róravīti* de *RU-*. Parallèlement il y a le redoublement en *ar* pour les racines contenant un *ṛ*, ex. *carkṛṣat* de *KṚṢ-*; en *an* (*am*) pour celles contenant une nasale, ex. *námnate* (*nánnate* cf. **66** n.) de *NAM-*.

D'où, par extension analogique, *jáṅgahe* de *GAH-* (qui est en fait une base **gambh-*, cf. *gambhīrá-*); *kánīkhunat* TB. var. de *canīkhudat* Āp., la racine authentique étant *KHUD-*.

Enfin la solution *ā*, normale dans les racines *a* + occlusive ou sifflante, comme *pāpatīti* de *PAT-*, s'étend de là à plusieurs racines à *ṛ* ou nasale, comme *dādṛhí* (I) de *DṜ-*, à côté de *dardar*.

Noter *a*) *álarti* **67**; *b*) *badbadhé* (ton anomal!) (et *bābadhe*) **50**; *jarbhurīti* **355**.

Un redoublement dissyllabique est attesté, terminé par un *i* allongeable rythmiquement, pour un groupe de racines de structure diverse : *ganīganti* (*n* radical selon **66**, commandant le *n* de la syllabe redoublante) de *GAM-*, à côté de *gánigmat-* (avec *n* d'après la forme précédente; il n'existe d'ailleurs aucun redoublement en *-ami-*); *dávidyot* de *DYUT-*, etc.

Les doublets abondent dans cette formation peu stable, et

quant au consonantisme du redoublement, il est sujet à osciller entre *c* et *k* (**52**), entre aspirée et non aspirée (**50**). *Pánī-phaṇat-* **50**.

355. On a l'insertion d'un *-ī-* devant certaines désinences consonantiques, surtout devant *-mi* et *-ti* (jamais devant *-si*) : cette insertion étant subordonnée à la non insertion de l'*i* (*ī*) dans le redoublement. Ainsi *róravīti* et *pāpatīti* précités, 2ᵉ du. (avec degré pseudo-plein selon **36** n. 2) *tartarīthas* (X) de *TṜ-* en face de *ganīganti dávidyot* précités. Ceci résulte d'une extension à partir de la 3ᵉ sg. de l'imparfait *ároravīt* et analogues, où jouait l'analogie des imparfaits-aoristes à finale *-īt*, qui avaient également à côté d'eux des formes sans *ī*.

1. Les flottements d'alternance aboutissent à constituer un radical faible *bhur-* dans *jarbhurīti* précité, où l'élément *jar* est emprunté à *jarbhṛtás* (I) de *BHṜ-* (cf. **58**). Ceci détermine une fausse alternance *ar/ir* ou *ar/ur* dans *carkiran* de *KṜ-*, *dardirat* de *DṜ-*, etc.

2. Anomalies : *barbṛhi* **55** ; 3ᵉ sg. *cárkṛṣe* de *KṚ-*, d'après le type *stuṣé* **316** ; *avarīvur* **103**.

Il existe un certain nombre de formes modales, subjonctifs (mais, contrairement à la norme, avec vocalisme radical instable) ; participes ; quelques impératifs (2ᵉ sg. en *-hi* sauf dans deux formes atharvaniques) ; quelques rares optatifs, ultérieurement à la RS.

1. Double signe modal au subjonctif dans *cākaśān* (3ᵉ pl.) AS. de *KĀŚ-*.

2. Thématisation : *caṅkramata* (2ᵉ pl.) de *KRAM-* dans le Vāl. (var. *caṅkṣamata*).

Hors du système du présent, il n'y a que le parfait *nónāva* de *NU-* (pl. *nonuvur*) et *davidhāva* (I) de *DHŪ-*, sans compter *jāgára* qui a presque atteint le statut d'un verbe simple, comme parfait répondant au thème de présent *jāgṛhí*.

Un second type d'intensif est formé avec l'affixe thématique

-y(á)- et les désinences moyennes. Le radical est conforme à celui du passif, ex. *coṣkūyáse* de *SKU-* (redoublement en *c-* selon **52** **70** ; *ū* selon **349**), *carcūryámāṇa-* de *CAR-* (*ūr* selon **37** et **349**). Le type est rare dans la RS. ancienne, limité à l'indicatif et au participe.

356. Causatif. — Importante formation, intéressant 200 thèmes verbaux environ. La structure est fort simple : degré radical normal ou plein, avec allongement fréquent — mais nullement constant — d'un *-a-* en syllabe légère ; affixe thématique tonique en *-áy(a)-*.

Le type s'est développé à partir des présents ordinaires en *-áy(a)-*, présents sans doute peu fréquents et peut-être peu stables, mais qui ne comportaient à l'origine aucune nuance « causative », cf. **330**. Cette nuance s'est précisée à mesure que la catégorie prenait de l'ampleur et réclamait le degré plein (ou long) : cf. *dyotáyat* (« illuminer ») en face de *dyutayanta* (« briller ») de *DYUT-* ; de même, en partie au moins, *cetáy-* *citáy-* de *CIT-* ; ailleurs il est vrai le sens, sinon « causatif », au moins transitif, était déjà fourni par la forme au degré réduit, ainsi *vipáyanti* de *VIP-*. Parfois la même forme a concurremment les deux valeurs, la « simple » et la « causative » (ainsi dans *raṇáyati* de *RAN-*), ce qui rend impossible toute discrimination entre les deux formations.

Dans les radicaux en *a* allongeable, *ā* est en général associé au sens causatif : ainsi dans *pātáy-* opposé à *patáy-* **330** ; dans *asārayanta* (« faire jaillir ») / *saráyante* (« se hâter »). Indifférent est l'échange *ramáya/ rāmáyas* de *RAM-*, *gamaya/ gāmaya* (rare) de *GAM-*. Dans l'ensemble l'allongement est devenu un instrument de commodité métrique.

357. Les racines terminées en *-ā-* forment un causatif en *-(ā)payati*, avec valeur « causative » plutôt plus nette qu'ailleurs. Les exemples sont rares dans la RS. ancienne, ex. *sthāpayanti*

de *STHĀ-;* et l'origine du mouvement est mal connue. C'est évidemment une réaction contre la finale *-āyayati* (avec *-y-* inséré, comme ailleurs) ou peut-être **-āvayati* à quoi pouvait conduire l'alternance ou pseudo-alternance *ā/u* **22** n. 1 et la présence, dans ces mêmes racines, d'un parfait en *-au*. L'élément *-p-* ne saurait pourtant être considéré comme un hypersanskritisme en partant de *-v-;* il ne saurait non plus émaner des rares et douteux dérivés nominaux en *-pa-*.

Quoiqu'il en soit, le thème *-páy(a)-* se propage après une finale en *-i-* dans *kṣepayat* (à côté de *kṣayáya*) de *KṢI-;* après une finale en *-ā-* introduite analogiquement en partant d'une finale en *-i-* dans *jāpayata* de *JI-* et *śrāpaya* de *ŚRI-* (l'une et l'autre dans la VS.); enfin après un *r* dans *arpaya* et *árpita-* de *Ṛ-*, qui se comportent comme des bases semi-autonomes par rapport aux présents *íyarti ṛṇóti*, etc.

1. A partir de l'AS. les thèmes en *-āpáy(a)-* peuvent abréger l' *ā* radical par imitation des échanges fréquents entre *a* bref et *a* long en syllabe ouverte : *snapáyanti* AS. de *SNĀ-*, en face de *snāpáyanti* RS. (où le pdp. « rétablit » parfois la brève).

2. La finale en *-āyáy(a)ti* se maintient dans *pāyáya* (impératif) de *PĀ-* 1, où elle était protégée par le *p* initial et par la structure primitive de la racine (verbal *pītá-*).

358. Le système du présent inclut un certain nombre de subjonctifs et surtout d'impératifs (surtout à la 2ᵉ sg. actif en *-a*); l'optatif est presque inconnu; le participe est commun, tout au moins à la voix active, qui domine d'ailleurs dans l'ensemble. Commun aussi l'imparfait, avec ou sans augment.

Hors du système du présent, on trouve deux futurs (en *-ayiṣyáti*) dans la RS., un ou deux autres dans l'AS.; un parfait périphrastique (dans l'AS.), le seul qui soit en usage dans les mantra, *gamayā́ṃ cakāra*, proprement « il fit le-fait-d'aller » : Ac. sg. d'un nom d'action à suffixe *-ā́-* (type **198** n. finale); enfin une série de dérivés primaires nominaux.

L'expression de l'aoriste au causatif est dévolue à la formation redoublée **342** qui, bien que n'ayant rien dans la structure qui rappelle le système « causatif », s'associe à celui-ci parce qu'ils avaient en commun une tendance transitive.

1. Incidemment et de manière secondaire, cet aoriste reçoit l'élément *-p-* caractéristique du causatif des racines en *-ā-* : ceci a lieu d'abord (RS. ancienne) dans *jīhipas* (*ī* selon **342**) de *HĀ-* 1 et *átiṣṭhipat* de *STHĀ-*, puis dans quelques autres formes analogues attestées AS. ou YV. : le vocalisme *-i-* du radical est imité du vocalisme « réduit » de la majorité des aoristes thématiques redoublés.

2. Un autre aoriste « causatif » est *bibhīṣathās* de *BHĪ-*, fait sur une base **bhīṣay-* qui développe le nom-racine *bhíṣ-* (même sens « causatif » du dérivé *vibhīṣaṇa-*).

Cependant un aoriste morphologiquement dépendant du thème causatif a été tenté dans *vyathayīs* AS. en face du thème *vyatháy-* de *VYATH-* et déjà (Livre I) *dhvanayīt* en face du thème *dhvānay-* (pdp. *dhvanay-*) de *DHVAN-;* variante en *-ayit* TS. (comme *ajayit* **97**).

Une troisième forme, *ailayīt* AS. de *IL-* est à rapporter aux présents selon **330**, étant exempte de valeur causative.

Passif *vi bhājyámāna-* AS. de *BHAJ-* et *śrāpyetām* paipp. XVI 71 1 (ms *śrām°*). Sur les dérivés nominaux, v. **363 366 372** sqq. ainsi que **191 199 204 210**, etc.

359. Dénominatif. — Le suffixe normal de dénominatif est en *-y-* avec voyelle thématique accentuée. Le type le plus fréquent est *-ay(á)-*, sur thèmes terminés en *-a-* : l'accent suffit, sans parler du sens, à distinguer ces formes des présents selon **330** ou des causatifs. Ex. *amitrayánt-* « qui se conduit en ennemi » *indrayante* (voix moyenne) « se conduire comme Indra » ou « désirer Indra » *sabhāgáyati* AS. (sur nom composé : cas exceptionnel) « distribuer ».

Rarement l'affixe *-ayá-* s'attache à un nom terminé par une consonne, *ūrjáyati* [ton !] « être fort » ou par un *-i-*, prob. *dhunayanta* « bruire ».

Sur un thème terminé en *-ā-*, le résultat est nécessairement *-āy-* : *pṛtanāyánt-* « qui aime combattre » et même *dhiyāyate* « avoir l'esprit porté à » (sur *dhiyā́*, I. formulaire de *dhī́-*). D'autre part un affixe *-āy-* s'est constitué aussi sur thèmes en *-a-*, avec restitution fréquente de *a* bref par le pdp. comme s'il s'agissait d'un allongement métrique : *sumnāyánt-* « étant bien disposé » *aśvāyánt-* « désirant des chevaux » et même *ojāyámāna-* « manifestant sa force » sur une base **ojā-*, variante de *ójas-*.

Un autre procédé, qui n'est en usage que pour les thèmes en *-a-*, est l'affixe *-īyá-*, avec légère insistance du sens « désidératif », *putrīyánt-* « qui désire un fils ».

-eyá- dans *vareyā́t* (subjonctif) « briguer pour épouse », vocalisme inspiré de l'adjectif *váreṇya-*.

Les thèmes en *-i-* utilisent en général *-īyá-* (parfois *-iyá-*, et de toute manière le pdp. rétablit d'ordinaire la brève) : *arātīyánt-* « qui se conduit en ennemi » (*arātiyā́t* AS.). De même *-ūyá-* (presque toujours *ū*, toujours *u* bref dans le pdp.), *pitūyánt-* « désirant la nourriture ».

360. Enfin des thèmes d'autre structure (et parfois même des thèmes en *-a-*) utilisent un affixe *-yá-*, comme *gavyánt-* (*-av-* **31**) « désirant des vaches », de *gó-*. C'est la seule solution possible pour les thèmes en consonne finale, comme *nṛmaṇasyase* (sur thème composé !) « avoir des sentiments humains », *vṛṣaṇyati* « se conduire en taureau ». Spécialement nombreuses sont les formations en *-asyáti*, qui ont donné lieu à des extensions analogiques, comme *mānavasyánt-* « agissant en homme » sur *mānavá-* (d'après *mánus-*), etc. Deux autres groupes notables sont ceux en *-anyáti* et *-aryáti*, qui ne sont fondés qu'en partie sur des thèmes en *-an(a)-* et *-ar-* préexistants, et qui tendent à se constituer en groupes autonomes (en liaison avec les faits décrits **278**).

1. *Bhuraṇyáti* « être ou mettre en mouvement rapide » développe avec nuance « ponctuelle » la racine *BHUR-*.

2. Un sous-groupe de *-asyáti* est *-iṣyáti* et *-uṣyáti*, ainsi *aviṣyánt-* « apportant aide » d'un thème **avis-*, variante de *ávas-*, comme *taviṣyánt-* « étant fort », doublet de *taviṣīyánt-* de *táviṣī-*. *Uruṣyáti* avec le double sens rappelé **410** laisse supposer un thème **uruṣ-* (fait comme *táruṣ-* **329**) dont une autre trace se retrouve dans *várivas-* « libre cours », lequel forme aussi un dénominatif *varivasyáti*; *várivas-* est par rapport à **uruṣ-* comme *mānavas-* à *mánuṣ-*, avec un *-i-* influencé par *váriman-*.

3. *Iṣudhyati* **45** sur *iṣudhí-* d'après un **iṣudh-* qui aurait été fait comme *śurúdh-* *pṛkṣúdh-*.

Aberrants : *pátyate* (ton !) « être maître de » de *páti-*, mais considéré comme un verbe « simple »; de même *haryánt-* « brillant » de *hári-*; *śrudhīyánt-* « obéissant » (proprement : « qui dit : écoute ! »), sur l'impératif formulaire *śrudhí*; *hṛṇīyámāna-* « irrité », développement du thème de présent *hṛṇīte*, comme *hṛṇāyánt-* de **hṛṇāti*; *ánniyant-* (ton et vocalisme !) « cherchant la nourriture ».

361. Quelques rares dénominatifs sont dénués d'affixe : soit qu'ils insèrent la voyelle thématique : *iṣaṇat* « mettre en mouvement » (doublet de *iṣaṇyati*, *iṣaṇayanta*), peut-être *bhurájanta* « offrir » qui doit reposer sur une base **bhuraj-*, tandis que *táruṣate* et *vanuṣanta* sont à expliquer de préférence comme formations « simples » **329**;

Soit qu'ils se bornent au type athématique, à savoir (exemple unique) *bhiṣákti* « guérir », d'une base *bhiṣáj-* **208**, mal analysable. Cf. ibid. l'imparfait *abhiṣṇak* (X) qui suppose un thème **bhiṣṇakti* fait à l'imitation du type *bhanákti*.

Enfin certains dénominatifs (en *-ayati*) ont pris le ton des présents selon **330**, parce qu'ils ont perdu le sens proprement dénominatif et ont été sentis comme des verbes simples : c'est le cas de *mantráyate* « penser à » qui — fait impossible dans les purs dénominatifs — peut s'accompagner d'un préverbe; de même *arthayati* (transmis sans accent) « demander ». D'autre part la

coïncidence de forme entre un dénominatif comme *vājayáti* « se hâter » et un (pseudo-) causatif *vājáyati* « faire se hâter » a entraîné des glissements de sens de l'un à l'autre.

Pāláyant- AS. est fait sur *pāráyati* (« sauver ») qui est en propre le causatif de *PṜ-*; *ūrjáyati* précité a le ton « causatif » et une fois au moins l'emploi conforme au ton.

La conjugaison comporte un système du présent complet, avec prédominance du participe; l'optatif est relativement rare; le subjonctif actif n'a que les désinences secondaires. Hors du système, il n'y a à peu près rien, du moins dans la RS. : l'aoriste *ūnayīs* (I) « laisser inexaucé », l'aoriste passif 3ᵉ sg. *jārayáyi* « être souhaité pour amant » (incertain : haplologie pour **jārayāy(i)ya-?*). Après la RS. *ávṛṣāyiṣata* VS. « s'approprier » et quelques participes futurs dans la TS.

Ásaparyait (imparfait) AS., finale selon **28**. — Noms verbaux en *-itá-* **363**; autres **191 199 210 365**, etc.

Les exemples cités montrent assez la variété des emplois. Dans les cas où la valeur dénominative est la mieux conservée, les sens dominants sont « être tel ou tel, se comporter comme » ou (transitivement) « rendre tel ou tel » ou simplement « manifester (telle qualité) »; aussi « désirer ».

IV. — *NOMS VERBAUX*

362. Généralités. — En annexe à la dérivation primaire, il y a lieu de décrire sommairement des noms qui se rattachent de près à la flexion verbale, formant pour ainsi dire la contre-partie nominale du verbe. Ce sont d'abord les participes — dont il a été question au cours de la flexion verbale, parce que, tout en étant des noms par l'aspect désinentiel, ils se conforment de très près à la structure du verbe et « participent » même à la diathèse.

Ce sont ensuite des noms, tantôt fléchis — verbal pur et simple, verbal d'obligation —, tantôt invariants — infinitif, absolutif. Les emplois sont variés et dans l'ensemble assez productifs; l'accord avec le verbe, tant pour la forme que pour le sens, est en général plus proche que chez aucun autre dérivé primaire; la valeur passive est souvent en évidence et dans un cas même, exceptionnel il est vrai, l'attache à la voix moyenne est sensible (**422**).

363. Verbal en *-tá-*. — L'une des formations principales est l'adjectif verbal en *-tá-*, bâti sur la racine au degré réduit. Fém. *-tā́-* **232**.

Après préverbe, le ton est sur le préverbe (cf. **189** n. 1) sauf dans quelques formes (en partie employées comme substantifs) où l'oxytonèse est maintenue; en cas de deux préverbes, comme dans les formes personnelles, le second seul est accentué. D'ailleurs l'emploi du préverbe avec le nom en *-tá-* est moins fréquent qu'avec les formes personnelles.

La productivité du nom en *-tá-*, réduite à l'origine (nombre de racines en sont privées), augmente dans la RS. récente et dans les mantra ultérieurs; certaines portions de l'AS. en font grand usage.

Tous les types de structure radicale sont représentés, le *-i-* final des racines en *-ā-* dans *hitá- sthitá-* de *DHĀ- STHĀ-*, le *-i-* intérieur dans *°śiṣṭa-* de *ŚĀS-*, le vocalisme zéro dans *(a)gdha°* **20** ainsi que dans *°tta-* (à côté de *°dāta-* plus rare, *tvā́dāta-* « donné par toi ») de *DĀ-* (1) : *devátta-* « donné par les dieux », seul ex. de la RS. (après la RS. : *párītta-* VS. avec préverbe allongé; aussi *ávatta-* VS. de *DĀ-* 2); mais l'existence de *maghátti-* dès la RS. ancienne laisse supposer la présence possible d'un **maghatta-*. En tout cas, la forme normale est *dattá-*, fait sur le thème du présent moyen *datté*. *DHĀ-* donne en revanche, comme on a vu, *hitá-* (*h* selon **58**; *°dhita-* ibid., rare). *-ī-* dans *gītá-* de *GĀ-* 2 et dans *vītá-* de *VYĀ-*. Les bases

20

« dissyllabiques » donnent *hūtá-* de *HŪ-*, *jātá-* de *JAN-* (mais *dhvāntá-* **23**) ou (pour une racine à finale occlusive) avec l'élément *-i-* explicite, *patitá-* de *PAT-*.

De là l'extension assez considérable d'une finale en *-itá-*, qui parfois coexiste avec celle en *-tá-*, comme dans *dhamitá-/dhmātá-* de *DHAM-*. La forme en *-i-* s'applique de préférence aux racines non alternantes; rarement il y a trace d'un degré réduit comme dans *uditá-* de *VAD-*.

1. *-ītá-* dans *gṛbhītá-* de *GṚBH-* (d'après les formes personnelles en *grabhī-* **346** ?).

2. Utilisation du thème du présent (outre *dattá-* précité) dans *jahitá-* de *HĀ-* **1**, *jagdhá-* **57** (**49**) **72**.

Modifications phonétiques : gutturalisation de la finale, *siktá-* de *SIC-* selon **53** et (avec transfert de l'aspirée sur la dentale qui suit) *dagdhá-* **59**; passage de l'occlusive finale à la sifflante cérébrale *sṛṣṭá-* **59** et (avec transfert de l'aspirée) *gūḍhá-* **61** *tṛḍhá-* **56** *áṣāḍha-* **56** (*-ā-* comme dans les autres formes verbales ou dérivées de *SAH-*; de même °*svāttá-* de *SVAD-*, cf. *svādú-*).

Divers : *taṣṭá-* **57** *pṛṣṭá-* ibid. *naddhá-* **58** °*mūta-* AS. de *MĪV-* selon **69** n. **2** *hrutá-* de *HRU-* (*HVṚ-*) cf. **76**.

C'est aussi la finale *-itá-* qui sert uniformément pour les bases « dérivées » : causatif, type *coditá-* en face de *codáyati* de *CUD-* et (seul exemple en *-pitá-*) *arpitá-* (I) de *Ṛ-* (aussi *árpita-* avec ton anormal, peut-être de *á* + *arpitá-*). Désidératif : *mīmāṃsitá-* AS. de *MAN-*. Dénominatif : *bhāmitá-* « rendu furieux », seul exemple certain [*asúrta-* (sans *-i-* !) « ensoleillé » ?].

Un élargissement de *-tá-* en *-távant-* figure dans l'unique forme *aśitā́vant-* AS. « ayant mangé » (pdp. *-tavant-*), proprt « possédant une chose mangée ». Dans la RS., un cas (rare d'ailleurs) comme *sutā́vant-* a le sens prévisible de « pourvu de (soma) pressuré ».

364. Plusieurs racines terminées par une voyelle longue (y compris *īr ūr* issu de **r̥̄*) ou par un *d* (qui aboutit à *n* selon **46** **124**) ou enfin (cas rare) par une palatale forment un adjectif ver-

bal en *-ná-* (sans doublet en **-ina-*) : *chinná-* de *CHID-*, *rugṇá-* de *RUJ-*, *pūrṇá-* de *PṜ̄-*. La coexistence avec *-tá-* ne fait pas défaut : *sanná-* AS. VS. de *SAD-* à côté de *sattá-* RS. La valeur proprement verbale est souvent peu nette.

Le verbal en *-tá-* (*-ná-*) est tantôt actif, tantôt passif : *gatá-* répondant à *gáchati* et *hatá-* à *hanyáte*. Le principe de la répartition est que la valeur passive prévaut là où le verbe est susceptible d'un emploi transitif; elle ressurgit néanmoins même dans les verbes intransitifs, ainsi *gató nā́dhvā* VII 58 3 « comme un chemin parcouru ». Quant à la valeur temporelle, le nom en *-tá-* est ou bien indifférent (présent « général », éventuel) ou bien prétérit **429** : l'emploi de prétérit étant plus apparent quand la forme est passive.

Nombre de noms en *-tá-* présentent, en partie ou en totalité, une valeur adjective (non verbale) : ainsi *júṣṭa-* (noter le transfert accentuel) « plaisant, agréable » (*juṣṭá-*, sens « verbal »). Comme tous les adjectifs, il peut y avoir au nt. valeur de substantif abstrait, *drugdhá-* « méfait » (même, cas plus rare, avec épithète : *drugdhā́ni pitryā́*). De nom concret, *ánna-* (ton !) « nourriture ». De nom d'agent, *dūtá-* (prob. d'une racine *DYU-/DĪV-* « lancer ») « messager ». Noter *ṛṇá-* nt. « faute; dette », m. « faute (incarnée en un être vivant) ».

1. Çà et là la valeur non verbale se signale par un degré plein : le seul cas clair est celui de *márta-* « mortel » en face de *mṛtá-* « mort ».

2. Le verbal de *PAC-* est *pakvá-*, nettement employé comme participe passé passif en plusieurs mantra, notamment AS. XII 5 32 (prose).

365. Adjectif d'obligation. — Il s'agit de noms verbaux exprimant que l'action verbale doit (par nécessité morale ou matérielle) avoir lieu, ou qu'elle peut avoir lieu (mérite d'être faite, etc.). Comme dans les autres catégories « verbales », la valeur est sujette à s'affaiblir en adjectif pur, voire en nom concret ou (au nt.) en abstrait.

La formation dominante est à suffixe *-ya-* (prononcer presque toujours *-iya-*) et racine au degré plein et tonique : type *yódhya-* « qui doit être combattu » de *YUDH-*. Fém. *-yā-* **232**. La présence (assez rare) d'un préverbe ne modifie pas le ton. Il peut y avoir allongement d'un *-a-* suivi de consonne unique, *vā́cya-* de *VAC-* (**189** n.). Le suffixe ne reçoit le ton (svarita) que dans *grāhyà-* (X) de *GṚBH-* et dans quelques formes postérieures à la RS. Degré réduit dans *gúhya-* de *GUH-* et plusieurs autres.

1. Les racines en *-ā-* final présentent le même vocalisme radical *-e-* qu'on retrouve **31** n. fin. et qui peut provenir de l'infinitif datif radical : *déya-* de *DĀ-* d'après le type *dé* **369** (cf. aussi l'impératif *dehí* et les abstraits en °*déya-*, qui d'ailleurs ont besoin eux-mêmes d'être expliqués). Ainsi *méya-* AS. de *MĀ-* 1 est à rapprocher de l'infinitif *(pra)-mé*. Mais °*vijñāyá-* (X) de *JÑĀ-*.

2. Sur le traitement *-av-* d'un *-o-* final, v. **31** **190** n. **2** : *bhávya-* de *BHŪ-* (aussi, avec *-ā-* et valeur obligative plus accusée, *bhāvyà-* AS.).

Enfin plusieurs racines terminées par *-i- -u- -ṛ-* adoptent un suffixe *-tya-* à l'imitation des noms-racines et en maintenant le degré réduit du radical : *śrútya-* de *ŚRU-*. Analogique *gopayá-tya-* « qu'on doit protéger », qui serait un cas unique de verbal sur dénominatif (base **gopay-*, cf. *gopāy-*).

366. Du verbal *aláyya-*, très problématique il est vrai (racine *LĪ-* avec finale en *-āy-* selon **31** n. fin.), ainsi que des dérivés nominaux du type °*pā́yya-* **171** n. fin., émane un nouveau suffixe en *-ā́yya-* (prononcer *-āyiya-*) : *śravā́yya-* « digne d'être entendu ». Il doit résulter de l'emploi de *-ya-* après les thèmes de présent en *-āyati* : *panā́yya-* « digne d'être admiré » : *panāyata* de *PAN-*. Par extension, après thèmes « dérivés » : *trayayā́yya-* « qu'on doit sauver », tiré d'un **trayay-* élargissant le thème *trāy-* (de *TRĀ-*); *vitantasā́yya-* (intensif) « à mettre en branle » de *TAṂS-*.

-ā́yya- en vient exceptionnellement à fonctionner comme suffixe secondaire dans *uttamā́yya-* « à considérer comme le plus élevé ». *Stuṣéyya-* (« qui est à louer ») **192** entraîne dans l'AS. *śapatheyyà-* « qui mérite malédiction ».

Une autre formation, issue sans doute des infinitifs datifs radicaux, jointe à l'influence d'un mot comme *jénya-* « confié, adopté, familier » (issu de **jā-*, base annexe de *JAN-*), est celle en *-énya-* (prononcer en général *-eniya-*) : *dṛśénya-* « digne d'être vu » (infin. *dṛśé*). On trouve le même suffixe sur thèmes dérivés ou sur bases d'aoristes en *-s-*, *abhyāyaṃsénya-* « qui doit être dirigé vers ». Le substantif *sāmidhenī-* VS. n. de strophes (« propres à accompagner l'allumage ») sort d'un verbal **samidhenya-*. Sur thème nominal (ou base dénominative ?) *vīrénya-* « propre aux héros ».

367. Une douzaine de verbaux à peu près limités à la RS. adoptent le suffixe *-tva-* (lire en général *-tuva-*), avec radical plein et tonique : *kártva-* « qui est à faire » *jántva-* et *jánitva-* de *JAN-*; substantivement *váktva-* « parole ». L'origine est dans le thème d'infinitif en *-tu-*, qui figure à l'état nu dans les adjectifs du type *suhántu-* **171** **206**. Le sens de futur est en évidence. De manière analogue, on a un suffixe *-tavyà-* (ton de *-yà-* secondaire **219** n. 1) depuis l'AS. : *janitavyà-*. Aussi *-anīya-* (deux exemples AS.), qui est en rapport avec un nom d'action en *-ana-* considéré comme semi-infinitif.

1. Sur une tentative de verbal d'obligation en *-tra-*, v. **210**.

2. Mi-verbal d'obligation, mi-adjectif (éventuel) est le groupe en *-atá-* : *darśatá-* « digne d'être vu » et quelques autres, y compris sans doute *rajatá-* AS. « argent » (« brillant ») et, sur base dénominative, *haryatá-* « désirable ».

368. Infinitif. — L'infinitif, fréquent, est de formation très variée, quasi anarchique. Il utilise des thèmes nominaux (de genre variable) à valeur de noms d'action, qu'il fixe sous une forme casuelle déterminée : Ac. Ab.-G. et surtout D. (toujours

au singulier); il existe en outre des finales sans attache casuelle évidente, en *-i* et en *-ai*. La démarcation sémantique avec les emplois proprement nominaux n'est pas aisée, sauf dans les types qui n'ont pas de contre-partie nominale ou dans ceux que différencie la place du ton (infinitif en *-áse*/ D. nominal en *-ase*) ou le degré radical (*vidmáne* infinitif/ **vedman-* n. d'action). Les traits syntaxiques (**420**) ne sont ni constants ni typiques : ce qui demeure est une probabilité morphologique.

Il n'y a pas d'emploi en fin de composé, sinon après préverbes.

369. L'infinitif datif se forme d'abord sur des noms-racines, type *mudé* de *MUD-* (même ton désinentiel qu'au D. nominal).

Néanmoins le ton radical est conservé dans *bắdhe* (degré long !) de *BĀDH-* **86**) et quelques autres ; ainsi que dans les emplois après préverbe (selon **156** n. **2**).

L'emploi après préverbe domine de beaucoup, comme dans les formations nominales. En composé proprement nominal, on n'a que *śraddhé* « pour croire » (où le premier membre est un nom figé), éventuellement *vayodhai* « pour donner de la force ».

1. Dans les racines terminées en *-ā-* on a soit la finale *-e* comme dans les noms **263**, soit *-ai* : *pramé* « pour former » *vikhyai* « pour voir au loin » de *MĀ-* 1 et *KHYĀ-* ; l'une et l'autre dans *dé* (V 41 1) et *parādai* de *DĀ-*.

2. Particularités phoniques ou morphologiques : vocalisme *bhuvé*/ *°bhvé* de *BHŪ-* selon **32** b. Emploi d'un thème verbal *sampŕ̥che* de *PR̥Ś-* et *śiśnáthe* de *ŚNATH-*.

Un second groupe de D. est en *-áse* (ton suffixal ; pas de préverbes, non plus que dans la catégorie nominale en *-as-*), ex. *jīváse* « pour vivre » ; cependant on trouve quelques tons radicaux, alliés à un degré plein, ainsi *áyase* « pour aller ». La formation dépend en partie du thème présent : cf. *puṣyáse* « pour fleurir », *vr̥ñjáse* « pour tourner ».

Sur le type ambigu *stuṣé* et analogues, v. **316** et **422**.

370. Les (rares) D. en *-(t)áye*, de thèmes en *-i-* ou en *-ti-*, sont peu caractéristiques par le sens : *pītáye* « pour boire » voisine avec l'Ac. *pītím* et avec l'emploi compositionnel *sómapītaye*. Isolément se trouve *-tyaí* (D. de type « féminin ») dans *ityai* « pour aller » ; *-váne* dans *dāváne* « pour donner » et quelques autres (ton suffixal, au moins en partie !) ; *-mane* dans *vidmáne* précité (ton suffixal !) « pour savoir » et dans quelques autres, à ton radical.

La catégorie suffixale la plus vivante est celle en *-tave* (*-itave*), c'est-à-dire D. de thème (m.) en *-tu-*, avec radical plein et tonique : type *hántave* « pour tuer ». C'est ici que les caractéristiques sémantiques sont les mieux marquées.

1. L'emploi sans préverbe domine, comme dans les dérivés nominaux en *-tu-* (s'il y a préverbe, celui-ci porte le ton).

2. Phonisme : *vóḍhave* **27 56** *stárītave* AS., comme *stárīman-*, de *STR̥̄-*.

Une variante de *-(i)tave* est *-(i)tavaí*, en une douzaine de formes (dont trois nouvelles dans l'AS.) : l'origine en a été rappelée **91**.

1. Vocalisme radical *sū́tavai* AS. « pour enfanter », comme *sasū́va*.

2. *Jīvā́tave* « pour vivre » est un semi-infinitif fait sur le thème de subjonctif *jīvā́t(i)*, et coexistant avec un thème (f.) *jīvā́tu-*. Semi-infinitif également *carā́thāya* « pour aller ». En fait, tout D. de nom d'action peut incliner à quelque moment vers une valeur d'infinitif.

371. L'infinitif Ac. est généralement en *-am* : c'est-à-dire l'Ac. d'un nom-racine, employé avec préverbe et, par suite, avec ton radical maintenu : ex. *ārúham* « pour monter ». Il y a trace d'un emploi sans préverbe dans *yámam* « guider » et *śúbham* (ton radical également maintenu) « pour briller ».

Plus restreint encore est un groupe d'infinitifs en *-tum* (5 formes RS., 5 nouvelles AS.), fait comme celui en *-tave* (ton sur le préverbe en cas de préverbe : *prábhartum* « pour présen-

ter »); *-itum* après la RS. La catégorie est à peine amorcée et sémantiquement peu évoluée : rien n'indique son progrès futur.

1. Sur thème de présent, *°pṛcham* « pour demander »; sur dénominatif (cf. **359** n.) *vareyám* « pour briguer ».

2. *-tim* incertain et en tout cas isolé, peut-être *śaktim* III 57 3 IV 43 3 « être au service de ».

3. *-tu-* en finale de membre antérieur (cas unique) *śróturāti-* (I) (à côté de *śrótu* et *suśrótu-* «qui accorde le fait d'entendre » cf. *sūryaṃ dṛśáye rirīhi* IX 91 6.

372. Parallèlement, il existe deux petites formations d'infinitif à valeur d'Ab. ou (plus rarement) de G. : celle en *-as* (sur noms-racines, degré réduit, ton radical, préverbe) et celle en *-tos* (mêmes caractéristiques que *-tum* et *-tave*) : *avapádas* « de tomber », *hántos* « de tuer » (ton sur préverbe, *nídhātos* « de déposer »).

Des finales non réductibles à un type suffixal et casuel précis sont celles en *-sáni* (type *neṣáṇi* « pour conduire ») qui utilisent la base en *-s(a)-* **329** déduite en dernière analyse des impératifs en *-si* **316**. Exceptionnellement, sur thème de présent, *°stṛṇīṣáṇi* « pour étendre » (cf. l'éventuel infinitif en *-(nī)ṣé* **322** n.). Dans *iṣáṇi* « désirer » la sifflante appartient à la racine, comme aussi dans *°bhūṣáṇi* « aider », ce qui libère une finale *-ani*, qu'on retrouve peut-être dans *rājáni* X 49 4 *taráṇi* III 11 3 avec valeur infinitive probable.

1. Eventuellement *-mani* (cf. ci-dessus *-mane*) dans *vídharmaṇi* « pour répartir » ou « pour répandre » (mais avec abandon de la rection par l'Ac.); *-tari* (base de n. d'agent?) dans *dhartári* « pour maintenir » et quelques autres formes obscures (cf. **252** n. 2). *-i-* pourrait être une particule ajoutée à des finales *-an-* *-ar-* non désinentielles.

2. *-(i)ṣyai* sur thème *avyáthiṣī-* **235** (var. *avyáthiṣe* MS.).

Enfin 35 thèmes d'infinitifs, à peu près limités à la RS. (pas d'ex. nouveau dans l'AS.), se servent d'une finale *-dhyai*. Les formes sont construites sur un thème de présent thématique, du type *tudáti* (ou assimilé à ce type) d'ordinaire : ex. *vandádhyai* « pour louer » en face de *vándate*. Toutefois on rencontre quelques cas de ton radical, *píbadhyai* « pour boire » en face de *píbati*, *yájadhyai* « pour sacrifier » en face de *yajádhyai* VS. (*yájate*). Sur thème de parfait, *vāvṛdhádhyai* « pour renforcer »; sur causatif (avec transfert de ton) *mandayádhyai* « pour se réjouir », de *mandáy-*; sur dénominatif *vājayádhyai* « prendre son élan ».

1. Sur *irádhyai*, v. **77**.

2. Finale *-dhye* dans TS. KS. *gamádhye* « pour aller », d'après l'échange *-e/-ai* dans *-tave/-tavai* et ailleurs.

373. Absolutif. — Un absolutif assez fréquent s'est développé, surtout dans la RS. ancienne, avec une finale *-tvī* qui repose sur une finale mal déterminable attachée au même suffixe *-tu-* qui fournit les infinitifs en *-tum* et *-tave*. Mais le degré radical est réduit, ce qui semble indiquer une finale (*-t-*)+*u* (ou plutôt *ū* donnant au L. *-vī*, comme *camvī̀* cité **265**). Ex. *kṛtvī* « ayant fait ». Pratiquement la formation (comme celle qui suit) se conforme structurellement aux verbaux en *-tá-*, cf. *gūḍhvī* « ayant caché » comme *gūḍhá-*; mais *hitvī* (*i* bref !) de *HĀ-* 1.

Identique pour la structure générale est la formation en *-tvā́* (à lire *-tuvā́*) qu'il faut sans doute, comme la précédente, expliquer par *-t-* + *ū*, mais avec désinence d'I. (la désinence des noms m. en *-tu-* étant *-[t]unā*). Cette formation, rare dans la RS. ancienne, est rapidement en progrès ensuite : *hatvā́* « ayant tué », *dattvā́* « ayant donné » (comme *dattá-* **363**). Avec *-i-* « de liaison », depuis l'AS. seulement, *hiṃsitvā́* « ayant lésé » (*gṛhītvā́* AS. « ayant saisi » comme *gṛhītá-*); sur causatif, depuis l'AS. aussi, *sraṃsayitvā́* « ayant fait tomber ». Une seule forme à préverbe, *pratyarpayitvā́* AS. « ayant envoyé en retour ».

Sept racines (RS. récente) attestent une finale *-tvā́ya*, combinaison de *-tvā́* et de *-ya* : *gatvā́ya* « étant allé ». Les formes *dattvā́ya hitvā́ya* doublent les précédentes.

374. La finale *-tu-* (*-tū-*) se disposant mal par nature à l'emploi après préverbe, on a utilisé en ce cas la finale *-i-*, qui, avec une désinence d'I. (souvent abrégée), donne *-yā* (*-ya*). Le ton est radical, bien que le degré soit normalement le degré réduit (sauf que les racines en *-ā-* final, ici comme ailleurs, sont immobiles, *utthā́ya* AS. « s'étant levé »).

Sur base causative, *prā́rpya* « ayant mis en marche » (Livre I, seul ex. de la RS.); sur thème de présent, *upadā́dya* AS. « ayant mis » (incertain).

Le phonisme radical dans *abhigū́ryā* « ayant célébré » *vitū́ryā* « ayant fait passer » s'explique par **37**.

Comme dans les noms-racines **195**, un *-t-* s'insère après voyelle brève, d'où une finale nouvelle *-tya* ou plus souvent *-tyā*, ton radical : *ābhṛ́tyā* « ayant apporté ». La solution est évitée par l'allongement de la voyelle radicale dans *āyū́yā* « s'étant approprié » et quelques autres (position favorable devant *y-*, cf. **42**).

L'absolutif en *-(t)yā* se rencontre encore après quelques adverbes formant liaison étroite avec le verbe, ex. *araṃkṛ́tyā* « ayant apprêté ». Un cas extrême est *pādagṛhya* « saisissant aux pieds » *hasta°* « prenant la main », où l'élément antérieur est un véritable thème nominal.

Un absolutif en *-am* (après préverbe) s'amorce dans *ávivenam* « sans déplaisir » (incertain) et quelques formes de la RS. **419**; plus nettement, après deux préverbes et radical allongé et tonique, *abhyā́krāmam* AS. « en s'avançant » et quelques autres formes, qu'on pourrait être tenté toutefois de ranger parmi les composés adverbiaux (avyayībhāva).

CHAPITRE V

LES INVARIANTS

375. Préverbes. — Une série de particules fonctionnent tantôt (en partie du moins) comme mots indépendants, à valeur d'adverbe ou de préposition; tantôt comme préfixes (dans le rôle de membres antérieurs de composés nominaux), tantôt enfin comme préfixes verbaux (préverbes). Nous avons vu d'avance les emplois compositionnels **174** sq. **181** **183** : ils coïncident dans une large mesure soit avec les emplois de préverbes, soit avec les emplois indépendants (adverbes, prépositions).

Comme préverbes proprement dits, ces mots apparaissent soit soudés au verbe, soit — c'est la situation ancienne et fondamentale — séparés : en ce cas, volontiers placés au début du pāda ou de la phrase et naturellement pourvus du ton (parfois même postposés au verbe). Mais ils sont sémantiquement si liés au procès que dès la RS. ancienne, dans la moitié des cas environ, ils collent au verbe, allant jusqu'à perdre leur propre ton quand (même à l'initiale du pāda) ils figurent devant un verbe tonique (88 b.).

1. Cf. aussi les faits de saṃdhi **147** sq. **150** qui soulignent le contact étroit.

2. Il arrive aussi que le préverbe garde le ton (*pári véda* VI 1 9) : le cas se produit notamment devant un participe en plusieurs passages. Noter que le pdp. restitue parfois le ton du préverbe quand la voyelle finale tonifiable est écrite *-y* ou *-v*.

La soudure du préverbe et du verbe est normale en phrase

subordonnée, à peu près constante en phrase négative, constante dans les formes nominales du verbe (sauf parfois pour le participe, et, exceptionnellement, *á... dṛśé* AS. VII 22 1, *ni... bādhitāsaḥ* KB. XXVIII 6). La séparation (improprement dite « tmèse ») est dominante en phrase principale ou indépendante, là notamment où une valeur emphatique s'attache au préverbe. Elle diminue dans les mantra récents et déjà au Livre X.

De nombreux préverbes apparaissent sans verbe dans la RS., notamment *ā́ prá sám*. Il serait abusif de parler d'ellipse à chaque fois. Le préverbe seul suffit à indiquer un mouvement (phrase hortative) dans les propositions élémentaires; de là l'emploi s'est étendu à des propositions plus complexes, comme *ví* signifiant « ouvrir » II 24 2.

Là même où le verbe est exprimé, le préverbe porte souvent l'essentiel de la valeur verbale, *nír gā́ ūpe* X 68 3 « il a fait sortir (*nis*) les vaches (comme on fait sortir les grains de l'épi) » *yā́tam... ví párvatam* X 39 13 « fendez la montagne en marchant » *gā́ udā́nṛcúḥ* AS. « ils ont fait sortir les vaches par leur chant ». L'emploi de tel ou tel verbe particulier donne l'impression d'être de peu d'importance, là où visiblement le préverbe attire à lui le sens principal du procès.

376. Les préverbes notent essentiellement le mouvement : mouvement réel d'abord, figuré ensuite. Un emploi particulier, qui a quelque extension, est celui qu'on peut appeler « transitivant ». Enfin certains usages attestent une influence venue de la composition nominale : emplois adverbiaux ou prépositionnels. La distinction est d'ailleurs parfois malaisée entre préverbe et préposition (ou adverbe) : le contexte a imposé la fonction, pour des mots qui à l'origine étaient indépendants, aptes aussi bien à s'agréger à un verbe qu'à régir ou qualifier un nom.

Ácha (*áchā* **109**) note la direction vers, avec des verbes de mouvement ou signifiant « dire ». L'emploi prépositionnel demeure ici dominant (régime Ac.), l'emploi préverbial paraissant être une spécialisation. Un exemple de régime au L. SS. I 543, en var. de l'Ac. (RS.).

Áti, avec les verbes de mouvement, indique que le mouvement a lieu jusqu'au bout ou au delà (« en passant outre »); avec *DĀ-* « surpasser par ses dons » *MAN-* « mépriser ». Quelques formules prépositionnelles (régime Ac.; I. rare, I 36 16), ainsi *pūrvīr áti kṣápaḥ* X 77 2 « à travers maintes nuits ».

Ádhi « au-dessus » (au propre et au figuré), ainsi (avec valeur volontiers transitivante) avec *RUH-* « monter sur » *I-* et *GAM-* « trouver, comprendre, apprendre » *VAC-* « parler au nom de, garantir » *DHĀ-* « confier ». *Ádhi* est également préposition, d'abord avec le L. (*kás te devó ádhi mārḍīká āsīt* IV 18 12 « quel dieu fut compatissant à ton égard ? »), puis avec l'Ab. de point de départ (*niraitu jīvó ákṣato jīvó jīvantyā ádhi* V 78 9 « qu'il sorte vivant sans dommage, vivant d'elle vivante »); le régime Ac. est très rare (VII 36 1), l'I. limité à la formule *ádhi ṣṇúnā* (*ṣṇúbhiḥ*) « sur la hauteur ». Comme adverbe enfin, « en sus de » (avec n. de nombre; régime G. VIII 4 13, 7 14).

377. *Ánu* signifie en propre « après » (ce qui fait suite, ce qui accompagne, s'approche, se conforme), avec *STHĀ-* « s'agréger à, suivre, aider » *JAN-* « naître ultérieurement » *JÑĀ-* « concéder, reconnaître, donner » *MĀ-* 1 « céder en mesurant ». Comme préposition (régime Ac.), « le long de, à travers; par le moyen de » et spécialement « selon » (*svám ánu vratám* I 128 1 « selon sa loi ») ou encore distributivement (*ánu dyū́n* « jour après jour »; aussi *dyúbhiḥ*). Régime G. I 30 9 VIII 69 18.

Antár est peu fréquent comme préverbe : avec *GĀ-* 1 « aller entre, séparer ». L'emploi est adverbial ou plus souvent prépositionnel, servant à préciser le L. (pl.), ex. *bhúvaneṣv antáḥ* « parmi les êtres ». L'Ac. marque la démarcation entre deux groupes, *antár devā́n mártyāṃś ca* VIII 2 4 « entre les dieux et les mortels ». Ab. (rare) « de (l'intérieur de) »; G. IX 12 7.

Ápa est uniquement préverbe, et indique le point de départ, surtout avec des verbes de mouvement. Aussi avec *BHŪ-* « être éloigné » *HAN-* « écarter en frappant; abattre » *GUR-* « désapprouver; menacer ».

Ápi comme préverbe note un contact étroit : avec *DHĀ-* « fermer » *BHŪ-* « faire partie intégrante de ». Rares emplois adnominaux (« sur » ou « près de, chez »), régime L. Sur *ápi* particule, v. **437**.

Abhí (« vers ») s'emploie avec des verbes de mouvement et est souvent transitivant ; ainsi avec *PAD-* « attaquer » *CAR-* « exercer une action magique » (nuance fréquente d'hostilité) ; avec *AS-* 1 « surpasser ; menacer ». L'emploi prépositionnel, à régime Ac., donne les sens de « vers » ou parfois « au-dessus de » (*yó víśvā bhúvanābhí sāsahíḥ* III 16 4 « qui l'emporte sur tous les êtres »). Rarement L. (II 31 2) ou Ab. (« sans » ou « par rapport à ») I 139 8.

378. *Áva* « de haut en bas », ainsi avec *TṜ-* « abattre » *SĀ-* « délier », mais simplement « regarder » avec *KHYĀ-* et analogues ; « couper (complètement) » avec *BHID-* et analogues ; avec *YAJ-*, « écarter par le sacrifice » ou « satisfaire la divinité ». L'emploi adnominal (Ab.) est très rare (formule *áva diváḥ* « du ciel » ; aussi *dyúbhiḥ*).

Ā́ marque, en tant que préverbe, un mouvement vers ou une position à telle place (transitivant : *BHĀ-* « illuminer » *DIŚ-* « viser à ») ; mais plus souvent un mouvement en direction du sujet (emploi qui ressemble à celui qu'expriment les désinences moyennes) : par exemple avec *DĀ-* « recevoir, prendre » *DHĀ-* « prendre, assumer » *KṚ-* « amener ; gagner » *BHŪ-* « assister ». L'emploi prépositionnel a lieu surtout avec régime L. (où *ā́* précise la désinence sans ajouter de nuance notable, *mánuṣeṣv ā́* « chez les humains ») ; aussi Ac. (plus rare), avec nuance de but ; Ab. au sens de « depuis (spatial), en partant de, hors de » (figurément, pour noter une préférence, *víśvā ca na upamimīhí... vásūni carṣaṇíbhya ā́* I 84 20 « et assigne-nous tous les biens de préférence aux [autres] tribus ») ; ou au sens de « jusqu'à » (spatial) (*yatī giríbhya ā́ samudrā́t* VII 95 2 « allant des montagnes à la mer »), la notion de limite ayant évolué en deux acceptions opposées. Dans plusieurs de ces emplois, notamment dans le dernier cité, *ā́* est antéposé au régime. — Sur *ā́* comme particule, v. **437**.

Úd est purement préverbe, mouvement vers en haut, vers le dehors : ainsi avec *GĀ-* 2 « entonner (un chant) » *MUC-* « délier » ; transitivant, *TŪ-* « rendre efficace ».

379. *Úpa* (« près de ») avec *I-* « s'approcher, prendre part à » *SAD-* « s'approcher pour honorer » ; transitivant, *JĪV-* « vivre de ». La valeur d'approche indirecte, souvent avec nuance de dévotion, distingue le mot d'*abhí* qui souligne le côté « force », ou de *ā́*, qui accentue l'intégration. On trouve parfois *úpa* comme préposition avec l'Ac. au sens de « vers », rarement « sous (la volonté de) » AS. XIX 31 7 ; L. « sur » et, formulairement, *úpa dyúbhiḥ* « jour après jour ».

Ní n'a d'autre fonction que de préverbe, pour signifier « dedans », ainsi *YAM-* « retenir, faire rentrer (un attelage) ; céder » *SVAP-* « s'endormir (mort) » *VṚT-* « tourner en arrière ; rentrer » ; figurément *KṚ-* « humilier, dominer » ; devant plusieurs verbes, « apaiser ».

Nís est également pur préverbe et signifie « au dehors », d'où, avec *KṚ-*, « fabriquer, préparer ; repousser ; guérir » *JÑĀ-* « discerner » *BHAJ-* « exclure » *DAH-* « détruire en brûlant » ; transitivant, *MANTH-* « faire jaillir par frottement ».

Sur *iṣ-KṚ-*, v. **45 104**.

Párā (préverbe) marque l'éloignement, *I-* « s'en aller ; mourir » *DĀ-* « livrer, faire périr ». Noter avec *JI-* le sens de « être vaincu (passif !) ; perdre » (aussi : « vaincre »).

Palā́, v. **67**.

Pári, comme préverbe, signifie surtout « autour » : *BHUJ-*

« entourer » *MĀ-* 1 « mesurer un périmètre » *STHĀ-* « empêcher » ; au figuré, *JÑĀ-* « connaître en détail » *BHŪ-* « dominer ; atteindre » ; l'action est envisagée dans sa totalité, d'où dominée. Nuance de « manque » (par contraste avec une attention portée sur un point précis) dans *CAKṢ-* « laisser passer (sans voir) » *MAN-* « négliger ». *Pári* est parfois adnominal, avec l'Ac., au sens de « autour » ou « au delà de » (*mā́ śūne agne ní ṣadāma nṛṇā́m pári tvā* VII 1 11 « ne soyons pas assis autour de toi dans l'absence de héros »); en formules temporelles, *madhyáṃdinam pári* « vers midi ». Plus fréquemment on a l'Ab. au sens de « d' (autour de) », puis simplement « de (origine), en partant de », *tvám adbhyás tvám áśmanas pári... jāyase* II 1 1 « tu nais des eaux, tu (nais) du rocher ».

380. *Prá*, comme préverbe, « en avant » (pour s'éloigner, plus souvent pour se diriger vers), avec *PAT-* « s'envoler » *I-* « partir ; mourir » *MUC-* « délier, cesser » *BHṚ-* « offrir, mettre en honneur » *JÑĀ-* « reconnaître, déterminer ». Nuance ingressive *HU-* « commencer à offrir » ; nuance continue *PĀ-* 1 « boire (continûment) ». Avec *MAD-* « se détourner de ». Pas d'emploi adnominal.

Plá, v. 67.

Práti, comme préverbe, « contre » (mais la nuance est moins « hostile » que dans *abhí* : « à l'encontre de » ou même simplement « au-devant de ») : *DṚŚ-* « être perçu » (avec désinences moyennes) *PAD-* « répondre » *STHĀ-* « prendre appui » *JUṢ-* « agréer » *AS-* 1 « être de taille à ». Avec *MUC-* (« libérer ») : « mettre (un vêtement, etc.) ». On rencontre des emplois prépositionnels avec l'Ac., au sens de « vers » ou « contre », *ágne rákṣā ṇo áṃhasaḥ práti ṣma deva riṣatáḥ* VII 15 13 « ô Agni, protège nous de l'angoisse, contre ceux qui nous veulent du mal, ô dieu » ; parfois, « selon » II 15 10 « comme » VI 30 1.

Avec le L., nuance distributive VIII 82 1. Formules *práti vā́ram* « selon le désir » *práti vástoḥ* (Ab. ?) « à l'aurore ».

Ví ne figure qu'avec des verbes et marque une division, une dispersion ; au figuré aussi une discrimination, une extension ; cf. avec *STHĀ-* « se répandre, se répartir » *HŪ-* « appeler de divers côtés » *PṚŚ-* « rechercher (en interrogeant) » *BRŪ-* « se disputer » ; transitivant, *VAS-* 1 « illuminer ». Négatif (influence de *vi°* nominal) avec *DĀŚ-* « nier » *PṚC-* « vider ».

Enfin *sám*, qui n'a pas d'emploi adverbial ou adnominal sûr, a le sens de « avec, ensemble », pour souligner le lien entre deux agents vis-à-vis d'une même action (*PĀ-* 1 « boire en commun ») ou entre l'action et l'objet (*PIṢ-* « presser contre ») ; *sáṃ-VYAC-* « rouler » est le contraire de *VYAC-*. *Sám* renforce ou précise diversement le procès, *JI-* « conquérir » *HAN-* « écraser ; fermer » *BHŪ-* « venir à l'être ».

381. La présence de deux préverbes n'est pas rare, le premier étant plus enclin à la valeur adnominale. Le plus souvent ils sont séparés l'un de l'autre, le second en contact avec le verbe (mais tonique) ; seul *ā́* attire à lui un préverbe précédent, type *upā́gahi* « arrive ici ». En phrase subordonnée les deux préverbes sont d'ordinaire accolés, le premier gardant ou non le ton.

1. Le cas de trois préverbes (en contact) est très rare, *anusampráyāhi* AS.

2. *Ā́* est presque toujours en seconde place s'il y a un autre préverbe ; il est considéré comme partie intégrante du verbe. *Párā* est aussi en seconde place et presque toujours aussi *áva ; ánu ádhi abhí* sont presque toujours en première place.

3. Dans les noms verbaux, deux préverbes en contact ont un ton sur le premier (*abhí saṃcarényam*) ou sont atones (*viprayántaḥ*).

4. Répétition du préverbe, soit séparé (*ā́... ā́* I 88 4 III 43 2), soit en āmreḍita (*sáṃ-sam*, passim).

Les emplois de préverbes ont réagi les uns sur les autres, créant des oppositions ou ajustements secondaires. Ainsi *vi-PṚC-*

380 *prá-CṚT-* AS. « délier » *ápa-VṚ-* et *ví-VṚ-* « ouvrir » *áva-RUH-* « descendre » *áti-GĀH-* « émerger » *vi-KRĪ-* « vendre » *ápa-RĀDH-* AS. « manquer », etc. ; ainsi se créent notamment quelques nuances privatives. Par moments on a des préverbes divers associés à un même verbe sans variation d'emploi, comme si le choix de tel préverbe était de peu d'importance.

Un cas extrême est la combinaison *ā́... óhate ví* II 23 16 « ils affirment... (et) nient ».

382. Il arrive que des emplois « simples » dérivent d'emplois à préverbe :

MAN- « désirer » VII 4 8 (et ailleurs) est fait sur *abhí-MAN-;* de même *krámasva* AS. IV 4 7 (« saillir »), *BHŪ-* I 46 11 sur *vi-BHŪ-*, *STHĀ-* VI 18 9 sur *ádhi-STHĀ-*, *MĀ-* IV 44 6 sur *upá-MĀ-*, etc. Nombre d'emplois à préverbe sont, en revanche, indistincts des emplois « simples » ; des considérations de volume, de rythme ont dû jouer pour favoriser l'adjonction d'un préverbe et de tel préverbe particulier.

1. Sur l'usage stylistique des préverbes, v. **456**.

2. Appartenance d'un même préverbe à deux verbes consécutifs, *vy àstabhnāt... akṛṇot* VI 8 3 ; prob. *ṛṇvati... vy ṛ̀ṇvati* I 128 6 *ni... dadhré... jihīta* 37 7 ; à trois verbes (?) *sám... mārjmi didhiṣāmi... dádhāmi* II 35 12.

3. Les préverbes figurent parfois de manière variable avec les différentes formes d'un même verbe. Un cas typique est celui du thème *bibhar-* attesté sans préverbes, en face des thèmes *bhára- jabhā́r-*, etc. ; dans une large mesure aussi *háva-* en face de *huvá-* et surtout *hváya-*.

383. **Mots préverbiaux.** — On trouve comme éléments préfixés devant les formes personnelles du verbe (mais jamais ne perdant le ton) quelques mots autres que les préverbes : à savoir des adverbes comme *tirás* « en travers » *purás* « en avant » *āvís* « manifestement » (*prādúr* « id. » depuis l'AS.). Mais les emplois sont limités, les seuls verbes attestés étant *KṚ- BHŪ-*,

parfois *DHĀ-*, isolément tel autre encore, qui font figure de simple support verbal à l'acte noté par l'adverbe. Le seul trait « compositionnel » est l'éventuelle présence (rare d'ailleurs) d'un absolutif en *-(t)yā* (comme avec les préverbes, cf. **374**), lequel entraîne la perte du ton : *namaskṛ́tya* AS. « ayant rendu hommage ». La « tmèse » est attestée dans cette série : ainsi *śrád asmai dhatta* II 12 5 « faites-lui crédit », qui disloque l'expression composée *śrad-DHĀ-* où le premier élément est un thème nominal *śrad* (prob. *śradh-*) figé, comme aussi dans *śrát... KṚ-*, même sens.

Il n'y a donc pas de composition verbale au sens où l'on parle de composition nominale. Tout au plus peut-on voir l'amorce d'une expression verbale complexe dans la formule *sukṛtā́ kṛṇvantu* I 162 10 « qu'ils préparent comme il faut » où *sukṛtá-* (figé au pl. nt. ?) supplée un **sú kṛṇvantu* qui manquait de corps.

1. Cf. aussi *vayúnā kṛṇota* I 162 18 « préparez » et quelques autres expressions plus ou moins douteuses (éventuellement *mahā́ bhūtvā́* **247**) qui sont peut-être à rapprocher des formules interjectives en *-ā́-KṚ-* citées **392**. Un autre type de périphrase serait attesté dans *dasmát KṚ-* I 74 4 « rendre efficace ».

2. Quant au type post-védique en *-ī́-BHŪ-*, *-ī́-KṚ-*, on a tenté d'en voir les débuts dans *śā́kī bhava* I 51 8 « sois fort » *sárī bhava* I 138 3 (sens ?), peu probant ; plus vraisemblablement dans *vātī́kṛta-* AS., surtout si le sens est bien « transformé en vent ». Ici encore les expressions onomatopéiques en *-ī-KṚ-* **392** ou adverbiales (comme *mithū kaḥ* et *m° bhū́t*) sont en avance sur la formation nominale courante. Peut-être enfin *avyathī́ḥ kṛṇuta* X 31 10 « rendez exempt de vaciller » suppose-t-il un **avyathī-KṚ-* normalisé d'après le mot voisin *vyáthiḥ*.

3. Si les formes personnelles du verbe n'entrent pas en composition nominale, en revanche on a un cas clair d'āmreḍita, *piba-piba* II 11 11 (mais ailleurs, juxtaposé à double ton : *préhi préhi*, etc.).

384. **Prépositions.** — Outre les préverbes fonctionnant comme prépositions, dont nous avons rappelé les principaux emplois, il existe des adverbes d'origine diverse, qui « gouvernent » des noms à des cas divers, notamment au G. et à l'I. :

ce sont précisément des cas avec lesquels on ne rencontre qu'exceptionnellement les vraies prépositions.

On trouve ainsi un régime Ac. avec *antarā́* « entre » *abhítas* « autour » *upári* « au-dessus » (et G. probable dans *bhū́myā upári* X 75 3 « au delà de la terre »). Le régime au G. est présent surtout avec *purástāt* « devant »; l'Ab. avec *adhás* « au-dessous de » (Ac. VII 104 11) et *avás* « id. » (I. I 163 6); avec *ṛté* « sans » (le G. au moins IV 33 11); même situation avec *āré*, de sens analogue; enfin l'Ab. (nominal ou infinitif) est régi aussi par *purā́* « avant (temporel) » ou « à l'exception de, par protection contre » et quelques autres.

Un régime L. figure avec *sácā* « en compagnie de, parmi » (G. V 74 2 X 93 5), tandis que le groupe des autres adverbes de sens analogue, *sahá, sākám, s(u)mád,* ont l'I. Les régimes, on le voit, sont mal stabilisés et incomplètement spécialisés. Un mot comme *parás* « au delà » se trouve avec l'Ac. (VIII 2 41 X 82 2), le L., l'Ab. et surtout l'I.

La plupart des emplois sont isolés, et coïncident avec des emplois purement adverbiaux. De même que dans les prépositions proprement dites, la place est faiblement réglée : antéposition, postposition (les deux procédés avec *purā́*), séparation d'avec le régime (ainsi pour *ṛté*).

385. **Adverbes.** — Les adverbes sont extrêmement nombreux. On trouve parmi eux des formes nominales figées (y compris des composés); des noms à suffixe proprement adverbial, enfin des mots plus ou moins déterminables.

Des particularités morphologiques, qui n'intéressent que des groupes restreints d'ailleurs, sont le transfert de ton **387**; l'affaiblissement des caractéristiques pronominales ibid. et **391**; le maintien de finales consonantiques là où la dérivation nominale présente des finales en consonne + *a*, cf. ci-dessous et **390** sq.

Parmi les formes casuelles, naturellement mal distinctes en

partie de valeurs proprement nominales, les désinences dominantes sont l'Ac. et l'I. (sg.). L'Ac., exprimant la durée ou l'espace parcouru, la manière, la direction, la relation, donc plus librement employé que dans le nom, figure ainsi dans des adjectifs comme *purú* « beaucoup » *urú* « au loin » *śáśvat* « sans cesse » *didṛ́kṣu* (ton !) « dans mon désir de savoir » *suhántu* « de manière qu'(il) soit facile à tuer » *mahā́m* II 24 11. Les emplois sont très variables suivant les mots. Un *mahás* « puissamment » est probable **397**. Fréquents notamment les adjectifs en *-añc-*, au nt., et leurs dérivés, *ānūkám* « par derrière », etc.

1. Quelques participes à ton avancé, *patayát* I 4 7 « en se hâtant » (mais cf. **459**) *ṛdhát* VI 2 4 « avec succès » (*tāját* AS. ?); un nom-racine en fin de composé, *akṣipát* « un peu » (proprt « ce qui tombe sous les yeux »); un ordinal comme *sahásram* X 15 10, 79 5 « mille fois ». Rares sont certains suffixes comme *-vat* (hormis **390** fin.) et *-mat* (peut-être *tvā́vat* X 100 1 « de la manière qui t'est propre »).

2. Des thèmes sans contre-partie nominale sont *niṇík* « en secret » *madrik* (et *madryadrik* « vers moi ») qui reposent sur une finale réduite du nt. commun en *-yak* (*madryàk* est attesté aussi).

Les substantifs figurent dans des emplois compositionnels, *nā́ma* « quant au nom » (d'où, dès la RS., « notamment; en fait ») ou de manière *kā́mam* « selon (son) désir ». Productifs sont les emplois pronominaux (*adás* « là-bas » *idám* « ici; maintenant ») qui s'orientent aisément vers le rôle de particules.

Les préverbes s'emploient aussi adverbialement en utilisant le suffixe « intensif » *-tarám,* type *vitarám vi kramasva* IV 18 11 « marche au loin, plus au loin ! »; l'Ac. f. *-tarā́m* apparaît depuis *saṃtarā́m,* hapax de la RS. ancienne, et davantage dans l'AS. où il remplace *-tarám;* analogue *upamā́m* V 34 9.

Un autre mot d'aspect f., sans contre-partie nominale, est *tūṣṇī́m* **42** (finale comme *idā́nīm* **389** ?): éventuellement *sádhrīm* « vers un même but », aménagement de *sadhá* d'après *sadhryàñc-* (où la finale *-ryàñc-* dérive de *tiryáñc-* **195**).

386. L'I. sg. (aussi pl.) exprime la manière, les circonstances,

également le temps et l'espace. On trouve notamment des noms (substantifs et quelques adjectifs) en *-as-*, type *sáhasā* et *sáhobhiḥ* « avec force »; autres, *ágreṇa* « en avant » (à côté de *ágram ágre*), *dívā* « de jour » (opposé à *náktam* : discordance casuelle) et *dyúbhiḥ* « au long des jours ».

Remarquable est l'extension donnée à une finale *-ā́* s'attachant à des thèmes qui ne fournissent pas de flexion, ou du moins dont la flexion ne comporte pas normalement cette finale. Ainsi *amā́* « chez soi » (cf. **287**), *uccā́* et analogues (aussi *uccais*) **259**. Il y a un groupe compact en *-yā́*, d'abord sur thèmes en *-u-* (après syllabe lourde), type *āśuyā́* « rapidement » (mais, au lieu de **uruyā* on a *urviyā́* « au loin », apparemment fabriqué sur le f. *urvī-*, cf. *urvyū̀ti-*); puis sur thèmes en *-a-* (avec *-a-* final maintenu), *ṛtayā́* « selon l'ordre » (*ṛtá-* variante de *ṛtú-*); d'où une finale nouvelle en *-ayā́*, *āsayā́* « en face » (du nom-racine *ā́s-*) *naktayā́* « de nuit » (*ubhayā́* « des deux manières », haplologie pour *-*yayā*) et même *kuhayā́* « où ? » élargissant *kúha*. On a *-yā́* après consonne dans *viśvyā* (ton insolite) [*viśvayā°* VIII 68 2 ton de V.] « partout » *tmanyā́* « de soi-même » (I X). Le lien entre la finale *-ayā́* et l'I. f. des noms en *-ā-* (*pāpáyā* « de mauvaise manière ») est faible; le point de départ de *-ayā́* est peut-être le pronom *ayā́* (I. sg. f.) « ainsi »; celui de *-uyā́* le pronom *amuyā́* « de cette manière-là ». La productivité de l'I. adverbial sur bases pronominales est considérable.

Quant aux noms en *-ā-*, la finale d'I. en *-ā* est mieux attestée dans les adverbes que dans les noms, cf. **268** n. **2**, mais il n'est pas nécessaire de postuler une base en *-ā-* pour expliquer chaque finale adverbiale en *-ā*. Des formes comme *puruṣā́tā puruṣatvā́tā* « à la manière des hommes; chez les hommes » peuvent s'expliquer par un suffixe adverbial en *-tā*, cf. **390**.

387. Le D. est rare : *aparā́ya* « pour l'avenir » *vā́rāya* « selon le vœu ». Rare aussi le G., *aktós* « à la (fin de la) nuit » *vástos* « au matin » (donc, nuance temporelle). Le L. est plus fréquent, *ágre* « en face »; au pl. *apariṣu* (f.; ton distinct et formation féminine distincte) « à l'avenir ». Le pronom *tmán* est aussi un L. adverbial, à valeur faible, doublant l'I. *tmánā* : ce semble le seul L. à désinence zéro usité adverbialement.

L'Ab. enfin comporte la valeur d'origine (*ārā́t* « de loin » ou simplement « au loin ») ou de manière (*sākṣā́t* « visiblement »). Sur base pronominale, *ā́d* « alors » *tā́d* « ainsi » (perte des caractéristiques pronominales !).

Le N. adverbial est inusité encore que, théoriquement, plusieurs Ac. pourraient s'interpréter en N. aussi bien; *avaras°* **179** n. n'est sûrement pas un N. m. Reste tout au plus *kis* dans *nákis mā́kis* **290**, qui sort d'un emploi réel de N. animé; quant à *sajóṣās* employé comme adverbe au N. m. figé (I 118 11 IV 56 4), c'est une conséquence de l'emploi des finales masculines en fonction de nt. selon **243 396**. — Cf. enfin sur le cas de *yós* **270** n. **1**.

Un trait significatif est le transfert de ton, qui en général va dans le sens de l'oxytonèse. On l'a pour l'Ac. dans les participes en *-át* **385**, dans les finales en *-tarám* ibid. (auxquelles se joint *aparám*); aussi dans des adjectifs de direction qui présentent le même phénomène à d'autres cas (D. *aparā́ya*) Ab. *adharā́t*, I. *apākā́* (« loin ») et autres de même structure, L. *dakṣiṇé*. Inversement l'adverbe *dívā* recule le ton en face de l'I. nominal *divā́* : *gúhā* « en secret » *mṛ́ṣā* « en vain » *sácā* « ensemble » auraient en contre-partie, s'il existait, un I. nominal à ton désinentiel.

388. Composés adverbiaux. — Des composés se forment, soit par jonction de deux adverbes (rare), soit par adverbialisation d'un composé nominal déjà existant ou virtuellement possible, *nānārathám* « sur différentes voitures » (oxyton, contrairement à *sarátham* « sur la même voiture »), *saṃvátsam* « durant une année entière » (cf. le dérivé nominal *saṃvatsará-* « année »), *samakṣám* (de *ákṣi-* « œil ») « en face ». Les caractéristiques

sont les mêmes que dans la composition nominale : on voit par le dernier exemple un cas d'élargissement en *-a-* (samāsānta).

Le type le plus nettement adverbial est la jonction d'un mot gouvernant — préposition ou terme prépositionnel — et de son régime (type dit avyayībhāva) : *ādvādaśám* « jusqu'à douze » *otsūryám* AS. « jusqu'au soleil » *pratidoṣám* et *pra°* « vers le soir » *pratikāmám* « selon (son) désir » *abhipūrvám* AS. « dans l'ordre ». La fréquence des expressions analytiques concurrentes, *svadhám ánu, ánu jóṣam,* donne le point de départ, plus encore que l'expression composée adjective (type *anukāmá- ánuvrata-*), laquelle est d'ordinaire secondaire par rapport à l'adverbe, cf. **183**.

Les emplois d'avyayībhāva, relativement rares dans la RS., se propagent ensuite : on notera la prédominance des finales en *-am,* partiellement obtenue par une thématisation (ainsi dans *°doṣám* issu de *doṣá-*); le samāsānta *-ya-* apparaît depuis le Livre X (*abhinabhyám* « près des nues »). Seul demeurerait à finale non élargie *upaṣṭút* si le sens est bien adverbial « en direction des chants de louange ».

Même emploi « régissant » de *yáthā°* dans *yathāvaśám* « selon son gré » et analogues (rare dans la RS.), où l'origine analytique est patente. Isolément, *yādrādhyàm* « autant qu'on peut atteindre » (mais **yācchreṣṭhám* « aussi bien que possible » a été nominalisé, comme d'autres); avec un adverbe prépositionnel, *ṛtekarmám* (finale thématisée) « sans activité ».

Ton final dominant, sauf dans quelques formes post-ṛgvédiques comme *pratikūlam* et *anukūlam* AS. « à contre-courant » et « dans le sens du courant ».

389. Dérivés adverbiaux. — Les suffixes adverbiaux se trouvent par privilège dans les catégories pronominales et numérales ; de là ils se sont attachés à des thèmes nominaux, d'abord à ceux qui par le sens se rapprochent des pronoms ou des noms de nombre.

Est ainsi purement pronominal le suffixe temporel *-dā́,* type *idā́* « maintenant » *kadā́* « quand ? », où à l'origine l'élément *-d-* a dû appartenir au pronom de base et se propager, comme dans *sádā* « toujours » *sarvadā́* AS. « partout ».

-dam dans *sádam* « toujours » (thématisation analogique); *-dānīm* dans *idānīm* « maintenant » et quelques autres, finale comme *tūṣṇīm* **385**. Nominalisation dans *viśvadāni-* TB. Un autre suffixe, notant le temps éloigné, est en *-rhi* (*-r-* pour *-d-* d'après l'échange noté **100** n. **1** ?), *kárhi* « quand ? » (seule forme de la RS. ancienne).

En face de *yadā́* temporel, on a *yádi* « si » où l'élément *-i* est nettement déictique (conformément au rôle syntaxique **453**) et se retrouve probablement dans *tādītnā* « en ce temps » (I) (fait sur l'adverbe *tā́t* avec le suffixe temporel *-tna-* adverbialisé).

Un suffixe local important est *-tra* (paroxytonèse), avec *-a* allongeable : *kútra* « où ? » (aspect *u* du thème *ka-*, cf. **290**) *átra* « ici ». Un doublet tonique *-trá,* avec *-a* final nécessairement long, part aussi de bases pronominales comme *asmatrā́* « chez nous » ou *satrā́* « ensemble », mais se propage dans des thèmes nominaux, *devatrā́* « chez les dieux » et même (cas extrême) *śayutrā́* « sur la couche » (formules en *-trā́ KṚ-*).

Le suffixe *-thā,* ton flottant, forme des adverbes de manière partant de *kathā́* « comment ? » (thématisé aussi en *kathám*) *imáthā* « de cette manière-ci » *itthā́* (et *itthám*) « ainsi » (sur *id* **286**) *áthā* (d'ordinaire à finale abrégée et rôle de particule **439**). De là, *ṛtuthā́* « selon la répartition » *nāmáthā* AS. « par le nom » (avance tonique d'une syllabe).

Primaire *vṛ́thā* « à (son) gré », cf. *váram.*

390. Le suffixe *-dhā* (« de telle manière, en tant de fois »), à finale abrégeable, figure dans quelques pronoms, *sámadhā* Kh. « de la même manière » (doublet en *-ha* dans *samaha,* atone), *ádhā* (devenu particule **439**), *addhā́* (base *ad-* cf. **287**) « en effet » ; dans des noms de nombre, *dvidhā́* « de deux manières,

en deux parts », *tridhā* (et *tredhā* 4), *ṣoḍhā* **57 73** : d'où (*-dhā* tonique) *bahudhā* « multiplement » et analogues *śaśvadhā* **223**. Rares extensions au delà de ces catégories : *priyadhā* TS., var. avec *predhā* MS. (fait comme *préyas-*) « aimablement », *mitradhā* AS. « amicalement ».

-dhă prévaut dans *sadha°* « avec » **kudha*, expliquant *akudhryàk* (X) « sans savoir où », fait sur *sadhryàk* **385 195**.

Doublet en *-ha* (*-hā*) dans *samaha* précité, dans *sahá* « avec » *ihá* « ici » et quelques autres, cf. **58**. Sur *viśvā́hā*, v. **43**.

śás est purement numéral à l'origine (*śataśás* « cent par cent » AS. ; la RS. n'a que *sahasraśás* « par milliers »); d'où *ṛtuśás* (I X) « selon la répartition (numérique) » et, plus lointainement, *manmaśás* « (chacun) selon (son) intention ».

-tāt (issu sans doute de l'Ab. nominalisé du pronom *tá-*) élargit des adverbes de direction à finale *-as -ak -āt,* ainsi *avástāt* « d'en bas » (nuance ablative souvent effacée), d'où *upáriṣṭāt* « d'en haut » (avec finale élargie *-stāt*).

-tā (I. figé sur base en *-t*?) dans *dvitā́* (base numérale ?) « à nouveau ; depuis toujours » *sasvártā* « en cachette » *tiraścátā* « en travers ». Dans *bāhútā* « dans les bras » et surtout *devátā* « parmi les dieux », l'origine nominale du suffixe est probable, mais cf. **222**.

Une thématisation de *-tā* est *-tám* dans *muhūrtám* « en un instant », si l'on n'admet pas l'analyse rappelée **163** n. **1**.

2. *-nā* dans *vinā́* « sans » AS. XX (conj.) (*vinam°* RS. ?), *nā́nā* « diversement », avec doublet **nānam* développé en *nānānám* (X), *samanā́* **199**.

Enfin *-vát* « comme » (sûrement distinct du nt. du suffixe adjectif *-vant-,* malgré les dérivés pronominaux *mā́vant- tvā́vant-* **283** *tvā́vat* adverbial **385** qui pourraient faire la jonction) figure après quelques substantifs (éventuellement même des substantifs composés) et adjectifs, type *ṛṣivát* (X) « comme un ṛṣi » ; *āśumát* AS. « comme (une bête) rapide » est un glissement isolé de *-vát* en *-mát* d'après les adjectifs en *-mant-*.

391. Un suffixe important, mieux représenté que les précé-

dents dans les bases nominales, mais tout de même d'origine pronominale, est *-tas* (souvent accentué), Ab. d'un élargissement adverbial en *-t*. *-tas* a valeur d'Ab. (origine), souvent d'ailleurs affaiblie. On le trouve après pronoms dans *átas* « d'ici » (aussi *itás*), *mattás* « de moi » *satás°* **174** (après préverbe : *abhítas* « autour »). Après thèmes nominaux, *ṛbhutás* « des Ṛbhu » (= Ab. pl.) *hṛttás* « du cœur » (X) *patsutás* (sur le L. pl. *patsú*) « aux pieds de » (à côté de *pattás*), et quelques autres ; mais la plupart des autres thèmes ont des attaches pronominales plus ou moins nettes. Un accord formel avec l'Ab. figure depuis *tátaḥ ṣaṣṭhā́t* AS. VIII 9 6 « de ce sixième ».

L'élément *-ak,* issu du nt sg. des mots en *-añc-* **195**, est traité en suffixe dans *viṣuṇák* (I) « de divers côtés », *vṛ́thak* = *vṛ́thā*, qui ont entraîné *pṛ́thak* « séparément » *ṛ́dhak* « id. » ; prob. aussi *āyuṣák* « avec vitalité » (d'où *gabhiṣák* AS. « en profondeur » ?) *manānák* « en pensée pieuse » ; *-(u)k* dans *híruk* (I) « séparément » (aussi *hurúk* « fautivement »); *-k* dans *jyók* « longtemps » (*j* altéré de *d* cf. **79** n. **1** ; pour le sens, cf. *pradívas* et *°divi, ánu dyū́n*). On notera l'importance relative des finales en occlusive, rares dans la dérivation nominale (**188** fin.). Un *-(a)k-* infixé (**214**) est à reconnaître dans *sākám* « avec », issu de *sám*.

Divers : finales en *-s* ; *a*) dans *purás* « devant » *mithás* « réciproquement » prob. *parás* « loin » ; *b*) dans les adverbes multiplicatifs *dvís* « deux fois » *trís*, d'où (AS.) *catús* ; *c*) dans *anyedyús* AS. « un autre jour » (où il y a en outre le fait remarquable que la désinence nominale de L. sg. est présente dans le membre antérieur, contrairement à **292**); *d*) *-us* (ou *-ur?*) dans *múhuḥ* (« soudain ») à côté de *muhuké -kaís* (même sens) (éventuellement *muhūrtám* **390**).

Les autres adverbes multiplicatifs sont faits à l'aide du mot *kṛ́t(u)-* cf. **206** : soit *sakṛ́t* « une fois » *aṣṭakṛ́tvas* AS. « huit fois » (ibid. *dáśa kṛ́tvas* « dix fois » en deux mots); la RS. n'a que *bhū́ri* et *śáśvat kṛ́tvas*.

Finales en *-r* dans *prātár* « au matin ; demain » (d'où prob. *prādúr* **383**), comme aspect athématique de *-tarám* **385** ; dans *avár* **133** (à côté de *ávara-*) *amnár* AS. et quelques autres mots

plus ou moins mal analysables (éventuellement aussi *upár-i* et les mots cités **138** n.) [*sanitúr* ?].

Finale *-it* (variante phonique de *-ik* selon **100** ?) dans *dakṣiṇít* (dissimilation) « avec la main droite » (*taḍít* « tout près » ?) et quelques autres, d'où peut-être *-vit* dans *cikitvít* **195** *sācīvít* Nigh. *prakalavit* (sens ?).

-u (*-ū*) dans *muhu(kā́-)* précité, *mithū* = *mithás* précité, et, par substitution à une finale *-ā* (cf. **22** n. 1) *anuṣṭhú* et *suṣṭhú* ad loc. (*suṣṭhú* est adjectivé dans la RS.).

392. **Interjections.** — Elles sont relativement fréquentes, étant donné la nature des textes. Hortatives comme *hánta* (devant un subjonctif) ou plus souvent exclamatives comme *bata* (enclitique). Il y a notamment une série d'onomatopées de type populaire, expressif, entrant volontiers dans des périphrases verbales (auxiliaire *KṚ-*), ainsi *kikirā́ kṛṇu* ou *ciścā́ kṛṇoti* dans la RS. ancienne. Avec finale compositionnelle (cf. **383** n. 2), *akhkhalīkṛ́tyā* (absolutif) (double aspirée selon **49**) ou (avec *BHŪ-*) *alalābhávant-* (phonème *l* !). A partir de la RS. récente, on rencontre des expressions désignant des sons rituels, comme *híṅṅ akṛṇot*. *Śám* (*śáṃ yós*) et *svā́hā* **58** semblent d'origine nominale. Dans les yajus apparaissent des distorsions de formes verbales à des fins rituelles, comme *váṣaṭ* (*KṚ-*) (déjà RS.) = *vákṣat*, aoriste de *VAH-*, ou *śraúṣaṭ* cf. **93 100**. Dans l'AS. *pháṭ báṭ* et une foule d'autres.

CHAPITRE VI

SYNTAXE

393. **Ordre des mots.** — L'ordre des mots est d'une extrême liberté du moins dans les vers (mantra proprement dits), alors qu'il est d'ordinaire strictement fixé dans la prose (yajus). Il arrive constamment, dans les mantra, que des éléments syntaxiquement associés, en relation de dépendance, d'apposition, de nom à épithète (ainsi un V. et ses appartenances) soient séparés les uns des autres ; que des éléments sans connexion soient au contraire rapprochés, notamment quand il y a allitération. Les considérations affectives, harmoniques, le cas échéant rituelles, pèsent plus lourd que l'enchaînement naturel des mots.

Il existe néanmoins certaines tendances : sujet en tête, verbe en fin de proposition (sauf l'impératif, qui est souvent initial). En phrase nominale, l'apposition de deux substantifs comporte normalement le prédicat avant le sujet, type (en yajus) *prajā́patiḥ sā́ma* TS. III 3 2 a « le sāman est Prajāpati ».

Parmi les positions préférées (parfois même, quasi obligatoires) il y a la mise en avant de certaines particules, y compris des préverbes (quand ils sont séparés du verbe); l'enclise (d'ailleurs variablement conçue) d'autres particules, avec survivance assez fréquente (aussi pour les pronoms « faibles ») de la seconde place valable originellement pour tous les enclitiques de phrase.

Les conjonctions subordonnantes sur thème *yá-* sont souvent à la seconde place là où un mot plus fort requiert la place initiale : les débuts

de mantra en *prá yát* (*yé*) sont caractéristiques, en regard du type tout à fait insolite *yáḥ prá*.

D'une manière générale le pāda prévaut sur la phrase, en ce sens que l'ordre des mots s'établit en fonction du pāda (cf. **94**) : l'enjambement d'un pāda à l'autre, tout en étant possible et dans certaines conditions même fréquent, ne prévaut pas contre le fait que les relations syntaxiques sont à établir d'abord dans les limites du pāda.

1. Les groupes copulatifs ou juxtaposés suivent volontiers l'ordre des éléments du dvandva (**170**) : le mot le plus bref étant en tête, *gómad áśvāvat* passim « richesse en vaches, en chevaux » ; ou le plus important, *váruṇa mitra* passim (mais l'ordre inverse — conforme ici au dvandva — est tout aussi fréquent). *Śūdrā́ya cā́ryāya ca* VS. XXVI 2, etc., comme le composé *śūdrāryá-* VS., exprime le souci d'éviter la solution plus lourde **ārya* [éventuellement *āriya*] *-śūdra-*.

2. Le V. est plus souvent interne qu'initial : seuls *índra* et surtout *ágne* initiaux sont fréquents.

La tendance est de varier à l'intérieur de formules antithétiques : *tám mātā́ reḷhi sá u reḷhi mātáram* X 114 4 « la mère le lèche, il lèche la mère » ; souvent en ce cas le verbe de la seconde proposition est accolé au verbe (final) de la première, *prā́nyā́ tántūṃs tiráte dhatté anyā́* AS. X 7 42 « l'une étend les fils, l'autre les met (sur le métier) » : en pareil cas le préverbe séparé, ici comme ailleurs, tient lieu du verbe, *yúdhyai tvena sáṃ tvena pṛchai* (cité **291**).

La comparaison des deux Saṃhitā de l'AS. laisse voir une large variation, d'ordinaire immotivée. Le fait que l'emphase est censée porter sur tel ou tel mot reste la plupart du temps sans signification véritable.

La phrase finie, il y a une certaine tendance à la prolonger par une « Schleppe » occupant par exemple le dernier pāda : *agninā rayim aśnavat póṣam evá divé-dive/ yaśásaṃ vīrávattamam* I 1 3 « qu'il obtienne par Agni richesse (et) prospérité de jour en jour, — glorieuse, très abondante en héros ». Ces prolongements sont occupés de manière typique,

au moins en yajus, par des D. à valeur finale : *suprajāstvā́ya* TS. I 1 10 k « pour avoir une belle postérité » (*-tvā́ya* constant à cette place).

394. Emploi du nombre et accord de nombre. — L'emploi du duel est strict, pour exprimer un couple accidentel ou une paire naturelle (éventuellement, la division bipartite d'une unité, *áhanī* « les deux parties du jour », et même *dvā́ mithunā́* X 17 2 « une paire »). Cependant les noms de paires naturelles peuvent être mis au pluriel s'il est indifférent d'y noter le nombre, si par exemple il s'agit de valeurs métaphoriques. On a ainsi dans le pronom alternance du du. (ou du sg.) et du pl. (*nas/ nau*) X 10 4 ; cas analogues (en partie, immédiatement explicables) I 167 8a III 57 1d, 2b IV 15 10c VI 62 2b VII 52 2a, 64 3b X 132 3b AS. XIV 1 39d, où le sujet est par ex. *aśvínā* ou *mitrā́váruṇā*, le verbe au pl. (*aryamā́* sous-entendu, etc.); inverse I 122 11a V 67 1d.

Dans *ubháya-* **294** le du. est inattesté et le pl. indique deux groupes.

Le pluriel s'emploie fréquemment où l'on attend le singulier, et non pas seulement dans les emplois banals où l'on verra en partie des « plur. majestatis » (*vayám* pour *ahám*, typique du pronom 1re pers.) : mais encore dans les noms d'action (surtout à l'I., type *ūtíbhis, śrávobhis;* aussi, *śrávāṃsi* aux cas directs), qui font irradier une notion unitaire en une multiplicité d'actes virtuels : « manifestations d'aide, de gloire, etc. »

395. Le duel peut inclure deux individus différents (mais naturellement associés), type *mitrā́* = Varuṇa et Mitra : c'est le duel « elliptique » **167**. Il se peut qu'il y ait aussi un pl. elliptique dans un cas comme *hótāraḥ* II 1 2 « le hotṛ et les autres officiants » ou, parallèlement à des sg. faisant partie de la même énumération, *váruṇaḥ... mitrā́so aryamā́* VII 38 4 « Varuṇa, Mitra, Aryaman » ou *vā́jo vibhvā̃ ṛbhávaḥ* IV 36 6 « Vāja,

Vibhvan, Ṛbhu » : c'est l'extension du tour duel *indrā... varuṇa* **167** n.

En cas de plusieurs sujets, l'accord de nombre a lieu soit avec tous, soit avec un seul (le dernier), qu'il s'agisse du verbe ou d'une épithète. De manière analogue, on trouve une épithète au V. sg. se référant à deux ou trois noms divins, I 151 4a V 67 1a VII 60 12a, mais les cas sont phoniquement peu probants.

Le sujet indéterminé (« on ») entraîne couramment le verbe au pl. quand une pluralité est virtuellement présente; sinon, au sg. : le poète sait, sans avoir besoin de l'exprimer, de quel individu il parle, patron, prêtre, ṛṣi.

Le cas d'un verbe au sg., le sujet étant pl., se rencontre (exceptionnellement il est vrai) dans *mā́ nas tārīt... rā́yo aryáḥ* VI 47 9 « que les richesses du concurrent ne dépassent pas les nôtres ! ». Dans le cas de plusieurs sujets, l'accord par contiguïté est normal.

Inversement, verbe pl. avec sujet sg., *sánti kā́ṇveṣu vo dúvaḥ* I 37 14 « vous avez chez les Kaṇva (des marques d') hommage » (mais *dúvaḥ* aurait-il été compris comme pl. de **dū-?*). Peut-être faut-il voir une authentique survivance dans *dhīyate dhánā* (normalisé en *dhánam* SS.) I 81 3 « les gains sont mis en jeu » (sujet au pl. nt., verbe au sg.); de même I 63 9ab, 162 8d VII 21 6b.

Le nt. participant incomplètement à l'expression du pl., on trouve de temps en temps un nt. sg. accolé à un nt. pl., type *ū́dhar divyā́ni* « les mamelles célestes » (où il s'agit, il est vrai, d'une finale indifférenciée en *-ar*); dans *máhi várcāṃsi* AS. IV 22 3 et analogues « grands prestiges », il faut tenir compte de la possibilité pour les nt. pl. en *-ā -ī -ū* de garder la finale brève, cf. **250 273**. Sans doute a-t-on un accord de nombre inachevé dans *víśvā vṛtrám amitriyā́* VI 17 1 « toutes les (formes de) l'hostilité ». Parfois enfin une épithète d'un nt. pl. a été réajustée au m. pl. : *váyāṃsi... bṛhatáḥ* III 3 7 *dhánāni... śáśvataḥ* X 48 1.

Le cas de *triṣv ā́ rocané* s'explique par **105**; et l'assemblage de *stuṣé* et d'un participe pl., par l'indécision de sens propre à *stuṣé* **316**.

396. Accord de genre. — L'accord d'une épithète avec deux ou plus de deux noms de genre différent est résolu en général par la contiguïté; le cas échéant, par la répétition de l'épithète (AS. XIX 9 1-2) ou par l'emploi d'un nt. collectif (en cas de noms inanimés), *evā́ hy àsya kā́myā stóma ukthám ca śáṃsyā* I 8 10 « ses deux favoris sont à réciter, stoma et uktha ». Ainsi *tā́* pl. nt. reprend une énumération I 162 14d VI 2 11d, 4 8c. Nt. et m. (sg.) avec prédicat nominal au nt. du. AS. X 7 15b.

L'attraction de genre joue dans certaines appositions, allant jusqu'à créer un mot *dhenú* nt. VI 66 1, un mot *manā́* f. VS. IV 19. Un cas complexe est *savitúr dvā́ upásthā* I 35 6 « deux (cieux, f.) sont le séjour de Savitṛ », où le nom de nombre est attiré au m. (duel) en raison du m. qui suit, lui-même attiré au duel en raison du nom de nombre.

Autre type d'attraction : *apā́d eti prathamā́ padvátīnām* I 152 3 « elle va sans pieds, elle le premier des êtres pourvus de pieds ».

L'indétermination de la flexion nt. entraîne l'adoption d'une désinence masc. dans *paribhū́ḥ* I 91 19 (à côté de *víśvā* nt. pl.) ou *dūráādhīḥ* VI 9 6 se rapportant à *mánas, visarmā́ṇam (vittám)* V 42 9 *anarvā́ṇam (śárdhas)* I 37 1 et autres exemples **237** n. 2.

Par suite d'une certaine indifférence à la distinction de genre, on peut avoir (dans des pronoms) *svá-* (m.) rapporté çà et là à un nom fém., *simá-* de même I 115 4; isolément *návyasīnām* V 53 10, 58 1 rapporté à un m., comme *śipriṇīnā́m* I 30 11 ou *rúśadbhis tanū́bhiḥ* IV 51 9.

Accord « ad sensum » *yáḥ... tásmai jyeṣṭhā́ya bráhmaṇe* (nt.) *námaḥ* AS. X 8 1.

397. Autres faits d'accord et apparentés. — Sauf anacoluthe, ellipse et analogues, il n'y a pas normalement désaccord casuel entre substantif et épithète : la formule *mahó rāyé* « pour la richesse puissante » requiert une explication pour elle-même (*mahás* prob. adverbial).

Il arrive qu'une épithète d'un V. figure au N., ce qui reflète simplement le souci d'éviter des suites de V., ainsi *indra vṛtra-*

hann ugráḥ AS. V 8 9 « ô Indra Vṛtrahan (toi qui es) puissant ». Plus intéressant est, en cas où l'on attend deux substantifs au V., le redressement du second au N. (le verbe étant maintenu à la 2ᵉ pers. du.), cf. **167** n.; un autre exemple du phénomène est *vāyav índraś ca cetathaḥ* I 2 5 « ô Vāyu, vous savez et Indra aussi ».

Verbe au du. avec deux sujets dont le second seul est exprimé (et coordonné au premier, qui est omis) *ā́ yád índraś ca dádvahe* VIII 34 16 « quand (moi) et Indra nous recevons ». C'est une résultante du tour précédent.

En cas de sujets représentant des personnes différentes du verbe, celui-ci peut se maintenir à la 3ᵉ pers., *amī́ ca yé maghávāno vayáṃ ca... áti niṣ ṭatanyuḥ* I 141 13 « puissent ces bienfaiteurs et nous-mêmes nous étendre au delà ! »

398. **Substantif et adjectif.** — Le passage, extrêmement fréquent, de l'une à l'autre catégorie, est facilité par les conditions générales de la dérivation nominale, qui ignore la séparation tranchée entre substantif et adjectif.

D'autre part le style védique s'accommode d'une remarquable indécision sur ce point, qu'elle ait ou non son origine dans des doubles possibilités préhistoriques. La substantification des adjectifs se fait, soit par le passage au nt. (moins fréquent dans les bahuvrīhi où la fonction adjective est essentielle **179** fin.), comme fait normal de langue; soit par condensation sur une épithète du souvenir d'un substantif usuel, comme fait de style (depuis un cas banal comme *mahī́* ou *pṛthvī́* différencié en *pṛthivī́*, pour signifier « terre », jusqu'à un cas plus rare comme *sthiréva dhánvanaḥ* X 116 6 « comme le tendu de l'arc »): cf. **461**.

Inversement, de deux substantifs apposés, l'un, moins résistant, reçoit la motion adjective, ainsi *tápus-* « brûlant » *vápus-* « merveilleux »; dans la catégorie en *-ti-*, l'adjectivation est au moins en grande partie secondaire, cf. *ūtí- abhímāti-* cités **204**, *abhímāti sáhaḥ* V 23 4 « violence (consistant en) embûches » (analogue I 118 9c IV 21 1d, 41 4d X 76 2c). Une motion totale, nombre et genre, est acquise en partant d'un abstrait dans *bhāgadhéyī(ḥ) stha* YV. « vous (eaux, f. pl.) êtes une part ».

Masculinisation (au V. sg.) de noms en *-tā-* : *devata* (d'après le témoignage des grammairiens), *sū́nṛta* (et *-te*) **222** n. 2 et autres ibid.

La pensée védique repose sur nombre d'emplois de noms d'action, parfois d'abstraits, vivifiés en noms d'agent : cf. pour les noms-racines la remarque **193** init.

Emploi proleptique de l'adjectif : *anarvā́ṇaṃ tám pári pātaḥ* I 136 5 « ils le protègent en sorte qu'il soit à l'abri du danger » *dṛ́tiṃ sú karṣa viṣitaṃ nyàñcam* V 83 7 « tire l'outre en sorte qu'elle se délie, qu'elle (se vide) par en bas ! ». Analogue III 24 5c.

399. **Emploi des pronoms.** — Le pronom personnel au cas sujet est (en principe) expressif et emphatique; toutefois *ahám* est aussi employé comme une manière d'enclitique. Aux autres cas, le pronom est « normal », par opposition aux formes atones, qui sont « faibles »; mais la différence de valeur est souvent imperceptible (cf. la juxtaposition *te... táva* I 24 5 *me/ máyi* TS. I 6 5c et souvent). Les enclitiques ne sont pas si amortis qu'ils ne puissent être coordonnés ou apposés à des substantifs, tout comme les formes pleines, ou servir d'antécédents à une relative : l'un et l'autre fait dans *naḥ... sūríbhyaḥ... yéṣām* VI 68 7. Ils peuvent figurer même à l'initiale de phrase quand cette initiale ne correspond pas à un début de pāda, *vétu me śṛṇávad dhávam* V 14 5 « qu'il vienne, qu'il entende mon appel ! »

1. L'atone *vas* **281** (*nas* parfois aussi) figure largement comme explétif **408**; il a même de temps en temps l'apparence d'un N., quand il se trouve après préverbe, portant sur un impératif 2ᵉ pl., ex. *prá vaḥ... gāyata*. L'emploi avoisine celui d'une particule.

2. Association (rare RS., plus fréquente depuis AS.) du verbe à la 1[re] pers. et de *ahám*. Fréquente, de l'impératif à la 2[e] pers. et de *tvám*.

Svá- fonctionne comme adjectif réfléchi **282** (très rares attestations comme substantif, ainsi en rôle de sujet II 5 7); la nuance est souvent insistante, voire emphatique. Le substantif accompagnant peut supporter un G. possessif, *dāśúṣaḥ své sadhásthe* III 51 9 « dans le propre séjour de l'adorateur ».

Quant à *ātmán-* (**282**), l'emploi réfléchi est tout juste amorcé dans la RS. (*bálaṃ dádhāna ātmáni* IX 113 1 « prenant force en son soi »); il relaie dans les mantra ultérieurs le *tanū́-* de la RS. ancienne. Le doublet *tmán* est limité (en tant que réfléchi faible) à quelques formules comme *nas tmáne tokā́ya* VII 62 6 « à nous-mêmes et à notre postérité ».

400. Dans l'ordre des démonstratifs, le pronom fondamental est *tá-*. Il figure fréquemment (bien que nullement de manière nécessaire) comme corrélatif de *yá-*, soit en protase, soit en apodose (parfois, comme tout substantif antécédent, il est répété à côté du relatif, *sá ghā yáḥ.../ sá...* III 10 3; analogue VS. XXI 61).

Plus souvent *tá-*, notamment au N. (*sá*), renvoie à un objet antérieurement nommé ou supposé connu : *tváṃ vā́jasya śrútyasya rājasi sá no mṛḷa* I 36 12 « tu commandes un butin glorieux, en tant que tel sois-nous favorable ! » D'où les jonctions fréquentes *sá tvám, táṃ tvā* (*sò 'hám* plus rare, mais on a *tám mā*, etc.; aussi *séyám* et analogues) « toi dont il est question, toi qu'on connaît, qui es tel qu'on l'a dit »; *vayáṃ té* « nous autres », etc.; *tá-* au début de strophe équivaut parfois à une particule. La place normale est en tête, sauf s'il s'agit d'une phrase négative.

1. *Tá-* reprenant une énumération X 19 8d, 124 4c; remplaçant le sujet quand le verbe n'est pas répété, *sá rāyé* I 5 3 « que lui (aussi nous assiste) pour la richesse ! », *táṃ rāyé táṃ suvī́rye* I 10 6.

2. Attraction de genre et de nombre par le prédicat nominal, dans les phrases du type *māyét sā́ te yā́ni yuddhā́ny āhúḥ* X 54 2 « ce qu'on appelle des combats, c'est (l'effet de) ta puissance magique ». Plus hardiment, *striyaḥ tā́n... puṃsá āhuḥ* I 164 16 « elles qui sont femmes, on les dit des hommes » ou *sá pitā́ sá putráḥ* I 89 10 « elle (Aditi) est le père, elle est le fils ».

Etá-, qui n'a pas d'emploi corrélatif précis, accentue la valeur de *tá-* en tant que référant à une chose connue, présente à l'esprit, et en insistant sur le côté « proche » de cette chose : *eṣá stómaḥ* (en fin d'hymne) « la louange qui vient d'être terminée ». Dans AS. XI 3 32-49 cité **428**, *etám* « ce (mets) » dont il est question s'oppose à *enam*, désignant le même objet en simple anaphorique.

401. *Ayám* est plus nettement déictique (« celui-ci, ici présent »), désignant un objet comme proche, de préférence un objet dont il va être question, ainsi *imám* V 85 5. A cet égard le terme s'oppose à *asaú* qui indique l'objet comme lointain ou absent (cependant l'opposition explicite *ayám/ asaú* n'est pas fréquente, X 159 1 AS. I 29 5). *Ayám* s'emploie volontiers de la personne qui parle (= *ahám* V 40 7 VIII 100 1), *asaú* des choses de l'autre monde, ainsi *amī́ṣām* AS. XII 2 55 des morts; aussi, depuis l'AS., de quelqu'un dont on ne désigne pas autrement le nom (« un tel »). Les formes obliques de *ayám* fonctionnent aussi comme atones (donc : exclues de la position initiale) lorsqu'elles sont anaphoriques ou corrélatives (faibles) de *yá-* (*dhīrā tv àsya mahinā́ janū́ṃṣi vi yás tastámbha ródasī cid urvī́* VII 86 1 « fermes sont les générations (humaines) par la puissance de celui qui a séparé en les étayant les deux vastes mondes »), tandis que les formes toniques correspondantes conservent une valeur déictique (*átāriṣma támasas pārám asyá* I 92 6 « nous avons passé le franchissement de ces ténèbres »). Pratiquement l'emploi d'atone va avec la fonction substantive (*asya jánimāni* « les naissances d' [Agni, dont il a été question] »), l'emploi tonique avec le rôle adjectif (*asyā́ uṣásaḥ* « de

cette aurore [que voici] »), mais on a des traces d'atonie dans ce rôle aussi.

1. *Ena-* (atone **286**) est une variante des formes faibles de *ayám*, dans l'emploi anaphorique (substantif).

2. *Asya* (et analogues) anaphorique d'un *tásya* précédent X 88 2, 93 1.

3. *Asya* (et analogues) comme réfléchi I 113 2, 152 3 IV 17 12 V 30 10 et passim. La notation grammaticale du réfléchi est sans stabilité.

402. Les cas. Vocatif et nominatif. — Il y a plusieurs exemples; *a*) V. prédicat, même dans des phrases contenant un N. apposé : *ábhūr éko rayipate rayīṇám* VI 31 1 « tu es le seul maître des richesses »; analogue VIII 61 14; *b*) De V. du terme comparé I 30 21, 57 3 X 178 2. D'autre part on a noté **167** n. la reviviscence d'un V. sous forme de N. coordonné (dans les dvandva à membres séparés); sous forme de N. apposé (épithète), *agne mandráḥ* III 1 17.

Le N. est le cas du sujet et des mots associés au sujet, prédicat inclus.

Il existe un N. prédicat là où l'on attend l'Ac. : *dadír yó nā́ma pátyate* II 37 2 « celui qui possède le nom de donateur »; analogue X 28 12d et *rūpáṃ cakre vánaspatiḥ* paipp. ad AS. I 24 1 « il prit la forme d'un arbre » : c'est une manière de mettre le mot en évidence.

Le N. prédicat est d'emploi large : on le trouve entre autres avec *vidāná-* (*vidé*) « (être) connu pour », *śrutá- śuśruvé*, etc.; *bruvāṇá-* III 59 1 « appelé (tel, scil. *mitrá-*) ».

403. Accusatif. — L'accusatif note d'abord l'objet des verbes transitifs.

a) Nombre de verbes intransitifs sont rendus transitifs, soit par développement de désinences actives (*várdhati* « accroître » en face de *várdhate* « croître »), soit à la faveur d'un changement d'acception (*DĪ-* « briller », d'où « donner [comme le soleil donne ses rayons] »).

L'intransitivité n'est pas une fonction, mais un aspect; rares sont les verbes qui à quelque moment ne sont pas susceptibles de recevoir un régime transitif. Un apparent intransitif comme *asṛjat* I 80 10 s'explique immédiatement si l'on rapproche *asṛjad ví sindhūn* IV 18 7, 19 8, d'où dérive la formule mutilée.

b) Il y a des cas fréquents de transitivation par moyen du préverbe, cf. **376** sqq. : ainsi *vratám upakṣiyántaḥ* III 59 3 « se conformant aux lois » en face de *vraté kṣeti* I 83 3. Cas extrême : *cakrado vṛ́ṣā sáṃ gā́ḥ* IX 64 3 « assemble en mugissant les vaches, toi qui es un taureau ». Des verbes comme *BHĀ-* et *RUC-*, ou encore *STHĀ-* ou *ĀS-*, sont aisément rendus transitifs de cette manière.

c) Il peut enfin se développer un objet contenu dans la représentation verbale, *tásmā ā́po ghṛtám arṣanti* I 125 5 « pour lui les eaux coulent (une coulée faite de) beurre fondu », *áchidram pāntu śaraṇám* II 3 8 « qu'ils (nous) protègent (d') un secours sans faille! » Ainsi s'accrédite « la figure étymologique », où normalement le nom-régime est accompagné d'une détermination : *samānám añjy àñjate* VII 57 3 « ils s'ornent (d') un ornement commun »; ou (avec intervention de b) *aindrím āvṛ́tam anvā́varte* TS. I 6 6 f « je fais le trajet d'Indra » (en pradakṣiṇa). Mais l'emploi de cet Ac. déborde le cadre de la « figure »; tout verbe intransitif peut sécréter un régime « interne » approprié à son sens, *prá va éko mimaya bhū́ry ā́gaḥ* II 29 5 « j'ai à moi seul failli (de manière à commettre) nombre de fautes »; ainsi les régimes *rayím, nṛmṇám, tokám* (et même *paśūnā́ṃ rūpám* TS. I 6 4 t) d'un verbe tel que *PUṢ-*.

1. Plus hardi (et sans doute selon a) *rayíṃ jāgṛvā́ṃsaḥ* VI 1 3 « atteignant la richesse en veillant ».

2. L'Ac. interne apposé à un Ac. ordinaire, *yác ca ghāsíṃ jaghā́sa* I 162 14 « et ce qu'il a mangé (en fait de) nourriture ».

3. Débuts du tour post-mantrique (*bṛ́haspátiṃ yáḥ*) *súbhṛtam bibhárti* IV 50 7 « (qui) entretient comme il faut (Bṛhaspati) ».

Mal distinct en partie de l'Ac. régime est l'Ac. de but, marquant

de préférence que le résultat du mouvement indiqué par le verbe est atteint (et non pas seulement visé) : ainsi notamment avec *GAM-*. En cas de préverbe, on peut hésiter entre cette fonction, qui résulte directement de la force « prépositionnelle » du préverbe, et la fonction transitivante : la première vaut en général quand il y a un préverbe tonique suivi d'un autre préverbe accolé.

D'une manière générale, l'Ac. gagne du terrain : cf. son intrusion à côté du G. dans *RĀJ-* (après préverbe), *ĪŚ-* et verbes de sens analogue ; dans une même phrase on trouve Ac. et G. : *yád indra yā́vatas tvám etā́vad ahám ī́śīya* VII 32 18 « si j'avais autant de pouvoir que tu as, ô Indra ! »

On a çà et là maintien d'un Ac. (de la chose) dans l'expression passive, *ná párā jigya íd dhánam* X 48 5 « je n'ai jamais subi la perte d'une richesse » ; prob. *śraddádhāna ójaḥ* I 103 3 « auquel on fait confiance (quant à) sa force », *mathyámānaḥ sáho mahát* V 11 6 « baratté (avec) une grande vigueur ».

404. Outre les verbes (et les formes impersonnelles de verbes), l'Ac. accompagne une certaine quantité de noms d'agents : notamment ceux formés sur des bases verbales « dérivées » (ainsi avec suffixe *-u-* **191 203**) et ceux à préverbe (notamment des noms-racines) ; mais d'autres encore, plus ou moins fréquemment, ainsi les dérivés primaires en *-i-* (sur base redoublée) **203**, en *-ani-* **192** n. fin., en *-tṛ-* (avec ton radical) **210**, en *-yas* (et *-iṣṭha-*) **213**, en *-snu-* **212**, en *-in-* **225** n. 1 ; incidemment, tel ou tel autre.

1. L'Ac. avec *jiṣṇú-* AS. XI 9 18 est entraîné par le contexte. — Avec les noms en *-uka-* **230** n. 1, l'emploi de l'Ac. commence dans l'AS. — Avec les noms de direction en *-añc-* **195**, l'Ac. est celui du but.

2. A titre exceptionnel, on a cru reconnaître un Ac. comme régime de noms d'action (munis de préverbe) *páriṣṭir dyaúr ná bhū́ma* I 65 3 « comme le ciel entoure la terre » *dhā́ma ná práyuktiḥ* I 153 2 « comme incitation à l'ouvrage » : interprétations douteuses.

Ceci est le résidu d'un emploi considérable qui est conservé en tatpuruṣa « verbal » **173** (isolément en bahuvrīhi **180** n.).

Sur l'Ac. régime de prépositions, v. **376** sqq. **384** : là encore l'Ac. a empiété sur le domaine d'autres cas, pour signifier des valeurs très libres, qu'on retrouve aussi dans les emplois adverbiaux **385**.

Un Ac. double est attesté de diverses manières : c'est-à-dire, à côté de l'Ac. normal, comme Ac. de mouvement ; comme Ac. prédicat ; comme Ac. résultant du préverbe (*ā́ no gotrā́ dardṛhi gopate gā́ḥ* III 30 21 « ô maître des vaches, brise nous les enclos [de manière à amener] les vaches ! ») ; comme Ac. régime de la force factitive incluse dans le présent en *-áya-* (rare) (*uśán devā́m̐ uśatáḥ pāyayā havíḥ* II 37 6 « de ton plein gré fais boire l'oblation [aux] dieux [qui agissent eux-mêmes] de leur plein gré ! ») ; analogue VIII 1 17 AS. IV 15 3, 20 6 VS. IX 11). Mais le cas le plus intéressant est la coexistence de deux Ac. d'objet direct, celui de la personne et celui de la chose, avec les verbes dire (*VAC-*), demander (*PṚŚ-*), traire (*DUH-*) et quelques autres se ramenant par le sens aux deux premières catégories ; parfois au delà de ces limites, *yáḥ... tvám ā́gāṃsi kṛṇávat* VII 88 6 « celui qui commet des fautes à ton égard » ; autre ex. avec *KṚ-* V 30 9.

Enfin un Ac. de durée ou d'extension dans l'espace figure dans des locutions le plus souvent semi-adverbiales, comme *kṣápo bhāsi... saṃyátaḥ* II 2 2 « tu brilles (durant) les nuits successives » (ibid. *náktīr uṣásaḥ* et *mā́nuṣā yugā́*) ; *yo 'dhvanaḥ sadyá éti* I 71 9 « (le soleil) qui en un jour va son trajet ». Plus hardiment, *sáṃgatiṃ góḥ* IV 44 1 « à l'heure où les vaches se rassemblent » ; analogue V 1 11 VI 9 1 IX 22 4.

1. Mais l'Ac. *mánas* dans *máno jáviṣṭham* VI 9 5 « rapide au plus haut point (comme) la pensée » résulte de la dislocation du composé *manojū́-*.

2. L'Ac. de « concernement » ne sort pas d'expressions adverbiales comme *nā́ma* **385** ou d'énoncés pronominaux comme *etát tát* TS. III 3 8 b « en ce qui concerne cela ».

405. **Instrumental.** — L'instrumental désigne tout objet par le moyen duquel l'action se réalise :

qu'il s'agisse d'un instrument matériel, *áhan vṛtrám índro vájreṇa* I 32 5 « Indra tua Vṛtra au moyen du foudre »; plus librement, *árvatā* « à cheval » et analogues;

d'un motif, de la raison d'un acte, *bhiyā́* « par crainte », *kā́mena* « par désir » (emploi affecté à des expressions adverbiales, sans épithète ni régime);

d'un simple accompagnement (personne accompagnante, chose concomitante), *devó devébhir ā́ gamat* I 1 5 « que le dieu vienne avec les dieux! » (ce sens étant souvent précisé par une préposition, mais nullement de façon nécessaire);

plus généralement, « manière » : *váhnir āsā́* I 76 4 « lui qui conduit (l'offrande) par la bouche » : ici encore les locutions adverbiales sont nombreuses, *ójasā* et analogues « avec force »; *ūtī́ (ūtíbhis)* « avec aide, grâce à (son) aide »; *ójasā*, etc. jouent exactement le même rôle que *vájreṇa* dans la formule *áhan vṛtrám* ci-dessus.

Les verbes régissants expriment le fait d'être associé avec (ou, au contraire, séparé de, TS. I 2 3 g *vi-RĀDH-*); jouir de; emplir de; honorer (une divinité) d' (une offrande); la construction peut varier pour un même verbe. On a isolément *pátyate vasavyaìḥ* VI 13 4 « il est le maître de richesses », l'idée étant « disposer en abondance de ».

Comme dans l'Ac., le régime « interne » est fréquent, *sudītī... didīhi* VII 1 21 « brille d'un bel éclat », *yā́bhiḥ (ūtíbhiḥ)... ā́vatam* I 112 passim « les aides par lesquelles vous avez aidé ». De même pour l'I. régime de noms, *sudákṣo dákṣaiḥ... kavíḥ kā́vyena* X 91 3 « habile en habiletés, voyant en voyance ».

On peut délimiter à l'intérieur de l'I. de moyen un I. de prix, d'échange, *bhū́yasā vasnám acarat kánīyaḥ* IV 24 9 « il a fait une offre trop petite pour quelque chose de (plus) important »; analogue TS. I 2 7 a.

406. Comme on voit par les faits cités, le lien de l'I. avec le verbe est souvent lâche, voire aboli. Plusieurs des emplois mentionnés se ramènent à un I. notant l'élément qui sert à caractériser : *góbhir ádrim* I 7 3 « le rocher aux vaches », plus explicitement *vícetasam páśyanto dyā́m iva stṛ́bhiḥ* IV 7 3 « reconnaissant l'être intelligent comme (on reconnaît) le ciel aux étoiles ». Ici appartient l'I. « descriptif », *ví var uṣásā sū́ryeṇa góbhir ándhaḥ* I 62 5 « tu as découvert les ténèbres ainsi que l'aurore, le soleil, les vaches ». D'autre part l'I. « sociatif » se résout parfois en I. de comparaison, *só áṅgirobhir áṅgirastamo bhūt* I 100 4 « il est avec les Aṅgiras l'Aṅgiras par excellence » (d'où : « comparé aux Aṅgiras »); la formule qui fait suite en ce passage, *gātúbhir jyéṣṭhaḥ* « (comparé aux autres) chemins, il est le meilleur » confirme la présence de la notion comparative, d'ailleurs rare; X 76 5 l'I. voisine avec le G., *diváś cid ā́ vó 'mavattarebhyo vibhvánā cid āśvàpastarebhyaḥ* « vous êtes plus puissants que le ciel, plus rapides à l'œuvre que Vibhvan ».

407. L'I., comme d'autres cas se détachant de l'emprise verbale, assume une valeur locale et temporelle, notant une extension, chemin ou durée conçus comme des « moyens », *rā́trībhir asmā áhabhir daśasyet* X 10 9 « par les nuits, par les jours elle l'adorerait ». De là des emplois adverbiaux **386** et, par interférence avec l'I. descriptif : *dyā́vó 'habhiḥ* I 151 9 « les jours ainsi que les journées ». Un emploi voisin est celui qu'illustre la formule *yudhā́ yúdham* I 53 7 et *purā́ púram* ibid. « combat après combat » et « forteresse après forteresse ».

Avec les formes passives du verbe, personnelles ou non, le nom d'agent est à l'I., *uṣā́ uchántī ribhyate vásiṣṭhaiḥ* VII 76 7 « l'Aurore quand elle brille est chantée par les Vasiṣṭha », mais cet emploi n'est pas fréquent; on le trouve plutôt avec les verbaux en *-tá-* qu'avec le passif personnel, et plutôt dans les mantra récents que dans ceux de la RS. ancienne. Avec certaines catégo-

ries de noms d'obligation, ainsi *dakṣáyya indra... nṛ́bhir ási* I 129 2 « tu dois être mis à profit (pour la lutte) par les hommes »; aussi avec l'infinitif D., *ripúṇā návacákṣe* IV 58 5 « à ne pas être aperçu par le fourbe ».

L'I. est évité avec les prépositions proprement dites, cf. cependant **376 377**; on le trouve en revanche comme régime des adverbes « sociatifs » **384**.

408. **Datif.** — Le datif est avant tout régime de verbes : *a*) soit de verbes ayant à côté un régime d'objet, et exprimant au moyen du D. l'attribution dudit objet à telle personne : type des verbes « donner » (d'où « apporter », « sacrifier », ou simplement « dire ») et des nombreuses expressions, venues des zones sémantiques les plus variées, aboutissant à signifier « donner », *yé stotṛ́bhyaḥ... rātím upasṛjánti* II 1 16 « ceux qui déversent leurs dons aux chantres », *máhi stotṛ́bhyaḥ... suvīryam máthīḥ* I 127 11 « donne (proprt : produis comme on produit le feu par le tourniquet) à tes chantres une grande richesse en héros ! », *yuṣmábhyaṃ havyá níśitāni* I 171 4 « pour vous les oblations avaient été aiguisées » (= nous vous les avions préparées en don);

b) soit de verbes qui n'ont pas d'autre régime et qui expriment les notions de « aider », « rendre hommage », « avoir confiance », etc.; ou bien sont des verbes affectifs, « être irrité », « plaire à », etc.

Il existe ce qu'on peut appeler une transitivation par le D., après un verbe muni de préverbe (notamment *ánu*) : *kásmai sasruḥ sudáse ánv āpáyaḥ* V 53 2 « quel donateur cherchaient-ils en courant, eux (nos) alliés? » Mais ceci n'est qu'un aspect annexe du D. dans son rôle essentiel, qui est de désigner la personne à laquelle s'adresse l'action, au profit de laquelle cette action a lieu : *deván devayaté yaja* I 15 12 « honore les dieux (par un sacrifice) au profit de celui qui aime les dieux ! », *indra túbhyam íd... abhūma* VI 44 10 « nous sommes (faits) pour toi, ô Indra ».

Le fait que la personne « concernée » est volontiers notée au D. entraîne la présence de ce cas comme régime de certains passifs, au moins dans des formations nominales, *yáḥ stotṛ́bhyo hávyo ásti* I 33 2 « lui qui est à invoquer pour (= par) les chantres »; dans les infinitifs D., le D. régime remplace l'Ac. par attraction **420**.

1. De là l'emploi qui nous paraît explétif (D. « éthique »), attesté notamment avec le pronom atone *vas* **399** n. 1, *agním-agniṃ vaḥ samídhā duvasyata* VI 15 6 « rendez hommage par le feu allumé à chaque Agni ! » (et deux autres fois dans la même strophe).

2. Le D. de concernement s'est aussi installé comme régime de certains adjectifs (« bon pour, prêt à », etc.), d'adverbes (*áram* « en bon état pour »), voire d'interjections (*sváhā* YV., *śám* RS. YV.).

409. Le D. figure aussi pour des noms de chose, quand il s'agit de désigner le but en vue duquel l'action a lieu. Ce D. est particulièrement fréquent et libre dans les yajus, où l'on rencontre des formules comme *áyuṣe dhām* TS. I 1 6 « puissé-je disposer (le sacrifiant) pour une (longue) durée de vie ! » ou elliptiquement *iṣé tvā* YV. (parallèlement, avec n. de personne, à *índrāya tvā*). Est en cause surtout le D. (sg.) des noms d'action en *-i- -ti- -as-*, *ūtáye* « pour l'aide » (*ávase* id.), *śriyé* « pour la beauté », *śrávase* « pour la gloire »; éventuellement des abstraits en *-trá-* (MS. I 4 4 : 52 1-4) *-tāt(i)- -tva(na)-*. C'est cette catégorie sémantique d'où sont issus les infinitifs de but, qui se présentent précisément plus d'une fois mêlés à des D. « nominaux » de même sens, cf. la séquence composite *cáritave... iṣṭáye... vicákṣe... kṣatráya...śrávase*, etc. I 113 5-6.

1. Comme dans les infinitifs **420** il existe ici un D. d'attraction, *tásya bhármaṇe bhúvanāya... dhármaṇe* X 88 1 « pour qu'il porte, qu'il soutienne le monde » (ces formes en *-mane* sont il est vrai semi-infinitives), *átho ha brahmábhyo vaśá yācñyáya kṛṇute mánaḥ* AS. XII 4 30 « alors la vache se prépare à être sollicitée par les prêtres ».

2. Sur la position de ce D. « final » en prolongement de phrase, v. **393** n. fin.

3. Sur la substitution du D. en *-yai* au G. Ab. en *-yās*, v. **236**.

Un D. temporel s'est développé dans quelques formules plus ou moins figées, ainsi *aparā́ya* cité **387** et analogues ibid. Mais le D. dans *divé-dive* « jour après jour » s'est substitué pour des raisons rythmiques au L. **divi-divi*.

410. Ablatif. — L'ablatif note le point de départ, avec toutes les conséquences directes ou imagées que cette notion comporte. Entre autres, l'emploi avec des verbes comme « chasser, empêcher, protéger, craindre » (et avec les substantifs équivalents), pour désigner l'objet dont on écarte ou chasse quelqu'un, dont on s'éloigne par crainte. Un double Ab., par attraction (l'un des deux étant un semi-infinitif **421**), figure dans *indrasya vájrād abibhed abhiśnáthaḥ* X 138 5 « elle craignit le foudre d'Indra, d'être écrasée (par lui) ». Dans *uruṣyáti* (**360**) il y a surimposition de deux constructions, « protéger quelqu'un de qqch. » et « écarter qqch. de quelqu'un ou de soi-même, prendre le large ». Avec le substantif *bhī́-* « crainte », le G. (normal comme régime de noms) empiète sur l'Ab., seul usité pour le verbe correspondant. Pour la notion « séparer de », il y a concurrence de l'I., sous l'influence de la notion inverse « associer à ».

Un emploi notable de l'Ab. est celui de la « comparaison », en libre connexion avec le procès, *sómāt sutā́d indro 'vṛṇītā vásiṣṭhān* VII 33 2 « Indra préférait (celui des) Vasiṣṭha au soma pressuré (par d'autres) » ; ou plus souvent, en dépendance d'un adjectif, à forme ou à valeur comparative, *viśvasmād indra úttaraḥ* X 86 1 « Indra est plus élevé que tout (autre) » ; ainsi avec *anyá-*, *vṛṇate nānyám̐ tvát* X 91 8 « on ne choisit pas d'autre que toi ».

1. L'influence de cet Ab. détermine la construction insolite *náktaṃ yáḥ sudárśataro divātarāt* I 127 5 « qui de nuit est plus beau à voir que de jour », où un suffixe « comparatif » s'est institué pour porter la désinence.

2. Çà et là, cet Ab. est employé plus librement, sans mot régissant : *yé nṛ́tamāso aryá indra sūráyo dadhiré puró naḥ* VI 25 7 « eux les très nobles patrons qui, ô Indra, nous ont mis à la place d'honneur en comparaison avec (la place qu'ils réservent) à l'étranger ».

3. Ab. régime de quelques adverbes **384** ou de la préposition *ā́* **378**.

Enfin un Ab. figure librement en phrase verbale, pour exprimer la raison d'être d'une action, le mobile, la cause (conçue comme « point de départ »), *mā́ nas tásmād énaso deva rīriṣaḥ* VII 89 5 « ne nous fais pas de mal, ô dieu, pour cette faute ! »

411. Génitif. — Contrairement aux autres cas, le génitif est essentiellement adnominal. Cependant il ne laisse pas d'être employé assez largement avec des verbes tels que « être maître de », « jouir de » et certains verbes exprimant une perception intellectuelle, ainsi *VID-* 1 *BUDH-* « s'apercevoir » (mais non *JÑĀ-*); avec *ŚRU-* au sens de « écouter, donner audience à » (mais le régime fréquent *nas* est équivoque et l'Ac. est ici comme ailleurs plus usuel). Cf. *vidyā́ma vástoḥ* I 177 5 « puissions-nous connaître la lumière (du jour nouveau) ! », prob. *bodhy àpír ávaso nū́tanasya* III 51 6 « songe, en allié, à l'aide actuelle ! » (incertain *bodhy āpéḥ* X 83 6 « montre-toi un allié ! », cf. *sakhyásya bodhi naḥ* VIII 44 22 « manifeste ton alliance à notre égard ! »).

Ailleurs, l'emploi adverbal est de nature positive, au moins en son principe. On le note avec les verbes « manger, boire », « donner, faire offrande », « avoir part à », « demander », *sómasya nú tvā súṣutasya yakṣi* III 53 2 « je veux t'honorer (d'un sacrifice fait) de soma bien pressuré », *ubháyasya naḥ piba śúciṃ sómaṃ gávāśiram* VIII 101 10 « bois des deux sortes de notre soma, du pur et du mélangé de lait ! » (G. et Ac. contigus), *bhágasya no dhehi* AS. XIX 4 3 « confère nous (une part) de bonheur ! » ; G. avec *nir-VAP-* TS. I 1 10 i.

1. Le G. « partitif » peut être de type « interne », *ubháyasya puṣyataḥ* X 13 5 « ils possèdent (une part) de l'une et de l'autre prospérité ».

2. Double G., de la personne et de la chose, *kuvín me vásvo amṛ́tasya śikṣāḥ* III 43 5 « ne me gratifieras-tu pas d'un bien immortel ? »

Un autre G. d'apparence adverbale est le G. possessif qui s'attache à *AS-* 1 et *BHŪ-*, *asmā́kam astu kévalaḥ* I 7 10 « qu'il soit nôtre exclusivement ! » Il s'agit en fait d'un G. adnominal libre.

412. Le G. régime de noms figure d'abord avec des noms d'action où il est la contre-partie du N. sujet ou de l'Ac. régime direct des verbes correspondants. Les valeurs sont donc tantôt celle du G. subjectif, type *uṣáso vyùṣṭau* « à l'apparition de l'aurore » ; tantôt de G. objectif, type *yógo vājínaḥ* « l'attellement du coursier ». On hésite parfois (peut-être l'ambiguïté est-elle inhérente à la formule) entre l'une et l'autre valeurs, *abhímātir jánānām* X 69 5 « la pensée mauvaise des hommes », mais I 25 14 « les complots contre les hommes ». Avec *śáṃsa-* (régime *devā́nām* ou *narā́m*) « louange », le sens peut être concurremment « louange décernée par » ou « adressée à », cf. **173** n. fin. L'emploi habituel est celui d'appartenance, type *índrasya vájraḥ* « le foudre d'Indra ». Il est assez vain de chercher des subdivisions. Noter pourtant que le G. de « qualité » est rare, sinon inconnu (peut-être, *śūṣásya mánmabhiḥ* VIII 74 1 = *śūṣám mánma* I 154 3 « chant d'inspiration », analogue VIII 102 16); rare aussi le G. de matière, *sómaḥ sutásya mádhvaḥ* IX 24 7 « le soma (fait) de doux (breuvage) pressuré », peut-être X 116 4; le G. de destination *svádhitir vánānām* IX 96 6 « une hache pour les arbres » (et peut-être I 190 4); G. au sens de « fils de » VIII 1 32.

On peut isoler un G. partitif, notamment dans les formules à acception superlative, type *puṣṭásya puṣṭám* « la prospérité de la prospérité ». Mais ailleurs encore : *yád... asyá yajñásya riṣyāt* TS. I 6 2 e « ce qui de ce sacrifice peut être endommagé ». Il

faut en rapprocher le G. régime des comparatifs, superlatifs et toutes autres relations impliquant un degré, *tavástamas tavásām* II 33 3 « le plus fort d'entre les forts », *vára ā́ pṛthivyā́ḥ* III 53 11 « au meilleur (point) de la terre », *vasantám ṛtūnā́m* TS. I 6 2 1 « le printemps parmi les saisons ». Le G. explétif du tour *gópatir gónām* **457** est mi-partitif, mi-possessif.

Avec les noms d'agent on a un G. « objectif » fréquent (*vibhā́vosrā́ḥ* I 69 9 « qui éclaire l'aurore »), concurrencé néanmoins dans certaines séries par l'Ac, **404** : cf. **210** la différence entre le nom en *-tṛ-* à régime G., indiquant la fonction, et le même à régime Ac., indiquant l'accomplissement de l'acte.

413. Les noms en *-tá-* ont pour régime d'agent le G., *mámèd vardhasva súṣṭutaḥ* VIII 6 12 « croîs (par le fait que tu es) bien loué de moi ! » ; de même les verbaux d'obligation, *hávyo aryáḥ* I 116 6 « qui est à invoquer par l'homme du clan » ; mais ce type de rection est peu fréquent, au moins dans la RS.

Enfin le G. adnominal est régime de plusieurs adjectifs répondant partiellement aux verbes qui comportent le même régime ; d'adverbes à sens local, temporel, éventuellement sociatif **384** ou multiplicatif (formules *trír áhnaḥ* ou *aktóḥ* « trois fois par jour, par nuit », concurremment à *trír áhan*). Un G. temporel libre existe d'ailleurs à la base de certains adverbes **387**.

1. Il n'y a pas d'empiètement net du G. sur le D. dans les mantra, quoique l'ambivalence des pronoms personnels atones ait pu aisément y préparer la voie ; le G. *asyā(ḥ)* IV 42 9c doit être une faute rédactionnelle ; exemples incertains I 86 3a VI 23 2c VII 90 4d VIII 50 8b.

2. Pas davantage d'empiètement sûr du G. sur l'Ab ; l'interprétation en ce sens de *trā́dhvaṃ no devā nijúro vṛ́kasya* II 29 6 « protégez-nous, ô dieux, du loup, d'être détruits (par lui) » reste sujette à caution ; de même III 7 1a IX 61 30c. Ici l'adverbe serait, comme plus d'une fois, en avance sur la syntaxe du nom (G. régime de *ṛté, āré* **384**).

3. G. elliptique au sens de « chez », *táva svid ā́* I 150 1 si le sens est bien « dans ta (maison) » ; analogue et également incertain II 1 4c AS. V. 29 4c (à mi-chemin *yásya... gṛhé* AS. VII 76 5).

414. Locatif. — Le locatif note le domaine (spatial d'abord, puis temporel, figuré) où l'action se passe. On le trouve, en rection souvent fort libre, dans des noms isolés (semi-adverbiaux, cf. **387**) ou joints à des épithètes descriptives ou enfin amorçant une proposition « circonstancielle ». Au figuré, *asya sumataú syāma* VIII 48 12 « puissions-nous être dans sa pensée favorable ! » ; aussi bien avec un n. de personne, *vayáṃ syāma váruṇe ánāgāḥ* VII 87 7 « puissions-nous être exempts de faute chez (= aux yeux de) Varuna ! ». « A l'occasion de » (événement datant) *návye deṣṇé śasté ta ukthé* TS. I 7 13 g « ce chant t'ayant été dit à l'occasion du don nouveau ». « Après (tel délai) » : *saṃvatsaré* I 161 13 « au bout d'un an ».

Mais le L. s'emploie aussi comme régime plus ou moins strict de verbes (ou expressions à sens verbal), pour signifier l'objet (la personne) concernée par l'action, figurant « le domaine » de cette action. Ainsi des verbes de nature diverse, mouvements physiques, mouvements de l'âme, peuvent s'accompagner d'un L. (« se réjouir de, prospérer en, invoquer pour, avoir part à », etc.), *yajñé jāgṛta* TS. I 3 12d « veillez sur le sacrifice » ; entre autres, *DHĀ-* signifiant non seulement « mettre dans », mais « donner à » (par opposition à *DĀ-* qui gouverne le D.), *śunám asmásu dhattam* IV 57 8 « conférez-nous la prospérité ! » (D. très rare, II 35 5). Pratiquement le L. se trouve là où l'on attendrait souvent le D., même le D. de destination, *tám it sakhitvá īmahe* I 10 6 « nous l'implorons pour son alliance », *cákrir devéṣv á dúvaḥ* III 16 4 « qui fait hommage aux dieux », *á devéṣu yátata á suvīrye* « il aspire aux dieux, à la possession d'hommes » (ibid.). Dans *stuta devasya savituḥ save* Vt. XVII 7 « louez sur l'incitation du dieu Savitṛ ! » et, plus hardiment, dans *savitúḥ sávīmani śréṣṭhe syāma* VI 71 2 « puissions-nous être dans (= bénéficier de) l'incitation la plus belle de Savitṛ ! » et (ibid.) *yáḥ... prasavé cási bhúmanaḥ* « lui qui es (la cause) de la création du monde », *yát kúsīdam ápratīttam máyi* TS. III 3 8b « l'emprunt qui n'a pas été rendu par moi » (var. *máyā* MS.), le L. de domaine aboutit à noter les modalités les plus diversifiées.

L. régime de prépositions **376** sqq. ; de quelques adverbes **384**, notamment L. « sociatif » avec *sácā* (contrairement à la syntaxe du verbe *SAC-*).

415. Cas absolus. — Il existe un L. absolu, formé d'un substantif et d'un nom verbal qui en phrase libre seraient respectivement sujet et verbe. L'expression sert à marquer le lieu (d'ordinaire, le moment) où se situe le procès, et le nom verbal est en général le participe présent (le participe présent passif apparaît avec l'AS.), en second lieu le verbal en *-tá-*. Le L. absolu est formulaire, s'adaptant à des emplois plus ou moins élémentaires, tels que *uchántyām uṣási* « quand l'aurore éclaire » *suté sóme* « le soma étant pressuré » (aussi *sóme sácā suté* — ou *suté* seul, le sujet pouvant naturellement être omis —) *jāté agnaú* « le feu étant né », *dháne hité* « l'enjeu étant mis ». Mais il suffit de peu de chose pour réveiller le sentiment rectionnel, ainsi *suté sóme havāmahe* est bien moins « le soma pressuré, nous t'appelons » que « pour le soma pressuré = pour le pressurage du soma » ; au total le procédé manque d'assiette dans la RS. ; il se développera dans l'AS. et le YV.

Il n'existe pas dans les mantra d'autres cas « absolus » que le L. ; un G. comme *dákṣasya bibhyúṣaḥ* VI 23 2 « tandis qu'il a peur, lui l'habile » ne peut être considéré pour tel ; un Ac. comme *uṣáso vibhātīḥ* AS. XIV 2 44 « (durant) les aurores brillantes » s'explique comme simple Ac. temporel.

416. Un trait général, qui a pu être observé maintes fois à propos des descriptions de l'emploi de chaque cas particulier, est la faible spécialisation des valeurs casuelles. Une même notion s'exprime par deux, éventuellement trois cas distincts sans nuance sensible : les « variantes » intertextuelles mettent en lumière nombre de faits de ce genre.

De là les coexistences de cas différents comme régimes d'une même expression, *yā́vatas/ etā́vat* **403**; aussi (moins probant) *ghané/ sanā́ye* VI 26 8, *pā́ñcānuvākaiḥ* AS. XIX 22 1 en face des D. qui suivent 2 sqq., le D. *mā́dbhyáḥ* AS. XIX 27 2 en face des I. qui l'entourent; cf. encore *gáyasya* et *védaḥ* VII 19 1, *párvatam* et *dhármaṇām* I 55 3, *yajñā́m* et *adhvarā́ṇām* X 46 4, *dívam* et *pṛthivyā́ḥ* VI 21 2. A l'Ab. du. il y a des emplois de la finale *-os* au lieu de *-bhyām*.

Mais le D. *rāyé* à côté du L. *yóge* I 5 3 (et autres faits analogues) s'explique par le fait que *rāyé* est senti comme L. (le L. manque dans le thème *rai-*, comme d'ailleurs dans le dérivé *rayi-*).

Une incongruence brutale comme *áhan páryāya* IV 16 11 « pour le décisif dans le jour = pour le jour décisif » relève sans doute de quelque intention de style, sans qu'il faille évoquer l'archaïque « cas indéfini » en *-an* (ailleurs, en *-ar*); on a de même *párye dyóḥ* VI 66 8 « id. ». Intentionnel aussi, mais d'origine obscure, l'emploi de *nṝ́n* pour *nṛṇā́m* **105**; la présence de finales « syncopées » (ibid.) rend compte de certaines anomalies. Ailleurs il faut faire appel à la syntaxe spéciale des propositions comparatives, type *svàr ṇá jyótiḥ* **460**. Enfin, sur *sū́re duhitā́*, v. **137**.

Il peut arriver qu'un même nom soit régime de deux mots à la fois, ainsi *uṣásām* de *jārá́ḥ* et de *upásthāt* VII 9 1 « amant des aurores » et « du sein des aurores »; analogue VIII 46 6.

417. Phrase nominale. — La phrase nominale est passablement usuelle dès les mantra anciens, et elle apparaît en progression. Le type le mieux représenté est l'apposition d'un substantif et d'un adjectif, *vṛ́ṣṇi te śávaḥ* V 35 4 « ta force est celle d'un taureau »; ou de deux substantifs (l'un pouvant être un pronom, notamment *tá-*), *agnír hótā* V 9 2 « Agni est le hotṛ », *tvám váruṇaḥ* (passim) « tu es Varuṇa », *sá janāsa índraḥ* II 12 (refrain) « celui-là, ô gens, est Indra ». Mais l'un des noms peut être aussi à un cas oblique, ainsi au G. possessif, *táva dyukṣása índavaḥ* III 40 5 « à toi sont les gouttes célestes ». Prédicat consistant en un invariant, *ánu tvā ráthaḥ* I 163 8 « le char est après toi ». Noter en particulier le tour comportant un infinitif D., **420**. La phrase nominale sert dans les assertions de caractère général, sentences, définitions, identifications; elle manque en principe (quoique les mantra en aient étendu l'emploi) là où une expression particulière, temporelle, modale, affective, est requise.

L'un des noms en présence est souvent un nom « verbal », adjectif en *-tá-* ou adjectif d'obligation, *stīrṇám te barhíḥ* III 35 7 « la litière est étendue pour toi »; ici encore, l'usage (cf. **429**) atteste un progrès sensible entre les mantra anciens et ceux du Livre X et plus encore de l'AS. La copule n'est posée que lorsqu'un motif la commande : expression d'un temps ou mode, expression d'une personne autre que la 3ᵉ (encore que *ahám* et *tvám* suppléent dans une large mesure à l'inscription de *asmi* et *asi*). Mais une copule immotivée se présente fréquemment dans les mantra (non dans les yajus), dominant de loin les quelques cas où une intention expressive l'appelle (comme *sánti hy àryá āśíṣaḥ* VIII 54 7 « les vœux du chef de clan se réalisent »).

418. Participe. — Le participe est normalement apposé à un nom (pronom, exprimé ou implicite), figurant à une forme casuelle quelconque, pour introduire une clause temporelle, concessive, causale, etc., ou simplement « accompagnante ».

1. Cet emploi aboutit à la déperdition plus ou moins accusée de la valeur verbale, et c'est ainsi que de nombreux participes fonctionnent comme de simples adjectifs (ou noms d'agent), ceux notamment qui ne sont pas soutenus par un préverbe ou par la présence d'une flexion personnelle.

2. *Sánt-* implique normalement un contraste « tout en étant... ».

L'apposition à un mot sujet ou régime direct peut donner l'impression que le participe équivaut à une proposition complétive, *aruṇó mā sakṛ́d vṛ́kaḥ pathā́ yántam dadárśa hí* I 105 18 « le loup rouge m'a vu une fois allant (= a vu que j'allais) par le

chemin », *óṣadhīr bápsad agnír ná vāyati* VIII 43 7 « Agni ne se lasse pas de dévorer les plantes »; prob. peut-être *ukthám caná śasyámānam ágor arír á ciketa* VIII 2 14 « le chef de clan ne se soucie pas que le pauvre récite (ou non) l'hymne » : mais il est douteux que le participe soit jamais senti comme support d'une subordonnée véritable.

Le tour *MAN-* + participe est amorcé dans *mánye bhejānó amṛ́tasya* AS. III 13 6 « j'ai l'impression d'avoir eu l'ambroisie en partage (quand...) », ainsi que AS. XV 6 7 a (prose).

Un participe prédicat (autrement dit, en fonction ou apparence de verbe personnel) est attestable pour une série de passages. Souvent, il est vrai, il y a lieu d'admettre une construction brisée (anacoluthe cf. **462**, ellipse), que le contexte peut d'ailleurs suggérer : ainsi *sadyó maháḥ pitúm papivā́ñ cā́rv ánnā* I 61 7 « il a bu sitôt (né) le breuvage du grand, la chère nourriture » (où le pāda c peut être considéré comme une parenthèse et *papivā́n* relié à *vidhyat* d); *nā́nā hí tvā hávamānā jánā imé* I 102 5 « car de tous côtés les gens que voici t'appellent » (phrase inachevée). Il demeure cependant que le participe au N. (surtout pl.) peut dans une certaine mesure et sous certaines conditions tenir lieu de verbe; parfois il est en cet emploi soutenu par une copule.

On note les premiers essais d'un emploi périphrastique, où l'on trouve un participe exprimant une action durative, en liaison avec *I- CAR- ĀS-*, ainsi *tád evédáṃ tātṛpāṇā́ carāmi* X 95 16 « j'en reste à présent encore rassasiée ». Mais l'emploi n'a aucune stabilité.

419. Absolutif. — L'absolutif note une détermination temporelle, qui se situe en général (mais non nécessairement) avant le temps noté par le procès principal. Voici un exemple impliquant une simultanéité indéniable, *yávamanto yávaṃ cid yáthā dā́nty anupūrváṃ viyū́ya* X 131 2 « comme les possesseurs d'orge fauchent l'orge en se tenant en retrait l'un par rapport à l'autre ». Parfois la détermination est modale plutôt que temporelle, et aboutit à des formulations semi-adverbiales comme *vitū́ryā* X 68 3 « victorieusement », *mithaspṛ́dhya* « à l'envi ».

L'absolutif se rapporte au sujet ou, à la rigueur, au mot qui en fait désigne l'agent (X 34 11); aberrant à cet égard, comme aussi pour le sens, *vivasvantaṃ huve... barhíṣy á niṣádya* X 14 5 « j'invoque Vivasvant (en sorte qu'?) il prenne place sur la litière rituelle ».

L'absolutif ne joue qu'un rôle accessoire dans la phrase. Il ne forme nulle part nettement avec un « auxiliaire » un groupement périphrastique; tout au plus l'amorce en est-elle dans *yé tvārā́bhya cárāmasi* cité **447**.

1. Un seul cas dans la RS. (Livre X, à savoir 85 33; AS. XII 4 23 et 52, etc.), de reprise par *átha* de la proposition principale.

2. L'absolutif en *-am*, mal distinct (cf. **374** n. fin.), apparaît avec la nuance de « gérondif », dans *yánti pramā́dam* VIII 2 18 « ils vont s'enivrant », *yá indra sásty avratò 'nuṣvā́pam* VIII 97 3 « celui, ô Indra, qui dort sans suivre les lois (divines), d'un sommeil continu »; autres exemples après la RS.

420. Infinitif. — L'infinitif apparaît largement étoffé sur le plan morphologique, encore que maintes formes soient mal discernables d'avec des structures purement nominales. Tantôt il complète librement une phrase en engageant une proposition finale ou consécutive, tantôt il dépend d'un verbe à la manière d'un régime direct; plus rarement il dépend d'un nom; enfin de temps en temps il se situe librement à la manière d'une forme personnelle de nuance impérative.

Les infinitifs à désinence de D., les plus nombreux, sont du type final-consécutif, comme leur forme les y incitait : *ábhūd u pārám étave pánthāḥ* I 46 11 « voici le chemin pour aller à l'autre rive »; cependant plusieurs de ces infinitifs n'atteignent ce sens qu'à travers la dépendance expresse d'un verbe notant désir, aptitude, requête. L'emploi passif est fréquent, au moins en pro-

position négative, *ná me dūrád ávitave vásiṣṭhāḥ* VII 33 1 « les Vasiṣṭha ne peuvent être aidés de loin par moi », où l'on notera en même temps que l'infinitif fonctionne comme prédicat : ce tour est limité à l'infinitif radical ou en *-tave;* il comporte éventuellement un régime de l'agent, soit à l'I. soit au G. Sur l'emploi « causatif », v. **435**.

1. Par attraction, le nom qui en phrase personnelle serait sujet est porté lui-même au D., *sū́ryāya yā́tave* VIII 7 8 « pour que le soleil suive son cours » ; ou plus souvent, le nom-régime, *áhaye hántavā́ u* (passim) « pour tuer le dragon » ; l'un et l'autre noms dans *brahmadvíṣe śárave hántavā́ u* X 125 6 « pour que la flèche tue l'impie ».

2. Dans les mantra tardifs, l'infinitif en *-tavai,* suivi de *iti,* exprime un ordre : *brāhmaṇā̃ṃs tarpayitavai* Āp. IV 16 17 « il fait rassasier les brâhmanes (il en donne l'ordre) ».

3. Infinitif D. libre dans quelques cas, *kás te... bhujé mártaḥ* I 30 20 « quel mortel est (apte) à jouir de toi ? »

421. L'infinitif Ac. en *-am* est régime direct de verbes signifiant « être en mesure de ; désirer ; connaître », ou bien de verbes de mouvement (donc, sur le plan de l'Ac. nominal), *yá īm ā́ devayúṃ jánam/ iyétha barhír āsádam* IV 9 1 « toi qui es venu auprès de l'homme pieux, t'asseoir sur sa litière ».

L'infinitif en *-tum* dépend aussi, soit d'un verbe de mouvement, soit des verbes *ARH-* ou *CIT-* : *ā́ devā́nām ápi pánthām aganma yác chaknávāma tád ánu právoḷhum* X 2 3 « nous sommes venus au chemin des dieux nous pousser plus en avant selon ce que nous pouvions ». Dans la RS. cet infinitif est peu souple et ne régit nulle part un véritable Ac. d'objet.

L'infinitif en *-as* est un Ab. dépendant : *a*) des adverbes *ṛté* « sans » ou *purā́* au sens de « de peur que » ; *b*) d'un verbe « protéger » ou « craindre ». En un seul passage, c'est un G. régime de *ĪŚ-* : *nahí tvád āré nimíṣaś canéśe* II 28 6 « car sans toi je ne puis même cligner les yeux ».

De même *-tos* est Ab. après *purā́, ā́* ou un verbe signifiant

« empêcher de » ; G. après *ĪŚ-* ou après l'adverbe *madhyā́*. Dans l'un et l'autre cas il y a attraction du régime, ce qui revient à dire : juxtaposition d'un régime nominal et d'un infinitif, ex. *íśe rāyáḥ suvī́ryasya dā́toḥ* VII 4 6 « il a pouvoir de donner la richesse (et) l'abondance en guerriers » (proprt : il est maître de la richesse..., il a pouvoir de [la] donner).

Emploi passif dans *purā́ hántoḥ* II 28 5 « avant d'être frappé ». Attraction du « sujet » dans *ā punar mad aitoḥ* Kap. V 2 « jusqu'à mon retour ».

Ces divers emplois marquent une réduction de liberté et de souplesse par rapport aux infinitifs D.

422. Restent des infinitifs malaisés à classer : ceux en *-(s)ani* ont valeur plus ou moins nette d'impératif, *priyám-priyaṃ vo átithiṃ gṛṇīṣáṇi* VI 15 6 « je veux chanter (ou : chantez) votre hôte chaque fois aimé » ; valeur librement finale dans *náyiṣṭhā u no neṣáṇi* X 126 3 « vous êtes les meilleurs guides pour nous guider ». L'infinitif en *-dhyai* se comporte également, soit comme un impératif, soit comme un prolongement final-consécutif d'une proposition antérieure, plus rarement d'un mot particulier : *ā́ suṣṭutī́ námasā vartayádhyai dyā́vā... pṛthivī́* V 43 2 « je veux tourner vers moi par ma louange, avec mon hommage, le Ciel et la Terre ». Le trait le plus saisissant est la tendance qu'accuse cet infinitif à s'agréger à la flexion moyenne du verbe, à revêtir des nuances qui d'ordinaire s'expriment par les désinences du moyen, cf. un bon exemple ci-dessous n. 2.

Les emplois isolés d'infinitif se déduisent des cas précédents.

1. Rappelons seulement le cas de *stuṣé* (**316**) qui fonctionne comme un infinitif à valeur impérative : le sens est passif dans un cas comme *stuṣé sā́ vām... rātíḥ* I 122 7 « est digne d'être loué ce don de vous ». Noter d'ailleurs que *stuṣé,* comme les autres finales ambiguës en *-se,* est traité en forme personnelle en ce sens qu'il est sujet à perdre le ton en position non initiale.

2. Il n'y a pas d'exemple tout à fait concluant de proposition infini-

tive. On peut cependant reconnaître les conditions préliminaires dans un cas comme *tvám ca soma no váśo jīvātuṃ ná marāmahe* I 91 6 « si tu veux que nous vivions, ô soma, nous ne mourrons point » (*jīvātum* est fait comme *jīvātave* **370**); analogue I 129 4a III 1 1 V 74 3 X 74 6d (toujours avec *VAŚ-*); autres ex. possibles *tásmā índram pratiram emy āyuḥ* VIII 48 10 « je vais à ce (soma) pour qu'Indra prolonge ma durée de vie »; *sá yáṣṭā sabardhúṃ dhenúm asvàṃ duhádhyai* X 61 17 « il sacrifie en sorte que (obtient par un sacrifice que ?) la vache miraculeuse donne son lait sans avoir vêlé ».

423. **La voix.** — A côté de la voix normale, qui est l'actif, la voix moyenne a pour emploi propre de marquer que l'action concerne le sujet plus directement que toute autre personne; le sujet (telle est l'essence de la formation) est conçu comme intérieur au procès. Cette opposition entre actif et moyen se note parfois vigoureusement, ainsi dans les procès rituels où le moyen indique que l'acte a lieu au profit du sujet (donc, que le sujet est le laïque, patron du sacrifice), alors que l'acte effectué par l'officiant s'inscrit à l'actif, *yájati* « il sacrifie (pour autrui) »/ *yájate* « il sacrifie pour soi ». D'ordinaire la nuance est plus faible ou moins directe. Une différenciation fréquente est celle d'un moyen intransitif en regard d'un actif transitif, *várdhate* « il croît »/ *várdhati* « il accroît », ou, avec variation thématique, *pávate* « il se purifie, il coule pur »/ *punāti* « il purifie » et autres **426**. Enfin il y a un moyen réfléchi (précisé souvent par un pronom spécialisé, *ātmán dhatte,* formule du YV. opposée à *máyi dadhātu,* passim; *JUṢ-* « goûter, plaire à, rendre qqch. agréable à » à l'actif, « se plaire » au moyen); un moyen réciproque; un moyen à fonction passive. Certains préverbes, notamment *á* et *sám*, facilitent, s'ils ne la provoquent, la voix moyenne, cf. *á-DĀ-* qui prend le sens de « prendre, recevoir » en face de *DĀ-* (actif) « donner » (*DĀ-* au moyen, sans préverbe, est attesté aussi isolément au sens de « recevoir », ainsi I 40 4).

424. Les cas sont nombreux où les désinences moyennes apparaissent sans différence appréciable. Cf. les oppositions (coïncidant avec une différence de structure) comme *hánti*/ *jighnate* et autres **303**; aussi *stṛṇóṣi*/ *stárate* I 129 4, les formes moyennes étant de préférence thématiques (mais la répartition inverse existe aussi). La finale *-anta* (**303**) s'étend au delà des « besoins » du verbe en voix moyenne et les désinences secondaires en général sont volontiers moyennes; de même le participe *-āna-*, cf. *uśāná-* (et *uśámāna-*) qui va de pair avec l'indicatif actif *váṣṭi* de *VAŚ-*. Hors du système du présent, si l'aoriste et le futur sont surtout actifs, le parfait, à l'actif, comporte une valeur d'état qui le rapproche d'un certain type de moyens (d'où l'association *pádyate*/ *papāda* de *PAD-* ou *mriyate*/ *mamāra* de *MṚ-*) : il s'agit là d'un dispositif ancien, qui a été nivelé par la fabrication d'un présent actif à valeur transitive (*várdhati* précité en face de *várdhate*), puis d'un causatif (*vardháyati*), enfin d'un parfait moyen (*vāvṛdhé*).

Plusieurs finales en *-úr* font groupe avec les désinences moyennes (*vāvṛdhúr*/ *vāvṛdhé*).

1. Sur des formes actives refaites sur d'anciens moyens obscurcis, type *ādat aduhat,* v. **339 314**.

2. Exemple de moyen transitif *ṛñjáte* (« signaler une divinité par son chant », etc.), partiellement en contraste avec l'actif *ṛñjáti.* Actif intransitif *marjayasi* (« tu te purifies ») IX 111 2 (et souvent dans le type en *-áya-* **330**; en *-ya-* **328**, catégorie préférentielle de verbes d'état, etc.).

425. **Passif.** — Le passif ne s'est pas constitué de fonction autonome, comme l'indiquent assez les faits morphologiques. C'est une spécialisation de l'intransitif (« éventif »), précisé à l'aide des désinences moyennes. D'ailleurs nombre de formes moyennes (morphologiquement non passives) sont susceptibles de revêtir un sens passif, ainsi les présents *stávate* (futur *staviṣyate*, optatif *stuvītá*), *gṛṇīte, mṛñjata, huvé* I 76 4 (3ᵉ sg.) et plusieurs autres 3ᵉ sg. en *-e;* plus particulièrement les participes (en partie aoristes) des verbes afférents, *stávāna- huvāná- jóhu-*

vāna- mṛjāná- marmṛjāná- vídāna- « connu » (mais *vidāná-* « connaissant ») *gṛṇāná-*. Hors du système du présent, plusieurs parfaits, ainsi *dadé* et *dadhé* de *DĀ-* et *DHĀ-;* l'aoriste passif *vi rādhiṣṭa* KS. MS. varie avec *vi rādhi* TS. I 2 3 g.

Le régime d'agent est dans l'ensemble assez rare, ce qui prouve que la valeur passive n'est pas consolidée : on le rencontre plus particulièrement dans des formes comme *mṛjyáte* qui ont à côté un passif morphologiquement non marqué (ci-dessus *mṛjāná-*). Ce régime est à l'I. ; toutefois le G. se trouve avec les noms verbaux, infinitifs compris.

L'impersonnel n'est pas inconnu, quoique d'extension réduite. On l'a, soit à la voix active, *ná mā taman ná śraman nótá tandrat* II 30 7 « puissé-je ne pas me décourager, me lasser ni me dégoûter ! », *kitavám tatāpa* X 34 11 « le joueur a du remords » ; soit au passif, *śráddhitaṃ te mahatá indriyā́ya* I 104 6 « il a été fait confiance en ton grand nom d'Indra ». Il y a en outre les formules banales du type *várṣati* « il pleut », *vy ùchati* « il fait jour ».

426. Temps et modes. — L'emploi des temps et des modes n'est pas précis, en ce sens que les auteurs, soit par goût de variété, soit en raison de commodités morphologiques ou rythmiques, passent constamment d'une forme à une autre afin d'exprimer des modalités qui nous semblent se situer sur un même plan. Les « variantes » attestent un flottement considérable entre l'expression indicative et l'expression modale ; à l'intérieur de l'indicatif, entre les diverses expressions du prétérit et le présent. L'observation directe des hymnes (à un bien moindre égard, celle des yajus) conduit aux mêmes remarques. Sur la question du prétérit, v. **428** sq. ; sur les échanges intermodaux (défalcation faite de formes impossibles à classer, comme c'est le cas pour certains injonctifs/subjonctifs), v. par exemple *vardhat/ várdhāt/ várdha* VI 38 3 sq. ou, plus souvent, avec échange de thèmes, *punātu/ svadāti* TS. I 7 7a, *jeṣam/ ruheyam* ibid. 8 a-b, *duhām/gamyāt* TS. III 2 7g, cf. encore *mandiṣīmahi* VS. IV 14/ *-he* KS. II 4, *khyeṣam* TS. I 1 4 p VS./ *akhyam* MS. KS. et cf. **431** sqq. A ceci s'ajoutent les variations de thème à l'intérieur d'un même mode **459** ; les variations de désinences pour une même forme (ainsi, contiguement, *duhre/ duhrate* I 134 6) ; enfin les échanges fort nombreux de personnes, notamment entre la seconde et la troisième.

427. Présent. — L'indicatif présent, temps de l'actuel et du « général », sert aussi pour noter un futur proche (intentionnel ou du moins prévisible) ; pour noter un passé, surtout quand un temps explicitement prétérit a été précédemment usité. Enfin il sert, le cas échéant, à indiquer une nuance semi-modale d'éventuel, quand il est employé avec les désinences secondaires, c'est-à-dire sous forme d' « injonctif » (**431**).

Un exemple de nuance éventuelle à désinence primaire est *mányate* VI 52 2, juxtaposé à un subjonctif, *áti vā yó maruto mányate no bráhma vā yáḥ kriyámāṇaṃ nínitsāt* « celui qui (quel qu'il soit) nous méprise ou prétend critiquer la formule qui se fait » (ainsi, souvent, en phrase relative).

L'addition du mot *purā́* « auparavant » indique l'extension jusqu'à aujourd'hui d'un fait passé, *sácāvahe yád avṛkám purā́ cit* VII 88 5 « vu que nous avons été associés jusqu'à ce jour sans dommage ». Au contraire, l'addition du groupe *sma purā́* (attesté seulement dans la RS.) transfère le présent au passé et stabilise ce dernier en passé d'habitude, *saṃhotráṃ sma purā́ nā́rī sámanaṃ vā́va gachati* X 86 10 « jadis la femme assistait au sacrifice commun ou à l'assemblée ». *Sma* seul, apparemment au même sens, X 33 1.

428. Temps du passé. — L'imparfait est la forme courante du narratif dans l'énoncé mythique. Sans être exclu, il s'en faut de la narration, l'aoriste note en propre que le fait décrit a été constaté par le sujet, qu'il relève donc de l'expérience personnelle et appartient en principe au passé récent. D'où l'emploi dans le

discours direct, *devā́ vaśā́m páry avadan| ná no 'dād íti hīḍitā́ḥ* AS. XII 449 « les dieux parlaient sur la vache, disant avec colère : il ne nous (l') a pas donnée » ; AS. XV 11 3 cité **451**. Propre à l'AS. est l'aoriste d'anticipation magique : on présente comme réalisés les faits qu'on désire voir (ou : faire croire) réalisés ; dès la RS. figure en fin d'hymne un aoriste d'anticipation.

Quant au parfait, la valeur propre est la « résultative ». Le parfait note un état acquis, comme résultat d'actes antérieurs, *tvám dyā́ṃ ca pṛthivī́ṃ cáti jabhriṣe* IX 86 29 « tu as dépassé en les portant le ciel et la terre » ; il englobe le passé et le présent, *purā́ nūnáṃ ca stutáya ṛ́ṣīṇām paspṛdhré* VI 34 1 « autrefois et maintenant les louanges des ṛṣi ont rivalisé » ; il englobe, en phrase relative, les actes virtuels, *yát sīm ā́gaś cakṛmā́ tát sú mṛḷatu* I 179 5 « quelle que soit la faute que nous ayons commise, qu'il nous la pardonne ! » Toutefois le parfait fonctionne largement aussi comme temps narratif, pour indiquer les moments les plus importants de la narration mythique ; il est rare dans les faits relevant de l'expérience du sujet parlant, — rare partant à la 1re pers.

La distinction entre imparfait et aoriste est illustrée par *abhí tvā jarimā́hita... yás tvā mṛtyúr abhyádhatta jā́yamānam* AS. III 11 8 « la vieillesse t'a enchaîné [constatation, et en même temps, conclusion en fin d'hymne]... la mort qui t'enchaîna à ta naissance [rappel d'un fait éloigné] ». Entre parfait et aoriste (imparfait) : par opposition à *jajā́na* (*ájanayat*) qui évoque les naissances mythiques, *ájījanat* se dit de la production du soma, du feu, de l'hymne actuel ; *ruroha* généralise *áruhat* AS. XIII 1 26, *āsa* généralise *āsīt* X 129 1-2 ; *áśravam* I 109 2 (« j'ai appris ») fait appel à un fait familier, *śuśrava* qui suit (5) à une évocation légendaire ; *yád indrā́han prathamajā́m áhīnām... tā́dī́tnā śátruṃ ná kilā vivitse* I 32 4 « quand, ô Indra, tu eus frappé le premier-né des serpents, tu n'as depuis lors trouvé en vérité aucun ennemi » (le parfait élargissant une expérience).

1. *Kó mā dadarśa katamáḥ sá devó yó me tanvò bahudhā́ paryápaśyat* X 51 2 « qui m'a vu ? Quel est d'entre les dieux celui qui a contemplé mon corps (dispersé) en maint endroit ? » (imparfait particularisant une donnée). *Tátaś cainam anyéna śīrṣṇā́ prā́śīr yéna caitám pū́rva ṛ́ṣayaḥ prā́śnan* AS. XI 3 32 « si tu as mangé [aoriste de constatation] ce (riz) avec une autre tête que celle avec laquelle les anciens ṛṣi le mangèrent [imparfait d'évocation] ».

2. Parfait résultatif, à la voix moyenne, opposé à un parfait actif narratif, *yásya priyé mamátur yajñíyasya ná ródasī mahimā́nam mamā́te* III 32 7 « (le dieu) vénérable dont les deux mondes aimés mesurèrent la grandeur, mais ne l'ont pas (définitivement) mesurée [ermessen] ».

429. Le verbal en *-tá-* contribue lui aussi à l'expression du passé, étant préférablement aoristique, *sattó hótā* III 41 2 « le hotṛ a pris place » comme *sā́di hótā* VII 73 2, *sutáḥ sómaḥ* (passim) comme *ásāvi sómaḥ* I 84 1. Mais il existe aussi des emplois de prétérit narratif ou non différencié.

Quant au plus-que-parfait, c'est avant tout (dans les formes qui ont chance d'être authentiques **337**) l'imparfait d'un parfait ayant valeur non narrative ; les formes purement prétérites sont rares (*átrā samudrá ā́ gū́ḷham ā́ sū́ryam ajabhartana* X 72 7 « vous avez alors porté le soleil qui se cachait dans l'océan »), en général une valeur résultative reste sous-jacente, *prá yád váyo ná svásarāṇy áchā práyāṃsi ca nadī́nāṃ cákramanta* II 19 2 « en sorte que les fleuves avec leurs bienfaits se sont mis en marche (et sont aujourd'hui encore en mouvement), comme des oiseaux (allant) au ravitaillement ».

430. Futur et impératif. — Le futur note une action qui doit prendre place dans l'avenir selon l'attente ou l'intention du sujet, *yád aṅgá dāśúṣe tvám ágne bhadráṃ kariṣyási távét tát satyám aṅgiraḥ* I 1 6 « le bien que tu veux faire, ô Agni, à celui qui t'adore, il se réalise, ô Aṅgiras ». Mais il y a trace aussi d'un futur objectif, s'opposant à un passé « général », comme dans les formules *ná tvā́vāṁ indra káś caná ná jātó ná janiṣyate* I

81 5 « nul être égal à toi, ô Indra, n'est né ni ne naîtra ». Pas d'emploi en subordonnée; quelques-uns en phrase interrogative. Sur l'emploi du conditionnel, v. **454**.

L'impératif exprime, outre l'ordre (exhortation à agir), le désir (prière, souhait). Il faut en dissocier les formes de 1re pers., qui sont des subjonctifs, et y associer au contraire les formes (hortatives) en *-si,* exprimant des requêtes positives à la divinité (exceptionnellement en phrase relative) **316**.

Impératif indiquant une hypothèse, *utá bruvantu no nidaḥ* I 4 5 « supposons que nos détracteurs disent » (mais *utá naḥ... vocéyuḥ* dans la phrase parallèle). Impératif concessif, *ádhṛṣṭo va étavā́ astu pánthā* X 108 6 » même s' (il devait s'avérer) que votre route fût inaccessible à qui voudrait y aller ».

Il n'y a pas d'impératif en proposition négative, ni en subordonnée (I 127 2g a une subordination apparente); fréquent, en revanche, en protase devant *yá- yád.* L'impératif en *-tāt* n'a pas de valeur distinctive : toutefois, en tel ou tel passage (cf. l'ex. cité **433**), il dépend d'une condition qui doit d'abord se réaliser. TS. I 3 6 a on le trouve après un futur.

431. Injonctif. — Mal caractérisé morphologiquement (**303**), l'injonctif n'est pas syntaxiquement très stable. Tantôt c'est l'équivalent d'un présent (« général » plutôt qu'actuel), tantôt c'est une forme semi-modale exprimant l'éventuel : intermédiaire entre indicatif et subjonctif, pour indiquer une exhortation, un souhait (ex. X 95 10 cité **465**), une intention, un futur.

La formulation négative a lieu tantôt avec *ná* (en phrase éventuelle), tantôt et plus souvent avec *mā́, mā́ no ví yauḥ sakhyā́* II 32 2 « ne nous sépare pas de ton amitié ! » : c'est l'expression normale de la prohibition, qui d'ailleurs est plutôt en général une simple déprécation.

L'emploi de *mā́* avec des formes à augment, des impératifs, subjonctifs et autres est limité à quelques mantra récents; toutefois, dès la RS. ancienne, il y a une formule *mā́ bhujema* « puissions-nous ne pas être rendus responsables de... ! »

Exemple d'injonctif à valeur de présent « général » : *nū́ cit sá bhreṣate jáno ná reṣan máno yó asya ghorám āvívāsāt* VII 20 6 « l'homme ne trébuche jamais, ne subit pas de dommage, qui cherche à gagner à soi [subjonctif de subordonnée] son âme redoutable » : juxtaposition d'indicatif et d'injonctif; VII 7 6 *tiranta* (présent) s'oppose ainsi à *atiranta,* X 116 9 *irayam* à *iyarmi.*

En tant qu'imparfait ou aoriste inaugmenté, l'injonctif équivaut à un prétérit faible, de type narratif et s'étayant sur des formes voisines augmentées ou sur des parfaits : *táva tviṣó jániman rejata dyaú réjad bhū́miḥ* IV 17 2 « devant ton éclat le ciel tremblait à ta naissance, la terre tremblait » (échange actif/moyen en sus !).

Exemple d'injonctif modal, *ahastā́ yád apádī várdhata kṣā́ḥ... śúṣṇam pári pradakṣiṇíd viśvā́yave ní śiśnathaḥ* X 22 14 « afin que même sans mains ni pieds la terre croisse [cas rare d'un injonctif en subordonnée], écrase Śuṣṇa de ta main droite pour (le salut de) toute vie ! »

Bref il s'agit d'une formation indifférenciée, qui en son fond doit appartenir à la couche la plus ancienne des mantra. En tout cas, l'injonctif est en déclin rapide après la RS., sauf dans l'acception prohibitive.

432. Subjonctif. — Nettement caractérisé par la forme, le subjonctif l'est aussi par le sens, dans une large mesure. A la 1re pers., où il figure souvent après un impératif, il marque la volonté, ou bien l'événement attendu, escompté, tendant vers l'expression d'un futur, *dakṣiṇató bhavā mé 'dhā vṛtrā́ṇi jaṅghanāva bhū́ri* X 83 7 « tiens-toi à ma droite, alors nous pourrons tuer beaucoup d'ennemis ! ». Aux 2e et 3e pers., le désir d'agir (hortatif) ou de bénéficier d'une faveur est souligné

24

comme par l'optatif, mais la tendance dominante est l'expression du futur : *á ghā tá gachān úttarā yugắni yátra jāmáyaḥ kṛṇávann ájāmi* X 10 10 « viendront certes (= je le souhaite) des âges ultérieurs où les frères feront ce qui est interdit aux frères ». Cette tendance dispose le subjonctif à s'affronter à un prétérit, *áchānta/ chadáyātha* I 165 12, *jaghána/ jaghánat* IX 23 7, etc.

Mais il existe à côté des masses d'exemples purement modaux, *urúṃ na índraḥ kṛṇavad u lokám* VII 84 2 « puisse Indra nous procurer un vaste espace ! » ; ou bien « éventuels », impliquant une sorte d'affirmation valable hors de tout temps précis et subordonnée à une condition, *sudeváḥ samahāsati... sá mártyaḥ/ yáṃ tráyadhve* V 53 15 « favorisé des dieux est en tout état de cause le mortel que vous protégez » ; il y a peu de différence ici avec l'indicatif. Ce subjonctif éventuel est apte à figurer en phrases interrogatives, notamment avec *kuvíd* « est-ce que par hasard ? » (qui est accompagné presque toujours du subjonctif). En phrase négative le subjonctif est normalement éventuel avec nuance future : *só cin nú ná marāti nó vayám marāma* I 191 10 « il ne mourra pas et nous ne mourrons non plus », type de conviction préjudicielle des hymnes magiques.

433. Le rôle prédominant est en subordination. Le subjonctif est l'instrument caractéristique de la subordination, laquelle comporte relativement peu d'injonctifs et d'optatifs, jamais d'impératifs. Déjà bien des subjonctifs indépendants, ceux qui suivent un impératif (X 83 7 précité), comportent une subordination latente. En phrase relative, en phrase à *yád* ou *yáthā,* la nuance est éventuelle-future si la subordonnée précède, finale-consécutive (cf. **445** fin.) si elle suit : *sám pūṣan vidúṣā naya yó áñjasānuśásati* VI 54 1 « fais-nous rencontrer, ô Pūṣan, quelqu'un d'au courant, qui puisse nous renseigner tout droit ! ». Comme en non subordonnée, le subjonctif ne fait souvent que généraliser, éventualiser une affirmation, *yó yájāti yájāta ít sunávac ca pácāti ca/ brahméd índrasya cākanat* VIII 31 1 « celui qui sacrifie pour autrui, pour soi, qui pressure et cuit, le brahmán (quel qu'il soit) trouve sa joie en Indra » (l'indétermination n'est pas dans l'acte même, mais dans le fait que l'acte s'applique à des individus indéterminés).

Avec *yád* au sens de « si » et avec *yádi,* le subjonctif est pareillement éventuel, *úṣo yád adyá bhānúnā ví dvárāv ṛṇávo diváḥ/ prá no yachatād avṛkám pṛthú chardíḥ* I 48 15 « s'il est vrai, ô Aurore, que tu ouvres aujourd'hui par ta lumière les battants du ciel, accorde-nous la vaste protection, celle qui écarte les périls ». Subjonctif avec *yádi... yádi* « soit que... » dans l'AS.

La subordination est en régression depuis l'AS. et dans les mantra post-ṛgvédiques en général, où le subjonctif tend à se confiner dans les emplois hortatifs.

On a signalé des subjonctifs à sens de prétérit, I 70 7 a, 72 3 b V 31 6 c X 89 14 b (en subordonnée), tous passages qui laissent place à quelque incertitude.

434. Optatif. — Beaucoup plus rare que le subjonctif, l'optatif exprime surtout le souhait, et se trouve avec les verbes capables de porter l'idée d'un désir, d'un acte présenté comme indépendant de l'aptitude ou de la volonté du sujet : *murīya* VII 104 15 « que je meure (si...) ! » opposé à *ná marā* (subjonctif) VIII 93 5 « il est exclu que je meure ». Cf. aussi l'opposition avec le subjonctif-éventuel, *gató nádhvā ví tirāti jantúm prá ṇa spārhábhir ūtíbhis tireta* VII 58 3 « comme un chemin parcouru promeut l'homme (= est en mesure de le faire avancer), qu'il vous plaise nous promouvoir par vos enviables secours ! » A la 1re pers., il s'agit du désir de celui qui parle ; à la 2e, d'un vœu ou d'une requête, à quoi la 3e pers. ajoute la valeur d'un éventuel impliquant désir, *pṛṇánn āpír ápṛṇantam abhí ṣyāt* X 117 7 « l'ami qui donne prévaut (devrait prévaloir, suivant le désir légitime) sur celui qui ne donne pas » : dans ce passage, l'opta-

tif, juxtaposé à des indicatifs, tend à la valeur éventuelle pure (indicatif affaibli) qui se développera après les mantra.

Quant à l'optatif prescriptif, qui sort de l'optatif du souhait, l'ébauche en apparaît dans un passage en prose d'AS. XV (11 1-2) *tád yásyaivám vidvā́n vrā́tyó 'tithir gṛhā́n āgáchet/ svayám enam abhyudétya brūyā́t* « ainsi donc, celui chez qui arrive [optatif éventuel] un vrātya qui sait ainsi, il doit lui dire (qu'il lui dise) en allant à sa rencontre... »

Dans les phrases à subordonnée, l'optatif, qui dans l'ensemble n'a de fréquence qu'avec le *yád* d'hypothèse, souligne la valeur irréelle : il peut d'ailleurs dans ces emplois apparaître en principale aussi bien qu'en subordonnée : cf. l'ex. VIII 44 23 cité **453** ou (subordonnée implicite) *yamī́r yamásya bibhṛyād ájāmi* X 10 9 « (si Yama consentait au désir de Yamī), Yamī prendrait sur elle l'inceste de Yama » ; ou même, en valeur passée, *jakṣīyā́d dhānā́ utá sómam papīyāt* X 28 1 « (s'il était venu), il aurait mangé les graines, il aurait bu le soma ».

Parfois un subjonctif en subordonnée répond à l'optatif en principale, *yátaḥ khánāma... tátaḥ khanema* TS. IV 1 2 m-p.

Quant au précatif, il se distingue mal de l'optatif, sinon qu'il est limité à l'expression du désir (sous forme d'une prière adressée à la divinité), *yó no dvéṣṭy ádharaḥ sás padīṣṭa* III 53 21 « celui qui nous veut du mal, qu'il tombe au sol ! » On ne le trouve pas en subordonnée.

435. Causatif. — Le causatif peut n'avoir aucune valeur proprement « causative », ainsi notamment à la voix moyenne, où *joṣáyāse* III 52 3 n'est pas différent de *juṣasva* 4, ni *marjayanta* de *mṛjánti;* même à l'actif, des faits de ce genre se produisent sans qu'on soit en droit d'alléguer chaque fois l'existence d'un présent selon **330**. D'ordinaire le causatif joue le rôle d'un transitif en regard du « simple » (en règle générale, à la voix moyenne) qui est intransitif : c'est l'opposition *vártate* « il tourne »/ *vartáyati* « il fait tourner » de *VṚT*-. Mais là où le

simple est transitif, c'est-à-dire a développé un système à désinences actives, le causatif tend à revêtir l'emploi factitif, comme *vedayati* « il fait connaître » ou *sādáyati* « il fait asseoir » : encore la construction proprement factitive, c'est-à-dire avec double régime d'objet, est-elle fort rare : un ex. (II 37 6) cité **404**, un autre VS. IX 11 *índraṃ vā́jaṃ jāpayata* « faites Indra gagner le butin ! » En réalité la dissociation du kartṛ et du hetu n'est pas faite usuellement à l'époque des mantra, et la syntaxe du causatif est à peine engagée.

On trouve en guise de causatif *KṚ*- avec l'infinitif D., *tvám indra srávitavā́ apás kaḥ* VII 21 3 « ô Indra, c'est toi qui fis couler les eaux » ; peut-être le procédé le plus ancien d'exprimer le sens causatif. Autre ex. avec juxtaposition des deux procédés, *sárvāṃs tā́ñ arbude tvám amítrebhyo dṛśé kurūdārā́ṃś ca prá darśaya* AS. XI 9 22 « fais les voir, ô Arbudi, tous, à nos ennemis et montre leur aussi des spectres ! » Analogue I 113 9a, 131 5c, 164 49d et (avec l'auxiliaire *DHĀ*-) III 31 13a.

436. L'aoriste redoublé est transitif, lui aussi, en regard d'un présent intransitif (de préférence à désinences moyennes), type *arūrucat* en face de *rocate* de *RUC*-, mais factitif en face d'un présent transitif, type *ájījipata* TS. I 7 8 r (avec double Ac., construction inconnue antérieurement) en face de *jayati* de *JI*-. Mais plusieurs aoristes redoublés sont intransitifs, *adidyutat* « il a brillé » *acikradat* « il a hurlé » (aussi « il a fait hurler ») *asusrot* « il a coulé » ; quelques autres, tout en étant transitifs, ne se distinguent pas davantage du présent, ainsi *átuṣṭavam* III 53 12 « j'ai loué ».

Pour une différence entre les formations à redoublement *i* (*u*) et celles à redoublement *a*, v. **342**.

L'aoriste est ainsi voisin par le sens du causatif-présent : *ā́ dyā́ṃ rávena pṛthivī́m aśuśravuḥ* X 94 12 « ils ont de leur rumeur fait entendre (= empli) ciel et terre » répond à *yá imā́ víśvā jātā́ny āśrāváyati ślókena* V 82 9 « qui de son bruit fait entendre (= emplit) tous ces êtres » ; cf. **356**. Mais ce n'est pas

avant l'AS. que commence à se faire l'appariation en un même paradigme des deux thèmes, dans des formules telles que *pārá-yāmi tvā rájasa út tvā mṛtyór apīparam* VIII 2 9 « je te fais passer hors de l'espace ténébreux, je t'ai fait passer au delà de la mort ».

437. **Coordination.** — Nombreuses sont les particules servant soit à souligner un mot (notamment un pronom, préverbe, impératif), soit à le joindre à un mot voisin, soit enfin à marquer de manière directe ou indirecte la relation entre deux propositions. Les mantra surabondent en formes et en emplois, avec des combinaisons de deux particules. Comme ailleurs, les valeurs sont parfois flottantes. A la limite, il y a coïncidence entre la particule et le pronom et les analogies sont frappantes de l'une à l'autre.

a) On peut considérer comme emphatiques (sans préjudice d'autres acceptions), c'est-à-dire soulignant le mot annexe, le groupe considérable représenté par les mots suivants :

aṅgá (situé après un mot initial de pāda), cotamment avec *VID*- 1 (« connaître en fait ») ou après pronom (*tvám aṅgá* I 84 19 « toi seul », *kím aṅgá* « pourquoi donc? » *yád aṅgá* « s'il est vrai que »);

addhā́ (rare) « assurément »;

ápi (aussi préposition **377**), avant ou après le mot soutenu : « en outre, aussi, même » (rare RS.; plus fréquent AS. où apparaît *nā́pi* XIII 4 16);

áha, surtout après pronom et particule, valeurs atténuées (« certes, pourtant »); *kvā̀ha* « où donc? » *nā́ha* « pas même »;

ā́ (outre l'emploi préposition **378**) est faiblement emphatique, après des mots divers, ainsi dans *trír ā́ diváḥ* passim « trois fois par jour »; parfois c'est un simple prolongement d'une désinence antérieure, cf. *ū́rmyāsv ā́/ śyāvā́su* VI 48 6 (et ibid. *ā́ śyāvā́ḥ*);

Ā́ cid « vraiment » (parfois aussi *cid ā́*); sur *ā́* au sens de « et », v. **439**; au sens de « comme » (X 11 6), cf. I 134 3 où la particule voisine avec *iva*, qu'elle a pu ensuite çà et là remplacer. *Ā́* devient rare à partir de l'AS. — *ā* = multiplié par JB. II 71.

íd (très fréquent) souligne le mot précédent ou la proposition dont cette particule suit le mot initial; le sens est parfois celui de *evá*, parfois mal perceptible; *mā́méd vardhasva sú̄ṣṭutaḥ* VIII 6 12 « (quelles que soient les louanges que tu reçoives d'ailleurs), c'est moi seul dont la louange te fera croître » (traduction libre); *akṣaír mā́ dīvyaḥ kṛṣím it kṛṣasva* X 34 13 « ne joue pas aux dés, cultive (bien au contraire) la terre! »; *éka íd* « tout seul » *ivéd* « juste comme » *séd* (*sá íd*) « c'est lui-même, lui seul » *tád íd* « c'est cela précisément » *yadéd* « dès que »;

Le mot provoque l'accentuation du verbe si celui-ci précède immédiatement et n'est pas muni d'un préverbe.

u (*ū*) (atone), emphatique léger figurant après un mot, notamment un pronom ou un verbe, avec valeur souvent proche d'un déictique ou d'un anaphorique. On le trouve souvent en liaison avec d'autres particules; parfois aussi comme enclitique de phrase. Dans l'usuelle acception « généralisante » après un relatif (*yá u* « quiconque »); au sens de *evá*, à côté de quoi il figure, X 107 6;

Sur *u* comme particule copulative, v. **439**.

evá, notamment après particules et adverbes, « précisément » ou « seulement » (*hástenaivá* « en mains propres » *naivá* « nullement » *tád evá* « depuis lors » *jātá evá* II 12 1 « à peine né »);

Evā́ (avec finale allongée) figure comme particule déictique initiale de strophe « ainsi » (visant à ce qui suit ou à ce qui précède). Emploi corrélatif **452**.

kám (tonique; ancien interrogatif?) après un D. d'intérêt ou un infinitif D., *tvā́ṃ devā́so amṛ́tāya kám papuḥ* IX 106 8 « les

dieux t'ont bu pour l'immortalité »; emploi généralisant après relatif, *yásmai kám* TS. I 2 1 l. *Kam* (atone) après quelques particules hortatives (un seul ex. AS.);

kíla (rare) « en vérité » (*ná kíla* « jamais »);

khálu (X) après un impératif (« donc ! »);

gha (*ghā*) (atone) après négation, pronom, préverbe; valeur faible;

cid (atone) « même, pourtant », *á dṛḷhám̐ cid árujo gávyam ūrvám* III 32 16 « tu as ouvert en le brisant l'enclos à vaches, si solide qu'il fût ». L'enclise de mot cède parfois à l'enclise de phrase, déterminant une place seconde du pāda, comme II 12 13b. Un autre emploi, « généralisant », parti de formules pronominales (**444**), s'étend quelque peu au delà, *kṛtám̐ cid énaḥ prá mumugdhy asmát* I 24 9 « éloigne de nous, nous en libérant, le péché commis, quel qu'il soit ! ».

Sur *cid* comparatif, v. **441**; *cid... cid* au sens de « non seulement... mais encore » II 38 2 et 3 VI 28 6, etc.

438. *Tú* (*tū́*) (après un mot) accompagne pour la souligner une 2ᵉ pers. d'impératif (« donc, enfin »), cf. (entre préverbes) *á tv étā* I 5 1 « venez donc ! »;

Tú au sens de « mais » apparaît III 30 12 VI 29 5, plus nettement AS. IV 18 6 (seul ex. du mot dans l'AS.).

nú (après un mot) (outre son sens propre, généralement avec voyelle allongée : « maintenant ») est une particule hortative ou (après certains pronoms) généralisante; souvent associée à d'autres particules avec une valeur plus ou moins faible (*ín nú* = *íd; nú cid* tantôt renforçant *nú* simple, tantôt négatif **443**);

Nú, au moins sous la forme vocalique longue, est souvent initial avec les mêmes emplois que *nú* enclitique.

vaí (d'ordinaire après un mot initial) emphatique de phrase dans un récit explicatif; figure notamment dans *vá u* et *ná vaí* (« assurément point »); en rapide progression à partir de l'AS.;

sú (*sū́*) (après un mot) emphatique faible, se référant au verbe; figure souvent en liaison avec d'autres particules comme *u utá nú kam*. En rapide déclin à partir de l'AS.;

sma (*smā*) (atone) faiblement emphatique, notamment après un pronom ou une forme verbale (éventuellement rendue tonique VI 44 18);

Emploi comme modificateur temporel **427**.

svid (= *sú íd*) (atone) souligne d'ordinaire un interrogatif antérieur, ou bien le généralise, *hárī índrasya ní cikāya káḥ svid* X 114 9 « qui donc (qui par hasard) a aperçu les deux alezans d'Indra ? »;

Sur *svid* interrogatif, v. **444**.

ha (exceptionnellement *hā*) (atone) fréquent comme emphatique léger ou affaibli en simple cheville; *kád dha* « comment donc ? »

hánta (rare) hortatif, devant subjonctif (elliptiquement AS. « allons ! »). Place indifférente;

enfin *hí* (après un mot) (qui tonifie le verbe) est tantôt hortatif fort (notamment devant impératif), tantôt équivalent d'une subordonnée causale (« étant donné que... ») ou parfois concessive (« bien que... »), *víśvo hy ànyó arír ājagáma mámed áha śváśuro ná jagāma* X 28 1 « alors que tous les autres gens du clan sont venus, seul mon beau-père n'est pas venu »; analogue 86 2 et **445**; *yác cid dhí* « bien que... ». Souvent associé à *ná* 4 3. Au sens de « oui » (réponse) dans le YV.

439. *b*) Sont proprement conjonctifs :

ca (exceptionnellement *cā*) (atone) coordonne le mot après lequel il figure à un mot antérieur (lui-même souvent pourvu de *ca*); rarement à un mot ultérieur, *índraḥ... rájā śámasya ca śṛṅgíṇaḥ* I 32 15 « Indra est le roi de ce qui est apprivoisé et de ce qui est cornu ».

1. *Ca* ne figure pas entre deux V., mais redresse l'un des V. en N. selon **167** n.

2. Il y a d'autres cas de *ca* « mal placé », ainsi à la 3[e] place au lieu de la seconde, *áhaś ca kṛṣṇám áhar árjunaṃ ca* VI 9 1 « le jour noir et le jour blanc ».

Ca seul ou *ca* répété connecte aussi des propositions, comme enclitique de phrase; la nuance de contraste (« aussi bien... que », « non seulement... mais encore ») entraîne alors normalement la tonification du premier verbe (lorsqu'il n'y a pas de préverbe).

Sur *ca* comme particule subordonnante, v. **445**.

Les autres particules conjonctives ont relativement moins d'importance. *Ā́* est aussi connectif de mot à mot et se situe à des positions variables, *mahā́n gárbho máhy ā́ jātám eṣām* III 31 3 « grand l'embryon, grande aussi leur naissance »; associé à *ca* X 16 11 (d'où peut-être provient l'équivalence *ā́* = *ca*).

Plus fréquent *utá*, qui relie des mots en se plaçant d'ordinaire entre eux (ou après le dernier, s'il y en a plus de deux); ou bien relie deux propositions en se situant en tête de la seconde, volontiers donc à l'initiale du vers. C'est un conjonctif emphatique, dynamique, apte à figurer là où il y a contraste ou insistance, *ví vṛkṣā́n hanty utá hanti rakṣásaḥ* V 83 2 « il abat les arbres et tue aussi (/ tue même) les démons ».

1. Fréquemment on a *utá... utá* (*utó*), à l'initiale de proposition : « même si d'un côté... même si de l'autre » I 4 5-6; « quand bien même... pourtant » I 153 4.

2. Enfin la particule *u* connecte aussi deux propositions en se tenant normalement (mais non toujours) après le mot initial de la seconde, avec valeur (atténuée) de contraste.

On peut considérer comme conjonctifs de phrase au sens large *átha* (*áthā*) « et alors, et ainsi » (introduisant une conséquence, un nouvel argument) : initial presque toujours et souvent renforcé en *athó*.

« Mais, au contraire » VI 54 7; semi-subordonnant, *ā́ bāhvór vájram índrasya dheyām áthemā víśvāḥ pṛ́tanā jayāti* X 52 5 « je veux mettre le foudre entre les bras d'Indra, en sorte qu'il vainque toutes les hostilités que voici ».

Dans la RS. ancienne (et parfois jusque dans l'AS.) on trouve au même sens *ádha* (*ádhā*), dont la valeur première est locale : volontiers devant une autre particule, mais non toujours à l'initiale.

ā́d au sens de « et » VIII 91 5 X 82 2, 86 18, etc. (aussi *ā́d u*, *ā́d... utá*).

440. *c*) Disjonctifs :

la particule essentielle est *vā* (atone) qui se présente comme *ca*, c'est-à-dire tantôt seule tantôt répétée, pour exprimer une disjonction entre deux mots ou deux propositions. *Vā* est renforcé en *utá vā* I 109 2 *ádha... ádha vā* (« soit que... soit que »); répété, il peut introduire une alternative exclusive, auquel cas le premier verbe est susceptible d'être tonifié, *áhaye vā tā́n pradádātu sóma ā́ vā dadhātu nírṛter upásthe* VII 104 9 « que Soma les livre au dragon, ou bien qu'il les mette dans le séjour de la Néantise ».

d) Il n'y a pas d'adversatifs stables, encore que les particules ci-dessus décrites *átha ádha tú* puissent occasionnellement en assumer le rôle.

441. *e*) Sont comparatives (« comme ») trois particules fréquentes :

1) *iva* (atone; à lire parfois *va*, au moins suivant les apparences, cf. **123**), qui porte sur un mot ou un groupe de mots plus ou moins bref; rarement *iva* est antéposé au mot sur lequel il porte; parfois le sens est affaibli « en quelque sorte, comme qui dirait »; *yátheva* X 86 7 *néva* (« pas même ») AS. X 8 25;

2) *yathā* (atone), même emploi, mais presque toujours en fin de pāda, par opposition à *yáthā* tonique (**451**). L'emploi devient

fort rare dans l'AS., où *yáthā* tonique se développe au contraire ;

3) enfin *ná* (après un mot ; rarement antéposé) est, malgré la différence de position, peut-être identique en son essence à la négation (l'évolution sémantique étant « il n'est pas », d'où « il ressemble à ») ; il accompagne, comme *iva*, un mot isolé ou un groupe restreint ; v. des exemples **460**. L'emploi est en net déclin après la RS.

Plus ou moins isolément, 4) *nú* I 91 3 VI 24 3 ; 5) *cid* I 41 9 II 33 12 III 31 12, 53 22, etc. ; peut-être 6) *evá* X 120 9 b et 7) *ā́* **437**. Ces emplois sont nés du contact entre ces diverses particules et un terme proprement « comparatif ».

442. On peut faire une place à part à certaines formes pronominales dégradées au rang de particule, mais qui conservent quelque chose de leur ancienne appartenance. C'est le groupe (presque exclusivement limité à la RS. et atone) *ī* (rare) *īm sīm* : dans certains passages il y a survivance d'un emploi anaphorique ou comme « signe » annonçant un Ac. ultérieur ; mais d'ordinaire ce sont des particules explétives. On les trouve jointes à d'autres pronoms, ainsi, avec la nuance « généralisante » usuelle, *yá īm* « qui que ce soit qui » *yát sīm* « tout ce qui ».

Kīm **290** est apparenté à ces formes.

D'autres particules pronominales (outre *íd* **437** *ád* **439**) sont *tátas* « alors » *tád* « de ce fait », etc., plus souvent *tád* dont les valeurs, fort nuancées, sont surtout « alors » (temporel) et « ainsi » (explicatif) : *tád* est un des instruments privilégiés de la connexion syntaxique.

Sur les emplois « corrélatifs », v. **445** sqq.

443. Négation. — La négation commune (sauf en phrase prohibitive, cf. **431**) est *ná*, qui s'emploie dans les phrases modales

et surtout dans les indicatives ; relativement peu en subordonnée où des énonciations négatives particulières ont commencé à se constituer. La place préférée (par opposition au *ná* « comme » **441**) est soit en tête de la proposition, soit devant le verbe.

1. La négation de mot est *á(n)* **160** ; toutefois *ná* apparaît de temps en temps, au moins devant nom verbal, *ná vidvā́n* = *ávidvān* I 164 6, *ná dábhāya* = *ádabdhaḥ* « impossible à tromper ».

2. Renforcements en *nahí* (avec *na* proclitique) ; *nanú* (id.) « jamais » (mais « n'est-il pas vrai ? » AS.), attesté deux fois au Livre X ; *nákīm* (deux fois RS.) ; *nákis* **290**. La combinaison (rare) *nú ná* ou *ná... nú* a donné naissance à un *nú* négatif par lui-même (sous la forme *nū́ cid*) ; un exemple tel que *ná yád dūrā́d vasavo nū́ cid ántito várūtham ādadhárṣati* VIII 27 9 « (donnez-nous) la protection, ô Bons, qu'on ne puisse attaquer de loin ni de près » montre bien la transition de *nú* généralisant à *nú* négatif. — *Ná hí* et *ná ki, ná kis* SS.

La phrase négative n'est ni très développée ni, de loin, aussi articulée que la phrase positive ; le schéma en est rudimentaire. La double négation (cas rare) est affirmative dans *ná nánu gāni* IV 18 3 « je veux suivre », négative dans *nāháṃ tántuṃ ná vi jānāmy ótum* VI 9 2 « je ne sais pas tendre (le fil) ni tisser » [peu probant].

Caná (non initial) *a*) joue le rôle de *ca* après proposition négative, la négation étant mentalement reconduite (« et... non plus ») ; d'où *b*) le sens de « même » dans une proposition qui contient déjà la négation (*índraṃ ná mahnā́ pṛthivī́ caná práti* I 55 1 « la terre même n'est pas égale à Indra en grandeur »). De là, par suite de nouvelles extensions, *c*) *caná* en phrase non négative (ni précédée de phrase négative reconduite), *ádhā caná śrád dadhati tviṣīmata índrāya vájraṃ nighánighnate vadhám* I 55 5 « car on fait confiance à Indra furieux quand il abat puissamment l'arme (de) mort » ; *d*) *caná* négatif sans incitation extérieure, *mahé caná párā śulkā́ya deyām* VIII 1 5 « je ne te livrerais pas même pour une grande récompense » (mais dans VIII 2 14 cité **418** la négation est dans le membre de phrase qui

suit). *Caná* généralisant figure volontiers avec l'interrogatif accompagné de la négation (*ná káś caná* « personne ») ou non accompagné (*kám̥ caná* I 113 8 « id. »).

A côté de *mā́* **431** on trouve les formes renforcées *mó mā́kis mā́kīm* **290**; *mā́ kīm* SS.

444. Interrogation. — L'interrogatif (*ká-* **290**) peut dépendre d'un mot annexe, tout au moins d'un participe. Le nt. (*kím*), outre l'emploi pronominal, signifie encore « pourquoi ? » et (plus rare) « est-ce que ? » (X 129 1 VII 86 2, prob. *kím u... kím* « est-ce que... ou est-ce que ? » I 161 1). L'autre forme du nt., *kád*, apparaît plus rarement aux sens de « pourquoi ? » (X 10 4) et « est-ce que ? » (I 105 6 IV 23 2; sens connu aussi pour *kathā́* IV 23 3 et 5 et peut-être *kathā́ kád* ibid. 5).

L'interrogatif est suivi d'un grand nombre de particules, qui lui confèrent parfois une valeur emphatique, plus souvent « généralisante » ou « éventualisante », v. les §§ précédents. La valeur indéfinie pure, c'est-à-dire avec perte du sens interrogatif, existe surtout dans les locutions *káś ca* et (*ná*) *kaś caná* ou encore *káś cid* « quelqu'un » et (négativement) « personne », mais ces locutions figurent surtout en phrase relative, pour concourir à l'expression du relatif-indéfini. Des locutions analogues se rencontrent avec la plupart des dérivés du thème *ká-*, par ex. *katamá- kadā́ kútas kútra*; cf. aussi *kác cid* « en tout cas » et à mi-chemin *kvà svid* X 34 10 « on ne sait où ». Un autre type d'indéfini utilise la répétition de l'interrogatif, *kā́ni kā́ni cid* VIII 102 20 « quelconques » (rare).

1. Interrogatif seul (en phrase négative) à sens indéfini I 80 15 IV 3 13.

2. *Kuvid* (verbe tonique en raison de *id*) « (je me demande) si par hasard... ? » ou « j'espère que... » (subjonctif), donc avec subordination implicite.

La juxtaposition de deux interrogatifs à valeur différente portant sur le même prédicat n'est pas rare, *kó ha kásminn asi śritáḥ* I 75 3 « qui es-tu, chez qui es-tu installé ? »

L'interrogation se marque aussi par la particule *svid* (qui a revêtu cet emploi en raison de sa fréquente contiguïté avec *ká-*, cf. **438**). On a ainsi une interrogation double *svid... svid* (avec pluti). Ou bien *nú* (également avec pluti) *idám̥ nú tā́3d íti* AS. XII 5 50. Enfin il existe une interrogation sans particule, soulignée par la pluti, ainsi *ná tvā bhīr iva vindatī3m̐* X 146 1 « la crainte ne t'atteint-elle pas ? »

445. Subordination. — Le verbe tonique suffit parfois à noter la subordination : en ce cas, il s'agit d'ordinaire de la première de deux propositions consécutives qui comportent une valeur de contraste; l'accent sur le premier verbe (accent de référence) signifie « alors que, cependant que » ou « étant donné, du fait que ». Un ex. cité **393** (AS. X 7 42), ou encore *prā́yus tāriṣṭam nī rápām̥si mr̥kṣatam* I 34 11 « prolongez (notre) durée de vie, (en revanche) effacez les dommages (que nous avons pu causer) »; parfois le verbe accentué est seul inscrit, le second membre de phrase ayant l'ellipse du même verbe, *sū́rye jyótir ádadhur māsy àktū́n* X 12 7 « ils mirent l'éclat (du jour) dans le soleil, (celui des) nuits dans la lune »; *mányate* AS. XII 4 6 « s'il pense que... ».

Parfois une particule non proprement subordonnante affecte un rôle de subordonnant, avec verbe tonique : c'est le cas notamment de *hí* (ex. **438** fin.) à valeur causale, et de *ca* répété à valeur « contrastée » (**439**).

Il peut arriver que, sans tonification du verbe, une particule donne à la proposition une valeur de subordonnée : c'est le cas probable de *pári cin márto drávinam mamanyād r̥tásya pathā́ námasā́ vivāset/ utá svéna krátunā sám̥ vadeta śréyām̥sam̥ dákṣam mánasā jagr̥bhyāt* X 31 2 « si le mortel assiège la richesse en pensée, qu'il aspire au chemin de l'Ordre; s'il se consulte avec sa force délibérante, il atteindra la décision la meilleure ».

L'emploi le plus intéressant est celui de *ca* « si », avec verbe tonifié : les exemples de la RS. sont rares, *imā́ṃ ca vā́cam pratiháryathā naro víśvéd vāmā́ vo aśnavat* I 40 6 « si, hommes, vous agréez cette parole, elle vous procurera toutes faveurs » et (verbe au subjonctif) X 108 3 et quelques autres, où la nuance est parfois « quand » plutôt que « si » (III 43 4). Dans l'AS. l'emploi se précise quelque peu, ainsi XI 3 32-49 (prose).

Le cas normal est la subordination explicite. Elle est fréquente et variée, souvent complexe (propositions imbriquées les unes dans les autres, etc.). A deux ou trois exceptions près, la conjonction est tirée de la base *yá-*. La syntaxe modale est en revanche peu évoluée : le mode est celui que le sens général appelle, non la conjonction. Le système des corrélatifs est instable, le corrélatif étant plus fréquent là où la principale est en apodose. Sa place est également mal fixée. Un verbe initial, un préverbe, un mot souligné par *íd* tiennent lieu de corrélatif formel.

1. Double subordonnant avec emploi différent, *yátra... yáthā* III 32 14 *yád yā́vataḥ* VII 32 18, etc.

2. Il n'y a pas de concordance temporelle entre la principale et la subordonnée; un cas comme *vrādhanta/ yé... bhuránta* V 6 7 s'explique par la « persévération »; ailleurs la coïncidence du même mode dans les deux parties du diptyque, qui est fréquente, se justifie par des raisons internes. Il est visible pourtant que l'optatif attire l'optatif, comme dans l'ex. VIII 42 3 (**446**) et **453** b.

La place respective de la subordonnée et de la principale est variable : seule la nuance finale-consécutive entraîne de façon stable la postposition de la subordonnée.

446. Relative. — La relative, commandée par le thème *yá-* (à quoi joindre *yátas* « duquel » *yátra* « chez qui, dans lequel »), est d'un très vaste emploi.

1. *Yá-* figure incidemment comme membre antérieur **289** (cf. avec un dérivé du relatif le composé *yāvadaṅgínam* AS. « ayant un membre de quelle taille », corrélatif *tā́vat*). Il note l'indéfini, soit par répétition de type āmreḍita (*yó-yaḥ* « quiconque » **289**); soit par addition de l'interrogatif et de la particule *ca* (*yáḥ káś ca* « id. »), parfois de *cid;* de *caná* TS. IV 7 15 v; soit enfin par addition de la particule seule, *yáś cid* (rare) « id. » (*yáthā cid* X 64 13).

2. Enfin *yá-* peut dépendre d'un mot particulier, notamment d'un nom verbal ou participe.

La relative est située tantôt en protase tantôt en apodose : cette seconde position est normale, comme on vient de le rappeler, en cas de nuance finale-consécutive, sens que souligne usuellement le verbe au subjonctif : *tád adyá vācáḥ prathamám masīya yénā́surā̃m̐ abhí devā́ ásāma* X 53 4 « je voudrais penser à ceci comme le premier point de mon discours (à savoir, le moyen) par lequel nous pourrons vaincre les Asura, nous les dieux »; autre ex. VI 54 1 cité **433**. Dans les cas, notablement moins fréquents, où le verbe est à l'optatif, la relative est en protase, *yáyā́ti víśvā duritā́ tárema sutármāṇam ádhi nā́vaṃ ruhema* VIII 42 3 « puissions-nous monter sur le navire de bonne traversée, par lequel nous traverserons tous les malheurs ! »

Ailleurs, les deux positions de la relative se font équilibre. Le corrélatif *tá-* est normal en apodose, *yó jāgā́ra tám ṛ́caḥ kāmayante* V 44 14 « celui qui veille, les strophes l'aiment »; on trouve aussi, bien moins souvent d'ailleurs, le pronom *á-* à une forme oblique, *yásya... asmai* VII 11 2. En protase le corrélatif est moins fréquent (*tám agne asmé íṣam érayasva... yáyā rā́dhaḥ pínvasi* VII 5 8 « suscite pour nous, ô Agni, cette jouissance dont tu laisses gonfler ta libéralité » ou, avec *a-* atone, *anyé jāyā́m pári mṛśanty asya yásya* X 34 4 « d'autres embrassent l'épouse de celui dont... » ou VII 86 1 cité **401**). On trouve encore pour corrélatifs *ád* II 17 4 *idám* (adverbial) I 23 22, 185 11 *u* (passim) et autres, mais l'absence de tout corrélatif formel est tout aussi fréquente.

447. L'antécédent est souvent inséré dans la relative, avec attraction au cas du relatif, *nā́smai vidyút... siṣedha ná yā́ṃ*

miham ákirat I 32 13 « ne lui servit de rien l'éclair ni le brouillard qu'il répandit » ; même attraction (beaucoup plus rare) pour un antécédent sis devant la relative, *ví vṛhatam viṣūcīm ámīvā yā́ no gáyam āvivéśa* VI 74 2 « déchirez en tous sens la maladie qui a pénétré dans notre maison ». L'antécédent peut être repris dans la principale, *yé te pánthāḥ... tébhir no adyá pathíbhiḥ* I 35 11 ; analogue AS. XI 8 16.

Attraction de la personne, *imé ta indra té vayám puruṣṭuta yé tvā́rábhya cárāmasi* I 57 4 « nous sommes tiens, ô Indra tant loué, (nous sommes) ceux qui ont coutume de nous agripper à toi ».

Le lien est souvent imprécis entre la relative et la principale, déterminant éventuellement ce qu'on peut appeler une anacoluthe : *yā́ cin nú vajrin kṛṇávo dadhṛṣvā́n ná te vartā́ táviṣyā asti tásyāḥ* V 29 14 « les choses que tu fais (quelles qu'elles soient) avec hardiesse, ô porte-foudre, il n'est personne pour arrêter cette force tienne ». On a ainsi *yásya* pour *yám asya* IV 17 19, pour *yó asya* (avec *asya* réfléchi) IV 21 1 ; plus généralement *yá-* équivalant à « si (quelqu'un, si je, si tu) », *yó asya syā́d vaśābhogā́ḥ* AS. XII 4 13 « quel que soit l'usage qu'il fasse de la vache, (il...) » ou (sans anacoluthe) *stenó vā yó dípsati no vṛ́ko vā tvám tásmād varuṇa pāhy asmā́n* II 28 10 « si un voleur ou un brigand nous veut du mal, protège nous de lui, ô Varuna ».

De même *yá-* au sens de *yáthā* « comme » I 80 16 IV 6 6 ou de *yád* « tandis que » I 72 9, 164 3 II 17 4, etc. (*yátas* au sens de *yádi sá* I 141 1).

448. La phrase relative, du moins celle sans verbe, peut se substituer à la simple mention d'un nom (juxtaposé ou coordonné à un autre) qui serait au N. ou à l'Ac., de manière à l'enrober dans une ambiance « généralisante » : *ví jānīhy ā́ryān yé ca dásyavaḥ* I 51 8 « discrimine les Aryens et ceux (quels qu'ils soient) qui sont des Dasyu » ; ceci a lieu aussi pour un adjectif, *víśve marúto yé sahásaḥ* VII 34 24 « tous les Marut, les puissants » ; pour une expression complexe, même à un cas oblique, *deṣṇáṃ yát pā́rye diví* VII 32 21 « comme don au jour décisif ». Mais l'emploi typique est au terme d'une énumération ; plus rarement le relatif s'inscrit, comme II 32 8, avec chaque terme énuméré. Dans cet emploi, sûrement archaïque, *yá-* joue le rôle d'un article. Le tour se développe sensiblement dans l'AS. où est utilisée à des fins magiques l'indétermination provoquée par cette pseudo-relative. Il émane directement de la phrase nominale : dès lors qu'on avait en style nominal *yā́ni te kártvāni* « les choses que tu dois faire », on pouvait librement annexer ce groupe de mots à une proposition verbale telle que *vīryā̀ kṛdhi* (II 30 10) et étoffer ainsi la phrase linéaire **kartvāni te vīryā kṛdhi*.

1. Relative indéfinie en même emploi, *yā́ḥ kā́ś ca vīrúdhaḥ* AS. XI 4 17 « toutes les plantes possibles ».

2. Le même emploi se trouve occasionnellement sans *yá-*, *catasras sūktayas tābhyas tvā vartayāmasi* KS. XIII 9 « les quatre hymnes, ... par eux nous t'attirons ici » : c'est ce qu'on peut appeler un N. « pendens ».

449. La relative est ou bien du type définissant — elle équivaut alors à un nom, à un participe, à un composé nominal suivant le cas ; ou bien du type attributif (pour attribuer une qualité à tel ou tel sujet) : ce second type est plus faiblement représenté et la corrélation y est moins stricte.

L'antécédent est un nom ou un pronom (le pronom pouvant être implicite dans une forme personnelle du verbe) ; il peut être une proposition, comme dans *yád dha vo bálaṃ jánām̐ acucyavītana* I 37 12 « vous avez ébranlé les hommes, ce qui est (une manifestation de) votre force ». En cas d'antécédent pronominal (ex. *kád yád* I 161 1 « qu'est-ce que ? »), on peut dire que la phrase principale ne vient à l'existence que par la relative, *yó revā́n yó amīvahā́... sá naḥ siṣaktu* I 18 2 « lui qui est riche,

qui chasse le mal, qu'il s'agrège à nous » (type attributif). La formule *yá evám̥ véda* (« celui qui sait ainsi » = qui connaît l'essence des choses, le *bráhman*) débute avec les passages en prose de l'AS.

1. Simplification dans la jonction entre antécédent et relatif, *anyéna śīrṣṇā́ yéna* cité **428** n. 1. Antécédent omis I 113 10 b.

2. *Yatará-* et *yatamá-* sont exceptionnels; *yā́vant-* « aussi grand que » (pl. « aussi nombreux que ») peut avoir pour corrélatif *tā́vant-* (aussi *tá-* dans l'AS.). En proposition nominale, le corrélatif manque.

450. **Complétive.** — Elle est introduite par *yád*, qui proprement est le nt. du relatif. La subordonnée est généralement en apodose et le corrélatif, quand il y en a un, est *tád* : *gṛṇé tád indra te śáva upamám̥ devátātaye/ yád dhám̥si vṛtrám ójasā* VIII 62 8 « je chante, ô Indra, cet exploit suprême de toi pour la communauté divine, à savoir que tu frappes à mort Vṛtra grâce à ta vigueur ». Après « vouloir » (rare) *ná te sákhā sakhyám̥ vaṣṭy etát sálakṣmā yád viṣurūpā bhávāti* X 10 2 « ton ami ne veut pas de cette amitié (consistant en ce) que celle de mêmes signes devienne de forme différente ». De même *ŚRU-* + *yád*, passim, *vivéṣa yád* III 32 14 « il a provoqué (le fait) que ». La complétive peut se rattacher plus lâchement au contexte et figurer comme sujet: *yád uṣa aúchaḥ prathamā́ vibhā́nām... mahā́n mahatyā́ asuratvám ékam* X 55 4 « le fait, Aurore, que tu as brillé la première des lumières, c'est (dû) seulement à la grande forme asuryenne de la grande (Aurore) »; *nákiṣ ṭvád rathī́taro hárī yád indra yáchase* I 84 6 « nul n'est meilleur conducteur que toi (qualité consistant en ce) que, ô Indra, tu tiens aux rênes les deux alezans »; « la raison pour laquelle » IV 2 14 (incertain).

Dans l'ensemble, la complétive n'est pas d'un emploi fréquent ni souple. On peut considérer qu'en quelques passages, *yáthā* (situé en apodose) introduit une complétive, *íti tvā devā́ imá āhur aiḷa yáthem etád bhávasi mṛtyúbandhuḥ* X 95 18 « ainsi ces dieux t'ont dit, ô fils d'Iḍā, que tu es parent de la mort » (toutefois le sens réel paraît être : ils te font savoir à quel point tu es lié à la mort, et il y a en tout cas jonction de *yáthā* et de *íti*); *ná pramiye savitúr daívyasya tád yáthā víśvam bhúvanam̥ dhārayiṣyáti* IV 54 4 « ceci du divin Savitṛ est indestructible, (à savoir) qu'il est destiné à porter la terre entière » ; moins net *vidmā́ hí te yáthā mánaḥ* I 170 3 où, au surplus, la semi-complétive est une proposition nominale (« nous connaissons ton état d'âme » ou « comment est ton état d'âme »).

451. **Circonstancielles.** — La proposition causale n'a pas de syntaxe définie. De temps en temps *yád* se laisse plausiblement traduire par « parce que » ou « en ceci que », avec corrélatif *tád* ou *téna*, *yád enam ā́ha vrā́tya kvā̀vātsīr íti pathá evá téna devayā́nān áva rundhe* AS. XV 11 3 (prose) « du fait qu'il lui dit : vrātya, où habites-tu ?, il gagne les voies où les dieux circulent » ; en explication pseudo-étymologique, avec corrélatif *tásmāt*, AS. III 13 1.

Yátas peut signifier « étant donné que » I 25 17.

La phrase comparative (« de même que... ») utilise *yáthā*, généralement en protase et en tête de la proposition; le corrélatif usuel est *evá* (*evā́*), cf. V 78 7 X 18 5; rarement *evám* (Livre X et MGS. I 2 13) *itthā́* I 39 7 *etā́vat* VIII 49 9 (en protase) *tád* passim ; rarement *táthā*.

La phrase temporelle comporte également *yád*, exprimant le « lorsque » sous sa forme la plus générale, imprégnée volontiers de valeurs non temporelles, *kám apaśyaḥ... yát te jaghnúṣo bhī́r ágachat* I 32 14 « qui as-tu vu, quand la crainte est allée à toi qui avais tué? (ou : pour que la crainte soit allée...) ». Nuance locale « là où » (corrélatif *tátra*) AS. I 25 1. Les corrélatifs sont *tá-* (surtout au nt. adverbial), aussi *ā́d* ou *átra*. La position de la subordonnée est mal déterminée.

Nuance « jusqu'à ce que » (avec subjonctif) I 113 10.

Yadā́ « dès que » avec l'aoriste, qui éventuellement prend valeur de plus-que-parfait; aussi « quand », avec temps variables. Les corrélatifs sont *tád ádha átha ā́d; tárhi* en outre dans l'AS.

Enfin *yátra* signifie « quand » et « là où »; mêmes corrélatifs.

1. Aussi « en (faisant telle chose)... » III 31 1.

2. *Yátas* « dès que » III 10 6.

3. *Yā́d* « aussi longtemps que » (Livre I, avec subjonctif à tendance future); dans l'AS. : « pour autant que » ou « depuis que », avec *tā́d* pour corrélatif.

4. *Purā́* ne dépasse pas le stade de la proposition élémentaire à infinitif **421** n.

5. *Yā́vat* « pour autant que » III 18 3. — *Yadā́ kadā́ ca* « quand » (éventuel) SS. I 288.

452. Finale-consécutive. — La proposition finale est introduite par *yád* (presque toujours suivi du subjonctif) et, plus souvent, *yáthā* « pour que, en sorte que », suivi du subjonctif ou, moins souvent, de l'optatif. La postposition de la subordonnée est normale, *haviṣ kṛṇuṣva subhágo yáthā́sasi* II 26 2 « prépare l'oblation afin de devenir fortuné »; constante même en cas de subjonctif. La principale est souvent de caractère hortatif (impératif, injonctif, subjonctif) et la corrélation expresse fait d'ordinaire défaut; quand elle est attestable, elle se note par *táthā, tád* et surtout *evá*.

1. *Yā́d* « en sorte que » X 68 10.

2. *Néd* (= *ná íd*) (avec subjonctif) apparaît trois fois, dont deux au Livre X, au sens de « de peur que »; quelques autres exemples AS.; *mā́* en ce sens est post-mantrique.

3. Sur l'expression de la finalité-consécution au moyen du relatif, v. **446**.

453. Conditionnelle. — La proposition hypothétique est introduite :

a) par *yád* : le mode est, en cas de condition réelle ou probable, l'indicatif ou le subjonctif à tendance future. L'optatif est réservé pour l'expression de l'irréel (**434**), *yád agne syā́m ahám tvám tvám vā ghā syā́ ahám/ syúṣ ṭe satyā́ ihā́śiṣah* VIII 44 23 « si, ô Agni, j'étais toi ou que tu fusses moi, tes prières ici se réaliseraient »; id. VII 32 18 VIII 19 25; le mode est le même dans les deux propositions. Pas de corrélatif ou, tout au plus, *átra tátas* (AS.) *átha* (AS.);

b) Plus fréquent est *yádi* avec le temps ou mode amené par le contexte, et pour noter une condition réelle ou probable. L'optatif est inusité, sauf en un passage de SS. (I 82) où il est provoqué par l'attraction. Les corrélatifs sont *ádha ā́d* (ou : *ā́d íd*), mais dans l'ensemble peu fréquents. Place indifférente de la subordonnée.

1. Avec un présent (ou un parfait à sens de présent) *adyā́ murīya yádi yātudhā́no ásmi* VII 104 15 « que je meurs aujourd'hui si je suis un sorcier! »

2. En contexte prétérit, *yádi* peut équivaloir à « quand », le verbe ayant valeur de plus-que-parfait, *vidád yádī sarámā rugṇám ádrer máhi pā́thaḥ pūrvyám sadhryàk kaḥ* III 31 6 « quand Saramā aura trouvé (ou : si elle trouve?) la fente du rocher, elle réalisera sa grande domination antique ».

3. Ellipse de la principale, *yádi vāhám ánṛtadeva ā́sa... kim* VII 104 14 « si jamais j'ai eu pour dieu l'erreur (je mérite la mort; mais, cela n'ayant pas été), pourquoi... ? »

4. *Yádi... yádi* (ou : *yádi... yádi vā,* ou enfin *yádi* [*vā*]... *vā*) introduisant une double hypothèse exclusive ou non : plus fréquent dans l'AS. Mais *yádi vā* équivaut simplement à *vā* X 129 7 d AS. XIII 2 7.

Enfin *c*) *céd* (= *ca* + *íd*) (second mot de la phrase), attesté 4 fois seulement dans la RS., figure comme particule conditionnelle-temporelle, en phrase indicative. Le sens conditionnel s'aiguise dans l'AS., ainsi V 17 8 où le mot est juxtaposé à *yád* d'hypothèse, avec une nuance que la traduction permet de souligner : *utá yát pátayo dáśa striyā́ḥ pū́rve ábrāhmaṇāḥ/ brahmā́ céd dhástam ágrahīt sá evá pátir ekadhā́* « et même si la femme avait eu dix maris, des non-brâhmanes, si [supposons

que] un brâhmane prend sa main (en vue du mariage), eh bien c'est lui qui d'emblée est le mari ».

Sur *ca* d'hypothèse, v. **445**.

454. Discours direct. — Le discours direct — phrase dite ou qui pourrait être formulée, étant pensée ou reflétant ce qu'en telle circonstance telle personne peut penser — se note par la particule *íti* postposée, dont le sens propre est « ainsi » (thème *i* déictique). Le passage de « ainsi » au rôle d'outil de discours direct se mesure dans *íti vā íti me máno gā́m áśvaṃ sanuyām íti* X 119 1 « ainsi en vérité (va) mon esprit : pourrai-je gagner une vache, un cheval, ainsi (pensai-je) ? » ; analogue X 95 18 cité **450**. Le mot figure avec des verbes dire ou penser (exprimés ou non), la phrase directe étant brève, souvent elliptique : *yátra devā́ íti brávan* IX 39 1 « (coule) là où l'on dit : (voilà où sont) les dieux ! » *íti krátvā* « dans l'intention (qui s'exprime par les mots qui suivent) ». On est visiblement aux premiers débuts d'un procédé. L'emploi, rare encore dans la RS. ancienne, se développe un peu par la suite. La situation normale reste le discours direct sans particule.

1. En général *iti* termine l'expression directe et se situe devant le verbe « dire » plus souvent que ledit verbe n'est mis avant *iti*. Enfin on trouve aussi *iti* inséré dans la phrase directe.

2. *Íti* peut rendre ce que nous exprimerions par une complétive, *yá indrāya sunávāméty āha* IV 25 4 « celui qui dit : nous voulons presser (le soma) pour Indra ».

3. Noter la phrase directe consistant en un V. (tour fréquent AS.), *yó mā mógham yā́tudhānéty ā́ha* VII 104 15 « celui qui m'appelle faussement un sorcier ». Le V. exprime la désignation plus vivement que ne ferait N. ou Ac.

Il y a des traces de discours indirect dans les relatives dépendant de « savoir ; demander ; annoncer » : *pṛchā́mi yátra bhúvanasya nā́bhiḥ* I 164 34 « je demande où est le nombril du monde » (la subordonnée étant de type nominal). Au vers II 30 2 se trouve un conditionnel représentant le transfert dans le passé du futur délibératif, *yó vṛtrā́ya sínam átrābhariṣyat prá tā́ṃ jánitrī vidúṣa uvāca* « sa mère prédit au sage (le nom de) celui qui vengerait Vṛtra en l'occurrence ». Un transfert de personne est probable I 24 13. Bref le style indirect est dans ses premiers rudiments et n'a aucune assise syntaxique.

FAITS DE STYLE

455. Les particularités intéressant le style ne sont pas toujours séparables de celles qui concernent la grammaire : voire, les faits de style sont le prolongement, l'aboutissement des possibilités grammaticales ; ils transforment ces possibilités en exercices et la nécessité linguistique en jeu. Ainsi l'haplologie découle de conditions phonétiques ; les fins de mot « syncopés » résultent de tendances morphologiques, de même que les cas d'attraction, de tendances syntaxiques. Certains poètes ont accentué démesurément ces faits ; certains sujets favorisaient une mobilité linguistique supérieure à la normale.

Il faut tenir compte à cet égard de deux données :

a) les mantra sont faits en partie de groupes formulaires qui sont aptes à se déplacer d'un hymne à l'autre, d'un recueil à un autre, en provoquant par leur départ et leur intrusion des ruptures et des incohérences qui parfois même se répercutent sur la syntaxe ;

b) le style est inséparable des concepts védiques en général ; les exigences propres des yajus, la contrainte rituelle ou, surtout dans l'AS., la contrainte magique, ont déterminé l'emploi de certains procédés. Dans la RS. le transfert d'images du monde humain au monde céleste (et réciproquement), la symbolique du système, ont entraîné la forme de l'expression figurée, le choix des métaphores, le double sens de certains mots, voire certaines

structures de langage. La pression religieuse est sous-jacente aux effets de style.

456. Le fait le plus frappant (très inégalement réparti d'ailleurs) est la répétition. Des pāda entiers, des formules se retrouvent d'un bout à l'autre des recueils (2400 répétitions concernant un pāda dans la seule RS.), parfois avec des variantes tantôt gratuites, tantôt répondant aux besoins du nouveau contexte. Il faut noter les refrains, les entrées de strophe conçues dans un cadre identique, la répétition des noms divins (à des cas différents) dans chaque strophe de certains hymnes, etc.

Un type de phrase une fois commencé, il y a tendance à le reproduire. Ceci entraîne la reprise d'un même mot, par exemple du préverbe (*sáṃ sáṃ sravantu síndhavaḥ sáṃ vā́tāḥ sám patatríṇaḥ* AS. I 15 1);

Le préverbe donne lieu à des jeux plus variés : même verbe répété d'abord sans, puis avec préverbe (*pāhi/ pári pāhi* I 143 8) ou, plus souvent, avec des préverbes différents formant éventuellement une manière de gradation (*úpa dasyanti/ ápa dasyanti* I 135 8; analogues IX 86 43 X 97 14 AS. VI 134 1) — particulièrement fréquent dans l'AS. où se créent des mots nouveaux fondés sur la substitution de préverbes, type *módāḥ pramúdo 'bhīmodamúdaś ca yé* XI 8 24, *ālāpā́ś ca pralāpā́ś cābhīlāpalápaś ca yé* 25.

ou de mots quelconques, cf. la redondance *úttarāhám uttara úttaréd úttarābhyaḥ* X 145 3, *paurám... paúra paurā́ya* (avec jeu de mots) V 74 4, l'hymne final de la RS. fondé sur la répétition de *sám* (*sa°*). On peut qualifier de persistance morphologique un cas comme *dū́ṣyā dū́ṣir asi hetyā́ hetír asi menyā́ menír asi* AS. II 11 1. Dans *ariprā́ ā́po ápa riprám* AS. X 5 24 (« sans souillure [sont] les eaux, que loin [de nous] la souillure... ! »), les mots sont équilibrés selon les affinités de forme. L'allitération doit rendre compte de *nṛtó* II 22 4 et *nṛtaú* X 29 2, et un bon exemple d'allitérations et de rimes internes est le début de l'hy. X 91.

La rime proprement dite est plus rare, mais nullement manquante. Si l'on a *dadhantu* (au lieu de *dadhatu* attendu) VII 62 6, c'est pour rimer avec *santu*; de même *dadhanti/ namanti* VII 56 19.

457. Comme on le voit par la n. précédente, l'appariation phonique peut s'obtenir, dans les cas extrêmes, par création suffixale, voire par création lexicale. La forme *dívātarāt* créée **410** est faite pour assoner à *sudárśataraḥ* qui précède, *ṛtāyinī* **225** à *māyínī*. Plus hardi est *invire* créé sur *hinvire* V 6 6; *vanasáde* TS. (VS.) remplacé par *vanṛṣade* KS. XVII 17 en raison de *nṛṣade* qui précède; *minīt* **321** d'après *vadhīt; cániṣṭhat* **54** *trásāthe* **345**, etc. Dans *tám ahám sámindhiṣṭa* MS. IV 9 25 la 3[e] pers. insolite est entraînée par les deux *sámindhiṣṭa* qui précèdent. C'est ce qu'on a justement dénommé la « persévération » grammaticale.

Cf. encore les débuts de vers en *sanā́t* I 62 9 entraînant *sánemi; manuṣvát* et la suite provoquant *pūrvavát* I 31 17 comme *ní dhīmahi* incitant *sám idhīmahi* X 16 12 (rime); *pṛkṣúdhaḥ* à côté de *vīrúdhaḥ; vāyáva sthopāyáva stha* TS. KS.

Ne sont pas essentiellement différents les cas où la persévération joue sans que la forme secondaire avoisine la forme incitatrice : c'est, entre beaucoup d'autres, le cas de *iṣídh-* **45** *trásīthām* **345** *árogaṇam* AS., etc.

De là viennent en général les « formations instantanées », dont plusieurs ont été relevées au cours de cet ouvrage, avec des chances variables de certitude; rappelons *dyávī* **262** *yādṛ́śmin* **292** *vāvā́tuḥ* **253** *níkāman-* **163** *bhariṣá-* **116** *návīyān* III 36 3 *tanyatā́* (I) *agrayu-* JB. I 81 (sur le type *vājayú-*); [*dā́śat* IX 61 22 (de syntaxe impossible) est amené par le *dāśúṣe* voisin].

La répétition amène des cas typiques de redondance, qui s'expriment par les formules :

a) du type *gópatiṃ gónām* (« le maître-de-vaches des vaches ») X 47 1, avec les variantes *yajñaír yajñavāhasaḥ* I 86 2 *tridivé diváḥ* IX 113 9 *devā́nāṃ devátābhyaḥ* TS. I 6 1 p et

(substitution synonymique) *sudinatvé áhnām* VII 88 4; autre formule *suśámi śamīṣva* VS. I 14;

b) du type (intensif) *satyásya satyám asi* TS. I 6 1 b « tu es le vrai du vrai » qui comporte divers aménagements sémantiques; une variante en est le tour *tavástamas tavásām* II 33 3, renforcement du superlatif.

La préférence singulière donnée aux régimes « internes » (notamment l'Ac. **403** c) dérive de ce goût forcené de la répétition.

Une forme particulière en est la concaténation, qui consiste à relier des strophes consécutives par un mot similaire emprunté à ce qui précède, cf. IV 51 avec *asthāt/ ásthuḥ* 1-2, puis *uchántīḥ* 2 repris 3; puis *samaná* 8 repris 9; enfin *vibhātīḥ* 10 repris 11.

Les reprises d'un verbe personnel par un absolutif, procédé ultérieurement si en faveur, sont attestées depuis le Livre X : *púnar daduḥ/ punardāya* 109 6-7; *abhivāvṛté/ abhivṛ́tya* 174 1-2.

458. Une forme de répétition est l'antithèse. Elle apparaît tantôt avec la reprise du même mot d'abord positif puis négatif, *tavásam átavyān* VII 100 5, etc.; ordre inverse *ásūrte sūrte* X 82 4 (« avec et sans soleil » ?); tantôt avec une expression différente qui redonne sous forme négative ce qui a été dit d'abord positivement (plus rarement l'inverse comme *ájītayé 'hataye/ svastáye sarvátātaye* IX 96 4 « pour n'être pas vaincu ni tué/ pour le salut, pour l'intégrité »).

1. L'observation des « variantes » mène à constater des cas très nombreux d'écholalie, de jeu d'assonances; la formule, déjà suspecte par elle-même, *dadhánad dhániṣṭhā* X 73 1, est appréciée à sa vraie valeur quand on compare la formule-substitut qu'en donne MS. : *janánaj jániṣṭham* : il s'agit d'apparier des sons.

Ce qui domine dans l'échange *mánasā śivéna* AS. XIII 1 10/ *máhasā svéna* TB. a été d'obtenir, en variant la formule, des sons approchants : et ainsi dans une infinité de cas.

2. Il y a répétition redondante de particules fréquemment, ainsi de *ā́* (**381** n. 4); du pronom éthique *vas* (**408** n. 1); cf. aussi *te... táva* **399**. Un pléonasme pur est *avatūtáye* (bis) VI 9 7, qui n'est nullement exceptionnel.

Nombre de ces exemples mettent en évidence des faits d'harmonie vocalique (éventuellement, consonantique) : l'harmonie phonique en effet (timbre, quantité, densité syllabique) semble diriger dans de nombreux cas le choix ou tout au moins l'ordre des mots, leur volume respectif, leur équilibre dans la phrase. Il y a là toute une recherche que rend très sensible la récitation solennelle du Veda, telle qu'elle est encore pratiquée de nos jours.

459. La contre-partie naturelle de la tendance à répéter est la tendance à varier. Sur le plan grammatical, on doit ranger ici les variations non motivées à l'intérieur du système du présent (cf. **331**); les variations intermodales **426**. Citons dans le même ordre de faits les variations de thème pour exprimer une même forme grammaticale, type *piba/ pāhi* III 35 10, *kṛṇávas/ kárasi* X 16 1-2, *kṛṇu/ kṛdhi* X 85 45, *pácāti/ pákṣat* X 27 18, *śravat/ śṛṇavat* KB. XXVIII 6 (donc, entre thèmes de présent et d'aoriste); *bibhratīḥ/ bhárantīḥ* X 30 13. Variations quantitatives (dans le cadre des faits **108**) *kṛṇuthā/ kṛṇutha* VI 28 6 (les deux fois devant syllabe lourde).

Les finales « syncopées » (**105**) ont pour effet de laisser alterner désinence et non-désinence, donc de rompre une uniformité. On peut citer incidemment le cas de *mitrótá* **153** et autres abréviations (possibles) de composés, comme *patayán mandayátsakham* I 4 7 si le premier mot est bien pour **patayatsakham; dakṣa kavikrato* III 14 7 pour **kavidakṣa k°*.

Pareillement il y a abréviation de dérivé dans la séquence *áśvāvati... góṣu* I 83 1.

D'une manière plus générale, on doit mettre au compte de la variation (quels que soient les postulats linguistiques propres à chaque phénomène) les échanges entre les finales *-ā/ -āni, -ās/ -āsas* dans des mots contigus (d'où vient l'extension de telle

désinence au delà de cette contiguïté); un cas typique est *triṃ śatā́ trī sahásrāṇi* X 52 6.

Enfin les variations entre cas (**416** n.) et cf. V 1 11c, 12 3d, 22 4b VI 21 2c. Les variations d'ordre des mots **393**.

Variations entre composé et expression analytique, type *vā́jasya sā́tau/ vājasā́tau; sómasya pītáye/ sómapītaye* (parfois en mêmes contextes), etc

460. Il existe un emploi semi-syntaxique d' « attraction » propre aux phrases comparatives (brèves) de type nominal commandées par *ná* (apparemment jamais par *iva* ou *yathā*). C'est le tour *sū́ryo ná cákṣuḥ* « comme l'œil du soleil », proprement « comme l'œil (à savoir, l'œil qui est) le soleil » (mais *svàr ṇá jyótiḥ* IV 10 3 utilise l'a-flexion de *svàr*). Les hy. I 65 et 66 sont bâtis sur ce procédé, à la base conceptuelle duquel il y a la poussée identificatrice connue.

A ce phénomène s'ajoute de temps à autre une attraction de nombre ou de genre (*puṣṭír ná raṇvā́* I 65 5 « (Agni) plaisant comme la richesse »), l'anacoluthe (*vijéhamānaḥ paraśúr ná jihvā́m* VI 3 4 « [Agni] tirant sa langue comme une hache » — on attend **paraśúm*); l'enchevêtrement est plus prononcé dans *śatáṃ vā yáḥ śúcīnāṃ sahásraṃ vā sámāśirām/ éd u nimnáṃ ná rīyate* I 30 2 « (Indra), qui (boit) cent (libations) de (soma) pur ou mille de (soma) mélangé, (le soma) coule (en lui comme les eaux) (vers un bas fond) » (anacoluthe et ellipses).

IX 97 7 le mot *ūrmím* appartient aux deux propositions. Cf. encore *ā́ na ūtíbhir gántā vṛṣṭíṃ ná vidyútaḥ* I 39 9 « venez à nous avec vos aides comme les éclairs (donnent) la pluie ! » ; *ā́ te hánū... rúhat sómo ná párvatasya pṛṣṭhé* V 36 2 « que le soma monte dans tes mâchoires comme (il pousse) sur le dos de la montagne ! » (place insolite de *ná*); analogues I 88 2, 168 5.

Ellipse de *ná* dans *śitā́ṃ gábhastim aśánim* I 54 4 « main aiguisée comme une pierre ».

461. Ces faits d'anacoluthe et d'ellipse se rencontrent bien entendu en dehors des phrases comparatives.

L'ellipse porte de préférence sur le verbe personnel, notamment en proposition non subordonnée et dans les notions de mouvement. Un exemple en est *yamó ha jātó yamó jánitvam* I 66 8 « il est né en tant que Yama, en tant que Yama (il engendre) une progéniture » ; analogue X 88 6 c. Il faut isoler les cas, plus nombreux, où la présence d'un préverbe suffit (cf. **375** n.) à indiquer l'acte, surtout quand le verbe a déjà été exprimé précédemment; typique l'emploi de *ví* isolé (devant *dúraḥ*) au sens de « ouvrir » VI 30 5 VII 9 2 et ailleurs.

Il y a fréquente omission du substantif à côté d'une épithète, sans qu'on doive en chaque cas parler d'une « substantification » de l'épithète (comme dans les exemples cités **398**). Ainsi des termes usuels comme « flammes » dans les hy. à Agni, « coulées » dans ceux à Soma, le nom des chevaux, des vaches, des dons ou oblations, sont « sous-entendus » quand une épithète ou bien le contexte les suggère suffisamment. Pour la même raison le sujet est laissé souvent dans l'indécision, cf. **395** n.

Avec des probabilités diverses on a posé l'ellipse d'un participe (support d'une proposition annexe) I 54 5a III 35 1b VIII 1 18b, 46 26c, etc.

L'ellipse peut être un moyen commode d'obtenir l'ambiguïté ou le brouillage sémantique souvent recherchés.

462. Des cas sommaires d'anacoluthe ont été décrits dans la phrase relative **447** (d'autres en phrase comparative **460**). L'anacoluthe, qui peut être le produit d'un transfert formulaire, est probable dans certaines attestations de participe « pendens » — si du moins on veut éviter la notion gênante du participe prédicat —, *enā́ vayám... ánu yóniṃ devákṛtaṃ cárantīḥ/ ná vártave prasaváḥ* III 33 4 « ainsi, marchant le long du lit fait par les dieux, ... (notre cours) ne saurait être arrêté ». Il y a juxtaposition de deux formules non ajustées, avec glissement d'une construction dans une autre, dans *índrasya vṛ́ṣṇaḥ... marútāṃ*

śárdha ugrám/ ghóṣo devā́nāṃ jáyatām úd asthāt X 103 9[1] « d'Indra le (dieu) mâle... la rumeur des dieux vainqueurs s'est élevée... la troupe puissante des Marut » ; *vṛtrā́ya hántave* (formule courante) est accouplé à l'Ac. *vavrivā́ṃsam* (qui émane de IV 20 2 ou analogue) au vers IX 61 22. Au lieu d'anacoluthe on pourrait tout aussi bien parfois (ainsi III 33 4) parler de phrase inachevée et de parenthèse.

1. Par analogie des finales « syncopées » on trouve *prā́ṇītiṣūtā́ prá-śastīḥ* VIII 6 22 (= *prá́śastiṣu*). Il y a contamination du V. *devīḥ* et de la formule *yā́ś ca devīḥ* aboutissant à *yā́ś ca devīḥ* VIII 80 10 (le V. *devāḥ* précède) ; *gúhā cárantam... ná gúhā babhūva* III 1 9 (où *cárantam* est pour *cáran*).

2. Hypallage, *uśató ánu dyū́n* (pour *uśaté*) I 71 6 ; analogue 80 4c, 153 4ab (incertain).

463. On pourrait théoriquement considérer le type *sū́ryo ná cákṣuḥ* **460** comme la scission d'un composé **sūryacakṣur ná*. Ailleurs, c'est avec plus ou moins de certitude qu'on peut parler de « split-compounds », c'est-à-dire d'un procédé stylistique qui à coup sûr diffère d'un état pré-compositionnel authentique (tel qu'on le trouve çà et là pour les bahuvrīhi **186**). Des cas de ce genre sont *máno jūtíḥ* VS. II 13 « vitesse de la pensée » (cf. aussi *máno jáviṣṭham* cité **404** fin.), *purú ścandrám* III 31 15, *hṛdā́ ā ...asmā́t* I 60 3, peut-être *śitā́m... aśā́nim* cité **460** fin.

Un autre fait mi-grammatical, mi-stylistique est la question des finales « syncopées » **105**.

L'haplologie de mot a été décrite **77**. D'un mot à l'autre on a des cas d'haplologie non moins nombreux, ainsi *samudréṇa*, qui est à lire *samudréṇa ná* (plutôt que *samudré ná*) III 36 7, *múhu kā́ cid* (= *muhukā́ kā́ cid*) IV 20 9 (ce qui élimine l'adverbe *múhu*), *ápo náptre* (pour *ápo apā́ṃnáptre*) II 35 14, *gnā́vaḥ* (pour *gnā́[ḥ] gnā́vaḥ*) II 1 5, *ajuryamur* (pour *ajuryā́ṃ yamur*) V 6 10 ; cf. encore *áthā na ubháyeṣām ámṛta mártyānām* I 26

9 « parmi les deux sortes d'entre nous (à savoir, parmi les immortels et) les mortels, ô immortel ! » ; analogues I 61 7d, 116 11d, 128 6a, 143 3c IV 8 8a VII 6 1d X 7 1b. Plusieurs cas de duels « elliptiques » sont à ranger ici. Il n'est pas douteux qu'il s'agisse de faits artificiels, volontiers agrémentés d'ailleurs de jeux de mots.

464. L'asyndète est un procédé grammatical en son principe et tout à fait normal, plus habituel même que l'usage de particules coordonnantes, quelle que soit la fréquence de ces dernières[1]. Il apparait non seulement dans ce qui normalement pourrait s'exprimer par un dvandva, *váruṇa mitra* **393**, *pitré mātré, dvipā́c cátuṣpat, íṣam ū́rjam,* mais fort au delà et dans la plupart des catégories grammaticales (dans le verbe toutefois bien moins que dans le nom). Poussé à son extrême, l'asyndète peut devenir un procédé de style, consistant par exemple à mettre en équivalence frappante des termes qui devraient être en rapport de dépendance, *kavíḥ... dhīḥ* I 95 8 « le poète, sa pensée », *ví rā́ya aurṇod dúraḥ* I 68 10 « il ouvrit les richesses, les portes (qui y mènent) », peut-être *dívo gíraḥ* I 14 1 « les chants (d') hommage ».

1. Même là où se trouve une particule coordonnante, on a pareillement *váyaś ca víśve devā́so amadann ánu tvā* I 103 7 « tous les dieux se réjouirent de toi et de (ta) force ».

2. Le composé à membre antérieur déterminant *yogakṣemá-* (« possession des choses acquises ») est résolu en *kṣéme... yóge* passim ; de même *rāyaspoṣa°* YV. en *póṣāya... rāyé* I 142 10.

465. La parenthèse est aussi, dans ses prolongements, un fait de style, dont l'origine remonte en partie aux transferts de formule. Ex. *daívyā hótārā prathamā́ puróhita ṛtásya pánthām ánv emi sādhuyā́/ ...īmahe* X 66 13 « les deux hotṛ divins, les premiers chapelains — je vais droit le long du chemin de l'Ordre

— nous les implorons » : le pāda parenthétique vient de I 124 3 et cf. V 80 4. Une parenthèse affective est *vidyún ná yá pátantī dávidyod bhárantī me ápyā kāmyāni/ jánişto apó náryaḥ sújātaḥ prórváśī tirata dīrghám áyuḥ* X 95 10 « celle qui, volant, comme l'éclair, a brillé haut, m'apportant ce que je souhaitais, l'ondine — un noble héros est né des eaux —, veuille Urvaśī prolonger au loin ma vie ! » Mais dans *hayé jáye mánasā tíṣṭha ghore vácāṃsi miśrá kṛṇavāvahai nú,* ibid. 1 (« allons, femme, en pensée — arrête-toi, ô cruelle — mélangeons nos propos ! », c'est l'ordre des mots — lui-même affectif — qui crée le sentiment d'une parenthèse.

466. Il existe un usage presque illimité des « doubles sens », mais dans le cadre général des coïncidences cosmiques/rituelles ou macro =/micro-cosmiques : ce sont des faits de pensée, non de forme. Ils n'ont pas à nous retenir ici. Par ailleurs, on cite quelques exemples de « śleṣa » du type classique. Un exemple tardif est *ajó 'sy ájāsmád aghá dvéṣāṃsi* TĀ. VI 10 2 « tu es chèvre, chasse de nous les mauvaises haines ! » (ibid. *yavó 'si yaváya,* dans le même sens) : c'est un simple calembour, comme on en a sans doute, dès la RS., dans *jarethe jaraṇéva* X 40 3 *jaritar jārám* X 42 2 (et plus d'une fois avec le groupe phonique *jar- jār-*).

D'une manière plus générale, il faut faire intervenir ici l'ambiguïté propre à un certain nombre de mots, ainsi *arí-* figurant en contexte « favorable » et « défavorable » ; *uruṣy-* cité **410** (cf. *áditim uruṣya* qui semble IV 2 11 signifier à la fois « protège l'innocence ! » et « écarte la non-possession ! », avec double sens de *áditi-*, comme en plusieurs autres passages). Ces faits sont susceptibles de diverses explications. Certains relèvent de l'euphémisme, comme la notion d'*árāti-* « absence de don », à quoi il est rendu hommage AS. V 7 3. Un exemple complexe, auquel s'associent des allitérations, est *indro manyúm manyumyò māya* VII 18 16 « Indra a détruit la pensée (mauvaise) du destructeur de la pensée (bonne) ».

Double sens *vi... tanuhi* X 116 6 à la fois (suivant le régime) « tends » et « détends » ; *á-DHĀV-* « courir » et « nettoyer » (V 64 7) ; *drapsín-* « dégouttant de pluie » et « portant bannière » (I 64 2) ; *jaráyantī* « éveillant » et « faisant vieillir » (I 48 5) ; *dadruḥ* « s'ouvrirent » et « coururent » (IV 19 5).

Cf. encore le cas de *girijá* V 87 1, *dhánvan* VI 34 4, *ajyáse* VI 2 8 ; *dhénāḥ* « chants » X 43 6 semble évoquer aussi « vaches », à cause de *dhenú-*.

On est à vrai dire ici dans un domaine flottant, mal saisissable. L'exploiter trop à fond serait compromettre les bases grammaticales du Veda. Ce qui malgré tout rend vraisemblables la plupart des superpositions sémantiques qu'on a pu relever (celles plus nombreuses encore qui restent à découvrir) est la constatation que, dans les mantra védiques, la forme des mots, leurs assonances, les valeurs phoniques qu'ils mettent en branle, sont définitivement plus importantes que l'authenticité linguistique de leur étymologie ou de leur dérivation.

BIBLIOGRAPHIE

1. On relèvera ici surtout les études plutôt philologiques ou celles qui, bien que comparatives d'intention, admettent des discussions de caractère philologique.

La grammaire fondamentale de J. Wackernagel (continuée par A. Debrunner) étant inachevée (*Lautlehre* 1896 *Nominalkomposition* 1906 *Deklination der Nomina* 1929), [le volume sur la dérivation nominale est en cours d'impression] il y a lieu de se reporter aux ouvrages suivants :

A. A. Macdonell *Vedic grammar* 1910 (listes exhaustives, mais sans syntaxe) et, du même, *A Vedic grammar for students* 1916 (Veda proprement dit et Brāhmaṇa's);

C. R. Lanman *Noun-inflection in the Veda* 1877;

J. Avery *Verb-inflection in Sanskrit* 1875;

B. Delbrück *Das altindische Verbum aus dem Hymnen des Ṛgveda* 1874;

J. v. Negelein *Das Verbalsystem des Atharvaveda* 1898.

Pour la syntaxe, l'ouvrage essentiel est de B. Delbrück *Altindische Syntax* 1888 (Veda et Brāhmaṇa's) et cf. du même *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen* 1893-1900, ainsi que (succinct pour le Veda) J. S. Speyer *Vedische und Sanskrit Syntax* 1896.

2. Le Wackernagel dispense, pour les domaines qu'il traite, de citer des monographies plus anciennes. Parmi les plus récentes (ou celles qui se réfèrent aux portions non encore publiées du Wackernagel) :

A. Sur la phonétique : F. Edgerton *Sanskrit historical phonology* 1946 E. V. Arnold *Vedic Metre* 1905 (cf. les compléments et critiques de H. Oldenberg *ZDMG.* 60 p. 741 et, sur des problèmes dépendant

de la métrique, du même, *NG.* 1909 p. 219 1915 p. 490 *ZDMG.* 54 p. 181 60 p. 115 62 p. 478) A. Meillet *MSL.* 21 p. 193 (rythme quantitatif) J. Kurylowicz *Roczn. Or.* 4 p. 196;

Pour le vocalisme : F. Edgerton *Language* 19 p. 83 (les semi-voyelles; cf. aussi, du même, *ibid.* 10 p. 235 sur la Loi de Sievers) A. M. Ghatage *Annals Bhand.* 29 p. 1 (*e* et *o* brefs) H. Oldenberg *ZDMG.* 61 p. 835 (ṛ dissyllabique);

Pour le consonantisme : M. B. Emeneau *Language* 22 p. 86 (les nasales) G. H. Marsh *JAOS.* 61 p. 45 (les sifflantes sonores) K. Ammer *WZKM.* 51 p. 116 (*L* dans la RS.) A. Debrunner *IF.* 56 p. 171 (dissimilation de consonnes);

Fin de mot et saṃdhi : R. Gauthiot *La fin de mot en indo-européen* 1913 H. Oldenberg (outre plusieurs des études citées sous A) *ZDMG.* 44 p. 321 (abhinihita-saṃdhi) V. Pisani *Rendiconti Istituto Lombardo* (*-as -az*) *RSO.* 13 p. 362 (*-ur*);

Accent : J. Wackernagel *NG.* 1909 p. 50 1914 p. 20 et 97 H. Oldenberg *ZDMG.* 60 p. 707 (enclise verbale) P. Poucha *Archiv Or. Prag.* 14 p. 129 Z. Rysiewicz *Un archaïsme de l'accentuation védique* 1948 J. Kurylowicz *L'accentuation des langues indo-européennes* 1952.

Sur le témoignage des Śikṣā et des Prātiśākhya, S. Varma *Phonetic observations of Indian grammarians* 1929 L Renou *Terminologie grammaticale,* 3ᵉ partie 1942.

B. Sur la composition nominale : H. Frisk *Über den Gebrauch des Privativpräfixes* 1941 *Substantiva privativa* 1947 L. Renou *BSOS.* 10 p. 1 (*a* priv.) *NIA.* 3 p. 266 (« split-compounds ») *BSL.* 41 p. 217 (type *kṣayádvīra*).

C. Sur la dérivation : G. Liebert *Das Nominalsuffix -ti-* 1949 E. Benveniste *Noms d'agent et noms d'action* 1948 H. Frisk *Zur indoiranischen... Nominalbildung* 1934 (*-ra-*) *Suffixales -th- im Indogermanischen* 1936 J. Wackernagel *SBBerlAk.* 1918 p. 380 (sur divers suffixes) *KZ.* 43 p. 277 (*-vant- -mant-*) A. Debrunner *BSOS.* 8 p. 487 (type *tudá-*) F. Edgerton *JAOS.* 31 p. 93 (*-ka-*) H. H. Bender *The suffixes mant and vant* 1910 B. K. Ghosh *BSL.* 35 p. 15 (*-eru-*) Th. Gubler *Die Patronymica* 1903 H. Lommel *Studien über indogermanische Femininbildung* 1912 L. Renou *Le suffixe -tu-* 1937 *Rev. Et. Indo-eur.* (Bucarest) 1 nº 2 (*-ti-*) *BSL,* 37 p. 17 (*finales -ar -an*) 38 p. 69 (dérivés nominaux de l'infinitif) 39 p. 103 (*-tṛ-*) *Mélanges Winternitz* p. 18 (*-ima-*) J. Gonda *Indo-Europeans nouns in -es- -os-* 1952.

D. Sur le pronom : J. Gonda *Bemerkungen zum Gebrauch der Pronomina der 1. u. 2. Pers. AO.* 19 p. 211 G. Liebert *Über das enklit. Pronomen vah* 1950.

E. Sur le verbe : F. B. Kuiper *Die indogermanischen Nasalpräsentia* 1937 *AO.* 12 p. 190 (présents en *-s-*) J. Bloch *MSL.* 23 p. 175 (impératif en *-dhi -hi*) *MSL.* 23 p. 120 (précatif) P. Thieme *Das Plusquamperfektum* 1929 W. Neisser *BB.* 30 p. 311 (désinences *-mas -masi*) *ZII.* 3 p. 187 (type *stauti*) H. Oertel *Mélanges Jacobi* p. 18 (3ᵉ sg. *-s* et *-t*) J. Kurylowicz *Mélanges Benveniste* p. 51 (type *gṛbhāyáti*) *Bull. Soc. Polon.* 5 p. 39 (formes verbales composées) G. Burchardi *Die Intensiva des Sanskṛt* 1892 J. Charpentier *Die Desiderativbildungen* 1912 A. J. Eaton *The Ātmanepāda in Rig-Veda* 1884 J. Avery *JAOS.* 11 p. 332 (injonctif) G. Porru *Rendiconti Istituto Lombardo* 1938 (verbes de la 7ᵉ classe) A. Debrunner *Mélanges Winternitz* p. 6 (formes en *-sa -si*) L. Renou *La valeur du parfait* 1925 *La décadence du subjonctif* 1937 *BSL.* 33 p. 1 (subjonctif) 35 p. 1 (aoriste en *-iṣ-*) 41 p. 5 (optatif) *Mélanges Benveniste* 63 (injonctif) *Mélanges Vendryes* p. 309 (type *tudáti*).

F. Sur les formes non personnelles et les invariants : E. Benveniste *Les infinitifs avestiques* 1948 (infinitif véd. en *-dhyai*) W. Neisser *BB.* 20 p. 54 27 p. 262 et 30 p. 311 (type *stuṣe* et analogues) H. Oldenberg *ZDMG.* 59 p. 355 (id.) P. D. Gune *Die altindischen Absolutiva* 1913 K. v. Garnier *Die Präposition als sinnverstärkendes Präfix* 1906 J. Wackernagel *NG.* 1902 p. 747 (composition verbale) L. Renou *Etudes de grammaire sanskrite* 1936 (participe) *IHQ.* 14 p. 121 (adverbes en *-taram -tarām*) *NIA.* 3 p. 225 (infinitif en *-ase*) *MSL.* 23 p. 359 (absolutif et infinitif en *-am*) *BSL.* 34 p. 49 (séparation du préverbe).

G. Sur la syntaxe : plusieurs des monographies précitées, et en outre C. Gaedicke *Der Accusativ im Veda* 1880 A. Debrunner *AO.* 20 p. 120 (discours indirect) W. Porzig *IF.* 41 p. 210 (relative) J. Gonda *Remarks on the Sanskrit passive* 1951 *La place de ná* (nég.) 1951 M. Bloomfield *Proc. AOS.* 1882 p. cxxvi (différences de sens dans les divers thèmes de présent) *AmJPhil.* 33 p. 1 (valeur des modes) S. Varma *Mélanges Jhā* p. 435 (datif) L. Renou *Études de grammaire* (mots accessoires) *BSL.* 43 p. 43 (phrase négative).

H. Sur le style : W. Wüst *Stilgeschichte und Chronologie des*

Ṛgveda 1928 J. Wackernagel *NG.* 1906 p. 147 (volume et forme du mot) J. Gonda *Remarks on Similes in Sanskrit literature* 1939 *Stilistische Studie over AV. I-VII* 1938 H. D. Velankar *JRAS.* 1938 p. 1 (comparaisons) A. Bergaigne *MSL.* 4 p. 96 (figures de rhétorique) V. Henry *Rev. Ling.* 31 p. 81 (antithèse) K. Geldner *Mélanges Kaegi* p. 102 (haplologie) M. Patel *Mélanges Kane* p. 327 (id.) H. Weller *Mélanges Garbe* p. 54 (comparaisons, śleṣa).

3. Des plus nécessaires demeurent les notes, soit adjointes aux traductions de K. Geldner et de Whitney-Lanman, soit séparées (*Vedische Studien* et autres) : au premier rang de ces dernières, les *Noten* de H. Oldenberg avec les articles dispersés du même, de M. Bloomfield, P. Thieme et autres ; les introductions de W. Caland à la *JS.*, de Th. Benfey à la *SS.*, de A. B. Keith à la *TS.*, de Raghu Vira à la *Kap.* (cf. H. Oertel *Zur Kapiṣṭhala-Saṃhitā* 1934), de L. v. Schroeder à *KS.* et *MS.*, de I. Scheftelowitz aux *Khila* (cf. aussi *WZKM.* 21 p. 85). Naturellement aussi, le Dictionnaire de H. Grassmann avec les compléments de W. Neisser (inachevés); les notes du grand Index de Vishva Bandhu Shastri (mais le début seul est publié pour les Saṃhitā).

4. Un instrument de travail précieux est la *Vedic Concordance* de M. Bloomfield avec les élaborations en cours, les *Vedic Variants* (M. B., F. Edgerton, M. B. Emeneau, 3 vols parus 1930-34; cf. les comptes rendus de H. Oertel). De Oertel encore, plusieurs dissertations fondées sur la *Concordance* ou de même inspiration, notamment *Satyasya satyam* 1937 *Zu den Wortstellungsvarianten* 1940 *Euphemistische Varianten* 1942. Enfin, de M. Bloomfield, *Rig-Veda Repetitions* 1916.

Pour des renseignements bibliographiques plus complets, v. L. Renou *Bibliographie védique* 1931 et (pour les faits plus récents) R. N. Dandekar *Vedic Bibliography* 1946.

La traduction allemande complète du *Ṛgveda* par K. F. Geldner vient de paraître (1952) (3 vol., Harvad Or. Ser.); les notes grammaticales abondent, qui seront indexées dans un 4e vol., restant à paraître.

INDEX DES MOTS

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE DURAND, A CHARTRES (E.-ET-L.), FRANCE (9-1952).

N° 2811. — Dépôt légal : 3e trimestre 1952.
